l'Académie polonaise des Sciences de Varsovie ; ils regroupent de brèves études, parfois synthétiques mais le plus souvent très ponctuelles et qui présentent des degrés d'aboutissement divers ; elles portent sur du mobilier majoritairement connu, mais bénéficiant à l'occasion de nouveaux relevés (de qualité variable…) ou de nouveaux clichés. Soit sept contributions relatives aux décors peints sur enduits, huit traitant de décor architectural – et en particulier de chapiteaux –, deux de tapis mosaïqués et deux de sculpture. Le volume est du reste essentiellement consacré à Nea Paphos (agora, théâtre, habitat d'époque romaine, colline de Fabrika et nécropoles), avec quelques escapades vers Délos, Doura-Europos et la Cyrénaïque. La présentation par ordre alphabétique d'auteurs rend la lecture morcelée, les régions et les thèmes traités étant éclatés dans l'entièreté du volume. Chacun y glanera donc l'une ou l'autre information utile à sa recherche. Sans me livrer ici à un fastidieux inventaire, j'y ai pour ma part pointé, à titre d'exemples, des relevés apparemment inédits d'une tombe rupestre peinte déjà connue d'Ammoi (Kato Paphos, tombe 1, F. Alabe), la très belle étude par E. Raptou de décors de fausses portes retrouvés devant les loculi d'une tombe à hypogée d'époque hellénistique découverte dans la ville haute de Paphos (avec quelques parallèles paphiens inédits). Également intéressante, l'illustration par L. Fuduli d'une résurgence du dorique en contexte ptolémaïque, à Chypre comme dans le Levant. Pointée aussi, dans la ligne de leurs travaux menés en collaboration ces dernières années, l'étude de P. Pensabene et E. Gasparini qui évoquent les survivances alexandrines dans la production chypriote, en lien direct à l'époque hellénistique (IIe s. av. J.-C.), mais de relecture locale aux Ier et IIe s. de notre ère, leurs remarques conclusives relatives à l'étude de la *koinè* alexandrine, étendue à la Cyrénaïque et à la Nabatène, étant particulièrement stimulantes. Dans le même esprit, deux chercheurs reviennent dans le détail, et sur la base de séries assez fournies, sur le développement de variantes locales de chapiteaux corinthiens lisses, à Nea Paphos (A. Brzozowska) et à Marina el-Alamein (R. Czerner). D'un intérêt certain également, la belle présentation par J. Żelazowski des enduits peints d'époque sévérienne imitant de placages de parois en *opus sectile* (avec restitution) dans la Maison dite de Leukaktios, à Ptolémaïs. Pour la sculpture, pointons l'étude d'un grand marbre du musée de Paphos documenté depuis le début du XXe siècle (Inv. PM 1723) et dans lequel P. Panayides reconnaît la muse Érato. Trois des textes consistent en résumés de type « poster ». La bibliographie est commune, ce qui est un excellent choix, mais une synthèse des apports du colloque aurait été bienvenue. Laurent THOLBECQ

Julien BOISLEVE, Mathilde CARRIVE et Florence MONIER (Éds), *Peintures et stucs d'époque romaine. Études toichographologiques*. Actes du 31e Colloque de l'APFMA, Troyes, 23 et 24 novembre 2018. Bordeaux, Ausonius, 2021. 1 vol. broché, 353 p., nombr. ill. coul. (PICTOR, 9). Prix : 40 €. ISSN 2273-7669 ; ISBN 978-2-35613-433-2.

Ce 9e volume de la collection Pictor (Ausonius) publie les actes du 31e colloque de l'AFPMA (Association française pour la peinture murale antique). Après Narbonne, Paris, Strasbourg, Metz, Toulouse, Bordeaux et Arles, c'est à Troyes que les organisateurs ont cette fois décidé d'organiser la rencontre, devenue traditionnelle, des spécialistes de la peinture antique, les toichographologues, comme on les appelle aujourd'hui.

Il est arrivé parfois, à Strasbourg ou à Toulouse p. ex., qu'une exposition ait accompagné la réunion pour unir, en quelque sorte, paroles et images. À Troyes, c'est d'une autre manière, originale et passionnante, que le Colloque a élargi son domaine, en se plaçant « sous le signe de la main – la main qui façonne, la main qui tient l'outil et qui fabrique l'outil, la main qui est outil et pensée » (Avant-propos, p. 9). Comment pouvait-il en être autrement dans la ville même où fut créée, en 2003, l'association des « Passeurs de fresques », groupe de passionnés qui se sont donné pour mission de transmettre l'art de la fresque ? C'est donc au sein de la MOPO, Maison de l'outil et de la pensée ouvrière, que se sont tenues, en novembre 2018, les séances du colloque, dans l'Hôtel de Mauroy, monument historique, devenu musée de l'outil et placé sous la protection des Compagnons du devoir. Parallèlement au colloque, les « passeurs de fresques » avaient préparé quatre panneaux didactiques, constituant un atelier-découverte, qui s'anima en « atelier expérimental » (où il était possible de « s'initier à la technique » et de « comprendre par la pratique »), grâce à Maud Mulliez et Dorothée Neyme, dont l'article, en détaillant l'expérience, permet une participation du lecteur. La collaboration étroite entre spécialistes de la peinture antique et techniciens des fresques actuels confère à ce volume un caractère original et sympathique. Une autre initiative heureuse a été de faire hommage de ce volume à Alix Barbet pour le rôle qu'elle a joué, tout au long de sa carrière, dans la création et l'application de méthodes nouvelles, toujours utilisées aujourd'hui. Le contexte du colloque de Troyes, point de rencontre de l'histoire de l'art et de la connaissance des techniques, convenait particulièrement à cet hommage et Julien Boislève a trouvé les mots justes pour l'exprimer (p. 11-14). Le colloque lui-même enfin, au programme riche et diversifié, n'a pas déçu non plus : vingt-deux communications ont été regroupées sous trois grands titres : actualité de la recherche ; iconographie ; technique et matériaux. C'est l'actualité de la recherche qui a surtout retenu l'attention ; mais en dépit de l'intérêt que présente l'ensemble des articles, il est impossible, on le comprendra, de rendre compte ici de tous les travaux. Pour la Gaule, à laquelle je m'intéresserai plus particulièrement, on citera la fouille préventive, en 2011, de l'importante *villa* de Bretteville-l'Orgueilleuse, à l'ouest de Caen, où les découvertes d'enduit peint, très nombreuses, ont permis la restitution de trois ensembles de compositions à pseudo-édicules, bien identifiées en Gaule, et qui sont caractérisées ici par la richesse du choix chromatique (alternance du noir et du rouge, mais également du jaune et du rouge). Bien intéressants aussi sont les résultats du « projet de réhabilitation de la gare de Chartres » : la fouille préventive de 2013 a conduit à rassembler un très grand nombre de fragments, récoltés les uns à la pelle mécanique, les autres à la main (avec des résultats plus satisfaisants). Une belle composition de panneaux rouges, séparés par des candélabres, a pu être reconstituée ; mais ce qui retient aussi l'attention, ce sont les très nombreux graffiti relevés en surface (inscriptions, mais aussi dessins relatifs aux jeux du cirque : peut-être images de *munera*, auxquels auraient assisté les membres de la famille habitant la *villa*). Toujours concernant les *villae*, on se réjouira de savoir que la collection des enduits peints de la *villa* de Colombier (Neuchâtel, Suisse), recueillis de 1840 à 1992, a permis de constituer trois ensembles de trente-huit décors, qui s'inscrivent bien dans le style connu dans la région du I^er^ au III^e^ s. Article plus modeste mais au résultat plus précis : les trois décors à fond monochrome noir, très séduisants, issus des fouilles menées de 1994 à 1995 à Troyes (porte de Chaillouet), proviennent d'une *domus* à péristyle du début de la

romanisation et leur datation, dans les années 20-30 p. C. en raison de leur vocabulaire ornemental, emporte immédiatement l'adhésion. La mégalographie de l'enlèvement d'Hylas, mise au jour en 1999 à Montcy-Saint-Pierre (Charleville-Mézières) et déjà bien connue, n'a pas encore été publiée de manière exhaustive ; elle est donc présentée ici avec quelque détail et une insistance bienvenue sur les imitations de placages de marbre propres à la fin du IIe/début du IIIe s. ; elle a fait également l'objet d'une proposition de présentation muséale innovante : une scénographie animée (en projection numérique) pourrait venir se superposer aux fragments d'enduit antique exposés et révéler la paroi telle qu'elle était à l'origine. Trois articles plus brefs concernent encore la Gaule et la Germanie. Vient ensuite un examen des nouveautés relatives à l'*Hispania* : les peintures *in situ et alibi* de la Plaza de Armas del Alcazar Real, à Ecija/Séville, les peintures oubliées du Museo Historico Municipal d'Ecija/Séville ; la décoration peinte et stuquée d'une maison *extra-muros* à *Emerita Augusta* et le décor en stuc d'une *domus* de *Bilbilis* (Catalayud Saragosse) ; enfin, l'Italie et le Proche-Orient sont brièvement présents. Le chapitre sur l'iconographie comporte deux articles, tous deux fondés sur des scènes bien conservées de la peinture antique, mais l'un – celui d'Alix Barbet – reste inscrit dans l'optique de la technique, en recherchant sur les fresques des représentations d'outils pour les comparer aux outils réels, alors que l'étude plus traditionnelle de Baptiste Augris poursuit une recherche propre à l'auteur, sur l'iconographie du corps des protagonistes dans les scènes amoureuses. Le dernier chapitre ramène à la technique des enduits de la *villa* de Schieren (Luxembourg) et à la composition (dorure, liant et pigments) des stucs *d'Augusta Raurica*, en Suisse. Le volume se termine sur le récit, déjà évoqué, de l'atelier expérimental et, dans la conclusion de B. Augris, sur une citation bien choisie d'Henri Focillon (*Éloge de la main*) pour clore un colloque plein de science et d'originalité, que les participants garderont sûrement en mémoire.

Janine BALTY

Claudia SCHMIEDER, *Bild und Text auf römischen Mosaiken. Intermediale Kommunikationsstrategien im Kontext der Wohnkultur des 3.-5. Jahrhunderts*. Berlin, De Gruyter, 2022. 1 vol. cartonné, IX-598 p., 164 ill. n/b et coul. (MATERIALE TEXTKULTUREN, 35). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-077536-5.

Depuis d'un quart de siècle, le rapport de l'art à la littérature ou, pour l'exprimer autrement, de l'image au texte, a suscité la réflexion, l'analyse ou le simple commentaire, à de multiples occasions et en divers domaines, celui de la mosaïque y étant tout particulièrement adapté. Il arrive souvent, en effet, qu'un pavement de mosaïque soit décoré d'un tableau accompagné d'une inscription : traditionnellement, l'un des éléments a été décrit et l'autre traduit, mais leur intime conjugaison n'aurait pas été suffisamment étudiée – estime-t-on volontiers aujourd'hui – pour éclairer en profondeur le sens de l'œuvre. L'autrice du livre présenté ici – et issu de sa thèse soutenue à Giessen en 2019, « retravaillée et raccourcie » (p. V) – l'exprime nettement, dès le début du premier chapitre : l'image et le texte sont deux moyens de communication et il importe de savoir *ce que* (« was ») chacun de ces moyens dit, mais aussi d'analyser *comment* (« wie ») ils communiquent entre eux de manière synchronisée. C'est ce *comment* qui intéresse surtout Claudia Schmieder et le but de son livre (*Thema und*

suivi des traditionnels bibliographie et index. Une mine de réflexion, un exposé méthodologique fondamental, une analyse précise et rigoureuse, un modèle pour d'autres entreprises, c'est tout cela à la fois que représente cette monographie d'excellence.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nikolaus DIETRICH & Johannes FOUQUET (Eds.), *Image, Text, Stone. Intermedial Perspectives on Graeco-Roman Sculpture*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2022. 1 vol. relié, VIII-374 p., ill. n/b et coul. (MATERIALE TEXTKULTUREN, 36). Prix : 88,69 €. ISBN 978-3-11-077569-3. ISSN 2198-6932.

Donner à voir, donner à lire, c'est le titre que choisissait Mireille Corbier, en 2006, pour éditer ou rééditer une série d'études mettant en évidence, avec le pouvoir de l'image, la recherche de communication avec le spectateur qu'y introduit la présence de l'écrit. L'intérêt pour ce type de recherche est loin d'être retombé depuis lors, les moyens et méthodes de communication ayant pris une place de plus en plus importante dans le monde d'aujourd'hui ; articles, thèses et colloques s'attachent désormais à envisager les différents aspects qu'ils purent prendre dans l'Antiquité – et ce, dans les contextes les plus variés. Le présent volume regroupe les onze communications présentées par divers chercheurs à Heidelberg, en avril 2019, dans le domaine de la sculpture gréco-romaine où ce type de recherches n'avait guère été pratiqué jusqu'ici ; il est dédié à la mémoire de Fr. Lissarrague, qui avait pris part à cette réunion et dont les travaux s'étaient souvent attachés, en pionnier, à préciser la signification de ces « intrusions » de l'écrit dans l'image. La nature même de ces textes est très variée ; les moyens de communication qu'ils mettent en œuvre le sont tout autant ; c'est donc un premier échantillonnage de ce que fournissent à cet égard les images sculptées et un aperçu de quelques-unes des manières qui visent à établir le contact, voire à entretenir un dialogue, entre celui qui a rédigé le texte et celui qui le lit qui est ici présenté. A. Petrovic (p. 17-40) s'intéresse à l'effet de surprise et d'émerveillement (θαῦμα) évoqué par maintes épigrammes de l'*Anthologie*, par certaines stèles offrant de véritables rébus (tel le fameux monument de Menophila), mais aussi par les graffiti de voyageurs sur les Colosses de Memnon ; C. Reinhardt (p. 41-85) cherche à saisir le lien existant entre le type inattendu de statues cuirassées choisi pour figurer les personnifications de l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans le groupe statuaire de l'agora d'Athènes et, les comparant aux types statuaires qui mettent l'accent sur la domination terrestre et maritime des empereurs, va jusqu'à considérer, renvoyant en cela au texte même de l'épigramme qui accompagne le monument, que l'hommage athénien rendu au poète connote « die überzeitliche und weltumfassende Bedeutung des Dichters Homer, der seinen Ruhm durch seine Werke erhalten hat und dessen Macht der des Kaisers nicht nachsteht » (p. 66 et 80). C. M. Keesling (p. 89-113) présente quelques cas de portraits ἀνεπίγραφοι, souvent ceux des enfants accompagnant la statue de leurs parents dans des groupes familiaux de l'Acropole d'Athènes, d'Oropos ou de Lindos mais dont le nom ne paraît pas dans la dédicace épigraphique, ainsi que l'exemple des statues anonymes des exèdres du sanctuaire de Samothrace qui doit bien être mis en rapport avec le secret entourant les mystères des Grands Dieux. R. Krumeich (p. 115-142) se penche sur le problème des bases remployées qui conservent la trace indiscutable des statues

qui y avaient été initialement dressées, voire le nom du sculpteur qui les avait réalisées et continue à en assurer la célébrité (« Konkurrierende Identitäten »). J. Fouquet (p. 145-177) s'intéresse au curieux procédé consistant à développer l'inscription de dédicace d'une statue archaïque, en elle-même très statique, sur les quatre côtés de la base, de manière à inviter le spectateur à l'envisager successivement sous tous ses angles. K. Lorenz (p. 179-197) compare la façon de disposer les statues des trois groupes delphiques des Sept contre Thèbes et des Épigones, des rois d'Argos et de la famille de Daochos, en attirant tout particulièrement l'attention sur la manière dont le texte de présentation de ces dernières oriente le visiteur vers tel ou tel personnage du groupe. C. Maderna (p. 201-236) revient sur ce « Tugendkanon » de la bonne épouse qui, passant de la Grèce à Rome, est ici envisagé comme élément d'un véritable transfert de culture de la part des affranchis qui en adoptent l'image. Pour A. Reinhardt (p. 237-256), l'autel de M. Cocceius Iulianus, mis au jour dans l'*orchestra* du théâtre d'*Italica*, rappelle, *in situ*, par son iconographie spécifique et son inscription, que l'affranchi avait été l'évergète de l'ornementation du monument ; j'ajouterai que son autoreprésentation en statue et l'image de sa femme et de son fils sous cette même forme renvoient peut-être, par ailleurs, aux véritables statues dressées dans d'autres monuments à leurs fondateurs ou bienfaiteurs. G. S. Gerleigner et Fr. Lissarrague (p. 259-301) s'attachent aux noms et aux inscriptions figurant sur les éléments architecturaux (colonnes, autels, bases...) de nombreuses scènes de la céramique grecque, mais aussi sur le corps de certains personnages. P. Lohmann (p. 303-318) détaille le côté dynamique de certains graffiti qui, repris ou complétés, témoignent d'un certain dialogue entre leur premier concepteur et ceux qui, à leur vue, sont conduits à en modifier tel ou tel aspect. Sur la base de quelques exemples judicieusement choisis, N. Dietrich (p. 321-359) insiste sur la fonction commémorative de plusieurs offrandes de victoires dans le sanctuaire d'Olympie et sur le fait que cette signification perdure pendant plusieurs siècles ; différents passages de Pausanias témoignent clairement de ce qu'il y a là « a *lieu de mémoire* in the *longue durée* » (p. 349). Jean Charles BALTY

Karolina KADERKA et Paul SCHEDING, *Les sculptures antiques du Musée d'art et d'archéologie du Pays de Laon. Die antiken Skulpturen du Musée d'art et d'archéologie du Pays de Laon*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2021. 1 vol. relié, 151 p., 17 fig., 64 pl. (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, XLII). Prix : 98 €. ISBN 978-3-95490-527-0.

Andreas Linfert († 1996), qui savait toujours « dénicher » des œuvres, voire des collections, injustement méconnues, avait entrepris, comme il le fit pour les séries de Château-Gontier (Mayenne) qu'il publia en 1992 dans ces mêmes *Monumenta artis Romanae*, d'étudier les sculptures ayant appartenu à Paul Marguerite de la Charlonie (1844-1921). Celles-ci avaient fini par trouver refuge, en 1936, au musée de Laon après avoir été refusées par d'autres musées au terme de tractations que K. Kaderka expose dans une substantielle introduction, riche en documents d'archives : l'un d'eux, le virulent codicille antisémite du légataire à son testament du 12 mars 1902, retirant au Louvre, en date du 30 décembre 1913, son rang de légataire universel ne manque pas de choquer ; il s'inscrit évidemment dans le contexte de l'époque, mais, à cette date, Dreyfus avait été complètement réhabilité depuis sept ans déjà… Ces premières pages

qui y avaient été initialement dressées, voire le nom du sculpteur qui les avait réalisées et continue à en assurer la célébrité (« Konkurrierende Identitäten »). J. Fouquet (p. 145-177) s'intéresse au curieux procédé consistant à développer l'inscription de dédicace d'une statue archaïque, en elle-même très statique, sur les quatre côtés de la base, de manière à inviter le spectateur à l'envisager successivement sous tous ses angles. K. Lorenz (p. 179-197) compare la façon de disposer les statues des trois groupes delphiques des Sept contre Thèbes et des Épigones, des rois d'Argos et de la famille de Daochos, en attirant tout particulièrement l'attention sur la manière dont le texte de présentation de ces dernières oriente le visiteur vers tel ou tel personnage du groupe. C. Maderna (p. 201-236) revient sur ce « Tugendkanon » de la bonne épouse qui, passant de la Grèce à Rome, est ici envisagé comme élément d'un véritable transfert de culture de la part des affranchis qui en adoptent l'image. Pour A. Reinhardt (p. 237-256), l'autel de M. Cocceius Iulianus, mis au jour dans l'*orchestra* du théâtre d'*Italica*, rappelle, *in situ*, par son iconographie spécifique et son inscription, que l'affranchi avait été l'évergète de l'ornementation du monument ; j'ajouterai que son autoreprésentation en statue et l'image de sa femme et de son fils sous cette même forme renvoient peut-être, par ailleurs, aux véritables statues dressées dans d'autres monuments à leurs fondateurs ou bienfaiteurs. G. S. Gerleigner et Fr. Lissarrague (p. 259-301) s'attachent aux noms et aux inscriptions figurant sur les éléments architecturaux (colonnes, autels, bases...) de nombreuses scènes de la céramique grecque, mais aussi sur le corps de certains personnages. P. Lohmann (p. 303-318) détaille le côté dynamique de certains graffiti qui, repris ou complétés, témoignent d'un certain dialogue entre leur premier concepteur et ceux qui, à leur vue, sont conduits à en modifier tel ou tel aspect. Sur la base de quelques exemples judicieusement choisis, N. Dietrich (p. 321-359) insiste sur la fonction commémorative de plusieurs offrandes de victoires dans le sanctuaire d'Olympie et sur le fait que cette signification perdure pendant plusieurs siècles ; différents passages de Pausanias témoignent clairement de ce qu'il y a là « a *lieu de mémoire* in the *longue durée* » (p. 349). Jean Charles BALTY

Karolina KADERKA et Paul SCHEDING, *Les sculptures antiques du Musée d'art et d'archéologie du Pays de Laon. Die antiken Skulpturen du Musée d'art et d'archéologie du Pays de Laon*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2021. 1 vol. relié, 151 p., 17 fig., 64 pl. (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, XLII). Prix : 98 €. ISBN 978-3-95490-527-0.

Andreas Linfert († 1996), qui savait toujours « dénicher » des œuvres, voire des collections, injustement méconnues, avait entrepris, comme il le fit pour les séries de Château-Gontier (Mayenne) qu'il publia en 1992 dans ces mêmes *Monumenta artis Romanae*, d'étudier les sculptures ayant appartenu à Paul Marguerite de la Charlonie (1844-1921). Celles-ci avaient fini par trouver refuge, en 1936, au musée de Laon après avoir été refusées par d'autres musées au terme de tractations que K. Kaderka expose dans une substantielle introduction, riche en documents d'archives : l'un d'eux, le virulent codicille antisémite du légataire à son testament du 12 mars 1902, retirant au Louvre, en date du 30 décembre 1913, son rang de légataire universel ne manque pas de choquer ; il s'inscrit évidemment dans le contexte de l'époque, mais, à cette date, Dreyfus avait été complètement réhabilité depuis sept ans déjà… Ces premières pages

(p. 13-33) tentent de dresser le portrait du collectionneur, « un curieux personnage, qui conserve même, il faut l'avouer, une part de mystère » (p. 33) au terme des recherches entreprises dans la masse de lettres, carnets, agendas, reçus et autres documents d'archives très scrupuleusement exploités à cet égard. L'intérêt de cet ingénieur de formation et riche entrepreneur pour l'Antiquité semble bien remonter aux voyages qu'il fit dans l'ensemble de la Méditerranée à partir de 1898 ; dès 1900, il suivait, en effet, des cours d'histoire de l'art antique à l'École du Louvre, à l'École des Beaux-Arts et à la Sorbonne, et se mettait à acheter vases, terres cuites et sculptures qui constituèrent, en vingt ans, une collection de quelque deux mille objets. Ce sont les cent pièces de sculpture qu'édite le présent catalogue, auxquelles ont été joints deux bustes romains (n^os^ 51-52) et un pied de table en forme de satyre portant une outre (n° 83) provenant de la collection Campana et attribués en 1863 au musée de Laon. Les notices sont, tour à tour et à parts égales, l'œuvre de P. Scheding, qui, à la tête du « Forschungs-archiv für Antike Plastik » de Cologne depuis 2013, a repris le projet d'A. Linfert, et de K. Kaderka, titulaire d'un doctorat de l'EPHE sur la décoration tympanale des temples de Rome, soutenu en 2012 sous la direction de Fr. Queyrel ; elles sont donc rédigées en allemand ou en français, selon le cas. Les photos, excellentes (mais elles ne comportent pas toujours les quatre vues traditionnelles, face, dos et profils) et fort bien éditées, sont dues à G. Geng, qui avait consacré à ces prises de vues une campagne systématique dès 1994. La plupart de ces œuvres sont inédites, n'étaient les stèles attiques classiques qui figurent dans le grand œuvre de Chr. W. Clairmont (1993). Toutes n'ont certes pas le même intérêt, mais on admirera le flair de ce collectionneur quelque peu improvisé qui réussit à acquérir, à côté de ces stèles dont plusieurs sont d'une réelle qualité, l'Asklépios de Locres et une tête de Dioscure d'Argos (n^os^ 6 et 10 respectivement, dont la provenance est assurée dans les deux cas), un torse de statue votive chypriote datable des années 500-480 av. J.-C. (n° 28), deux statue et statuette masculines, malheureusement acéphales, du dernier quart du IV^e^ (n° 30) et du premier tiers du III^e^ siècle (n° 31), un très vraisemblable portrait d'Alexandre (n° 45), l'étonnante effigie d'un souverain hellénistique, sans doute un des derniers Ptolémées (n° 48), mais aussi une petite tête féminine idéale de l'époque théodosienne (n° 39). On remarquera que Paul Marguerite de la Charlonie s'intéresse essentiellement à la sculpture grecque et aux copies romaines d'œuvres grecques ; les sarcophages d'époque impériale, par exemple, ne l'intéressent guère (deux fragments seulement, n^os^ 73-74), alors que la collection d'Aristide-Pierre Boullet-Lacroix, à Château-Gontier, en compte près d'une centaine. C'est assurément que le marché de l'art antique n'était plus le même, en ces premières années du XX^e^ siècle, que ce qu'il était dans la première moitié du XIX^e^, mais aussi que Boullet-Lacroix s'était approvisionné à Rome, tandis que de la Charlonie achetait surtout dans les grandes ventes parisiennes et fréquentait les marchands grecs de la capitale. Dans tout ce qu'il acquit, un seul faux (n° 98), auquel s'ajoutent quatre pièces modernes insignifiantes – ce qui est exceptionnel dans une collection de cette époque. L'attention aura désormais été attirée sur les meilleures et les plus originales de ces œuvres par le soin et la qualité des notices qui leur ont été réservées dans le catalogue (celles-ci suivent l'ordre de présentation des rubriques descriptives et interprétatives adopté pour les volumes consacrés aux antiques des collections privées britanniques parus dans la même collection ; elles s'attachent toujours à rechercher l'éventuel original qui pourrait se cacher derrière ces copies et

variantes, à le dater et les dater). On ne peut que s'en réjouir et, tout en saluant la mémoire d'A. Linfert qui avait su naguère découvrir l'intérêt de la collection, remercier aujourd'hui les auteurs de cette bien utile « résurrection ». Jean Charles BALTY

Tuna ŞARE AĞTÜRK, *The Painted Tetrarchic Reliefs of Nicomedia. Uncovering the Colourful Life of Diocletian's Forgotten Capital*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 1 vol. broché, XX-198 p., nombr. ill. n/b et coul. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY 12). Prix : 85 €. ISBN 978-2-503-59478-1. ISSN 2565-8921.

C'est une exceptionnelle découverte – et, assurément, une des plus importantes de ce dernier quart de siècle dans le domaine de l'art antique – que la mise au jour, dans ce qui ne peut être que le palais de Dioclétien, à Nicomédie, des reliefs peints qui font l'objet de ce volume ; exceptionnelle, elle l'est par l'intérêt historique de ces plaques, mais aussi par l'état de conservation par endroits très remarquable de leur polychromie, par la richesse et la variété de leur iconographie, par le précieux complément qu'elles apportent aux trop rares monuments officiels de cette période de l'art romain. Les premiers reliefs et deux statues (Hercule du type Farnèse et Athéna du type Giustiniani) apparurent en 2001, à l'occasion des déblaiements et reconstructions qui suivirent le désastreux tremblement de terre de 1999 dans le quartier de Çukurbağ, occupant la partie orientale de l'agglomération actuelle d'Izmit, l'ancienne Nicomédie ; une rapide campagne de sauvetage s'ensuivit, en 2009, sans toutefois que, faute de temps, un relevé systématique des éléments en position de chute ne puisse être établi, qui eût indiscutablement facilité le travail de reconstitution des reliefs brisés. Le récolement, le nettoyage et la consolidation de tous les éléments des quelque 66 panneaux catalogués et étudiés dans ce volume, ainsi que le remontage de tout ce qui pouvait être reconstitué dans l'immédiat, la photographie aussi des moindres morceaux de ce puzzle et l'analyse des pigments utilisés (conduite avec la participation de Mark Abbe, un des meilleurs spécialistes actuels de la polychromie) furent entrepris de 2015 à 2018 et menés tambour battant par T. Şare Ağtürk qui bénéficia, pour ce faire, d'un subside du Conseil de la recherche scientifique et technologique de Turquie (Çukurbağ Archaeological Project), puis d'un « Marie Sklodowska-Curie Individual Fellowship » de la Commission européenne (Project Nicomedia). On reconnaîtra que ces aides précieuses furent très consciencieusement et remarquablement mises à profit. Le présent volume publie les reliefs ; un deuxième volume s'attachera aux statues (62 fragments appartenant à une dizaine de statues au moins) qui participaient aussi au programme décoratif de la vaste salle, pavée d'*opus sectile*, où cet ensemble fut découvert et qui semble bien être la salle d'audience du palais. Des différents panneaux ou fragments de panneaux qui ont pu être reconstitués à ce jour, aucun n'est malheureusement complet ; ils avaient, certes, des dimensions très variables, mais la présence de trous de louve destinés à les lever verticalement pour leur mise en place dans l'architecture du monument permet de les calculer assez exactement : elles allaient d'environ 1,50 m à quelque 4 m de longueur. Ces différences s'expliquent très certainement par les décrochements nombreux de tout un décor architectural analogue à celui des « Kaisersäle » d'Asie Mineure, attesté ici par le nombre des colonnes, chapiteaux et éléments d'entablement mis au jour. Basculés sur le dallage de la salle, tout comme les plaques à relief dont

(*e.g.* S. Sarti, « Vase fragments. Approaches to collecting ancient pottery », dans *The Corpus Vasorum Antiquorum (1922-2022). A century of exploring Greek Vases*, *CVA* Belgique supplément I, à paraître). Le catalogue est organisé en deux parties principales suivant la technique utilisée, en surpeint (Groupe de Praxias ou Groupe de Sokra) ou à figure rouge (céramique falisque ou de Vulci). Au sein de ces deux parties, les vases sont groupés par formes et ensuite par peintres ou ateliers. Ce dernier choix empêche une vision d'ensemble de l'évolution de la production et de son développement au sein des ateliers, puisque ces derniers apparaissent complètement éclatés au fil de la lecture. Les notices sont, cependant, très complètes. Outre la description technique incluant la taille et le volume, l'auteur fournit une bibliographie, souvent exhaustive, et une discussion nuancée sur les questions difficiles d'attribution et d'iconographie étrusques. L'excellente documentation qui accompagne les vases, tant du point de vue des dessins du profil des formes (échelle 1/1) que des photos d'ensemble et de détails, permet également de mettre en avant la richesse iconographique de la culture étrusque et sa connaissance de la poésie épique grecque à travers les épisodes de l'*Iliade*, illustrée de manière originale, comme par exemple, sur l'amphore SH 3170 (pl. 4-5). Parmi les autres vases, on mentionnera la publication de quatre vases plastiques à figure rouge, trois *askoi* (NI 7281, NI 7229, pl. 53 et NI 8381, pl. 54) et une tasse (NI 1728). Cette dernière constitue un exemplaire remarquable et unique d'une tête de démon, identifiée au Charun ou au Phersu étrusques. Datée de la fin du V^e^ siècle, elle provient d'une tombe à l'instar du seul autre parallèle iconographique connu en céramique, la tasse attique façonnée, trois générations plus tôt, par le potier Sotades et exportée à Spina, comptoir commercial en Étrurie padane (Ferrara, Museo Archeologico Nazionale, 20401, Beazley Archive Pottery Database 209483). Ces deux pièces, grecque et étrusque, renvoient, très vraisemblablement, au rôle d'esprit protecteur, de gardien attentif des âmes des morts dans l'au-delà, accordé par les Étrusques à ces deux démons et repris sur les peintures murales de la Tombe del Orco I à Tarquinia (H. Hoffmann, « Charos, Charun, Charon », *Oxford Journal of Archaeology*, 3.3 [1984], p. 65-69). Elles illustrent les échanges culturels, les adaptations et les interactions entre le monde grec et le monde étrusque dans le courant du V^e^ siècle. Athéna TSINGARIDA

Thomas LAPPI, *Hellenistische Wanddekorationen. Syntax, Semantik und Chronologie des Ersten Stils im westlichen Mittelmeerraum*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 290 p., 66 pl. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN 40). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-476-1.

Issu de la thèse d'habilitation soutenue par l'auteur en 2016 à l'Université de Tübingen, ce livre a pour objet de modifier, en l'élargissant, l'optique qui a prévalu jusqu'ici dans les recherches relatives au décor mural antique, recherches fondées sur la fameuse classification, en quatre styles, de la peinture pompéienne par August Mau, en 1882, le I^er^ style (daté par Mau de 200 à 80 av. J-C.) répondant en Occident au « masonry style » de la Méditerranée orientale (Délos). Selon Thomas Lappi, ces anciens points d'ancrage du raisonnement, dichotomiques et trop étroits, ne suffisent pas, tant au plan chronologique que géographique, à rendre compte de l'expansion du I^er^ style dans l'aire méditerranéenne, telle que la définit aujourd'hui la documentation découverte ces trente dernières années. C'est autour de cette constatation que l'auteur

construit son livre. Après une présentation générale du Ier style en tant que système décoratif (*Der Erste Stil in der mediterranen Koine*, p. 5-15), suivie de réflexions plus techniques (*Material und Herstellungstechnik*, p. 17-25), vient un développement relatif à la chronologie (*Chronologie des Ersten Stil*, p. 27-29), qui fait apparaître des datations remontant, sur les sites occidentaux, beaucoup plus haut qu'on ne le croyait auparavant. Mais le chapitre le plus important (*Regionale Betrachtung*, p. 32-122) est celui qui est consacré à l'examen de ces témoignages nouveaux, apparus en différentes régions de la Méditerranée occidentale que l'auteur détaille sous neuf titres – Afrique du Nord, Sicile, Italie du Sud, villes vésuviennes, Italie Centrale, Italie du Nord, Sardaigne, Espagne, France –, catégories au sein desquelles les documents étudiés sont reclassés d'après leur date. Cette présentation d'une zone très large permet, mieux que ne le faisait la mention seulement de deux sites, Pompéi et Délos, de mettre en évidence les particularités locales, régionales ou suprarégionales d'un même style et offre la possibilité d'une vision diachronique pour chaque région. Il apparaît ainsi que le système décoratif du Ier style est attesté, en certains lieux de la Méditerranée occidentale, dès la fin du Ve/début du IVe siècle, c'est-à-dire en même temps qu'en Grèce ; il n'y a donc pas de raison, selon Lappi, d'attribuer à Athènes en particulier la genèse du « masonry style », ni d'évoquer le rôle de Rome dans l'apparition du Ier style en Sicile au IIe siècle, alors qu'ont été découverts, à Sélinonte ou Morgantina par exemple, des témoins datables déjà du IIIe siècle. Il s'agit plutôt du développement d'un même style décoratif partout, qui évolue ensuite selon des variantes régionales. À l'issue de cet examen géographiquement plus étendu du Ier style, l'auteur donne une description précise de tous les motifs décoratifs qui le constituent (*Gestaltungsmittel des Ersten Stils*, p. 123-150) : décor peint, décor en stuc (palmettes, rosettes…). Le chapitre suivant est consacré à ce que Lappi appelle la sémantique du Ier style (*Der Erste Stil als Mittel der Selbsdarstellung lokaler Eliten*, p. 151-168), à savoir les raisons qu'ont pu avoir les élites locales de choisir pour décorer leurs demeures ces imitations de murs en pierre de taille. Viennent, en conclusion, différentes remarques de synthèse (*Resumee und Ausblick*, p. 169-173). Mais le livre n'est cependant pas terminé pour autant ; une documentation d'ordre plus technique regroupe les informations fournies sous forme de tableaux (thèmes iconographiques, motifs décoratifs, données chronologiques) ; puis, un catalogue de 196 numéros vise à rassembler toutes les données qui existent sur les décors muraux découverts dans la zone méditerranéenne occidentale et centrale ; suit une bibliographie très complète (p. 247-281) et le livre se termine sur une longue série de planches comportant des photos en couleur des innombrables fragments peints et stuqués, ainsi que des vestiges de murs mieux conservés, de nombreux plans de maisons et dessins reconstituant les décors muraux ; les 14 dernières planches donnent des cartes du bassin méditerranéen dans son ensemble, où sont indiqués tous les lieux de découverte. On l'aura compris : la qualité essentielle du livre est de rassembler le plus grand nombre possible de témoins du Ier style dans cette zone et d'en offrir une publication complète. Le travail est considérable et les conclusions sur lesquelles il débouche, aux plans géographique et chronologique, changent la vision traditionnelle : les sites de Pompéi et de Délos perdent leur caractère de sites-pilotes pour l'Occident et l'Orient et constituent plutôt des « variantes spécifiquement locales ou régionales d'un système de décoration pariétale à caractéristiques uniformes » (résumé, p. 177). Les résultats obtenus pour la chronologie sont, à première vue, plus satisfaisants aussi

puisqu'ils témoignent du développement d'un même style partout, véritable élan de création dû, selon l'auteur, au désir d'autoreprésentation d'une classe sociale déterminée. Cette théorie, assurément séduisante, est toutefois difficile à imaginer dans la réalité : quand un tel mouvement créateur se manifeste, c'est généralement d'un phénomène plus localisé qu'il émane : on cherche le lieu d'origine. La carte n° 64, relative aux témoins les plus anciens (fin Ve /début IVe s.), pointe plusieurs sites en Grèce et quelques-uns en Sicile : serait-ce là que serait né, en un même moment, le Ier style ? On ne doute pas évidemment de l'intense développement de la Sicile à l'époque hellénistique, tout en étant tenté cependant de chercher l'origine de ce style du côté de la Grèce. Cette question d'un lieu d'origine plus précis reste, à mon sens, posée.

Janine BALTY

Paul FONTAINE & Sophie HÉLAS (Eds.), *Le fortificazioni arcaiche del Latium vetus e dell'Etruria meridionale (IX-VI sec. a. C.). Stratigrafia, cronologia e urbanizzazione. Atti delle Giornate di Studio. Roma, Academia Belgica, 19-20 settembre 2013.* Bruxelles, Institut Historique Belge de Rome, 2016. 1 vol. relié, 294 p. ill. n/b et coul. Prix : 75 €. ISBN 978-90-74461-85-6.

Cet ouvrage, édité à l'initiative de Sophie Hélas et Paul Fontaine, reprend les communications des deux journées d'étude organisées à Rome en 2013 sur le thème des fortifications archaïques du Latium Vetus et de l'Étrurie méridionale. La première communication, de Francesca Boitani, Folco Biagi et Sara Neri, concerne la portion de l'enceinte de Veio du secteur de Campetti, datée dans les années 50 du Ve s. av. J.-C. Les fouilles qui y ont été récemment menées ont livré une séquence stratigraphique de neuf phases d'occupation et de construction qui s'étendent du Bronze final à l'époque contemporaine. Les auteurs réévaluent ainsi justement l'évolution du système défensif, depuis la simple tranchée adjointe à un terre-plein possiblement renforcé par des pals en bois jusqu'à sa monumentalisation, puis son abandon. Le fossé le plus ancien, parallèle au bord du plateau occupé par le site, pourrait également être identifié comme un acte fondateur de la cité, qui témoignerait du nouveau maillage du territoire consécutif au développement de nouveaux équilibres sociaux et économiques à la transition entre l'Âge du Bronze et l'Âge du Fer. Gilda Bartoloni et Luca Pulcinelli présentent ensuite les résultats des campagnes menées depuis 2010 à Veio ayant ciblé des portions de l'enceinte de la Piazza d'Armi, datée précédemment du VIe s. Le premier sondage a permis de revoir cette datation, biaisée par les nombreux remplois, et de situer la construction de la muraille entre le IXe et le XIe siècle de notre ère. Un autre sondage intéressant une portion de mur située à l'est de la Porta Stefani, a révélé que cette dernière prenait appui sur l'arase de structures archaïques ainsi que sur une nécropole alto-médiévale, menant ainsi à une datation similaire. Cette réévaluation cruciale de la chronologie de l'enceinte a consécutivement permis aux auteurs de lier l'abandon du site au développement du château de l'Isola Farnese. Paul Fontaine revient quant à lui sur les sondages réalisés à partir de 2001 sur le site de Castellina del Marangone et son enceinte, et, en s'appuyant sur une documentation remarquable, révise la chronologie proposée par Bastianelli qui datait l'ensemble des VIe-Ve siècles. Les sondages ont

oblige souvent soit à corriger un texte qui semble violer les normes métriques et prosodiques que les savants modernes ont mises en évidence, avec le risque de banalisation du texte, soit à accueillir des leçons qui, si elles sont correctes, font s'écrouler la solidité de ces normes, ce qui nous laisse en face d'exceptions demandant une justification appropriée. L'instrument le plus adéquat pour affronter au moins une partie de ces problèmes est l'enquête statistique, qui permet de jeter un regard d'ensemble aussi sur des types de CI rares qui n'apparaissent pas plus d'une vingtaine de fois dans tout le corpus de Plaute et de Térence. Les instruments informatiques permettent d'opérer ce type de recherches en peu de temps. Dans cette étude, l'enquête systématique porte sur une typologie de CI qui a reçu relativement peu d'attention et qui demande encore une explication : l'abrègement d'une syllabe tonique dans des groupes verbaux Après une introduction qui présente une définition du phénomène, le chapitre 2 résume l'état des études, avec une attention particulière portée à des problèmes, en partie non résolus, concernant la relation entre CI et accent. Le chapitre 3 propose une étude statistique sur toutes les occurrences de CI dans les groupes verbaux de monosyllabe+bisyllabe ou trisyllabe commençant par voyelle (les types *sĕd ŭxor, sĕd ŏptume, sĕd ŭxorem* etc. rapportés dans l'annexe 1) chez Plaute, en vue d'évaluer la fréquence du phénomène pour chaque configuration prosodique et tester la loi, jusque-là admise par la critique, selon laquelle aucune syllabe accentuée ne pouvait subir la CI. Enfin, le chapitre 4 tente une interprétation possible des données examinées dans la section précédente dans le cadre d'une discussion du phénomène de la CI dans son ensemble. Toute tentative consistant à donner une explication complète de la CI en tant que phénomène linguistique implique un certain nombre d'hypothèses indémontrables. Compte tenu du fait que certains aspects de la CI sont liés à la langue (c'est-à-dire l'accent et la structure syllabique), la CI serait une licence prosodique qui se concrétiserait par une prononciation artificiellement « abrégée » des syllabes impliquées. Dans cette perspective, les contraintes linguistiques appliquées à la CI pourraient être interprétées comme des stratégies visant à éviter un choc trop fort entre les règles prosodiques de la langue et la déformation du mot exigée par l'interprétation poétique. Les résultats obtenus par cette recherche devraient être vérifiés par une enquête plus large portant sur les comédies de Térence et sur le théâtre latin transmis sous forme de fragments. Quoi qu'il en soit, cette étude apporte des éléments intéressants permettant de progresser dans la compréhension des particularités linguistiques du latin de l'époque républicaine.

Bruno ROCHETTE

Silvio LEONE, Polis, *Platz und Porträt. Die Bildnisstatuen auf der Agora von Athen im Späthellenismus und in der Kaiserzeit (86 v. Chr. – 267 n. Chr.)*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2020. 1 vol. relié, X-276 p., 132 fig. (URBAN SPACES, 9). Prix : 118,27 €. ISBN 978-3-11-065283-3.

On se souviendra que, durant près d'un siècle, le centre de l'agora d'Athènes où avait été dressé le groupe des Tyrannicides fut laissé vide de tout autre hommage public de la cité. Par la suite, des statues des stratèges les plus valeureux vinrent, certes, le rejoindre (Lycurgue, *Contre Léocrate*, 51) ; mais le lieu conservait encore une bonne

part du caractère quasiment sacré que lui conférait ce prestigieux symbole de la démocratie. Il en alla autrement à partir de la conquête romaine, surtout après le sac d'Athènes par les légions de Sylla. C'est cette date, qui marque une profonde césure dans l'histoire de la ville, que Silvio Leone a choisie comme point de départ de son enquête (sans pour autant négliger de faire plus rapidement le point sur les siècles qui l'ont précédée), et c'est l'invasion des Hérules qui en constitue le terme (encore que quelques pages soient également consacrées à brosser, à plus larges traits, le siècle et demi qui s'ensuivit). Au témoignage de ce qu'a vu et enregistre Pausanias (I, 3-16) et que l'auteur analyse avec soin, en rappelant que le Périégète se refuse à évoquer tout ce qui date des années 146 av. J.-C. (annexion de la Grèce par Rome) jusqu'au règne d'Hadrien (ἐς ἅπαν δὲ ἀσθενείας […] κατῆλθεν ἡ Ἑλλας ; VII, 17, 1) et qu'il s'intéresse essentiellement aux personnages historiques qui lui permettent de faire des excursus susceptibles d'être appréciés par l'élite cultivée romaine (τὰ ἀξιολογώτατα), s'ajoute l'exploitation systématique d'un précieux catalogue de 106 bases de statues érigées sur l'agora durant la période étudiée (p. 153-248), catalogue qui n'avait jamais été dressé jusqu'ici et constitue une source d'informations de tous ordres, tant sur les acteurs et la pratique même de ces hommages que sur la forme qu'ils prirent et les matériaux utilisés, mais aussi sur l'endroit choisi pour ce faire – ces ἐπιφανέστατοι τόποι d'une ville – et, notamment, dans le cas présent, sur le voisinage recherché de tel ou tel monument particulier, de tel ou tel autre hommage qui marqua l'histoire de la cité, précisant encore la fonction de communication de ces statues. Cet excellent travail s'inscrit, on le voit, dans tout un courant de recherche qui s'est développé ces dernières années et vise à remettre dans leur contexte d'origine, autant que faire se peut, des œuvres (statues et portraits p. ex.) disséminées dans les musées et les dépôts de fouilles. Avec une bibliographie très complète, le catalogue fournit le texte et la photographie de chaque document, mais aussi, chaque fois que la chose est possible, le relevé précis des traces de fixation et de l'empreinte des pieds des statues (il s'agissait évidemment de statues de bronze) sur ces bases et piédestaux. L'analyse diachronique se fait par grandes périodes, en quatre temps, du sac de Sylla au début du règne d'Auguste, durant la dynastie julio-claudienne, des Flaviens au règne d'Hadrien et des Antonins à l'invasion des Hérules, en parallèle avec l'examen des constructions nouvelles qui vinrent modifier la topographie de la place publique et créer de nouveaux contextes d'exposition des statues (odéon d'Agrippa et temple d'Arès). Aux portraits des *viri triumphales* et autres grands noms de la République qui furent érigés durant le premier demi-siècle, firent suite les hommages aux empereurs, culminant avec le nombre impressionnant de statues d'Hadrien, sur l'agora comme dans toute la ville ; mais ces hommages diminuèrent considérablement par la suite, le relais étant pris par les statues-portraits de citoyens méritants (le premier et le plus remarquable exemple étant celui des 26 statues dressées par les tribus athéniennes au père d'Hérode Atticus et à son épouse, εὐνοίας ἕνεκεν καὶ εὐεργεσίας τῆς [ε]ἰς τὴν πατρίδα). Durant toute l'époque romaine, le rôle de la πόλις reste prépondérant pour l'octroi de ces hommages : c'est le δῆμος ou la βουλὴ ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου qui dédie, et ce sont ces acteurs dont le nom figure en tête des dédicaces, précédant même celui du personnage honoré, jusqu'au début de l'époque impériale où l'ordre s'inverse, rejoignant en cela les formulations des royautés hellénistiques ; les rares hommages individuels n'ont lieu qu'avec l'autorisation de l'Aréopage et ne se font d'ailleurs que dans la zone de l'Éleusinion, en dehors

de l'agora proprement dite qui est bien le « lieu de mémoire » de la cité et qui le reste tout au long de l'époque romaine, la politique d'Auguste et celle d'Hadrien ayant été ancrées sur l'importance du passé politique d'Athènes, reconnue dans l'ensemble du monde grec, afin de s'attirer l'adhésion des différentes provinces hellénophones de l'Empire. Il y a bien là une réelle continuité dans la pratique de l'hommage public sur l'agora : les statues érigées durant l'époque romaine inscrivent de nouveaux noms dans l'histoire de la ville. Chemin faisant, S. Leone ne manque pas de signaler les quelques zones d'ombre que l'imprécision de rapports de fouilles et découvertes anciens laisse planer dans certains cas ; ce n'est qu'un trait de plus de la probité scientifique avec laquelle la recherche a été conduite. La bibliographie est très à jour. Tout au plus y ajoutera-t-on, p. 69 et 201 n° 52, une référence aux *Fastes de la province de Narbonnaise* de H.-G. Pflaum (*Gallia*, Suppl. 30, Paris, 1978, p. 103-105), voire à l'article de P. Le Roux, « Sur Toulouse et les Toulousains sous l'Empire romain », *Pallas* 82 (2010), p. 136 n° 11 a-b pour la carrière de Q. Trebellius Rufus.

Jean Charles BALTY

Jean-Yves STRASSER, *Mémoires de champions. Corpus des palmarès, d'Octavien à Valentinien I^er^*. Athènes, École française d'Athènes, 2021. 1 vol relié, 840 p. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 395). Prix : 65 €. ISBN 978-2-86958-553-9.

Ce volumineux ouvrage constitue l'aboutissement partiel d'une thèse de doctorat soutenue en 2000 à l'Université de Nanterre. Jean-Yves Strasser offre ici une vue d'ensemble des palmarès de vainqueurs dans les concours grecs à l'échelle de la Méditerranée, depuis la refondation de Corinthe, en 44 av. J.-C., jusqu'à la fin du règne de Valentinien I^er^, en 375 de notre ère. La saine méthode demande qu'il y ait de claires définitions au début d'une recherche et l'auteur ne déroge pas à la règle. Qu'entend-il par palmarès ? Il s'agit ici de « tout bilan des succès d'une partie ou de la totalité de la carrière d'un champion, athlète, artiste ou propriétaire de chevaux ». Cette définition est pour le moins contraignante et impose d'écarter du corpus nombre de documents, atypiques, bancals ou sans équivalent aucun, et par conséquent inclassables (voir p. 2-8). Sont ainsi répertoriés 276 documents, en très grande majorité épigraphiques. Les limites chronologiques retenues ont *a priori* de quoi déconcerter, puisque les premiers palmarès connus remontent au début de l'époque classique et que la période hellénistique ne fut pas en reste dans ce domaine. Peut-on alors parler de véritable synthèse ? Certes non, mais cette restriction à l'époque romaine est justifiée. Tout en reconnaissant qu'il serait souhaitable qu'une telle étude soit étendue aux périodes antérieures, J.-Y. Strasser fait valoir en outre que l'idée longtemps soutenue, dans l'histoire des ἀγῶνες, d'une continuité et d'absence de ruptures entre les époques plus anciennes et la période impériale n'a plus lieu d'être. L'époque impériale constitue donc un objet de recherche spécifique, tant y sont nombreuses les nouveautés : originalité du vocabulaire et des formes des concours, extension géographique, multiplication et diversification des épreuves, contrôle de l'empereur dans les aspects les plus décisifs de la vie agonistique, etc. On doit souscrire à ce point de vue. Après avoir présenté quelques dates et périodisations et brièvement évoqué l'histoire des concours sous l'Empire, l'historien

variantes, à le dater et les dater). On ne peut que s'en réjouir et, tout en saluant la mémoire d'A. Linfert qui avait su naguère découvrir l'intérêt de la collection, remercier aujourd'hui les auteurs de cette bien utile « résurrection ». Jean Charles BALTY

Tuna ŞARE AĞTÜRK, *The Painted Tetrarchic Reliefs of Nicomedia. Uncovering the Colourful Life of Diocletian's Forgotten Capital*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 1 vol. broché, XX-198 p., nombr. ill. n/b et coul. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY 12). Prix : 85 €. ISBN 978-2-503-59478-1. ISSN 2565-8921.

C'est une exceptionnelle découverte – et, assurément, une des plus importantes de ce dernier quart de siècle dans le domaine de l'art antique – que la mise au jour, dans ce qui ne peut être que le palais de Dioclétien, à Nicomédie, des reliefs peints qui font l'objet de ce volume ; exceptionnelle, elle l'est par l'intérêt historique de ces plaques, mais aussi par l'état de conservation par endroits très remarquable de leur polychromie, par la richesse et la variété de leur iconographie, par le précieux complément qu'elles apportent aux trop rares monuments officiels de cette période de l'art romain. Les premiers reliefs et deux statues (Hercule du type Farnèse et Athéna du type Giustiniani) apparurent en 2001, à l'occasion des déblaiements et reconstructions qui suivirent le désastreux tremblement de terre de 1999 dans le quartier de Çukurbağ, occupant la partie orientale de l'agglomération actuelle d'Izmit, l'ancienne Nicomédie ; une rapide campagne de sauvetage s'ensuivit, en 2009, sans toutefois que, faute de temps, un relevé systématique des éléments en position de chute ne puisse être établi, qui eût indiscutablement facilité le travail de reconstitution des reliefs brisés. Le récolement, le nettoyage et la consolidation de tous les éléments des quelque 66 panneaux catalogués et étudiés dans ce volume, ainsi que le remontage de tout ce qui pouvait être reconstitué dans l'immédiat, la photographie aussi des moindres morceaux de ce puzzle et l'analyse des pigments utilisés (conduite avec la participation de Mark Abbe, un des meilleurs spécialistes actuels de la polychromie) furent entrepris de 2015 à 2018 et menés tambour battant par T. Şare Ağtürk qui bénéficia, pour ce faire, d'un subside du Conseil de la recherche scientifique et technologique de Turquie (Çukurbağ Archaeological Project), puis d'un « Marie Sklodowska-Curie Individual Fellowship » de la Commission européenne (Project Nicomedia). On reconnaîtra que ces aides précieuses furent très consciencieusement et remarquablement mises à profit. Le présent volume publie les reliefs ; un deuxième volume s'attachera aux statues (62 fragments appartenant à une dizaine de statues au moins) qui participaient aussi au programme décoratif de la vaste salle, pavée d'*opus sectile*, où cet ensemble fut découvert et qui semble bien être la salle d'audience du palais. Des différents panneaux ou fragments de panneaux qui ont pu être reconstitués à ce jour, aucun n'est malheureusement complet ; ils avaient, certes, des dimensions très variables, mais la présence de trous de louve destinés à les lever verticalement pour leur mise en place dans l'architecture du monument permet de les calculer assez exactement : elles allaient d'environ 1,50 m à quelque 4 m de longueur. Ces différences s'expliquent très certainement par les décrochements nombreux de tout un décor architectural analogue à celui des « Kaisersäle » d'Asie Mineure, attesté ici par le nombre des colonnes, chapiteaux et éléments d'entablement mis au jour. Basculés sur le dallage de la salle, tout comme les plaques à relief dont

certaines, pulvérisées par la chute, devaient se trouver à une assez grande hauteur, ils témoignent de la violence du séisme qui frappa le palais, séisme que l'état de conservation de la polychromie invite à dater de peu d'années après la réalisation de ce somptueux décor, de 358, 363 ou 386 qui, d'après les auteurs anciens, virent de violents tremblements de terre frapper successivement Nicomédie. Trois séries de plaques ont pu être identifiées en fonction des thèmes représentés : une série historique, figurant notamment, outre le magnifique relief de la rencontre (*adventus*) des deux *Augusti* Dioclétien et Maximien, des scènes de bataille et de soumission de peuplades vaincues ; une série mythologique représentant en tout cas Médée tuant ses enfants (la deuxième scène est plus hypothétique ; j'y reviens immédiatement) ; une série agonistique enfin, très certainement relative aux jeux athlétiques et spectacles musicaux associés aux fêtes du culte impérial dans cette ville de Nicomédie qui fut trois fois néocore. L'extraordinaire intérêt iconographique de ces reliefs, déjà parfaitement souligné dans le présent volume, conduira, certes, d'autres chercheurs à préciser encore la composition ou la signification de telle ou telle scène incomplète. Je ne pense pas, personnellement, que le groupe des *togati* représentés sur deux rangs devant *dea Roma* (cat. n° 17) puisse figurer des membres de la famille impériale (p. 59) – et notamment les deux *Caesares*, Constance Chlore et Galère, accompagnés par le jeune Constantin (*ibid*., n. 88) – ; ce ne saurait être qu'un groupe de sénateurs, comme il en paraît sur certaines scènes analogues des « Staatsreliefs ». Le beau fragment (cat. n° 20) est bien, en revanche, une scène de *profectio* (p. 60), comme l'indique le mouvement de la Victoire vers la droite, entraînant en quelque sorte l'empereur qu'elle accompagne ; le parallèle avec une des plaques de la frise A du Palais de Chancellerie le confirme, où la Victoire tient également une énorme guirlande qu'elle déploie à l'avant du cortège. Je suis plus sceptique pour ce qui est de l'identification même de la scène représentée par le relief mythologique (cat. 26) : si Poséidon et le dieu fleuve peuvent être identifiés sans difficulté, je vois mal que le jeune homme qui se déplace à si grandes enjambées vers la gauche du relief puisse être le « héros fondateur » (et notamment Nicomède I^{er}) ; iconographiquement, c'est d'une figure comme l'Hypnos de Madrid qu'il se rapproche le plus et l'étonnant mouvement qui est le sien, comme la direction du regard des deux autres personnages et du vol de l'aigle au-dessus du jeune homme, indique bien que l'essentiel de la scène se passe dans la partie gauche qui ne nous est malheureusement pas conservée ; il est, dès lors, bien difficile d'imaginer ce qu'elle pouvait représenter. Il faudra, par ailleurs, très certainement détailler encore la question des ateliers ayant œuvré à la réalisation de tout cet ensemble ; il dut y en avoir plusieurs – et ils ne travaillaient pas tous de la même manière : les visages des figures mythologiques du panneau de Médée et, dans une moindre mesure déjà, ceux de cette dernière scène dont la signification nous échappe sont infiniment plus détaillés, plus précis et plus « classiques » que ceux des plaques historiques ; l'existence de « modèles » iconographiques l'explique sans doute, mais il y a plus, et les différences sont également de l'ordre de la facture (les photographies de détail de Médée et de la Furie, fig. 4.4 b-c-d, en témoignent à suffisance en regard de celles des empereurs, fig. 2.8 et 3.13 p. ex.). Et les remarquables figures des acteurs tragiques (fig. 5.10 a-c) sont, elles aussi, sculptées tout autrement que les personnages des différentes plaques historiques. T. Şare Ağtürk a très judicieusement souligné qu'il y avait là, à bien des égards, un « high-speed work » (p. 32) qui avait dû mobiliser plusieurs équipes ; ces équipes ne devaient pas toutes être habituées

à sculpter des scènes de ce genre ou à détailler de la même manière vêtements et visages, par exemple. L'auteure de ce beau volume a aussi, et déjà, mis en évidence les caractéristiques essentielles de ce long relief historique qui occupera désormais une place importante dans nos histoires de l'art romain. J'insisterai, pour ma part, sur l'extraordinaire lisibilité de cette frise, dont les personnages se détachent clairement sur le fond, sans véritables superpositions ; voilà qui tranche sur le « fouillis » des scènes de l'arc de Galère et invite à nuancer toutes nos considérations sur l'art de cette époque souvent faites sur un trop petit nombre de monuments. « The Late Roman Empire in the East now has a defining monument to set beside, and to place in striking counter-point with, the arch of Constantine in the West » (p. 3). Oui ; et l'on se réjouira que cette découverte inattendue vienne rebattre les cartes et relancer le débat sur l'art du Bas-Empire. Voilà aussi qui nous reporte bien au-delà des considérations d'un Berenson sur ce « decline of form » qu'il voyait dans les reliefs de l'arc romain… ; mais on était alors en 1954. Deux broutilles enfin : p. 29 et fig. 2.3, pour l'inscription peinte figurant sur la tranche d'un des panneaux, il eût mieux valu retranscrire ANTωNEINOC (cf. d'ailleurs p. 108, cat. n° 9), sans le transposer immédiatement en ANTONEINOS ; p. 74, n. 14 et p. 183, il faut écrire Linant de Bellefonds, P., et non Bellefonds, P.L.D. que personne ne reconnaîtra sous cette forme.

Jean Charles BALTY

Rubina RAJA & Julia STEDING (Eds.), *Production Economy in Greater Roman Syria. Trade Networks and Production Processes*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21.6 x 28 cm, XXX-202 p., 96 ill. n/b, 24 coul. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 2). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59125-4.

Malgré le titre général de cet ouvrage collectif, la seule « production » envisagée ici est celle des marbres, calcaires et autres pierres utilisées en architecture et en sculpture et ce dans une zone géographique reprenant la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Cette collection est née de deux workshops qui se sont tenus à Aarhus dans le cadre du « Palmyra Portrait Project » (https://projects.au.dk/palmyraportrait/about), dirigé par la première éditrice du volume et dans le cadre duquel la seconde a réalisé son doctorat. La série compte déjà huit volumes, témoignant du généreux financement offert par la Fondation Carlsberg et du soutien de l'Université d'Aarhus. L'essentiel des contributions concerne bien évidemment la sculpture funéraire palmyrénienne, sa matière et les techniques utilisées, le tout élargi à l'utilisation des marbres et pierres colorées ailleurs au Proche-Orient et à de la sculpture funéraire en calcaire en dehors de Palmyre. On retrouve les « usual suspects » : Ben Russel et Will Wooton, porteurs du très beau projet « The Art of Making in Antiquity : Stoneworking in the Roman World » (http://www.artofmaking.ac.uk), étudient les traces d'outils et les caractéristiques techniques des reliefs palmyréniens de la Glyptothèque Ny Carlsberg de Copenhague, Clarissa Blume leur polychromie, Jean-Claude Bessac les carrières (complétant et corrigeant parfois les études fondatrices d'Andreas Schmidt-Colinet) et techniques d'extraction des calcaires et pierres utilisées à Palmyre, Marc Waelkens la présence de marbres importés en Méditerranée orientale avec Sagalassos comme « test-case ». L'analyse d'une douzaine de sculptures inachevées a été réalisée par Julia Steding, une

romanisation et leur datation, dans les années 20-30 p. C. en raison de leur vocabulaire ornemental, emporte immédiatement l'adhésion. La mégalographie de l'enlèvement d'Hylas, mise au jour en 1999 à Montcy-Saint-Pierre (Charleville-Mézières) et déjà bien connue, n'a pas encore été publiée de manière exhaustive ; elle est donc présentée ici avec quelque détail et une insistance bienvenue sur les imitations de placages de marbre propres à la fin du IIe/début du IIIe s. ; elle a fait également l'objet d'une proposition de présentation muséale innovante : une scénographie animée (en projection numérique) pourrait venir se superposer aux fragments d'enduit antique exposés et révéler la paroi telle qu'elle était à l'origine. Trois articles plus brefs concernent encore la Gaule et la Germanie. Vient ensuite un examen des nouveautés relatives à l'*Hispania* : les peintures *in situ et alibi* de la Plaza de Armas del Alcazar Real, à Ecija/Séville, les peintures oubliées du Museo Historico Municipal d'Ecija/Séville ; la décoration peinte et stuquée d'une maison *extra-muros* à *Emerita Augusta* et le décor en stuc d'une *domus* de *Bilbilis* (Catalayud Saragosse) ; enfin, l'Italie et le Proche-Orient sont brièvement présents. Le chapitre sur l'iconographie comporte deux articles, tous deux fondés sur des scènes bien conservées de la peinture antique, mais l'un – celui d'Alix Barbet – reste inscrit dans l'optique de la technique, en recherchant sur les fresques des représentations d'outils pour les comparer aux outils réels, alors que l'étude plus traditionnelle de Baptiste Augris poursuit une recherche propre à l'auteur, sur l'iconographie du corps des protagonistes dans les scènes amoureuses. Le dernier chapitre ramène à la technique des enduits de la *villa* de Schieren (Luxembourg) et à la composition (dorure, liant et pigments) des stucs *d'Augusta Raurica*, en Suisse. Le volume se termine sur le récit, déjà évoqué, de l'atelier expérimental et, dans la conclusion de B. Augris, sur une citation bien choisie d'Henri Focillon (*Éloge de la main*) pour clore un colloque plein de science et d'originalité, que les participants garderont sûrement en mémoire.

Janine BALTY

Claudia SCHMIEDER, *Bild und Text auf römischen Mosaiken. Intermediale Kommunikationsstrategien im Kontext der Wohnkultur des 3.-5. Jahrhunderts*. Berlin, De Gruyter, 2022. 1 vol. cartonné, IX-598 p., 164 ill. n/b et coul. (MATERIALE TEXTKULTUREN, 35). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-077536-5.

Depuis d'un quart de siècle, le rapport de l'art à la littérature ou, pour l'exprimer autrement, de l'image au texte, a suscité la réflexion, l'analyse ou le simple commentaire, à de multiples occasions et en divers domaines, celui de la mosaïque y étant tout particulièrement adapté. Il arrive souvent, en effet, qu'un pavement de mosaïque soit décoré d'un tableau accompagné d'une inscription : traditionnellement, l'un des éléments a été décrit et l'autre traduit, mais leur intime conjugaison n'aurait pas été suffisamment étudiée – estime-t-on volontiers aujourd'hui – pour éclairer en profondeur le sens de l'œuvre. L'autrice du livre présenté ici – et issu de sa thèse soutenue à Giessen en 2019, « retravaillée et raccourcie » (p. V) – l'exprime nettement, dès le début du premier chapitre : l'image et le texte sont deux moyens de communication et il importe de savoir *ce que* (« was ») chacun de ces moyens dit, mais aussi d'analyser *comment* (« wie ») ils communiquent entre eux de manière synchronisée. C'est ce *comment* qui intéresse surtout Claudia Schmieder et le but de son livre (*Thema und*

Zielsetzung, p. 5-15) est de développer un modèle d'analyse du fonctionnement des « Mosaiken mit Bild-Text-Kombination », dans le cadre scientifique de stratégies de « communication intermédiale ». Les mosaïques qu'elle étudie appartiennent au contexte domestique (*domus* ou *villa*) des provinces occidentales de l'Empire (Afrique du Nord, Espagne, Portugal, Italie, France), du III^e^ au V^e^ siècle. La première partie du livre (*Prolegomena*, p. 3-72), répond au sous-titre et, après un état de la question – assez critique à l'égard de ses prédécesseurs en la matière –, construit le nouveau modèle analytique annoncé : définition des trois manières dont peuvent s'imbriquer le texte et l'image et évaluation de leur potentiel de communication, exposé très théorique et souvent répétitif. La deuxième partie (p. 73-280) décrit l'application de ce modèle aux différentes catégories de mosaïques retenues ici, en raison des sujets choisis par les commanditaires du décor. Un premier groupe rassemble les thèmes d'amphithéâtre (représentation du *munus* offert par le *dominus* pour manifester sa *munificentia* ; longue analyse, notamment, de la mosaïque de Magerius à Smirat) et de cirque (mosaïques figurant des courses de chars : traitement des motifs de l'aurige vainqueur ou du succès des chevaux de cirque) ; ces thèmes illustrent ce qu'offre le commanditaire à ses hôtes, destinataires de la communication : le plaisir d'un spectacle, *voluptas spectandi*, et une autoreprésentation valorisante de sa propre personne. Le deuxième groupe envisagé concerne la *paideia* : ainsi la mosaïque de Vinon, publiée naguère par H. Lavagne, donne à l'autrice l'occasion de commenter la présence d'une épigramme de Martial ; on trouve aussi, dans ce contexte, les Muses et les philosophes (p. ex. différentes mosaïques des Sept Sages), certains auteurs célèbres (sur la mosaïque d'Autun) ou des images à contenu littéraire ou dramatique. Un sort particulier est réservé aux « *Namenbeischriften* », ces inscriptions brèves (un nom), qui accompagnent parfois, pour les identifier, les personnages mythologiques ou les personnifications (de lieux géographiques, d'idées abstraites ou autres) : elles seraient à classer, selon C. Schmieder, « entre nécessité et *voluptas nominandi* » (p. 203). Suit un long développement visant à justifier la présence de ces *Namenbeischriten* autrement qu'en y voyant le signe d'une décadence de la culture dans l'Antiquité tardive, comme le pensent certains ; C. Schmieder préfère y reconnaître un « phénomène esthétique », qui ajouterait aussi, dans de nombreux cas, du sens au discours. Serait-ce ce qu'elle appelle *voluptas nominandi* ? Deux paragraphes encore sont consacrés aux mosaïques « obscures », sur lesquelles image et texte fournissent des messages apparemment indéchiffrables (ce sont des mosaïques/rébus ou des mosaïques qui font allusion aux sodalités d'Afrique du Nord, pour lesquelles plusieurs exemples sont longuement commentés). Les « Schlussbetrachtungen » (p. 273-280) de cette deuxième partie insistent sur la spécificité des stratégies de communication propres aux configurations « intermédiales » et sur leur rôle pour les commanditaires et destinataires ; les mosaïques à combinaison d'image et de texte ayant été comparées à des mosaïques figurées mais sans texte de la même époque (ici désignées comme « *monomedial konzipierten Mosaiken* »), il en résulte que les premières donnent lieu à une communication plus complexe, vu qu'elles utilisent deux systèmes de signes différents qui exigent du destinataire des compétences plus larges et plus nuancées, davantage d'intelligence en quelque sorte. L'influence du commanditaire sur la conception de ces mosaïques « intermédiales » est ainsi confirmée ; image et texte sont à égalité d'importance. On comprendra donc le phénomène de ces mosaïques comme un *code-switching* intégratif, dans lequel la relation

image/texte doit être caractérisée comme une influence réciproque et un enrichissement mutuel (p. 280). Telle est la dernière phrase de cette conclusion, reproduite presque textuellement ici, pour qu'il apparaisse bien que le livre de C. Schmieder est une étude relevant des sciences de la communication, appliquée dans ce cas aux mosaïques à combinaison d'image et de texte. La troisième partie (p. 281-598) offre un catalogue des 121 mosaïques commentées dans les exposés théoriques précédents. La présentation du catalogue est très complète, comportant, pour chaque mosaïque, un plan schématique de la salle (voire de la maison) où des flèches indiquent le sens de lecture des images et des textes ; suivent toutes les indications habituelles d'un catalogue : lieu de conservation, dimensions, description de l'image, transcription et traduction du texte, transcription des noms, commentaire, datation et bibliographie complète. Chaque mosaïque est reproduite, le plus souvent en couleurs (certaines images sont trop petites ou très sombres, mais tout est représenté). Bibliographies (antique et moderne) et *indices* terminent le volume. On rappellera, pour conclure, que plusieurs chercheurs (trop nombreux pour être cités) avaient déjà bien mis en lumière l'indéniable intérêt du tandem synchronique image/texte ; mais l'ouvrage montre que c'est encore plus loin que voulait aller C. Schmieder, en se servant du terrain déjà bien balisé des mosaïques romaines (évoquons surtout les multiples travaux de K. Dunbabin sur les mosaïques d'Afrique du Nord ou d'Espagne, auxquels il est fait très souvent référence). Que penser de ce nouveau livre ? L'exposé théorique est long et souvent répétitif ; certaines pages, sans alinéas ni sous-titres, riches d'un texte dense et continu, parfois à peine distinct des notes, pourraient décourager les plus attentifs des lecteurs / lectrices ; mais l'examen des stratégies a sûrement progressé et leur application aux mosaïques est sans aucun doute intéressante ; elle l'aurait été peut-être plus encore si l'attention s'était portée davantage sur la nature éminemment variable des textes entrelacés aux images (proverbes, exclamations, citations littéraires, interjections apotropaïques, etc.) ; sur ce plan-là, le lecteur se sent quelque peu déçu. Il n'en reste pas moins que l'un des caractères positifs essentiels du livre est son insistance constante sur la nécessité de renoncer au trop habituel cloisonnement des disciplines scientifiques qui, en se combinant intimement, éclairent cependant mieux et assurément enrichissent ou nuancent les messages abondamment distribués par les commanditaires. Janine BALTY

Philipp NIEWÖHNER, *Byzantine Ornaments in Stone. Architectural Sculpture and Liturgical Furnishings*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2021. 1 vol. relié, XII-188 p., 337 fig. n/b, 150 fig. coul., 1 carte hors-texte. Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11068853-5.

L'objectif principal de ce livre richement illustré est de vulgariser les connaissances sur la sculpture architecturale et les installations liturgiques de la période byzantine. Si ces domaines de recherche suscitent depuis deux décennies un intérêt parmi les jeunes chercheurs, ils demeurent encore méconnus auprès d'un plus large public. L'auteur a aussi voulu rendre hommage à Claudia Barsanti (1941-2017), à Annie Pralong (1943-2017), à Joachim Kramer (1936-2018) et à Urs Peschlow (1943-2018) dont les travaux ont contribué à enrichir les connaissances dans ce domaine. Dès le début de cet ouvrage, l'accent est mis sur la fonction essentiellement ornementale des sculptures byzantines en pierre : « The key to understanding Byzantine stone carving is their ornementation »

conclusion d'Ajda Latifses. Si Euripide, dans le contexte de l'Athènes de la fin du Ve siècle, loue l'inventivité humaine, capable d'influencer le cours de l'action dramatique, il montre aussi ses limites et sa soumission au pouvoir des dieux. Les trompeurs s'embourbent dans leurs manigances ou sont le jouet des dieux, tandis que les trompés sont desservis par leur désir de connaissance. Pour Ajda Latifses, Euripide reste donc fidèle à la tradition tragique et c'est en dramaturge, et non en philosophe ou en sophiste, qu'il sonde l'intelligence humaine. Finalement, *La Muse trompeuse* offre une étude détaillée et convaincante de la place de la ruse dans les tragédies d'Euripide. Les spécialistes de ce dernier et de la tragédie grecque en général ne pourront pas ignorer dans leurs recherches cette nouvelle ressource. Ajda Latifses comble, en effet, un vide et apporte un regard neuf et pertinent sur certaines œuvres ou difficultés d'interprétation, comme la tragédie *Les Bacchantes* et le vers 515 de l'*Hippolyte* dont elle refuse tant la traduction traditionnelle que l'interpolation (p. 162-163). La structure de l'ouvrage – en deux parties proportionnées, avec une introduction et une conclusion en début et fin de chaque chapitre – participe à la grande clarté du développement, de même que les nombreux exemples tirés des tragédies. Le souci de compréhensibilité d'Ajda Latifses se ressent aussi à la fin de l'ouvrage dans un tableau récapitulatif qui permet en un regard de retrouver les scènes typiques du « scénario rusé » dans l'œuvre d'Euripide. De ce point de vue, nous regrettons seulement quelques tournures de phrase sibyllines et le nombre limité d'extraits qui, traduits de façon irréprochable, constituaient souvent le point de départ de réflexions stimulantes. Malgré nos quelques réserves, l'ouvrage d'Ajda Latifses, précis, méthodique et clair, est loin, nous semble-t-il, d'avoir été inspiré par une *Muse trompeuse*.

Élodie KABARAKIS

Michele BANDINI et Louis-André DORION, *Xénophon. Hiéron*. Texte établi par M.B., traduit et annoté par L.-A.D. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., CXXXI-156 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 561). Prix : 59,00 € (broché). ISBN 978-2-251-00647-5.

La récente édition du *Hiéron* de Xénophon par les soins de Michele Bandini (Università degli Studi della Basilicata, Potenza), avec la traduction et les commentaires de Louis-André Dorion (Université de Montréal), comble un vide important dans la Collection des Universités de France. Les auteurs y avaient déjà publié en 2000 et 2011 les *Mémorables* de Xénophon en trois volumes, lesquels avaient reçu en 2012 le prix Raymond Weil. C'est désormais le tour du *Hiéron*, un dialogue aux allures socratiques, qui se déroule à Syracuse sous le règne du tyran éponyme. Ce dernier reçoit à sa cour le poète et sage (σοφὸς ἀνήρ) Simonide. Leur discussion tourne autour des malheurs du tyran et des mesures à prendre pour améliorer la condition de Hiéron et lui procurer l'affection de son peuple. L'intérêt des érudits pour le *Hiéron* ne s'est jamais démenti, comme en témoignent les nombreuses traductions et études publiées depuis la seconde moitié du XXe s. Seule manquait une réédition du texte grec sur la base des progrès de la recherche codicologique. L'introduction de ce volume, principalement rédigée par L.-A. Dorion, présente une synthèse des débats suscités par l'étude du *Hiéron*, tout en suggérant plusieurs interprétations et hypothèses de lecture. La méthodologie de l'auteur mérite une attention particulière, notamment lorsqu'il propose

d'éclairer le *Hiéron* à partir d'une comparaison avec le reste de l'œuvre de Xénophon. L'idée n'est certes pas nouvelle, mais L.-A. Dorion a le mérite de pousser ici plus en avant les tentatives d'« expliquer Xénophon à partir de Xénophon » (p. CLXXVIII). Pour ce faire, il a relevé de nombreux rapprochements entre le *Hiéron* et le corpus xénophontien, « beaucoup plus nombreux, comme on pourra le constater, que ceux qui avaient été signalés par les commentateurs jusqu'à maintenant » (*ibid.*). Ces parallèles, mentionnés en divers endroits par des notes critiques, constituent donc une contribution inédite, qui aurait pu être avantageusement réunie en un *index*. Éclairer le *Hiéron* à partir du reste de l'œuvre de Xénophon permet aux auteurs d'affirmer le caractère socratique de ce dialogue, un des aspects les plus discutés dans la littérature secondaire. Le texte présente effectivement les caractéristiques formelles d'un dialogue socratique, à savoir une discussion entre deux interlocuteurs, dont l'un, abattu des suites de son ignorance, reçoit de l'autre, qui incarne la figure du sage, des conseils avisés pour redresser la situation. Le *Hiéron* n'en a pas moins étonné en cela que le poète Simonide est ici substitué à Socrate dans le rôle du sage (σοφὸς ἀνήρ, cf. *Hiér*. 1.1) et de l'interrogateur. De plus, le fond du dialogue et les réformes que suggère Simonide à Hiéron ont souvent été jugées en rupture avec l'enseignement de Socrate chez Xénophon. On a notamment relevé l'absence de mention de l'*enkrateia*, que les *Mémorables* érigent pourtant en fondement de l'art de gouverner. L.-A. Dorion montre que cette absence, aussi troublante soit-elle, ne doit pas faire oublier d'autres divergences et omissions par rapport à la doctrine de Socrate ailleurs chez Xénophon, à commencer dans un dialogue aussi clairement socratique que l'entretien entre Socrate et Aristippe sur l'art de gouverner (*Mém.* 2.1). Si Socrate y présente bien l'importance de l'*enkrateia*, il omet pourtant la piété, autre valeur indispensable au bon dirigeant. Nous pouvons donc admettre avec l'auteur qu'une certaine cohérence traverse la pensée politique de Xénophon, aussi bien dans les ouvrages socratiques que dans le reste de l'œuvre. Ainsi Cyrus et Agésilas représentent-ils dans la *Cyropédie* et l'*Agésilas* les idéaux défendus ailleurs par le Socrate de Xénophon (tempérance, modération, piété et endurance) et qui inspirent en partie le discours prêté à Simonide dans le *Hiéron*. Ce n'est là qu'un aperçu de ce qu'apporte le réexamen de L.-A. Dorion, dont la contribution ne manquera pas d'attirer l'attention de la critique littéraire. L'établissement du texte grec par M. Bandini mérite aussi qu'on s'y attarde. Une rapide recherche sur la base de données *Pinakes* confirme que la liste des trente-et-un manuscrits cités par M. Bandini est parfaitement à jour. L'éditeur est par ailleurs bien au fait de la tradition de Xénophon qu'il étudie minutieusement depuis plusieurs années. Jusqu'à présent, le *Hiéron* était principalement cité dans les éditions de Th. Thalheim (Leipzig, 1910), E. C. Marchant (Oxford, 1920) et G. Pierleoni (Rome, 1933). L'étude en langue française de J. Luccioni (Paris, Ophrys, 1948), qui comprend texte grec, traduction et commentaire, dépend largement de l'édition de Pierleoni. Quant à la publication plus récente de V. J. Gray (*Xenophon on Government*, Cambridge, 2007), celle-ci s'appuie essentiellement sur le texte de E. C. Marchant, sans nouveaux apports à l'établissement du texte. Il revenait donc à M. Bandini d'actualiser dans cette nouvelle édition les connaissances relatives à la transmission du *Hiéron*. Les témoins primaires utilisés par l'éditeur sont au nombre de six, répartis en deux branches principales. L'une est représentée par le *Vaticanus Gr.* 1335, *codex vetustissimus* (*ca.* 960), l'autre par deux groupes de manuscrits plus récents. Le premier groupe est issu d'une révision critique,

que M. Bandini date de l'époque des Paléologues (fin XIII^e – début XIV^e s.), tandis que le second comprend deux copies (*Vaticanus Gr.* 1619 ; *Florentinus Laur. Plut.* 55.21) d'un codex du X^e s. ayant appartenu à l'humaniste Guarino de Vérone et dont seulement une cinquantaine de folios sont aujourd'hui conservés. La perte de la majeure partie du codex de Guarino de Vérone est d'autant plus regrettable que ce manuscrit semblait contenir la quasi-totalité du corpus de Xénophon. À la transmission manuscrite s'ajoute la tradition indirecte essentiellement représentée par Jean Stobée, *Anthologie*, dont les citations du *Hiéron* témoignent d'un état du texte souvent meilleur que celui des copies médiévales. Les corrections de M. Bandini à partir de Stobée s'accordent généralement avec celles de ses prédécesseurs. Certaines sont cependant inédites et il est dommage que la notice sur l'histoire du texte (p. CLXXXI-CCII) ne les mette pas plus en valeur. Pour se rendre compte de leur nouveauté, il faut confronter la liste des corrections de M. Bandini (p. CLXXXV-CLXXXVI) avec les précédentes éditions. À titre d'exemple, relevons *Hiér.* 1.15 οὗτοι πάντες πάντα κακὰ νοοῦσι τῷ τυράννῳ « tous ceux-ci pensent tout le mal du tyran » (p. 6), où πάντες πάντα est une conjecture pour πάντες (manuscrits), déjà suggérée par Henri Estienne sur la base de Stobée (πάντα). Le polyptoton ainsi obtenu correspond bien au style de Xénophon (cf. p. 46, n. 36). C'est également en considérant le style propre de l'auteur, que M. Bandini analyse θεάμασι en *Hiér.* 1.11 (p. 4) comme une apposition explicative de τοῖς διὰ τῆς ὄψεως, une construction fréquente chez Xénophon (cf. p. 44, n. 26 sur les débats soulevés par ce mot). Le remplacement de μετὰ χαρᾶς « avec joie » (manuscrits et éditions) par μετὰ χαρμονῆς (Stobée) en *Hiér.* 1.25 (p. 8) s'appuie sur la présence chez Xénophon d'un langage poétique, que l'éditeur entend conserver, sinon restituer. On a peu mis en évidence jusqu'à présent les expressions poétiques de la prose Xénophon, comme par exemple κακὰ νοοῦσι (*Hiér.* 1.15, p. 6), qui n'est pas sans rappeler certains tours de la langue homérique, comme κακὰ φρονεῖν, κακὰ μήδεσθαι ou κακὰ μητιᾶν (p. 46, n. 36 avec références). À certains endroits, on comprend moins pourquoi il faudrait adopter la leçon de Stobée plutôt que celle de la tradition médiévale : pourquoi πολὺ μείω (Stobée) plutôt que μείω πολύ (manuscrits et éditions) en *Hiér.* 1.8 (p. 4), ou encore ἔφη, λέγεις (Stobée) plutôt que λέγεις, ἔφη (manuscrits et éditions) en *Hiér.* 1.9 (*ibid.*) ? Ces choix sont *a priori* d'autant plus curieux que l'éditeur conserve ailleurs l'ordre des manuscrits, comme par exemple en *Hiér.* 1.11 (p. 4-5), où il édite λογιζόμενος εὑρίσκω (manuscrits et éditions) et non εὑρίσκω λογιζόμενος (Stobée). Quoi qu'il en soit de ces détails, M. Bandini propose dans cette nouvelle édition de réelles améliorations pour l'établissement critique du *Hiéron*. Emmanuel BEAUJARD

Pierre DESTRÉE, *Aristote. La Poétique.* Texte traduit par P.D. Paris, Flammarion, 2021. 1 vol. broché, 10,8 x 17,8 cm, 272 p. (POCHE GF, 1637). Prix : 6,90 €. ISBN 978-2-0807-1229-5.

La collection GF de Flammarion propose des traductions d'œuvres grecques et latines annotées, accompagnées d'une introduction, toutes deux élaborées par un spécialiste reconnu de l'œuvre. Cette traduction de la *Poétique* par P. Destrée est une addition bienvenue à une collection déjà bien étoffée du corpus aristotélicien dans cette édition de poche destinée au grand public et aux étudiants. La clarté de la traduction et

how Objects Entered Aegean Late Bronze Age Wells » vise de son côté à éclairer les modalités de disposition d'un groupe de plus de cent objets en bronze retrouvés dans un puits à Orchomène en Béotie, en leur comparant les puits de six autres sites plus ou moins contemporains ; concluant à une absence d'offrande d'objets métallurgiques dans les six études de cas, Stephanie Aulsebrook suggère que les bronzes d'Orchomène ont été déposés intentionnellement dans le but d'être récupérés plus tard. « Investigating the 'Peripheral' Mycenaean Community – Preliminary results of the Bioarchaeological Study of the LH III Kallithea-Rampantania Cemetery, Achea » présente les résultats préliminaires d'une étude bioarchéologique, en particulier ostéologique, de cinq tombes fouillées dans un cimetière Helladique Récent III en Achaïe. Maria Katsimicha, Ioanna Moutafi et Tina Jakob concluent à une conformité générale des données avec les traditions funéraires de la région tout en pointant quelques différences mineures, comme la présence d'une possible trépanation. Dans « Funerary Place in East Crete. The Case of the LM III Cemetery of Myrsini-Aspropilia, Siteia », Maria Psallida s'attelle à réinvestiguer les archives des fouilles de 1959 exécutées par Nicolas Platon ; le riche mobilier de ce cimetière semble indiquer une communauté rurale florissant tout au long du Minoen Récent III, particulièrement aux MR IIIB-C, ainsi qu'une conformité aux pratiques d'inhumation régionales. Dans l'avant-dernier article du recueil, Ulrike Berndt reprend le concept de mémoire culturelle et communicative afin de décortiquer la (dis)continuité du culte religieux entre la période mycénienne et les époques historiques. Pour ce faire, « Changes in Religious Ritual in Mycenaean Greece. Communicative Memory and the Postpalatial Period » livre un panorama diachronique de différents types d'objets retrouvés dans les sanctuaires de l'époque. Les actes se referment sur un questionnement qui transcende les questions interprétatives et documente le dialogue nécessaire entre la conservation des structures archéologiques et leur partage avec le public : dans « Between Heritage Preservation and Public Appreciation. Re-evaluating Reburial Strategies », Thérèse Claeys accorde ainsi une attention particulière à la pratique du remblayage post-fouilles et met en valeur différentes techniques de promotion culturelle en présentant leurs avantages et leurs inconvénients. Cette troisième édition des *Sympozjum Egejskie* aura donc une nouvelle fois prouvé que l'archéologie égéenne constitue un vivier de talents qui ne demandent qu'à s'exprimer. À noter qu'une version *Open Access* de ces articles est annoncée.

Killian REGNIER

Günther HÖLBL, *Aegyptiaca nella Sicilia greca di VIII-VI sec. a.C.* Roma, Giorgio Bretschneider, 2021. 1 vol. broché, 34 x 24 cm, XLVIII-186 p., 40 pl. dont 7 en couleurs, (MONUMENTI ANTICHI, 81, MISCELLANEA, 26). Prix : 145 €. ISBN 9788876893353.

Le terme polysémique *aegyptiaca* recouvre dans l'historiographie bien des réalités qui n'ont à vrai dire que peu de rapport entre elles. Dans le cas présent, il s'agit des petits objets de fabrication égyptienne ou d'imitation grecque ou orientale – que l'on qualifie alors d'égyptisants, un autre terme englobant des plus problématiques – qui se diffusent largement en Méditerranée à partir du début du I^er^ millénaire av. J.-C. et dont Günther Hölbl est l'un des plus fins connaisseurs. Cet imposant volume vient de fait compléter un programme éditorial initié dans les années 1970, visant à réunir et à

analyser toute la documentation relative à ces *aegyptiaca*. G. Hölbl avait déjà publié par le passé plusieurs ouvrages de référence sur le sujet, dont un (*Beziehungen der ägyptischen Kultur zu Altitalien*, 2 vol., Leiden, Brill, 1979) consacré à la diffusion de ce matériel dans l'Italie pré-romaine (petits récipients en « faïence », amulettes de même matériau représentant principalement Bès, Ptah-Patèque, Sekhmet et Nefertoum, yeux *oudjat*, scarabées et scaraboïdes) dont la riche documentation campanienne fut étudiée à la même époque par Fulvio de Salvia. Les îles à l'ouest de la Péninsule (Sicile, Sardaigne, Pantelleria, archipel maltais), se devaient de bénéficier d'enquêtes spécifiques en raison de la forte présence des Phéniciens et des Carthaginois dans le réseau commercial les concernant (voir ainsi, déjà, G. Hölbl, *Ägyptisches Kulturgut im phönikischen und punischen Sardinien*, 2 vol., Leiden, Brill, 1986 et G. Hölbl, *Ägyptisches Kulturgut auf den Inseln Malta und Gozo in phönikischer und punischer Zeit*, Wien, Verl. d. ÖAW, 1989). Après une très riche bibliographie (p. XVII-XLVIII), l'auteur fait le point sur la question des *aegyptiaca in Italia meridionale e in Sicilia fino alla fine dell'età arcaica* (p. 3-24). Il rappelle le grand nombre d'objets retrouvés dans le Sud de l'Italie et en Sicile dans des contextes du début du VIII^e^ jusqu'au milieu du VI^e^ s. av. J.-C. Les contextes archéologiques montrent que les populations locales étaient surtout sensibles à la magie égyptienne populaire appliquée aux vivants. Les amulettes semblent ainsi destinées à protéger des animaux nuisibles ou à susciter la fécondité. Les témoignages relatifs aux croyances et au culte funéraires de l'Égypte sont bien plus rares : pas de scarabées de cœur, presque pas d'ouchebtis, peu de représentations d'Osiris. La présence d'oudjats et d'images d'Anubis, typique du secteur d'influence phénico-punique, est anecdotique en milieu grec. Les scarabées et scaraboïdes recueillis dans les dépôts votifs des temples archaïques rappellent le souci de cette époque d'enrichir les sanctuaires par le don de produits de l'artisanat oriental ou orientalisant. L'immense majorité de ces objets, qu'ils aient été produits à Naucratis, en Phénicie ou dans le bassin égéen, ont été véhiculés en Occident par les Phéniciens et les Grecs. Vient ensuite le très riche catalogue des *aegyptiaca* d'époque archaïque découverts en Sicile grecque (p. 25-149, 196 numéros), presque tous illustrés soit par des dessins dans le texte soit sur les superbes planches I à XXXVIII. Deux appendices complètent l'ensemble : un tableau de synthèse fort pratique (p. 153-159) et un petit catalogue présentant six ouchebtis découverts à Lipari (dû à Elfriede Haslauer), ainsi que la statue fragmentaire du scribe thébain Padiaménopé (appelé parfois aussi, anachroniquement, Pétaménophis), datable du milieu du VII^e^ siècle et retrouvée au XIX^e^ siècle sur le site de l'Apollonion de Syracuse. Comme le note G. Hölbl, rien ne permet toutefois de savoir quand cette statue en granit gris parvint en Sicile, ni même si l'Apollonion fut sa destination première. Quatorze pages d'indices complètent ce volume extrêmement bien conçu et soigneusement édité. Souhaitons que l'auteur puisse nous offrir un jour prochain un ouvrage d'une aussi grande qualité pour la partie occidentale de la Sicile, ultime pierre d'une œuvre monumentale. Laurent BRICAULT

Branko F. VAN OPPEN DE RUITER & Ronald WALLENFELS (Eds.), *Hellenistic Sealings and Archives: Proceedings of The Edfu Connection, an International Conference*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XXXVI-260 p. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 10). Prix : 110 €. ISBN 978-2-503-59127-8.

pas établir des commentaires détaillés des récits présentés, ni indiquer les emprunts et les réécritures successives, apporte une nouveauté méthodologique importante en suivant une démarche qui n'est à proprement parler ni médiéviste, ni antiquisante, mais les deux à la fois (méthode que l'on trouve également utilisée dans *Early Islamic North Africa. A New Perspective* de C. Fenwick). L'ouvrage se termine par des annexes englobant la représentation cartographique de la conquête arabe de l'Afrique du Nord (p. 602-603) et les *indices* des noms et des lieux (p. 605-624). Au passage, on relèvera une petite coquille dans la table des matières concernant l'emplacement exacte du récit d'Ibn 'Asākir (p. 277 au lieu de la p. 177 mentionnée dans la table des matières). Par ailleurs, si le terme *Afrique romaine* utilisé dans le titre comme dans le corps de l'ouvrage est critiquable, car historiquement parlant imprécis, celui de *conquête arabe* est à saluer, car il tranche définitivement, cependant à la suite d'un long débat entre les spécialistes, avec l'ancienne appellation idéologique de *conquête musulmane* ou *islamique*. Voilà donc un livre d'une bonne qualité scientifique, une édition de grande qualité, aussi savante que maniable et qui, au-delà du cercle restreint des Africanistes, sera précieuse pour tous ceux qui s'intéressent à la fin de l'Antiquité tardive et au début du Moyen Âge dans la partie occidentale de la rive sud de la Méditerranée.

Mohamed-Arbi NSIRI

Jean-Luc FOURNET (Éd.), *Les* Hieroglyphica *d'Horapollon de l'Égypte antique à l'Europe moderne. Histoire, fiction et réappropriation*. Paris, Association des amis du Cercle d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2021. 1 vol. broché, 17,7 x 26,2 cm, 276 p. (STUDIA PAPYROLOGICA ET ÆGYPTIACA PARISINA, 2). Prix : 40 €. ISBN 978-2-916716-79-4.

Quatorze articles précédés d'une introduction de Jean-Luc Fournet composent les Actes du Colloque : « Les *Hieroglyphica* d'Horapollon, un héritage de la "philosophie" égyptienne au V^e^ siècle de notre ère ? » organisé au Collège de France les 13 et 14 juin 2018. Les exposés sont répartis en trois sections : I. L'arrière-plan égyptien des *Hieroglyphica* ; II. Une œuvre grecque de l'Antiquité tardive ; III. La postérité des *Hieroglyphica* : entre philologie, littérature et art. Ces savantes contributions comportent quelques-unes des illustrations présentées par les intervenants lors du colloque. Cependant, l'intégralité de leur communication est disponible en ligne (www.college-de-france.fr/agenda/colloque/horapollon-hellenisme-et-hieroglyphes-dans-antiquite-tardive). Deux auteurs ont modifié le titre de leur intervention initiale : Jean-Marc Mandosio a parlé de : « La représentation du personnage d'Horapollon (sa vie, son œuvre) chez les auteurs des XVI^e^ et XVII^e^ siècles » ; l'article publié est titré : « De l'Égyptien Horus au "petit grec" Philippe : le débat sur l'auteur des *Hieroglyphica* (XVI^e^-XVII^e^ siècle) ». De même, Nicola Zito a fait une communication sur « Les *mirabilia* dans les *Hieroglyhica* d'Horapollon : modes d'emploi ». Dans les actes, sa contribution s'intitule : « Horapollon et le "petit noyau" : traces du platonisme tardif dans le traité sur les *Hieroglyphica* ». Deux exposés, à savoir celui d'Andreas Stauder : « Les faces multiples du signe graphique égyptien » et celui de Michel Hochmann : « Horapollon, une clef pour l'interprétation de Giorgione » ne figurent pas dans les Actes. L'un des objectifs du colloque, le premier qui ait, semble-t-il, jamais été organisé

sur ce sujet est de cerner la personnalité d'Horapollon, personnage énigmatique de l'Antiquité tardive. Peu de sources le mentionnent. Les différents intervenants tentent de découvrir qui se cache derrière ce nom. Ils se demandent s'il est bien l'auteur des *Hieroglyphica*, un traité grec sur les hiéroglyphes égyptiens écrit à une époque où cette écriture et la langue qu'elle transmet ne sont plus comprises. Ils scrutent la forme et le contenu de l'ouvrage qui nous est parvenu. Le manuscrit contenant les *Hieroglyphica* ainsi que d'autres textes a été acquis en 1419 par un prêtre florentin dans l'île d'Andros. Envoyé à Florence vers 1422, le document a abouti dans la *Bibliotheca Laurenziana*. Très vite, il suscite l'intérêt des humanistes. D'abord, étudiés et commentés sous forme manuscrite, les *Hieroglyphica* sont imprimés à Venise en 1505. Une traduction en latin en 1518 contribue largement à leur diffusion. Plus d'une trentaine d'éditions se succèdent avec des traductions en français, en allemand et en italien. Certaines sont illustrées. Albrecht Dürer (1471-1528) a, par exemple, envisagé une édition, mais elle n'a pas abouti. En témoignent les dessins qu'il a réalisés pour le livre I, conservés dans les bibliothèques de Vienne et de Berlin. Les *Hieroglyphica* ont exercé une influence considérable sur l'art, l'iconographie, la littérature savante et ésotérique du XVI^e^ au XIX^e^ siècle. Cette empreinte s'accroît encore lorsque Piero Valeriano (1477-1558) s'en inspire et publie sa compilation, augmentée de références notamment à la Bible : *Hieroglyphica, sive de sacris Ægyptiorum literis commentarii,* Bâle, 1556. L'écriture égyptienne, croit-on alors, transcrit une sagesse secrète fondée sur la connaissance et le savoir à destination exclusive d'une élite. Cette conviction et l'engouement pour les *Hieroglyphica* entraînent la création de « néo-hiéroglyphes », d'emblèmes prétendument égyptiens, et d'une écriture cryptographique, purement idéographique et symbolique. Mino Gabriele traite de la métamorphose du sens des hiéroglyphes aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Il en donne trois exemples. En premier lieu, il examine le lexique symbolique élaboré à partir de signes spécifiques dans *l'Hypnerotomachia Poliphili* publié en 1499 ; ensuite, il évoque la création d'images didactiques à destination mnémotechnique observées dans l'*Iconologia overo Descrittione dell'Imagini universali* de Cesare Ripa (1560-1645), parue pour la première fois en 1593 ; enfin, sont évoqués les emblèmes dans l'*Emblematum liber* d'Andrea Alciato (1492-1550). Les *Hieroglyphica* connaissent une certaine désaffection au XVIII^e^ siècle. Elle va s'accroître au XIX^e^ siècle. La découverte de la Pierre de Rosette portant une inscription en deux langues (égyptienne et grecque) et trois écritures (hiéroglyphique, démotique et grecque) suscite une grande effervescence auprès de nombreux savants qui entreprennent le déchiffrement des versions hiéroglyphe et démotique ; finalement, les travaux de J.-Fr. Champollion (1790-1832), fournissent la clef de l'écriture hiéroglyphique égyptienne. Désormais, il apparaît clairement que les exégèses assez insolites des signes dans les *Hieroglyphica* attribués à Horapollon transmettent parfois d'authentiques hiéroglyphes ; certains proviennent du répertoire des « cryptogrammes » de la fin de l'écriture hiéroglyphique. La publication de grammaires et de dictionnaires affine progressivement la connaissance de la langue égyptienne et de l'écriture hiéroglyphique. Devenus obsolètes, les *Hieroglyphica* sont oubliés. – La publication des Actes du Colloque en 2021 a préludé aux nombreuses manifestations égyptologiques, expositions et conférences en 2022. Célébrant le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes, elles ont aussi traité des différentes étapes qui l'ont précédé, et donc des *Hieroglyphica*. Que savons-nous d'Horapollon ? Son double prénom combine celui du

dieu égyptien Horus et celui du dieu grec, Apollon, auquel le premier a été assimilé. Seuls son grand-père et lui sont ainsi nommés ; cet *hapax* trahit peut-être une volonté identitaire selon S.-H. Aufrère. L'existence d'Horapollon et sa filiation sont attestées par une pétition qu'il a écrite. Recopié, ce document a été retrouvé en 1905 parmi les archives d'un certain Dioscore dans le village de Kûm Ishqâw (l'ancienne Aphroditè). Flavius Horapollon, fils d'Asklépiadès, Grec de Haute Égypte, est originaire de Phénébythis dans la région panopolitaine (Akhmîm). Issu d'une famille de lettrés, cet Horapollon grec, ou en tout cas, hellénophone, se présente comme un philosophe ; il a enseigné dans les Académies d'Alexandrie au V^e^ s. de notre ère. À l'époque où il vit, l'écriture hiéroglyphique, comportant plusieurs milliers de signes dans son dernier état, n'est plus en usage. Le dernier texte hiéroglyphique connu date du 24 août 394. En revanche, Horapollon est contemporain d'un graffito de 452/453, dernière attestation du démotique, forme cursive des hiéroglyphes figurant sur un mur du temple de Philæ. La langue égyptienne s'écrit alors à l'aide d'un alphabet comprenant les onciales grecques auxquelles ont été ajoutés sept signes issus du démotique et correspondant à des sons de la langue égyptienne n'existant pas en grec. Cette langue et cette écriture dites coptes sont encore en usage aujourd'hui dans la liturgie de l'église copte. Dans la pétition mentionnée plus haut, Horapollon se présente comme un philosophe. À quoi cela correspond-il dans le contexte alexandrin du V^e^ siècle ? À cette époque, se manifestent les derniers soubresauts de la tradition égyptienne ancienne ; ils se heurtent à l'acharnement chrétien contre les cultes anciens et contre les hiéroglyphes qui ne sont plus perçus comme l'expression d'une langue. Pour comprendre ce que l'on entend par « philosophe », S.-H. Aufrère se fonde sur l'opinion de Chérémon d'Alexandrie (moitié du I^er^ siècle de notre ère), auteur d'un traité sur les hiéroglyphes, intitulé *Hieroglyphica*. À l'époque où il vivait, l'écriture égyptienne ancienne était toujours en usage et les temples traditionnels en fonction. Chérémon assure que les Égyptiens considèrent leurs prêtres, à l'abri de leurs temples, comme des philosophes. « Philosopher selon la Vérité », privilège des prêtres de haut rang qui traitent des choses divines, comme le signale aussi Plutarque, requiert un niveau d'ascèse élevé. S.-H. Aufrère ajoute que l'Isis de Ménouthis, près de Canope à l'est d'Alexandrie, porte l'épiclèse de « Vérité ». Vers 485, donc à l'époque du *floruit* probable d'Horapollon, un temple dédié à cette Isis subsistait encore. On peut supposer que l'activité intellectuelle à laquelle il se livre associe celle du philosophe alexandrin à celle du dévot d'Isis philosophe, telle qu'il se l'imagine. Mais cet Horapollon historique qui a eu maille à partir avec les chrétiens, est-il bien l'auteur du manuscrit grec, *Hieroglyphica*, découvert en 1419 ? Cette attribution figure exclusivement dans les premières lignes du texte ; elles nous apprennent qu'il a été initialement composé en « langue égyptienne » par Horapollon, qualifié de « niliaque », synonyme d'égyptien, et a été ensuite traduit en grec par un certain Philippe. J.-L. Fournet observe qu'aucune autre source mentionnant Horapollon n'indique qu'il soit l'auteur d'un ouvrage sur les hiéroglyphes. De plus, les variantes dans l'écriture de son nom et le choix du mot « niliaque » pour assurer son origine égyptienne lui semblent postérieures au V^e^ siècle. Selon lui, les *Hieroglyphica* ont initialement été écrits en grec et non dans la « langue égyptienne » ; en effet, les traductions opérées en Égypte durant l'Antiquité tardive sont toujours du grec vers le copte et non l'inverse. Comparant le grec des *Hieroglyphica* à la pétition rédigée par Horapollon, J.-L. Fournet constate que cette dernière est dans un bien meilleur grec que

celui du traité sur les hiéroglyphes. À cela s'ajoutent quelques anachronismes. L'auteur des *Hieroglyphica* assure, comme étant de son temps, la présence de babouins, une des formes animales du dieu Thot, dans les temples et leur momification après leur décès. Certes, si le culte de Thot s'est poursuivi jusqu'à la fin du IV^e^ siècle d'après une attestation de Socrate le Scholastique, il n'en va pas de même au V^e^ siècle ; qui plus est, on n'a pas relevé de témoignage de la momification de babouins au-delà du I^er^ siècle. J.-L. Fournet en conclut que les *Hieroglyphica* ne peuvent être d'Horapollon ; l'auteur, en fait un pseudépigraphe, s'inspire vraisemblablement de l'œuvre de Chérémon. L'ouvrage de ce dernier, aujourd'hui perdu, était encore disponible jusqu'au XII^e^ siècle. S.-H. Aufrère abonde dans le même sens et se déclare favorable à l'idée d'un Pseudo-Horapollon comme auteur des *Hieroglyphica*. Le texte émane du fonds de la pensée sacerdotale égyptienne ; il se fonde non seulement sur celui de Chérémon mais reflète également d'autres sources. Les interventions effectuées sur le texte à diverses époques se discernent non seulement dans la documentation mais aussi dans le style. C'est également la conclusion à laquelle aboutit Gianfranco Agosti. Nicola Zito considère que l'auteur supposé des *Hieroglyphica* a appartenu au milieu néoplatonicien alexandrin de la fin du V^e^ siècle. Il met en évidence la présence dans le traité de la doctrine de la sympathie universelle, les nombreux chapitres consacrés au comportement des animaux, les allusions aux vertus médicales des plantes et à l'emploi thérapeutique de la divination. Tout ceci reflète les intérêts culturels des païens de l'Antiquité tardive tels qu'ils émergent par exemple des œuvres du philosophe néoplatonicien Proclus. N. Zito relève que les informations livrées à propos du prophète se démarquent de celles qu'on trouve chez les autres auteurs qui parlent du prêtre égyptien. En effet, l'auteur des *Hieroglyphica* mentionne le droit exclusif du prophète de fixer les statues divines. La commotion divinatoire du théurge semble la conséquence directe du regard que ce dernier a porté sur l'effigie du dieu. Cette information n'est pas attestée chez d'autres auteurs gréco-romains et provient probablement d'une source égyptienne. Antonio Ricciardetto se pose également la question de savoir si les *Hieroglyphica* remontent bien au V^e^ siècle de notre ère. Son examen porte sur le commentaire de trois pratiques liées à l'image de la corneille, à celle du babouin et à celle du lion dont l'auteur assure qu'elles sont encore attestées de son temps. En premier lieu, il lie la fidélité conjugale des corneilles à une acclamation lors des mariages. Ensuite, il associe le cynocéphale, la lune et la menstruation. Il assure la continuation de l'élevage des babouins dans les temples et leur momification suivie de leur conservation dans des nécropoles spécialisées. Enfin, il établit la connexion entre les lions et la crue du Nil ; de même, il évoque l'usage de fabriquer des caniveaux et des conduits de fontaine se terminant par un protomé en forme de lion pour faire passer l'eau du Nil et le vin. La première et la troisième pratique pourraient bien avoir survécu jusqu'au V^e^ siècle de notre ère, voire bien au-delà. L'association du moment de la crue du Nil et de la constellation du Lion explique le lien. La troisième pratique témoigne peut-être de la christianisation d'un ancien rite païen : il s'agit de la coutume égyptienne qui consistait à faire couler du vin symboliquement par certains tuyaux ou embouchures du vin en souvenir d'une fête de la crue. En revanche, comme cela a déjà été évoqué, la deuxième s'avère invraisemblable au V^e^ siècle de notre ère, La plupart des temples étaient désaffectés à cette époque. L'allusion à l'élevage des singes doit vraisemblablement être vue comme une extrapolation postérieure dans le texte original, ou bien, plutôt comme un indice d'une

rédaction d'un traité postérieure au Ve siècle. L'identité de Philippe, traducteur supposé des *Hieroglyphica* demeure également mystérieuse. En se fondant sur la traduction latine inédite et restée manuscrite de Giorgio Valla (1447-1500), Stéphane Rolet met en évidence que cet humaniste possédait au moins deux manuscrits différents. Celui qui a servi de support à la traduction latine est inconnu de la tradition manuscrite. La version latine donne un élément nouveau – le seul depuis 1419 – sur Philippe. Le nom latin qui le désigne chez Valla, Philippus Megarensis, Philippe de Mégare, désigne un philosophe peu connu du IVe siècle avant J.-C. Il ne peut donc pas avoir traduit un texte supposé du Ve siècle après J.-C. Ceci conforte l'hypothèse que les *Hieroglyphica* sont une tardive création byzantine. Par ailleurs, du XVIe au XVIIIe siècle, la question de l'identité de l'auteur des *Hieroglyphica* demeure fréquemment débattue. Alléguant des emprunts au latin, certains évoquent que le grec du manuscrit est celui « d'un semi-barbare d'époque tardive ». Jean-Marc Mandosio signale aussi que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'hypothèse que les *Hieroglyphica* soient une supercherie littéraire voit le jour. Philippe est traité de « petit Grec, compilateur inepte qui s'imagina pouvoir conférer la gloire à son insignifiant ouvrage en se parant du nom divin d'Horapollon ». D'autres auteurs assurent que Philippe a écrit les *Hieroglyphica* au XVe siècle c'est-à-dire peu avant l'acquisition du manuscrit en 1419. Au XIXe siècle, l'imagination débordante de Constantin Simonidès (1820-1890) lui fait écrire une fausse biographie d'« Horus de Nilopolis, fils d'Ammouthis et de Thessaïs ». Les *Hieroglyphica* se présentent sous la forme de deux livres comprenant respectivement 70 et 119 chapitres décrivant 200 signes hiéroglyphiques égyptiens. Le livre I transmet des interprétations généralement symboliques des hiéroglyphes égyptiens ; en revanche, le livre deux comprend des explications d'ordre éthologique. Dès lors, on peut se demander s'il n'y pas deux auteurs. Quoiqu'il en soit, le texte se fonde des signes hiéroglyphiques qui se sont multipliés à l'époque gréco-romaine. Il ne s'agit pas d'une grammaire ; l'auteur explique le sens symbolique qu'il croit être celui que donnaient les Égyptiens aux signes qu'il commente. L'association d'un certain nombre de signes s'avère correct sur le plan égyptologique, même s'il est clair que l'auteur ne comprend pas la nature de l'écriture hiéroglyphique. Il s'appuie vraisemblablement sur le traité sur les hiéroglyphes, également appelé *Hieroglyphica*, ouvrage aujourd'hui perdu, qu'avait composé Chérémon d'Alexandrie ; à l'époque de ce philosophe stoïcien, les hiéroglyphes égyptiens étaient encore en usage. Les *Hieroglyphica* dits d'Horapollon témoignent de la perte de connaissance de cette écriture complexe, utilisant plusieurs milliers de signes, employés comme logogrammes, phonogrammes ou signes déterminants (classificateurs) qui indiquent la catégorie sémantique à laquelle appartient le mot écrit. Après avoir rappelé le fonctionnement du système hiéroglyphique égyptien, Jean Winand pose que le phonétisme ouvre la voie à l'écriture alphabétique et l'iconisme, à celle de l'interprétation symbolique des signes et à la cryptographie. Il est clair que certains raisonnements transmis par les *Hieroglyphica* peuvent être détectés dans diverses compositions de l'Égypte pharaonique mais s'appuient également sur des ouvrages d'histoire naturelle, tels ceux d'Élien. Joachim Friedrich Quack ajoute que les raisonnements dans le style de ceux des *Hieroglyphica* étaient bien enracinés dans l'Égypte tardive avec la multiplication de l'écriture énigmatique et de signes d'écriture promus au rang d'emblèmes. Si le contenu de ces *Hieroglyphica* se fait l'écho de sources égyptiennes, il se fonde également sur des sources grecques et

latines. Mélanie Mougin le démontre avec l'exemple du signe du lion qui figure neuf fois dans l'ouvrage. Les liens logiques entre le lion, animal solaire, et la crue du Nil (crue d'été lorsque le soleil se trouve dans la constellation du Lion) relèvent bien de l'esprit égyptien ; en revanche, le lion craignant le feu est un thème que l'on retrouve chez Pline, Aristote, Élien et Oppien ; quant à l'évocation de la colère du lion, de la fièvre et du feu, elle est l'écho d'une tradition postérieure peut-être même médiévale. L'auteur des *Hieroglyphica* mobilise des savoirs zoologiques, parfois fantaisistes, déjà proposés par les sources grecques concernant la zoologie. À son tour, Arnaud Zucker examine quelques signes représentés par des animaux. Les connexions culturelles entre le chat et la lune, le cynocéphale et l'équinoxe sont généralement pertinentes du point de vue égyptologique ; de même le lien entre le vautour et la mère est correct puisque le hiéroglyphe de cet oiseau sert notamment à écrire le mot « mère » ; en revanche, ce qui est inexact, c'est l'explication du comportement du vautour femelle qui, lorsqu'elle n'a pas de nourriture pour ses petits, se coupe la cuisse. A. Zucker conclut que le livre I des *Hieroglyphica* pourrait être un système hiéroglyphique élaboré à partir de la révision de signes représentant des animaux et de leur comportement pour donner un sens au monde et non le décrire. Les commentaires associés aux signes font peut-être appel, selon lui, à des jeux de mots phonétique ou étymologique dont le sens était perdu. – Les auteurs des articles publiés dans les Actes s'accordent sur l'analyse du contenu et de la forme du texte des *Hieroglyphica*. Ils apportent des arguments en faveur d'une œuvre qui témoigne que son auteur s'appuie sur des œuvres antérieures au Ve siècle de notre ère mais aussi sur des sources postérieures à cette date. Ils désignent donc leur auteur comme Pseudo-Horapollon et le distinguent du philosophe Horapollon du Ve siècle de notre ère. Puisqu'ils portent sur la signification de hiéroglyphes égyptiens, les *Hieroglyphica* nécessitent des illustrations. La question se pose, en particulier dès 1505, lorsque l'ouvrage est imprimé pour la première fois. On dénombre dix-neuf éditions en grec, latin et français au XVIe siècle. Neuf publications ont paru en France, sept en Italie, trois à Venise et à Rome et trois à Bâle, Augsbourg et Valence. Anna Baydeva rappelle la première tentative d'illustrations confiée à Albrecht Dürer aux environs de 1510. Si elle n'aboutit pas, les dessins du graveur sont conservés. Il faut attendre 1543 pour que la première édition des *Hieroglyphica* pourvue d'illustrations soit publiée par le libraire et imprimeur parisien, Jacques Kerver. Ces images sont partiellement inspirées des dessins de Dürer mais se fondent aussi sur d'autres sources. Ainsi, A. Baydeva y retrouve le vocabulaire artistique du peintre parisien, Baptiste Pellerin. Les dessins édités ont eux-mêmes engendré et inspiré d'autres œuvres graphiques dans divers ouvrages : un livre de chasse, des livres de voyages, tel celui d'André Thevet (1516-1592) ou encore les *Aenigmata et Emblemata* d'Hadrianus Junius (Adriaen de Jonghe) (1511-1575) paru en 1565. Au fil des éditions les *Hieroglyphica* illustrés sont devenus un véritable livre d'emblèmes. Quels que soient les débats sur l'identité de l'auteur et sur le contenu des *Hieroglyphica* ainsi que les interprétations qui en sont données, le texte a connu une grande diffusion. Romain Mennini étudie la première réception française de l'œuvre d'Horapollon sous le règne de François Ier. Plusieurs écrivains illustres, notamment Geoffroy Tory, Rabelais et même Nostradamus connaissent le texte des *Hieroglyphica* avant même qu'il ait été imprimé pour la première fois en français. R. Mennini présente la transcription de la première version française des *Hieroglyphica*, jusqu'alors inédite (manuscrit 682 de la bibliothèque du Musée Condé

à Chantilly). Doté d'abondantes illustrations, l'ouvrage imprimé fournit un matériau littéraire et iconographique dans lequel les artistes puisent pour concevoir des représentations imagées du pouvoir. – En conclusion, le colloque et les Actes offrent une première synthèse sur le décodage contemporain des *Hieroglyphica* à la lumière de l'état actuel des connaissances sur hiéroglyphes égyptiens qui les ont inspirés. Ils rassemblent des données essentielles sur la réception de cet ouvrage avant le déchiffrement des hiéroglyphes et son impact sur l'art et la littérature des XVI^e^ au XVIII^e^ siècles. Il apparaît clairement que le sujet des *Hieroglyphica* et la question de son auteur nécessitent une approche pluridisciplinaire. Ils doivent être traités conjointement par des égyptologues, des spécialistes de la littérature gréco-romaine et de l'Antiquité tardive, des historiens de l'art et de la littérature moderne, ainsi que des spécialistes de la réception de l'Antiquité à l'époque moderne. À l'issue du colloque et de la publication des actes, Jean-Luc Fournet, exprime le souhait, que nous appelons de tous nos vœux, de voir publier une édition commentée systématique des *Hieroglyphica* combinant une analyse serrée du texte et de sa tradition manuscrite, les apports les plus récents de l'égyptologie et une étude des traditions gréco-romaines à l'œuvre derrière les commentaires d'Horapollon tout en mettant en évidence l'impact de cette œuvre dans le domaine artistique et emblématique à l'époque moderne.

Marie-Cécile BRUWIER

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Lemaire, Panckoucke, Nisard : trois collections d'auteurs latins sous la Restauration et la monarchie de Juillet*. Bordeaux, Ausonius, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 557 p., 48 fig. et ill. (SCRIPTA RECEPTORIA, 21). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-429-5 ; ISSN 2427-4771.

Le présent ouvrage de Guillaume Flamerie de Lachapelle se signale à la fois par une somme impressionnante de savoirs, une synthèse solide et une présentation claire de son objet. Son auteur a en effet entrepris non sans audace l'analyse des trois collections d'auteurs latins les plus importantes à leur époque par le nombre de leurs titres, leur tirage et leur influence ; il y manifeste, dès les premières pages, le regard de l'historien en ce qui concerne l'évolution de ces collections et celui du philologue classique en ce qui concerne le travail éditorial qui y a été mené. Pour rendre compte des résultats de sa recherche, il a pris judicieusement comme modèle les deux volumes consacrés par Catherine Volpilhac-Auger et son équipe à la célèbre collection, « Ad usum Delphini » du XVII^e^ siècle, à une différence près : le second volume, contenant les notices descriptives des ouvrages, n'existe que dans une version électronique, librement téléchargeable (https://doi.org/10.5281/zenodo.5473019). Le premier volume, objet de cette recension, comprend – outre l'introduction, la conclusion et une table des matières détaillée – six chapitres complétés par six annexes, une bibliographie et deux index sélectifs de références et de noms. Précisons d'emblée que les annexes fournissent des informations complémentaires en diverses matières : 1. l'iconographie ; 2. la constitution des trois collections ; 3. quelques collections publiées en France entre 1815 et 1850 ; 4. le tableau synchronique des parutions de volumes dans les principales collections d'auteurs latins en France entre 1815 et 1850 ; 5. les collections d'auteurs grecs

analyser toute la documentation relative à ces *aegyptiaca*. G. Hölbl avait déjà publié par le passé plusieurs ouvrages de référence sur le sujet, dont un (*Beziehungen der ägyptischen Kultur zu Altitalien*, 2 vol., Leiden, Brill, 1979) consacré à la diffusion de ce matériel dans l'Italie pré-romaine (petits récipients en « faïence », amulettes de même matériau représentant principalement Bès, Ptah-Patèque, Sekhmet et Nefertoum, yeux *oudjat*, scarabées et scaraboïdes) dont la riche documentation campanienne fut étudiée à la même époque par Fulvio de Salvia. Les îles à l'ouest de la Péninsule (Sicile, Sardaigne, Pantelleria, archipel maltais), se devaient de bénéficier d'enquêtes spécifiques en raison de la forte présence des Phéniciens et des Carthaginois dans le réseau commercial les concernant (voir ainsi, déjà, G. Hölbl, *Ägyptisches Kulturgut im phönikischen und punischen Sardinien*, 2 vol., Leiden, Brill, 1986 et G. Hölbl, *Ägyptisches Kulturgut auf den Inseln Malta und Gozo in phönikischer und punischer Zeit*, Wien, Verl. d. ÖAW, 1989). Après une très riche bibliographie (p. XVII-XLVIII), l'auteur fait le point sur la question des *aegyptiaca in Italia meridionale e in Sicilia fino alla fine dell'età arcaica* (p. 3-24). Il rappelle le grand nombre d'objets retrouvés dans le Sud de l'Italie et en Sicile dans des contextes du début du VIII^e^ jusqu'au milieu du VI^e^ s. av. J.-C. Les contextes archéologiques montrent que les populations locales étaient surtout sensibles à la magie égyptienne populaire appliquée aux vivants. Les amulettes semblent ainsi destinées à protéger des animaux nuisibles ou à susciter la fécondité. Les témoignages relatifs aux croyances et au culte funéraires de l'Égypte sont bien plus rares : pas de scarabées de cœur, presque pas d'ouchebtis, peu de représentations d'Osiris. La présence d'oudjats et d'images d'Anubis, typique du secteur d'influence phénico-punique, est anecdotique en milieu grec. Les scarabées et scaraboïdes recueillis dans les dépôts votifs des temples archaïques rappellent le souci de cette époque d'enrichir les sanctuaires par le don de produits de l'artisanat oriental ou orientalisant. L'immense majorité de ces objets, qu'ils aient été produits à Naucratis, en Phénicie ou dans le bassin égéen, ont été véhiculés en Occident par les Phéniciens et les Grecs. Vient ensuite le très riche catalogue des *aegyptiaca* d'époque archaïque découverts en Sicile grecque (p. 25-149, 196 numéros), presque tous illustrés soit par des dessins dans le texte soit sur les superbes planches I à XXXVIII. Deux appendices complètent l'ensemble : un tableau de synthèse fort pratique (p. 153-159) et un petit catalogue présentant six ouchebtis découverts à Lipari (dû à Elfriede Haslauer), ainsi que la statue fragmentaire du scribe thébain Padiaménopé (appelé parfois aussi, anachroniquement, Pétaménophis), datable du milieu du VII^e^ siècle et retrouvée au XIX^e^ siècle sur le site de l'Apollonion de Syracuse. Comme le note G. Hölbl, rien ne permet toutefois de savoir quand cette statue en granit gris parvint en Sicile, ni même si l'Apollonion fut sa destination première. Quatorze pages d'indices complètent ce volume extrêmement bien conçu et soigneusement édité. Souhaitons que l'auteur puisse nous offrir un jour prochain un ouvrage d'une aussi grande qualité pour la partie occidentale de la Sicile, ultime pierre d'une œuvre monumentale. Laurent BRICAULT

Branko F. VAN OPPEN DE RUITER & Ronald WALLENFELS (Eds.), *Hellenistic Sealings and Archives: Proceedings of The Edfu Connection, an International Conference*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XXXVI-260 p. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 10). Prix : 110 €. ISBN 978-2-503-59127-8.

Ouvrage collectif édité en 2021 par Branko Van Oppen de Ruiter et Ronald Wallenfels, *Hellenistic Sealings and Archives* présente un ensemble d'études individuelles ayant chacune fait l'objet d'une communication lors de la conférence de clôture du projet international *Edfu Connection*, tenue les 23 et 24 janvier 2018 au Allan Pierson Museum à Amsterdam. Ce projet de recherche de trois ans était consacré à l'étude et au catalogage (encore en cours) d'un dépôt reconstitué de 800 sceaux – empreintes d'une matrice sur de l'argile – datant de la seconde moitié de la période ptolémaïque. Le dépôt provient selon toute vraisemblance d'Apollinopolis Magna (Edfou, Haute-Égypte) et a été dispersé au début du XX^e^ siècle en deux lots conservés au Musée Allard Pierson et au Royal Ontario Museum à Toronto. Seuls les trois premiers articles de l'ouvrage portent sur le dépôt d'Edfou, tandis que le reste des communications est consacré à l'étude générale des sceaux antiques – en particulier hellénistiques – et à l'analyse des nombreux spécimens (e.g. 25 000 sceaux à Séleucie du Tigre, 15 000 dans une maison privée de Délos), issus de dépôts d'archives bien localisés parmi lesquels Délos, Doliché, Éléphantine, Kedesh, Pistiros, Séleucie-du-Tigre, Sélinonte et Uruk. Les premiers articles, dédiés aux sceaux d'Edfou, portent sur des problématiques d'ordre iconographique, conditionnées en large partie par le contexte manquant du dépôt initial. Robert Bianchi (p. 9-16) s'intéresse ainsi à la rémanence de thèmes égyptiens traditionnels, interrogeant la polyvalence de représentations fondées sur une culture visuelle hiéroglyphique. Catharine C. Lorber (p. 17-50) se consacre pour sa part à une tentative d'identification audacieuse des portraits royaux anépigraphes, notamment par rapprochement avec le répertoire monétaire ptolémaïque. Dans la troisième étude (p. 51-58), Branko van Oppen de Ruiter reprend la plume pour interroger les motifs hellénistiques profanes et religieux propres aux sceaux d'Edfou. On notera p. 66, fig. 4.49 un sceau absolument unique dont la proximité avec le portrait de Jules César de Tusculum tend à emporter la conviction. L'auteur présente également p. 75-76 l'empreinte d'un revers de follis frappé à Antioche en 312 ap. J.-C. – intrusion extérieure à la collection d'Edfou – qui aurait pu servir de moule pour un faux monnayeur, à l'instar de ceux de Dionysias à la même période. Les neuf études suivantes quittent la Haute-Égypte. Toujours à propos de l'iconographie, Jane L. Ainsworth (p. 79-96) part du concept de biographie d'objet et d'une enquête historiographique rigoureuse pour aborder à nouveaux frais le décor des sceaux découverts dans la cache du temple C de Sélinonte en Sicile. L'iconographie locale de Melqart-Héraclès lui permet en outre de déceler des logiques civiques et personnelles à l'œuvre dans le choix esthétique du décor des sceaux, mais aussi la superposition d'influences grecques, romaines et carthaginoises dans l'appropriation de ces motifs. Zosia H.Archibald (p. 97-102) se livre ensuite à une présentation sommaire du dépôt de sceaux de Pistiros en Thrace, tandis que Torben Schreiber (p. 98-103) s'intéresse à près de 4255 empreintes de sceaux romains provenant de la ville de Doliché en Commagène. Dans cette étude remarquable, les reconstitutions de l'emplacement des sceaux sur les documents, l'analyse des empreintes laissées sur l'argile par les parchemins et papyri, comme l'identification précise de quelques empereurs (Vespasien, Marc-Aurèle et Lucius Verus) renouvellent amplement le champ méconnu de la sigillographie romaine. Ces considérations inaugurent une série d'articles où sont interrogées les pratiques sigillaires en elles-mêmes. Sharon C. Herbert (p. 131-148) prend exemple de l'étude comparative des sceaux de Kedesh afin d'examiner les articulations entre

validation centrale du pouvoir, élites locales et propriétaires individuels. De cette synthèse ressort une nouvelle fois la nature le plus souvent mixte des dépôts d'archives, généralement situés à la frontière entre public et privé. Les trois contributions suivantes sont certainement parmi les plus pénétrantes du livre. Vito Messina (p. 149-162) présente ainsi le cas exceptionnel des archives monumentales de Séleucie-du-Tigre, découvertes lors de fouilles italiennes au cœur de l'agora. Datant de la première moitié de la période hellénistique, ce complexe monumental a été incendié dans le dernier quart du deuxième siècle avant notre ère. Les 25 000 sceaux d'argiles préservés permettent à l'auteur de proposer de premières analyses spatiales et d'interroger non seulement l'organisation même de ces archives, mais aussi la nature de certains documents scellés. Laure Marest (p. 163-178) signe ensuite une synthèse lumineuse portant sur l'usage social du portrait royal sur les sceaux. Sa démarche, fondée sur un corpus limité de sceaux égyptiens découverts avec leurs documents (dont le catalogue figure p. 166-171) et sur les immenses collections de Séleucie-du-Tigre et de Délos, questionne la raison d'être de ces empreintes. Les portraits royaux apparaissent alors minoritaires et produits à l'usage de notables privés, amis et alliés fidèles du souverain, honorés par la possession de ces matrices. Gaëlle Coqueugniot (p. 179-192), connue pour son ouvrage consacré aux archives et bibliothèques du monde grec (2013) se consacre ici au cas du *chreophylakeion* hellénistique découvert au centre de la ville syrienne de Doura-Europos où étaient gardés par un magistrat local des contrats privés et documents notariés relatifs aux possessions de terres et d'esclaves. Deux contributions clôturent le volume. La première de Ronald Wallenfels (p. 193-214) traite des sceaux de la période arsacide appliqués sur les tablettes d'Uruk et de la constitution d'une culture visuelle et administrative sub-hellénique s'éloignant des canons gréco-macédoniens de l'ère séleucide. La seconde, rédigée par Gunnar R. Dumke (p. 215-226), dresse un panorama bienvenu des anneaux, intailles et sceaux du monde gréco-bactrien et des royaumes indo-grecs – la plupart issus de collections privées – permettant de souligner l'apport essentiel de la sigillographie et de la glyptique dans l'appréhension de ces empires souvent méconnus. Dans l'attente de la base de données numérique proposée par le *Signet* Consortium, cette collection d'études, rythmée de nombreuses photographies en noir et blanc et de quelques planches en couleurs, offre un panorama unifié de la recherche la plus récente sur ce matériel. De la Sicile à l'Inde, ces contributions oscillent entre études préliminaires alléchantes, présentations succinctes d'ensembles documentaires, examens rigoureux de contextes archéologiques et synthèses ambitieuses. Par la somme de matériel portée à la connaissance du lecteur comme par la diversité des méthodes mobilisées, ce volume collectif constituera à n'en point douter un jalon décisif pour la sigillographie de cette période, vingt-cinq ans après les actes du congrès de Turin de 1993 (M.-F. Boussac et A. Invernizzi : *Archives et sceaux du monde hellénistique,* École française d'Athènes, 1996). Nous ne pouvons que nous féliciter de ces initiatives qui participent d'un intérêt plus général pour la sigillographie et l'étude des technologies paramonétaires antiques. Un mouvement de fond dont la base de données *Pondera Online*, consacrée aux poids de balance antiques et hébergée à l'Université catholique de Louvain, n'est aujourd'hui qu'un exemple parmi bien d'autres. Pierre CHARREY

parallèle pressenti ici p. 345 et, sous la plume de P. Gros, p. 412), peut-être associé aux terrassements du *Caelium* que ses dimensions et la construction d'un nymphée sur son flanc oriental apparentaient aux Jardins suspendus de Babylone ; on pourrait donc penser que les dispositifs techniques attestés correspondaient à un monte-charge, évoqué ici aux p. 352-353, et aussi expliquer l'absence de tout élément de décor dans la partie conservée de l'édifice, tout comme dans ses remblais. Le phare de Patara, sans doute à peu près contemporain (cité p. 219), avec sa longue inscription qui fait clairement référence à celui d'Alexandrie, et qui en attribue la construction directement à Néron, témoigne sans équivoque de l'intérêt de l'empereur pour le monument égyptien. Une telle hypothèse serait du reste parfaitement en accord avec l'importance de la composante alexandrine dans la conception de la *domus Aurea*, justement relevée dans ce volume par F. Coarelli. Rien qui puisse à ce stade être formellement prouvé, à l'évidence, mais l'hypothèse de l'identification de la *cenatio rotunda* suétonienne avec la salle octogonale du pavillon de l'Oppius, tout récemment reprise avec de nouveaux arguments par Alessandro D'Alessio et Stefano Borghini au cours de la *Giornata di studi in memoria di Fedora Filippi* qui s'est tenue à Rome le 15 septembre 2022, demeure à ce jour la plus vraisemblable, en tenant compte, évidemment, de notre connaissance, très lacunaire, des différents édifices qui composaient le palais néronien. Sur le Palatin, en repartant de ce très riche et stimulant dossier, il faut donc souhaiter que de nouvelles fouilles, comportant le dégagement du pourtour externe du monument, dont on ne peut exclure qu'il ait été polygonal, et celui du soubassement carré sur lequel il devait s'élever, ainsi que l'exploitation du mobilier encore inédit issu de la fouille, permettent de mieux délimiter, à l'avenir, le champ des hypothèses et l'étendue des possibles. Mais jusque-là, en l'état actuel du dossier, on ne peut qu'être tenté de paraphraser Galilée : *eppure, non si muove*. Vincent JOLIVET

Vincent JOLIVET (Éd.), *Aleria et ses territoires*. Bastia, Éditions Éoliennes – Direction du Patrimoine, service archéologie, sites et CCE / Musée d'archéologie d'Aleria, Collectivité de Corse, 2022. 1 vol. broché, 24 x 32cm, 255 p., nombr. fig. coul. (ALALIA, 1). Prix : 35 €. ISBN 978-2-37672-038-6.

Aleria et ses territoires, publié par la Collectivé de Corse aux éditions Éoliennes, constitue le premier volume de la collection *Alalia* nouvellement créée dans le sillage de la politique territoriale de revitalisation de la recherche sur Aleria antique et destinée à publier les recherches et travaux menés sur ce site prestigieux. Dirigé par la Direction du Patrimoine et par Vincent Jolivet, responsable scientifique du Programme collectif de Recherche *Aleria et ses territoires, approches croisées* (2018-2021), ce volume a d'abord été pensé comme les actes d'un colloque qui, COVID oblige, n'a pas pu être organisé. Dès lors, l'ouvrage a évolué vers une première synthèse des travaux archéologiques sur le site, voire, grâce à la superbe maquette signée Xavier Dandoy de Casabianca, vers un format « beau livre », au texte aéré, au graphisme élégant, et doté d'un portefeuille iconographique de grande qualité (en particulier les photographies aériennes qui situent la ville dans son environnement). Les prochains volumes annoncés devraient voir le jour par « axe » du PCR, 16 axes au total regroupés dans 4 « domaines » : territoires, la cité préromaine et romaine, la nécropole, valorisation et

formation. On ne s'étonnera guère de voir que, à la lumière de l'historique de sa genèse, le volume soit pensé par « dossiers », ceux-là mêmes qui ont été développés dans le cadre du PCR. L'ambition est clairement diachronique, à la hauteur de l'histoire singulière de la cité antique. Avant les Étrusques (le titre du premier chapitre), Kewin Peche-Quilichini se penche sur les occupations aux âges du Bronze et du Fer, alors qu'Éric Gailledrat pose la question de l'occupation phocéenne de la ville, fondée par ces derniers en 565. Le deuxième chapitre est consacré aux études étruscologiques. Pour l'essentiel, les dossiers s'articulent sur le mobilier remarquable du Musée, découvert notamment lors des fouilles de la nécropole pré-romaine d'Aleria-Casabianda, par Jean et Laurence Jehasse, à qui l'ouvrage est dédié. L'article de Federica Sacchetti, *Aleria-Casabianda, quarante ans après*, fait le lien entre la fouille ancienne, le mobilier et la documentation archéologique. Les autres articles sont plutôt chrono-typologiques ; Thierry Lejars, Marine Lechenault et Françoise Mielcarek ont étudié les armes, Ludi Chazalon les célèbres *rhyta* du Musée d'Aleria (*rhyta* à tête d'âne et à tête de chien) et Vincent Jolivet la céramique étrusque à figures rouges issue des contextes funéraires. En marge, l'article de Flavio Enei, Fabrizio Anticoli et Magda Vuono part des données de la carte archéologique et spatialise les sites étrusques dans la région, sur base de prospections, alors que Dominique Briquel et Gilles Van Heems jettent un nouvel éclairage sur le dossier des inscriptions (un corpus richissime constitué de 300 entrées), essentiellement autour des questions onomastiques. Le chapitre consacré à Aleria romaine s'organise à peu près de la même manière. L'article de Franck Allegrini-Simonetti, Arnaud Coutelas et Philipe Ecard réinterprète l'amphithéâtre, mais permet aussi, à travers une nouvelle lecture des fouilles anciennes, de mieux comprendre la stratigraphie de la ville et ses différentes phases d'occupation. On aurait aimé que l'approche soit élargie à une vision d'ensemble de l'urbanisme, comme les auteurs l'ont fait dans leur excellent article *Une capitale méconnue : la ville romaine d'Aléria (Corse) et sa parure urbaine MEFRA* 192/2 (2017), p. 523-567. Laetitia Cavassa et Gaël Brkojewitsch se penchent sur la céramique de l'établissement rural de Mare Stagno, travail qui s'insère dans leurs recherches sur les établissements péri-urbains (en particulier côtiers) et l'étude de leur relation à la cité. Flavia Morandini étudie la typologie du célèbre lion de calcaire (I^{er} siècle av. J.-C.), disposé à l'entrée du Musée Jérôme Carcopino. Quant aux contributions de Cinzia Vismara, Maria Letizia Caldelli et Paola Grandinetti ainsi que celle de François Michel, elles concernent l'épigraphie, en particulier funéraire, les inscriptions supposées *alienae* découvertes en remploi dans les églises, ainsi que le corpus épigraphique d'Aleria, portant sur la vie de la cité et l'histoire urbaine. Si le lecteur perçoit le nouvel élan de la recherche scientifique, s'il perçoit l'enjeu des dossiers en cours et l'intérêt des découvertes récentes, il peine néanmoins à trouver un fil conducteur qui ferait de l'ouvrage une réelle synthèse sur Aleria antique. Les textes liminaires, sous la plume du Président du Conseil exécutif de Corse, du Préfet de Haute-Corse ou du Directeur de la DRAC, Franck Leandri, égrènent des informations précieuses sur l'histoire du site qu'il aurait été salutaire de rassembler dans une historiographie constituée comme telle. La présence, en fin de volume, d'un article consacré au domaine archéologique, aux collections et au Musée Jérôme Carcopino (Laurent Sévègnes, Jean-Michel Bontempi et Julia Tristani) aurait dû constituer la première partie de l'ouvrage sur l'histoire du site et de la recherche archéologique associée. L'organisation par période est logique, mais la diversité de l'approche

des articles, archéologique, épigraphique, chrono-typologique voire d'histoire de l'art, si elle renforce le caractère plaisant de l'ouvrage, en fragmente le contenu. Il aurait peut-être été préférable de rassembler les contributions archéologiques et de leur associer un catalogue où la chrono-typologie des objets aurait été discutée de manière thématique. Alors que l'ouvrage est très richement illustré, on regrettera également l'absence d'une carte générale du site, qui présenterait les phasages de la ville antique, mais aussi, associées, les découvertes *extra muros* et péri-urbaines. Pour autant, *Aleria et ses territoires* fait date. Il comble un vide historiographique (monographie de Jean et Laurence Jehasse en 1982 ; *Aleria ressuscitée : 40 ans de découvertes archéologiques* en 1997, et guide du site de Laurent Chabot en 2015) et offre une première synthèse magistrale des recherches publiées en revue ou dans la littérature grise des rapports d'opération. Sébastien CLERBOIS

Johannes LIPPS (Ed.), *Peoples Abroad. Proceedings of the XVIth International Colloquium on Roman Provincial Art, April 9-13th 2019, Tübingen*. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 30 cm, 492 p., nombr. ill. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 31). Prix : 79,80 €. ISBN 978-3-89646-862-8.

Fondée à l'initiative de Manfred Hainzmann et Erwin Pochmarski à la fin des années 1980, la série consacrée aux « Provinzial-römischen Kunstschaften » publiée au sein des *Tübinger Archäologische Forschungen* donne à connaître sa 31^{e} livraison, aussi riche et diversifiée que les précédentes. Le thème qui donne sa cohérence au volume est d'actualité : étudier les monuments à travers lesquels on peut observer les « Migrationsprozesse oder zuminsdest temporäre Orstwechsel von Menschen über grössere Distanzen ». L'idée est d'autant plus intéressante que dans le monde romain, les déplacements de personnes sont constants, qu'il s'agisse de militaires qui font le tour du Limes, de cantonnement en cantonnement, de producteurs et négociants que leur métier entraîne aux quatre coins de l'Empire, eux-mêmes ou leurs préposés, de marins, d'artisans que leur compétence attire vers d'autres lieux, d'administrateurs et responsables officiels qui changent régulièrement de résidence, d'esclaves spécialisés au service de grandes familles ou de l'État romain. Les monuments qu'ils consacrent, les autels qu'ils dédient pourraient dès lors révéler quelque chose de leur identité et de leur provenance, structure, décor, ornements, dédicace, selon des modalités que les intervenants de ce colloque s'attachent à décrypter. Cela concerne les modes culturelles, les cultes, la mort, les habitudes de vie, les traditions familiales ou ethniques, aussi l'acculturation et les multiples façons d'accommoder les signes d'appartenance quant à l'*origo,* à l'environnement de vie et aux contraintes du milieu. Pas moins de trente-quatre contributions se distribuent en trois sections, autour de la mort, des cultes, et des objets et démontrent un intérêt soutenu et très vif pour cette matière originale. Je ne puis qu'énumérer quelques titres. D'emblée Thomas Knosala met le doigt sur les problèmes communs à toutes les représentations funéraires des élites sénatoriales et équestres, où il est question d'identité personnelle, de conscience culturelle et de statut social à concilier ou non avec des traditions formelles locales. Le Romain en province, ou le provincial à Rome formulent différemment leur adhésion à la romanité ou leur affirmation « étrangère », par conscience personnelle, adhésion

référenciation à une autre. Néanmoins, comme pour les autres commentaires à Hermogène précédemment parus aux Belles Lettres, cette nouvelle numérotation implique qu'on dispose de l'édition des *États des causes* par Michel Patillon, et ce malgré la typographie et l'important appareil de notes qui clarifient les références à Hermogène et à ses commentaires, anciens comme modernes. L'ouvrage comprend enfin non moins de quatre *indices* permettant de circuler aisément dans cette somme gigantesque. Le premier recense les renvois aux noms propres employés dans le texte grec et inclut également les titres d'œuvres anciennes nommément citées. Le deuxième nous offre un panorama si possible complet des notions anciennes et constitue pratiquement un petit dictionnaire des catégories rhétoriques grecques de l'époque impériale. Viennent ensuite un index des noms propres en français, qui dédouble en partie le premier *index nominum*, et une table des lieux cités. Il s'agit donc là d'un travail précieux, qui rend justice à la complexité de la matière et a le mérite pédagogique de nous guider, pas à pas, dans ce commentaire des *États de cause*, sinon dans le traité d'Hermogène lui-même : c'est ce qu'avait certainement voulu Pseudo-Sopatros lui-même, dont Michel Patillon se fait le porte-parole quelque 1500 ans plus tard.

Valentin DECLOQUEMENT

Michel PATILLON, *Syrianus. Sur les États de cause*. Texte établi et traduit par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., XXVI-312 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 555). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00641-3.

Avant de s'engager dans la lecture de la nouvelle édition par M. Patillon des travaux de Syrianus sur les états de cause, il est nécessaire d'avoir soi-même une connaissance préalable de la culture rhétorique de l'Empire romain. Dans son introduction générale, l'auteur demeure assez elliptique afin d'éviter les redites avec ses précédents travaux. Il est donc préférable, pour apprécier l'ensemble du propos, d'avoir entre les mains *Les États de cause* d'Hermogène établis et traduits par M. Patillon (Paris, Les Belles Lettres, 2009. Collection des Universités de France, Série grecque, 470). Dans le cursus scolaire, les jeunes gens s'initiaient à la rhétorique par le biais d'exercices préliminaires (*progymnasmata*), avant d'étudier les états de cause (στάσεις), en vue de charpenter le discours, d'identifier les points capitaux selon les types de cause et de trouver succinctement matière pour chaque point. Par exemple, le triple lauréat du prix de bravoure a tué son fils qui se prostituait ; il est accusé de meurtre (VIII, 2, 2) : la chose jugée est patente et complète ; il y a donc qualification du fait à juger ; puisque c'est un acte et non un texte de loi, il s'agit d'un état de cause rationnel et non pas légal ; or puisque cet acte a déjà été accompli, il y a qualification judiciaire, ce qui ne serait pas le cas si l'acte était à venir ; le défendeur admet être coupable, mais il rejette la responsabilité sur la victime. Cet état de cause correspond à la contre-accusation : le père reconnaît son acte, mais s'en défend en disant que son fils méritait la mort. À la fin de leur formation, les étudiants apprenaient à mettre en pratique les théories de l'invention et celles du style. Le corpus d'Hermogène, actif dans la deuxième moitié du IIe siècle de notre ère, nous donne un bon aperçu de ces différentes étapes : il est lui-même l'auteur d'un traité sur *Les États de cause* et d'un autre sur *Les catégories stylistiques du discours*. Pour les modernes, la lecture du traité hermogénien dédié aux états de

cause est loin d'être limpide, mais les rhéteurs de l'Antiquité tardive avaient eux-mêmes certaines difficultés à comprendre les définitions données par Hermogène ; de là l'importante tradition de commentaires qui s'est constituée au fil des siècles suivants. Derrière le titre choisi par M. Patillon, *Sur les États de cause*, se cachent deux œuvres distinctes mais inséparables l'une de l'autre. Premièrement, nous disposons d'un commentaire lemmatique de Syrianus aux *États de cause* d'Hermogène. Ce dernier nous a été transmis par le *Parisianus Graecus* 2923, un codex du XI^e^ siècle qui, pour un même lemme, compile les développements de Syrianus avec ceux attribués au rhéteur Sopatros et ceux de Marcellinus composés à une date ultérieure au V^e^ siècle. Ces textes avaient été édités sous cette forme par Christian Walz dans le quatrième volume de ses *Rhetores Graeci*, publié en 1833 et réimprimé en 1968. Pour son édition, M. Patillon fait au contraire le choix d'extraire les passages que l'on peut vraisemblablement attribuer à Syrianus. Deuxièmement, un autre ouvrage de Syrianus nous a été transmis par le *Marcianus gr*. 433, daté du XI^e^ siècle et précédemment édité par Hugo Rabe en 1892-1893. Il comprend lui aussi des scolies, mais uniquement aux deux premiers chapitres du traité d'Hermogène. Bien que la suscription parle simplement de « scolies », la suite s'écarte de la doctrine hermogénienne, et prend la forme d'un « traité » à part entière. M. Patillon estime que les deux œuvres sont de la main du même auteur : le traité aurait vraisemblablement été composé à une date ultérieure, dans le prolongement du commentaire lemmatique. À l'appui de deux arguments, M. Patillon identifie ce Syrianus « le sophiste » au philosophe néoplatonicien du même nom, qui fit carrière à Alexandrie et mourut en 437. D'une part, le commentaire et le traité ont été nécessairement composés après les commentaires d'Eustathe, datés de la fin du IV^e^ siècle, dont la doctrine est reprise par Syrianus, mais avant ceux de Pseudo-Sopatros qui cite Syrianus. Du point de vue des datations, Syrianus d'Alexandrie est donc un bon candidat pour se voir attribuer ces œuvres. D'autre part, M. Patillon signale que la représentation de Platon comme « divin » dans le traité et plus allusivement dans les commentaires trouve ses parallèles dans les commentaires de Syrianus d'Alexandrie à la *Métaphysique* d'Aristote, et chez les autres néoplatoniciens tardifs. Certes, nous pourrions objecter à cet argument que ce critère n'est pas déterminant, car l'appellation « divin Platon » est courante depuis au moins le I^er^ siècle de notre ère. En tout cas, considérer que Syrianus « le sophiste » et le philosophe néoplatonicien ne seraient qu'une seule et même personne est une hypothèse stimulante, au sens où M. Patillon peut ainsi insister sur la porosité entre éducation rhétorique et formation philosophique dans le paysage intellectuel de l'Antiquité tardive. Pour cette nouvelle édition des travaux de Syrianus sur les états de cause, M. Patillon fait le choix de la chronologie inversée : nous y lisons dans un premier temps le texte grec du traité et sa traduction, et dans un second temps le commentaire. Pour éviter les redites, ne sont reproduites que les parties du commentaire qui ne trouvent pas leur équivalent dans le traité ; aussi faut-il, quand on consulte le commentaire, faire des va-et-vient constants entre les deux, ce qui rend sa lecture plutôt ardue. La numérotation du texte est propre à M. Patillon : pour le traité, nous trouvons dans les marges du texte grec les renvois à la pagination de l'édition Rabe, mais pas à Walz pour les commentaires. Particulièrement heureuse est la reproduction du schéma présent dans certains témoins (II, 2) : il nous permet de visualiser, à la façon d'un algorithme, les différentes ramifications où nous dirige la liste des états de cause. La note de M. Patillon à ce passage a le mérite d'élucider les

débats doctrinaux qui se cachent derrière ce schéma, sachant que Syrianus distingue quatorze états de cause contre treize chez Hermogène. En fin de volume, figurent quatre *indices* : *nominum*, *verborum*, des noms propres en français et des titres d'œuvres citées en grec. L'*index verborum* est d'une grande utilité, en ce qu'il éclaire les choix de traduction adoptés par l'auteur face à un vocabulaire technique souvent difficile à restituer en français. M. Patillon y signale les cas de polysémie : plutôt que d'en cataloguer les occurrences, il classe les différentes significations d'un même terme. La table des lieux cités met exclusivement en avant les auteurs classiques, comme Démosthène, Thucydide ou Platon, ainsi que les rhéteurs et technographes comme Denys d'Halicarnasse. En revanche, M. Patillon omet de cette table d'autres références présentes dans les textes de Syrianus, comme Philostrate, dont les *Vies des sophistes* sont citées dans les Prolégomènes, ou Dictys de Crète, dont l'*Éphéméride de la guerre de Troie* est utilisée par Syrianus comme un document renseignant la présence de la rhétorique durant la guerre de Troie. Il faut donc s'en remettre à l'index des noms propres, en grec ou en français, si l'on désire retrouver ces références. En tout cas, cette nouvelle édition a le grand mérite de nous faciliter l'accès aux travaux de Syrianus, non seulement parce qu'elle est plus rigoureuse que les précédentes, mais aussi parce qu'elle est enrichie de la toute première traduction en langue moderne de ces œuvres. Ce travail inédit est précieux parce qu'il documente les pratiques rhétoriques de l'Antiquité tardive tout en nous aidant à mieux comprendre, par le regard de Syrianus, les travaux d'Hermogène. Valentin DECLOQUEMENT

Daniel JOLOWICZ, *Latin Poetry in the Ancient Greek Novels*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2021. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, 416 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 90 £. ISBN 9780192894823.

L'influence de la littérature latine sur les auteurs grecs de l'Empire est une *vexata quaestio*. Elle a surtout été étudiée pour les poètes de l'Antiquité tardive, en particulier Nonnos de Panopolis, mais le problème peut également être envisagé pour les premiers siècles de l'Empire. C'est l'objectif de cet ouvrage, une version remaniée d'une thèse d'Oxford (2015). La question de l'intertextualité est en soi ardue. Elle se complexifie encore lorsqu'on passe d'une langue à l'autre. Certains érudits croient pouvoir démontrer que l'influence des textes latins sur les œuvres grecques est une réalité, d'autres plaident pour l'indépendance des auteurs grecs, d'autres encore pensent qu'il est impossible de trancher. Deux arguments permettent du justifier cette position agnostique : la possibilité du recours à une source commune perdue et la similitude des sujets. C'est ainsi qu'il est difficile de savoir si Lucien a pu utiliser des textes latins, comme Juvénal. La critique contemporaine reconnaît toutefois des liens entre les deux satiristes. L'étude de Jolowicz s'intéresse à un domaine précis, celui des écrits érotiques en prose, c'est-à-dire ce qu'il est convenu d'appeler les romans grecs, dont les auteurs pourraient s'être inspirés, sur le plan thématique, mais aussi formel, des élégiaques latins, surtout d'Ovide, et de Virgile. Une longue introduction justifie le choix des romans, qui forment un ensemble cohérent malgré les incertitudes qui entourent ce genre littéraire, la date des différents textes et leur lieu de rédaction. Elle examine la question délicate du statut du latin dans le contexte littéraire dans l'Empire romain

tradition des livres 78 à 80 est indirecte, sauf, comme nous l'avons vu, un long passage conservé dans le manuscrit du Vatican, dont Éric Foulon recherche et suggère l'histoire au départ de l'édition originale. La source est donc unique, à la différence de nombreux témoins conservés qui constituent la tradition indirecte, de la compilation d'historiens grecs à l'initiative de Constantin VII Porphyrogénète au Xe siècle, à la Souda, à Xiphilin, à Zonaras pour se limiter à quelques noms importants, dans un foisonnement complexe d'auteurs et de manuscrits, offrant des extraits ou des résumés. Les principes de l'édition se fondent prioritairement sur le manuscrit direct, et lorsque celui-ci fait défaut, sur la version la plus longue du récit « parce qu'elle a des chances d'avoir été moins retravaillée et donc de ressembler un peu plus au texte original ». Le résultat est une édition claire et bien traduite, présentant un apparat critique très détaillé ; largement commentée en notes précises, référencées et argumentées, elle offre aux historiens de l'époque considérée, une source majeure pour laquelle on ne disposait pas, jusqu'à présent, d'édition comparable. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel PATILLON, *Pseudo-Sopatros. Sur* Les États de cause *d'Hermogène*. Texte établi et traduit par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2022. 1 vol. broché, XXXIX-439 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 573). Prix : 89 €. ISBN 978-2-251-00649-9.

Dans l'Antiquité tardive, le traité d'Hermogène Περὶ στάσεων, *De statibus* de son nom latin, ou *Sur les États de cause*, composé dans la deuxième moitié du IIe siècle de notre ère, s'est imposé comme une référence incontournable. Depuis que Michel Patillon a édité et traduit ce traité (*Corpus rhetoricum. Tome II, Hermogène : les états de cause*. Paris, Les Belles Lettres, 2009), il a mis à l'honneur, au fil des dernières années, l'immense éventail de commentaires techniques dont les *États de cause* se sont enrichis au fil des générations et qui nous aident encore aujourd'hui à mieux comprendre le but poursuivi par Hermogène. C'est donc dans ce projet plus vaste que Michel Patillon a fait paraître sa nouvelle édition, accompagnée d'une traduction inédite, des commentaires attribués à Sopatros. D'un point de vue philologique, ce travail a l'immense mérite de démêler le palimpseste qui nous est parvenu, et ce avec bien plus de rigueur et de clarté que l'unique édition dont nous disposions jusqu'à présent : celle, fort datée, de Christian Walz dans le quatrième volume de ses *Rhetores Graeci* publié en 1833 et réimprimé en 1968. Historiquement, sont d'abord venus les commentaires du rhéteur Sopatros, situés vers le milieu du IVe siècle, que Michel Patillon a lui-même édités et traduits (*Sopatros, Commentaire sur l'*Art *d'Hermogène*. Paris, Les Belles Lettres, 2019). Deux objets se sont ensuite enchevêtrés, comme le précise l'auteur dès les premières pages de son introduction. D'une part, une version actualisée de ces mêmes commentaires a été rédigée au plus tôt dans la première moitié du Ve siècle par un auteur anonyme, identifié à Sopatros lui-même, que Michel Patillon nomme « Pseudo-Sopatros » pour mieux distinguer les deux strates. D'autre part, ces commentaires de Pseudo-Sopatros nous sont connus par une compilation préservée en premier lieu dans un codex du XIe siècle, le *Parisianus Graecus* 2923. Michel Patillon se réfère à cette compilation sous le sigle Py, qui avait été proposé par Hugo Rabe dans son édition des commentaires de Syrianus aux *États de cause* publiée en 1892-1893.

S'y ajoutent des témoins indirects, le corpus P, qui ont pour source un commentaire$^{\Pi}$ du VI^{e} siècle empruntant à la compilation^{Py}. Dans le manuscrit témoin, les commentaires de Pseudo-Sopatros en côtoient deux autres : ceux de Syrianus, probablement le philosophe néoplatonicien mort en 437, dont les commentaires (*Syrianus, Sur les états de cause*), eux aussi édités et traduits par Michel Patillon, ont été publiés aux Belles Lettres en 2021 ; ceux de Marcellinus, rhéteur du V^{e} siècle dont nous n'avons qu'une connaissance partielle. Chaque lemme est suivi dans cet ordre des commentaires de Syrianus, de Pseudo-Sopatros (appelé Sopatros par le compilateur^{Py}) et de Marcellinus au même extrait des *États de cause*. Contrairement à Christian Walz qui avait suivi cette disposition, Michel Patillon a choisi de décompiler le contenu de ce manuscrit pour en extraire les parties directement issues de Pseudo-Sopatros et les rassembler dans un commentaire linéaire, éclairant Hermogène lemme après lemme, comme il l'avait fait pour Syrianus. Nous avons donc affaire à un objet artificiel, qui prend la forme d'une reconstitution des commentaires tels qu'ils devaient circuler au V^{e} siècle et qui, fatalement, rend moins justice aux pratiques exégétiques byzantines. Michel Patillon assume ce parti pris avec prudence, admettant que restituer le traité d'origine ne va pas sans son lot d'hypothèses. L'introduction comprend trois notices. La première contextualise brièvement l'origine, la transmission et la nature du commentaire : il est préférable, pour saisir l'ensemble du propos, d'avoir en mains, ou tout au moins en tête, les notices par lesquelles Michel Patillon a introduit ses propres éditions des commentaires de Sopatros et de Syrianus, sinon des *États de cause* d'Hermogène. Michel Patillon ne revient pas, par exemple, sur la complexité des définitions hermogéniennes pour éviter les redites par rapport à ses précédents travaux. Avant de s'engager dans la lecture de Pseudo-Sopatros, il convient donc de se rappeler au préalable que, dans le cursus rhétorique qui s'est progressivement constitué à l'époque impériale, la théorie des « états de cause » (στάσεις), au nombre de treize, fournissait aux étudiants un canevas argumentatif pour organiser la matière de leurs déclamations, leur permettant d'identifier les points capitaux selon les deux principaux types de cause. Si le fait à juger concerne un acte (est-il opportun ? est-il juste ?), on parle d'un état de cause rationnel. S'il concerne un texte de loi (le fait est-il légal ?), on parle d'un état de cause légal. De là apparaissent toute une série d'embranchements, à la manière d'un algorithme. Pour ne citer qu'un exemple, si l'état de cause légal porte sur un seul texte de loi et non sur un conflit entre deux textes, se pose la question selon la lettre et l'esprit : dans un scénario où une loi punit de mort tout étranger montant sur le rempart de la cité, mais où, dans un contexte de guerre, un étranger est monté sur le rempart pour accomplir un exploit au service de la cité (IX, 2), l'accusateur adoptera le point de vue de la loi, quand l'inculpé s'attachera à l'esprit. Dans la deuxième notice, Michel Patillon déroule, comme dans ses autres éditions des commentaires aux *États de cause*, le contenu du traité sous la forme d'un plan très détaillé qui facilite grandement la lecture du texte : il s'agit pratiquement d'un résumé qui donne un bel aperçu de ce cheminement complexe. La troisième notice, enfin, présente la tradition manuscrite directe et indirecte avec plus de concision que dans ses précédentes éditions. Le texte grec d'Hermogène et sa traduction sont typographiés en italique afin que le lemme soit aisément isolable par rapport aux commentaires. La numérotation du texte choisie par Michel Patillon lui est propre : elle est bien plus facile à manier que l'édition Walz, dont on trouvera les numéros de page directement dans les marges pour passer d'une

référenciation à une autre. Néanmoins, comme pour les autres commentaires à Hermogène précédemment parus aux Belles Lettres, cette nouvelle numérotation implique qu'on dispose de l'édition des *États des causes* par Michel Patillon, et ce malgré la typographie et l'important appareil de notes qui clarifient les références à Hermogène et à ses commentaires, anciens comme modernes. L'ouvrage comprend enfin non moins de quatre *indices* permettant de circuler aisément dans cette somme gigantesque. Le premier recense les renvois aux noms propres employés dans le texte grec et inclut également les titres d'œuvres anciennes nommément citées. Le deuxième nous offre un panorama si possible complet des notions anciennes et constitue pratiquement un petit dictionnaire des catégories rhétoriques grecques de l'époque impériale. Viennent ensuite un index des noms propres en français, qui dédouble en partie le premier *index nominum*, et une table des lieux cités. Il s'agit donc là d'un travail précieux, qui rend justice à la complexité de la matière et a le mérite pédagogique de nous guider, pas à pas, dans ce commentaire des *États de cause*, sinon dans le traité d'Hermogène lui-même : c'est ce qu'avait certainement voulu Pseudo-Sopatros lui-même, dont Michel Patillon se fait le porte-parole quelque 1500 ans plus tard.

Valentin DECLOQUEMENT

Michel PATILLON, *Syrianus. Sur les États de cause*. Texte établi et traduit par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., XXVI-312 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 555). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00641-3.

Avant de s'engager dans la lecture de la nouvelle édition par M. Patillon des travaux de Syrianus sur les états de cause, il est nécessaire d'avoir soi-même une connaissance préalable de la culture rhétorique de l'Empire romain. Dans son introduction générale, l'auteur demeure assez elliptique afin d'éviter les redites avec ses précédents travaux. Il est donc préférable, pour apprécier l'ensemble du propos, d'avoir entre les mains *Les États de cause* d'Hermogène établis et traduits par M. Patillon (Paris, Les Belles Lettres, 2009. Collection des Universités de France, Série grecque, 470). Dans le cursus scolaire, les jeunes gens s'initiaient à la rhétorique par le biais d'exercices préliminaires (*progymnasmata*), avant d'étudier les états de cause (στάσεις), en vue de charpenter le discours, d'identifier les points capitaux selon les types de cause et de trouver succinctement matière pour chaque point. Par exemple, le triple lauréat du prix de bravoure a tué son fils qui se prostituait ; il est accusé de meurtre (VIII, 2, 2) : la chose jugée est patente et complète ; il y a donc qualification du fait à juger ; puisque c'est un acte et non un texte de loi, il s'agit d'un état de cause rationnel et non pas légal ; or puisque cet acte a déjà été accompli, il y a qualification judiciaire, ce qui ne serait pas le cas si l'acte était à venir ; le défendeur admet être coupable, mais il rejette la responsabilité sur la victime. Cet état de cause correspond à la contre-accusation : le père reconnaît son acte, mais s'en défend en disant que son fils méritait la mort. À la fin de leur formation, les étudiants apprenaient à mettre en pratique les théories de l'invention et celles du style. Le corpus d'Hermogène, actif dans la deuxième moitié du IIe siècle de notre ère, nous donne un bon aperçu de ces différentes étapes : il est lui-même l'auteur d'un traité sur *Les États de cause* et d'un autre sur *Les catégories stylistiques du discours*. Pour les modernes, la lecture du traité hermogénien dédié aux états de

que M. Bandini date de l'époque des Paléologues (fin XIII^e – début XIV^e s.), tandis que le second comprend deux copies (*Vaticanus Gr.* 1619 ; *Florentinus Laur. Plut.* 55.21) d'un codex du X^e s. ayant appartenu à l'humaniste Guarino de Vérone et dont seulement une cinquantaine de folios sont aujourd'hui conservés. La perte de la majeure partie du codex de Guarino de Vérone est d'autant plus regrettable que ce manuscrit semblait contenir la quasi-totalité du corpus de Xénophon. À la transmission manuscrite s'ajoute la tradition indirecte essentiellement représentée par Jean Stobée, *Anthologie*, dont les citations du *Hiéron* témoignent d'un état du texte souvent meilleur que celui des copies médiévales. Les corrections de M. Bandini à partir de Stobée s'accordent généralement avec celles de ses prédécesseurs. Certaines sont cependant inédites et il est dommage que la notice sur l'histoire du texte (p. CLXXXI-CCII) ne les mette pas plus en valeur. Pour se rendre compte de leur nouveauté, il faut confronter la liste des corrections de M. Bandini (p. CLXXXV-CLXXXVI) avec les précédentes éditions. À titre d'exemple, relevons *Hiér.* 1.15 οὗτοι πάντες πάντα κακὰ νοοῦσι τῷ τυράννῳ « tous ceux-ci pensent tout le mal du tyran » (p. 6), où πάντες πάντα est une conjecture pour πάντες (manuscrits), déjà suggérée par Henri Estienne sur la base de Stobée (πάντα). Le polyptoton ainsi obtenu correspond bien au style de Xénophon (cf. p. 46, n. 36). C'est également en considérant le style propre de l'auteur, que M. Bandini analyse θεάμασι en *Hiér.* 1.11 (p. 4) comme une apposition explicative de τοῖς διὰ τῆς ὄψεως, une construction fréquente chez Xénophon (cf. p. 44, n. 26 sur les débats soulevés par ce mot). Le remplacement de μετὰ χαρᾶς « avec joie » (manuscrits et éditions) par μετὰ χαρμονῆς (Stobée) en *Hiér.* 1.25 (p. 8) s'appuie sur la présence chez Xénophon d'un langage poétique, que l'éditeur entend conserver, sinon restituer. On a peu mis en évidence jusqu'à présent les expressions poétiques de la prose Xénophon, comme par exemple κακὰ νοοῦσι (*Hiér.* 1.15, p. 6), qui n'est pas sans rappeler certains tours de la langue homérique, comme κακὰ φρονεῖν, κακὰ μήδεσθαι ou κακὰ μητιᾶν (p. 46, n. 36 avec références). À certains endroits, on comprend moins pourquoi il faudrait adopter la leçon de Stobée plutôt que celle de la tradition médiévale : pourquoi πολὺ μείω (Stobée) plutôt que μείω πολύ (manuscrits et éditions) en *Hiér.* 1.8 (p. 4), ou encore ἔφη, λέγεις (Stobée) plutôt que λέγεις, ἔφη (manuscrits et éditions) en *Hiér.* 1.9 (*ibid.*) ? Ces choix sont *a priori* d'autant plus curieux que l'éditeur conserve ailleurs l'ordre des manuscrits, comme par exemple en *Hiér.* 1.11 (p. 4-5), où il édite λογιζόμενος εὑρίσκω (manuscrits et éditions) et non εὑρίσκω λογιζόμενος (Stobée). Quoi qu'il en soit de ces détails, M. Bandini propose dans cette nouvelle édition de réelles améliorations pour l'établissement critique du *Hiéron*. Emmanuel BEAUJARD

Pierre DESTRÉE, *Aristote. La Poétique.* Texte traduit par P.D. Paris, Flammarion, 2021. 1 vol. broché, 10,8 x 17,8 cm, 272 p. (POCHE GF, 1637). Prix : 6,90 €. ISBN 978-2-0807-1229-5.

La collection GF de Flammarion propose des traductions d'œuvres grecques et latines annotées, accompagnées d'une introduction, toutes deux élaborées par un spécialiste reconnu de l'œuvre. Cette traduction de la *Poétique* par P. Destrée est une addition bienvenue à une collection déjà bien étoffée du corpus aristotélicien dans cette édition de poche destinée au grand public et aux étudiants. La clarté de la traduction et

des textes critiques qui l'entourent de même que son format et son prix très accessible (seulement 6,90 €) rendent cet ouvrage particulièrement attrayant. La traduction est précédée d'une présentation de 79 pages et est suivie de 77 pages de notes, d'une liste des leçons adoptées par le traducteur, d'une bibliographie et d'un index. La présentation comporte de nombreuses interprétations personnelles du texte par P. Destrée, toutes rigoureusement argumentées, et pour la plupart déjà développées dans ses propres publications. La première partie (p. 5-11) présente le contexte de réception de l'œuvre et sa fonction. P. Destrée y expose deux griefs adressés à la *Poétique* par la critique récente. D'une part, Aristote passerait sous silence le rôle de la cité et de la religion dans la composition et la pratique théâtrales, et minimiserait l'effet des moyens extra-textuels tels que la musique et le jeu des acteurs au profit de l'intrigue. D'autre part, les chercheurs en philosophie considèrent la *Poétique* comme une œuvre mineure au prétexte que la poésie ne serait pas un élément essentiel de la vie philosophique telle qu'elle est dépeinte ailleurs au sein du corpus aristotélicien. P. Destrée répond à la première objection dans la deuxième partie de la présentation (p. 11-22) en affirmant que la poétique vise non pas à enseigner la création poétique, une pratique innée et non acquise, mais à former le jugement esthétique du public parfois amené à attribuer des prix aux pièces lors des concours. En outre, il souligne que, selon Aristote, la lecture n'est qu'un palliatif à la représentation au cours de laquelle le potentiel de la pièce se réalise pleinement. Dans la troisième partie (p. 22-37) répondant à la deuxième objection, P. Destrée souligne l'importance de la poésie et de la musique dans le mode de vie défendu par le Stagirite. Selon ce dernier, les émotions tragiques ne visent pas l'édification morale et éthique des spectateurs mais plutôt leur plaisir du fait qu'elle satisfait l'instinct d'imitation des hommes. De plus, la poésie est, à l'instar de la musique, une activité de loisir réalisée pour elle-même et faisant appel à la capacité de jugement des hommes. Ainsi, elle est le constituant d'une vie de bonheur parfait. Dans la quatrième partie (p. 38-77), plus analytique, P. Destrée expose les éléments qui, selon la définition qu'en donne Aristote dans le chapitre 6 de la *Poétique*, sont constitutifs de la tragédie, à savoir l'intrigue (p. 40-56), les personnages (p. 56-60), les figures de style (p. 60-64) et les émotions (p. 64-77). P. Destrée y insiste sur la finalité de la tragédie, à savoir susciter chez le spectateur la peur et la pitié de la manière la plus intense possible. La construction de l'intrigue et des personnages répondant aux principes de cohérence et de vraisemblance ainsi que les figures de style qui font naître des images vives dans l'esprit des spectateurs doivent concourir à leur adhésion émotionnelle. Ces pages contiennent de nombreuses interprétations originales ; selon P. Destrée, la caractérisation de la poésie comme plus philosophique que l'histoire n'indique pas une hiérarchie entre les deux domaines, mais repose sur le constat d'une technique différente de composition du récit : la poésie nécessite une apparence de causalité (qui suppose donc une recherche de type philosophique), alors que l'histoire consiste en la narration de faits isolés et (parfois) incohérents. Plus tard, P. Destrée relève que les émotions tragiques sont source de plaisir pour les spectateurs du fait que ces derniers demeurent conscients du cadre fictionnel dans lequel elles sont suscitées (p. 64-68). Il propose par ailleurs de traduire *katharsis* par « exutoire », traçant ainsi une troisième voie entre les interprétations « médicale » et « éthique » traditionnelles (p. 68-77). Le théâtre serait en effet le lieu le plus adapté à l'expression nécessaire et naturelle de la pitié et de la peur. Finalement, dans la cinquième partie consacrée à la

comédie (p. 77-83), un livre malheureusement perdu, P. Destrée identifie l'incongruité, et non l'agressivité ou la vulgarité, comme fondement du meilleur type d'humour selon Aristote. Dans cette présentation, pour chaque question traitée, P. Destrée présente un passage de la *Poétique*, confronte ce passage aux autres œuvres d'Aristote, cite les thèses des critiques les plus récentes et livre sa propre interprétation bien souvent originale. La traduction elle-même est une version modifiée de celle publiée par le même auteur dans les *Œuvres Complètes* d'Aristote chez Flammarion. 354 notes, soit une moyenne de 4 à 5 notes par page, visent à éclaircir le texte des points de vue lexical et thématique. Pour ce faire, elles convoquent de nombreuses œuvres non seulement du corpus aristotélicien mais aussi d'autres auteurs grecs, et en premier lieu de Platon. La bibliographie est à jour et son organisation thématique permet au non-spécialiste de trouver un ouvrage selon ses besoins. L'ouvrage contient peu de coquilles ; on signalera p. 9 une erreur concernant le prénom de Genette (Jean au lieu de Gérard) ou bien encore des variations entre « c » et « k » à l'initiale de *katharsis* (p. 71 et 74). J'émettrais deux critiques d'ordre formel : dans la présentation, une hiérarchisation claire des sections et sous-sections par un système de numérotation eût permis une meilleure orientation du lecteur. Dans la traduction, P. Destrée adopte deux systèmes de division du texte outre la pagination Bekker : d'une part, les chapitres hérités du XVI^e^ siècle et d'autre part une division qu'il a lui-même élaborée et qui vise à « suivre le plan effectif du traité » (p. 86) ; par ailleurs, la mise en page et la typographie de la traduction indiquent que le second système de division est subordonné au premier. Cette disjonction pourrait désorienter le lecteur peu habitué au texte. Or, puisque la division de P. Destrée correspond au mouvement du traité et que les titres qu'il attribue aux sections sont bien adaptés au contenu, l'inversion de la hiérarchie entre les deux systèmes aurait peut-être été préférable, certes au prix d'une rupture avec la division traditionnelle du texte. En somme, l'ouvrage témoigne d'une incontestable maîtrise du texte et des problèmes interprétatifs qui l'entourent, et sa clarté permet une communication effective de la connaissance approfondie de son auteur à un public de non-spécialistes.

Olivier DEMERRE

Éric FOULON et Michel MOLIN, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 78, 79 & 80*. Texte établi et traduit par E.F., commenté par M.M. Paris, Les Belles Lettres, 2020. 1 vol. broché, 12 x 19 cm, CLXXXVIII-233 p. en partie doubles, stemma, cartes. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 551). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-00636-9.

La CUF poursuit la publication de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, portant cette fois, après des volumes consacrés récemment à la fin de la République, au Triumvirat et à Auguste, sur le III^e^ siècle de notre ère. Les trois livres concernés traitent des années 217-229, la période qui correspond à la partie la plus importante de la carrière sénatoriale de l'auteur. Aussi les éditeurs ont-ils choisi de revoir la biographie de Dion Cassius, à la lumière de nouveaux documents, à commencer par la question de sa nomenclature. La documentation épigraphique de découverte récente permet en effet de connaître son nom complet, L. Claudius Cassius Dio (toutefois livrée uniquement par séquences et jamais intégralement), que nous devrions prendre l'habitude de

grands traités gromatiques. La *varatio* est une méthode d'arpentage qui sert à retrouver un *limes* oblique ou les limites d'une pièce de terre précédemment centuriée, aussi à d'autres opérations détaillées dans le texte. Il existe aussi une *fluminis varatio*. Ici encore, la terminologie technique, précise et remarquable, demandait commentaire et approfondissement que nous propose généreusement l'éditeur, en accompagnant ses précisions de schémas. L'édition des gromatiques présente d'énormes difficultés inhérentes à une tradition manuscrite complexe aux *stemmata* incertains. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer les éditions anciennes de Thulin ou de Lachmann aux travaux récents. Mais si l'on dispose aujourd'hui de textes plus assurés, accompagnés de commentaires techniques compétents, c'est pour beaucoup grâce au travail remarquable de Jean-Yves Guillaumin qui met à notre disposition des sources d'un intérêt incomparable pour comprendre l'occupation du sol et sa gestion juridique et institutionnelle, voire fiscale.

Georges RAEPSAET

Giampiero SCAFOGLIO & Étienne WOLFF, *Ausone. Épigrammes, Bissula, Spectacle des sept Sages.* Édition, traduction et notes de commentaire par G.S. & E.W. Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2022. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 242 p. (ANTIQUITÉS). Prix : 21 €. ISBN 978-2-86272-765-3.

Représentant éminent de la poésie « mondaine » au IV^e^ siècle, le Bordelais Ausone est l'auteur d'une œuvre diverse et abondante, dont la plus célèbre est un long poème sur *La Moselle* composé à l'occasion d'un séjour à Trèves au service de l'empereur Valentinien. Pour autant, le poète se complaît également dans l'art de l'épigramme et du petit poème, dont ce livre nous fait goûter toute la saveur et la virtuosité, sinon les acrobaties verbales. Après avoir rassemblé les données biographiques les plus à jour sur le poète, les auteurs proposent une introduction aux trois œuvres dont il est ici question : le recueil de petits poèmes connus par les modernes sous le titre d'*Epigrammata,* mais dont le nombre et la distribution restent controversés ; le court recueil poétique dédié à la jeune esclave *Bissula,* affranchie par Ausone ; le *Ludus septem sapientum* est une sorte de « jeu », au sens médiéval du terme, qui met en scène les sept sages de la Grèce récitant chacun un monologue de longueur variée. On notera un court chapitre sur la langue, le style et la métrique des poèmes. Un chapitre sur la tradition manuscrite conclut cette introduction et permet de cadrer les choix éditoriaux qui sont explicités dans des notes textuelles à la fin de chaque recueil. Les textes des poèmes et leur traduction juxtalinéaire, élégante et précise jusque dans les jeux de langage et de rythmes, sont présentés sur des pages en vis-à-vis. Après le commentaire ecdotique, de précieuses notes complètent la compréhension des poèmes et de leur qualité littéraire, en complément à la bibliographie récente sur Ausone bien exploitée et référencée dans l'ouvrage. Au total, les auteurs de ce livre proposent un beau travail à quatre mains, dont la part de chacun est précisée à la fin de l'introduction. Même si Ausone ignore le titre d'épigrammes quand il publie ces poèmes, les trois recueils édités ici ont bien partie liée avec le genre littéraire ainsi défini et, à ce titre, ce livre est une contribution importante à l'étude de son histoire dans l'Antiquité tardive.

Paul-Augustin DEPROOST

methodological complexities. However, the stated aim of offering a renewed theoretical and methodological framework, promoting a proper "Archaeology of Seasonality", seems to be only partially achieved: some contributions, despite their intrinsic value and quality, appear out of context, while others seem to insist on similar topics or examples. A greater variety in terms of case studies – both geographically and chronologically – would not only have set the promising foundations for future debate, but also offered a more complete methodological reference. Nicolò PINI

Luca GIRELLA & Ilaria CALOI (Eds.), *Kamilari. Una necropoli di tombe a tholos nella Messarà (Creta)*. Rome – Athènes, Scuola Archeologica Italiana di Atene, 2019. 1 vol. broché, 866 p., nombr. ill. n/b et coul. (MONOGRAFIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 29). Prix : 154 €. ISBN 978-960-9559-19-5.

Cet ouvrage constitue la publication finale intégrée de l'architecture et du mobilier de la nécropole de Kamilari, complexe de trois tombes à *tholos* (A, B et C) situé dans la Messara (Crète méridionale), à 3 km au sud-ouest du site palatial de Phaistos. Le site fut découvert fortuitement et exploré en 1959 par Doro Levi qui publie alors une première présentation des structures mises au jour, accompagnée d'une sélection du mobilier. Il y esquisse les contours de plusieurs aspects du rituel et du culte des morts. Luca Girella et Ilaria Caloi s'entourent ici de nombreux spécialistes pour offrir un réexamen complet de la nécropole dans une approche holistique. En reconstruisant les contextes stratigraphiques par l'étude minutieuse de l'architecture, des artefacts et des écofacts (notamment le matériel ostéologique humain inédit), ils apportent un nouvel éclairage sur les pratiques funéraires et rituelles des communautés de cette région, du Minoen Moyen [MM] IB au Minoen Récent [MR] IIIA2, autrement dit durant les périodes protopalatiale, néopalatiale et palatiale finale, soit du XIX^e^ au XIV^e^ siècle av. n.è. Le premier chapitre introductif aborde l'historiographie du site, sa localisation et ses caractéristiques, de même que les principales problématiques de recherche. Les trois tombes sont présentées dans des chapitres distincts : la *Tholos* A à Grigori Koryphi (architecture, céramique, autres types de mobilier) dans le vaste chapitre 2, tandis que la *tholos* B à Mylona Lakkos est présentée selon la même structure dans le chapitre 3 et la *tholos* C fait l'objet du succinct chapitre 8. Le matériel ostéologique, archéozoologique, malacologique et anthracologique est traité dans les chapitres 4 à 7. En guise de conclusion, une riche synthèse sur les pratiques funéraires et rituelles envisagées de manière diachronique est proposée dans le chapitre 9, et l'insertion de la nécropole dans le contexte de la Messara occidentale est discutée dans le chapitre 10. L'architecture et l'organisation spatiale de la *tholos* A à Griogori Koryphi (une chambre circulaire, cinq pièces annexes et une cour) sont abondamment décrites et illustrées ; il est attesté qu'elle était couverte par une voûte en pierre, corroborant la théorie déjà avancée par Levi. La reconstruction de la stratigraphie des contextes, relativement négligée lors de la fouille de 1959, représente un des enjeux principaux de cette publication. Sur la base d'archives inédites, dont plusieurs sont reproduites, une restitution de la position initiale des objets est proposée (Fig. II.2.4, p. 65). Ce travail débouche sur une description

détaillée des contextes, de l'association des différents types d'objets, facilitant les interprétations fonctionnelles et l'étude de l'évolution diachronique de l'ensemble. Le matériel, ainsi replacé en contexte, est exhaustivement étudié par différents spécialistes. Nous nous intéresserons particulièrement au développement diachronique de la poterie du MM IB au MR IIIA2. La poterie de la période protopalatiale (Caloi, chapitre II.3) se divise en trois phases chronologiques. La phase MM IB n'est représentée que par 17 vases, provenant principalement de la cour et attestant d'une préférence pour les cruches à bec. Au MM IIA, on constate plus de variété dans le répertoire et une augmentation quantitative avec 72 exemplaires catalogués, qui proviennent toujours majoritairement de la cour. On note l'apparition de formes nouvelles comme la jarre à bec ponté, qui présente un nouveau type de décoration « estampillée », et la popularisation de la coupelle conique et de la tasse carénée décorée. On observe une forte influence de prototypes métalliques dans les formes et décors. Cette nette prédominance des vases à boire et à verser atteste de nouveaux rituels centrés sur la consommation de liquides. Enfin, le MM IIB est indubitablement la phase principale de l'occupation protopalatiale de la *tholos* A, avec 553 récipients témoignant d'une importante diversité, induite par l'apparition de nouvelles formes telles que la tasse peu profonde, la tasse à paroi droite, la jarre à bec latéral et divers types de bols, et par une variété de la décoration, illustrée par la polychromie (type Kamarès), le clair-sur-sombre et le monochrome. Les vases proviennent pour moitié de la cour (culte aux ancêtres dans la partie est et libations dans la partie nord-ouest), ainsi que des annexes (ossuaires Beta et Delta, comprenant beaucoup de coupelles coniques). De manière générale, la poterie protopalatiale de Kamilari atteste d'une grande similarité avec la production de Phaistos. Le MM III constitue la phase d'utilisation la plus importante de la *tholos* A (Girella, chapitre II.4). Bien que la stratigraphie n'ait pas permis de distinguer une phase d'utilisation MM IIIA d'une phase MM IIIB, cette attribution a pu être effectuée pour environ 680 vases sur la base de critères stylistiques et technologiques. Le MM IIIB se caractérise par la diversification du profil des coupelles coniques, et des évolutions de formes existantes comme les tasses à paroi droite, les jarres à bec ponté et les *pitharakia*, et pour la décoration peinte, par le succès du monochrome, la persistance du clair-sur-sombre et l'introduction du sombre-sur-clair, exclusivement sous la forme de zébrures dans ce dernier cas (*ripple*). Le MM III se caractérise par une augmentation significative du nombre de vases – 1500 – répartis principalement dans la chambre funéraire (surtout les coupelles, tasses droites et jarres à bec ponté), mais aussi dans la cour et les annexes (dépôts plus variés). La composition du répertoire évolue peu par rapport au Protopalatial, soulignant toujours l'importance des pratiques de consommation de liquides, avec des ensembles composés de coupelles coniques et cruchettes, et leurs pendants plus fins et décorés : tasses carénées et jarres à bec ponté. En outre, la présence d'ustensiles et vaisselles de cuisine, y compris comme offrandes dans la tombe, avait été négligée dans les publications anciennes. Aucun matériel MR I n'avait été reconnu par Levi, or, on dénombre 240 vases qui ont pu être attribués à cette phase et qui sont présentés dans un second catalogue. Une distinction entre MR IA et MR IB a ici aussi pu s'effectuer sur la base d'observations stylistiques, montrant la prévalence du matériel MR IA et les signes d'un apparent déclin de la fréquentation de la tombe au MR IB. La quantité et le caractère de l'assemblage changent au MR : la majorité du matériel consiste en des offrandes provenant de la chambre circulaire, qui a toujours une vocation funéraire. Les tasses

sont à fond lustré, parfois avec un décor en peinture sombre ; de nouvelles formes apparaissent comme les tasses-rhyton, les passoires et les boîtes à feu. La production reste globalement locale, bien que des importations knossiennes et orientales soient identifiées. Au MR IB, une forte influence stylistique knossienne est perceptible. Girella étudie ensuite (Chapitre II.5) deux *larnakes* (conteneurs funéraires) MR IIIA2 et la céramique d'époque postpalatiale (MR II-IIIA2). Aucune distinction n'est possible entre le MR II et IIIA1, toutefois on remarque que les décors et motifs knossiens sont parfois adoptés sans que les formes caractéristiques (gobelet) ne le soient. La dernière occupation attestée est au MR IIIA2 ; les vases se concentrent dans la tombe, mais des kylixes, bols et jarres à étrier dans la cour témoignent de rituels persistants de *toasting* et libations. Quatre fragments de poteries inédits datant du Protogéométrique Tardif provenant des annexes sont étudiés par Daniela Novaro (Chapitre II.6) ; ils attestent de la tenue de rituels isolés lorsque la tombe acquiert le statut de lieu de mémoire, au détriment de toute vocation funéraire. Une synthèse mettant en perspective la distribution du matériel et les phases architecturales offre un aperçu de l'organisation des pratiques et l'évolution des activités du complexe au cours des différentes phases de son existence, ce qui sera développé plus en avant dans le chapitre 9. L'étude céramologique atteste par ailleurs d'épisodes de nettoyages et de fragmentations rituels. Enfin, les autres types de mobilier retrouvés dans la *tholos* A sont étudiés (chapitres II.8 à 14) par Novaro (cinq modèles en terre cuite), Caloi (98 vases en pierre, datant majoritairement du Protopalatial), Maria Anastasiadou (25 sceaux, chapitre en anglais), Girella (ornements en or, pierre et faïence – plus de 250, outils cosmétiques et ustensiles en bronze – 35 pièces, mais aussi pesons, outils lithiques, enduits et figurines) et Maria Emanuela Alberti (un possible poids cylindrique). La *tholos* B à Mylona Lakkos, à 200 m de la première et fouillée de manière contemporaine, est aujourd'hui à moitié effondrée, à la suite de pillages antiques et modernes qui ont d'ailleurs conduit à une fouille de sauvetage en 2009. La chambre funéraire est plus petite que celle de la *tholos* A, il n'y a pas d'annexe. L'occupation de la *tholos* B correspond majoritairement à la phase MM III, comme reconnu par Levi. Or, la campagne de 2009 a permis l'identification de matériel MM IIB (et très rarement MM IIA), suggérant une construction de la tombe à la fin du Protopalatial, et son abandon progressif dès le MM IIIB. Le matériel céramique présente une grande similarité fonctionnelle malgré une moindre variété morphologique par rapport à celui de la *tholos* A, alors que les deux vases en pierre retrouvés (MM II) attestent en revanche de formes exclusives à la *tholos* B. On notera la présence, exceptionnelle en contexte funéraire, d'une double hache en bronze. Le quatrième chapitre (en anglais, Sevi Triantaphyllou) est consacré à l'étude du matériel ostéologique de la *tholos* A. Exhumé en 2009, les ossements humains, qui avaient reçu peu d'attention à l'époque des premières fouilles et avaient été réenfouis, ont pu faire l'objet d'une étude démographique, taphonomique, des caractéristiques biologiques et du traitement des corps. Malgré l'absence de contexte, les documents de fouille ont permis d'attribuer ces restes principalement à la chambre funéraire et aux annexes Beta, Delta et Epsilon. Le nombre minimum d'individus est estimé à 134 et comprend des périnataux et une majorité d'adultes. Il ressort que le groupe présentait une bonne santé, signe d'un niveau de vie aisé, et une faible mortalité infantile. De nombreux ossements attestent de carbonisation survenue avant la décomposition totale des chaires et provoquée par des fumigations, mais également d'une décoloration due aux contacts

avec d'autres objets dans la tombe. Les restes ostéologiques collectés durant la fouille de sauvetage dans la *tholos* B sont traités au sein d'un sous-chapitre. Le mauvais état de préservation et la fragmentation du corpus ne permettent pas d'établir de liens biologiques entre les individus. Les chapitres cinq à sept sont également rédigés en anglais et traitent respectivement du matériel archéozoologique (Valasia Isaakidou), malacologique (Rena Veropoulidou) et anthracologique (Maria Ntinou, Oliver Rackham, Jennifer A. Moody et Tomasz Wazny). Les restes fauniques attestent habituellement de consommation alimentaire, mais ils semblent toutefois ici avoir pu être identifiés plutôt comme des offrandes. Les charbons sont les restes du bois de charpente ou du mobilier funéraire, voire même de torches, et attesteraient d'incendie(s) accidentel(s), et/ou de fumigations rituelles ou sanitaires. L'emplacement de la *tholos* C (chapitre 8) fut pendant longtemps surtout connu pour la présence d'un sanctuaire à Koré et Déméter, identifié par Stylianos Alexiou dès 1957, et pour ses figurines féminines en terre-cuite datées du milieu du V^e^ au I^er^ siècle av. n.è. La tombe – contre laquelle s'appuie le sanctuaire – n'est toutefois identifiée comme telle qu'en 1966 par Keith Branigan. Seul le quart nord-est de celle-ci est préservé. Elle est construite au MM II et sa période d'utilisation semble contemporaine de celle de la *tholos* B. L'ouvrage se conclut par une synthèse diachronique des pratiques funéraires et rituelles (Chapitre 9). La *tholos* A est particulière car construite au MM IB alors que la plupart des autres tombes de la région – construites en majorité dès le Prépalatial – connaissent un déclin. Son utilisation est alors limitée, les inhumations secondaires se concentrant dans la chambre circulaire. Les activités rituelles consistent principalement en des libations et en la consommation de liquides, au détriment de tout banquet mortuaire impliquant de la nourriture. Au MM IIA, on observe la présence dans la cour de poteries similaires à celles utilisées pour les épisodes de rassemblements communautaires au palais de Phaistos. Cette vaisselle de table indique l'emphase donnée à la consommation de liquides dans les rituels funéraires, dans une optique d'émulation des pratiques des élites palatiales. En parallèle, dans la partie orientale de cette cour se met en place un rituel non funéraire de culte aux ancêtres. Le MM IIB marque une importante expansion du cimetière – avec notamment la construction des *tholoi* B et C, et un changement majeur dans les pratiques de la *tholos* A : les inhumations secondaires se font maintenant dans les annexes/ossuaires. Toutefois, ces inhumations sont réalisées à même le sol, et non dans des conteneurs en terre cuite, contrairement à une tendance répandue sur de nombreux sites du Nord et du Sud de l'île. On note également une augmentation des offrandes sous la forme de poteries, parallèlement à une homogénéisation des « sets » de vases. Dans la cour, les rituels de libation et de consommation de liquides se poursuivent. Au MM III, l'agencement spatial de la *tholos* A est modifié. Toutefois, même si le nombre des inhumations augmente encore par rapport à la phase précédente, les cérémonies collectives ont tendance à s'affaiblir vers la fin du MM III, notamment le culte aux ancêtres, comme l'indique la diminution des offrandes céramiques. Au MR I, les *tholoi* B et C sont abandonnées, et l'usage de la *tholos* A est restreint. Durant cette phase, bien que les formes et styles céramiques changent, on constate toujours une prédominance typologique des vases destinés à la consommation de liquides. En parallèle, le culte des ancêtres inclut l'usage de vases rituels nouveaux et de modèles en céramique représentant des danses et des invocations divines. Les annexes sont plus que jamais utilisées, notamment la pièce Gamma. Bien que des inhumations continuent

à y être pratiquées sans hiatus jusqu'au MR IIIA2, la tombe devient progressivement un espace cultuel important. Le dernier grand changement dans les pratiques funéraires voit l'introduction de *larnakes* (sarcophages en terre cuite) au MR IIIA2. On assiste alors à un déplacement de l'importance jusqu'alors accordée aux vivants par des rituels tenus hors de la tombe vers une emphase donnée au défunt, visible à travers les offrandes et les parures associées à la dépouille dans la tombe. Le dernier chapitre (Chapitre 10) remet en perspective le développement de la nécropole de Kamilari dans le contexte régional de la plaine de la Messara, de l'époque des Premiers Palais minoens jusqu'au Haut Archaïsme. Bien que Kamilari semble se trouver dans la sphère d'influence du palais de Phaistos dès le MM II, cette affiliation semble essentiellement symbolique. On identifie en effet plusieurs groupes sociaux utilisant la nécropole, dans une stratégie d'intégration communautaire, réfutant la théorie alors admise par Lévi que l'habitat lié à la nécropole soit Phaistos. Kamilari suit une trajectoire atypique par rapport aux autres tombes de la Messara. Les cimetières prépalatiaux toujours en usage au MM IB sont peu nombreux (Platanos, Lebena, Koumasa, Porti, Vorou, Megaloi Skinoi *tholos* B) alors que sont construites la *tholos* A de Kamilari et la *tholos* B d'Haghia Triada – qui attestent de rituels de libations très similaires. Le MM II est un moment d'essor et d'expansion à Kamilari (*tholoi* B et C, annexes), alors que très peu de nécropoles perdurent : il s'agit presque exclusivement de celles fondées ou encore très utilisées au MM IA (Vorou, Porti) ou IB (Kamilari, Haghia Triada, Apesokari). Au MM IIIB, et alors même que la structure politique protopalatiale s'est désagrégée depuis la fin MM IIB, avec la destruction du Palais de Phaistos qui n'est en outre pas reconstruit, on observe une continuité des pratiques funéraires protopalatiales et une fréquentation accrue à Kamilari, même si les rituels deviennent moins visibles. On peut y voir une stratégie d'unification des communautés ayant repeuplé la région. Au MR I, en revanche, l'utilisation de la sphère funéraire est désormais réservée à des groupes restreints, signe d'un contexte politique nouveau caractérisé par l'hégémonie knossienne et l'apparition de ses satellites régionaux. À partir du MR IB et jusqu'au MR IIIA1, la Messara montre une absence d'uniformité dans les pratiques et les formes funéraires, entre réutilisations sporadiques des *tholoi* anciennes et constructions d'édifices aux formes nouvelles (tombes à chambre, tombes à maison). Enfin, l'introduction de conteneurs en terre cuite individuels témoigne d'une segmentation plus importante de la société, portée par l'influence mycénienne et l'émulation knossienne. Après l'abandon de la *tholos* A au MR IIIA2, les réoccupations ponctuelles aux VIII^e^ et VII^e^ siècles peuvent être vues comme un acte mémoriel et ne revêtent plus aucun caractère funéraire. Le présent ouvrage offre donc, par le réexamen pluridisciplinaire d'une fouille ancienne selon les standards scientifiques les plus récents, une description et une présentation complètes et très illustrées de l'occupation diachronique de la nécropole de Kamilari et des activités qui s'y sont tenues, ainsi qu'une étude détaillée de chaque type de mobilier. L'étude des ossements humains remet en perspective les manipulations propres à différentes pratiques funéraires ; elle montre également qu'une étude archéothanatologique est possible même sur du matériel hors contexte et mal préservé. L'étude contextuelle atteste par ailleurs de rituels, funéraires ou non, évoluant dans le temps, qui confirment la trajectoire particulière de la nécropole de Kamilari au sein de la Messara. Enfin, une étude minutieuse de la céramique présente pour la première fois en détail les choix de consommation posés en milieu funéraire, et permet de reconstruire

précisément la séquence de l'occupation et de l'utilisation des tombes du MM IB au MR IIIA2. Une telle démarche est encore trop rare et de nombreux sites funéraires demeurent sous-investigués (fouilles anciennes, peu ou pas publiées, sélection du mobilier drastique, matériel ostéologique ignoré), ce qui rend impossible la reconstruction d'une chronologie détaillée et encore moins l'identification et la comparaison de pratiques funéraires locales et régionales. Cet ouvrage constitue donc une première étape significative dans la connaissance de la sphère funéraire en Messara, essentielle à une compréhension plus globale de la société minoenne. Enfin, tant l'organisation des catalogues par contextes, par *wares* et par formes que l'abondante documentation graphique et photographique triée par phases chronologiques et par types morphologiques rendent la consultation claire et aisée. Les comparaisons en termes de production (recettes de pâtes, technologies) et consommation (préférences morpho-stylistiques attestant de diverses pratiques et rituels) sont très justement mises en perspectives avec Phaistos par Caloi et Girella, dans une présentation de la poterie cohérente avec leurs études les plus récentes sur ce dernier site et en accord avec les dernières révisions de la chronologie proposée en son temps par Lévi. Malgré la rédaction en italien d'une large partie de l'ouvrage, la compréhension est facilitée par la présence de résumés très détaillés en grec et anglais, par la traduction de nombreux termes et l'abondance des illustrations. Roxane DUBOIS

Stéphanie AULSEBROOK, Katarzyna ŻEBROWSKA, Agata ULANOWSKA & Kazimierz LEWARTOWSKI (Eds.), *Sympozjum Egejskie: Papers in Aegean Archaeology 3*. Turnhout, Brepols, 2022. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 220 p., 18 ill. n/b, 46 ill. coul. (WARSAW STUDIES IN ARCHAEOLOGY, 3). Prix : 50 €. ISBN 978-2-503-59991-5.

Ce troisième volume des *Sympozjum Egejskie* témoigne une fois de plus de la richesse et de l'innovation dont fait preuve la nouvelle génération de chercheurs dans la compréhension des sociétés égéennes pré- et protohistoriques. Depuis 2013, ces séminaires, organisés sous les auspices de l'Université de Varsovie, permettent à des chercheurs en début de carrière de partager leurs travaux et d'entretenir le dialogue académique. Ce volume regroupe environ la moitié des communications présentées aux rencontres de juin 2018 et de juin 2019. S'il n'est pas évident de retracer le fil conducteur d'un symposium dont la force est précisément sa grande diversité, les éditeurs ont facilité la tâche du lecteur en organisant les actes au sein d'une frise thématique et géochronologique. Ainsi l'ouvrage s'ouvre par la contribution diachronique de Tomáš Alušík, « Epidemic, Infectious and Parasitic Diseases in Prehistoric Greece », qui recense les marqueurs archéologiques des pathologies humaines identifiées en Grèce préhistorique, excellent rappel de l'importance des conditions sanitaires dans l'appréciation de la vie sociale du passé. La frise chronologique débute par un article de Vasiliki Eleni Dimitriou sur la métallurgie du Néolithique final : « Perforated Furnace Metallurgy in the Final Neolithic Aegean. New Archaeological Evidence from the Acropolis of Athens and Preliminary Observations from other Contemporary Sites » témoigne de la performance technique requise par cet artisanat et remonte l'origine de cette technologie jusqu'alors rattachée au Bronze Ancien. Dans « The "Emblems" on the Jugs in the Late Prepalatial Ayia Triada Necropolis and the Iconography of Seals.

et Vénance Fortunat pour étudier les modalités du billet épigrammatique dans le cadre d'un processus de communication entre lettrés. Étienne Wolff (*Traits de style spécifiques à Luxorius et à l'auteur de la série 90-197 Riese*) analyse le style de deux séries d'épigrammes de l'*Anthologie latine*, datables du début du VI^e^ siècle : lexique, structuration, métrique, figures et pointes. Enfin, Céline Urlacher-Becht (*L'expression du sentiment religieux dans les « Épigrammes » d'Eugène de Tolède*) s'intéresse à la poétique des épigrammes chrétiennes d'Eugène de Tolède (VII^e^ siècle), lesquelles représentent la dernière période de l'épigramme latine antique. Les thématiques abordées dans ce volume très soigné sont nombreuses et stimulantes : stylistique, poétique, métrique, traductologie, intertextualité, métapoétique. Des index auraient été utiles.

Bruno ROCHETTE

Laurence GOSSEREZ, *Prudence. Peristephanon. Le livre des couronnes*. Texte établi et traduit par Maurice LAVARENNE, révisé par L.G. Introduction et commentaire de L.G. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., XC-270 p. (COMMENTARIO, 13). Prix : 25,50 €. ISBN 978-2-251-45253-1.

Le *Peristephanon* de Prudence est un recueil de quatorze poèmes composés en l'honneur de divers martyrs. L'ensemble étant trop long à commenter, Laurence Gosserez s'est limitée dans le présent volume à six extraits : *Pe.* X, 1-30 (hymne en l'honneur de saint Romain, qui, malgré sa place actuelle comme dixième poème, fut probablement conçue pour être en tête du recueil) ; *Pe.* II, 397-499 (en l'honneur de saint Laurent) ; *Pe.* VII (en l'honneur de saint Quirinus) ; *Pe.* VIII (sans titre, mais qui apparaît comme une célébration des saints apôtres Pierre et Paul) ; *Pe.* XI (sur la passion de saint Hippolyte) et *Pe.* XII (passion des apôtres Pierre et Paul). Chaque extrait est présenté sous une forme bilingue. Le texte latin est reproduit de l'édition de Maurice Lavarenne (parue dans la « Collection des universités de France » en 1951), mais avec trois corrections : ajout de *beatissimi* dans le titre de *Pe.* VII, changement significatif de ponctuation aux v. 3-4 de ce même poème et athétisation du titre de *Pe.* VIII, considéré comme interpolé. La traduction française est la plupart du temps celle de M. Lavarenne, mais elle a été révisée et, pour certains passages voire pour certaines pièces entières (comme *Pe.* VIII), c'est une nouvelle traduction qui est proposée. Enfin et surtout, ces éditions bilingues sont suivies d'un long commentaire : 175 pages au total pour 532 vers. Dans l'introduction (p. LXVI), L. Gosserez explique qu'elle a choisi ces extraits « en raison de leur situation clef à l'intérieur de la collection, au début, au centre, aux deux tiers de l'ouvrage, ce qui leur confère un rôle déterminant pour la signification, l'unité et l'organisation de l'ensemble ». De fait, elle montre que, si les poèmes furent probablement composés à des dates différentes, ils furent classés par Prudence de manière significative, afin de créer des effets de symétrie. Le tableau de la p. LXXXI est révélateur à cet égard : après *Pe.* X (préface générale du recueil), les treize autres pièces se répartissent en deux hexades, *Pe.* I-VI, consacré aux martyrs hispaniques, et *Pe.* VII-XIV (*Pe.* VII-VIII constituant un seul ensemble) aux cultes des saints romains. La place centrale occupée par le diptyque romain (*Pe.* VII-VIII) et le rappel régulier des martyrs Pierre et Paul montrent la place centrale de Rome dans l'ensemble du recueil. Les commentaires propres à chaque extrait soulignent eux aussi

les effets de symétrie et de leitmotiv qui sont au cœur de l'esthétique prudencienne. Mais ces commentaires ne se limitent pas à cet aspect et, au contraire, ils s'efforcent d'être les plus complets possibles, mettant en valeur les échos intertextuels, étudiant avec pertinence l'idéal civique et religieux de Prudence et analysant avec précision les données archéologiques. Malgré les qualités du livre, le genre même du compte rendu incite néanmoins à signaler quelques défauts, même minimes. Les coquilles sont inévitables et donc tout à fait excusables, mais on peut signaler celle-ci, qui affecte la traduction (et qui ne se trouvait pas dans la CUF) : dans *Pe.* II, 413 (p. 21), il faut corriger « mon » en « nom » (*nomen* en latin). On peut aussi émettre quelques petites critiques sur l'organisation générale du commentaire : par exemple, j'ai cité plus haut le passage (p. LXVI) où L. Gosserez explique la sélection qu'elle a opérée, mais ces explications sont noyées au milieu de l'introduction ; il aurait été plus pratique, pour le lecteur, de rassembler les données textuelles (choix des extraits, rares divergences avec le texte de la CUF) à la fin de l'introduction. Autre exemple : le commentaire de *Pe.* X rappelle à plusieurs reprises le caractère oriental de saint Romain et il va même jusqu'à « s'interroger sur les raisons pour lesquelles [Prudence] a introduit ce martyr d'Asie Mineure dans un recueil presque entièrement consacré à des saints espagnols ou italiens » (p. 4) ; la réponse est pourtant évidente, et on se demande pourquoi elle est donnée seulement à la p. 51, dans le commentaire de *Pe.* VII : c'est que le nom même de Romain renvoie à la ville de Rome. Mais ce ne sont que des défauts mineurs : l'ouvrage de L. Gosserez est un excellent commentaire, à la fois littéraire et historique, du *Peristephanon*, et il apporte de nombreuses interprétations nouvelles, à la fois sur l'ensemble du recueil et sur chacun des extraits étudiés. Jacques ELFASSI

Harm PINKSTER, *The Oxford Latin Syntax. II. The Complex Sentence and Discourse*. Oxford, Oxford University Press, 2021. 1 vol. relié, 24,6 x 17,1 cm, XXXII-1438 p. Prix : 160 £. ISBN 978-0-19-923056-3.

Harm Pinkster est mort à Amsterdam le 14 décembre 2021, quelques mois à peine après avoir vu la publication de ce second volume de l'*Oxford Latin Syntax* (OLS), à laquelle il a consacré toute son énergie depuis 2004. De l'aveu même de l'auteur (cf. *Lampas* 48 [2015], p. 168-197 et *Problemi e prospettive della linguistica storica*, Rome, 2016, p. 75-92), son entreprise a vocation à remplacer la *Satzlehre* de R. Kühner & C. Stegmann (en deux volumes, 1912) et la *Lateinische Syntax und Stylistik* d'A. Szantyr (1965). De fait, il s'agit d'une synthèse magistrale des recherches en syntaxe latine qui se sont développées depuis plus d'un demi-siècle et dont H. Pinkster lui-même a été l'un des plus remarquables protagonistes. Chef de file de l'école d'Amsterdam, il a renouvelé considérablement l'étude de la linguistique latine, fondée sur le cadre théorique et méthodologique offert par la « grammaire fonctionnelle » de S. Dik, qui distingue nettement les niveaux d'analyse sémantique, pragmatique et proprement syntaxique. Parmi d'autres facteurs qui ont contribué au progrès de la discipline, l'auteur indique encore la disponibilité de nouvelles données, la mise au point de nouveaux instruments de recherche et l'apport des recherches sur la typologie des langues (cf. sa conclusion très sobre à l'article de 2016, p. 89 : « The study of Latin syntax has taken new directions from the early sixties onwards. It has

à sculpter des scènes de ce genre ou à détailler de la même manière vêtements et visages, par exemple. L'auteure de ce beau volume a aussi, et déjà, mis en évidence les caractéristiques essentielles de ce long relief historique qui occupera désormais une place importante dans nos histoires de l'art romain. J'insisterai, pour ma part, sur l'extraordinaire lisibilité de cette frise, dont les personnages se détachent clairement sur le fond, sans véritables superpositions ; voilà qui tranche sur le « fouillis » des scènes de l'arc de Galère et invite à nuancer toutes nos considérations sur l'art de cette époque souvent faites sur un trop petit nombre de monuments. « The Late Roman Empire in the East now has a defining monument to set beside, and to place in striking counter-point with, the arch of Constantine in the West » (p. 3). Oui ; et l'on se réjouira que cette découverte inattendue vienne rebattre les cartes et relancer le débat sur l'art du Bas-Empire. Voilà aussi qui nous reporte bien au-delà des considérations d'un Berenson sur ce « decline of form » qu'il voyait dans les reliefs de l'arc romain… ; mais on était alors en 1954. Deux broutilles enfin : p. 29 et fig. 2.3, pour l'inscription peinte figurant sur la tranche d'un des panneaux, il eût mieux valu retranscrire ANTωNEINOC (cf. d'ailleurs p. 108, cat. n° 9), sans le transposer immédiatement en ANTONEINOS ; p. 74, n. 14 et p. 183, il faut écrire Linant de Bellefonds, P., et non Bellefonds, P.L.D. que personne ne reconnaîtra sous cette forme.

Jean Charles BALTY

Rubina RAJA & Julia STEDING (Eds.), *Production Economy in Greater Roman Syria. Trade Networks and Production Processes*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21.6 x 28 cm, XXX-202 p., 96 ill. n/b, 24 coul. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 2). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59125-4.

Malgré le titre général de cet ouvrage collectif, la seule « production » envisagée ici est celle des marbres, calcaires et autres pierres utilisées en architecture et en sculpture et ce dans une zone géographique reprenant la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Cette collection est née de deux workshops qui se sont tenus à Aarhus dans le cadre du « Palmyra Portrait Project » (https://projects.au.dk/palmyraportrait/about), dirigé par la première éditrice du volume et dans le cadre duquel la seconde a réalisé son doctorat. La série compte déjà huit volumes, témoignant du généreux financement offert par la Fondation Carlsberg et du soutien de l'Université d'Aarhus. L'essentiel des contributions concerne bien évidemment la sculpture funéraire palmyrénienne, sa matière et les techniques utilisées, le tout élargi à l'utilisation des marbres et pierres colorées ailleurs au Proche-Orient et à de la sculpture funéraire en calcaire en dehors de Palmyre. On retrouve les « usual suspects » : Ben Russel et Will Wooton, porteurs du très beau projet « The Art of Making in Antiquity : Stoneworking in the Roman World » (http://www.artofmaking.ac.uk), étudient les traces d'outils et les caractéristiques techniques des reliefs palmyréniens de la Glyptothèque Ny Carlsberg de Copenhague, Clarissa Blume leur polychromie, Jean-Claude Bessac les carrières (complétant et corrigeant parfois les études fondatrices d'Andreas Schmidt-Colinet) et techniques d'extraction des calcaires et pierres utilisées à Palmyre, Marc Waelkens la présence de marbres importés en Méditerranée orientale avec Sagalassos comme « test-case ». L'analyse d'une douzaine de sculptures inachevées a été réalisée par Julia Steding, une

étude comparative des techniques d'extraction en carrière à Palmyre et à Baalbek par Jeanine Abdul Massih, une introduction sur les techniques physico-chimiques d'identification des marbres par Patrick Degrijse, Sander Müskens et Marc Waelkens, une synthèse sur – essentiellement – les colonnes en granite à Palmyre et en Syrie rédigée par Alfred Hirt, une mise au point sur l'École de sculpture d'Aphrodisias par Julia Lenaghan et enfin une introduction à la sculpture funéraire de Commagène et de la région de Cyrrhus pas Michael Blömer. – La pierre la plus utilisée à Palmyre est essentiellement le calcaire de type dolomitique, contrairement à ce qui se passe plus au sud, à Pétra ou à Hégra, où le grès prédomine. Ce dernier n'est utilisé qu'en architecture pour les fondations et comme pierre brute dans les remparts. Beaucoup de ces calcaires ne sont pas de très bonne qualité, étant fragiles et cassants, particulièrement après avoir séché. L'implication pour la technique sculpturale est claire : on a préféré les reliefs à la ronde-bosse et on évite les détails en haut-relief. Afin de ne pas fissurer ce calcaire par des coups de pointe ou de ciseau, les sculpteurs palmyréniens utilisent énormément le trépan afin d'enlever de la matière et de la creuser profondément, et n'emploient pas cet outil dans un but essentiellement décoratif comme c'est le cas pour la sculpture de la Rome métropolitaine aux IIe et IIIe siècles. On ne discerne que peu d'évolution dans la technique, si ce n'est dans l'emploi de la gradine, qui diminue fortement après le milieu du IIe siècle. Une influence des sculpteurs nabatéens est remarquée par plusieurs auteurs. Ces portraits funéraires étaient peints, même apparemment les chairs (voir la couleur jaunâtre [antique ?] des bras et du visage du buste d'« Aqimat » au Rijksmuseum van Oudheden de Leyde [pl. 3], ou les pommettes rouges [évoquant du maquillage] de la « Belle de Palmyre » de la Ny Carlsberg Glyptotek de Copenhague [pl. 1]), pourvus d'incrustations (pour les yeux et les bijoux) en pierre, précieuses ou non, verre et métal, pour la plupart disparues, puis finalement protégées par une couche de cire (blanchie et appliquée à chaud, la « cire punique » de Pline et Vitruve) polie, formant la *ganôsis*. Certains détails, essentiellement les bijoux et les globes oculaires, étaient parfois dorés à la feuille, sur un *bolus* d'ocre jaune ou rouge. Les marbres blancs utilisés à Palmyre sont tous importés de Grèce et d'Asie Mineure, aucune carrière n'existant à proximité. On peut regretter qu'aucune contribution ne s'y consacre spécifiquement, ni aux « marbres de couleur ». L'exemple de Sagalassos montre à quel point l'éloignement et la difficulté d'acheminement de ces matériaux lourds et fragiles n'empêchaient pas leur utilisation dans des projets de prestige, ou pour la grande statuaire. Le transport de colonnes en granite rose du désert égyptien ou en granit gris de Troade, parfois récupérées sur d'autres chantiers, était également parfaitement maîtrisé. La problématique des ateliers, totalement absente en ce qui concerne Palmyre, est partiellement abordée par une étude de Julia Lenagan qui met à jour la notion d'École de sculpture d'Aphrodisias, lancée par Maria Floriani Squarciapino en 1943. La situation est on ne peut plus différente qu'à Palmyre : nous sommes en Carie, à côté de carrières de marbre. La production étudiée consiste en portraits, essentiellement honorifiques, et en sculpture idéale. Elle bénéficie aussi d'un corpus exceptionnel de signatures. Cette situation est évidemment unique dans le monde romain : une ville avec ses propres carrières, des sculpteurs identifiés par des signatures, prisés à Rome même, de nombreuses œuvres à Aphrodisias (et ailleurs) et un atelier de sculpteur tardo-antique fouillé. L'auteur tente en outre, de façon extrêmement intéressante et avec une grande finesse d'analyse, d'identifier un type statuaire (satyre portant le bébé Dionysos

sur le bras) préférentiellement sculpté et adapté dans un atelier local, probablement sur la longue durée et en formats différents. Évidemment, toute comparaison avec Palmyre est totalement impossible. On reste donc sur sa faim quant aux ateliers et sculpteurs qui ont produit cette quantité de reliefs funéraires palmyréniens dans la même cité pendant environ deux siècles et demi. Pour l'éclairer, on devra sans doute se rapporter au septième volume de la série, la publication de la thèse de doctorat de Julia Steding, *Carvers and Customers in Roman Palmyra: The Production Economy of Limestone Loculus Reliefs*, Turnhout, Brepols, 2022. Cécile EVERS

Rubina RAJA (Ed.), *The Small Stuff of the Palmyrenes. Coins and Tesserae from Palmyra*. Turnhout, Brepols, 2022. 1 vol. broché, 21 x 28 cm, XV + 179 p. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 5). Prix : 130 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59760-7.

Ce volume qui réunit une dizaine de contributions fait écho à une rencontre exploratoire organisée par Rubina Raja à Copenhague en 2019 autour des tessères et du petit numéraire de bronze de Palmyre. Il s'agissait en particulier de réfléchir à nouveaux frais aux contextes de création, de fabrication et d'utilisation des tessères, ainsi qu'à leur exploitation dans l'étude des pratiques sociales et religieuses palmyréniennes. La rencontre et le volume constituent en réalité un appel appuyé à une mise à jour systématique du *Recueil des tessères de Palmyre* (H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, A. Caquot, Paris, 1955), principal corpus disponible aujourd'hui. Rappelons la richesse de la documentation : plus de 1100 types, pour certains attestés en plusieurs dizaines d'exemplaires, objets moulés de formes diverses, figurés et inscrits, certains étant par ailleurs estampillés du sceau du probable commanditaire. Il s'agissait aussi d'appeler à une nouvelle étude systématique des monnaies de Palmyre. On croise donc ici plusieurs spécialistes de l'épigraphie et de la religion palmyrénienne ou de la numismatique de la Syrie romaine, au sens large. – Constatant le faible effort déployé jusqu'ici pour définir des critères permettant une classification chronologique des tessères, J.-B. Yon s'emploie à croiser la poignée de jetons assurément datés par des inscriptions et les informations prosopographiques livrées par ces documents et par l'épigraphie de la ville. A. Kubiak-Schneider explore pour sa part quelques arguments (textes, images) qui permettraient d'établir les fonctions précises de ces objets, par-delà l'interprétation traditionnelle selon laquelle ces jetons permettaient d'accéder aux banquets et/ou de bénéficier de diverses distributions alimentaires ; en découlent quelques pistes nouvelles comme p. ex. l'idée selon laquelle les tessères pourraient attester non d'une réception mais d'une contribution, peut-être spécifiquement liée à une charge sacerdotale (mais voir déjà les propositions de J.-G. Février dans sa recension du *RTP*, dans *RHR* 148.2 [1955], p. 217-220). Bien conscient des différences de nature pouvant exister entre les images officielles de la cité et celles liées à des sous-groupes spécifiques de la population, T. Kaizer explore les logiques qui sous-tendent la création d'une figuration homogène des rituels, des prêtres et des divinités, dans un environnement religieux par nature hétérogène et puisant à des fonds très divers. E. H. Seland nous mène du côté de l'iconographie en explorant les représentations sur tessères de dromadaires ; il constate l'extrême rareté des figurations de l'animal bâté et rappelle

partizipieren und Gewinne zu erwirtschaften (S. 145). Der letzte Teil ist dann den Transformationen gewidmet. In ihm findet sich ein Beitrag von Wolfram R. Keller zum Spätmittelalter („Chrematistische Poetik. Mentale Haushaltsführung in Geoffrey Chaucers *Traumvisionen*“, S. 157-175) und ein weiterer von Helmut Pfeiffer zur Frühen Neuzeit in Italien („Temporalisierung der *Oikonomia*. Leon Battista Albertis *Della famiglia*“, S. 177-201). Den Abschluss bildet ein Aufsatz von Birger P. Priddat über neue und differierende *Oikos*- und *Polis*-Konzepte in der Frühen Neuzeit, die in herrschaftskritischer Art und Weise das Vehikel für die Entwicklung einer bürgerlichen Idee über die Handelsentwicklung der Märkte bildeten („Die Oikos/Polis-Differenz als prägende Struktur der neuzeitlichen Ökonomie/Politik-Formation“, S. 203-226). Insgesamt bildet der Sammelband eine interessante Lektüre, aus der Sicht des Rezensenten nicht zuletzt und auch gerade aufgrund des Aufzeigens des Spannungsverhältnisses zwischen normativen Texten und strukturgeschichtlichen Realien bzw. Realität. Hinzu tritt die Neubewertung der Sicht auf die Hauswirtschaft, wodurch eine seit Karl Bücher die wirtschaftsgeschichtliche Forschung durchziehende Grundannahme außer Kraft gesetzt wird. Kai RUFFING

Thomas R. BLANTON IV, Agnes CHOI & Jinyu LIU (Eds.), *Taxation, Economy, and Revolt in Ancient Rome, Galilee, and Egypt*. Londres – New York, Routledge, 2022. 1 vol. relié, XVI-186 p., 19 fig., 4 tableaux (ROUTLEDGE MONOGRAPHS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 120 £. ISBN 9780367472207.

Cet ouvrage accompagne un notable renouveau de la recherche sur la fiscalité antique, non plus seulement faite de considérations techniques, mais de réflexions sociologiques, anthropologiques, politiques et socio-psychologiques. Il présente une série d'études de cas diversifiées, à propos de laquelle Jürgen K. Zangenberg (Leiden University) signale toutefois, dans son « épilogue » et avec justesse, qu'il manque une certaine unité (p. 174). Cela d'autant que les deux parties de l'ouvrage correspondent en fait à deux rencontres organisées à Helsinki en 2018 et à San Diego en 2019, dans le cadre des réunions annuelles de la Society of Biblical Literature (Atlanta, GA). La première partie traite de la fiscalité en Égypte et dans l'Empire romain (incluant, en réalité, un chapitre relatif à la Grèce classique) ; la seconde porte sur l'économie de la Galilée avant et après la révolte de 66-73 de notre ère. Ces deux thèmes très spécifiques artificiellement réunis ici donnent le sentiment que la puissance romaine n'est que prédatrice et destructrice, comme si le coût de la guerre appartenait au même registre que l'exploitation fiscale. Dans leur introduction, les trois éditeurs considèrent que l'unité du volume est assurée par le fait qu'il s'agit d'étudier, non plus le point de vue de la puissance romaine, mais celui des provinciaux, afin de mesurer l'effet de la domination romaine sur l'économie locale (p. 3). Ils plaident pour un renversement des perspectives dont on concède qu'il est du plus haut intérêt, des *bénéfices pour Rome* vers les *coûts pour les provinces*. Le pari est original et ambitieux ; il n'est pourtant pas certain qu'il faille à ce point polariser l'enquête sur les dysfonctionnements du système financier – du moins pas uniquement – ainsi que sur les destructions de guerre qui sont indépendantes des institutions et structures économiques et qui, ne l'oublions pas, restent des exceptions. L'empire romain a connu peu de révoltes (voir G. Gambash,

Rome and Provincial Resistance, New York – Londres, 2015, p. 10) et l'on ne saurait en faire des reflets de la norme. Peut-être aurait-il été préférable de publier les deux rencontres séparément, pour éviter tout amalgame malheureux. Mis à part ce regret sur la forme, qui n'affecte en rien l'intérêt des contributions ni la valeur du travail des éditeurs, l'ouvrage recensé apporte plusieurs éléments dignes d'intérêt, même si l'on n'adhère pas ici à tous les arguments présentés. – Passée l'introduction, qui établit l'historique du projet, définit l'orientation que l'on vient de noter et signale les difficultés rencontrées dans un contexte de pandémie mondiale, le premier chapitre est celui de John T. Fitzgerald (« Taxation and Tribute in Early State Thought and Practice », p. 17-41). L'examen survole le Proche-Orient et Rome, en s'attardant essentiellement sur la Grèce classique. L'auteur rappelle qu'en comparaison du nôtre, le vocabulaire antique de l'impôt « was often far messier and not clearly differentiated » (p. 17) ; il distingue l'impôt (versé en interne dans le cadre d'une communauté) du tribut (payé à l'étranger) – distinction étonnamment considérée comme anachronique par J. K. Zangenberg à la p. 165 –, puis rappelle les enjeux politiques des impositions tributaires. À noter que, selon lui, Rome ne justifie pas ses prélèvements, établis seulement selon le droit du plus fort. Ce point particulier pourrait être débattu grâce aux travaux de Jérôme France (citons par exemple son *Tribut. Une histoire fiscale de la conquête romaine*, Paris, 2021, qui s'attache à démontrer les efforts de la puissance romaine pour atteindre l'adhésion des contributeurs). Au chapitre suivant, Agnes Choi se penche sur l'Égypte lagide, plus précisément sur certains aspects très concrets du métier du collecteur d'impôts (p. 42-58). Elle soutient que l'Égypte est devenue ce fameux « grenier à blé » de la Méditerranée, en partie grâce au travail de ces derniers, travail dont elle souligne la complexité. J. K. Zangenberg va jusqu'à écrire, après lecture de ce chapitre, que « tax farming apparently was not money easily made » (p. 167). Dans son épilogue, J. K. Zangenberg propose même d'imaginer les scribes du Nouveau Testament comme les scribes de village égyptiens, non seulement attachés à la tradition religieuse, mais employés également à mesurer les champs, à estimer les récoltes, à calculer les taux d'imposition, etc. C'est une proposition certes difficile à prouver, mais très vraisemblable (voir à ce sujet M. Girardin, « Dans le quotidien du collecteur : l'impôt romain d'après l'archive de Murabba'ât », *Revue de Qumrân* 113 [2019], p. 11-49, sp. p. 24-26 et 28-29). Puis, David B. Hollander propose de considérer l'impôt romain selon trois caractéristiques : opaque, incohérent, injuste (p. 59-71). Sans se perdre dans des spéculations chiffrées, il admet que Rome ne devait pas toucher des sommes considérables au titre de l'impôt, mais que le coût pour les contribuables était multiplié par les amendes, pénalités, confiscations, réquisitions, liturgies, corvées, ainsi que par les emprunts monétaires nécessaires pour les acquitter. D. B. Hollander plaide ensuite pour l'imprévisibilité des impôts romains, opaques pour les contribuables, avant de faire de l'adaptation romaine aux réalités locales une preuve de l'injustice du système puisque les provinces ne sont pas toutes taxées de la même manière, que de nombreux privilégiés sont exemptés de certains impôts quoique pas de tous, etc. On regrette que l'auteur n'ait, à l'inverse, pas signalé que selon le système de valeur des Anciens, cette adaptabilité était justement une forme de justice, les traditions locales étant préservées. Mais, même si l'on n'admet pas vraiment toutes les conclusions de l'auteur, on ne peut qu'apprécier la démarche d'intégrer des réflexions socio-psychologiques dans l'analyse (sur la richesse de cet apport, voir M. Girardin,

L'offrande et le tribut. Histoire politique de la fiscalité en Judée hellénistique et romaine, Bordeaux, 2022, p. 29-31). Le chapitre suivant est une analyse d'un aspect très original du recensement (p. 72-91). Inspiré par l'actualité politique américaine, Anthony Keddie parvient à montrer que les données du recensement ne sont pas neutres, mais qu'elles catégorisent les populations (infériorité des femmes, par exemple), que les opérations compilent des données moins utiles au fisc qu'à la régulation sociopolitique (l'impôt prélevé pour le *fiscus Iudaicus* étant vu comme une répression permise par ces données), enfin contraignent chacun à prêter serment de fidélité à l'empereur, ce qui peut être un obstacle pour les Juifs. Le point de vue des auteurs des évangiles et des Actes des Apôtres est ensuite étudié, montrant comment ces textes participent à la normalisation du discours institutionnel discriminatoire des pratiques du recensement (p. 81-86). Cette partie, on le voit, souligne plusieurs éléments négatifs de l'impôt romain, Agnes Choi allant jusqu'à écrire que le système d'affermage ptolémaïque diffère du système romain en ce qu'il offre des sécurités aux contribuables (p. 42), comme si de telles sécurités n'apparaissaient pas dans le monde romain. Dans son épilogue, J. K. Zangenberg imagine, avec l'arrivée de la puissance romaine, l'apparition d'impôts nouveaux (p. 168) malgré ce que démontrent A. Keddie (p. 76) et d'autres travaux (A. Keddie, *Class and Power in Roman Palestine*, Cambridge, 2019, p. 130-132 ; M. Girardin, *op. cit.*, p. 301-302). Il écrit ainsi que « the financial burden might, in fact, […] have been higher in Judea than in many other parts of the empire » (p. 168), ce qui est encore loin d'être prouvé et, vu le passif sur cette question, à laquelle des soupçons d'antisémitisme antique ont été mêlés dès le XIX^e^ siècle (voir par exemple L. Goldschmid, « Les impôts et droits de douane en Judée sous les Romains », *Revue des Études Juives* 34 [1897], p. 192-217), la question devrait être soulevée avec prudence. On voit enfin l'orientation spécifique de l'ouvrage vers les recherches bibliques, constituant l'unité de la partie sur un plan secondaire. – Les quatre chapitres de la partie suivante présentent quelques indices archéologiques liés à l'économie de la Galilée romaine. Mordechai Aviam signale que la région était prospère, capable de financer d'impressionnants ouvrages de défense quand éclate la révolte, puis qu'elle récupère vite des destructions qui ont été sans doute très exagérées par Flavius Josèphe (p. 95-107). Il présente ainsi la continuité d'occupation sur le site de Tell Rekhesh (Basse Galilée) comme étant la norme et la destruction totale d'Iotapata (Tell Jafat) comme une exception. J. K. Zangenberg lui répond qu'il ne peut pas le suivre sur ce point, que l'absence de traces de destructions n'est pas conclusive, que peut-être les villages non touchés sont justement l'exception et non la règle (p. 169-170). C. Thomas McCollough montre que, non loin de Iotapata, le village de Khirbet Qana, relativement isolé jusqu'à la guerre, profite largement par la suite d'afflux de réfugiés et de l'ouverture de routes romaines, prospérant largement dans la deuxième moitié du I^er^ siècle (p. 108-125). Mais il signale aussi des efforts « délibérés » de maintenir les traditions juives malgré le développement du commerce et les changements de mode de vie. Puis, David A. Fiensy pose une question ancienne en des termes volontairement provocants : « Was the Galilee prosperous or desperately poor ? » (p. 126-139). Ayant rappelé, en suivant T. Grünewald, *Räuber, Rebellen, Rivalen, Rächer*, Stuttgart, 1999, que les bandits sont omniprésents dans le monde romain et non le reflet d'une crise économique, que l'appellation *latro*/λῃστής peut être un simple outil de discréditation d'un adversaire politique, que de nombreuses causes poussent des hommes au brigandage et

non seulement la crise économique (par exemple la désertion de militaires, l'évasion d'esclaves, etc.), il en vient à un apport très innovant : s'appuyant sur des travaux récents menés sur la piraterie en Somalie, il soutient que le développement du brigandage nécessite un État suffisamment présent et stable pour offrir des marchés et divers services utilisés pour écouler le fruit du vol, quoique suffisamment faible pour ne pas limiter les affaires. Il en conclut qu'après la grande efficacité du régime hérodien, la faiblesse et la corruption du régime des procurateurs romains a offert le parfait équilibre entre stabilité et faiblesse, favorisant l'accroissement du brigandage. Quoique fascinante, cette proposition, malheureusement, est affaiblie par deux points : le premier, c'est qu'on en revient, au bout du compte, à supposer qu'avec la présence romaine le brigandage s'accroît, ce qui n'est pas prouvé et semblerait même contredire ce qui a été écrit quelques pages plus tôt sur l'omniprésence du brigandage ; le deuxième, plus gênant, vient de ce que l'historien cite un article du magazine *The Economist* présentant au grand public l'article scientifique concernant la piraterie somalienne. La consultation de cet article (Olaf de Groote, Matthew D. Rablen, Anja Shortland, « Gov-aargh-nance – 'even criminals need law and order », *Economics of Security Working Papers* 46 [2011], p. 1-34) révèle combien cette conclusion est en réalité difficile à appliquer à l'Antiquité. Les pirates somaliens ont besoin d'un État, en effet, fortement corrompu pour leur offrir la qualité des services publics de manière illégale, mais les services en question sont : un port d'ancrage pour dissimuler les navires détournés, les moyens de stocker et conserver les marchandises qu'ils ne peuvent exploiter ni revendre directement (pétrole non raffiné par exemple), en attendant que s'achèvent les négociations avec les armateurs lésés, voire des services plus anachroniques encore, comme l'établissement de nouvelles immatriculations pour les navires, le recours à des experts analystes estimant la valeur des biens détournés pour fixer la rançon, le recours à des négociateurs professionnels pour mener les tractations, des gardes policières surveillant les otages, etc. Les économistes écrivent bien que ce qu'ils révèlent ne concerne que la piraterie « sophistiquée » et concluent que « we cannot be sure that our results […] can be generalised to other forms of crime » (*art. cit.*, p. 21). Tant que les brigands de Judée romaine ne détournent pas de supertankers, mais des marchandises directement consommables ou revendables, l'application de ce modèle reste très problématique. Enfin, James Riley Strange constate qu'à Shikhin (l'Ἀσωχίς de Fl. Josèphe), une nouvelle industrie se développe dans les dernières décennies du I^er^ siècle, la production de lampes imitant un modèle jusque-là uniquement attesté en Judée (p. 140-162). Après avoir longuement signalé les complexités à repérer archéologiquement les réfugiés, il propose que cette nouvelle industrie révèle à la fois l'apport d'une population nouvelle et de nouvelles techniques. On tiendrait ici la plus claire attestation de l'arrivée de réfugiés en Galilée après la guerre, accompagnant un développement économique de la région. La conclusion va dans le sens de travaux de plus en plus nombreux parmi les biblistes, qui considèrent l'évangile de Marc comme une composition de milieux juifs réfugiés en Galilée après la guerre (*e.g.* William E. Arnal, « The Gospel of Mark as Reflection on Exile and Identity », dans W. Braun et R. T. McCutcheon (Eds.), *Introducing Religion*, Londres, 2008, p. 57-67). La proposition de J. R. Strange pourrait véritablement confirmer ces mouvements de population. – Que conclure de cet ouvrage ? Des données intéressantes sont livrées à propos de nombreux sujets et soulignent combien la Galilée semble avoir profité de la destruction

de Jérusalem pour se développer (pour une image plus nuancée, Rick Bonnie, *Being Jewish in Galilee, 100-200 CE. An Archaeological Study*, Turnhout, 2019, cf. *AC* 89 [2020], p. 364-366). On voit donc que la fiscalité romaine n'était pas si oppressive qu'elle limitât les productions de richesses et restreignît le commerce. On pourrait ainsi, pour finir, conclure avec cette remarque nuancée de Jérôme France (*op. cit.*, p. 405) : « l'impérialisme romain pouvait être brutal et cupide, il ne manifestait guère d'état d'âme, mais il avait au moins quelque chose à offrir. » Michaël GIRARDIN

Jean-Marc DOYEN, *Prolégomènes à l'économie des Celtes. Innovations technologiques, entrepreneuriat et marchés financiers en Gaule avant César*. Bruxelles, Éditions Archaion, 2018. 1 vol. relié, 189 p. Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-87214-001-5.

Cette monographie de Jean-Marc Doyen, publiée par les Éditions Archaion, se constitue d'un avant-propos de l'auteur, d'une introduction et de dix chapitres dans lesquels sont disséminées 33 figures. Jean-Marc Doyen, archéologue et historien de l'Antiquité tardive n'en est pas à son coup d'essai car il est l'auteur d'une vingtaine de monographies et a signé plus de 200 articles. Frustré par la vision primitiviste qu'ont certains chercheurs, l'auteur est retourné aux sources de sa formation, la protohistoire et s'est décidé à écrire ces prolégomènes dont l'objectif est annoncé dès l'avant-propos (p. 7-15) : défendre l'existence d'une économie celte à l'âge du fer, afin de s'ériger contre le point de vue des primitivistes, déniant aux peuples celtes une quelconque existence « civilisée » avant l'arrivée romaine. Cette volonté de l'auteur est telle qu'il dit revendiquer « pleinement [son] subjectivisme et […] l'assume[r] jusque dans ses excès » (p. 13). Le ton, presque acerbe, de l'auteur reflète selon ses propres dires une « propension presque viscérale à une certaine forme de provocation vis-à-vis de la *doxa* » (p. 9). L'introduction (p. 17-28) s'articule autour d'une présentation des sources utilisées par J.-M. Doyen pour contrer le parti pris des sources externes ou la presque absence de sources littéraires émiques qui permettraient de prouver l'existence d'une économie chez les civilisations celtiques avant l'arrivée des Romains. Archéologie, numismatique et épigraphie seront donc mobilisées par l'auteur pour donner « des réponses, du moins quelques pistes de réflexion qui mériteraient d'être explorées à l'avenir » (p. 17). Le premier chapitre (p. 29-36) s'intéresse aux composantes sociales de la Gaule préromaine. L'auteur y montre l'existence, sur base de l'exemple helvète, d'une division de la société entre ceux qui sont actifs et ceux qui sont passifs quel que soit leur statut. Toutefois, l'auteur rappelle qu'il existait des classes sociales chez les Celtes : une noblesse, à laquelle se rallie la deuxième classe qu'est la classe moyenne, et enfin la classe, parfois proromaine, des magistrats. Le deuxième chapitre (p. 37-74) porte sur les innovations technologiques et leur impact sur la croissance économique. J.-M. Doyen montre que ces innovations technologiques agricoles – faux, araire évolué, tonneaux, etc. – ont permis « la création rapide de surplus » (p. 38) vendables et transportables. À côté de ces innovations agricoles, l'auteur mentionne rapidement d'autres innovations : saloirs, maréchalerie, charronnerie, menuiserie, etc. qui « induisent peu ou prou, un accroissement de la productivité et, partant, un développement simultané du bien-être des populations par l'enrichissement de la classe moyenne, celles des artisans » (p. 74). Le troisième chapitre (p. 75-86) est consacré aux investissements

parfaitement la réflexion des Grecs, ce peuple qui distingue l'unique / le petit nombre / le grand et fonctionne mathématiquement avec le grand nombre (démos) tandis que l'empire perse est régi par l'unique, l'absolu assisté du petit nombre. Les Grecs ont tenté de comprendre le fonctionnement de cet empire, mais leur travail souvent déformé demande aux chercheurs actuels une analyse profonde des textes, excluant toute confusion, interrogeant le texte de manière littérale, nécessitant donc une archéologie du texte et une comparaison avec des sources à la fois grecques et non grecques. Alexandre Tourraix signe un livre important, accessible et qui rappelle des évidences en matière de recherche et de prudence dans nos relations avec les sources.

Camille MOSTAERT

Kristin KLEBER (Ed.), *Taxation in the Achaemenid Empire*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2021. 1 vol. relié, VI-434 p., 6 ill., 43 tableaux (CLASSICA ET ORIENTALIA, 26). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11597-1.

Quelques survols généraux des structures fiscales des régimes antiques, ou plus largement « prémodernes », ont été publiés ces quinze dernières années, notons en particulier Hilmar Klinkott, Sabine Kubisch et Renate Müller-Wollermann, *Geschenke und Steuern, Zölle und Tribute. Antike Abgabenformen in Anspruch und Wirklichkeit*, Leyde – Boston, 2007 ; Peter F. Bang et Christopher A. Bayly, *Tributary Empires in Global History*, Basingstoke, 2011 ; Andrew Monson et Walter Scheidel, *Fiscal Regimes and the Political Economy of Premodern States*, Cambridge, 2015 ou encore, tout récemment, Jonathan Valk et Irene Soto Marín, *Ancient Taxation. The Mechanics of Extraction in Comparative Perspective*, New York, 2021. Après ces travaux, considérables par leur envergure et innovants par leurs démarches, il pourrait paraître superflu de consacrer un colloque entier et un volume à la fiscalité d'un seul empire antique. Il faut pourtant se réjouir de ce que de si ambitieux programmes de recherche sont encore menés, capables de construire des connaissances qui ne sont pas simplement synthétiques (voire superficielles), mais d'approfondir réellement des sujets complexes et, en vérité, immenses. Il n'était pas inutile de proposer une nouvelle mise au point sur la fiscalité achéménide, plus de trente ans après la publication de l'ouvrage dirigé par Pierre Briant et Clarisse Herrenschmidt, *Le Tribut dans l'Empire Perse*, publié à Louvain en 1989. Les sources se sont considérablement multipliées, les débats à leur propos sont encore nombreux et tous les sujets n'avaient alors pas été traités. On peut certes regretter avec l'éditrice du volume (p. 1), que les deux contributions prévues consacrées à l'Iran n'aient pu être publiées, de même que celle qui devait discuter des parchemins araméens de Bactriane. Pourtant, aucune archive n'est entièrement oubliée car, de manière indirecte, plusieurs chapitres se penchent sur les documents des fortifications de Persépolis ou encore sur les parchemins araméens de Bactriane. L'effort de chaque contributeur pour produire un ensemble fluide et cohérent permet de nombreux échanges entre les chapitres et aboutit ainsi à un panorama très complet de ce qui peut être connu de la fiscalité achéménide. On ne trouve jamais de liste précise et factice d'impôts, qui serait le fruit d'un malheureux travail d'harmonisation de sources trop diverses. Comme l'écrit Kristin Kleber dans son introduction, « even though the overall picture remains patchy, it is important to take stock of what we have and where our

gaps are » (p. 1). Ainsi, avec une grande rigueur méthodologique, d'innombrables suggestions, propositions, corrections sont apportées sur plusieurs dossiers et tous les chapitres font justement de tout ce que la science ignore encore l'objet le plus stimulant de l'investigation. On appréciera du reste le très grand nombre de tableaux et de citations, qui permettent au lecteur d'avoir accès à de très nombreuses sources de première main. On ne peut que féliciter l'éditrice pour ce beau travail d'édition et pour le choix des contributeurs. – Sans surprise, c'est la Babylonie qui se taille la part du lion dans cet ouvrage, en raison de la richesse de sa documentation. Un long premier chapitre de Kristin Kleber replace le système achéménide dans la longue durée en remontant au deuxième millénaire avant notre ère (p. 13-152). Elle questionne minutieusement les évolutions et permanences des structures et montre au bout du compte que la fiscalité antique défie les modèles de la *New Fiscal History*, laquelle distingue trop artificiellement le « domain state » du « tribute state » et du « tax state » (p. 135-140). Odette Boivin montre, à partir du cas de Larsa au VI^e^ siècle, que l'*ilku* était une réalité très variable, le terme « functioned […] as a fiscal hypernym for various obligations » (p. 153-175, cit. p. 169). La région de Nippur est étudiée par Benjamin Dromard, non tant à partir des archives de la famille Murašû au V^e^ siècle, qu'à l'aide de données plus anciennes révélant là encore l'héritage néo-babylonien des structures achéménides dans la région (p. 177-234). Les archives des déportés d'origine judéenne et ouest-sémitique lui servent de témoin pour réexaminer cette archive plus tardive et bien connue, en s'intéressant longuement aux carrières des intermédiaires et des agents du fisc. Enfin, Olga V. Popova examine l'archive de la famille Gallābu à Ur (p. 235-244) et démontre que les Achéménides ont tâché d'augmenter leurs revenus à la fois en mettant en culture de nouvelles terres, et en taxant les terres du sanctuaire de Sîn. La deuxième partie de l'ouvrage fait intervenir ensemble l'Égypte et le Levant. Damien Agut-Labordère exploite la documentation démotique pour jeter quelques lumières sur la fiscalité achéménide dans la vallée du Nil ; il montre en particulier qu'en 510, Darius a détourné à son profit une dîme qui jusque-là revenait au temple d'Amon. Le papyrus *TAD* C3.7, un registre fiscal lié aux entrées et aux sorties de navires dans un port égyptien, est soigneusement étudié par Margaretha Folmer (p. 261-300), qui en examine notamment le formulaire et de nombreux aspects linguistiques ; elle parvient à en déduire que la collecte est le fait des agents locaux, même dans le cas des impôts royaux, et qu'un même document peut enregistrer des impôts « locaux » et des impôts royaux. On reste en Égypte avec la contribution de Christopher J. Tuplin, qui revient sur le dossier araméen d'Aršama (p. 301-326) ; il conclut, de manière intéressante, sur la faible contribution de ce dossier à la question fiscale, mais, après un rigoureux examen du vocabulaire, démontre la très grande variabilité des termes fiscaux d'une région à l'autre, d'un siècle à l'autre, de sorte qu'il faut s'interdire d'extrapoler les informations d'une archive sur l'ensemble de l'empire. Une vue générale du Levant, depuis Sidon et Damas au nord jusqu'à Gaza et au Néguev au sud, est proposée par André Lemaire (p. 327-354). L'historien démontre la grande variété des cas particuliers à l'échelle d'une région si restreinte et, en particulier aux p. 339-341, affirme de nouveau la nature fiscale des ostraca iduméens du IV^e^ siècle, malgré l'interprétation d'Ada Yardeni et Bezalel Porten dans leur *Textbook of Aramaic Ostraca From Idumea*, Winona Lake (2014-2020, pour les quatre volumes parus à ce jour). Il s'avère qu'en 2016, Ada Yardeni semblait elle-même sur le point de l'admettre. Puis, Jason M. Silverman

approfondit le cas de la Judée à partir des sources bibliques (p. 355-387). Après une analyse exemplaire des textes, il montre que l'essentiel de la structure financière de la région à l'époque perse devait être le travail forcé (esclaves du temple de Jérusalem, lévites considérés ici comme attachés au sanctuaire, corvée) et une « fiscalité informelle » autour du temple qui serait favorisée par la monarchie en raison des intérêts économiques induits. Dans la troisième partie de l'ouvrage, Raymond Descat revient sur l'*Économique* du Pseudo-Aristote (p. 391-403) et tâche de démontrer que les sources de l'auteur, lorsqu'il définit l'économie satrapique au livre II, lui viennent de la Carie hécatomnide. De fait, l'historien démontre que les diverses anecdotes données sur le financement du roi Mausole répondent point par point à la liste des six revenus de l'économie satrapique. Pour finir, Alexander Schütze réexamine les inscriptions araméennes des « objets rituels » découverts à Persépolis entre 1936 et 1938 (p. 405-424). Il en souligne la nature fiscale, ces objets ayant été apportés au palais en guise de tribut, *ʿškr*, un terme également attesté dans les ostraca iduméens et qu'il rapproche de l'akkadien *iškaru*, définissant un produit manufacturé. Il tâche de reconstruire l'administration de l'Arachosie à partir des données de ces inscriptions et suggère notamment que le *sgn*, plutôt qu'un « préfet », pourrait être un artisan local supervisant la production de l'objet destiné à être offert au roi. Les lignes de force de cet ouvrage sont claires : il n'existe pas de « fiscalité achéménide », tant les structures sont variables d'une époque à l'autre, d'une région à l'autre. C'est la diversité qui caractérise les systèmes fiscaux sous domination perse, comme permet d'en rendre compte le tableau synthétique des p. 6-7 qui récapitule les données de l'ensemble des contributions. Le vocabulaire, parallèlement, change aisément de sens et peut déguiser des réalités multiples sous un même vocable. Les revenus sont prélevés par des agents locaux, qui en gardent une partie pour leurs propres besoins et transfèrent au roi les revenus attendus par lui. La grande majorité du système, quelle que soit la région examinée, semble constituée de formes diverses de travail forcé, majoritairement de corvée ou de service militaire. Ceux-ci peuvent être compensés en nature ou en argent, phénomène dont la fréquence semble s'accélérer. Enfin, le rapport entre les temples et la fiscalité royale, approché dans plusieurs chapitres, semble entraîner des conclusions soit contradictoires, soit diversifiées selon la région examinée. Dans certains cas, les temples ont été favorisés par la monarchie ; dans d'autres, ils ont été peu à peu assujettis à des prélèvements ; dans plusieurs, ils semblent avoir participé à la collecte, d'une manière ou d'une autre. Quelles sont les raisons de ces traitements différenciés, si tant est que le traitement ait été réellement variable ? Cet angle d'approche méritera peut-être à l'avenir un examen détaillé. En tout cas, cet ouvrage est du plus haut intérêt pour quiconque travaille sur la fiscalité antique et plus largement sur l'histoire politique, sociale et économique des diverses régions dominées par la dynastie achéménide, y compris dans des périodes antérieures ou ultérieures, tant la perspective ici donnée est ouverte.

Michaël GIRARDIN

Iris DÄRMANN & Aloys WINTERLING (Eds.), *Oikonomia und Ökonomie im klassischen Griechenland. Theorie – Praxis – Transformation*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2022. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, 236 p. Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-12745-5.

on *Supplementa Grumentina*, which will be a more appropriate place to go further into these issues. – In conclusion, I can only agree with the evaluation of my highly estimeed and good friend Heikki Solin: "l'autore ha fatto in sostanza un buon lavoro" [p. 13] and "E infatti sarà difficile trovare delle lacune" [p. 10] (when Solin writes that he cannot add anything to the prosopographical data of the individuals, this is a huge compliment indeed). In fact, this work can and should be the starting point of a plethora of studies (why not MA dissertations?) on matters as diverse as multilingualism in Lucania (witness the remarkable preference for Greek in Velia, and the rare Oscan testimonies all around); religion, priesthood and identity; women; institutions; slaves; links with the imperial house – to name only a few possibilities. As for Solin's concluding remark: "Quest' opera quindi segna l'inizio di un promettente percorso in cui l'autore sempre più s'impadronirà dei segreti del mestiere di antichista." I would confirm that Sansone is indeed more than well on his way – this work is a truly outstanding example of epigraphical, historical and philological mastery in the full sense of the word. I add two suggestions, which do not relate to Sansone himself. To the publisher Edizioni Quasar: please provide an electronic version of this book too. Much as we need beautifully printed books, consultation of this work would be enhanced by a searchable digital version. And to fellow-epigraphists: please consider, even if only provisional, announcements of your new epigraphical finds. Don't let historians wait for years to share your treasures. Again, this does not take away the everlasting need for good and proper critical editions/ commentaries in book or article form. Christian LAES

Bruce Vivash JONES, *The History of Veterinary Medicine and the Animal-Human Relationship*. Great Easton, 5m Books, 2021. 1 vol. relié, 24,5 x 17 cm, XIX-580 p., 16 pl. Prix : 85 £. ISBN 978-1-78918-118-0.

Contrairement à l'histoire de la médecine antique, celle de la médecine vétérinaire ne connaît pas encore de synthèse satisfaisante. Le vétérinaire anglais Bruce V. Jones, déjà auteur de plusieurs articles d'histoire de la médecine vétérinaire, a souhaité combler cette lacune. Son histoire mondiale de la médecine vétérinaire, de l'Antiquité à nos jours, regroupe les traditions et les pratiques de tous les continents, Amérique, Asie, Afrique, Australie, avec une place particulière pour le bassin méditerranéen, d'où viennent les textes les plus anciens, et pour l'Europe, où est née la médecine vétérinaire moderne. L'auteur suit la voie qu'ont ouverte un certain nombre de vétérinaires, comme E. Leclainche, F. Smith, D. Karasszon et R. E. Walker (bibliographie p. 5-7), dont les travaux sont maintenant dépassés. L'ouvrage se divise en deux ensembles distincts, comme le suggère le titre : une première partie historique, par région et par période (Chapitre 1. « Égypte, Mésopotamie, Levant et Perse », 2. « Culture grecque », 3. « Carthage », 4. « Empire romain », 5. « Empire romain d'Orient », 6. « Développements médicaux et vétérinaires islamiques », 7. « Asie de l'est », 8. « Asie du sud », 9. « Amériques », 10. « Australasie », 11. « Afrique ») ; cette partie est complétée par un ensemble sur le développement moderne de la discipline en Occident (12. « Moyen Âge et Renaissance », 13. « Bases scientifiques de l'évolution », 14. « Création des écoles vétérinaires », 15. « Arrivée de la médecine vétérinaire en Amérique du nord », 16. « Du XIX^e^ au XXI^e^ siècle ». La deuxième partie (chap. 17 à 26) se focalise au

contraire sur chaque animal dans sa relation avec l'homme : biologie, histoire de sa domestication, sources de notre documentation (rappels de la première partie), relations avec l'homme, relevé des épizooties. Tous les animaux domestiques semblent concernés : dans l'ordre, équidés, bovins, caprins et ovins, porcins, chiens, chats, volaille, camélidés, et même les animaux aquatiques, murènes, grenouilles… Les maladies des animaux font l'objet d'un tableau nosologique et de l'historique de la découverte de leurs causes et de leur traitement (ex. p. 330-331). L'ouvrage se termine par trois appendices : le premier propose quelques réflexions sur la zoopharmacognosie, l'automédication animale (p. 551-554), le second recense les principales publications vétérinaires en anglais (p. 555-565), le troisième propose une chronologie mondiale des auteurs vétérinaires (p. 566-572). Un rapide index anglais termine l'ouvrage. Le public visé est non spécialiste de l'Antiquité, puisque les chapitres de la première partie commencent par rappeler le contexte historico-culturel et le développement concomitant de la médecine ; en revanche les maladies des animaux sont supposées déjà connues du lecteur. Chaque chapitre se termine par une bibliographie en langue anglaise. L'auteur, qui est vétérinaire, apporte son expertise sur les maladies des animaux, en se servant des termes modernes (en anglais) qu'il fait coïncider avec les noms anciens ou étrangers (par exemple *craurus* (*sic*) dans Aristote = Contagious bovine pleuro-pneumonia, p. 343). Pour faire cette synthèse, l'auteur a dépouillé une bibliographie secondaire impressionnante, elle-même synthétique de chaque région et chaque époque, et a cherché pour chaque animal, dans les annales depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne, les évènements importants ayant affecté les animaux dans tous les pays. C'est donc par le côté vétérinaire que cet ouvrage est le plus intéressant. On y apprend que la podagre des bœufs chez Aristote est la fièvre aphteuse (p. 63), la fièvre caprine chez Varron la brucellose (p. 79), le *morbus alienatus* de Végèce [II, 87] un anthrax (p. 344). Sa démarche se fonde sur le diagnostic rétrospectif (souvent à partir d'un seul symptôme ; les textes antiques ne sont pas cités), et la science antique est évaluée à l'aune des connaissances modernes, sans tenir compte du genre littéraire : Virgile, Pline, Galien et Élien sont examinés côte à côte comme autant de sources scientifiques modernes (p. 79-86). Il est donc possible d'identifier l'épizootie du Norique (un anthrax, p. 80 et p. 344), la cinquième plaie d'Égypte (p. 34, un anthrax), la sixième, un anthrax aussi (p. 344). L'auteur hérite de la vision progressiste de l'histoire de la discipline que l'on trouvait déjà chez les autres historiens vétérinaires modernes. Le progrès, forcément orienté à la hausse, est empêché par la religion (p. 33, 38, 97), la superstition (p. 98), la mort de Galien (p. 98) ou le méthodisme (p. 104). Cette idée en réalité simpliste d'un progrès qui mènerait doucement vers nous est un présupposé méthodologique implicite qui n'est jamais examiné ; elle ne pourrait se fonder pourtant que sur une chronologie irréprochable, qui est loin d'être acquise pour l'Antiquité ; de plus, la place et la définition de la « religion » en matière vétérinaire n'est jamais interrogée ; la médecine dite « magique » a pourtant fait l'objet d'un certain nombre de réflexions (*e.g.* Nicoletta Palmieri, *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale : aspects historiques, scientifiques et culturels*, Saint-Étienne, 2003 ; Jacques Jouanna et Michel Zink, *Hippocrate et les hippocratismes : médecine, religion, société*, Paris, 2014). Les auteurs antiques sont donc classés selon une échelle de valeurs fondée sur l'approche scientifique moderne. Paradoxalement (mais il s'agit encore d'une idée reçue dont l'auteur n'a pas vu la contradiction avec la précédente), l'Empire romain a de moins

bonnes connaissances vétérinaires que le monde grec avant lui (p. 321), même s'il reprend leur expertise (p. 69) ; « les Romains déplorent leurs mauvaises pratiques vétérinaires » ; heureusement, la période byzantine viendra de nouveau montrer le chemin (p. 69). C'est le côté philologique de l'ouvrage qui laisse le plus à désirer pour les antiquisants. À cause de la rareté des notes, certes habituelle dans un ouvrage de vulgarisation, il est impossible de trouver la référence des textes que l'auteur évoque rapidement à l'appui de ses interprétations nosologiques. On regrettera les coquilles dans les mots latins et les noms propres : il faut rétablir *cyathiscus* p. 61, *Paxamos* p. 65, *iucunde* p. 76, *Epictetus* p. 84, *Hermerius* et *purgatio capitis* p. 93, *Incitatus* et *iumentarius* p. 99, *Ramayana* p. 177, *alienatus* p. 344. Le nom de l'hippiatrie en latin, *mulomedicina*, a donné lieu à un contresens : il ne s'agit pas de médecine des mules (p. 94, 99), mais de médecine des équidés en général ; Végèce ne s'intéresse pas aux mules dans sa *Mulomedicina* (p. 320), mais aux chevaux de course et aux chevaux de l'armée. L'auteur n'a pas vérifié lui-même les textes qu'il citait de seconde (voire de troisième) main : p. 91, la cigogne de Pélagonius 18 (*ciconia*) dont les cendres soignent une maladie qu'il identifie comme étant l'anthrax, devient un cygne (*swan*). Le plus contrariant, dans ce travail qui veut montrer la médecine vétérinaire en progrès, sont les erreurs chronologiques. La datation des auteurs vétérinaires antiques est une chose complexe, mais elle a été récemment très débattue et certains points sont maintenant considérés comme acquis. Apsyrtus n'est pas un auteur du IV^e^ siècle après J.-C. comme indiqué p. 89 (voir A.-M. Doyen-Higuet, *LEC* 87 [2019], p. 351-409), ni Eumélus, qui lui est antérieur, du III^e^ siècle (p. 88) ; Pélagonius n'est pas du V^e^ siècle (p. 90 ; voir l'introduction du volume CUF). Je ne comprends du reste pas comment Columelle (dont les dates seraient 4-70, p. 81) peut citer Gargilius Martialis que l'auteur situe au III^e^ s. (p. 87). Ces erreurs viennent du XIX^e^ s., où l'on considérait que le *CHG* regroupait des auteurs des IV^e^-V^e^ siècle, et que Pélagonius latin était une traduction de l'original grec contenu dans le *CHG* – c'est en réalité l'inverse. L'époque d'Hippocrate le vétérinaire n'est pas connue non plus ; il ne peut donc appartenir à une « byzantine school » dont on se demande d'ailleurs ce qu'elle désigne (p. 91). Le Bassus cité par Hiéroclès (p. 96) n'est pas Cassianus Bassus des *Géoponiques* (voir A.-M. Doyen-Higuet *LEC* 70 [2002], p. 32). Il est vrai que la situation de ces auteurs est particulièrement complexe, du fait qu'ils ne sont conservés qu'au sein de plusieurs collections (*CHG*, *Géoponiques*, *Mulomedicina Chironis*) ; mais elle a été récemment éclairée par les ouvrages de synthèse de J. N. Adams, *Pelagonius and Latin Veterinary Terminology in the Roman Empire*, Leyde – New York – Cologne, 1995, d'A. McCabe, *A Byzantine Encyclopaedia of Horse Medicine*, Oxford 2007 – que l'auteur a pourtant lus –, et A.-M. Doyen-Higuet, *L'Épitomé de la Collection d'Hippiatrie grecque*, Louvain-la-Neuve, 2006, qu'il n'a pas lue. Ce désir d'identifier à tout prix les auteurs, même les plus mystérieux, conduit B. V. Jones à adopter la conjecture de Hausmann et Jöchle (p. 57) qui, parce qu'ils ont cru reconnaître la fameuse caverne sur le mont Pélion, font de Chiron un personnage historique de l'époque mycénienne, dans une perspective ouvertement évhéméristе (« The Discovery of Chiron's cave, a Prehistoric School of medicine for Animals and Humans », *Veterinary history* 29 [1988]). On regrettera donc pour finir que l'information philologique trop ancienne de l'auteur et la méconnaissance des sources directes oblitère un travail considérable, d'autant que ce genre d'ouvrage est attendu par tous les historiens des sciences. Valérie GITTON-RIPOLL

les effets de symétrie et de leitmotiv qui sont au cœur de l'esthétique prudencienne. Mais ces commentaires ne se limitent pas à cet aspect et, au contraire, ils s'efforcent d'être les plus complets possibles, mettant en valeur les échos intertextuels, étudiant avec pertinence l'idéal civique et religieux de Prudence et analysant avec précision les données archéologiques. Malgré les qualités du livre, le genre même du compte rendu incite néanmoins à signaler quelques défauts, même minimes. Les coquilles sont inévitables et donc tout à fait excusables, mais on peut signaler celle-ci, qui affecte la traduction (et qui ne se trouvait pas dans la CUF) : dans *Pe.* II, 413 (p. 21), il faut corriger « mon » en « nom » (*nomen* en latin). On peut aussi émettre quelques petites critiques sur l'organisation générale du commentaire : par exemple, j'ai cité plus haut le passage (p. LXVI) où L. Gosserez explique la sélection qu'elle a opérée, mais ces explications sont noyées au milieu de l'introduction ; il aurait été plus pratique, pour le lecteur, de rassembler les données textuelles (choix des extraits, rares divergences avec le texte de la CUF) à la fin de l'introduction. Autre exemple : le commentaire de *Pe.* X rappelle à plusieurs reprises le caractère oriental de saint Romain et il va même jusqu'à « s'interroger sur les raisons pour lesquelles [Prudence] a introduit ce martyr d'Asie Mineure dans un recueil presque entièrement consacré à des saints espagnols ou italiens » (p. 4) ; la réponse est pourtant évidente, et on se demande pourquoi elle est donnée seulement à la p. 51, dans le commentaire de *Pe.* VII : c'est que le nom même de Romain renvoie à la ville de Rome. Mais ce ne sont que des défauts mineurs : l'ouvrage de L. Gosserez est un excellent commentaire, à la fois littéraire et historique, du *Peristephanon*, et il apporte de nombreuses interprétations nouvelles, à la fois sur l'ensemble du recueil et sur chacun des extraits étudiés. Jacques ELFASSI

Harm PINKSTER, *The Oxford Latin Syntax. II. The Complex Sentence and Discourse*. Oxford, Oxford University Press, 2021. 1 vol. relié, 24,6 x 17,1 cm, XXXII-1438 p. Prix : 160 £. ISBN 978-0-19-923056-3.

Harm Pinkster est mort à Amsterdam le 14 décembre 2021, quelques mois à peine après avoir vu la publication de ce second volume de l'*Oxford Latin Syntax* (OLS), à laquelle il a consacré toute son énergie depuis 2004. De l'aveu même de l'auteur (cf. *Lampas* 48 [2015], p. 168-197 et *Problemi e prospettive della linguistica storica*, Rome, 2016, p. 75-92), son entreprise a vocation à remplacer la *Satzlehre* de R. Kühner & C. Stegmann (en deux volumes, 1912) et la *Lateinische Syntax und Stylistik* d'A. Szantyr (1965). De fait, il s'agit d'une synthèse magistrale des recherches en syntaxe latine qui se sont développées depuis plus d'un demi-siècle et dont H. Pinkster lui-même a été l'un des plus remarquables protagonistes. Chef de file de l'école d'Amsterdam, il a renouvelé considérablement l'étude de la linguistique latine, fondée sur le cadre théorique et méthodologique offert par la « grammaire fonctionnelle » de S. Dik, qui distingue nettement les niveaux d'analyse sémantique, pragmatique et proprement syntaxique. Parmi d'autres facteurs qui ont contribué au progrès de la discipline, l'auteur indique encore la disponibilité de nouvelles données, la mise au point de nouveaux instruments de recherche et l'apport des recherches sur la typologie des langues (cf. sa conclusion très sobre à l'article de 2016, p. 89 : « The study of Latin syntax has taken new directions from the early sixties onwards. It has

been stimulated by linguistic research on other languages, its methodology has become clearer, and it has profited from the availability of new instruments »). – Le présent volume, consacré à la phrase complexe et à la grammaire du discours, aborde successivement les matières suivantes, qui se présentent comme autant de monographies exhaustives : les propositions subordonnées, p. 1-470 (caractéristiques générales ; subordonnées actancielles [occupant une « argument position »] et circonstancielles [occupant une « satellite position »] ; subordonnées complément de noms, d'adjectifs et d'adverbes) ; les propositions relatives, p. 471-582 ; la coordination, p. 583-714 ; la comparaison, p. 715-776 ; la prédication secondaire, p. 777-825 ; la structure informative de l'énoncé, l'extraposition et la parenthèse, p. 826-947 ; l'ordre des mots, p. 948-1137 (préalables méthodologiques ; l'agencement au niveau de la phrase et de la proposition ; l'agencement au niveau du syntagme nominal et prépositionnel) ; le discours (types de texte, cohésion textuelle, différentes classes de connecteurs et de particules). L'ouvrage se termine par de substantiels *addenda et corrigenda* au volume 1 (p. 1233-1246), une vaste bibliographie (p. 1247-1302), un *index locorum* couvrant les deux volumes (p. 1303-1355) et un registre des termes grammaticaux et de mots latins, portant lui aussi sur les volumes 1 et 2 (p. 1356-1438). – Les différentes matières traitées dans cet ouvrage sont organisées de manière subtile et originale, illustrées par un très grand nombre d'exemples, situées en diachronie, éclairées par la statistique et expliquées de manière claire et convaincante. Il est impossible de rendre compte, en quelques lignes, de toute la richesse et la profondeur de ce volume, qui propose pour une foule de problèmes des analyses et des solutions tout à fait nouvelles. On relèvera en particulier tout ce qu'apportent à l'étude linguistique des textes latins les recherches récentes en pragmatique et grammaire de l'énonciation, notamment en ce qui concerne les actes de parole et les fonctions illocutoires, les procédés de thématisation, l'ordre des constituants ainsi que la valeur et l'emploi des connecteurs et des particules. H. Pinkster mérite pleinement notre admiration et notre gratitude pour cette syntaxe latine monumentale, qui, à n'en pas douter, restera pour longtemps une œuvre de référence indispensable aux philologues et linguistes. Lambert ISEBAERT

Marco FATTORI, *Studi su accento e* correptio iambica *in Plauto*. Bologne, Pàtron Editore, 2022. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 94 p. (TESTI E MANUALI PER L'INSEGNAMENTO UNIVERSITARIO DEL LATINO, 152). Prix : 17 €. ISBN 978-88-555-3544-1.

Le phénomène que Louis Havet a nommé *breuis breuians* (connu aussi sous le nom de *correptio iambica* [CI]) a été mis en évidence pour la première fois par C.F.W. Müller en 1869, qui le dénommait *Iambenkürzung*. Il consiste en un abrègement d'une séquence iambique : une syllabe longue s'abrège à proximité d'une syllabe brève. Une forme iambique comme *ămō* brève+longue peut être scandée brève+brève. Cette *vexata quaestio* de la versification latine est probablement à mettre en relation avec l'accent tonique, mais les détails continuent de diviser les spécialistes, en particulier en ce qui concerne son origine. Plusieurs difficultés se présentent : le corpus de textes que nous pouvons étudier est plutôt limité, les particularités prosodiques du latin d'époque républicaine sont mal connues, le problème de la fiabilité de la tradition manuscrite

il n'en reste pas moins que celles qui n'ont pas été mentionnées sont tout aussi éclairantes. Cet ouvrage collectif constitue une belle contribution pour le courant historiographique de l'histoire des femmes et, plus partiellement, pour celui de l'histoire du genre (puisque tou·tes les contributeur·rices n'ont pas adopté une perspective genrée).

Héloïse MALISSE

Anne-Catherine GILLIS, *Des dieux dans le four. Enquête archéologique sur les pratiques religieuses du monde artisanal en Grèce ancienne*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2021. 1 vol. broché, 20 x 27 cm, 339 p., 33 ill. coul., 10 ill. n/b (ARCHAIOLOGIA). Prix : 31 €. ISBN 978-2-7574-3364-5.

Alors que la recherche scientifique dans le monde de l'archéologie classique montre depuis presque trois décennies un réel intérêt sans cesse renouvelé pour l'artisanat (voir par ex. des colloques : F. Blondé, A. Muller (éd.) *L'artisanat en Grèce ancienne : les artisans, les ateliers, Topoi* 8.2 [1998] ; id. *L'artisanat en Grèce ancienne. Les productions, les diffusions,* Lyon, 2000 ; A. Esposito, G. Sanidas (Éds) *« Quartiers » artisanaux en Grèce ancienne. Une perspective méditerranéenne,* Villeneuve-d'Ascq, 2012 et Fr. Blondé (Dir.), *L'artisanat en Grèce ancienne. Filières de production : bilans, méthodes et perspective*, Villeneuve-d'Ascq – Athènes, 2016, auxquels j'ai le plaisir d'ajouter l'ouvrage à paraître S. Descamps-Lequime, V. Jeammet (Dir.), *Pratiques d'ateliers : du coroplathe au bronzier*, Villeneuve-d'Ascq ; des synthèses : A. Muller, « L'atelier du coroplathe : un cas particulier dans la production céramique grecque », *Perspective*, 1 [2014], p. 63-82 et K. Lapatin, « The Materials and Techniques of Greek and Roman Art » in C. Marconi (Ed.) *The Oxford Handbook of Greek and Roman Art and Architecture*, Oxford, 2015, p. 203-240 ; ou enfin des thèses : C. Feyel *Les artisans aux époques classique et hellénistique à travers la documentation financière*, Paris, 2006 ; N. Monteix, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculanum,* Rome, 2010 ; G. Sanidas, *La production artisanale en Grèce. Une approche spatiale et topographique à partir des exemples de l'Attique et du Péloponnèse du VII^e^ au I^er^ s. av. J.-C.,* Paris, 2013 et un ouvrage qu'il aurait été intéressant de citer : B. Dercy *Le travail des peaux et du cuir dans le monde grec antique. Tentative d'une archéologie du disparu appliquée au cuir*, Naples, 2015), la publication de la remarquable thèse d'Anne-Catherine Gillis se distingue par son approche originale : ce n'est pas cette fois par le prisme des aspects techniques mais par celui des pratiques religieuses que les artisans de la Grèce archaïque jusqu'à l'époque hellénistique sont scrutés. Une approche que l'on pourrait penser de prime abord fondamentalement subjective tant les témoignages de ces pratiques reposent sur des indices ténus (qui n'affectent évidemment pas simplement les artisans : « l'archéologie du rite trouve toute sa complexité, mais aussi son intérêt, dans le fait qu'elle est une archéologie de l'immatériel construite sur le matériel », p. 23). Ils se révèlent néanmoins prometteurs, comme en témoignent les programmes de recherches des Écoles françaises d'Athènes et de Rome portés notamment par Sandrine Huber, auteure de la préface de ce livre, ou l'ouvrage tout récent d'E. Hasaki, *Potters at Work in ancient Corinth,* Princeton, 2021 (cf. recension dans ce volume, p. 296-298). De fait, en s'appuyant sur les témoignages archéologiques issus de trois contextes que sont la cité, le monde du travail et les

pratiques funéraires, A.-C. Gillis nous présente un panel de documents d'une grande richesse qui nous font approcher au plus près cette humanité laborieuse dont les auteurs anciens ont refusé – ou pour le moins omis – de se faire l'écho. Il s'agit donc bien d'une « approche globale mais strictement archéologique du sujet : tous les indices matériels relatifs à la sphère à la fois religieuse et artisanale seront répertoriés puis analysés » (p. 21). L'analyse repose en effet sur la matérialité concrète des témoignages archéologiques, fondement même de la recherche archéologique, que certaines approches actuelles plus sociologiques, pour intéressantes et nécessaires qu'elles soient, auraient parfois tendance à négliger. D'emblée le titre, tout en piquant notre curiosité, donne le ton du livre, dont l'écriture plaisante et vive n'est pas dénuée d'humour comme en témoigne également la table des matières. C'est justement sur ces pratiques liées au four qu'une grande partie de l'ouvrage se centre, révélant ainsi, outre les contingences, la part primordiale de la maîtrise du feu dans cette société artisanale antique. Le plan s'organise selon ces trois sections de façon identique et rigoureuse nous permettant d'apprécier les données archéologiques avant de passer au bilan et au résumé à la fin de chaque section tandis que l'auteure propose à ses lecteurs plusieurs niveaux de lecture selon les centres d'intérêt grâce à l'usage différencié de la typologie et de la couleur de l'encre. La table des matières, claire et extrêmement détaillée, permet d'emblée de suivre le raisonnement comme la pensée de l'auteure et de chercher les informations souhaitées ; cette recherche est d'ailleurs encore facilitée par la qualité des index (dieux, noms communs, noms de lieux, personnages historiques même si l'on peut regretter l'absence d'un index des œuvres). La méthodologie est clairement énoncée tant en introduction qu'à chaque entrée de chapitre. Une conclusion générale en fin d'ouvrage permet au lecteur pressé de se faire une idée rapide du contenu. Les documents iconographiques sont de bonne tenue avec quelques illustrations en couleurs bienvenues. Enfin la bibliographie est très complète malgré quelques oublis et l'absence fréquente de paginations pour les références bibliographiques en notes. L'introduction pose comme il se doit les définitions, indique les grandes tendances et nuance certaines réalités. Rappelant que la *technè* est un savoir-faire qui englobe toutes sortes d'activités, A.-C. Gillis voit en l'artisan l'acteur d'une activité à « caractère matériel impliquant une action manuelle, via un outil ou non, sur une matière qui est transformée en un bien tangible » avec une finalité commerciale (p. 20), qui comprend enfin le travail d'extraction des matériaux de même que les activités de transformation des produits agricoles. Elle souligne aussi les manques criants concernant les activités autour des matériaux périssables, aujourd'hui presque totalement disparus, comme celles ne nécessitant aucune infrastructure particulière impliquant de fait une surévaluation du mobilier et des contextes liés au travail de l'argile, du métal et du marbre, comme la prédominance de certaines régions dont celle Athènes (que l'auteure discute largement pour la nuancer en conclusion). Après l'artisan, c'est sur le terme de « pratiques religieuses » que l'auteure se penche : comment identifier des pratiques spécifiques aux artisans (p. 22), est-ce même possible ? L'analyse des vestiges du rite selon les trois contextes mentionnés *supra* (cité, espaces de travail, nécropoles) se révèle là essentielle, malgré certaines naïvetés ou questionnements un peu forcés (par ex. p. 233,235, 244). Le champ d'étude est large puisqu'il touche l'ensemble du monde grec et couvre une période allant du VIII^e^ s. à la moitié du II^e^ av. J.-C. qui permet précisément note l'auteure, soucieuse de répondre d'emblée à des critiques légitimes, d'embrasser le maximum de

témoignages et d'envisager ainsi d'éventuelles variations spatio-temporelles. Le corpus, qui privilégie la représentativité à l'exhaustivité est bien établi sur des données matérielles d'une grande variété (topographiques, épigraphiques, iconographiques etc.). À l'issue de l'enquête, le monde artisanal grec garde sa discrétion en raison de la difficulté de collecte des données archéologiques et de leur traitement (publications partielles, mobilier peu abondant, éparpillé et difficile à interpréter). Pourtant certaines pratiques sont bien mises en valeur. Sans surprise concernant la cité, la religion apparaît bien comme un phénomène social et un moyen d'intégrer tous les individus dans un même système : « les pratiques religieuses s'inscrivent bien souvent dans un rapport aux autres : alors que les fêtes civiques possèdent une valeur tout aussi sociale que religieuse, de nombreuses offrandes présentent un caractère démonstratif » (p. 290). La fierté du travail sensible dans les offrandes – notamment signées dans le contexte agonistique propre à Athènes – dépasse la question de la relation à la divinité de même que, dans le domaine funéraire, il apparaît révélateur qu'à Athènes ce soit précisément les tombes d'artisans étrangers qui soient visibles, claire manifestation de leur désir d'intégration. La place des femmes dans le monde artisanal et dans la société semble significative même si, d'après l'auteure, elles resteraient majoritairement de simples ouvrières, notamment à Athènes, comme l'illustrerait l'unique exemple dans la céramique attique de figuration féminine visible sur l'hydrie dite « Caputi » attribuée au peintre de Léningrad : l'assemblée est formée d'hommes prêts à être couronnés alors que la femme à part y est présentée comme peignant un vase mais « dans un rôle de tâcheron » (p. 290) puisqu'elle ne reçoit aucune couronne. Si le fait est exact, l'explication l'est-elle ? La femme, certes isolée, est néanmoins installée sur une estrade et assise sur un siège pourvu d'un tissu, à la différence des hommes : l'absence de couronne ne vient-elle pas du fait qu'elle remplit une fonction autre qui ne la place pas sur le même registre ? Dans leurs rapports avec les dieux, les artisans semblent particulièrement louer la *mètis* d'Athéna, la puissance d'Héraclès, la fécondité des divinités féminines ou encore rechercher l'immobilité des forces chthoniennes. C'est sans doute dans ce registre que l'auteure fait émerger les faits les plus nouveaux et les plus significatifs avec l'affirmation du primat d'Athènes en tant que cité artisanale comme la mise en valeur d'une divinité trop longtemps connexe, Héphaïstos, qui, étonnamment, ne semble pas faire l'objet de pratiques votives : « Le forgeron divin, le plus artisanal de tous les dieux, n'est honoré d'aucune offrande ; aucune dédicace ne semble lui être adressée, ni par un artisan, ni par quiconque » (p. 123). Il apparaît en effet que la survalorisation d'Athènes est légitimée par le fait que l'artisanat y occupait une place de choix renforcée par la présence des deux divinités majeures des artisans, Athéna et Héphaïstos, dont la primeur se marquait tant dans la topographie, respectivement sur l'Acropole et sur l'Agora, que sur le plan symbolique : la fête majeure des *Chalkeia* en l'honneur d'Héphaïstos commençait avec le tissage du péplos. Pour l'auteure, cette situation « résulte d'une volonté politique d'intégration des classes laborieuses dans la cité » (p. 293-294). La *mètis* d'Athéna est complétée par la valeur apotropaïque de la laideur et de la difformité d'Héphaïstos, destinée à repousser les forces néfastes, à détourner le mauvais œil et à délier les mauvais sorts. Figurines monstrueuses, à l'instar de celle qui fait la couverture de l'ouvrage, comme masques barbus décorant les cheminées ou les ateliers de métallurgistes trouvent ainsi leur explication : ces « drôles d'objets près des fours » (p. 141-152) sont des *baskania* destinés à protéger les artisans

des forces du feu comme de l'ambivalence des êtres démoniaques protecteurs et destructeurs. Cependant la protomé figurée sur l'hydrie à figures noires du Groupe de Léagros conservée à Munich (T 14), loin d'être une représentation grotesque, me semble plutôt présenter d'étroites similitudes avec le masque de Dionysos ; et nombreuses sont les représentations de satyres en lien avec la forge. N'y aurait-il pas là une piste à suivre du dieu de la transformation qu'est Dionysos, chargé de ramener le boiteux sur l'Olympe, au dieu magicien Héphaïstos ? Cette ambiguïté se lit aussi sur la coupe du peintre d'Ambrosios v. 530-500 av. J.-C., autrefois à Berlin, où le dieu, installé dans un char ailé, est représenté comme Dionysos, barbu, couronné de myrte et pourvu, outre de la double hache, de l'attribut du dieu du vin, le canthare (*LIMC, s. v. Héphaïstos*, A. Hermary, n° 43). Dans ce même registre, enfin, Poséidon, dédicataire des centaines de plaquettes trouvées dans son sanctuaire à Penteskouphia sur l'isthme corinthien, apparaît comme le maître des ressources argilières mais aussi comme l'incarnation du feu qui « …peut lâcher ses chevaux destructeurs » (p. 239). Avec ce très bel ouvrage, Anne-Catherine Gillis nous aide à dépasser la formule qu'elle rappelle de M. Austin et P. Vidal-Naquet sur l'artisan, « héros secret de l'histoire grecque » (*Économies et sociétés en Grèce ancienne*, 1972, p. 23) : le regard nouveau qu'elle pose sur lui par le biais des croyances vient sans nul doute lever un pan du voile.

Violaine JEAMMET

Lauriane LOCATELLI, Émilie PIGUET et Simone PODESTA (Éds), *Constructions identitaires en Asie Mineure (VIII^e^ siècle avant J.-C. - III^e^ siècle après J.-C.).* Colloque international de Besançon, 18-19 octobre 2019. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 433 p. Prix : 29 €. ISBN 978-2-84867-850-4.

On ne peut que se réjouir de la parution de cet ouvrage, désormais indispensable pour quiconque s'intéresse à l'Asie Mineure antique, un domaine dans la connaissance duquel de nombreux progrès ont été accomplis en matière linguistique et d'histoire des religions. L'ouvrage contient les contributions suivantes, réparties en deux grandes sections. La première, intitulée « Définitions, représentations et appropriations des identités » regroupe comme articles : « Les Lyciens qui "viennent de loin, de la Lycie" : la tradition homérique » (Simone Podestà), « Être Carien à la fin de l'époque hellénistique. Hellénisation et particularismes locaux dans le sud-ouest de l'Asie Mineure » (Fabrice Delrieux), « Il popole della "dolce vita" : stereotipi etnici ed identità dei Lidi nelle fonti greche » (Francesca Gazzano), « Les inscriptions néo-phrygiennes : une revendication d'identité ethnique » (Milena Anfosso), « La construction identitaire en Pisidie : ethnonymes, héros éponyme et parenté mythique » (Lauriane Locatelli), « Une identité perse en Asie Mineure occidentale : quelques réflexions » (Jan Tavernier), « "Ô Méandre Sauveur, sois-nous secourable". La place des fleuves dans le processus de constructions identitaires des communautés anatoliennes » (Stéphane Lebreton), « Strabo and the Caucasian Albanians: Some Preliminary Remarks » (Giusto Traina). La deuxième section, « Expression et matérialité de l'identité », contient les articles suivants : « Le don de Mithra : l'identité religieuse de Mithridate VI Eupatôr » (Gilles Courtieu), « Aelius Aristide, dévot excentrique ou produit de son époque ? Écriture de soi et constructions identitaires dans les Discours sacrés » (Émilie Piguet), « "Toutes

bords et des lèvres. Le dernier élément de classement est le décor, très peu présent sur les céramiques à paroi fine et essentiellement incisé (82 % du NMI). D'autres techniques sont utilisées, comme la technique de la barbotine, le décor sablé, tourné ou peint, mais sont significativement moins représentées. S'inspirant de modèles statistiques, J. Leone propose d'établir des lots stratigraphiques, qui correspondent à des groupes d'association de formes présentant également une cohérence chronologique et technique. En ressortent quatre ensembles caractérisés de céramique à paroi fine de Musarna, datés entre le dernier tiers du IIe siècle av. J.-C. et l'époque tibérienne, auxquels il faut ajouter des formes isolées sans association technico-chronologique possible. Enfin, la dernière partie, intitulée « De l'émergence à la disparition des céramiques à paroi fine en Étrurie méridionale » (p. 231-262), présente et décrit cinq assemblages établis à partir des lots stratigraphiques. L'écart chronologique entre les plus anciennes attestations de céramique à paroi fine à Cosa et à Musarna laisserait penser que Cosa est l'un des plus anciens centres de production de la région et que cette classe a été introduite tardivement à Musarna (p. 243-244). En outre, l'analyse des formes utilisées dans l'assemblage 1, héritées des vases à boire des mondes hellénistique, oriental et local, tendrait à confirmer l'hypothèse de l'émergence de cette classe en raison de nouveaux besoins et modes de consommation (p. 239-240). S'agissant des influences et aires de production et de diffusion (Campanie, Baléares, péninsule ibérique, Gaule narbonnaise), la production paraît relativement homogène jusqu'au milieu du Ier siècle av. J.-C., époque qui présente une rupture, avec la disparition des influences hellénistiques et une diffusion plus importante, bien qu'elle passe toujours par les mêmes voies commerciales. Cette phase se marque notamment par la recherche d'un vocabulaire et de techniques propres à cette classe, qui se développent dans la phase suivante. Enfin, les ateliers de Musarna et d'Étrurie tyrrhénienne déclinent au troisième quart du Ier siècle apr. J.-C., notamment en raison de la concurrence des vases en céramique sigillée et en verre, mais aussi par des changements techniques et morphologiques.

Flore LEROSIER

Françoise VILLEDIEU (Ed.) *Vigna Barberini. III. La cenatio rotunda*. Rome, École française de Rome – Parco archeologico del Colosseo, 2021. 1 vol. relié, VII-499 p., 365 fig., 31 pl. (ROMA ANTICA, 9). Prix : 165 €. ISBN 978-2-7283-1504-8.

Au cours de l'été 2009, des travaux de contrôle portant sur l'état des soutènements antiques du flanc nord de la terrasse de la *vigna* Barberini, sur laquelle l'École française de Rome avait déployé, entre 1985 et 1999, un ambitieux projet de recherche, ont révélé fortuitement la présence d'un édifice circulaire qui fut alors interprété d'emblée comme la *cenatio rotunda*, la principale salle de banquet de la *domus Aurea* néronienne, à en croire Suétone. Le titre même de ce volume témoigne clairement que la conviction d'avoir enfin définitivement identifié ce singulier dispositif n'a pas vacillé depuis. Les fouilles françaises dans ce secteur du Palatin avaient fait jusqu'à présent l'objet de plusieurs articles et chroniques de fouilles, d'un catalogue d'exposition et de deux monographies, l'une consacrée aux sources et à la topographie générale (AA.VV., *La Vigna Barberini, I. Histoire d'un site, étude des sources et de la topographie*, Rome, 1997, *Roma Antica* 3), l'autre à la stratigraphie du site (F. Villedieu [Dir.], *La Vigna*

Barberini II. Domus, palais impérial et temples. Stratigraphie du secteur nord-est du Palatin, Rome, 2007, *Roma Antica* 6). Le plan de publication du projet prévoyait de consacrer le troisième volume aux soutènements de la terrasse flavienne (p. VI), mais l'intérêt suscité par cette découverte exceptionnelle a justement incité son éditrice à anticiper sa publication – sans toutefois qu'il faille considérer cet ouvrage comme une monographie définitive sur le monument, son *editio princeps*, en quelque sorte, puisqu'une partie du mobilier recueilli à la faveur des campagnes de fouilles qui s'y sont succédé en 2009, 2010 et 2014 demeure encore à ce jour inédite (p. 85, 87, 151, 180) ; de surcroît, l'interruption fâcheuse des recherches de terrain sur le site laisse ouvertes un certain nombre de questions, pourtant fondamentales, relatives au plan et à l'élévation du bâtiment – et donc aussi, inévitablement, à son interprétation. L'ouvrage, dirigé par Françoise Villedieu, est rédigé dans les langues respectives de leurs auteurs, une vingtaine de collaborateurs français et italiens (p. 491). Précédé de deux avant-propos d'Alfonsina Russo, directrice du Parc archéologique du Colisée, et de Brigitte Marin, directrice de l'École française de Rome (p. V-VII), ainsi que par une introduction de F. Villedieu qui présente ses objectifs et résume ses apports (p. 1-5), le volume est divisé en trois parties (subdivisées en douze dossiers) : *Les informations livrées par la fouille* (p. 7-195) ; *L'édifice néronien* (p. 197-370) ; *La* cenatio rotunda *dans son contexte topographique, culturel et idéologique* (p. 371-446). Suivent une riche bibliographe générale (p. 447-471, de l'ordre de 700 titres), une liste des 365 figures en couleurs ou en noir et blanc et des 31 planches en couleurs (l'illustration de couverture donne à voir, subliminalement, la circonvolution perpétuelle prêtée au monument), la liste des auteurs et la table des matières. Un index des noms propres et des noms de lieux aurait facilité l'accès aux données pour les chercheurs. – La première partie se subdivise elle-même en deux volets distincts, l'un (I, p. 9-84) consacré aux « épisodes de la vie du site », l'autre (II, p. 85-195) au mobilier issu de la fouille. Entièrement rédigé par F. Villedieu, le premier analyse la séquence stratigraphique très riche du site, qui couvre un spectre compris entre la Protohistoire et le XX^e^ siècle. Compte tenu des contraintes liées au chantier, demeuré inachevé, seule une petite partie de ce chapitre (p. 15-22) concerne à proprement parler l'édifice néronien qui est ici opportunément inscrit dans un cadre chronologique et topographique plus large, et dans une histoire dont le dossier est bien plus étoffé pour l'époque post-néronienne : aménagement, en deux phases, de la terrasse flavienne, interventions d'époque antonine, destructions consécutives à un incendie survenu à la fin du II^e^ siècle, construction en son centre, sous les Sévères, du temple d'Élagabal, démantèlement du complexe sévérien à partir du IV^e^ siècle, réoccupation par des sépultures au VI^e^ siècle… L'analyse minutieuse des données de fouille témoigne clairement de la complexité extrême de ce secteur du Palatin. Tout aussi nettement, l'ensemble du dossier relatif au mobilier archéologique présenté par la suite, appelé à être complété à l'avenir par de nouvelles publications, se rapporte, pour l'essentiel, à l'époque flavienne, inaugurée ici par la destruction de l'édifice néronien. Les deux premières contributions sont essentiellement fondées sur l'étude de la céramique : Marta Fedeli et Laura David (p. 87-150) publient de manière synthétique une partie de l'abondant mobilier trouvé dans les niveaux datables entre la destruction de l'édifice néronien et l'intervention sévérienne, dont elles résument utilement les données sous forme de nombreux tableaux, histogrammes et diagrammes ; Giorgio Rizzo (p. 151-159) analyse plus spécifiquement les contextes en liaison avec

la terrasse aménagée au début de l'époque flavienne, datables des années 70-80, en particulier à partir de l'absence de céramique sigillée africaine. Suit une série d'études de catégories de mobilier spécifiques : les enduits peints, dont Mathilde Carrive présente quatre décors distincts datables de l'époque flavienne trouvés dans les remblais de l'édifice, en relevant au passage l'absence singulière de tout témoignage de décor peint de l'époque de Néron ; les 45 monnaies livrées par la fouille, datables entre le règne de Claude et le XIV^e^ siècle, dont Valeria Fontana offre un corpus organisé par phases stratigraphiques ; les terres cuites architectoniques (plaques, antéfixes, gouttières) découvertes dans le comblement de l'édifice néronien, mais aussi dans sa maçonnerie, qui appartiennent manifestement à différents complexes d'époque augustéenne ou julio-claudienne, étudiées par Marco Rossi ; enfin, des éléments d'architecture en marbre (*imbrices* et *tegulae*, en particulier) qui semblent pour la plupart postérieurs à la destruction de l'édifice néronien, comme le suggère la recherche de Riccardo Montalbano. On peut donc regretter de ne pas trouver dans ce volume, parmi ces *disiecta membra*, le fragment de chapiteau en marbre figurant une chouette, inédit, mais qui avait été rapporté auparavant à l'idéologie néronienne (*Revue archéologique* [2012/1], p. 175). L'ensemble de ces études, minutieusement conduites et richement illustrées, apporte un éclairage tout à fait bienvenu sur le faciès matériel de la Rome augustéenne et impériale, mais à peu près rien qui soit en lien direct avec le monument qui fait l'objet du volume. – La deuxième partie, entièrement consacrée à l'édifice néronien, s'ouvre sur une analyse très détaillée du monument dans son ensemble et de ses différentes parties, rigoureusement menée par F. Villedieu et Nathalie André (III, p. 199-252) : au stade actuel de nos connaissances, il s'agit d'un bâtiment turriforme fondé au pied de la pente orientale du Palatin, formé de trois éléments concentriques : un pilier central de 4 m de diamètre circonscrit par deux murs annulaires (respectivement de 16 et 27/28 m de diamètre), qui renferme sur deux étages un escalier en vis ; pilier central et murs annulaires sont reliés par deux niveaux superposés de huit arcs en plein cintre. La hauteur actuellement connue du bâtiment, dégagé sur deux étages, est de l'ordre de 20 m. Cette description architecturale est utilement complétée par l'analyse minutieuse de M. Fedeli (IV, p. 253-282) consacrée à sa technique de construction, un *opus latericium* dont les briques présentent de nombreux *tituli* tracés à la peinture ou au charbon, en liaison avec les phases de construction de l'édifice ; elle permet, sans ambiguïté, d'attribuer celui-ci au règne de Néron. C'est probablement après cette description des structures qu'aurait mieux trouvé sa place le dossier (VI, p. 319-340) qui cherche à déterminer le mécanisme (dont rien ne subsiste) qui aurait permis au plancher de la salle de banquet de tourner sur lui-même, question délicate sur laquelle se penchent, chacun avec sa propre solution, et à partir de relevés encore incomplets (p. 319), Daniel et Matthieu Gabay, d'une part, Edoardo Gautier de Gofiengo, d'autre part. S'il est impossible de présenter ici le détail des restitutions différentes qu'ils proposent, elles convergent en faveur de l'hypothèse d'un plancher tournant sur des sphères de bronze, actionné par un mécanisme hydraulique. Les « quelques parallèles » proposés dans le dossier précédent (V, p. 283-318) ne ressortissent plus, en revanche, à la stricte étude du bâtiment : Claudia Devoto reprend l'étude des monnaies néroniennes de la série MAC AVG largement mises à contribution pour restituer l'élévation disparue du monument, en présentant de manière équilibrée les arguments avancés en faveur des deux intégrations proposées (*macellum augusti*/*machina augusti*), avant de

conclure en évoquant deux contributions postérieures à la remise de son texte, en 2015 – ce délai aurait toutefois permis de la mettre à jour avant publication –, qui semblent faire pencher définitivement la balance en faveur du *macellum* construit par Néron sur le Caelius (comme le retient pour acquis Filippo Coarelli à la p. 423) ; son étude est complétée par le catalogue de l'ensemble des monnaies de ce type dressé par Barbara Spigola – si elle pouvait être établie, la datation des deux premières monnaies de son corpus, 63 ap. J.-C. constituerait un argument de poids pour exclure que l'édifice du Palatin, postérieur à l'incendie de 64, y ait été représenté. En dépit de la difficulté posée par notre ignorance complète de l'élévation du bâtiment de la *vigna* Barberini, qu'elle souligne honnêtement d'emblée, et qui complique effectivement sa tâche, M. Carrive propose enfin un échantillon du vaste corpus de parallèles possibles, essentiellement dans le champ de la peinture romaine : elle divise les représentations d'édifices turriformes en quatre groupes, *tholoi*, tours de villes, tours de maisons et phares. L'ensemble de ces études fournit le socle à partir duquel F. Villedieu et N. André ont construit leurs « propositions pour une restitution de l'édifice et de son environnement » (VII, p. 341-370), en repartant de l'orographie du site au moment de la construction de la tour, et d'un essai de restitution des constructions néroniennes de ce secteur. Leur synthèse sur le monument est très largement conditionnée par l'identification qu'elles ont clairement adoptée d'emblée : la partie inférieure de la tour est systématiquement désignée comme un soubassement (p. 1, 9, 48, 346, p. 348) – celui, évidemment, de la *cenatio* ; les remblais trouvés à l'intérieur de l'édifice, en tous points conformes à sa technique de construction, ne peuvent selon elles avoir appartenu à la partie supérieure de son élévation, puisque celle-ci aurait consisté en une simple *tholos* ; l'arrivée de l'eau de l'*aqua Claudia* qui aurait actionné le mécanisme hydraulique aurait laissé pour toute trace une fine couche de calcite sur deux fragments de dalles de travertin trouvés dans les remblais (p. 347) ; le raisonnement portant sur les dispositifs techniques, à peu près entièrement disparus, repose entièrement sur l'hypothèse d'une plateforme tournante à fonctionnement hydraulique. – La troisième partie s'ouvre sur deux contributions de Maria Antonietta Tomei. La seconde (IX, p. 391-403), relative à l'ensemble des constructions néroniennes sur le Palatin (*domus Transitoria* et *domus Aurea*), dont elle souligne que le dossier archéologique ne permet d'appréhender qu'une partie, aurait sans doute trouvé davantage sa place en introduction à la topographie du site ; je ne suis pas sûr par ailleurs que l'on puisse véritablement affirmer (p. 403, avec F. Coarelli, p. 426) la centralité du Palatin dans le projet néronien de la *domus Aurea*, qui s'étend bien au-delà – à l'Oppius, à la vallée qui les sépare, à l'Esquilin et au Caelius –, ce qui en fait toute la spécificité. La première (VIII, p. 373-390) consiste en un examen attentif des nombreuses structures de la colline liées à l'eau – thermes, nymphées, fontaines, vasques, latrines…–, datables entre Auguste et Néron : une question cruciale, puisque le mécanisme actionnant le mouvement de la salle de banquet aurait été hydraulique. Pourtant, même si l'on admet, avec l'auteur, que le prolongement de l'*aqua Iulia* du *Caelium* au Palatin ait été l'œuvre de Néron, et non des Flaviens, la seule présence de son probable *castellum aquae* sous le couvent de Saint-Bonaventure ne suffit pas à établir un lien quelconque entre l'aqueduc et la tour de la *vigna* Barberini. Convaincus, tout comme M. A. Tomei, de la justesse de l'identification de l'édifice néronien comme la *cenatio rotunda*, Pierre Gros et F. Coarelli développent chacun les conséquences de cette découverte. Le premier (X, p. 405-417), après avoir rappelé l'importance des

cenationes et le goût des mises en scènes élaborées auxquelles elles se prêtaient, souligne à juste titre les spécificités de la salle décrite par Suétone, dont il cherche à préciser la portée symbolique et idéologique, et propose une restitution alternative de la voûte qu'il suppose dotée « d'une ouverture directe et de grande envergure » (p. 410), peu compatible avec l'oculus restitué plus haut dans l'ouvrage (fig. 305). Le second (XI, p. 419-432), après avoir repris le dossier épigraphique des deux *machinatores* de la *domus Aurea*, Severus et Celer, dont il pense qu'ils sont des affranchis probablement originaires d'Alexandrie, souligne la forte influence de l'Égypte hellénistique sur la conception du palais néronien, avant de se pencher plus particulièrement sur les questions d'alimentation en eau du Palatin déjà traitées plus haut par M. A. Tomei. L'ouvrage se referme sur une contribution de Claudia Ceccamore (XII, p. 433-446) qui vise à replacer le bâtiment, sur l'identification duquel elle n'éprouve elle non plus aucun doute (p. 444), dans le cadre plus large de l'architecture romaine, au travers de l'étude de l'organisation spatiale des maisons de l'aristocratie romaine – *domus*, *villae*, *horti* (ces deux dernières traitées comme un tout) – et de leur rapport au milieu environnant, avant de faire retour, en conclusion, aux constructions néroniennes du Palatin, et plus particulièrement à la tour de la *vigna* Barberini (p. 444-446) ; le volume se referme ainsi en boucle sur lui-même. – Dans leur ensemble, les contributions réunies dans ce volume sont clairement rédigées, et servies par une illustration (figures et planches) souvent de première main, et d'une très grande qualité (en dépit de conditions de chantier critiques, p. 3), qui en rendent la lecture et la consultation faciles. Sa construction aurait probablement gagné à être articulée de manière différente, pour éliminer un certain nombre de redites, en enchaînant la topographie générale, l'étude du monument, les hypothèses relatives à son mécanisme et les éléments extérieurs pouvant servir à sa restitution, et en séparant clairement le mobilier qui se rapporte à des phases antérieures ou postérieures à sa construction. Depuis le premier article, paru dès 2010, présentant la découverte de l'édifice et son interprétation (F. Villedieu, dans *CRAI* [2010], p. 1088-1114), une demi-douzaine d'autres sont venus apporter des éléments destinés à consolider celle-ci, contribuant ainsi à la formation d'une épaisse stratigraphie d'arguments aujourd'hui remplacée par ceux avancés dans ce volume, qui en retient et en développe la plupart, et dont je ne peux évoquer ici que trop brièvement les difficultés qu'ils posent. Alors que la disparition totale de la partie supérieure de l'élévation du monument aurait permis d'avancer l'hypothèse, naturellement invérifiable, d'une voûte tournante, plus conforme au texte de Suétone, celle d'un plancher mobile présente un certain nombre d'obstacles qui sont, à mon sens, à peu près insurmontables. Aucun des « dispositifs techniques » identifiés sur la structure ne peut être clairement mis en rapport avec un système hydraulique qui aurait assuré la rotation du système, si bien que compte tenu de la disparition totale du mécanisme présumé, ils ont parfaitement pu répondre à une toute autre fonction ; aucune adduction d'eau suffisamment importante pour l'alimenter n'a été mise au jour, et les faibles traces de concrétions calcaires mentionnées peuvent difficilement correspondre à un dispositif qui aurait fonctionné quelque trois années « de jour comme de nuit », à en croire Suétone. Les fosses creusées dans la maçonnerie, interprétées comme le logement de sphères de bronze permettant la rotation du plancher l'ont été de manière si irrégulière qu'il est impossible qu'elles aient pu assurer la fonction qu'on leur prête, qui aurait du reste exigé l'aménagement dans la maçonnerie de blocs de travertin évidés

– tout comme la cavité du pivot central du système dont ni la profondeur, ni la largeur n'ont pu l'assurer ; le « limon presque pur » qui les comble, peu compatible avec sa fonction supposée de lubrification des sphères, laisse supposer qu'il s'agit plutôt de fosses de cultures, nombreuses sur la terrasse, et logiquement creusées parallèlement à son soutènement oriental. De surcroît, les éléments avancés pour restituer une petite plateforme tournante à bord du premier navire du lac de Nemi, utilisés pour fonder l'hypothèse, ne sont plus retenus aujourd'hui comme pertinents (voir, en dernier lieu, M. Bonino, « Alcune note sull'architettura e sulla tecnica costruttiva delle navi di Nemi e dei loro edifici », dans F. Coarelli, G. Ghini [Dir.], *Caligola. La trasgressione al potere*, Rome, 2013, p. 115-124, avec bibliographie). L'absence de tout décor dans l'escalier donnant accès à la partie supérieure de la tour montrant qu'il s'agit d'un escalier de service, il est par ailleurs nécessaire de supposer l'existence d'un corps de palais voisin, relié à celle-ci par un ponteau, solution architecturale bizarre, dont aucune trace n'existe pourtant sur le terrain ; de fait, l'existence de ce corps de bâtiment n'est, à l'heure actuelle, que « pressentie » (p. 3), à la fois sur la base de la monnaie néronienne à la légende MAC AVG, et pour répondre à l'exigence d'un accès approprié de la Cour impériale à la *cenatio*. Et il demeure extrêmement singulier que les remblais comblant la partie centrale du bâtiment après sa destruction, bien loin de livrer des élément du luxueux décor que l'on est fondé à penser avoir été celui de la *cenatio rotunda* – ivoire, marbre, ou tout au moins peintures murales…– ne soient composés que de fragments de maçonnerie en tout point identiques à ceux de la construction, suggérant ainsi qu'il s'agissait, en fait, de la partie de son élévation détruite au moment de l'aménagement de la terrasse flavienne – ce qui présenterait aussi l'avantage d'expliquer pourquoi la nature des remblais est différente à l'intérieur de l'anneau externe du monument (p. 26). L'étude attentive du dossier, à partir des informations fournies dans ce volume, permet donc à la fois de déconstruire la restitution de l'élévation du monument qu'il avance, entièrement fondée sur une monnaie qui figure un tout autre édifice, et de révoquer en doute les restitutions du mécanisme proposé. Demeure la partie inférieure de l'édifice turriforme, dont il est donc loisible de penser qu'il a eu une autre fonction que celle de salle à manger panoramique et astronomique ; à ce jour, une seule solution alternative en a été proposée, ce qui a contribué, faute de mieux, à fonder son autorité : à en croire l'*Atlante archeologico di Roma* (2012), qui installe la *cenatio rotunda*, indépendamment de toute source ou indice archéologique, dans un secteur de la *domus Aurea* où personne n'aurait songé à la chercher, il s'agirait d'un « torre panoramica » dont on peut toutefois penser qu'il eût été plus judicieux de la bâtir au sommet de la colline, plutôt qu'à sa base. On peut cependant exclure toute identification banalisante de ce bâtiment manifestement important de la *domus Aurea*, à la fois par sa localisation et par ses dimensions. C'est la raison pour laquelle j'ai récemment proposé, à titre d'hypothèse, d'y reconnaître une évocation du Phare d'Alexandrie (évoqué par F. Coarelli comme un possible modèle de la tour du Palatin, p. 423), édifiée dans le cadre d'une opération de rassemblement à Rome des 7 Merveilles initiée systématiquement par Auguste, et reprise par Néron (« Le phare d'Alexandrie à Rome ? », dans M.-D. Nenna et M. J. Versluys [Dir.], *Alexandria the Cosmopolis. A Global Perspective*, Alexandrie, 2023 ; *Les 7 Merveilles à Rome. Enquête topographique sur une cité prédatrice*, Hermann éd., sous presse) : dominant le *stagnum* de la résidence impériale, il a pu former un pendant au monument diurne du Colosse qui occupait son vestibule (un

parallèle pressenti ici p. 345 et, sous la plume de P. Gros, p. 412), peut-être associé aux terrassements du *Caelium* que ses dimensions et la construction d'un nymphée sur son flanc oriental apparentaient aux Jardins suspendus de Babylone ; on pourrait donc penser que les dispositifs techniques attestés correspondaient à un monte-charge, évoqué ici aux p. 352-353, et aussi expliquer l'absence de tout élément de décor dans la partie conservée de l'édifice, tout comme dans ses remblais. Le phare de Patara, sans doute à peu près contemporain (cité p. 219), avec sa longue inscription qui fait clairement référence à celui d'Alexandrie, et qui en attribue la construction directement à Néron, témoigne sans équivoque de l'intérêt de l'empereur pour le monument égyptien. Une telle hypothèse serait du reste parfaitement en accord avec l'importance de la composante alexandrine dans la conception de la *domus Aurea*, justement relevée dans ce volume par F. Coarelli. Rien qui puisse à ce stade être formellement prouvé, à l'évidence, mais l'hypothèse de l'identification de la *cenatio rotunda* suétonienne avec la salle octogonale du pavillon de l'Oppius, tout récemment reprise avec de nouveaux arguments par Alessandro D'Alessio et Stefano Borghini au cours de la *Giornata di studi in memoria di Fedora Filippi* qui s'est tenue à Rome le 15 septembre 2022, demeure à ce jour la plus vraisemblable, en tenant compte, évidemment, de notre connaissance, très lacunaire, des différents édifices qui composaient le palais néronien. Sur le Palatin, en repartant de ce très riche et stimulant dossier, il faut donc souhaiter que de nouvelles fouilles, comportant le dégagement du pourtour externe du monument, dont on ne peut exclure qu'il ait été polygonal, et celui du soubassement carré sur lequel il devait s'élever, ainsi que l'exploitation du mobilier encore inédit issu de la fouille, permettent de mieux délimiter, à l'avenir, le champ des hypothèses et l'étendue des possibles. Mais jusque-là, en l'état actuel du dossier, on ne peut qu'être tenté de paraphraser Galilée : *eppure, non si muove*. Vincent JOLIVET

Vincent JOLIVET (Éd.), *Aleria et ses territoires*. Bastia, Éditions Éoliennes – Direction du Patrimoine, service archéologie, sites et CCE / Musée d'archéologie d'Aleria, Collectivité de Corse, 2022. 1 vol. broché, 24 x 32cm, 255 p., nombr. fig. coul. (ALALIA, 1). Prix : 35 €. ISBN 978-2-37672-038-6.

Aleria et ses territoires, publié par la Collectivé de Corse aux éditions Éoliennes, constitue le premier volume de la collection *Alalia* nouvellement créée dans le sillage de la politique territoriale de revitalisation de la recherche sur Aleria antique et destinée à publier les recherches et travaux menés sur ce site prestigieux. Dirigé par la Direction du Patrimoine et par Vincent Jolivet, responsable scientifique du Programme collectif de Recherche *Aleria et ses territoires, approches croisées* (2018-2021), ce volume a d'abord été pensé comme les actes d'un colloque qui, COVID oblige, n'a pas pu être organisé. Dès lors, l'ouvrage a évolué vers une première synthèse des travaux archéologiques sur le site, voire, grâce à la superbe maquette signée Xavier Dandoy de Casabianca, vers un format « beau livre », au texte aéré, au graphisme élégant, et doté d'un portefeuille iconographique de grande qualité (en particulier les photographies aériennes qui situent la ville dans son environnement). Les prochains volumes annoncés devraient voir le jour par « axe » du PCR, 16 axes au total regroupés dans 4 « domaines » : territoires, la cité préromaine et romaine, la nécropole, valorisation et

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Ajda LATIFSES, *La Muse trompeuse. Dramaturgie de la ruse dans les tragédies d'Euripide*. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 495 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 160). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-45254-8.

Ἀτὰρ τίν' ἐκ τούτων σὺ μηχανὴν ἔχεις; « Mais [Euripide] quel expédient as-tu pour te tirer de là ? » (*Thesm.* 87 ; traduction d'Ajda Latifses p. 11). Avec la publication de sa thèse soutenue en 2014 sous la direction de Claude Calame et de Christine Mauduit, Ajda Latifses mène une enquête approfondie sur la ruse euripidéenne qu'Aristophane percevait déjà comme un trait distinctif de son théâtre. Elle fonde son étude sur les recherches de Hans Strohm (*Euripides. Interpretationen zur dramatischen Form.* München, 1957) – dont elle s'inspire pour son concept-clé de « scénario rusé » – et sur un corpus de douze tragédies où la ruse joue un rôle prépondérant : *Médée*, *Hippolyte*, *Andromaque*, *Hécube*, *Ion*, *Iphigénie en Tauride*, *Électre*, *Hélène*, *Oreste*, *Iphigénie à Aulis*, *Les Bacchantes* et plus marginalement la *Folie d'Héraklès*. Son ouvrage, très structuré, se divise en deux parties équilibrées : la première est consacrée aux caractéristiques formelles de la ruse et la deuxième à l'analyse des discours et des signes propres au « scénario rusé » que nous définirons plus loin. Le premier chapitre, de portée plus générale, constitue une bonne entrée en matière et révèle par une étude du champ lexical de la ruse (δόλος, μηχανή, ἀπορία, πόρος, φάρμακον, εὕρημα, βούλευμα, τέχνη, σοφία, σόφισμα) l'ambivalence de sa nature : négative en tant que piège mais positive en tant qu'habileté pratique ou intellectuelle. Bien que réalisée à partir de l'œuvre d'Euripide uniquement (fragments inclus), cette étude lexicale touche des horizons plus larges que dramaturgiques et pourrait intéresser un grand nombre de chercheurs. Elle présente néanmoins des limites propres au sujet de la ruse qui doit être tue pour fonctionner. Il est donc nécessaire d'interroger la dimension dramatique de la ruse pour en saisir toutes les caractéristiques. Ajda Latifses commence son enquête par les acteurs rusés dont l'observation confirme l'ambivalence déjà relevée dans le chapitre précédent. La ruse, négative, est l'apanage des personnages socialement faibles – femmes et vieux esclaves – mais aussi d'une nouvelle catégorie de trompeurs : les héros sans force (Oreste, Ménélas), obligés d'abandonner leurs valeurs aristocratiques de courage et de loyauté pour exécuter les ruses imaginées par d'autres. Cette innovation d'Euripide témoigne probablement d'une crise du modèle aristocratique à son époque. La ruse cependant, seule ressource des plus faibles pour se sortir de leur injuste malheur, revêt une dimension positive dans l'introduction d'une autre catégorie de trompeurs, les *παρθένοι*, ces vierges qui sauvent les hommes avec leurs stratagèmes intelligents (Iphigénie, Électre et même Hélène qui, loin d'être vierge, reste un perpétuel objet du désir masculin). Après les acteurs, Ajda Latifses se tourne vers l'insertion de la ruse dans la trame globale de la tragédie à laquelle elle sert de moteur dramatique.

Elle permet par exemple de débloquer la situation aporétique initiale ou d'introduire de multiples complications, avant d'offrir aux trompeurs, si les dieux le veulent, le salut ou la vengeance attendus. Elle s'articule aussi avec d'autres moyens d'action, comme la supplication ou la reconnaissance, mais elle arrive toujours en dernier recours. Commence ensuite la deuxième partie de l'ouvrage entièrement consacrée au « scénario rusé » qu'Ajda Latifses définit dans l'introduction générale (p. 16) comme une forme dramaturgique composée de trois scènes typiques : les scènes de planification, de tromperie et de conclusion. Un rappel de cette définition au début de la deuxième partie aurait été bienvenu. Nous aurions aussi apprécié une exposition explicite des raisons pour lesquelles l'*Intrigehandlung* (« action à scénario rusé ») de Hans Strohm (*ibid.* p. 66) qui comptait cinq phases a été transformée en scénario à trois temps. L'introduction est plutôt consacrée à la mise en contexte des scènes de planification, une nouveauté du théâtre d'Euripide et le sujet du quatrième chapitre. Chez Eschyle et Sophocle, en effet, la ruse, déjà planifiée, est généralement exposée par le trompeur dans une tirade. Elle n'est pas élaborée sous les yeux des spectateurs dans un dialogue entre le trompeur et ses complices, comme souvent chez Euripide. Ce dialogue, la plupart du temps en stichomythies, façonne un premier plan non rusé qui sera ensuite abandonné pour le plan rusé final. Cette élaboration des ruses donne l'occasion à Euripide de jouer avec les potentialités du λόγος, entre calcul raisonné et langage, et de mettre en scène sa propre créativité dramaturgique. Après la planification, vient le moment de l'exécution de la ruse et de la scène de tromperie. Cette dernière, particulièrement développée et variée chez Euripide, est caractérisée par un effort de dissimulation du réel et de persuasion de la dupe à travers le langage et les fausses preuves apportées (costumes, lettres, faux messagers…). La mystification est d'autant plus efficace qu'elle utilise à ses fins les aspirations, les vices et l'envie de savoir de la dupe. Dans ce contexte, l'ambiguïté des propos et l'ironie dramatique procurent au public le plaisir cognitif de comprendre ce qui se trame réellement. Les scènes de tromperie mettent en évidence la fascination inquiète des pouvoirs de l'intelligence et du langage et le danger que représente une trop grande confiance en soi dans l'Athènes de la fin du V^e^ siècle. Le « scénario rusé » ne peut néanmoins être complet sans les scènes conclusives qui confirment, voire provoquent, le renversement (la *métabasis*) positif ou négatif du destin des personnages. Chez Euripide, la conclusion passe souvent par l'intervention d'un messager ou d'une divinité (comme Artémis dans *Hippolyte*) qui par sa narration des événements cachés révèle la machination et en profite pour porter un jugement de valeur sur l'action. Ce jugement diffère selon l'identité du messager et de son destinataire et selon leur appartenance au camp des trompeurs ou des trompés. Au terme de son analyse des caractéristiques typiques du « scénario rusé », Ajda Latifses se penche sur leur réinterprétation dans *Les Bacchantes* où le trompeur n'est plus un homme mais le dieu du théâtre lui-même. Selon les propos pertinents de l'auteure, Dionysos combine les deux moyens de vengeance tragiques catégorisés par Anne Burnett (« *Pentheus and Dionysus: Host and guest* », *CPh* 65 [1970], p. 15-17), la ruse humaine et la folie divine, pour châtier le roi Penthée qui, trop rationnel, ne le reconnait pas comme un dieu. Quand Dionysos, un dieu, mène le scénario rusé, celui-ci devient insaisissable. Penthée, qui croit déjouer les pièges du dieu grâce à son intelligence, s'enfonce en réalité dans la tromperie. La σοφία humaine est dès lors totalement dépourvue de ressources face à la puissance du dieu. Telle est aussi la

conclusion d'Ajda Latifses. Si Euripide, dans le contexte de l'Athènes de la fin du Ve siècle, loue l'inventivité humaine, capable d'influencer le cours de l'action dramatique, il montre aussi ses limites et sa soumission au pouvoir des dieux. Les trompeurs s'embourbent dans leurs manigances ou sont le jouet des dieux, tandis que les trompés sont desservis par leur désir de connaissance. Pour Ajda Latifses, Euripide reste donc fidèle à la tradition tragique et c'est en dramaturge, et non en philosophe ou en sophiste, qu'il sonde l'intelligence humaine. Finalement, *La Muse trompeuse* offre une étude détaillée et convaincante de la place de la ruse dans les tragédies d'Euripide. Les spécialistes de ce dernier et de la tragédie grecque en général ne pourront pas ignorer dans leurs recherches cette nouvelle ressource. Ajda Latifses comble, en effet, un vide et apporte un regard neuf et pertinent sur certaines œuvres ou difficultés d'interprétation, comme la tragédie *Les Bacchantes* et le vers 515 de l'*Hippolyte* dont elle refuse tant la traduction traditionnelle que l'interpolation (p. 162-163). La structure de l'ouvrage – en deux parties proportionnées, avec une introduction et une conclusion en début et fin de chaque chapitre – participe à la grande clarté du développement, de même que les nombreux exemples tirés des tragédies. Le souci de compréhensibilité d'Ajda Latifses se ressent aussi à la fin de l'ouvrage dans un tableau récapitulatif qui permet en un regard de retrouver les scènes typiques du « scénario rusé » dans l'œuvre d'Euripide. De ce point de vue, nous regrettons seulement quelques tournures de phrase sibyllines et le nombre limité d'extraits qui, traduits de façon irréprochable, constituaient souvent le point de départ de réflexions stimulantes. Malgré nos quelques réserves, l'ouvrage d'Ajda Latifses, précis, méthodique et clair, est loin, nous semble-t-il, d'avoir été inspiré par une *Muse trompeuse*.

Élodie KABARAKIS

Michele BANDINI et Louis-André DORION, *Xénophon. Hiéron*. Texte établi par M.B., traduit et annoté par L.-A.D. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., CXXXI-156 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 561). Prix : 59,00 € (broché). ISBN 978-2-251-00647-5.

La récente édition du *Hiéron* de Xénophon par les soins de Michele Bandini (Università degli Studi della Basilicata, Potenza), avec la traduction et les commentaires de Louis-André Dorion (Université de Montréal), comble un vide important dans la Collection des Universités de France. Les auteurs y avaient déjà publié en 2000 et 2011 les *Mémorables* de Xénophon en trois volumes, lesquels avaient reçu en 2012 le prix Raymond Weil. C'est désormais le tour du *Hiéron*, un dialogue aux allures socratiques, qui se déroule à Syracuse sous le règne du tyran éponyme. Ce dernier reçoit à sa cour le poète et sage (σοφὸς ἀνήρ) Simonide. Leur discussion tourne autour des malheurs du tyran et des mesures à prendre pour améliorer la condition de Hiéron et lui procurer l'affection de son peuple. L'intérêt des érudits pour le *Hiéron* ne s'est jamais démenti, comme en témoignent les nombreuses traductions et études publiées depuis la seconde moitié du XXe s. Seule manquait une réédition du texte grec sur la base des progrès de la recherche codicologique. L'introduction de ce volume, principalement rédigée par L.-A. Dorion, présente une synthèse des débats suscités par l'étude du *Hiéron*, tout en suggérant plusieurs interprétations et hypothèses de lecture. La méthodologie de l'auteur mérite une attention particulière, notamment lorsqu'il propose

car, que ce soit en estampilles de potiers ou en graffiti de propriété, le potier ou le possesseur utilise couramment un seul nom qui ne permet pas de savoir s'il est un esclave, un pérégrin, un affranchi ou un citoyen romain faisant usage de son seul *cognomen*. Ce n'est toutefois pas à cet aspect, pourtant déterminant dans la recherche, que s'intéresse particulièrement l'auteur. Celui-ci se penche surtout sur la connotation linguistique des noms, qu'ils soient latins ou indigènes, avec une attention – bienvenue – portée aux noms d'assonance ou de traduction, ces notions capitales dans l'étude onomastique et qui sont parfois (je craindrais d'écrire : souvent) rejetées ou minorisées dans le commentaire de l'épigraphie lapidaire. Une dernière communication porte sur les ostraca ibériques dont I. Simón Cornago propose un inventaire mais dont l'interprétation reste incomplète pour des raisons de méconnaissance de la langue ibérique. L'épigraphie dite souvent « mineure » constitue un volet important de l'épigraphie tout court. Ce petit volume montre une fois encore, aux côtés des publications du groupe de recherches « Ductus », combien les chercheurs ont à gagner à s'intéresser à cette part encore peu développée de l'étude des inscriptions antiques, quel que soit le domaine que l'on explore, linguistique, onomastique, économique ou social.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alfredo SANSONE, *Lucania romana. Ricerche di prosopografia e storia sociale*. Rome, Edizioni Quasar, 2021. 1 vol. broché, 390 p. Prix : 47 €. ISBN 978-88-5491-201-6.

This is the reworked version of a PhD defended at the University of Pavia in April 2019. The whole work testifies to tremendous zeal and accuracy, in which the author's striving for completeness does not interfere at all with clarity and sound methodology. Sansone has been in touch with all specialists in the field, which means that he could even include the results of the new edition by C. Laes, A. Buonopane, *Grumentum. The Epigraphical Landscape of a Roman Town in Lucania* (Turnhout, 2020) or an article by S. Sisani on the duumvirate in municipalities of Central and South Italy, published in *Gerίon* 39.1 (2021), p. 41-93. For the city of Velia, Sansone apparently was allowed to consult the preparatory work by U. Soldovieri for the *Supplementa Italica* [p. 10]. While it is modestly acknowledged that he does not offer a *corpus criticum* of the inscriptions he studied [p. 10], his prosopographical lists are in fact full of interesting suggestions concering onomastical readings – a detailed discussion of which would take up several pages. Be this as it may, any further epigraphical study should at least engage with Sansone's proposals. In an opening section, the readers are introduced to the study of Lucanian epigraphy since the publication of *CIL* X in 1883 [p. 29-41]. Then follows a survey on the borders and the territory of Lucania from the Augustan era on: both ancient authors and modern scholars are aptly cited in a discussion which tends to be quite complicated by its very nature [p. 43-52, with a helpful map on p. 52]. A short but clear catalogue includes an explanation of various reasons (fake, too late in date, belonging to other locations) why some inscriptions have been excluded from it [p. 53-55]. The prosopographical list constitutes the main section of the first part [p. 57-257]. For each city, we get an apt overview of topography, territory, institutional status and attested *tribus*. Lists of various items are then presented: terms for the organisation of municipal life, priesthoods, *collegia*, professions, and links with the *domus Augusta*.

When Greek or Oscan evidence is available, this is clearly indicated too. After this follow, again for each municipality, individuals alphabetically ranked according to their *nomen gentilicium*, those with uncertain or fragmentary onomastics, individuals only known by *cognomen* or one single name, anonymous ones, and *alieni* to the city. In this prosopographical catalogue, Sansone has brought together 1226 epigraphical documents (63 belonging to the *instrumentum inscriptum*) and 26 coins, belonging to the Lucanian towns of, in alphabetic order: Atina (102 documents), Blanda Iulia (13), Buxentum (9), Cosilinum (41), Eburum (8), Grumentum (158), Heraclea (33), Metapontum (8), Numistro (30), Paestum (395), Potentia (156), Tegianum (28), Velia (89), Volcei (164) and the so-called *Lucaniae incerti* (18). Yet Sansone manages to go further than a prosopography merely based on inscriptions: when individuals from these towns are mentioned in the literary records, they are listed too. The same counts for individuals who are epigraphically attested as belonging to a certain city, as *[Ur]rsinus civis Grumentinus* and *scholasticus*, mentioned in an inscription from Rome (*CIL* VI 32956; see C 80 p. 117). In order to keep the prosopography manageable, all epigraphical sources are referred to with a code (e.g. AT/15 for the city of Atina). An extensive list of epigraphical and numismatical references in the second part supplies the reader with the full epigraphical documentation [p. 263-330]. Again, the author has done valuable and admirable work, though there might be an issue with consultation here. If the reader wants to track down, say, AT/15 in the prosopographical catalogue (as it is indicated as "inedita", one is curious about what is said in this inscription), he has to browse through the whole alphabetical list of the first part in order to find the names and details of this text. The indices are again of high quality, and will serve a whole generation of researchers to come [p. 333-353]: *nomina*, *cognomina*, individuals mentioned on the *instrumentum*, and names ranked according to the social status of the individuals. Very minor quibbles need to be raised about the excellent "riferimenti bibliografici" that conclude the work [p. 355-390]: the reference article by E. Honigmannn in *RE* is not cited in the bibliography, and the book by E. Isayev on ancient Lucania oddly appears under Hisayev. In order to get a proper insight into the painstaking work Sansone has delivered, it is worth taking a look at his treatment of Grumentum, for which he lists 158 inscriptions. This is remarkable, since the latest edition by Laes and Buonopane (*IGrum*) contains 129 entries. Yet the difference of 29 lemmata can easily be explained: twelve (GR/138-149) are serial evidence from the *instrumentum*, not studied in *IGrum*; while another fifteen are from either Marsicovetere or Paterno – it is still disputed whether these localities belonged to the territory of ancient Grumentum (see *CIL* X, p. 25*: Ager inter Potentiam et Grumentum*). This being said, Sansone indeed managed to find one additional Grumentum inscription: GR/132, only briefly mentioned with a small photo in a publication by G. Bertelli 2013, p. 174 (Buonopane and Laes were not allowed to study this stone). There also is the intriguing GR/150, published by G. Ribezzo in *RIGI* 10 (1926) p. 276. I did not manage to find a reference to GR/150 in Sansone's prosopographical catalogue though, and the article by Ribezzo mentions finds in Atina, Tegianum and Viggiano (which Ribezzo classifies under Potentia). On closer inspection, the Ribezzo text could be *IGrum* 92 from Viggiano, but this one is already listed as GR/123. This only leaves us with the possibility of a mosaic pavement, depicting a dog and a serpent, with the word *SALVE* on it. As an epigraphist, one is obviously struck by the rather long list, no less

than 21, "inedite" the author has at his disposal. Here, one might be tempted to reproach him for 'playing mysterious games', but the issue sadly relates to rights of publication and epigraphists 'sitting' on 'their' discoveries for a long time (not to mention the inevitable delays when the final publication is listed in surveys and becomes known to a wider range of epigraphists). Here, the possibility of a rapid, be it even provisional, publication on the internet would be a feasible option – with a proper edition and commentary following afterwards. For the benefit of curious fellow epigraphists, I bring together the so-far unpublished inscriptions in Sansone's catalogue (with many thanks to Alfredo Sansone, with whom I had a most interesting exchange and correspondence about these items). AT/91 (p. 276): funerary dedication by a certain Paebe (first attestation in Latin) to Felicissimus; AT/92 (p. 276): funerary dedication by Hilaria to her husband Flavius, after thirty years of marriage; AT/93 (p. 276): funerary dedication by Luxilius Modestus to his son C. Luxilius Pedo, who died at age fourteen; BX/9 (p. 83): fragment mentioning a *libertus/liberta*? HR/33: unreadable fragment; PS/91 (p. 139): dedication to the Emperor Marcus Aurelius, by decree of the *decuriones*; PS/200 (p. 160): possibly a funerary dedication to *Octavius*? PS/201 (p. 161): possibly a funerary dedication to a *doctor Crescens* by Eutychis; PS/202: unreadable fragment; PS/203 (p. 162-163): funerary dedication to a brother; PS/391 (p. 153): scattered and fragmented inscription mentioning a M. Pomponius; PS/392 (p. 153): scattered and fragmented inscription mentioning a Pomponius; PS/393 (p. 166): possibly mentioning a *II vir*.; PS/394 (p. 140): possibly mentioning an *Augusta*. PS/395 (p. 156): fragment mentioning a Valerius? PT/156 (p. 175): fragment mentioning a Commius; TG/26 (p. 193): funerary inscription to Luxilia C. l. Voluptas; TG/27 (p. 193): funerary inscription to C. Luxilius Fortunio by his wife Sicureia Marcella, after a marriage of twenty years, five months, and twelve days; VL/89 (p. 204): funerary inscription to C. Papirius C. f. Rom. Pollio, *aedilis* and *IIIvir designatus?* by his wife Gabinia Postuma, following a decree of the *decuriones*; VC/146 (p. 224): fragmentary dedication, mentioning a Egnatuleius P[---] and an Egnatuleius; VC/ 148 (p. 241): large monument from the Augustan period, consisting of various stones and containing the names of Aemilia, Antiochus, Gresia, Gresius, Insteius (three times), Insteia, and Probat[ianu]s. This truly outstanding volume is enriched by a "Presentazione" by Heikki Solin [p. 9-15]. As often, the Finnish *maestro* of epigraphy in Italy (and indeed of almost any field of Latin epigraphy and onomastics) intersperses his introductory remarks with valuable suggestions and emendations of readings of all sorts. I give only a few examples: AT/75 = *CIL* X, 361 = *InscrIt* III, 1, 167 (Atina) should rather be read as *Cleit/ia pater* instead of *Acleit/ia pater*, following the classical Greek name Κλειτίας. The letter A probably was a mistake by the copyist of this inscription, which is only known from the manuscript tradition [p. 14]. *EDR*, 141825 = *AE* 2011, 218bis probably rather is about a *grammaticus* from a Greek city as Heraclea Pontica, than from Heraclea in Lucania. VC/ 148 possibly reads as Probat[us]. Solin also devotes due and kind attention to the *IGrum*, with valuable suggestions and emendations. It would do injustice to Sansone's work and achievements to deal with them here *in extenso*. Suffice it to notice that *[pa]ter Gamus* in *IGrum* 55 is a more likely reading than the *[- - -]erbamus* (?) – Gamus also appearing in *IGrum* 42. On the other hand, I would stick to the possibility of the names Aticta for *IGrum* 28 or Mimara in *IGrum* 32. Both authors, Buonopane and Laes, plan an article

on *Supplementa Grumentina*, which will be a more appropriate place to go further into these issues. – In conclusion, I can only agree with the evaluation of my highly estimeed and good friend Heikki Solin: "l'autore ha fatto in sostanza un buon lavoro" [p. 13] and "E infatti sarà difficile trovare delle lacune" [p. 10] (when Solin writes that he cannot add anything to the prosopographical data of the individuals, this is a huge compliment indeed). In fact, this work can and should be the starting point of a plethora of studies (why not MA dissertations?) on matters as diverse as multilingualism in Lucania (witness the remarkable preference for Greek in Velia, and the rare Oscan testimonies all around); religion, priesthood and identity; women; institutions; slaves; links with the imperial house – to name only a few possibilities. As for Solin's concluding remark: "Quest' opera quindi segna l'inizio di un promettente percorso in cui l'autore sempre più s'impadronirà dei segreti del mestiere di antichista." I would confirm that Sansone is indeed more than well on his way – this work is a truly outstanding example of epigraphical, historical and philological mastery in the full sense of the word. I add two suggestions, which do not relate to Sansone himself. To the publisher Edizioni Quasar: please provide an electronic version of this book too. Much as we need beautifully printed books, consultation of this work would be enhanced by a searchable digital version. And to fellow-epigraphists: please consider, even if only provisional, announcements of your new epigraphical finds. Don't let historians wait for years to share your treasures. Again, this does not take away the everlasting need for good and proper critical editions/ commentaries in book or article form. Christian LAES

Bruce Vivash JONES, *The History of Veterinary Medicine and the Animal-Human Relationship*. Great Easton, 5m Books, 2021. 1 vol. relié, 24,5 x 17 cm, XIX-580 p., 16 pl. Prix : 85 £. ISBN 978-1-78918-118-0.

Contrairement à l'histoire de la médecine antique, celle de la médecine vétérinaire ne connaît pas encore de synthèse satisfaisante. Le vétérinaire anglais Bruce V. Jones, déjà auteur de plusieurs articles d'histoire de la médecine vétérinaire, a souhaité combler cette lacune. Son histoire mondiale de la médecine vétérinaire, de l'Antiquité à nos jours, regroupe les traditions et les pratiques de tous les continents, Amérique, Asie, Afrique, Australie, avec une place particulière pour le bassin méditerranéen, d'où viennent les textes les plus anciens, et pour l'Europe, où est née la médecine vétérinaire moderne. L'auteur suit la voie qu'ont ouverte un certain nombre de vétérinaires, comme E. Leclainche, F. Smith, D. Karasszon et R. E. Walker (bibliographie p. 5-7), dont les travaux sont maintenant dépassés. L'ouvrage se divise en deux ensembles distincts, comme le suggère le titre : une première partie historique, par région et par période (Chapitre 1. « Égypte, Mésopotamie, Levant et Perse », 2. « Culture grecque », 3. « Carthage », 4. « Empire romain », 5. « Empire romain d'Orient », 6. « Développements médicaux et vétérinaires islamiques », 7. « Asie de l'est », 8. « Asie du sud », 9. « Amériques », 10. « Australasie », 11. « Afrique ») ; cette partie est complétée par un ensemble sur le développement moderne de la discipline en Occident (12. « Moyen Âge et Renaissance », 13. « Bases scientifiques de l'évolution », 14. « Création des écoles vétérinaires », 15. « Arrivée de la médecine vétérinaire en Amérique du nord », 16. « Du XIX^e^ au XXI^e^ siècle ». La deuxième partie (chap. 17 à 26) se focalise au

nombreux plans, photographies, schémas, reconstitutions est irréprochable. Les archéologues, historiens économistes et historiens des techniques y trouveront pour longtemps les informations nécessaires à toute étude touchant à la meunerie ancienne, et ce bien au-delà de la région privilégiée du Nord de la Gaule. On comprend que l'ouvrage ait reçu le prix de thèse 2020 de l'École doctorale « Sciences de l'homme et de la Société » de l'Université de Lille Nord de France. Sans conteste un ouvrage magistral.

Georges RAEPSAET

Richard ASHTON et Nathan BADOUD (Éds), *Graecia capta? Rome et les monnayages du monde égéen (IIe-Ier s. av. J.-C.)*. Bâle, Schwabe, 2021. 1 vol. relié, 22,6 x 16 cm, 345 p., 199 fig. n/b, 24 fig. coul. (AEGEUM, 1). Prix : 64 CHF. ISBN 978-3-7965-4313-5.

Ce volume rassemble dix contributions présentées lors d'une table ronde organisée en 2016 à l'Université de Fribourg. Après deux introductions donnant un cadre général et exposant la problématique, huit études de cas s'attachent, ainsi que l'écrit Nathan Badoud, à « éclairer l'impact monétaire de la conquête romaine dans les différentes parties de l'espace égéen et au-delà », mais aussi à « faire progresser notre compréhension du fonctionnement de l'économie antique » (p. 12). Andrew Burnett rappelle l'important changement de paradigme que représente le passage de la dénomination *Greek Imperials*, monnaies grecques impériales, à *Roman Provincials*, monnaies romaines provinciales, qui montre à quel point le regard des chercheurs sur ces monnayages a évolué. Il souligne que lorsque l'on étudie la romanisation des monnayages, il convient de considérer le monde romain dans son ensemble, hellénistique mais également celtique, hispanique, etc. La recherche en numismatique a évolué dans l'identification des raisons de frapper monnaie, passant du tout économique au tout militaire. Certes, beaucoup d'émissions monétaires ont servi à financer les guerres, mais lorsqu'on en vient à parler de « préparation » de la guerre pour expliquer d'importantes émissions monétaires en temps de paix, il y a là une exagération manifeste. D'autres raisons de frapper monnaie ont certainement joué : le commerce, les jeux, les distributions, les travaux publics, les paiements internationaux. Et la question doit être posée des modalités du paiement des soldats : en espèces, mais aussi en nature, et en monnaies tant fraîchement frappées qu'anciennes. François de Callataÿ revient sur la thèse de doctorat qu'il consacra au monnayage de Mithridate VI Eupator, roi du Pont, qui mena trois guerres contre les Romains. Depuis 1988, le nombre de cas avérés de monnayages ayant servi à financer ces guerres est passé de 7 à 13. Il s'agit pour la plupart d'émissions pseudo-civiques, frappées dans des cités pour des autorités supérieures. Il ne faut pas aller loin pour chercher le modèle de cette pratique : les Perses, puis Alexandre le Grand, procédèrent de la même façon. Albana Meta montre que les drachmes d'Apollonia et de Dyrrachion furent la monnaie locale utilisée par les Romains pour les dépenses de leurs campagnes militaires depuis leur arrivée en Illyrie en 239 jusqu'au milieu du Ier s. av. J.-C. Sophia Kremydi étudie la production monétaire de la Macédoine et de la Thessalie, des Antigonides aux Romains, aux IIe et Ier s av. J.-C. Elle montre que la politique romaine consistant à utiliser des pièces « étrangères », souvent en fournissant eux-mêmes le métal aux émetteurs, a eu des antécédents dans la région. Les émissions d'Histiée ont pu servir de contributions de la cité aux

Antigonides, et certaines imitations rhodiennes circulant en Macédoine et en Thrace ont pu servir à payer les Macédoniens lors de leur guerre contre Antiochos III au début du IIe s. Evgeni Paunov étudie les trésors monétaires trouvés en Thrace et dans les deux Mésies (la Bulgarie actuelle). Ces trésors donnent à voir l'évolution de la circulation monétaire dans ces régions à partir des victoires de Rome sur les Macédoniens, en 168 puis en 146, des monnaies hellénistiques aux imitations locales et aux monnayages « locaux » produits par et pour les Romains, et enfin aux deniers. Andrew Meadows examine les monnayages d'Asie Mineure afin de voir à quel degré le denier romain et ses divisions, le quinaire et le sesterce, ont eu un impact sur les monnayages d'argent locaux. Dans une démonstration métrologique superbe bien qu'un peu aride, il établit la masse théorique du denier républicain en établissant les histogrammes des masses de différentes émissions, puis les masses théoriques des drachmes de différentes cités d'Asie Mineure, afin de voir si leur évolution les rapproche de celle du denier. Le chapitre aurait bénéficié d'une relecture supplémentaire ; le lecteur rectifiera les traces d'une version antérieure : p. 138 note 19 : remplacer Fig. 10 par Fig. 12 ; p. 142 Fig. 16 : remplacer 18-86-90 par 16-86-90 ; p. 155 : remplacer Table 8 and 9 par Fig. 34-35 ; p. 171 note 56 : remplacer Fig. 56 par Fig. 57 ; p. 173 : remplacer Fig. 36 par Fig. 59. On peut se demander si une différence de 0,10 g en moyenne témoigne d'une évolution du standard pondéral ou d'une utilisation particulièrement intensive de la monnaie. La plupart des cas étudiés présentent des évolutions plus sensibles, et la démonstration s'avère finalement totalement convaincante. Fabrice Delrieux étudie les monnaies frappées en Carie aux IIe et Ier s. av. J.-C. Après la première guerre mithridatique (88-85 av. J.-C.), la plupart des cités de Carie passent à l'étalon romain, et une drachme équivaut à un denier. Le nombre d'ateliers frappant des émissions en argent baisse à la même époque, passant de 19 entre 188 et 85 à 7 entre 85 et 27 av. J.-C., puis à 4 sous le règne d'Auguste. Une partie des émissions de ces ateliers a servi à financer les guerres de Rome contre Aristonicos et contre Mithridate. Lucia Carbone analyse l'introduction du monnayage romain en Asie entre le legs du royaume attalide en 133 et le Ier s. ap. J.-C., sous trois aspects : l'évolution de la circulation monétaire, celle de la métrologie et celle des documents épigraphiques mentionnant la monnaie. Les cistophores royaux et les tétradrachmes civiques font place aux cistophores romains dans la seconde moitié du Ier s. av. J.-C., pendant les guerres civiles qui suivent la mort de César. Les protagonistes du conflit, Brutus, Cassius, Octave et Antoine frappent également des deniers pour solder leurs troupes. À partir du milieu du Ier s., le denier prend de plus en plus de place tant dans la circulation, ce dont témoignent les trésors, que dans les inscriptions, où il est le plus souvent mentionné dans des contextes publics et officiels. Parallèlement, la métrologie des dénominations monétaires grecques se rapproche de celle des monnaies romaines. Julie Delaison établit le catalogue des monnaies frappées en Bithynie depuis le legs de son dernier roi, Nicomède IV, mort durant l'hiver 76-75, jusqu'au règne d'Auguste. Les monnaies royales laissent place à des monnaies proconsulaires, dont la légende comprend les noms des gouverneurs romains, puis provinciales et civiques. Les dénominations romaines sont introduites, et enfin, les portraits d'Auguste et de membres de sa famille prennent place sur les monnaies. Les dix contributions forment un ensemble cohérent qui illustre très bien la romanisation de la production et de la circulation monétaires en Égée, zone à laquelle la série d'ouvrages Aegeum, dont ce livre est le premier volume, sera consacrée. Très complet, l'éventail

des méthodes d'analyse mises en œuvre combine l'étude des trésors, de la production monétaire, de la métrologie, des documents épigraphiques et de la littérature antique.

Christian LAUWERS

Pierre COSME, Jean-Christophe COUVENHES, Sylvain JANNIARD, Giusto TRAINA et Michèle VIROL (Éds), *Le récit de guerre comme source d'histoire, de l'Antiquité à nos jours*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 616 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 49 €. ISBN 978-2-84867-869-6.

Cet ouvrage est dirigé par des spécialistes de l'histoire militaire, des antiquisants, mais pas seulement. En effet, Pierre Cosme, Jean-Christophe Couvenhes, Sylvain Janniard et Giusto Traina, tous historiens de l'Antiquité grecque ou romaine, se sont ici associés avec Michèle Virol, professeur des universités en histoire moderne. À l'occasion de plusieurs journées d'études, ils ont réuni des chercheurs de tous horizons pour se consacrer à l'étude du récit de guerre. Ce dernier peut-il prétendre à nous renseigner sur l'histoire des guerres qu'il relate ? Autrement dit, n'est-il voué qu'à raconter, ou peut-il servir de source historique ? Les journées d'études tenues à Rouen, Paris ou encore Poitiers visaient à étudier le récit de guerre (oral, écrit, visuel) et des hommes en guerre, et surtout à en prouver l'intérêt historique. De ce fait, l'ouvrage qui en résulte se veut thématique, transpériode et transdisciplinaire. Comme l'affirme Hervé Drévillon en conclusion, l'ouvrage réussit brillamment à faire « des récits de guerre un objet d'histoire, […] un phénomène historique » en décortiquant patiemment le sujet. Ce récit est d'abord envisagé comme source et comme genre : est-il véridique ? qualitatif ? Pour y répondre, les chercheurs abordent la guerre et sa description sous plusieurs angles : si elle est racontée dans son entièreté, partiellement, si certaines parties sont modifiées ou non mentionnées, si l'intérêt est davantage porté sur un fait ou un type d'évènement (combat singulier, blessure, tuerie, etc.) ou s'il s'agit d'une chronologie plus large. Il est aussi question de voir par quels biais ce récit de guerre est narré, en somme une typologie du récit : épistolaire, mémoriel, historiographique, etc. Cette analyse fondamentale du récit de guerre est essentielle et les auteurs le démontrent bien ici ; il s'agit d'étudier un genre littéraire avant tout, lié à un certain univers mental, à un contexte précis et surtout à des règles dictées par le genre littéraire du récit en question. Ce dernier est fortement contributaire du contexte et des exigences qui s'y rapportent. En effet, en période de guerre, et ce de tout temps, toute une série de considérations relatives à la narration de ces conflits armés entre en jeu : les questions de propagande, de politique, de mémoire ou simplement la volonté de réinterpréter les faits pour encourager, dissuader, embellir. L'ouvrage insiste donc sur la nécessité de passer outre ces « biais » et de rechercher l'historique derrière le fait. Nous avons affaire à une véritable méthodologie d'un document *a priori* malléable. Une fois cette étude de source établie, Maxime Petitjean, Pascal Butterlin ou encore Séverin Duc interrogent la violence en temps de guerre et y appliquent cette méthodologie. Il est toujours question de déterminer où commence la violence réelle et où s'arrête la violence imaginée, mais aussi de voir si la description de cette violence sert un dessein précis. Par ailleurs, il est important aussi de déterminer pour chaque époque, la « norme » de violence

de Jérusalem pour se développer (pour une image plus nuancée, Rick Bonnie, *Being Jewish in Galilee, 100-200 CE. An Archaeological Study*, Turnhout, 2019, cf. *AC* 89 [2020], p. 364-366). On voit donc que la fiscalité romaine n'était pas si oppressive qu'elle limitât les productions de richesses et restreignît le commerce. On pourrait ainsi, pour finir, conclure avec cette remarque nuancée de Jérôme France (*op. cit.*, p. 405) : « l'impérialisme romain pouvait être brutal et cupide, il ne manifestait guère d'état d'âme, mais il avait au moins quelque chose à offrir. » Michaël GIRARDIN

Jean-Marc DOYEN, *Prolégomènes à l'économie des Celtes. Innovations technologiques, entrepreneuriat et marchés financiers en Gaule avant César*. Bruxelles, Éditions Archaion, 2018. 1 vol. relié, 189 p. Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-87214-001-5.

Cette monographie de Jean-Marc Doyen, publiée par les Éditions Archaion, se constitue d'un avant-propos de l'auteur, d'une introduction et de dix chapitres dans lesquels sont disséminées 33 figures. Jean-Marc Doyen, archéologue et historien de l'Antiquité tardive n'en est pas à son coup d'essai car il est l'auteur d'une vingtaine de monographies et a signé plus de 200 articles. Frustré par la vision primitiviste qu'ont certains chercheurs, l'auteur est retourné aux sources de sa formation, la protohistoire et s'est décidé à écrire ces prolégomènes dont l'objectif est annoncé dès l'avant-propos (p. 7-15) : défendre l'existence d'une économie celte à l'âge du fer, afin de s'ériger contre le point de vue des primitivistes, déniant aux peuples celtes une quelconque existence « civilisée » avant l'arrivée romaine. Cette volonté de l'auteur est telle qu'il dit revendiquer « pleinement [son] subjectivisme et […] l'assume[r] jusque dans ses excès » (p. 13). Le ton, presque acerbe, de l'auteur reflète selon ses propres dires une « propension presque viscérale à une certaine forme de provocation vis-à-vis de la *doxa* » (p. 9). L'introduction (p. 17-28) s'articule autour d'une présentation des sources utilisées par J.-M. Doyen pour contrer le parti pris des sources externes ou la presque absence de sources littéraires émiques qui permettraient de prouver l'existence d'une économie chez les civilisations celtiques avant l'arrivée des Romains. Archéologie, numismatique et épigraphie seront donc mobilisées par l'auteur pour donner « des réponses, du moins quelques pistes de réflexion qui mériteraient d'être explorées à l'avenir » (p. 17). Le premier chapitre (p. 29-36) s'intéresse aux composantes sociales de la Gaule préromaine. L'auteur y montre l'existence, sur base de l'exemple helvète, d'une division de la société entre ceux qui sont actifs et ceux qui sont passifs quel que soit leur statut. Toutefois, l'auteur rappelle qu'il existait des classes sociales chez les Celtes : une noblesse, à laquelle se rallie la deuxième classe qu'est la classe moyenne, et enfin la classe, parfois proromaine, des magistrats. Le deuxième chapitre (p. 37-74) porte sur les innovations technologiques et leur impact sur la croissance économique. J.-M. Doyen montre que ces innovations technologiques agricoles – faux, araire évolué, tonneaux, etc. – ont permis « la création rapide de surplus » (p. 38) vendables et transportables. À côté de ces innovations agricoles, l'auteur mentionne rapidement d'autres innovations : saloirs, maréchalerie, charronnerie, menuiserie, etc. qui « induisent peu ou prou, un accroissement de la productivité et, partant, un développement simultané du bien-être des populations par l'enrichissement de la classe moyenne, celles des artisans » (p. 74). Le troisième chapitre (p. 75-86) est consacré aux investissements

collectifs destinés à financer des travaux bénéfiques à l'ensemble de la communauté : constructions de routes, de ponts et de fortifications, aménagements de gués, déboisements, etc. Ces travaux permettent la « création de sites nouveaux, des « villes-étapes » à fonction économique » (p. 78) parmi lesquelles les *oppida* ayant un fort rôle socio-économique et politico-religieux. Dans le quatrième chapitre (p. 87-91), l'auteur remet en cause l'idée selon laquelle les peuples celtes seraient inorganisés. J.-M. Doyen a recours à des exemples observés chez certains peuples afin de montrer qu'il existait différentes formes d'organisation politique chez les Celtes. La fiscalité est le sujet du cinquième chapitre (p. 93-104). On y apprend qu'impôt direct (*tributum*), taxes et accises (*portoria* et *vectigalia*), amendes, confiscations, etc. constituent les sources de la fiscalité des Celtes leur permettant, entre autres, d'effectuer les grands travaux évoqués dans le chapitre 3. Le sixième chapitre (p. 105-120) présente la place de la monnaie dans l'économie celte de façon claire et concise. Un phénomène intéressant est mis en lumière par l'auteur, celui des « ligues monétaires » entre peuples celtes afin de « faciliter le paiement des taxes d'entrées de marchandises en transit, en évitant de devoir systématiquement recourir à des changeurs, du moins pour de petites sommes » (p. 120). S'ensuit le septième chapitre (p. 121-141) qui vise à démontrer l'existence, chez les Celtes, d'une économie de marchés aux mains de négociants privés, et concernant des produits tels que les métaux, le sel, le vin. Le huitième chapitre se consacre aux entrepreneurs et banquiers (p. 143-161). Plus que sur les entrepreneurs auxquels il a déjà accordé une place importante dans le chapitre précédent, l'auteur s'intéresse aux banquiers qui ont plusieurs activités : change des monnaies, rachat de dettes, expertise immobilière. Le neuvième chapitre (p. 163-172), dédié aux cycles de Kondratiev, est riche en graphiques. L'auteur se sert de la théorie des cycles de Kondratiev dont il fournit une explication pour les profanes : « les économies capitalistes connaissent, de façon périodique une croissance soutenue pendant 50 ou 60 ans, suivie d'une période de dépression » (p. 167). Cette théorie devrait être complétée selon lui, par exemple, par des théories comme celles de l'économiste suédois Karl Gunnar Persson ou d'économistes anglo-saxons (innomés) qui « permettent de quantifier l'évolution du produit intérieur brut […] d'États préindustriels pour lesquels les données chiffrées manquent partiellement voire totalement » (p. 170). Le dixième et dernier chapitre (p. 173-176) retrace l'historiographie de l'étude des populations celtes et montre qu'elle fut influencée par différents courants (colonialisme, nationalisme, capitalisme, etc.). Pour J.-M. Doyen, il ne serait pas étonnant qu'on voie s'étoffer l'approche anthropologique ou même apparaître une approche écologique des Celtes dans les années à venir. Dans son ensemble, le livre correspond à ce qu'on pouvait en attendre à la lecture de son avant-propos : il s'agit d'une « présentation de l'essentiel des pistes qui devraient permettre d'écrire un jour une véritable "Introduction à l'économie des Celtes" » (p. 7). La volonté de l'auteur, est de faire bouger les lignes en remettant en cause la vision primitiviste des sociétés celtiques et les progrès apportés par la romanisation, voire de la mettre au rebut afin d'ouvrir de nouvelles perspectives de recherche. Ce livre, agréable à la lecture, ne manquera pas d'intéresser les néophytes et d'engendrer des débats, qu'on peut espérer féconds, parmi les spécialistes. Thomas LEBLANC

celui de Virgile, est densément métapoétique. Quand Philétas ordonne à son fils nommé Tityrus – nom qui est une réminiscence évidente de Virgile – d'aller chercher ses pipeaux, c'est pour que Daphnis puisse en jouer. La musique de Daphnis ravit tellement le maître Philétas qu'il offre ses pipeaux au jeune berger. Tityrus-Virgile, qui aurait pu prétendre à cet héritage, est ainsi mis à l'écart dans l'histoire de la littérature pastorale, qui va du maître Philétas-Théocrite au digne héritier Daphnis-Longus. On décèle aussi des connotations politiques dans le roman. Les mésaventures de chasse des Méthymnéens (II, 12-III, 2) font écho à celles des Troyens de Virgile (*Énéide* 7). Dans les deux cas, elles conduisent au début des hostilités entre locaux et étrangers, attisées, dans le poème virgilien, par l'action perturbatrice de la Furie Allecto, une des trois Érinyes, alors que, dans le monde pastoral, l'ordre est rétabli par Pan, qui décourage les Méthymnéens de poursuivre la guerre. On pourrait aussi établir un lien entre la Mytilène de Longus et les descendants de Théophane de Mytilène, ami de Pompée. Ce renversement de résultat pourrait être vu comme une critique de la prétention julienne à l'autocratie célébrée dans l'épopée de Virgile et comme une histoire « pastoralisée » dans laquelle l'Empire romain ne devient jamais une réalité. Cet ouvrage très riche, qui repose sur une méthodologie très sûre et prudente (une identification des allusions plutôt qu'une exploration de l'intertextualité), témoigne d'une connaissance profonde de la littérature grecque et latine. La démonstration est convaincante. Il subsiste, malgré tout, des doutés liés à trois difficultés : la biographie des auteurs de romans grecs est mal connue, la recherche des hypotextes, parfois spéculative, surtout quand on passe d'une langue à une autre, peut donner lieu à des surinterprétations, la connaissance du latin par les Grecs des deux premiers siècles de l'Empire et leur accès aux textes latins ne sont pas très bien documentés, car les témoignages directs attestant l'étude du latin par des hellénophones ne sont guère antérieurs au III^e^ s. Quoi qu'il en soit, ce travail très méticuleux et très soigné, complété par une bibliographie très dense et d'utiles index, marque une étape importante dans l'étude de cette délicate question. Il permet aussi une connaissance plus fine de ces textes riches et difficiles que sont les romans grecs. On mesure le chemin parcouru depuis le dogme que formulait W. Kroll en 1924 (*Studien zur Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart, [Darmstadt, 1964], p. 10), qui niait toute influence des auteurs latins sur les écrivains de langue grecque. C'était l'idée reçue à l'époque. On peut espérer que d'autres études du même genre pourront être menées à propos d'auteurs grecs qui auraient pu subir l'influence de la littérature latine, comme le très complexe Nonnos de Panopolis. Bruno ROCHETTE

Sylvie BALLESTRA-PUECH (Éd.), *Lectures de Lucrèce*. Genève, Droz, 2019. 1 vol. broché, 472 p. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 502). Prix : 75 CHF. ISBN 978-2-600-05936-7.

Il est difficile de rendre compte de la richesse et de la variété des études réunies dans ce volume. L'ensemble est à l'image de l'œuvre dont il s'agit de rendre compte, le *De rerum natura*, un texte foisonnant, marqué précisément par la *uarietas* chère aux épicuriens, mais aussi un poème qui compte parmi les plus inspirants de la tradition occidentale, dans tous les registres et tous les genres, ce dont témoignent plusieurs des contributions du volume. On saura gré à l'éditrice d'avoir recherché la plus grande

ouverture possible, ce qui permet au lecteur de découvrir des œuvres méconnues ou de se plonger dans un répertoire qui ne fait pas le lit habituel des études classiques, ainsi celui de Hubert Félix Thiéfaine, très opportunément invoqué par Françoise Salvan-Renucci. Sylvie Ballestra-Puech a de fait su développer une connaissance étendue et fine du poète latin dans une démarche diachronique, ce dont témoignait déjà sa monographie *Templa Serena. Lucrèce au miroir de Francis Ponge* parue en 2013 chez le même éditeur (cf. *AC* 84 [2015], p. 593-594) et à travers laquelle elle s'attachait déjà à démontrer l'inscription du *De rerum natura* dans notre modernité. L'introduction générale (p. 7-52) est très riche et dépasse largement l'horizon souvent limité des pages destinées à introduire une série d'études, consistant à résumer le plan de l'ouvrage et les contributions qui l'alimentent : elle offre un état des lieux érudit de la réception du poème et de la pensée qu'il développe, en portant une attention plus soutenue à la période postérieure à la Révolution française. Elle rappelle ainsi que la dévalorisation de Lucrèce par Voltaire, auquel se joignit, pour d'autres motifs doctrinaux, le Cardinal de Polignac et son *Anti-Lucrèce*, a pu contribuer à une éclipse relative de ce grand texte tout au long du XIX^e^ siècle. La première partie, « La science enchantée », se concentre sur les aspects relatifs à la physique épicurienne mise en scène dans le *De rerum natura* et sur ses diverses interprétations ou reprises. Elle ne se cantonne pas pour autant à l'histoire des sciences ou des idées puisqu'elle met aussi en avant le pouvoir poétique et créateur du paradigme atomique. Alice Lamy (« Lucrèce et les mystères du monde à la période médiévale : la réception épique des savoirs inspirants », p. 55-77) affirme la « juste place, bien que discrète, inconstante et peu maîtrisée » de l'autorité antique et païenne de Lucrèce au Moyen Âge et l'autorité qu'il représente en revanche en matière de rhétorique. Elle montre que l'atomisme médiéval ne passe pas nécessairement par la lecture de Lucrèce. En matière de spéculations sur l'atomisme, l'éditrice avait toutefois rappelé dans son introduction le rôle déterminant de la lecture du *De rerum natura* au sein de l'École de Chartres. Hélène Casanova-Robin (« Giovanni Pontano lecteur de Lucrèce : volupté poétique et savoir philosophique », p. 79-102) étudie le cas d'un représentant de l'Humanisme italien du Quattrocento qui eut Lucrèce comme modèle en matière de poétique et en donne l'illustration à travers l'*Urania*, poème mythico-astrologique. S'il est une veine qui fut assez féconde au XIX^e^ siècle, c'est celle de la poésie scientifique, dont on s'attend naturellement à ce qu'elle puise chez Lucrèce une part significative de son inspiration formelle ou doctrinale. Hugues Marchal (« Hommages et contournements : Lucrèce dans la poésie scientifique française au XIX^e^ siècle », p. 127-159) étudie cette présence, qui repose en particulier sur l'inclusion fréquente de traductions libres, qui vaut également pour le Virgile des *Géorgiques*. Il s'intéresse également aux critiques contemporaines du *De rerum natura*, avec une tendance forte voulant que « seuls les épisodes et excursus étrangers aux sciences seraient réellement poétiques », témoins d'une dichotomie de principe qui tend à s'instaurer entre écriture poétique ou créative et écriture théorique ou savante. Du côté de l'histoire des sciences, on lira avec intérêt les synthèses de Jean Dhombres (« Usages de Lucrèce dans le débat scientifique du XVIII^e^ siècle sur la nécessité des lois de la nature et le déterminisme », p. 103-125) et Jean-Marc Lévy-Leblond (« Les atomes de Lucrèce, vingt siècles après », p. 161-190). Les deux dernières contributions de cette partie relient création poétique et physique : Sylvie Ballestra-Puech (« 'Un neuf *De rerum natura* ?' Jacques Réda, lecteur de Lucrèce dans *La physique amusante* »,

p. 191-210) ; Françoise Salvan-Renucci (« 'Dans le tumultueux chaos des particules' : l'empreinte du *De rerum natura* dans le discours poétique des chansons de H. F. Thiéfaine », p. 211-234). La seconde met clairement en avant la dimension foncièrement poétique du « postulat lucrétien de recombinaison à l'infini des constituants de la matière ». Dans la deuxième partie, « Déclinaisons de l'épicurisme », la fortune ou l'influence de certains motifs dont le *De rerum natura* est le vecteur est illustrée à travers quelques cas choisis, même si le fil unissant les textes de cette partie reste difficile à tracer. Ainsi Jonathan Pollock (« Shakespeare lecteur de Lucrèce », p. 237-254) interroge le point de vue du poète et dramaturge anglais par rapport aux préjugés communs aux églises réformées et catholiques en ce qui concerne la philosophie atomiste ainsi que l'image populaire et dégradée de la philosophie du Jardin. Le terme *epicurism* renvoie bien dans son œuvre aux idées de débauche, infection, émeute, luxure. La météorologie du poète latin trouve aussi sa place dans les vers de Shakespeare, lorsqu'il s'agit de décrire les perturbations du monde. C'est par le biais des *Essais* de Montaigne que Shakespeare semble avoir acquis une connaissance *a minima* de cette philosophie. Aurélie Moioli (« Traduction et survivances de Lucrèce chez Ugo Foscolo : une lecture inquiète du *De rerum natura* », p. 255-277) traite d'une entreprise de traduction inachevée et jamais publiée. L'analyse d'Arnaud Villani (« Tournants et césures dans l'œuvre de Lucrèce », p. 279-290) appelle des réserves : les transcriptions du grec sont incohérentes et fautives et le référencement comme l'analyse des sources insuffisants car allusifs. Par ailleurs, le choix de proposer une traduction personnelle des passages du *De rerum natura*, qui pourrait être louable, s'avère discutable par les approximations auxquelles il conduit (ainsi p. 281-282 les vers 127-131 du livre I où le sens du couple *anima/animi natura* est dénaturé). La traduction par José Kany-Turpin, généralement sollicitée, est excellente et précise. L'idée selon laquelle Lucrèce, à travers sa critique de la crainte de la mort, attaquerait l'apparition de religions du salut (p. 288) laisse perplexe compte tenu de la chronologie historique. Ondine Bréaud-Holland (« Clément Rosset lecteur de Lucrèce », p. 291-303) et Évrard Delbey (« Pascal Quignard et André Comte-Sponville, lecteurs divergents de Lucrèce ? Le sexe et l'éthique », p. 305-334) se livrent à des analyses plus pointues. Les textes réunis dans la troisième partie, « Poésie de la nature et nature de la poésie », s'inscrivent résolument dans l'esprit du projet porté par l'éditrice. Les réflexions de José Kany-Turpin, traductrice et spécialiste reconnue du *De rerum natura* (« Figurer toute la nature des choses. Lucrèce, inventeur d'une poétique ? », p. 337-348), ainsi que celles de Pierre Quellet (« Séismes de la langue : *phusis* et *poïesis* », p. 349-365), posent le cadre à partir duquel il devient possible d'ouvrir les perspectives vers la création la plus contemporaine et les arts en général, ce que font les exposés de Philippe Marty (« *Clinamen* – Naissance du poème (Lucrèce-Reverdy) », p. 367-378), de Jean-Philippe Gagnon (« *De rerum fabula* : *La fable du monde* de Jules Supervielle », p. 379-401), qui revient notamment sur le motif de l'anxiété qu'une certaine tradition a associé au poème de Lucrèce ; de Bénédicte Gorrillot (« 'De terre surgiraient les arbres' (Lucrèce) : trente-deux dessins à la plume de Christine Chamson », p. 403-412), où la parenté entre Lucrèce et Ponge est reposée et de Marie-Marie Philipart (« Turbulence des foules : Lucrèce au miroir de la chorégraphe Maguy Marin », p. 413-429) où l'on apprend que la lecture du *De rerum natura* constitue l'une des trames – voire la trame – des créations de la chorégraphe française Maguy Marin

depuis les quinze dernières années ; *Turba* (2007) faisait du poème le texte même de la pièce, preuve de la très grande malléabilité de ce texte. Lors d'un entretien donné en 2018, l'artiste citait Lucrèce parmi ses « compagnons de vie ». En définitive, cet ensemble relève moins de l'histoire de la philosophie ou même de la littérature qu'il n'offre une combinaison d'aperçus et d'illustrations mettant en évidence les pouvoirs d'un grand texte qui transcende les modes et dépasse les systèmes doctrinaux pour s'imposer comme l'une des œuvres majeures de notre poésie. Même s'il est dense, ce volume n'épuise évidemment pas le sujet ; il constituera toutefois une référence au-delà des seules études classiques. Frédéric LE BLAY

Guillaume BONNET (Éd.), *Varron. La langue latine. Tome V. Livre IX*. Texte établi, traduit et commenté par G.B. Paris, Les Belles Lettres, 2022. 1 vol. broché, 12,5 x 19,2 cm, XXXVII-98 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 437). Prix : 35,5 €. ISBN 978-2-251-01491-0.

Du *De lingua Latina* de Varron, nous n'avons conservé qu'environ un cinquième : six livres sur vingt-cinq. Nous avons les trois livres (V-VII) consacrés à l'étymologie. Six livres (VIII-XIII) traitaient de la morphologie. De cette hexade morphologique, nous ne possédons que les trois premiers livres VIII-X (avec toutefois de grandes lacunes) consacrés aux fondements théoriques de la flexion. Ces livres forment une unité distincte avec des caractéristiques littéraires propres. Les livres XI-XIII, qui traitaient de l'analogie, sont perdus. Dans la partie conservée, Varron traite un problème préliminaire sous la forme d'un débat entre des opinions opposées sur le statut ontologique de l'analogie. Le prologue du livre X résume le mouvement de la pensée de Varron. Le livre VIII, qui a été publié récemment dans la CUF (voir mon c.r. *AC* 91 [2022], p. 213-215), contient des arguments contre l'existence et la validité de l'analogie. Le livre IX, qui forme un diptyque avec le précédent, réunit les arguments en faveur de l'analogie et de sa prévalence sur l'anomalie, c'est-à-dire l'irrégularité. Dans le livre X, Varron esquisse la première ébauche d'une théorie de la morphologie en latin. Alors que les livres VIII et X ont fait l'objet d'études, le livre IX a été quelque peu délaissé, bien qu'il constitue un pilier essentiel dans l'architecture des livres morphologiques. Nous disposons toutefois de l'excellente édition commentée d'Antonella Duso, M. Terenti Varronis De lingua Latina *IX, Introduzione, testo, traduzione e commento*, Hildesheim – Zürich – New York, 2017, ainsi que de l'édition avec commentaire de l'ensemble du *De lingua Latina* due à W. De Melo (2019). Ce tome V de l'édition de la CUF est donc le bienvenu. L'introduction est succincte, car beaucoup d'informations ont été données dans les volumes précédents. Elle contient une analyse du livre IX, en miroir avec le précédent, puisque nous avons une argumentation *contra* et *pro*. La question débattue est la suivante : dans la flexion, doit-on adopter un critère précis, une *ratio*, ou bien s'en tenir à l'*usus*, l'habitude linguistique, selon la théorie anomaliste ? Varron ne tranche pas, mais adopte une voie moyenne. Il introduit la notion de *declinatio*, spécifiée par deux adjectifs : *declinatio voluntaria* (« morphologie dérivationnelle ») et *declinatio naturalis* (« morphologie flexionnelle »). Dans la première, la formation d'un mot est placée sous le signe de l'arbitraire, donc de l'anomalie, tandis que, dans la seconde, la flexion suit une tendance

des forces du feu comme de l'ambivalence des êtres démoniaques protecteurs et destructeurs. Cependant la protomé figurée sur l'hydrie à figures noires du Groupe de Léagros conservée à Munich (T 14), loin d'être une représentation grotesque, me semble plutôt présenter d'étroites similitudes avec le masque de Dionysos ; et nombreuses sont les représentations de satyres en lien avec la forge. N'y aurait-il pas là une piste à suivre du dieu de la transformation qu'est Dionysos, chargé de ramener le boiteux sur l'Olympe, au dieu magicien Héphaïstos ? Cette ambiguïté se lit aussi sur la coupe du peintre d'Ambrosios v. 530-500 av. J.-C., autrefois à Berlin, où le dieu, installé dans un char ailé, est représenté comme Dionysos, barbu, couronné de myrte et pourvu, outre de la double hache, de l'attribut du dieu du vin, le canthare (*LIMC, s. v. Héphaïstos*, A. Hermary, n° 43). Dans ce même registre, enfin, Poséidon, dédicataire des centaines de plaquettes trouvées dans son sanctuaire à Penteskouphia sur l'isthme corinthien, apparaît comme le maître des ressources argilières mais aussi comme l'incarnation du feu qui « …peut lâcher ses chevaux destructeurs » (p. 239). Avec ce très bel ouvrage, Anne-Catherine Gillis nous aide à dépasser la formule qu'elle rappelle de M. Austin et P. Vidal-Naquet sur l'artisan, « héros secret de l'histoire grecque » (*Économies et sociétés en Grèce ancienne*, 1972, p. 23) : le regard nouveau qu'elle pose sur lui par le biais des croyances vient sans nul doute lever un pan du voile.

Violaine JEAMMET

Lauriane LOCATELLI, Émilie PIGUET et Simone PODESTA (Éds), *Constructions identitaires en Asie Mineure (VIII^e^ siècle avant J.-C. - III^e^ siècle après J.-C.).* Colloque international de Besançon, 18-19 octobre 2019. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 433 p. Prix : 29 €. ISBN 978-2-84867-850-4.

On ne peut que se réjouir de la parution de cet ouvrage, désormais indispensable pour quiconque s'intéresse à l'Asie Mineure antique, un domaine dans la connaissance duquel de nombreux progrès ont été accomplis en matière linguistique et d'histoire des religions. L'ouvrage contient les contributions suivantes, réparties en deux grandes sections. La première, intitulée « Définitions, représentations et appropriations des identités » regroupe comme articles : « Les Lyciens qui "viennent de loin, de la Lycie" : la tradition homérique » (Simone Podestà), « Être Carien à la fin de l'époque hellénistique. Hellénisation et particularismes locaux dans le sud-ouest de l'Asie Mineure » (Fabrice Delrieux), « Il popole della "dolce vita" : stereotipi etnici ed identità dei Lidi nelle fonti greche » (Francesca Gazzano), « Les inscriptions néo-phrygiennes : une revendication d'identité ethnique » (Milena Anfosso), « La construction identitaire en Pisidie : ethnonymes, héros éponyme et parenté mythique » (Lauriane Locatelli), « Une identité perse en Asie Mineure occidentale : quelques réflexions » (Jan Tavernier), « "Ô Méandre Sauveur, sois-nous secourable". La place des fleuves dans le processus de constructions identitaires des communautés anatoliennes » (Stéphane Lebreton), « Strabo and the Caucasian Albanians: Some Preliminary Remarks » (Giusto Traina). La deuxième section, « Expression et matérialité de l'identité », contient les articles suivants : « Le don de Mithra : l'identité religieuse de Mithridate VI Eupatôr » (Gilles Courtieu), « Aelius Aristide, dévot excentrique ou produit de son époque ? Écriture de soi et constructions identitaires dans les Discours sacrés » (Émilie Piguet), « "Toutes

derrière et elle devant". Les figures impériales dans le "panthéon" d'Éphèse » (Nicole Belayche), « *Theoi Pisidikoi*, *Thea Pisidikè* : culte, territoire et identité » (Guy Labarre), « L'affichage des identités individuelles et collectives dans les sanctuaires grecs d'Asie Mineure à travers l'étude des statues » (Sophie Montel), « Identity of the Jewish Community in Roman Aeolis: Remarks on Two Inscriptions from Izmir in Western Turkey » (Ergün Laflı). – Relevons plus particulièrement quelques contributions dignes de mention : a) Simone Podestà s'interroge remarquablement sur l'identité des Lyciens et sur les influences exercées dans cette région ; b) L'identité lydienne est, elle, abordée par Francesca Gazzano, tandis que les inscriptions néo-phrygiennes sont analysées avec soin par Milena Anfosso ; c) La construction identitaire en Pisidie est remarquablement étudiée par Lauriane Locatelli. En plus, toujours à propos de la Pisidie, retenons l'excellente contribution de Guy Labarre au sujet des dieux « pisidiques » et de la déesse « pisidique » ; d) Une identité non-anatolienne, plus spécifiquement perse, a été discutée dans une étude originale de notre collègue Jan Tavernier, qui se concentre principalement sur les sources funéraires/iconographiques de l'Anatolie occidentale de l'époque achéménide. À titre personnel et dans le cadre de l'analyse de ce bel ouvrage, nous nous permettrions de souligner l'importance de l'héritage louvite en Asie Mineure, principalement en Lycie, Pisidie, et Cilicie. La langue, la culture et la religion de ces régions en sont le témoignage direct. René LEBRUN

Milinda HOO, *Eurasian Localisms. Towards a Translocal Approach to Hellenism and Inbetweenness in Central Eurasia, Third to First Centuries BCE*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2022. 1 vol. relié, 338 p., 16 fig. n/b, 8 tableaux (ORIENS ET OCCIDENS, 41). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-13315-9.

L'une des conséquences les plus durables des conquêtes d'Alexandre le Grand fut la dilatation vers l'est du monde grec, soit l'ensemble des territoires où se rencontraient des populations qui vivaient selon des normes communes les définissant comme Grecs. Ces normes composent l'hellénisme, objet d'étude du livre de Milinda Hoo, publication de sa thèse de doctorat (Kiel, 2018), qui s'intéresse plus particulièrement à l'espace compris entre la Mésopotamie et l'Asie centrale. L'auteure étudie comment les historiens successifs ont analysé et compris les situations de contacts qui s'y produisirent et quels usages ils firent de ce terme d'« hellénisme ». Son objectif est de montrer l'intérêt de mobiliser de nouveaux outils issus de l'étude des réseaux, telle la notion de « translocalisme » et d'autres (*infra*) en lien avec le phénomène de la mondialisation. L'ouvrage se divise en huit chapitres après une introduction qui expose la méthode suivie, comparative comme on le verra. M. Hoo présente aussi l'histoire des recherches sur l'Orient hellénistique et définit plusieurs notions comme celle de « inbetweenness ». Les termes de « *localism* » et de « *translocalism* » sont explicités dans la suite de l'ouvrage. Le premier chapitre étudie l'histoire et les emplois du terme « hellénisme » depuis le XIX^e^ siècle. L'auteure y montre le phénomène bien connu de la sensibilité des historiens aux événements de leurs temps, qui impactent la compréhension qu'ils ont de leur objet d'étude : valorisation de la culture grecque dans le contexte de la colonisation européenne du XIX^e^ siècle ; dénonciation de la violence des conqué-

phénomène explose réellement aux VII^e^ et VI^e^ s., avec des tranchées de fondation profondes, et une superstructure, le plus souvent en briques crues, qui s'appuie sur un socle de fondation imposant. Le développement des fortifications s'accroît encore avec la menace perse et l'intensification des conflits entre Grecs. L'auteur suggère également que le nombre de fortifications préclassiques est sous-estimé, du fait des destructions postérieures, tandis que les structures défensives constituent pour lui un des éléments clés du développement des sites et de leur urbanisation dans la transition vers la *polis*. Ce tour d'horizon grec permet ainsi d'établir un parallèle opportun à la situation italique, et offre des perspectives quant à une réflexion sur le développement de la cité. La communication qui conclut l'ouvrage permet d'aller un peu plus loin encore puisque Manuel Fernandez-Götz et Dirk Krausse livrent ici quelques exemples de processus assimilables à l'urbanisation étrusque ou latine, ou du moins à une centralisation, cette fois au nord des Alpes, avec les sites de la Heuneburg, du Mont-Lassois ou encore du Glauberg. Le premier a livré les traces d'une acropole, d'une ville basse, de faubourgs, mais aussi d'une enceinte monumentale unique pour l'Europe tempérée de cette époque, qui seront frappés par des destructions dans la seconde moitié du VI^e^ s. Le second site, lié à la sépulture datée de 500 dite de la dame de Vix, a livré d'autres témoignages encore de monumentalité, notamment au niveau des fortifications, mais aussi de contacts avec le monde méditerranéen. Enfin, le site du Glauberg, au V^e^ siècle, pourrait être comparé à Olympie avec la délimitation d'un possible espace sacro-politique où pouvaient se dérouler assemblées et rites. Malgré l'absence d'une conclusion générale à l'ouvrage qui aurait pu annoncer plus clairement les perspectives de la recherche sur les fortifications étrusco-latiales archaïques, l'ouvrage est très bien équilibré et, s'appuyant sur une documentation archéologique riche, offre un panorama complet et actualisé des différents sites notables. Alexandre WIMLOT

Julie LEONE, *Musarna 4. La céramique à paroi fine*. Rome, École française de Rome, 2021. 1 vol. broché, 28 x 21 cm, 294 p., 54 pl. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 576). Prix : 45 €. ISBN 978-2-7283-1443-0.

Voici que paraît le quatrième volume de la série « Musarna », publié par l'École française de Rome, dans le cadre du programme de fouilles archéologiques dirigé sur ce site étrusco-romain par Henri Broise et Vincent Jolivet entre 1983 et 2003. Ce volume, issu de la thèse de doctorat de Julie Leone soutenue en mars 2014 à l'Université Aix-Marseille, fait suite aux trois premiers volets consacrés aux monnaies (2003), aux bains hellénistiques (2004 ; *AC* 77 [2008], p. 795-796) et à la nécropole impériale (2009 ; *AC* 79 [2010], p. 778-790) ; il est consacré à l'étude de la céramique à paroi fine découverte durant ces fouilles. L'objectif que s'est posé l'autrice était d'apporter des éléments de réponse concernant cette production spécifique (origine, ateliers, diffusion, datations) par l'étude d'un nouveau corpus. L'ouvrage s'accompagne d'une base de données en ligne, disponible depuis le site Internet de l'École française de Rome, présentant les parallèles typologiques proposés dans le texte. L'ouvrage, organisé en quatre parties subdivisées en chapitres, est richement illustré de cartes, photographies (du site et des objets), graphiques, documents archéologiques et tableaux statistiques, et est accompagné d'une riche bibliographie de plus de 400 références. Dans la

première partie, intitulée « Définir et identifier la céramique à paroi fine » (p. 3-28), l'autrice présente les difficultés pour définir cette classe en raison de la diversité des techniques, des matériaux, des zones de production et de la chronologie (p. 5). La synthèse sur les caractéristiques techniques (matière, tournage, cuisson, revêtement et décor) attestées dans les différents corpus étudiés ainsi que sur les ateliers connus (Italie, Baléares, péninsule ibérique, Gaule, Chypre) montre bien qu'une définition est quasiment impossible, tant il existe de différences dans toutes les étapes de fabrication, et que par ailleurs les ateliers sont diffusés dans tout le bassin méditerranéen, sans véritable cohérence. Toutefois, elle indique que l'unique point commun de cette production est sa fonction, boire et, ponctuellement, verser (p. 15). J. Leone défend, en effet, l'hypothèse que l'apparition de cette classe est contemporaine du développement de la production de vin en Italie centrale et trouverait donc son origine dans l'émergence de nouveaux modes de consommation (p. 16). Cette partie offre également un bilan des typologies proposées dans l'historiographie, en insistant particulièrement sur les classifications de M.T. Marabini (1973), F. Mayet (1975) et A. Ricci (1985), utilisées dans la plupart des typologies créées par la suite, dont celle de J. Leone définie en troisième partie. Outre L. Gervasini qui a proposé une synthèse d'ensemble en 2005, les études sur la céramique à paroi fine sont essentiellement consacrées à un site ou une région particulière (p. 27-28). L'autrice se place donc ici dans la continuité des travaux antérieurs. La deuxième partie, intitulée « Musarna : les contextes archéologiques » (p. 29-40), s'intéresse spécifiquement au site de Musarna, localisé dans le territoire de Tarquinia. L'autrice présente l'histoire de la ville et des fouilles, puis décrit scrupuleusement les zones fouillées et les problématiques qui les entourent. À Musarna, des fragments de céramique à paroi fine ont été retrouvés dans le marché (îlot F), qui a livré à lui seul la moitié des fragments du corpus, dans les bains hellénistiques (îlot C), qui représente environ un quart (27 %) des fragments du corpus, ce qui s'explique par l'utilisation importante de vases en céramique à paroi fine dans les bains, dans la *domus* de l'îlot D et enfin dans les nécropoles d'époques hellénistique et impériale. La troisième partie, intitulée « Classification du lot de céramique à paroi fine de Musarna » (p. 41-229), correspond au classement du corpus, composé de 25 299 fragments, selon trois critères : la matière et la technique, critères qui sont associés, les formes et les décors. L'analyse, visuelle pour l'ensemble du corpus, complétée par une analyse physico-chimique pour seulement quelques tessons (p. 43-44), a permis de distinguer trois groupes de matières (calcaires, non calcaires et indéterminés), ensuite subdivisés en sept groupes techniques, pour lesquels J. Leone indique les formes associées et propose d'isoler des productions en les définissant, géographiquement – en fonction de leur répartition à Musarna et en dehors – et chronologiquement. À partir de l'analyse des matières et des techniques, l'autrice défend l'hypothèse que cette catégorie est issue de la production de petites *ollae*, dont les dimensions réduites renvoient aux nouveaux modes de consommation apparus au II^e^ siècle av. J.-C. En outre, elle défend l'idée que la technique est le « critère dominant » (p. 62) de classement de la céramique à paroi fine, puisqu'une même forme peut être reproduite par différentes techniques. Ces dernières forment donc le deuxième élément de classement de la typologie proposée. J. Leone a isolé 14 formes à Musarna, subdivisées ensuite par leur matière (argile calcaire ou non calcaire) et par les variantes. En résultent ainsi 50 formes – 40 pour boire et 10 pour verser – qui, elles aussi, présentent une division interne en fonction des

bords et des lèvres. Le dernier élément de classement est le décor, très peu présent sur les céramiques à paroi fine et essentiellement incisé (82 % du NMI). D'autres techniques sont utilisées, comme la technique de la barbotine, le décor sablé, tourné ou peint, mais sont significativement moins représentées. S'inspirant de modèles statistiques, J. Leone propose d'établir des lots stratigraphiques, qui correspondent à des groupes d'association de formes présentant également une cohérence chronologique et technique. En ressortent quatre ensembles caractérisés de céramique à paroi fine de Musarna, datés entre le dernier tiers du IIe siècle av. J.-C. et l'époque tibérienne, auxquels il faut ajouter des formes isolées sans association technico-chronologique possible. Enfin, la dernière partie, intitulée « De l'émergence à la disparition des céramiques à paroi fine en Étrurie méridionale » (p. 231-262), présente et décrit cinq assemblages établis à partir des lots stratigraphiques. L'écart chronologique entre les plus anciennes attestations de céramique à paroi fine à Cosa et à Musarna laisserait penser que Cosa est l'un des plus anciens centres de production de la région et que cette classe a été introduite tardivement à Musarna (p. 243-244). En outre, l'analyse des formes utilisées dans l'assemblage 1, héritées des vases à boire des mondes hellénistique, oriental et local, tendrait à confirmer l'hypothèse de l'émergence de cette classe en raison de nouveaux besoins et modes de consommation (p. 239-240). S'agissant des influences et aires de production et de diffusion (Campanie, Baléares, péninsule ibérique, Gaule narbonnaise), la production paraît relativement homogène jusqu'au milieu du Ier siècle av. J.-C., époque qui présente une rupture, avec la disparition des influences hellénistiques et une diffusion plus importante, bien qu'elle passe toujours par les mêmes voies commerciales. Cette phase se marque notamment par la recherche d'un vocabulaire et de techniques propres à cette classe, qui se développent dans la phase suivante. Enfin, les ateliers de Musarna et d'Étrurie tyrrhénienne déclinent au troisième quart du Ier siècle apr. J.-C., notamment en raison de la concurrence des vases en céramique sigillée et en verre, mais aussi par des changements techniques et morphologiques.

Flore LEROSIER

Françoise VILLEDIEU (Ed.) *Vigna Barberini. III. La cenatio rotunda*. Rome, École française de Rome – Parco archeologico del Colosseo, 2021. 1 vol. relié, VII-499 p., 365 fig., 31 pl. (ROMA ANTICA, 9). Prix : 165 €. ISBN 978-2-7283-1504-8.

Au cours de l'été 2009, des travaux de contrôle portant sur l'état des soutènements antiques du flanc nord de la terrasse de la *vigna* Barberini, sur laquelle l'École française de Rome avait déployé, entre 1985 et 1999, un ambitieux projet de recherche, ont révélé fortuitement la présence d'un édifice circulaire qui fut alors interprété d'emblée comme la *cenatio rotunda*, la principale salle de banquet de la *domus Aurea* néronienne, à en croire Suétone. Le titre même de ce volume témoigne clairement que la conviction d'avoir enfin définitivement identifié ce singulier dispositif n'a pas vacillé depuis. Les fouilles françaises dans ce secteur du Palatin avaient fait jusqu'à présent l'objet de plusieurs articles et chroniques de fouilles, d'un catalogue d'exposition et de deux monographies, l'une consacrée aux sources et à la topographie générale (AA.VV., *La Vigna Barberini, I. Histoire d'un site, étude des sources et de la topographie*, Rome, 1997, *Roma Antica* 3), l'autre à la stratigraphie du site (F. Villedieu [Dir.], *La Vigna*

Eleni HASAKI, *Potters at Work in Ancient Corinth. Industry, Religion, and the Penteskouphia Pinakes*. Princeton, American School of Classical Studies at Athens, 2021. 1 vol. relié, XXII-418 p., VII appendices, 234 fig. n/b, 8 fig. coul., 13 pl. (HESPERIA, SUPPLEMENT, 51). Prix : 75 $/65 £. ISBN 978-0-87661-553-9.

Dans cet ouvrage, Eleni Hasaki entreprend l'objectif stimulant de reconstituer les réalités sociales, culturelles et économiques de l'artisanat potier à Corinthe au départ de l'analyse pluridisciplinaire des 102 scènes liées à la production potière que comportent 97 plaques peintes (*pinakes*) en terre cuite d'époque archaïque, décorées selon la technique de la figure noire, et retrouvées directement à l'ouest de la colline de Penteskouphia, à environ 3 km de la cité antique de Corinthe. Cette publication est particulièrement bienvenue pour l'avancement de nos connaissances sur l'artisanat potier en Grèce antique, puisqu'elle est la première à aborder l'ensemble des plaques décorées en terre cuite retrouvées sur ce site. Cet ensemble – le plus ancien et le plus large jamais retrouvé en Grèce – est constitué de 1023 pièces datées du VI^e^ siècle av. J.-C., et actuellement dispersées dans trois collections muséales – à savoir le musée archéologique de Corinthe, le Louvre, et le Staatliche Museen de Berlin. L'ouvrage suit une progression logique, claire, et agréable à lire. Après un premier chapitre introductif sur l'état des découvertes de ce type d'objet dans le monde grec, et sur les spécificités du lot de Penteskouphia, l'analyse est habilement structurée en six chapitres proposant une mise en contexte de la production, de l'utilisation, et du dépôt final de ces objets, avec un focus sur la collection des *pinakes* figurant des artisans-potiers à l'œuvre. Dans le chapitre 2, Herbst et Tzonou abordent l'épineuse question des modalités du dépôt antique, puis de la redécouverte des *pinakes* entre 1879 et 2002. Ce faisant, ils offrent la première étude systématique du contexte archéologique et topographique du dépôt de ces objets, au départ de l'analyse critique de carnets de fouille complémentée d'observations sur le terrain. Dans le chapitre 3, Hasaki propose une étude générale de la manufacture et des fonction(s), usage(s) et signification(s) des *pinakes* de Penteskouphia au départ de l'analyse matérielle, iconographique, et épigraphique de l'ensemble du corpus des 1023 pièces. Nous apprenons que les objets étaient presque tous façonnés à la main (seuls trois sont moulés) dans une argile identifiée sur base macroscopique comme étant typiquement corinthienne, et qu'ils sont décorés sur une, voire deux faces. Les thèmes identifiés sont Poséidon (seul ou avec Amphitrite), des soldats et cavaliers, des artisans-potiers à l'œuvre, des bateaux, et plus rarement des animaux et des êtres mythologiques. Parmi cette collection, 97 *pinakes* ont livré 102 scènes identifiées, avec différents degrés de certitude, comme étant relatives à l'artisanat potier, et souvent recomposées au départ de fragments. Ces pièces font l'objet d'un catalogue systématique et richement illustré dans le chapitre 4, avec des photographies (noir et blanc, parfois couleurs) et des dessins de chaque pièce et de chaque face incluant une proposition de reconstitution des fragments, inscriptions, et représentations perdus. Le catalogue distingue les *pinakes* comportant respectivement un, et deux, côté(s) décoré(s). Pour chaque catégorie, les pièces sont présentées selon le type d'activité qu'elles comportent : collecte d'argile et de combustible, travail au tour, cuisson des poteries, scènes d'atelier, scènes ambigües, scènes dissociées. Sur base de l'analyse iconographique et épigraphique de ces pièces, et par le biais de comparaisons avec des scènes semblables découvertes dans d'autres sites de Grèce et

notamment à Athènes, le chapitre 5 explore les modalités pratiques et les réalités sociales du travail des artisans-potiers à l'époque archaïque à Corinthe, à savoir : le contexte des différentes étapes de la production (en extérieur, en intérieur), les types de production des ateliers (sur la base des pots représentés), les moyens matériels mis en œuvre (types d'outils, de tours, de fours), l'âge et de la condition sociale des artisans représentés, de genre masculin pour la plupart (sur base respectivement du port ou non de la barbe, et de la nudité de certains personnages interprétée comme une convention de représentation d'un statut social inférieur). La popularité apparente des différentes scènes d'artisanat potier est analysée, de même que les associations avec d'autres représentations pour les *pinakes* décorés sur les deux faces. La scène de cuisson des poteries est la plus souvent attestée, suivie de la collecte d'argile et de combustible. Lorsqu'elles existent, les représentations sur le revers de ces *pinakes* sont, en ordre de fréquence d'apparition : Poséidon et/ou Amphitrite, des cavaliers, des soldats, des artisans-potiers à l'œuvre, des animaux, des bateaux, des êtres mythologiques. Des inscriptions gravées ou peintes ont jusqu'ici été identifiées avec certitude sur l'avers et/ou le revers de 29 des 97 plaques comportant des scènes d'artisans-potiers à l'œuvre, pour un total de 163 inscriptions identifiées sur l'ensemble du corps de *pinakes* de Penteskouphia. Dans treize cas, ces inscriptions se trouvent sur la face opposée à celle décorée de la scène d'artisanat potier, et la connexion à cette dernière reste incertaine. Les inscriptions dont le sens a pu être établi consistent en des dédicaces (le plus souvent à Poséidon, dans un cas à Athéna, et mentionnant parfois aussi le nom du dédicant), des noms personnels – tous masculins (signatures de potiers, noms des dédicants), et un nom d'équipement apposé à côté de la représentation (four). Le chapitre 6 propose une approche globale des modalités de la production potière à Corinthe à l'époque archaïque, par le biais d'une évaluation des éléments développés dans les chapitres précédents et à la lumière d'autres sources archéologiques, archéométriques, et ethnographiques. Nous apprenons que l'activité potière à Corinthe était sans doute décentralisée par rapport au centre urbain, et implantée selon un rapport de proximité topographique aux gisements argileux d'une part, aux sources d'eau d'autre part, tous deux essentiels au bon fonctionnement des ateliers. Chaque atelier disposait le plus probablement d'un voire deux fours, et d'une faible main-d'œuvre, peut-être organisée sur base familiale, et produisait un éventail restreint de types de vases. Les outils et équipements représentés viennent renouveler notre connaissance des technologies potières en Grèce archaïque. Dans le chapitre 7, la nature industrielle, votive, ou plus probablement « hybride » du dépôt des *pinakes* à Penteskouphia est évaluée sur base de suggestions antérieures, et à la lumière des données rassemblées tout au long de l'ouvrage. Le caractère singulier de ces plaques réside dans la disparité des thèmes iconographiques représentés et dans la fréquence des inscriptions gravées ou peintes, par rapport à ce qui est observé pour la céramique corinthienne archaïque ; dans les épiclèses attribuées à Poséidon, inconnues par ailleurs ; et dans le support lui-même, inconnu par ailleurs dans le paysage cultuel de la cité de Corinthe. Le contexte de dépôt final de ces objets suggère l'existence d'un espace sacré à Poséidon, entretenu par la communauté locale de potiers, dans un contexte de compétition croissante avec Athènes pour la production et le commerce des céramiques décorées. Sept appendices complètent pertinemment l'étude : une liste descriptive de l'ensemble des *pinakes* retrouvés à Penteskouphia, qui précise notamment les associations de fragments jointifs et non jointifs entre pièces répertoriées dans

les trois collections (I) ; un tableau récapitulatif des principaux thèmes iconographiques rencontrés à travers la collection, parmi les plaques décorées sur une face et celles décorées sur les deux faces (II) ; pour ces dernières, un tableau récapitulatif des combinaisons de thèmes iconographiques présentés sur l'avers et le revers (III) ; une table de concordance entre les numéros d'inventaire des collections muséales et les numéros de catalogue utilisés dans l'ouvrage (IV) ; des tables de concordance des inscriptions peintes ou gravées sur les plaques, organisées par numéro de catalogue d'objet (V), numéro d'inventaire d'objet (VI), et numéro de corpus d'inscription (VII).

Florence LIARD

Sonia KLINGER, *The Sanctuary of Demeter and Kore. Miscellaneous Finds of Terracotta.* Princeton, American School of Classical Studies at Athens, 2021. 1 vol. relié, 23 x 30 cm, XXX-176 p. 32 pl., 5 plans (CORINTH, 18.8). Prix : 150 $. ISBN 978-0876-61188-3.

Il s'agit du huitième volume de la série (XVIII) des publications des travaux menés à Corinthe par l'École américaine des Études classiques à Athènes. L'ouvrage recense les objets variés en terre cuite retrouvés dans le sanctuaire de Déméter et Korè sur l'Acrocorinthe, qui fut fouillé entre 1961 et 1975. Cette étude se place dans la continuité des volumes précédents de la série dédiés aux objets en terre cuite retrouvés sur ce site : la vaisselle (I-II), les figurines (IV), la sculpture (V), les lampes (II et VII) et les plateaux d'offrandes (VII). Ce huitième volume distingue trois catégories d'objets : les *Accessoires* (protomes et masques de théâtre, autels, plaques décoratives : p. 21-52), les *Imitations et maquettes* (meubles, chars, bateaux de commerce et de guerre, aliments tels que cakes et produits d'origine végétale, bijoux et autres apparats personnels, jouets, casques et stèle représentant un casque : p. 53-122), et les *Autres objets* (moule de potier, grilles de cuisson, poids et autres outils de tisserand : p. 123-150). La présentation de chaque type d'objet est assortie d'un catalogue des découvertes, et chacun des 227 objets recensés est illustré dans les planches en fin de volume. L'autrice s'efforce de reconstituer, au départ principalement de l'étude des objets, de leur fonction, de leur typologie et de leur style, les diverses modalités du culte, à savoir : les tendances chronologiques dans les types d'offrandes déposés dans le sanctuaire à travers l'Antiquité, les divinités honorées sur le site, les catégories de dédicants (genre, âge, provenance), les valeurs sociales et culturelles autour desquelles était articulé le rite. Klinger note cependant que les objets divers dans d'autres matériaux retrouvés dans le sanctuaire feront l'objet d'un volume ultérieur dans la même série, qu'ils n'ont donc pas pu faire l'objet de comparaisons ici, et que ce travail futur est susceptible de venir amender les conclusions du présent volume. L'*Introduction* (p. 1-20) fait office d'exposé méthodologique et de synthèse des résultats avant les trois volets suivants, dédiés à l'analyse de chaque catégorie d'objets susmentionnée. Klinger y propose un récapitulatif de l'histoire des différentes phases de construction et de fréquentation du sanctuaire, établi sur trois terrasses successives, au départ des données archéologiques (principalement architecturales) jusqu'ici publiées et à l'appui de cinq plans disponibles en fin de volume. Nous apprenons que les premières offrandes en terre cuite remontent au VII^e^ siècle av. J.-C., et que le sanctuaire fut doté de salles de commensalité sur la terrasse basse

les trois collections (I) ; un tableau récapitulatif des principaux thèmes iconographiques rencontrés à travers la collection, parmi les plaques décorées sur une face et celles décorées sur les deux faces (II) ; pour ces dernières, un tableau récapitulatif des combinaisons de thèmes iconographiques présentés sur l'avers et le revers (III) ; une table de concordance entre les numéros d'inventaire des collections muséales et les numéros de catalogue utilisés dans l'ouvrage (IV) ; des tables de concordance des inscriptions peintes ou gravées sur les plaques, organisées par numéro de catalogue d'objet (V), numéro d'inventaire d'objet (VI), et numéro de corpus d'inscription (VII).

Florence LIARD

Sonia KLINGER, *The Sanctuary of Demeter and Kore. Miscellaneous Finds of Terracotta.* Princeton, American School of Classical Studies at Athens, 2021. 1 vol. relié, 23 x 30 cm, XXX-176 p. 32 pl., 5 plans (CORINTH, 18.8). Prix : 150 $. ISBN 978-0876-61188-3.

Il s'agit du huitième volume de la série (XVIII) des publications des travaux menés à Corinthe par l'École américaine des Études classiques à Athènes. L'ouvrage recense les objets variés en terre cuite retrouvés dans le sanctuaire de Déméter et Korè sur l'Acrocorinthe, qui fut fouillé entre 1961 et 1975. Cette étude se place dans la continuité des volumes précédents de la série dédiés aux objets en terre cuite retrouvés sur ce site : la vaisselle (I-II), les figurines (IV), la sculpture (V), les lampes (II et VII) et les plateaux d'offrandes (VII). Ce huitième volume distingue trois catégories d'objets : les *Accessoires* (protomes et masques de théâtre, autels, plaques décoratives : p. 21-52), les *Imitations et maquettes* (meubles, chars, bateaux de commerce et de guerre, aliments tels que cakes et produits d'origine végétale, bijoux et autres apparats personnels, jouets, casques et stèle représentant un casque : p. 53-122), et les *Autres objets* (moule de potier, grilles de cuisson, poids et autres outils de tisserand : p. 123-150). La présentation de chaque type d'objet est assortie d'un catalogue des découvertes, et chacun des 227 objets recensés est illustré dans les planches en fin de volume. L'autrice s'efforce de reconstituer, au départ principalement de l'étude des objets, de leur fonction, de leur typologie et de leur style, les diverses modalités du culte, à savoir : les tendances chronologiques dans les types d'offrandes déposés dans le sanctuaire à travers l'Antiquité, les divinités honorées sur le site, les catégories de dédicants (genre, âge, provenance), les valeurs sociales et culturelles autour desquelles était articulé le rite. Klinger note cependant que les objets divers dans d'autres matériaux retrouvés dans le sanctuaire feront l'objet d'un volume ultérieur dans la même série, qu'ils n'ont donc pas pu faire l'objet de comparaisons ici, et que ce travail futur est susceptible de venir amender les conclusions du présent volume. L'*Introduction* (p. 1-20) fait office d'exposé méthodologique et de synthèse des résultats avant les trois volets suivants, dédiés à l'analyse de chaque catégorie d'objets susmentionnée. Klinger y propose un récapitulatif de l'histoire des différentes phases de construction et de fréquentation du sanctuaire, établi sur trois terrasses successives, au départ des données archéologiques (principalement architecturales) jusqu'ici publiées et à l'appui de cinq plans disponibles en fin de volume. Nous apprenons que les premières offrandes en terre cuite remontent au VII^e^ siècle av. J.-C., et que le sanctuaire fut doté de salles de commensalité sur la terrasse basse

dès l'époque archaïque, tandis qu'un théâtre fut taillé dans le roc sur la terrasse sommitale au Ve siècle av. J.-C. Après une intense phase de modification architecturale au IVe siècle av. J.-C. et une fréquentation continue jusqu'à l'époque hellénistique, le sanctuaire fut abandonné lors du sac de la ville par les Romains en 146 av. J.-C., pour n'être fréquenté à nouveau qu'à partir du Ier siècle ap. J.-C., de manière bien plus restreinte, jusqu'à l'abandon définitif du culte au IVe siècle. Klinger souligne, à cette occasion, la difficulté de dater les découvertes présentées dans ce volume sur base de leur contexte de découverte, en raison du fait que la plupart de celles-ci furent insérées dans des travaux successifs d'aménagement du sanctuaire, se trouvant ainsi fragmentées et disséminées à travers le site. Seules deux fosses rituelles, scellées respectivement durant la moitié et le dernier quart du Ve siècle av. J.-C., ont livré du matériel qui peut être daté sur base stratigraphique, aux côtés d'un dépôt de poterie fragmentaire et de quelques autres sols découverts dans l'espace bâti. Klinger souligne donc l'absence majeure de données de contexte d'enfouissement fiables pour reconstituer les modalités du rite, et l'importance cruciale du travail de comparaison stylistique dans l'assignation des pièces étudiées pour en découvrir le sens et la chronologie. La lecture des trois volets suivants du volume, dédiés à l'étude spécifique des trois catégories d'objets susmentionnés, nous apprend que les deux valeurs centrales autour desquelles s'articulent les pratiques dédicatoires des objets en terre cuite sont, d'une part, la fertilité (agricole, humaine) et les notions de maturité et de mariage qui lui sont liées, et d'autre part, la protection (des femmes, des hommes, des enfants, des adolescents, du foyer). Les femmes pourraient avoir eu un rôle prépondérant dans ces pratiques dédicatoires. La manufacture des objets, de qualité variable, est identifiée comme étant très majoritairement locale sur (la seule) base des caractéristiques macroscopiques des pâtes et des comparaisons typologiques et stylistiques recensées avec d'autres découvertes à Corinthe, notamment dans la zone du Quartier des Potiers et de la Tuilerie ; seules quelques importations sont suggérées (d'Attique, de Béotie, d'Italie du Sud, de la région de Pergame). Des tendances chronologiques sont identifiées dans les pratiques dédicatoires et correspondent aux phases d'aménagement du site : les poids de tisserands sont les premiers à apparaître au VIIe siècle av. J.-C. ; les maquettes de bateaux, de bijoux, de jouets apparaissent dès le VIe siècle av. J.-C. ; les offrandes en terre cuite sont les plus nombreuses et les plus diversifiées à l'époque classique, avant une raréfaction notoire à l'époque hellénistique, et une disparition quasiment totale après 146 av. J.-C. (une tendance également soulignée par l'étude du reste du mobilier en terre cuite du sanctuaire). Notons que le catalogue débute de manière assez inattendue par les masques datés des périodes classique à romaine, pour terminer par les poids de tisserands, qui sont les plus anciennes offrandes en terre cuite recensées sur le site. La question de la polysémie des objets occupe une place importante à travers l'ouvrage. Elle est traitée à l'appui d'une large bibliographie, offrant par là au lecteur un constat nuancé, précis et éclairé sur la complexité du rite dans l'Antiquité grecque. Ainsi, l'auteur souligne la possibilité d'une diversité de statuts et d'utilisations au cours de la « vie » de l'objet. Pour certains objets cependant, la nature d'« imitation » ou d'« objet réel » reste sujette à discussion (bijoux, jouets). D'autres, considérés comme offrandes, sont par la suite présentés comme des supports possibles d'autres types d'offrandes, posant la question de leur statut fonctionnel ou votif, de maquette ou d'objet réel (ex. : meubles, autels). Quelques « imitations », « maquettes » et « accessoires » (aliments,

autels miniatures) pourraient en fait s'avérer être des éléments constitutifs de figurines en terre cuite qui ont été étudiées dans le volume XVIII.4. Une valeur strictement fonctionnelle est attribuée aux grilles de cuisson de l'époque romaine. La polysémie des objets participe à la reconstruction des modalités du culte des deux divinités centrales du sanctuaire (Déméter et Korè) et à l'identification de cultes secondaires sur le site (Dionysos, Artémis, Hermès, Aphrodite). L'usage des termes « sanctuaire grec » (jusqu'à 146 av. J.-C.) et « sanctuaire romain » (après la phase d'abandon qui s'ensuit jusqu'au courant du Ier siècle ap. J.-C.), cependant, introduit le risque d'une dichotomie quant au caractère socioculturel de la fréquentation du sanctuaire. De plus, si une différence notable est identifiée dans les pratiques dédicatoires jusqu'à l'époque classique d'une part, et à partir du Ier siècle ap. J.-C. d'autre part, le positionnement des traditions de l'époque hellénistique dans cette transformation n'est pas clair. Enfin, la raison du choix, dans cette reconstruction, de la date historique de 146 av. J.-C. n'est pas expliquée, malgré l'absence apparente de vestiges attribuables à cette date spécifique. Les appendices (liste de contextes, tables de concordance) et les indexes (général, des musées, des sources anciennes, des termes grecs et latins) permettent une utilisation diversifiée du volume. Florence LIARD

Bettina KREUZER, Corpus Vasorum Antiquorum, *Deutschland*, 101, *München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst.* 19, *Attisch Schwarzfigurige Hydrien*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 24,5 x 32,5 cm, 160 p., 35 fig. et 32 pl. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-4067-1540-2.

Yasmin OLIVIER-TROTTENBERG, Corpus Vasorum Antiquorum, *Deutschland*, 105, *München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst*, 20, *Etruskisch Rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 24,5 x 32,5 cm, 75 p., 64 pl. (photos), 11 encarts (dessins). (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7696-3782-3.

Ces deux volumes constituent des publications d'excellente qualité tant du point de vue du texte que de la richesse de la documentation. Les deux volumes s'ouvrent par une introduction fort complète sur l'histoire de la magnifique collection de vases du musée de Munich, dont la majorité des pièces provient de la nécropole étrusque de Vulci, un site fouillé au début du XIXe siècle, qui a marqué la recherche en céramologie. Le rôle bien connu et primordial joué par le roi Louis I de Bavière dans la constitution de cette collection pour la rendre accessible au public y est clairement mis en évidence. Le noyau des pièces, étrusques et attiques publiées respectivement dans les volumes 19 et 20, est ainsi arrivé au musée grâce à l'acquisition par le souverain des collections Canino et Candelori et, ensuite, grâce à l'achat plus ponctuel de certaines autres collections, notamment pour les vases étrusques, de celle de Paul Arndt en 1908 ou du philanthrope et banquier, James Lœb, en 1933. Les deux volumes se clôturent par plusieurs index qui permettent une recherche facile selon les numéros d'inventaire, les provenances (lieux de découverte ou collections anciennes), le volume/capacité, les techniques utilisées, les thèmes iconographiques et les personnages représentés, les inscriptions – y compris les graffiti – ainsi que les artisans (peintres, potiers et ateliers). Dans le volume 19, entièrement consacré à l'hydrie attique à figure noire, Bettina

archéologiquement reconnues, y compris les défixions en tant que magie appliquée à des temples et divinités précises comme *Mater Magna*. L'aspect matériel des cultes abordé dans ce chapitre fait ensuite l'objet d'un traitement systématique par M. J. Versluys et G. Woolf qui décrivent les offrandes, envisagées dès la protohistoire, aussi bien en céramique qu'en marbre ou qu'en plomb. Leur évolution matérielle est ainsi considérée comme un témoin des changements dans la pratique religieuse romaine entre Ribemont-sur-Ancre à l'Âge du fer aux trouvailles du *mithraeum* de Tirlemont. Est-ce un changement dans les usages ou plutôt une dimension historique différente et un culte importé ? Le neuvième chapitre, par G. Petridou et J. Rüpke à nouveau, traite des textes et de l'épigraphie. Les auteurs choisissent de mettre en évidence les calendriers – auxquels J. Rüpke a déjà consacré une étude intéressante *Kalender und Öffentlichkeit* (Berlin, 1995) –, les écrits en grande partie perdus, de l'époque républicaine, comme par exemple sur le droit des pontifes de Ser(vius) – et non Sergius comme indiqué dans le volume – Fabius Pictor, qui « légalisent » les connaissances et les prescriptions des différentes prêtrises, la loi d'Urso qui informe des règlementations coloniales ; ils évoquent aussi les grandes exégèses littéraires dont on rappellera qu'elles n'avaient nullement pour objectif d'imposer une foi, les ouvrages du IIe siècle de la première chrétienté et les martyrologes. On notera qu'aucune place n'est accordée à la documentation épigraphique proprement dite et aux importants apports qu'elle représente pour la pratique quotidienne et les catégories sociales. Plus original, le dernier sujet de R. Gordon qui traite des relations entre la religion et l'économie. L'auteur envisage le contexte économique qui a vu se développer les sanctuaires et les dépenses (200 av. n.è. – 300 de n.è.), le contexte social du développement de la « classe moyenne », le contrôle des finances publiques et aussi l'inadéquation d'une recherche qui tenterait de faire la part du public et du privé dans les dépenses : R. Gordon rappelle en effet que, lors des dédicaces publiques de monuments, les magistrats intervenaient souvent en supplément à titre personnel ; d'une manière générale d'ailleurs il est souvent difficile de déterminer quelle part du coût était à charge de la communauté et quelle était la véritable contribution de l'évergétisme. Enfin il envisage les revenus fixes ou aléatoires des sanctuaires, ainsi que les participations des associations. La question du « pèlerinage » pose difficulté car il impliquerait des visites privées dans les sanctuaires du territoire qui seraient à traiter dans le cadre des pratiques individuelles chères à certains. Faut-il les assimiler ou au contraire les distinguer des déplacements périodiques de population civique liés aux manifestations officielles du culte public des cités ? En tout cas, la question du poids économique des lieux de culte est intéressante, mériterait de plus amples développements et, *a contrario*, repose le problème débattu de la fin des sanctuaires dans la crise du IIIe siècle (à ce sujet voir *RBPH* 93 [2015], p. 122-127). Dans l'ensemble donc, plusieurs thèmes de ce volume posent problèmes, appellent la critique et demandent réflexion. Un triple index clôture l'ouvrage dont le prix dissuadera plus d'un amateur. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Giovanni TURELLI, *Fetialis religio*. Turin, G. Giappichelli, 2020. 1 vol. broché, XI-120 p. (COLLANA DEL DIPARTIMENTO DI GIURISPRUDENZA UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI BRESCIA). Prix : 18 €. ISBN 978-8892137035.

Cette nouvelle publication de Giovanni Turelli constitue un complément à son premier livre sur le collège fétial (*« Audi Iuppiter ». Il collegio dei feziali nell'esperienza giuridica romana*, Milan, 2011). L'auteur y reprend des points spécifiques qui n'avaient été que peu ou pas développés dans le premier livre. Au premier abord, le titre de cette publication, *Fetialis religio*, pourrait étonner. C'est sans doute pourquoi l'auteur propose dès son introduction une définition de la *religio*, tout en justifiant le rapprochement opéré avec le *ius fetiale* : ce dernier n'était certes pas une *religio*, mais plutôt un corpus normatif reprenant certaines caractéristiques de la religion romaine, dans la mesure où il reflétait un ritualisme profond et ancien, qui s'adaptait aux préoccupations et aux objectifs politiques de la cité. La suite de l'ouvrage est divisée en trois chapitres, constitué chacun d'une vingtaine de pages. Le premier concerne le rite de déclaration de guerre et plus particulièrement le lancer de la *hasta* annonçant le début des hostilités. L'auteur se concentre sur un extrait de Servius (*ad Aen*. IX, 52), qui est le seul témoignage détaillé sur l'évolution de ce rite par recours à la fiction juridique. L'argumentation présentée n'est pas nouvelle, puisque G. Turelli reprend les hypothèses qu'il avait déjà défendues dans un article antérieur (*Polisemia di un gesto : l'emittere hastam dei duces e dei feziali* 2008). Il réaffirme son opposition aux hypothèses proposées par E. Rawson (« Scipio, Laelius, Furius and the Ancestral Religion », *JRS* 63 [1973], p. 161-174), qui conteste l'existence du collège fétial à l'époque républicaine en s'appuyant sur un extrait de Varron dans le *Calenus*, cité par Servius (*ad Aen*. IX, 52). Selon Rawson, le geste accompli par les fétiaux correspondrait à celui des *duces* jetant une *hasta* sur le territoire adverse pour délimiter le camp, ressemblance qui suffirait à douter de l'existence même des fétiaux durant la période républicaine. Malgré une similitude évidente, les objectifs poursuivis par les deux gestes étaient toutefois bien différents, comme G. Turelli le démontre : une *emissio hastae* était certes accomplie aussi bien par les *duces* que par les fétiaux, mais l'acte des prêtres se distinguait clairement par sa dimension religieuse, absente de celui des *duces*. La prise à témoin de la terre étrangère (*contestari terram*) lors du rite fétial est, en outre, un aspect totalement absent de l'*emissio hastae* des *duces*. On pourrait toutefois regretter que G. Turelli n'ait pas proposé de contextualisation plus globale de l'évolution du rite fétial. Le recours à la *fictio iuris* n'était en effet pas une nouveauté pour les Romains et la modification du rite d'*indictio belli*, au III^e^ siècle av. n. è., s'inscrivait dans un ensemble plus vaste de modifications rituelles. Certaines références, tel l'ouvrage de Cl. Ando (*Law, Language, and Empire in the Roman Tradition*, Philadelphie, 2011) où est analysé, notamment, l'extrait de Servius susmentionné, manquent à l'appel. Ceci n'enlève toutefois rien à la qualité de l'analyse proposée par l'auteur italien, qui prend déjà en compte une bibliographie conséquente. Le chapitre suivant, *Fetiales decreverunt*, aborde trois extraits de Tite-Live, dans lesquels l'ensemble du collège fétial est consulté. L'intérêt de G. Turelli se porte en effet avant tout sur l'auteur padouan, comme l'avait déjà remarqué Gh. Stouder, si bien que l'épisode d'une intervention du collège fétial devant le Sénat et le peuple romains au IV^e^ siècle av. n. è., rapporté par Plutarque (*Cam*. 18, 1-3), n'est pas mentionné. En 201 av. n. è. (Liv. XXX, 43, 9), les fétiaux furent consultés par le Sénat, qui devait les autoriser à accomplir le rite de sacralisation du *foedus* de Zama. Les deux autres consultations (Liv. XXXI, 8, 3 et XXXVI, 3, 7-12) visaient à préciser, à la demande du consul, la façon d'accomplir le rite de notification de l'état de guerre (*denuntiatio*). À ces deux occasions, les avis

du collège fétial sont respectivement qualifiés de *decretum* et de *responsum*. Selon l'auteur, l'emploi d'un lexique juridique ressemblant à certains égards au formulaire des sénatus-consultes et le fait qu'il se soit agi du premier accord du collège fétial pour un changement du rite de *denuntiatio* justifieraient la qualification de la réponse des fétiaux, en 200 av. n. è., comme *decretum*. Quant au *responsum* de 191 av. n. è., il doit être compris comme une simple répétition du *decretum* de 200 av. n. è., et non pas, ainsi qu'on l'a longtemps cru, comme le reflet d'un abandon du *ius fetiale* au cours du III^e^ siècle av. n. è. Le dernier chapitre aborde un point très précis de la procédure d'*indictio belli* : les trente (Den. Hal. *Ant. Rom.* II, 72) ou trente-trois jours (Liv. I, 32, 9 et *Serv. Dan., ad Aen.* IX, 52) d'*ultimatum* qui suivent la demande de restitution (*rerum repetitio*). Après avoir passé en revue les trois principales explications proposées pour en justifier la durée – l'hypothèse d'un double *ultimatum* (Niebuhr), l'hypothèse de la procédure civile (Mommsen, Danz, Huschke) et l'hypothèse d'une erreur imputable à Tite-Live (Voigt, Fusinato, Donatuti) – G. Turelli propose une quatrième solution, fondée sur l'expression *dies sollemnes*, utilisée par Tite-Live pour qualifier ces trente-trois jours d'*ultimatum* (Liv. I, 32, 9). Celle-ci est rare dans la littérature antique et peu d'auteurs modernes, hormis B. Albanese, s'y sont intéressés. G. Turelli définit le *dies sollemnis* comme un jour férié pour certains individus ou certains groupes, sans qu'il n'ait forcément concerné la communauté entière : dans le cadre de la *rerum repetitio*, les *dies sollemnes* correspondaient donc aux jours traditionnellement réservés pour l'occasion, dans un cadre qui n'était pas nécessairement formalisé ni rigoureux. Puis, s'appuyant sur la méthode de calcul des Romains et en considérant que le fétial qui présentait les revendications le faisait à trois reprises, l'auteur parvient à faire correspondre le témoignage de Denys avec ceux de Tite-Live et de Servius : il y aurait donc eu un jour de présentation des revendications, puis dix jours de réflexion pour la partie adverse, et ce, trois fois de suite – soit un total de trente-trois jours. Denys, quant à lui, aurait exclu de son calcul les trois jours durant lesquels le fétial présentait les revendications. Il s'agit là d'une hypothèse nouvelle sur le sujet et il se pourrait que G. Turelli ait, à cet égard, clarifié cette étape du rituel fétial. La réalité désignée par les *dies sollemnes*, toutefois, reste en partie obscure. Une lecture préalable du premier livre écrit par l'auteur sur le sujet (*supra*) peut s'avérer nécessaire pour clarifier ou faire le point sur certaines spécificités du collège fétial et pour avoir une vision plus globale de l'état de l'art sur le sujet. *Fetialis religio* est donc à envisager comme un *additamentum* d'*Audi Iuppiter*. Liselotte LIÉGEOIS

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *The Archaeology of Seasonality*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, XXIV-431 p. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 11). Prix : 120 €. ISBN 978-2-503-59395-1.

This volume edited by A. Lichtenberger and R. Raja aims to reconsider the temporal dimension in the archaeological discourse. It includes an introduction by the two editors explaining the purpose of the publication, and 23 contributions divided into six thematic sections. Two detailed indexes (one topographic and one general) close the volume. As explicitly stated in the introduction, the volume aims to propose a renewed theoretical

Amours, mais la suavité peut laisser place à l'agressivité et au débridement orgiastique, ce qui met en parallèle la possession érotique et la possession bacchique. Ce sont les sarcophages qui occupent Anne-Françoise Jaccottet dans « Qui mène la danse dionysiaque ? Analyse d'un concept entre scène de genre, imaginaire culturel et reflet d'une pratique rituelle ». Soulignant dès l'introduction que le corpus de la musique dionysiaque est gigantesque si l'on inclut notamment la céramique attique, elle fait le choix de se restreindre au cas des sarcophages pour voir si l'iconographie y obéit à des codes spécifiques et ce que ces images disent du rapport à l'au-delà. Susanna Sarti analyse pour sa part les thèmes musicaux sur l'amphore Baratti (musée de Piombino), un exemple exceptionnel de vaisselle en argent décorée de sept registres de médaillons représentant entre autres des Ménades au tympanon, Attis à la syrinx et Apollon à la cithare. La portée eschatologique est évidente à la lecture de ces images, qui constituent un réseau autour des cultes dionysiaques et métroaques, mais aussi avec le mythe de Cupidon et Psyché, lesquels forment un duo musical associant la syrinx ou la *tibia* du premier et les cymbales de la seconde. La toute dernière contribution, due à Sibylle Émerit, fait la part belle à l'Égypte ptolémaïque et romaine, avec « Musiciens et processions dans le temple d'Hathor à Dendara : iconographie et espace rituel ». Le temple d'Hathor, dont les travaux initiés par Ptolémée XII Aulète ont été achevés sous le règne de Tibère, présente une iconographie musicale en situation, comme le montre bien l'auteure qui commente chacune des représentations qui ornent les colonnes du *pronaos* (on notera la qualité des planches réunies en fin d'article). S'opère une véritable mise en scène des artistes dans l'espace, faisant écho à une procession réelle. Les interprètes sont tout autant divins que humains, avec des instruments aussi variés que le sistre, le collier-*menit*, la harpe arquée, le luth ou le tambourin, qui appartiennent tous au répertoire pharaonique. Les parallèles faits avec d'autres temples de la même époque (Médamoud, Edfou et Philae) suggèrent que, s'il y a bien un héritage ancien, certains modèles sont apparus à l'époque ptolémaïque, sans pour autant que les modèles iconographiques typiquement grecs ou romains aient été empruntés. En somme, dans ce dossier tout à fait représentatif, on trouvera des démarches complémentaires et des remarques aussi pertinentes qu'utiles pour l'analyse contextualisée des images musicales, qui, faut-il le répéter, sont constitutives des cultures antiques et peuvent s'appréhender comme un objet d'histoire. Je signalerai que, dans les recensions qui se trouvent en fin d'ouvrage, l'Antiquité est également bien représentée, avec d'une part le compte rendu du catalogue d'exposition *Musiques ! Échos de l'Antiquité* (2017) et d'autre part celui de l'ouvrage coordonné par Christophe Vendries sur les *cornua* de Pompéi (2019). Pour rendre justice au reste du numéro, j'indique les quatre contributions qui constituent les *varia* : Vanja Hug, « Le prétendu portrait de Mozart et Thomas Linley chez les Gavard des Pivets à Florence » ; Thilo Hirsch, « L'énigme de la Chanson trompette de Nicolas de Larmessin » ; Denise Yim, « Le portrait de Giovanni Battista Viotti par Élisabeth Vigée Le Brun » ; Zdravko Blažeković, « The symbolism and decorative transformation of the Gusle among the Croats and Serbs ». Sylvain PERROT

Pilar PAVÓN (Ed.), Conditio feminae. *Imágenes de la realidad femenina en el mundo romano*. Rome, Quasar, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 830 p. Prix : 45 € ISBN 978-88-5491-194-9.

Impressionnant par sa taille autant que par la richesse et la variété de ses contributions (qui sont au nombre de 31), cet ouvrage collectif s'inscrit dans le projet de recherche financé par le gouvernement espagnol « Marginación y visibilidad de la mujer en el- Imperio romano : Estudio de contrastes en los ámbitos políticos, jurídicos y religiosos » (PGC2018-094169-B-I00). Ce projet fait suite à un autre qui était consacré à la « Marginación política, jurídica y religiosa de la mujer durante el Alto Imperio romano (siglos I-III) » (HAR2014-52725-P), lequel s'était conclu par un colloque international organisé les 4 et 5 octobre 2017 à l'Université de Séville et avait abouti à la publication d'un ouvrage collectif intitulé *Marginación y mujer en el Imperio romano* (2018). L'ouvrage qui nous intéresse ici devait lui aussi être le résultat d'un colloque international prévu en 2020 mais qui, des suites de la pandémie, n'a pu avoir lieu. Qu'à cela ne tienne, les participant·es ont néanmoins décidé de publier le résultat de leurs recherches sur la thématique du projet de recherche. En ce sens, comme P. Pavón le précise dans les quatre pages de présentation de l'ouvrage, ce livre n'a pu bénéficier d'un débat scientifique préalable mais le ton des auteur·es restent résolument ouvert au débat et à de nouvelles perspectives. – Les différentes contributions sont réparties en neuf parties : les représentations stéréotypées de femmes (*mala mulier*, *bona mulier*, I), les aspects de la législation impériale relative à la condition féminine (II), leur place d'un point de vue sociétal, économique et culturel (III), leurs relations avec l'architecture, qu'elle soit privée et publique (IV), les femmes de l'Occident romain face à la vie et à la mort (V – le titre de cette partie, littéralement traduit ici, est relativement vague, nous y reviendrons), les causes et conséquences de la mobilité des femmes, que cette mobilité soit forcée ou volontaire (VI), la visibilité – inégale – des femmes issues des familles impériales (VII), la situation des femmes dans le contexte du christianisme primitif (VIII) et, enfin, le cas des reines hellénistiques, de leurs pouvoirs et de leurs images publiques (IX). Chacune de ces parties compte trois à quatre articles, excepté la dernière qui n'en compte que deux. Comme on peut s'en douter, les perspectives adoptées sont très variées (histoire antique, droit romain, archéologie et philologie). *De facto* les sources et les périodes étudiées le sont tout autant. C'est ce qui fait la richesse de cet ouvrage collectif mais aussi son principal point faible : l'effet patchwork – inévitable au vu de l'approche multidisciplinaire adoptée – est renforcé par l'absence d'une réelle introduction (les quatre pages de présentation de P. Pavón ressemblant davantage à un résumé du contenu de l'ouvrage qu'à un exposé du projet en tant que tel), de synthèses après chaque chapitre ou même d'une conclusion générale qui auraient permis d'instaurer une forme de dialogue entre les 31 contributions. Il s'agit sans doute d'une conséquence de la situation sanitaire difficile de l'époque de la rédaction de l'ouvrage et l'on peut donc difficilement adopter un ton de reproche à cet égard. Le découpage du volume en plusieurs parties permet néanmoins de minimiser cet effet patchwork. Le titre flou de la cinquième partie, « Mujeres del Occidente romano frente a la vida y la muerte », laisse cependant un peu perplexe : vu les thématiques étudiées dans ce chapitre (la présence des femmes dans la colonie d'Augusta Emerita par T. Nogales Basarrate, la figure des affranchies à Ostie durant les trois premiers siècles de notre ère par F. Cidoncha Redondo, l'étude des inscriptions funéraires trouvées à Burdigala impliquant des femmes par M. Navarro Caballero et la passionnante étude de 21 tombes de femmes de très humble condition de la nécropole d'Hispalis par L. V. Mercado Hervás et M. Oria Segura), le titre ne

reflète pas tout à fait le contenu de cette partie et on aurait plutôt vu les deux premiers articles dans le 3e chapitre « Mujer, sociedad, economía y cultura ». – La majorité des contributions sont écrites en espagnol exception faite de six d'entre elles (trois en italien, deux en français et une en anglais). Toutes sont précédées d'un résumé en deux langues et se clôturent par une bibliographie souvent fournie et récente. Les angles d'approche de chacune des contributions sont aussi précis que variés et une part belle est laissée à l'étude des femmes ne faisant pas partie des élites. S'il n'est pas possible de toutes les présenter ici, citons-en quelques-unes particulièrement éclairantes. On peut ainsi apprécier la contribution de R. M. Cid López (part. I) qui analyse avec beaucoup de finesse, dans une perspective genrée, la manière dont Sénèque use du caractère de sa mère Helvia et de son amie Marcia pour mettre l'accent sur une forme de *virtus* dont peuvent faire preuve aussi bien les hommes que les femmes. L'autrice met en avant que le philosophe ne fait cependant que renforcer la vision profondément sexiste d'une forme de caractère proprement féminin qui était véhiculée dans le reste des sources littéraires de l'époque. M. Corbier (part. III) offre, à partir d'inscriptions funéraires, une étude toute en subtilité sur la visibilité du couple conjugal et expose quatre cas singuliers de veuves qui ont eu la liberté – accordée par leurs époux avant leur décès – de pouvoir sortir des cadres juridiques alors de mise à l'époque. Ces cadres juridiques sont d'ailleurs exposés par R. Rodríguez López dans l'article consacré à la législation impériale relative aux veuves (part. II). L'article de M.-Th. Raepsaet-Charlier (part. III) livre au lectorat une analyse de la condition féminine des plébéiennes : via les sources épigraphiques, elle étudie en quoi les mentions de métiers féminins, que ce soit au sein de la *domus*, du couple ou en pleine indépendance, permettent de mieux comprendre l'insertion de ces femmes dans la vie économique et sociale. Elle met ainsi en lumière l'abondance de documentation en la matière, la diversité des tâches endossées par des femmes mais également en quoi la mention de leur métier représentait un vecteur de visibilité pour ces plébéiennes. Pour des études de cas relatives à des femmes affranchies, on peut citer les articles de H. Gallego Franco sur les pratiques d'évergétisme de celles-ci dans le cadre de construction de bâtiments publics dans l'Occident romain (part. IV) et celui de F. Cidoncha Redondo déjà cité précédemment (part. V). A. Domínguez Arranz et V. Puyadas Rupérez se focalisent sur les cas de femmes exilées des suites d'une condamnation pour un crime commis (*maiestas*, adultère ou autre) et sur celles qui choisissent de suivre un membre de leur famille condamné à l'exil, le tout à partir des sources littéraires. La part. VII compte notamment la contribution de M. Vallejo Girvés consacrée à la figure d'Ælia Ariadnè. Dans cet article, l'autrice examine la manière dont Anastase a utilisé l'image de cette impératrice à des moments où sa propre légitimité en tant qu'empereur était remise en question. Ce sont les violences de genre au sein du mariage dans l'Antiquité tardive qui fait l'objet d'une étude dans l'article de J. Torres (part. VIII) et plus particulièrement le positionnement de l'Église à ce sujet : si, en principe, tout acte de violence était condamné, l'autrice parvient à démontrer par l'analyse des textes d'auteurs chrétiens que, dans les faits, de telles attitudes étaient tolérées, du fait du poids de la tradition patriarcale et misogyne de l'époque. La contribution de M. J. Hidalgo de la Vega (part. IX) qui clôture l'ouvrage est consacrée à la figure fascinante de Zénobie de Palmyre, à son parcours et à la manière dont elle est décrite dans les sources littéraires. – Si, par un choix totalement arbitraire, seules une dizaine des 31 contributions ont été exposées ici,

il n'en reste pas moins que celles qui n'ont pas été mentionnées sont tout aussi éclairantes. Cet ouvrage collectif constitue une belle contribution pour le courant historiographique de l'histoire des femmes et, plus partiellement, pour celui de l'histoire du genre (puisque tou·tes les contributeur·rices n'ont pas adopté une perspective genrée).

Héloïse MALISSE

Anne-Catherine GILLIS, *Des dieux dans le four. Enquête archéologique sur les pratiques religieuses du monde artisanal en Grèce ancienne*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2021. 1 vol. broché, 20 x 27 cm, 339 p., 33 ill. coul., 10 ill. n/b (ARCHAIOLOGIA). Prix : 31 €. ISBN 978-2-7574-3364-5.

Alors que la recherche scientifique dans le monde de l'archéologie classique montre depuis presque trois décennies un réel intérêt sans cesse renouvelé pour l'artisanat (voir par ex. des colloques : F. Blondé, A. Muller (éd.) *L'artisanat en Grèce ancienne : les artisans, les ateliers, Topoi* 8.2 [1998] ; id. *L'artisanat en Grèce ancienne. Les productions, les diffusions,* Lyon, 2000 ; A. Esposito, G. Sanidas (Éds) *« Quartiers » artisanaux en Grèce ancienne. Une perspective méditerranéenne,* Villeneuve-d'Ascq, 2012 et Fr. Blondé (Dir.), *L'artisanat en Grèce ancienne. Filières de production : bilans, méthodes et perspective*, Villeneuve-d'Ascq – Athènes, 2016, auxquels j'ai le plaisir d'ajouter l'ouvrage à paraître S. Descamps-Lequime, V. Jeammet (Dir.), *Pratiques d'ateliers : du coroplathe au bronzier*, Villeneuve-d'Ascq ; des synthèses : A. Muller, « L'atelier du coroplathe : un cas particulier dans la production céramique grecque », *Perspective*, 1 [2014], p. 63-82 et K. Lapatin, « The Materials and Techniques of Greek and Roman Art » in C. Marconi (Ed.) *The Oxford Handbook of Greek and Roman Art and Architecture*, Oxford, 2015, p. 203-240 ; ou enfin des thèses : C. Feyel *Les artisans aux époques classique et hellénistique à travers la documentation financière*, Paris, 2006 ; N. Monteix, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculanum,* Rome, 2010 ; G. Sanidas, *La production artisanale en Grèce. Une approche spatiale et topographique à partir des exemples de l'Attique et du Péloponnèse du VII^e^ au I^er^ s. av. J.-C.,* Paris, 2013 et un ouvrage qu'il aurait été intéressant de citer : B. Dercy *Le travail des peaux et du cuir dans le monde grec antique. Tentative d'une archéologie du disparu appliquée au cuir*, Naples, 2015), la publication de la remarquable thèse d'Anne-Catherine Gillis se distingue par son approche originale : ce n'est pas cette fois par le prisme des aspects techniques mais par celui des pratiques religieuses que les artisans de la Grèce archaïque jusqu'à l'époque hellénistique sont scrutés. Une approche que l'on pourrait penser de prime abord fondamentalement subjective tant les témoignages de ces pratiques reposent sur des indices ténus (qui n'affectent évidemment pas simplement les artisans : « l'archéologie du rite trouve toute sa complexité, mais aussi son intérêt, dans le fait qu'elle est une archéologie de l'immatériel construite sur le matériel », p. 23). Ils se révèlent néanmoins prometteurs, comme en témoignent les programmes de recherches des Écoles françaises d'Athènes et de Rome portés notamment par Sandrine Huber, auteure de la préface de ce livre, ou l'ouvrage tout récent d'E. Hasaki, *Potters at Work in ancient Corinth,* Princeton, 2021 (cf. recension dans ce volume, p. 296-298). De fait, en s'appuyant sur les témoignages archéologiques issus de trois contextes que sont la cité, le monde du travail et les

derrière et elle devant". Les figures impériales dans le "panthéon" d'Éphèse » (Nicole Belayche), « *Theoi Pisidikoi*, *Thea Pisidikè* : culte, territoire et identité » (Guy Labarre), « L'affichage des identités individuelles et collectives dans les sanctuaires grecs d'Asie Mineure à travers l'étude des statues » (Sophie Montel), « Identity of the Jewish Community in Roman Aeolis: Remarks on Two Inscriptions from Izmir in Western Turkey » (Ergün Laflı). – Relevons plus particulièrement quelques contributions dignes de mention : a) Simone Podestà s'interroge remarquablement sur l'identité des Lyciens et sur les influences exercées dans cette région ; b) L'identité lydienne est, elle, abordée par Francesca Gazzano, tandis que les inscriptions néo-phrygiennes sont analysées avec soin par Milena Anfosso ; c) La construction identitaire en Pisidie est remarquablement étudiée par Lauriane Locatelli. En plus, toujours à propos de la Pisidie, retenons l'excellente contribution de Guy Labarre au sujet des dieux « pisidiques » et de la déesse « pisidique » ; d) Une identité non-anatolienne, plus spécifiquement perse, a été discutée dans une étude originale de notre collègue Jan Tavernier, qui se concentre principalement sur les sources funéraires/iconographiques de l'Anatolie occidentale de l'époque achéménide. À titre personnel et dans le cadre de l'analyse de ce bel ouvrage, nous nous permettrions de souligner l'importance de l'héritage louvite en Asie Mineure, principalement en Lycie, Pisidie, et Cilicie. La langue, la culture et la religion de ces régions en sont le témoignage direct. René LEBRUN

Milinda HOO, *Eurasian Localisms. Towards a Translocal Approach to Hellenism and Inbetweenness in Central Eurasia, Third to First Centuries BCE*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2022. 1 vol. relié, 338 p., 16 fig. n/b, 8 tableaux (ORIENS ET OCCIDENS, 41). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-13315-9.

L'une des conséquences les plus durables des conquêtes d'Alexandre le Grand fut la dilatation vers l'est du monde grec, soit l'ensemble des territoires où se rencontraient des populations qui vivaient selon des normes communes les définissant comme Grecs. Ces normes composent l'hellénisme, objet d'étude du livre de Milinda Hoo, publication de sa thèse de doctorat (Kiel, 2018), qui s'intéresse plus particulièrement à l'espace compris entre la Mésopotamie et l'Asie centrale. L'auteure étudie comment les historiens successifs ont analysé et compris les situations de contacts qui s'y produisirent et quels usages ils firent de ce terme d'« hellénisme ». Son objectif est de montrer l'intérêt de mobiliser de nouveaux outils issus de l'étude des réseaux, telle la notion de « translocalisme » et d'autres (*infra*) en lien avec le phénomène de la mondialisation. L'ouvrage se divise en huit chapitres après une introduction qui expose la méthode suivie, comparative comme on le verra. M. Hoo présente aussi l'histoire des recherches sur l'Orient hellénistique et définit plusieurs notions comme celle de « inbetweenness ». Les termes de « *localism* » et de « *translocalism* » sont explicités dans la suite de l'ouvrage. Le premier chapitre étudie l'histoire et les emplois du terme « hellénisme » depuis le XIX^e^ siècle. L'auteure y montre le phénomène bien connu de la sensibilité des historiens aux événements de leurs temps, qui impactent la compréhension qu'ils ont de leur objet d'étude : valorisation de la culture grecque dans le contexte de la colonisation européenne du XIX^e^ siècle ; dénonciation de la violence des conqué-

rants grecs après la Seconde Guerre mondiale ; réévaluation des phénomènes d'exploitation coloniale et des cultures locales peu après les mouvements de décolonisation ; recours aux notions d'hybridité et de mixité par les études postcoloniales. Pour finir, l'auteure évoque l'étude des réseaux et les nouveaux concepts qui en résultent et qu'elle mobilisera ensuite. Cette remise en perspective est utile, même si le propos s'en tient parfois à des généralités, probablement parce que le chapitre est surtout conçu comme une introduction à ce qui suit. D'autres notions auraient en effet pu être envisagées, par exemple celles d'identité culturelle et d'identité ethnique, ou encore d'essentialisme, fréquemment mobilisées. Il manque par ailleurs une présentation des sources, ce qui n'est pas négligeable, car dans les territoires pris en compte, la documentation est essentiellement non écrite, éparpillée et très peu explicite ; certains historiens ont dès lors parfois tendance à se reposer sur la théorie et les concepts pour atténuer les vides documentaires. Les cinq chapitres suivants présentent cinq sites archéologiques qui sont autant de cas d'études mis en comparaison : Aï Khanoum, le temple de l'Oxus à Takht-i Sangin, la ville royale arsacide de Nisa, Séleucie du Tigre et Babylone. L'auteure présente l'histoire des fouilles et se concentre en général sur les vestiges architecturaux. Elle prend rarement en compte les autres découvertes, ce qui peut sembler paradoxal car nombre de réflexions portant sur « l'hellénisme oriental » sont nées de l'étude des inscriptions et des objets, notamment des « beaux objets ». L'auteure explore aussi, pour chacun de ces établissements, comment les archéologues ont interprété les marqueurs de l'hellénisme. Les deux derniers chapitres sont l'aboutissement de la démonstration : M. Hoo y montre que ces interprétations sont variées, parfois contradictoires, et que les chercheurs ont défini et envisagé la notion d'hellénisme de manière diverse. Leurs conceptions dépendent de leur personnalité scientifique, de leur institution de rattachement, de leur nationalité et de leur époque, ce qui au demeurant ne surprendra pas. Elles varient en fonction de la nature des sites sur lesquels ils travaillent et de leur histoire. L'auteure concentre donc sa réflexion sur la façon dont on a pensé l'hellénisme dans le cadre de réflexions portant sur l'identité ethnique grecque, la religion, le philhellénisme, l'hybridité culturelle et le « localism ». Le contenu donné à l'hellénisme résulte surtout d'une construction scientifique, ce qui explique un certain nombre de paradoxes et d'incohérences que M. Hoo met en évidence. Ainsi, malgré des caractéristiques communes comme la présence d'un théâtre et d'un gymnase, les villes de Babylone et d'Aï Khanoum ont été interprétées de manière très différente : la première est décrite comme le centre d'une culture locale et traditionnelle tandis que la seconde apparaît comme le lieu par excellence d'expression de la culture grecque. Il semble donc nécessaire de mettre en œuvre de meilleurs outils, objet du dernier chapitre. M. Hoo y insiste sur la stérilité de la position traditionnelle qui tend à opposer une culture commune grecque aux cultures locales. Elle préconise une approche fondée sur de nouvelles notions, qu'elle commence par expliciter. Elle entend la « globalisation » comme « a process or, rather, a set of uneven social processes of expanding, increasing, and intensifying connectivities between distant localities and people », phénomène qui favorise les processus de déterritorialisation, déconnecte les éléments culturels des territoires qui les ont produits, permet les transformations et recréations. Les néologismes « glocalisation » et « translocalisme » s'appliquent justement à ces processus de réappropriation culturelle, situés là où dynamiques globales et locales se rencontrent, et sont plus opératoires que ces seules dernières échelles d'analyse.

M. Hoo s'intéresse ensuite à la notion de « communautés de pratiques », qui définit des groupes humains partageant pratiques et savoirs communs. Le monde hellénistique, caractérisé par l'interconnexion et le développement de réseaux de tout ordre, est un cadre privilégié pour l'examen de tels phénomènes, ce que l'auteur entend montrer en repartant des cinq cas d'étude précédents auxquels elle applique ces nouveaux concepts. Pour chaque site étudié, l'auteure met clairement en évidence les processus de recréation et de transformation qui favorisèrent l'apparition de nouveaux paysages culturels, ce qui est déjà un acquis du travail. Elle montre ainsi pour Aï Khanoum la pluralité des phénomènes à l'œuvre dans la production de la culture matérielle et des pratiques culturelles. La ville reste néanmoins interprétée comme un simple établissement urbain ; si l'on considère, comme il me semble préférable de le faire, que les monuments fouillés et connus formaient l'équipement et la parure d'une ville royale, il faut réorienter le prisme d'interprétation. L'auteure envisage les découvertes faites à Takht-i Sangin en testant une approche utilisant la notion de communautés de pratiques, lesquelles s'avèrent très diversifiées. Mais, pour ces deux sites, le propos reste souvent général. Les résultats sont plus précis à propos de Nisa, lieu de production d'une culture aristocratique et dynastique dont les éléments concouraient à la célébration du pouvoir royal, ainsi que pour Séleucie et Babylone, au moins lorsque ce sont des éléments de la culture royale séleucide qui sont pris en compte. Les analyses aboutissent à des résultats plus précis lorsqu'elles portent spécifiquement sur des groupes ou des individus – en l'occurrence les rois et les membres de leur entourage – dont on cerne quelque peu l'identité et la personnalité. L'ouvrage est intéressant à plus d'un titre. Il offre des synthèses bienvenues sur quelques sites majeurs du monde hellénistique oriental, ainsi que sur les outils conceptuels mobilisés pour interpréter leurs pratiques culturelles. L'exposé est toujours clair et concis et présente sur ces points des bilans bibliographiques utiles et à jour. Un lecteur francophone pourrait néanmoins s'étonner que certaines publications fondamentales ou portant directement sur le sujet traité n'aient pas été discutées, alors qu'elles sont connues de l'auteur. Ainsi de l'article d'Édouard Will intitulé « Pour une anthropologie coloniale du monde hellénistique » paru en 1985 (*Historica Graeco-Hellenistica. Choix d'écrits 1953-1993*, Paris, 1998, p. 773-794), ou de certaines réflexions de Georges Rougemont (*e.g.* « Grecs et non-Grecs dans les inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale », *Studia Iranica* 43 [2014], p. 7-39). Je pense surtout à l'ouvrage fondateur de Daniel Schlumberger, *L'Orient hellénisé*, publié en 1970, essentiel pour comprendre l'approche des archéologues français, notamment ceux qui fouillaient Aï Khanoum. Le travail de M. Hoo permet cependant de formaliser et de saisir la complexité des phénomènes ayant généré de nouvelles pratiques et de nouvelles cultures matérielles et visuelles, notamment ceux qui résultent de processus de réappropriation et de transformation, lesquels sont désormais mieux compris. Mais cela ne signifie nullement que nos prédécesseurs n'avaient pas conscience de cette complexité. En 1976 déjà, Paul Bernard insistait p. ex. sur les capacités de recréation des architectes gréco-bactriens d'Aï Khanoum. Je le cite : « Mais il y a aussi leur propre puissance d'invention, qui a utilisé ces traditions orientales non pas pour les concilier tant bien que mal avec l'héritage grec dans un art composite et éclectique, mais pour élaborer des solutions et des formes entièrement originales. » (« Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *Journal Asiatique* fasc. 3 et 4, p. 274).

D'autre part, si l'angle de vue adopté ici contraint à privilégier ces cas de réappropriation et les situations d'*inbetweenness*, des pratiques plus diverses coexistaient, jusqu'à la promotion et l'adoption d'une culture grecque conçue comme pure et supérieure aux cultures locales. « L'hellénisme » est certes une notion réinventée par les modernes, mais elle était tout autant reconstruite par les gens de l'Antiquité, et instrumentalisée, aspect de la question qui ne peut être négligé. On peut aussi regretter que seules certaines catégories de documents aient été prises en compte : affirmer que la culture matérielle de Séleucie du Tigre fut plus marquée par des éléments culturels « à la grecque » que celle de Babylone ne résulte pas de l'interprétation des chercheurs – ce que l'auteure semble parfois suggérer –, mais de leurs observations. C'est ce que révèle l'étude approfondie de toutes les sources provenant de ces deux villes, et non des seuls terres cuites et monuments pris en compte dans l'ouvrage. Et toute la difficulté de l'exercice consiste à interpréter ces observations, ce que même l'examen exhaustif des sources disponibles ne permet pas, ces sources étant peu nombreuses et peu explicites. Ces observations, même minutieuses, ne permettent que très rarement de comprendre les comportements des individus et des groupes humains, dont à l'exception des rois et de leurs proches, on ne connaît ni les identités ni les motivations. Pour ces raisons, il est regrettable que l'auteure n'ait pas intégré à son analyse le contenu des inscriptions et autres documents écrits, un peu plus explicites, comme les nombreuses tablettes babyloniennes. Les raisons qui motivent le choix des cinq cas d'étude traités ne sont du reste pas explicitées, alors que d'autres sites pouvaient ouvrir la réflexion, Suse par exemple d'où provient un corpus d'inscriptions relativement important. Ce livre, bien construit et de belle qualité matérielle, est néanmoins très stimulant par de nombreux côtés et il faut en recommander la lecture. Laurianne MARTINEZ-SÈVE

Alexandre TOURRAIX, *L'empire perse, les Grecs et le politique*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 436 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 42 €. ISBN 978-2-84867-861-0.

Alexandre Tourraix, professeur émérite de l'Université de La Rochelle, signe ici une étude riche sur le monde politique grec. L'ouvrage s'intéresse à la pensée politique (et à son évolution) dans des perspectives à la fois interne et comparative. L'auteur se penche en effet sur les conceptions perses et grecques du système politique, et les met en corrélation avec le « Nombre ». Mais qu'est-ce que ce fameux nombre et à quoi renvoie exactement le terme « politique » ? C'est par un éclaircissement de ceux-ci que A. Tourraix débute son ouvrage. L'auteur s'attarde donc d'abord à différencier *la* politique *du* politique et le sens étymologique du terme (*polis*) afin de déterminer si la politique naît ou non chez les Grecs pour finalement conclure par la négative, estimant que leur modèle de politique est considéré comme le premier du fait qu'il a marqué les esprits par ses spécificités. Par la suite, il discute l'intérêt de l'arithmétique du Nombre en politique. Cette arithmétique, de même que la philosophie, influencent le fonctionnement politique des Grecs et le système démocratique que certains d'entre eux ont mis en place. Ce modèle du « Nombre » permet de distinguer l'unique / le petit nombre / le grand nombre et cela sert de référence politique (royauté / oligarchie / démocratie). Il

des méthodes d'analyse mises en œuvre combine l'étude des trésors, de la production monétaire, de la métrologie, des documents épigraphiques et de la littérature antique.

Christian LAUWERS

Pierre COSME, Jean-Christophe COUVENHES, Sylvain JANNIARD, Giusto TRAINA et Michèle VIROL (Éds), *Le récit de guerre comme source d'histoire, de l'Antiquité à nos jours*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 616 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 49 €. ISBN 978-2-84867-869-6.

Cet ouvrage est dirigé par des spécialistes de l'histoire militaire, des antiquisants, mais pas seulement. En effet, Pierre Cosme, Jean-Christophe Couvenhes, Sylvain Janniard et Giusto Traina, tous historiens de l'Antiquité grecque ou romaine, se sont ici associés avec Michèle Virol, professeur des universités en histoire moderne. À l'occasion de plusieurs journées d'études, ils ont réuni des chercheurs de tous horizons pour se consacrer à l'étude du récit de guerre. Ce dernier peut-il prétendre à nous renseigner sur l'histoire des guerres qu'il relate ? Autrement dit, n'est-il voué qu'à raconter, ou peut-il servir de source historique ? Les journées d'études tenues à Rouen, Paris ou encore Poitiers visaient à étudier le récit de guerre (oral, écrit, visuel) et des hommes en guerre, et surtout à en prouver l'intérêt historique. De ce fait, l'ouvrage qui en résulte se veut thématique, transpériode et transdisciplinaire. Comme l'affirme Hervé Drévillon en conclusion, l'ouvrage réussit brillamment à faire « des récits de guerre un objet d'histoire, […] un phénomène historique » en décortiquant patiemment le sujet. Ce récit est d'abord envisagé comme source et comme genre : est-il véridique ? qualitatif ? Pour y répondre, les chercheurs abordent la guerre et sa description sous plusieurs angles : si elle est racontée dans son entièreté, partiellement, si certaines parties sont modifiées ou non mentionnées, si l'intérêt est davantage porté sur un fait ou un type d'évènement (combat singulier, blessure, tuerie, etc.) ou s'il s'agit d'une chronologie plus large. Il est aussi question de voir par quels biais ce récit de guerre est narré, en somme une typologie du récit : épistolaire, mémoriel, historiographique, etc. Cette analyse fondamentale du récit de guerre est essentielle et les auteurs le démontrent bien ici ; il s'agit d'étudier un genre littéraire avant tout, lié à un certain univers mental, à un contexte précis et surtout à des règles dictées par le genre littéraire du récit en question. Ce dernier est fortement contributaire du contexte et des exigences qui s'y rapportent. En effet, en période de guerre, et ce de tout temps, toute une série de considérations relatives à la narration de ces conflits armés entre en jeu : les questions de propagande, de politique, de mémoire ou simplement la volonté de réinterpréter les faits pour encourager, dissuader, embellir. L'ouvrage insiste donc sur la nécessité de passer outre ces « biais » et de rechercher l'historique derrière le fait. Nous avons affaire à une véritable méthodologie d'un document *a priori* malléable. Une fois cette étude de source établie, Maxime Petitjean, Pascal Butterlin ou encore Séverin Duc interrogent la violence en temps de guerre et y appliquent cette méthodologie. Il est toujours question de déterminer où commence la violence réelle et où s'arrête la violence imaginée, mais aussi de voir si la description de cette violence sert un dessein précis. Par ailleurs, il est important aussi de déterminer pour chaque époque, la « norme » de violence

acceptée. Enfin, dans une troisième et dernière partie, l'ouvrage aborde une question fort prisée, celle de la place des civils. Cette dernière est étudiée de différents points de vue. Le type de civil y est observé en portant une attention à leur âge, leur sexe, leur place dans la société (un homme d'église, un politicien, un médecin ou bien un simple citoyen) ou encore leur implication dans les conflits, de plein gré ou non. Le contexte de guerre est également étudié : ainsi Michèle Virol s'intéresse-t-elle au contexte de siège, Françoise Michaud-Fréjaville à celui de la défaite, etc. La place des civils est aussi analysée par le biais de la source et de son auteur, les contributeurs au volume établissant par exemple une distinction entre une correspondance entre civils, une étude de la vie civile par un historien ou un écrivain, ou encore un civil écrivant un journal. En définitive, chacune des trois parties de l'ouvrage sont indéniablement le fruit d'un travail important et minutieux, ayant exploré une grande diversité d'angles d'approches. L'ouvrage, en fournissant des analyses transversales et transdisciplinaires complètes nous offre un aperçu méthodologique et typologique précieux de ce genre de récit.

Camille MOSTAERT

Philippe LE DOZE (Éd.), *Le costume de prince. Vivre et se conduire en souverain dans la Rome antique d'Auguste à Constantin*. Rome, École française de Rome, 2021. 1 vol. broché, 590 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 587). Prix : 35 €. ISBN 978-2-7283-1495-9.

Cet ouvrage considérable dirigé par Philippe Le Doze rassemble pas moins de vingt-deux contributions en français, anglais et italien ; il est consacré à l'étude des normes et des attitudes que les princes se devaient d'adopter en vue de légitimer auprès des différentes couches de la société leur position souveraine à la tête de l'Empire romain. L'objectif de ce recueil est de comprendre comment s'élabore la *persona* politique du bon empereur, quelles sont les attentes des populations et dans quelle mesure celles-ci ont influencé son façonnement. Encadrées par une introduction de l'éditeur et une conclusion de J.-M. Roddaz, suivies par un index et des résumés bilingues, les études présentées dans ce volume s'articulent selon trois axes, qui divisent le livre en trois parties. La première s'attache à définir la fonction de prince au sein de la *res publica* et explore les facteurs de sa variabilité. C.H. Lange inaugure la discussion en revenant aux origines du changement de régime du I^er^ s. av. J.-C. : il évalue les différentes manières de concevoir Actium, et conclut que la complexité de l'idéologie augustéenne réside dans les interprétations multiples de cet évènement. Ph. Le Doze questionne ensuite l'évolution de la place du prince au sein des institutions républicaines et démontre que la conservation du rôle du SPQR est instrumentalisée pour soutenir le maintien du Principat et le distinguer des régimes tyranniques. S. Benoist observe une pratique récurrente dans la construction des identités impériales avec une désignation du *princeps* et de son rapport au monde à travers sa nomenclature, l'octroi de titres et fonctions (*tituli*) qui légitiment son autorité et sa mise en scène dans l'espace politique pour affirmer son image de *civilis princeps*. Une réflexion sur la liberté des empereurs à définir leur propre style de figuration est ensuite menée par O. Hekster, qui démontre l'existence d'une codification de l'imagerie impériale, contrainte de puiser dans un répertoire traditionnel restreint en ce qui concerne la représentation

D'autre part, si l'angle de vue adopté ici contraint à privilégier ces cas de réappropriation et les situations d'*inbetweenness*, des pratiques plus diverses coexistaient, jusqu'à la promotion et l'adoption d'une culture grecque conçue comme pure et supérieure aux cultures locales. « L'hellénisme » est certes une notion réinventée par les modernes, mais elle était tout autant reconstruite par les gens de l'Antiquité, et instrumentalisée, aspect de la question qui ne peut être négligé. On peut aussi regretter que seules certaines catégories de documents aient été prises en compte : affirmer que la culture matérielle de Séleucie du Tigre fut plus marquée par des éléments culturels « à la grecque » que celle de Babylone ne résulte pas de l'interprétation des chercheurs – ce que l'auteure semble parfois suggérer –, mais de leurs observations. C'est ce que révèle l'étude approfondie de toutes les sources provenant de ces deux villes, et non des seuls terres cuites et monuments pris en compte dans l'ouvrage. Et toute la difficulté de l'exercice consiste à interpréter ces observations, ce que même l'examen exhaustif des sources disponibles ne permet pas, ces sources étant peu nombreuses et peu explicites. Ces observations, même minutieuses, ne permettent que très rarement de comprendre les comportements des individus et des groupes humains, dont à l'exception des rois et de leurs proches, on ne connaît ni les identités ni les motivations. Pour ces raisons, il est regrettable que l'auteure n'ait pas intégré à son analyse le contenu des inscriptions et autres documents écrits, un peu plus explicites, comme les nombreuses tablettes babyloniennes. Les raisons qui motivent le choix des cinq cas d'étude traités ne sont du reste pas explicitées, alors que d'autres sites pouvaient ouvrir la réflexion, Suse par exemple d'où provient un corpus d'inscriptions relativement important. Ce livre, bien construit et de belle qualité matérielle, est néanmoins très stimulant par de nombreux côtés et il faut en recommander la lecture. Laurianne MARTINEZ-SÈVE

Alexandre TOURRAIX, *L'empire perse, les Grecs et le politique*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 436 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 42 €. ISBN 978-2-84867-861-0.

Alexandre Tourraix, professeur émérite de l'Université de La Rochelle, signe ici une étude riche sur le monde politique grec. L'ouvrage s'intéresse à la pensée politique (et à son évolution) dans des perspectives à la fois interne et comparative. L'auteur se penche en effet sur les conceptions perses et grecques du système politique, et les met en corrélation avec le « Nombre ». Mais qu'est-ce que ce fameux nombre et à quoi renvoie exactement le terme « politique » ? C'est par un éclaircissement de ceux-ci que A. Tourraix débute son ouvrage. L'auteur s'attarde donc d'abord à différencier *la* politique *du* politique et le sens étymologique du terme (*polis*) afin de déterminer si la politique naît ou non chez les Grecs pour finalement conclure par la négative, estimant que leur modèle de politique est considéré comme le premier du fait qu'il a marqué les esprits par ses spécificités. Par la suite, il discute l'intérêt de l'arithmétique du Nombre en politique. Cette arithmétique, de même que la philosophie, influencent le fonctionnement politique des Grecs et le système démocratique que certains d'entre eux ont mis en place. Ce modèle du « Nombre » permet de distinguer l'unique / le petit nombre / le grand nombre et cela sert de référence politique (royauté / oligarchie / démocratie). Il

est possible de régner à deux et il est idéalement admis que le véritable souverain de la cité soit son Dieu ou son *nomos*. Dans la dernière partie de son introduction, A. Tourraix repart de la théorie du nombre et souligne la divergence entre empire perse et monde grec : dans le premier l'unique gouverne le grand nombre, dans le second le grand nombre est gouverné par lui-même (le *dèmos*). Tous ces points sont développés plus précisément dans les différentes parties du livre. Par ailleurs, l'auteur souligne le travail des chercheurs sur le sujet et la nécessité de toujours retourner à d'autres sources pour sortir du point de vue grec et de pratiquer l'archéologie du texte. Cette pratique de l'archéologie du texte est bien appliquée par A. Tourraix, qui se penche très largement sur plusieurs textes d'auteurs à la fois grecs et non grecs pour alimenter son propos. On retrouve de ce fait, des analyses de Xénophon, d'Hérodote, tout autant que des textes de Ctésias et des inscriptions perses tout au long de l'ouvrage. Ce dernier se divise en trois grandes parties, elles-mêmes divisées en deux voire trois chapitres. La première partie s'attarde sur « l'Empire du Nombre » et s'intéresse davantage à la politique perse et sa perspective arithmétique. Comme l'avait déjà signalé A. Tourraix, les Grecs ont un important bagage civilisationnel couplé à un héritage indoeuropéen significatif. Ce serait, pour l'auteur, deux influences dans leur vision et leur interprétation du monde perse, raison pour laquelle A. Tourraix insiste et s'attache à diversifier ses sources. Dans cette première partie donc, A. Tourraix indique que les Grecs considèrent la Perse comme l'empire du Nombre alors même que, contrairement à eux, le grand nombre y est dirigé par l'unique et qu'à plusieurs reprises cela a créé des tensions. Hérodote, par exemple, classe les différentes constitutions et les estime dysfonctionnelles par nature sauf dans le cas du règne de Cyrus. Ce règne reste pourtant dans le schéma d'un souverain unique dirigeant un grand nombre. De plus, les différentes tensions qui ont pu ébranler le système politique perse sont bien mentionnées dans les textes Grecs. Dans une deuxième partie, A. Tourraix se penche sur la réflexion grecque autour du politique : si aucune constitution ne fonctionne parfaitement, pour laquelle opter ? Laquelle convient le mieux après une crise successorale ? Notre auteur analyse ici en profondeur le texte d'Hérodote sur la meilleure constitution. L'authenticité de ce débat chez les Grecs, et donc cette partie du texte d'Hérodote, est remise en cause puisque peu de sources le confirment ou même le mentionnent. Enfin, dans la dernière partie, A. Tourraix dresse une typologie de la royauté mède et perse, une royauté qui s'est construite progressivement. L'auteur s'attarde sur les écrits d'Hérodote, Eschyle ou encore Ctésias pour remonter à l'origine de la dynastie achéménide et la succession des souverains. Il y aurait d'abord un roi fondateur. Il s'attarde alors sur les exemples de Déiocès, Cyrus et Darius : des souverains forts, imposants qui auraient pour successeurs, des rois davantage guerriers. Pour ne citer qu'eux : Phraorte, Cyaxare, Cambyse et Xerxès. L'auteur aborde aussi finalement, le roi qui succombe à la femme, la féminité. « Il s'agit de ceux qui entretiennent un rapport trop exclusif avec la troisième fonction, au point de perdre le pouvoir royal, voire la vie. Une femme, ou la féminité, est l'objet de leur attention, jusqu'à leur être fatal » (p. 373). A. Tourraix prend l'exemple d'Achémène. Il s'agit d'un souverain quasi mythique dont la succession est d'abord assurée puis affaiblie avant une reprise par Cyrus I^{er}. Ce dernier devient le souverain d'une nouvelle succession dynastique. L'ouvrage se termine par une conclusion claire où la réflexion de l'auteur devient évidente pour ses lecteurs. Il résume

parfaitement la réflexion des Grecs, ce peuple qui distingue l'unique / le petit nombre / le grand et fonctionne mathématiquement avec le grand nombre (démos) tandis que l'empire perse est régi par l'unique, l'absolu assisté du petit nombre. Les Grecs ont tenté de comprendre le fonctionnement de cet empire, mais leur travail souvent déformé demande aux chercheurs actuels une analyse profonde des textes, excluant toute confusion, interrogeant le texte de manière littérale, nécessitant donc une archéologie du texte et une comparaison avec des sources à la fois grecques et non grecques. Alexandre Tourraix signe un livre important, accessible et qui rappelle des évidences en matière de recherche et de prudence dans nos relations avec les sources.

Camille MOSTAERT

Kristin KLEBER (Ed.), *Taxation in the Achaemenid Empire*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2021. 1 vol. relié, VI-434 p., 6 ill., 43 tableaux (CLASSICA ET ORIENTALIA, 26). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11597-1.

Quelques survols généraux des structures fiscales des régimes antiques, ou plus largement « prémodernes », ont été publiés ces quinze dernières années, notons en particulier Hilmar Klinkott, Sabine Kubisch et Renate Müller-Wollermann, *Geschenke und Steuern, Zölle und Tribute. Antike Abgabenformen in Anspruch und Wirklichkeit*, Leyde – Boston, 2007 ; Peter F. Bang et Christopher A. Bayly, *Tributary Empires in Global History*, Basingstoke, 2011 ; Andrew Monson et Walter Scheidel, *Fiscal Regimes and the Political Economy of Premodern States*, Cambridge, 2015 ou encore, tout récemment, Jonathan Valk et Irene Soto Marín, *Ancient Taxation. The Mechanics of Extraction in Comparative Perspective*, New York, 2021. Après ces travaux, considérables par leur envergure et innovants par leurs démarches, il pourrait paraître superflu de consacrer un colloque entier et un volume à la fiscalité d'un seul empire antique. Il faut pourtant se réjouir de ce que de si ambitieux programmes de recherche sont encore menés, capables de construire des connaissances qui ne sont pas simplement synthétiques (voire superficielles), mais d'approfondir réellement des sujets complexes et, en vérité, immenses. Il n'était pas inutile de proposer une nouvelle mise au point sur la fiscalité achéménide, plus de trente ans après la publication de l'ouvrage dirigé par Pierre Briant et Clarisse Herrenschmidt, *Le Tribut dans l'Empire Perse*, publié à Louvain en 1989. Les sources se sont considérablement multipliées, les débats à leur propos sont encore nombreux et tous les sujets n'avaient alors pas été traités. On peut certes regretter avec l'éditrice du volume (p. 1), que les deux contributions prévues consacrées à l'Iran n'aient pu être publiées, de même que celle qui devait discuter des parchemins araméens de Bactriane. Pourtant, aucune archive n'est entièrement oubliée car, de manière indirecte, plusieurs chapitres se penchent sur les documents des fortifications de Persépolis ou encore sur les parchemins araméens de Bactriane. L'effort de chaque contributeur pour produire un ensemble fluide et cohérent permet de nombreux échanges entre les chapitres et aboutit ainsi à un panorama très complet de ce qui peut être connu de la fiscalité achéménide. On ne trouve jamais de liste précise et factice d'impôts, qui serait le fruit d'un malheureux travail d'harmonisation de sources trop diverses. Comme l'écrit Kristin Kleber dans son introduction, « even though the overall picture remains patchy, it is important to take stock of what we have and where our

à Chantilly). Doté d'abondantes illustrations, l'ouvrage imprimé fournit un matériau littéraire et iconographique dans lequel les artistes puisent pour concevoir des représentations imagées du pouvoir. – En conclusion, le colloque et les Actes offrent une première synthèse sur le décodage contemporain des *Hieroglyphica* à la lumière de l'état actuel des connaissances sur hiéroglyphes égyptiens qui les ont inspirés. Ils rassemblent des données essentielles sur la réception de cet ouvrage avant le déchiffrement des hiéroglyphes et son impact sur l'art et la littérature des XVI^e^ au XVIII^e^ siècles. Il apparaît clairement que le sujet des *Hieroglyphica* et la question de son auteur nécessitent une approche pluridisciplinaire. Ils doivent être traités conjointement par des égyptologues, des spécialistes de la littérature gréco-romaine et de l'Antiquité tardive, des historiens de l'art et de la littérature moderne, ainsi que des spécialistes de la réception de l'Antiquité à l'époque moderne. À l'issue du colloque et de la publication des actes, Jean-Luc Fournet, exprime le souhait, que nous appelons de tous nos vœux, de voir publier une édition commentée systématique des *Hieroglyphica* combinant une analyse serrée du texte et de sa tradition manuscrite, les apports les plus récents de l'égyptologie et une étude des traditions gréco-romaines à l'œuvre derrière les commentaires d'Horapollon tout en mettant en évidence l'impact de cette œuvre dans le domaine artistique et emblématique à l'époque moderne.

Marie-Cécile BRUWIER

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Lemaire, Panckoucke, Nisard : trois collections d'auteurs latins sous la Restauration et la monarchie de Juillet*. Bordeaux, Ausonius, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 557 p., 48 fig. et ill. (SCRIPTA RECEPTORIA, 21). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-429-5 ; ISSN 2427-4771.

Le présent ouvrage de Guillaume Flamerie de Lachapelle se signale à la fois par une somme impressionnante de savoirs, une synthèse solide et une présentation claire de son objet. Son auteur a en effet entrepris non sans audace l'analyse des trois collections d'auteurs latins les plus importantes à leur époque par le nombre de leurs titres, leur tirage et leur influence ; il y manifeste, dès les premières pages, le regard de l'historien en ce qui concerne l'évolution de ces collections et celui du philologue classique en ce qui concerne le travail éditorial qui y a été mené. Pour rendre compte des résultats de sa recherche, il a pris judicieusement comme modèle les deux volumes consacrés par Catherine Volpilhac-Auger et son équipe à la célèbre collection, « Ad usum Delphini » du XVII^e^ siècle, à une différence près : le second volume, contenant les notices descriptives des ouvrages, n'existe que dans une version électronique, librement téléchargeable (https://doi.org/10.5281/zenodo.5473019). Le premier volume, objet de cette recension, comprend – outre l'introduction, la conclusion et une table des matières détaillée – six chapitres complétés par six annexes, une bibliographie et deux index sélectifs de références et de noms. Précisons d'emblée que les annexes fournissent des informations complémentaires en diverses matières : 1. l'iconographie ; 2. la constitution des trois collections ; 3. quelques collections publiées en France entre 1815 et 1850 ; 4. le tableau synchronique des parutions de volumes dans les principales collections d'auteurs latins en France entre 1815 et 1850 ; 5. les collections d'auteurs grecs

entre 1815 et 1850 ; 6. le répertoire des collaborateurs. L'introduction balise le cheminement de l'auteur. Après avoir fait un bref historique des collections d'auteurs latins précédentes, elle précise que les collections du latiniste et doyen de la Sorbonne Nicolas-Éloi Lemaire (publication : 1819-1832), du libraire Charles-Louis-Fleury Panckoucke et de son fils Ernest (publication : 1825-1838, 1842-1848), du professeur et critique littéraire Désiré Nisard (1837-1850) méritent une attention particulière, car elles témoignent d'une activité éditoriale exceptionnelle en France ; de plus, leurs trois maîtres d'œuvre sont unis par des liens étroits et utilisent souvent les mêmes collaborateurs ; enfin, elles attestent un basculement dans l'approche de l'héritage latin : la *Bibliotheca classica latina* de Lemaire est la dernière collection d'envergure, dont les textes latins, sans traduction française, sont accompagnés d'une introduction et de notes rédigées en latin, tandis que la *Bibliothèque latine-française* des Panckoucke et la *Collection des auteurs latins* de Nisard sont bilingues, l'une plaçant le texte latin et sa traduction française sur le même pied, l'autre mettant en valeur la traduction française au détriment du texte latin. Guillaume Flamerie de Lachapelle précise également que ses sources d'information intègrent les journaux savants, les journaux visant un public plus large et les annonces publicitaires faites par les éditeurs. Le premier chapitre retrace l'histoire des trois collections en évoquant d'abord la situation éditoriale du latin en France au début de XIX^e^ siècle ; il fait ensuite le portrait de Lemaire, des père et fils Panckoucke et de Nisard et précise les buts de leur entreprise, les circonstances qui les ont engagés dans celle-ci, les appuis financiers dont ils ont bénéficié. Le deuxième chapitre traite de la sélection des auteurs latins, de la recherche – souvent non aboutie – d'œuvres ou parties d'œuvres inédites ou inconnues (fragments, œuvres apocryphes), de la question des suppléments et du refus de censurer les passages fastidieux ou immoraux. Le troisième chapitre aborde la question des équipes participant au projet, dont une typologie est dressée ; il explique ensuite la présence nombreuse de professeurs de collège et analyse les stratégies associées à ces choix. Le quatrième chapitre étudie l'établissement des textes en relevant : 1. l'apport des éditions antérieures ; 2. la *collatio* – limitée – des sources et le nombre réduit des variantes signalées ; 3. la démarche fondamentale de *l'emendatio*. Le cinquième chapitre étudie les traductions françaises intégrées dans les collections de Panckoucke et de Nisard, qui pallient la méconnaissance de plus en plus grande du latin ; il, signale également leur relative nouveauté par rapport aux traductions anciennes et se réfère au vieux débat sur le choix entre l'élégance ou la littéralité (choix majoritaire de la prose, choix d'une traduction littérale ou littéraire, attitude adoptée à l'égard des *realia* et des passages « obscènes »). Le sixième chapitre constitue une approche fouillée de l'appareil critique-exégétique. En ce qui concerne les notes, l'auteur pose d'abord la question du choix préalable des trois maîtres d'œuvre : visent-ils le caractère scientifique de leur collection ou la destinent-ils à un public plus large ? La réponse est fournie par la disposition des notes et le choix de la langue de leur rédaction (latin ou français), par leur longueur et par leur contenu, dont on analyse l'originalité. En ce qui concerne les préfaces, les notices et les index, l'auteur s'intéresse à leur nombre, à leur importance et, avec une attention particulière, à la manière dont ils ont été conçus. Le chapitre s'achève sur la mise en évidence de quelques traits généraux : références à des contre-modèles, établissement de parallèles littéraires et enfin considérations littéraires, politiques, morales et religieuses. La conclusion succincte (4 p.) résume le travail de longue haleine entrepris par

Guillaume Flamerie de Lachapelle, convaincu que son livre « peut contribuer, parallèlement aux monographies consacrées aux grands noms de la philologie, à éclairer le statut éditorial et culturel des œuvres latines en France dans la première moitié du XIX^e^ siècle » (p. 393). Les promoteurs des trois collections y ont en effet largement contribué, chacun à sa manière. Lemaire a pour modèle la collection « ad usum Delphini », avec le soutien massif de l'État et malgré le déclin du latin. Il veut faire œuvre d'érudition avec la collaboration de professeurs de haut niveau et il est essentiellement, conservateur (choix préférentiel des leçons des manuscrits, absence de traductions françaises). Les atouts de sa collection sont la commodité de la présentation, la valeur de certains commentaires, l'exactitude des bibliographies et l'existence d'index exhaustifs. Charles-Louis Panckoucke lance sa collection en s'appuyant sur sa réputation, son assise financière et sur des collaborateurs appartenant massivement au personnel de l'enseignement secondaire. Il publie les volumes prévus dans un délai raisonnable. Son fils Ernest donne un souffle nouveau à une seconde série, qui intègre des auteurs techniques ou tardifs. Les atouts de cette collection sont la mise en page soignée, l'impression correcte et le maintien d'annotations. En revanche, Nisard diminue la part du texte latin, relégué en bas de page. Utilisant une équipe resserrée de frères, amis d'enfance, élèves et collègues, il renonce à l'élégance, à l'érudition et à la nouveauté. Il entend, au contraire, diffuser une collection économique, compacte, publiée rapidement, qui accueille un maximum d'auteurs, y compris ceux qui ont été délaissés par ses deux compétiteurs. Ces trois collections ont indiscutablement inspiré les collections françaises postérieures, y compris la Collection des Universités de France : celle de Lemaire a fourni le texte latin standard, ainsi que les commentaires, les bibliographies et les index de références (comme les « Budé » les plus récents) ; celle des Panckoucke, les traductions les plus communément en usage et les introductions et notes moins abondantes (comme les anciens « Budé »), celle de Nisard, le modèle dominant des éditions à moindre coût (comme les « Classiques en poche »). Bref, ce parcours des chapitres avec les annexes complémentaires démontre à suffisance la richesse du contenu, fruit d'une vaste enquête et d'une non moins vaste culture couvrant de multiples domaines : l'histoire du XIX^e^ siècle et de sa culture, l'histoire de la transmission de l'héritage gréco-romain, celle de l'édition des textes anciens avec une attention portée au milieu et aux circonstances qui ont contribué à l'émergence de ces trois collections. Mentionnons encore d'autres qualités : un humour contrôlé, qui détend agréablement le lecteur engagé dans la complexité d'une démarche éditoriale, et une ouverture lucide aux enjeux contemporains. À titre d'exemple, Guillaume Flamerie de Lachapelle se demande ce que seraient les changements provoqués par une nouvelle collection de textes en ligne : mettrait-elle fin à une évolution engagée depuis le XVI^e^ siècle jusqu'au XX^e^ siècle en introduisant un basculement qui permettrait un accès facile non seulement aux textes et à leur traduction mais également aux commentaires antérieurs et nouveaux, auxquels on aurait accès par un simple clic (p. 396) ? À ce stade la question reste ouverte. Pour toutes ces raisons, on souhaite à l'auteur et à son bel ouvrage un succès qu'il mérite amplement. Monique MUND-DOPCHIE

Cela se vérifie pour le chapiteau pseudo-composite qui est qualifié de « capital with zoning », ce qui ne permet pas au lecteur de comprendre la filiation typologique de ces chapiteaux avec les chapiteaux composites ioniques. La liste des corpus cités est riche et comporte notamment des ouvrages turcs récents et peu diffusés, mais on regrette de ne pas trouver le livre de Ch. et L. Bouras sur les sculptures du Péloponnèse (*Ἡ ἑλλαδική ναοδομία κατά τόν 12ο αἰώνα*, Athènes, 2002), celui de S. Filipova sur la sculpture architecturale de Macédoine du Nord (*Architectural Decorative Sculpture in Macedonia. V-VI & XI-XII C.,* Skopje, 1997) et l'article de M. M. Lovecchio relatif aux sculptures byzantines de Bari (« La scultura bizantina dell'XI secolo nel museo di San Nicola di Bari », *Mélanges de l'École Française de Rome* 93, 1981, p. 7-87). Certaines assertions concernant les caractéristiques des sculptures protobyzantines, méso- et tardo-byzantines mériteraient à nos yeux d'être nuancés : affirmer que les styles régionaux ne jouent qu'un rôle marginal à la période médiévale par rapport à l'époque protobyzantine (p. 11) ne tient que trop peu compte des avancées des recherches sur les ateliers de sculpteurs des régions de Grèce (voir notamment les publications de N. Drandakis, Th. Pazaras et G. Pallis). On s'étonne par ailleurs que la sculpture funéraire ne soit pas représentée alors que les décors des sarcophages méso- et tardo-byzantins sont similaires à ceux de plusieurs installations liturgiques considérées. La seule comparaison entre un encadrement d'icône et le décor sculpté d'un arcosolium du monastère du Christ de Chora à Istanbul (p. 139) ne suffit pas à mettre en lumière ce phénomène. Le choix des images a été fait en fonction de leur qualité et de leur accessibilité, ce qui explique que le matériel sculpté conservé en Asie Mineure, où l'auteur a beaucoup travaillé, est surreprésenté par rapport à celui d'autres régions de l'Empire byzantin. Signalons que les dernières recherches dans ce domaine mettent en lumière des similitudes entre les décors des sculptures conservées en Asie Mineure et en Grèce. Mais ce ne sont là que quelques imperfections mineures qui ne nuisent pas à la grande qualité de cet ouvrage. Ce dernier invite à une lecture à plusieurs niveaux, du général au particulier et du particulier au général. Il intéressera donc tant les spécialistes du décor architectural que les lecteurs moins avertis. Catherine VANDERHEYDE

Anis MKACHER et Mohamed BENABBÈS, *La conquête arabe de l'Afrique romaine. Anthropologie bilingue de textes arabes*. Paris, Hermann, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24,4 cm, 623 p. (HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE). Prix : 67,99 €. ISBN 9791037005427.

La conquête de l'Afrique byzantine par les Arabes au VIIe siècle est sans aucun doute l'un des évènements les plus importants de l'histoire du monde méditerranéen de la fin de l'Antiquité. Nous ne pouvons évidemment pas savoir ce qui se serait passé si elle n'avait pas eu lieu et si, par exemple, l'avancée arabe s'était arrêtée en Égypte, mais on imagine facilement que toute l'histoire de cette région en aurait été fondamentalement modifiée. Ce livre au contenu dense est le fruit d'un projet qui s'inscrit dans la programmation scientifique du Labex de l'université Paris-Nanterre *Les Passés dans le présent : histoire, patrimoine, mémoire*. Il a le mérite d'offrir une relecture détaillée des différentes étapes liées à la fin de la présence byzantine en Afrique du Nord en se basant essentiellement sur une approche textuelle. Cette anthologie bilingue (français et arabe)

de 624 pages rassemble pour la première fois tous les récits de la conquête arabe de l'Afrique, un évènement qui arracha progressivement cette région aux *basileîs* de Constantinople et à son passé latin, romain et chrétien, pour la faire entrer dans l'ère de l'Ifrīqîya arabo-musulmane. La période ici étudiée est située entre 642 et 711, dates correspondant respectivement aux premiers raids arabes contre la Cyrénaïque et à la marche des armées arabo-maures vers l'Espagne wisigothique après la pacification de la Maurétanie tingitane. Le livre s'ouvre par une préface d'H. Inglebert (p. 3-15) qui présente les contextes historique et institutionnelle qui ont vu naître cette publication. Suit une introduction très fournie, avec nombreuses notes, signée par M. Benabbès et A. Mkacher, qui rappelle l'historiographie de la conquête arabe de l'Afrique byzantine (p. 17-46). Les auteurs y signalent qu'une bonne partie des historiens de l'Afrique byzantine restèrent tributaires dans leurs analyses des événements militaire et politique du VII^e^ siècle, des traductions des orientalistes de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle. Or ces traductions étaient souvent partielles et erronées, faute de bien connaître le contexte tardo-antique, la réalité toponymique de la région et les spécificités onomastiques de la période. Dans la continuité d'Yves Modéran, qui a consacré une bonne partie de sa thèse et de son habilitation, publiées en 2003 (*Les Maures et l'Afrique byzantine : IV^e^-VII^e^ siècles*) à étudier les problèmes des sources traitant de l'avancée militaire des Arabes dans l'Afrique byzantine, les auteurs de ce travail insistent dans leur introduction sur l'importance des sources arabes pour mieux approcher la situation militaire, administrative et politique de l'Afrique byzantine du VII^e^ siècle. L'importance historique de ces documents s'explique par le petit nombre des sources latines, grecques, coptes et syriaques abordant cet épisode de l'histoire de l'Afrique du Nord (seul le *Liber Pontificalis*, les *Chroniques* d'Isidore de Beja, de Jean de Biclar et celle de Frédégaire font brièvement mention de quelques épisodes de la conquête). Néanmoins, les récits ici présentés sont postérieurs aux événements d'au moins deux siècles. Ils furent écrits dans un contexte intellectuel, politique et religieux différents de celui du VII^e^ siècle. Cette observation a déjà fait l'objet de plusieurs publications d'historiens qui se sont penchés sur la période (H. Djaït, M. T. Mansouri, M. Talbi…). Ils ont entre autres insisté sur le fait que ces récits, surtout ceux qui sont les plus tardifs, sont des constructions littéraires et polémiques, parfois contradictoires, qui se répètent et parfois déforment aussi les récits les plus anciens, ce qui rend nécessaire une approche intertextuelle que ce corpus permettra. S'appuyant sur une méthode philologique, les auteurs proposent de mener une étude globale consacrée à l'ensemble des textes liées à la conquête arabe de l'Afrique byzantine. Le corpus textuel présenté dans ce livre relève de genres historiographiques différents (syro-irakien, égyptien, maghrébin, hispano-andalou). En ce qui concerne le système de translitération adopté, les auteurs choisissent pour des raisons de clarté le système dit de l'*Encyclopédie de l'Islam*. La matière de ce corpus anthologique se répartit en 33 morceaux (p. 49-599), le plus court comptant quatre pages (consacrés à Al-Zubayrī) et le plus long est de trente-neuf pages (consacré à Al-Balā*ḏ*urī). Ces différences notables s'expliquent par la méthode employée, selon les auteurs arabes de l'époque médiévale, pour traiter la fondation du Maghreb islamique. Devant le foisonnement des récits de la conquête de l'Afrique byzantine, il était indispensable d'établir une typologie de classement. Celle-ci suit de fait un classement d'ordre chronologique. Cette anthologie s'ouvre en effet avec les auteurs les plus anciens pour se terminer par les plus récents. Le livre qui ne prétend

pas établir des commentaires détaillés des récits présentés, ni indiquer les emprunts et les réécritures successives, apporte une nouveauté méthodologique importante en suivant une démarche qui n'est à proprement parler ni médiéviste, ni antiquisante, mais les deux à la fois (méthode que l'on trouve également utilisée dans *Early Islamic North Africa. A New Perspective* de C. Fenwick). L'ouvrage se termine par des annexes englobant la représentation cartographique de la conquête arabe de l'Afrique du Nord (p. 602-603) et les *indices* des noms et des lieux (p. 605-624). Au passage, on relèvera une petite coquille dans la table des matières concernant l'emplacement exacte du récit d'Ibn 'Asākir (p. 277 au lieu de la p. 177 mentionnée dans la table des matières). Par ailleurs, si le terme *Afrique romaine* utilisé dans le titre comme dans le corps de l'ouvrage est critiquable, car historiquement parlant imprécis, celui de *conquête arabe* est à saluer, car il tranche définitivement, cependant à la suite d'un long débat entre les spécialistes, avec l'ancienne appellation idéologique de *conquête musulmane* ou *islamique*. Voilà donc un livre d'une bonne qualité scientifique, une édition de grande qualité, aussi savante que maniable et qui, au-delà du cercle restreint des Africanistes, sera précieuse pour tous ceux qui s'intéressent à la fin de l'Antiquité tardive et au début du Moyen Âge dans la partie occidentale de la rive sud de la Méditerranée.

Mohamed-Arbi NSIRI

Jean-Luc FOURNET (Éd.), *Les* Hieroglyphica *d'Horapollon de l'Égypte antique à l'Europe moderne. Histoire, fiction et réappropriation*. Paris, Association des amis du Cercle d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2021. 1 vol. broché, 17,7 x 26,2 cm, 276 p. (STUDIA PAPYROLOGICA ET ÆGYPTIACA PARISINA, 2). Prix : 40 €. ISBN 978-2-916716-79-4.

Quatorze articles précédés d'une introduction de Jean-Luc Fournet composent les Actes du Colloque : « Les *Hieroglyphica* d'Horapollon, un héritage de la "philosophie" égyptienne au V^e^ siècle de notre ère ? » organisé au Collège de France les 13 et 14 juin 2018. Les exposés sont répartis en trois sections : I. L'arrière-plan égyptien des *Hieroglyphica* ; II. Une œuvre grecque de l'Antiquité tardive ; III. La postérité des *Hieroglyphica* : entre philologie, littérature et art. Ces savantes contributions comportent quelques-unes des illustrations présentées par les intervenants lors du colloque. Cependant, l'intégralité de leur communication est disponible en ligne (www.college-de-france.fr/agenda/colloque/horapollon-hellenisme-et-hieroglyphes-dans-antiquite-tardive). Deux auteurs ont modifié le titre de leur intervention initiale : Jean-Marc Mandosio a parlé de : « La représentation du personnage d'Horapollon (sa vie, son œuvre) chez les auteurs des XVI^e^ et XVII^e^ siècles » ; l'article publié est titré : « De l'Égyptien Horus au "petit grec" Philippe : le débat sur l'auteur des *Hieroglyphica* (XVI^e^-XVII^e^ siècle) ». De même, Nicola Zito a fait une communication sur « Les *mirabilia* dans les *Hieroglyhica* d'Horapollon : modes d'emploi ». Dans les actes, sa contribution s'intitule : « Horapollon et le "petit noyau" : traces du platonisme tardif dans le traité sur les *Hieroglyphica* ». Deux exposés, à savoir celui d'Andreas Stauder : « Les faces multiples du signe graphique égyptien » et celui de Michel Hochmann : « Horapollon, une clef pour l'interprétation de Giorgione » ne figurent pas dans les Actes. L'un des objectifs du colloque, le premier qui ait, semble-t-il, jamais été organisé

Florence KLEIN et Ruth WEBB (Éds), *Faire Voir. Études sur l'*enargeia *de l'Antiquité à l'époque moderne*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2021. 1 vol. broché, 293 p. Prix : 25 €. ISBN 978-2-7574-3366-9.

Le volume édité par Florence Klein et Ruth Webb recueille les articles issus de deux journées d'études dédiées à l'*enargeia* qui ont eu lieu en 2014 à l'Imaginarium de Tourcoing. Il se constitue de dix contributions regroupées en binômes selon cinq domaines : poésie archaïque grecque, tragédie grecque, poésie hellénistique et romaine, histoire et historiographie, histoire de l'art. Il présente une bibliographie assez complète, structurée en abréviations, études modernes et éditions, suivie par un index général et un *index locorum*. Toutes les images présentes dans le volume sont en couleurs, ce qui rend pleinement compréhensibles les références faites lors des analyses. Le but de cet ouvrage sur l'*enargeia* (le pouvoir des mots de « faire voir » aux sens les choses en réalité absentes) est de mettre en avant sa présence et ses caractéristiques dans les textes les plus anciens de la littérature grecque, de voir si les images qu'elle suscite sont des illusions ou des substituts de l'objet réel et comment elle agit dans les *ekphraseis* ou influence la réception des œuvres d'art. De lecture pas toujours aisée, la première contribution de P. Judet de la Combe (p. 23-38) se concentre sur les vers de l'*Iliade* où le poète décrit la fontaine se trouvant là où s'arrête la poursuite d'Hector par Achille (*Il*. XXII, 145-161). L'auteur suggère que le monument, en incarnant le passé épique de la ville de Troie, concrétise en même temps la rupture entre ce passé et le présent de la narration (fin de la poursuite et mort d'Hector) et celle entre le passé de l'épopée et le présent de son public. Le contraste serait également un aspect crucial de la fontaine en elle-même, car on le retrouve aussi dans le fait qu'elle déverse de l'eau chaude et froide. Selon P. Judet de la Combe, la coexistence des opposés serait typique des poèmes homériques, qui présentent des dualités juxtaposées et non résolues, contrairement aux cosmogonies hésiodiques ou présocratiques, qui cherchent à les résoudre et à les systématiser. Dans le deuxième chapitre (p. 39-68), D. Steiner se concentre sur l'interaction entre des inscriptions grecques archaïques et les objets sur lesquels elles sont gravées. L'autrice porte son analyse sur l'inscription de l'œnochoé du Dipylon, conservée au Musée archéologique d'Athènes, et l'attestation épigraphique *IG* I^3 833*bis* sur la base d'un tripode venant de l'Acropole athénienne. À travers une étude de la langue et de l'écriture utilisées ainsi que l'agencement du texte dans la décoration du vase ou sur la surface du support, D. Steiner montre comment ces inscriptions mobilisent différents sens auprès du lecteur, qui devient aussi acteur, car le texte demande également une interaction physique (retourner une cruche dans les mains ou se déplacer pendant la lecture). Très bien structuré, l'article de D. Francobandiera (p. 71-100) explique comment les passages des messagers dans la tragédie grecque ne mobilisent pas seulement la vision, mais aussi l'ouïe, afin de donner à l'auditoire une présence substitutive des faits qui ne sont pas mis en scène. Une analyse plus détaillée des vers 386-398 des *Perses* d'Eschyle montre le rôle joué par les images sonores et leur interaction avec les images visuelles. De son côté, A. de Cremoux se concentre sur l'intervention, aux v. 1640-1733 de l'*Œdipe à Colone* de Sophocle, du messager et d'Antigone, pour résoudre le paradoxe généré par le fait que ces deux témoins oculaires avaient en réalité l'interdiction d'observer les évènements qui sont rapportés à l'auditoire (p. 101-125). En plus de démontrer que l'ouïe a elle aussi une place quand la vue

est empêchée, l'analyse menée par l'autrice prouve que dans ce passage sophocléen l'*enargeia*, au lieu de créer une présence, souligne plutôt une absence et que donc « la fin de l'*Œdipe à Colone* est éminemment négative : derrière lui, Œdipe ne laisse rien » (p. 124). En passant au domaine de la poésie hellénistique, la contribution d'É. Prioux porte sur les épigrammes de Posidippe de Pella, où on trouve des descriptions d'œuvres d'art (p. 129-146). Après avoir rappelé les positions de Douris concernant l'évaluation des œuvres poétiques, É. Prioux montre à quel point Posidippe a réfléchi à la technique de l'*enargeia* et elle souligne lesquels de ses procédés le poète met en place, comme la représentation du mouvement, l'*akribologia*, la multiplicité des sensations, la *dilogia*, le suspense, l'attention à la succession des événements, ou les jeux des citations littéraires. Ce dernier procédé est présent et extrêmement important aussi dans l'*Europe* de Moschos, comme F. Klein explique dans l'article suivant (p. 147-170). L'autrice s'arrête sur le fait que Moschos semble également avoir réfléchi attentivement à l'*enargeia* et à son rôle dans la fiction poétique, comme le prouvent les jeux sur son étymologie grâce au vocabulaire du brillant. Elle montre ensuite comme Ovide semble avoir repéré ces jeux étymologiques et les avoir reproduits dans les livres I et II des *Métamorphoses*. L'intertextualité est également cruciale dans l'analyse qu'A. Feldherr mène dans sa contribution autour du récit de la bataille de Zama telle qu'elle est racontée dans le *Bellum Jugurthinum* de Salluste (p. 173-191). Après avoir considéré comment cet historien romain évoque le combat à Syracuse écrit par Thucydide, A. Feldherr démontre à quel point l'*enargeia* mobilise et s'appuie sur les connaissances préalables du lecteur pour créer l'impression de l'expérience directe, en soulignant ainsi la nature construite du texte historiographique. La seconde contribution dans le domaine de l'histoire de J. Droos se questionne en revanche sur le rapport entre l'image créée par l'*enargeia* et la réalité (p. 193-206). Si Quintilien positionne les deux sur le même plan, dans sa reconstruction de l'éloge funèbre de César prononcé par Marc Antoine (*Julius Ceasar* III, 2), Shakespeare montre que la représentation rhétorique prépare et rend plus efficace la présentation de la réalité. A. Rouveret se penche aussi sur le rapport entre la réalité et sa représentation dans son chapitre sur la description que Lucien fait d'un tableau perdu figurant une famille de centaures (p. 209-225). L'autrice souligne d'un côté les aspects partagés entre les arts visuels et les textes, en particulier l'utilisation de la terminologie du brillant, de l'autre l'importance du sujet représenté : les centaures, êtres hybrides et imaginaires, reflètent parfaitement la nature du langage de l'*enargeia*. La dernière contribution de C. van Eck traite de la réflexion portée sur l'*enargeia* par les Anciens et de la théorie d'Alfred Gell sur l'impact de l'art figuré (p. 227-254). C. van Eck souligne les rapprochements entre la théorie de Gell et celle rhétorique de la persuasion à travers l'*enargeia* et propose « combien la rhétorique, à la différence de Gell, nous aide à intégrer la dimension expérientielle du pouvoir qu'ont les images d'agir sur leur public » (p. 238) et à reconstruire l'histoire de l'agentivité. Une fois la lecture de cet ouvrage terminée, on peut s'apercevoir de la variété des champs d'application de l'*enargeia* et de ses procédés. Quiconque travaille sur l'intertextualité dans les œuvres antiques, sur les rapports entre texte et objet/œuvre d'art ou sur la rhétorique pourrait y trouver des idées extrêmement intéressantes.

Emma PAVAN

Florence GÉTREAU et Christophe VENDRIES (Éds), *Représenter la musique dans l'Antiquité*. Paris, CNRS Éditions, 2021. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, 328 p., nombr. ill. (MUSIQUE. IMAGES. INSTRUMENTS, 18). Prix : 37 €. ISBN 978-2-2711-31-331. ISSN 1264-7020.

Comme l'éditorial de ce volume le souligne, la revue *Musique. Images. Instruments* a un domaine de spécialité qui couvre plutôt « la période moderne et le grand XIX^e^ siècle » et bien qu'il y eût déjà quelques articles isolés sur la musique antique, c'est la première fois qu'un numéro est consacré pour sa majeure partie à ce sujet. C'est indéniablement un beau et riche dossier, et précieux pour qui voudrait en apprendre aujourd'hui davantage sur les problématiques et les difficultés méthodologiques que suscite l'iconographie musicale de l'Antiquité. Les contributions sont variées, émanant de spécialistes de musique et/ou d'iconographie antiques. Ce dossier se veut donc une mise au point, dans tous les sens de l'expression, sur les approches herméneutiques développées dans le domaine. La première contribution peut se lire comme une introduction méthodologique, par Christophe Vendries, à partir de l'exemple du monde romain (« Un instrument de musique peut en cacher un autre. Réflexions sur l'iconographie musicale romaine »). Après avoir dressé un état des lieux du corpus, où il rappelle les différents supports et outils bibliographiques, l'auteur revient sur différents problèmes méthodologiques dans la lecture de ces images, indiquant par là-même quelques éléments d'histoire des interprétations. Le premier point porte sur ce qu'il appelle des « malentendus et chausse-trappes », donnant quelques exemples d'images mal interprétées, comme une embouchure de *cornu* prise pour une trompette droite sur une stèle d'Aquilée, mais aussi de pièges posés par les époques plus récentes, comme les principes de restauration appliqués au XVII^e^ ou au XVIII^e^ siècle qui donnent une image complètement déformée de ce qu'était l'œuvre antique (ainsi le satyre du musée des Offices dont les cymbales sont entièrement modernes). Il aborde ensuite la question de la réception des modèles grecs dans l'art romain, pour montrer que des canevas hellénistiques peuvent être adaptés par les imagiers romains au regard des évolutions organologiques contemporaines. La confrontation des images avec les textes et les vestiges matériels doit être aujourd'hui un réflexe, pour élucider certaines confusions qui naissent de manières particulières de montrer les instruments de musique, par exemple les lyres vues de profil interprétées erronément comme des harpes cintrées ou des luths. Le travail d'érudition et les outils numériques permettent en outre de constituer des séries de scènes similaires, qui peuvent s'éclairer mutuellement, tout en mettant en évidence ce que les représentations peuvent avoir de singulier. Le dernier point méthodologique discuté par l'auteur est le rapport de l'image au son, autrement dit les ressources mobilisées par les artistes antiques pour faire sonner une image, que ce soit par des notations écrites (mais rien d'équivalent aux phylactères médiévaux par exemple) ou par les effets que le jeu a sur l'instrumentiste (joues gonflées, teint écarlate et yeux exorbités sur une célèbre fresque d'Herculanum). L'article suivant, écrit par le regretté François Lissarrague, intitulé « Des lyres dans l'imagerie grecque : pour une iconographie musicale tempérée », porte sur son corpus de prédilection, les vases attiques, pour mettre en évidence trois statuts de l'instrument dans l'image. D'abord, la lyre peut être un objet, au sens où elle peut être complètement isolée voire parler (« je suis une lyre », peut-on lire sur une amphore de Liverpool). Ensuite, la lyre fonctionne

comme un signe, notamment d'éducation, « du banquet au cimetière ». Enfin, l'auteur revient sur la notion d'attribut, en montrant ce qu'elle doit à l'interaction avec les autres éléments constitutifs de l'image. Les deux articles suivants ont pour point commun la Grande Grèce. Daniela Castaldo (« The *kithara* in the Hellenistic Age between Greece and Magna Grecia ») s'interroge sur le développement du cordophone le plus prestigieux des Grecs, qui, dans certaines représentations du IV^e^ siècle, prend une forme rectangulaire avec des montants droits, en concurrence du modèle classique à montants incurvés. Constatant qu'on trouve ce nouveau motif aussi bien en Macédoine (sur une des frises peintes ornant une tombe d'Aghios Athanasios) qu'en Grande Grèce (céramique apulienne), elle se demande dans quelle mesure il y a pu y avoir emprunt, notant l'importance des artistes italiotes à la cour d'Alexandre. Fabio Vergara Cerqueira et Claude Pouzadoux reviennent sur ce même instrument dans le contexte spécifiquement apulien (« La cithare rectangulaire dans la céramique apulienne : aspects morphologiques, symboliques et sociaux »). Après une mise en situation de l'objet par rapport aux autres cordophones dans ce répertoire, il s'agit de revenir sur les critères permettant d'identifier la cithare apulienne comme un instrument bien distinct : sa remarquable homogénéité morphologique est analysée comme l'indice du développement d'une lutherie régionale, plutôt que la circulation d'un motif prisé. L'étude des contextes culturels et sociaux dans lesquels elle est dépeinte permet en outre de repérer les symboliques dont l'instrument est porteur, notamment érotiques et funéraires. L'instrument n'est pas le seul à constituer une innovation musicale, puisque la technique de jeu sort également du cadre classique : le plectre est abandonné au profit du jeu à main nue ; en outre, les interprètes ne sont jamais montrés en train de chanter. Cette évolution de la musique à Tarente est peut-être à l'origine du jugement d'Aristoxène selon qui elle s'est « barbarisée ». On en vient ensuite au monde romain, avec quatre supports très différents. Valérie Huet, dans « Images sacrificielles et sonores : sur les pas du *tibicen* auprès de l'autel », reprend le corpus des reliefs montrant des scènes de sacrifice, pour montrer le rôle majeur qu'a le *tibicen* dans le rite de la *praefatio*, étant l'assistant rituel le plus représenté, en tunique et toge, ce qui l'identifie comme citoyen romain, et souvent près des animaux. Katherine Dunbabin, à qui l'on doit par ailleurs d'importantes contributions sur l'iconographie agonistique, prend pour point de départ l'exceptionnelle mosaïque de Noheda (vers 400) pour son étude consacrée à « The masked pipe-player and the *choraules* in the Roman world ». Une série d'images montre en effet des instrumentistes portant un masque tout en jouant de l'*aulos* ou de la *tibia*, ce qui les place dans le monde du théâtre : on se demande alors si ces figures ne miment pas une musique jouée en coulisse. L'articulation avec le milieu des choraules (aulètes accompagnés d'un petit chœur, spécialité qui intègre les concours grecs au début de l'époque impériale, comme les travaux de Jean-Yves Strasser l'ont bien montré) n'est pas faite pour tenter de donner un nom à l'aulète avec masque – même si le terme *choraula* en latin a visiblement une acception plus large qu'en grec – mais plutôt pour situer cet instrumentiste particulier dans le contexte général des spectacles musicaux à la mode dans le monde romain, notamment tardif. Les fresques vésuviennes sont à l'honneur dans l'article de Françoise Gury sur « Les amours musiciens », où l'auteure essaie de comprendre les liens qui se sont tissés depuis l'époque hellénistique entre les figurations d'Éros/Cupidon et la musique. Elle en vient à la conclusion que c'est pour ses qualités de séduction que la musique est associée aux

Amours, mais la suavité peut laisser place à l'agressivité et au débridement orgiastique, ce qui met en parallèle la possession érotique et la possession bacchique. Ce sont les sarcophages qui occupent Anne-Françoise Jaccottet dans « Qui mène la danse dionysiaque ? Analyse d'un concept entre scène de genre, imaginaire culturel et reflet d'une pratique rituelle ». Soulignant dès l'introduction que le corpus de la musique dionysiaque est gigantesque si l'on inclut notamment la céramique attique, elle fait le choix de se restreindre au cas des sarcophages pour voir si l'iconographie y obéit à des codes spécifiques et ce que ces images disent du rapport à l'au-delà. Susanna Sarti analyse pour sa part les thèmes musicaux sur l'amphore Baratti (musée de Piombino), un exemple exceptionnel de vaisselle en argent décorée de sept registres de médaillons représentant entre autres des Ménades au tympanon, Attis à la syrinx et Apollon à la cithare. La portée eschatologique est évidente à la lecture de ces images, qui constituent un réseau autour des cultes dionysiaques et métroaques, mais aussi avec le mythe de Cupidon et Psyché, lesquels forment un duo musical associant la syrinx ou la *tibia* du premier et les cymbales de la seconde. La toute dernière contribution, due à Sibylle Émerit, fait la part belle à l'Égypte ptolémaïque et romaine, avec « Musiciens et processions dans le temple d'Hathor à Dendara : iconographie et espace rituel ». Le temple d'Hathor, dont les travaux initiés par Ptolémée XII Aulète ont été achevés sous le règne de Tibère, présente une iconographie musicale en situation, comme le montre bien l'auteure qui commente chacune des représentations qui ornent les colonnes du *pronaos* (on notera la qualité des planches réunies en fin d'article). S'opère une véritable mise en scène des artistes dans l'espace, faisant écho à une procession réelle. Les interprètes sont tout autant divins que humains, avec des instruments aussi variés que le sistre, le collier-*menit*, la harpe arquée, le luth ou le tambourin, qui appartiennent tous au répertoire pharaonique. Les parallèles faits avec d'autres temples de la même époque (Médamoud, Edfou et Philae) suggèrent que, s'il y a bien un héritage ancien, certains modèles sont apparus à l'époque ptolémaïque, sans pour autant que les modèles iconographiques typiquement grecs ou romains aient été empruntés. En somme, dans ce dossier tout à fait représentatif, on trouvera des démarches complémentaires et des remarques aussi pertinentes qu'utiles pour l'analyse contextualisée des images musicales, qui, faut-il le répéter, sont constitutives des cultures antiques et peuvent s'appréhender comme un objet d'histoire. Je signalerai que, dans les recensions qui se trouvent en fin d'ouvrage, l'Antiquité est également bien représentée, avec d'une part le compte rendu du catalogue d'exposition *Musiques ! Échos de l'Antiquité* (2017) et d'autre part celui de l'ouvrage coordonné par Christophe Vendries sur les *cornua* de Pompéi (2019). Pour rendre justice au reste du numéro, j'indique les quatre contributions qui constituent les *varia* : Vanja Hug, « Le prétendu portrait de Mozart et Thomas Linley chez les Gavard des Pivets à Florence » ; Thilo Hirsch, « L'énigme de la Chanson trompette de Nicolas de Larmessin » ; Denise Yim, « Le portrait de Giovanni Battista Viotti par Élisabeth Vigée Le Brun » ; Zdravko Blažeković, « The symbolism and decorative transformation of the Gusle among the Croats and Serbs ». Sylvain PERROT

Pilar PAVÓN (Ed.), Conditio feminae. *Imágenes de la realidad femenina en el mundo romano*. Rome, Quasar, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 830 p. Prix : 45 € ISBN 978-88-5491-194-9.

du collège fétial sont respectivement qualifiés de *decretum* et de *responsum*. Selon l'auteur, l'emploi d'un lexique juridique ressemblant à certains égards au formulaire des sénatus-consultes et le fait qu'il se soit agi du premier accord du collège fétial pour un changement du rite de *denuntiatio* justifieraient la qualification de la réponse des fétiaux, en 200 av. n. è., comme *decretum*. Quant au *responsum* de 191 av. n. è., il doit être compris comme une simple répétition du *decretum* de 200 av. n. è., et non pas, ainsi qu'on l'a longtemps cru, comme le reflet d'un abandon du *ius fetiale* au cours du III^e^ siècle av. n. è. Le dernier chapitre aborde un point très précis de la procédure d'*indictio belli* : les trente (Den. Hal. *Ant. Rom.* II, 72) ou trente-trois jours (Liv. I, 32, 9 et *Serv. Dan., ad Aen.* IX, 52) d'*ultimatum* qui suivent la demande de restitution (*rerum repetitio*). Après avoir passé en revue les trois principales explications proposées pour en justifier la durée – l'hypothèse d'un double *ultimatum* (Niebuhr), l'hypothèse de la procédure civile (Mommsen, Danz, Huschke) et l'hypothèse d'une erreur imputable à Tite-Live (Voigt, Fusinato, Donatuti) – G. Turelli propose une quatrième solution, fondée sur l'expression *dies sollemnes*, utilisée par Tite-Live pour qualifier ces trente-trois jours d'*ultimatum* (Liv. I, 32, 9). Celle-ci est rare dans la littérature antique et peu d'auteurs modernes, hormis B. Albanese, s'y sont intéressés. G. Turelli définit le *dies sollemnis* comme un jour férié pour certains individus ou certains groupes, sans qu'il n'ait forcément concerné la communauté entière : dans le cadre de la *rerum repetitio*, les *dies sollemnes* correspondaient donc aux jours traditionnellement réservés pour l'occasion, dans un cadre qui n'était pas nécessairement formalisé ni rigoureux. Puis, s'appuyant sur la méthode de calcul des Romains et en considérant que le fétial qui présentait les revendications le faisait à trois reprises, l'auteur parvient à faire correspondre le témoignage de Denys avec ceux de Tite-Live et de Servius : il y aurait donc eu un jour de présentation des revendications, puis dix jours de réflexion pour la partie adverse, et ce, trois fois de suite – soit un total de trente-trois jours. Denys, quant à lui, aurait exclu de son calcul les trois jours durant lesquels le fétial présentait les revendications. Il s'agit là d'une hypothèse nouvelle sur le sujet et il se pourrait que G. Turelli ait, à cet égard, clarifié cette étape du rituel fétial. La réalité désignée par les *dies sollemnes*, toutefois, reste en partie obscure. Une lecture préalable du premier livre écrit par l'auteur sur le sujet (*supra*) peut s'avérer nécessaire pour clarifier ou faire le point sur certaines spécificités du collège fétial et pour avoir une vision plus globale de l'état de l'art sur le sujet. *Fetialis religio* est donc à envisager comme un *additamentum* d'*Audi Iuppiter*. Liselotte LIÉGEOIS

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *The Archaeology of Seasonality*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, XXIV-431 p. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 11). Prix : 120 €. ISBN 978-2-503-59395-1.

This volume edited by A. Lichtenberger and R. Raja aims to reconsider the temporal dimension in the archaeological discourse. It includes an introduction by the two editors explaining the purpose of the publication, and 23 contributions divided into six thematic sections. Two detailed indexes (one topographic and one general) close the volume. As explicitly stated in the introduction, the volume aims to propose a renewed theoretical

and methodological framework for classical archaeological studies on the subject of seasonality. The selected contributions offer multiple and diversified perspectives on the topic, spanning from purely hard-science approaches to philological and iconographic studies. A relevant number of contributions focus on architectural research, along with smaller number of papers dealing with archaeological analyses carried out on other classes of materials. One of the main merits of the volume is to show the different angles and subtleties that the concept of seasonality can present. The contributions perfectly illustrate the complexity of the subject and ultimately succeed in showing how different datasets and methodologies, each with their own strengths and weaknesses, can offer insights into the various aspects – or concepts – of seasonality. This is not the place to present a detailed review of each contribution, but it possible to describe the general key aspects. There are two main recurring topics that are important to consider. The first is the problematic definition of the concept of "seasonality" itself. Several papers rightly point out that multiple temporal dimensions must be considered, each of which has a specific effect on the material or evidence we consider. The unifying characteristic recognized is that of the recurrence of certain actions or processes: the timespan in which this repetition occurs determines different "seasonalities" and consequently has different effects on the archaeological evidence. However, another aspect, whose relevance is sometimes underestimated, is that "seasonality" is not necessarily an entirely natural phenomenon: in this sense, several contributions successfully demonstrate that the concept of "season" can ultimately be seen as a human product in which political, economic, religious and social factors play as important a role as natural ones in determining the recurrence of actions and practices. Thus, it seems apparent that the complexity, dynamicity, and flexibility of the concept of "seasonality" is the *fil rouge* connecting most of the contributions in this volume. The second recurring theme is the intrinsic difficulty of gathering precise data on seasonality. This is largely due to the complexity of the phenomenon. Each region has its own specificity in terms of environment, politics, economy, and society; consequently different "seasonalities" determine very specific responses, which may vary considerably from one area to another. Most contributions underscore this aspect by showing the difference between what historical sources tell us and the material evidence from excavations and/or architectural surveys, succeeding in demonstrating how the descriptions offered by ancient authors, whose accuracy is sometimes too easily accepted by scholars, are only idealised visions or theoretical models that rarely find complete realisation in archaeological contexts. Therefore, understanding as fully as possible the various geographical and environmental factors as well as the political, social, and economic ones, is a priority for most authors. For this reason, the importance of integrating and comparing different datasets is significantly emphasized. Finally, on a more theoretical level, the volume shows how difficult it is to obtain good quality datasets to determine seasonal patterns. Not even the best-preserved contexts can offer direct answers: the complexity of depositional and post-depositional processes, as well as the different conservation of materials have an enormous impact on the evidence we gather. A precise and calibrated methodology is sometimes not sufficient to compensate for these factors. The theoretical and methodological models along with the core arguments presented in the volume would potentially represent an important and effective staring point to help build a proper "Archaeology of Seasonality". However, there are

two aspects that negatively impact this effort. The first and most questionable is the overtly different nature of some of the contributions. As already mentioned, it is appreciable to have different perspectives and angles on the same subject, however, it is still necessary to maintain a unifying element that brings all these together, and this cannot just be the term "season" or "seasonality". Some papers seem to eschew from a common framework, undermining the proposal of an effective theoretical and methodological approach. In particular, the purely iconographic studies, as well as those focusing entirely on literary sources, seem quite out of place. The interest and quality of the contributions themselves is beyond question, and the present comment in no way intends to minimise their intrinsic academic value. However, their philological or art-historic approach, which is clearly a hallmark of some classical archaeological traditions, seem to offer no real contribution to a discourse that, as stated in the title of the volume, is intended to be primarily archaeological. The inclusion, for example, of ethnoarchaeological or anthropological contributions, even if more loosely framed in the field of classical archaeology, might have added different and surely more effective perspectives to the volume. This last observation leads to the second problematic aspect, namely the all too limiting choice of contributions exclusively from the field of classical archaeology. As some papers briefly mention, studies on seasonality and temporal cycles have been dealt with more systematically in prehistoric archaeology since it was often the field in which purely scientific methods were first adopted. However, the complete absence of this and later periods, even if just for purely methodological reference or comparable purposes, is surprising. Rosen's paper is the only one that refers to prehistoric phases, while few protohistoric case studies are presented in the entire volume. Initiating a debate on seasonality between specialists from different periods and geographical areas might have proved more fruitful in defining a renewed theoretical and methodological framework. The overlap in terms of questions, problems and possible methods is sometimes so obvious that it is surprising that a real exchange between scholars of the classical and medieval periods has not yet been attempted. It is understandable that the risk of such an approach could be to stretch the field of discussion too far, making it potentially dispersive: but is this not the same possibility described above? The editors themselves expressed in the subtitle of the introduction the unequivocal intention of "widening Archaeology's Interpretational Framework". The impression is, however, that of a missed opportunity to overcome those unchanging disciplinary boundaries and trigger a fruitful exchange of experiences. Moreover, since the main stated problems in dealing with seasonality are the scarcity of reliable archaeological records and the over-reliance on extremely well-known but exceptional cases – such as Pompeii – why not attempt to open the discussion to scholars working on other periods and areas in the Mediterranean? Of the 23 papers, only one takes the discussion to the Early Islamic period, a few refer marginally to Late Antique developments, while five directly and exclusively describe Pompeii. The imbalance in the choice of contributions is quite marked, with some papers reiterating the same concepts, thus limiting the potential novelty of the proposed methodological and theoretical framework. In conclusion, the volume has the merit of bringing together valuable contributions that offer insights on the extremely complex and fascinating topic of seasonality. It successfully highlights the main problems that archaeologists face when investigating this subject, clearly illustrating some of the main

methodological complexities. However, the stated aim of offering a renewed theoretical and methodological framework, promoting a proper "Archaeology of Seasonality", seems to be only partially achieved: some contributions, despite their intrinsic value and quality, appear out of context, while others seem to insist on similar topics or examples. A greater variety in terms of case studies – both geographically and chronologically – would not only have set the promising foundations for future debate, but also offered a more complete methodological reference. Nicolò PINI

Luca GIRELLA & Ilaria CALOI (Eds.), *Kamilari. Una necropoli di tombe a tholos nella Messarà (Creta)*. Rome – Athènes, Scuola Archeologica Italiana di Atene, 2019. 1 vol. broché, 866 p., nombr. ill. n/b et coul. (MONOGRAFIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 29). Prix : 154 €. ISBN 978-960-9559-19-5.

Cet ouvrage constitue la publication finale intégrée de l'architecture et du mobilier de la nécropole de Kamilari, complexe de trois tombes à *tholos* (A, B et C) situé dans la Messara (Crète méridionale), à 3 km au sud-ouest du site palatial de Phaistos. Le site fut découvert fortuitement et exploré en 1959 par Doro Levi qui publie alors une première présentation des structures mises au jour, accompagnée d'une sélection du mobilier. Il y esquisse les contours de plusieurs aspects du rituel et du culte des morts. Luca Girella et Ilaria Caloi s'entourent ici de nombreux spécialistes pour offrir un réexamen complet de la nécropole dans une approche holistique. En reconstruisant les contextes stratigraphiques par l'étude minutieuse de l'architecture, des artefacts et des écofacts (notamment le matériel ostéologique humain inédit), ils apportent un nouvel éclairage sur les pratiques funéraires et rituelles des communautés de cette région, du Minoen Moyen [MM] IB au Minoen Récent [MR] IIIA2, autrement dit durant les périodes protopalatiale, néopalatiale et palatiale finale, soit du XIX^e^ au XIV^e^ siècle av. n.è. Le premier chapitre introductif aborde l'historiographie du site, sa localisation et ses caractéristiques, de même que les principales problématiques de recherche. Les trois tombes sont présentées dans des chapitres distincts : la *Tholos* A à Grigori Koryphi (architecture, céramique, autres types de mobilier) dans le vaste chapitre 2, tandis que la *tholos* B à Mylona Lakkos est présentée selon la même structure dans le chapitre 3 et la *tholos* C fait l'objet du succinct chapitre 8. Le matériel ostéologique, archéozoologique, malacologique et anthracologique est traité dans les chapitres 4 à 7. En guise de conclusion, une riche synthèse sur les pratiques funéraires et rituelles envisagées de manière diachronique est proposée dans le chapitre 9, et l'insertion de la nécropole dans le contexte de la Messara occidentale est discutée dans le chapitre 10. L'architecture et l'organisation spatiale de la *tholos* A à Griogori Koryphi (une chambre circulaire, cinq pièces annexes et une cour) sont abondamment décrites et illustrées ; il est attesté qu'elle était couverte par une voûte en pierre, corroborant la théorie déjà avancée par Levi. La reconstruction de la stratigraphie des contextes, relativement négligée lors de la fouille de 1959, représente un des enjeux principaux de cette publication. Sur la base d'archives inédites, dont plusieurs sont reproduites, une restitution de la position initiale des objets est proposée (Fig. II.2.4, p. 65). Ce travail débouche sur une description

Didier BOISSEUIL, Christian RICO et Sauro GELICHI (Éds), *Le marché des matières premières dans l'Antiquité et au Moyen Âge*. Rome, École Française de Rome, 2021. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 559 p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 563). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7283-1406-5.

Depuis quelques années, l'histoire économique s'est ouverte à l'économie de marché. On admet désormais que, dans l'Antiquité, on ne produit pas seulement pour consommer dans un circuit autarcique, mais on produit aussi pour vendre dans un circuit court ou dans un marché ouvert à longue distance, utilisant pour ces transactions des catégories professionnelles que l'on s'attache à étudier notamment par les inscriptions. Les *negotiatores* et *mercatores* sont actifs dans tout l'Empire et s'enrichissent à leur compte ou pour celui de leur patron en servant d'intermédiaire spécialisé d'achat et de vente pour tout produit commercialisable, des matériaux bruts aux objets les plus raffinés issus de contrées lointaines. On a beaucoup écrit sur les denrées alimentaires, huile, vin, froment, sur la céramique aussi. La présente étude cible les matières premières, « tous les produits naturels qui sont en début de chaîne opératoire et qui contribuent à réaliser principalement des produits manufacturés », minerais, roches, pierres décoratives, argile, laine, bois, métaux, mais aussi produits en premier traitement, lingots, verre brut, cuir, teintures, briques, terres cuites... Trois workshops se sont déroulés à Rome, Madrid et Venise de 2013 à 2015, où médiévistes et antiquistes ont fait le point sur ces matières. Cet ouvrage en est issu. Il ne s'agit pas d'une synthèse, qui serait de toute façon prématurée, mais d'études de cas qui abordent la problématique sur les sujets les plus variés par des points de vue différents. Si, pour le Moyen Âge et l'Antiquité, les questionnements sont analogues, la nature et la qualité des sources n'autorisent cependant pas un comparatisme direct. Marie-Brigitte Carre introduit le volume en présentant les données récentes en matière de transport lourd (surtout briques, tuiles, marbres, pierres, verre...) au départ des épaves et montre que les gros tonnages relient les ports principaux, les petits servant à la redistribution. L'Espagne fournissant Rome et les provinces occidentales en de nombreux minerais, plusieurs contributions concernent les producteurs et négociants ibériques, mettant l'accent tantôt sur le rôle important du transport fluvial, en particulier le Guadalquivir, tantôt sur les processus opératoires au départ notamment des sites de Riotinto et d'Aznalcollar. Le développement du commerce et du transport des matériaux de construction accompagne la monumentalisation des cités romaines de l'Espagne méridionale. Le cas de *Tarraco* est significatif, alliant les importations de marbre de Carrare, et l'approvisionnement en pierres régionales et locales, dont la pierre de Santa Tecla. En contrepoint, l'exemple géronais et les chantiers gothiques catalans sont mesurés à l'aune de trois familles de matériaux, la pierre, le bois et la chaux. Les marchés hispaniques du plomb et du cuivre qui domine les échanges méditerranéens constituent un sujet inépuisable où s'entrecroisent les problèmes archéologiques de l'extraction, les analyses technologiques (les isotopes), l'épigraphie des lingots ou encore les cadres juridiques de l'exploitation et du transport. David Djaoui émet l'hypothèse originale de la spécialisation de l'embouchure du Rhône Saint-Ferréol dans la circulation des matières premières, rôle que l'on réservait jusqu'ici aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Des perspectives nouvelles sont ouvertes dans le domaine de la circulation du fer brut en Gaule,

autant pour le Moyen Âge que pour l'époque romaine, grâce aux récents développements archéométriques en archéo-métallurgie fondés sur la chimie des éléments majeurs et traces contenus dans les minerais. Pour le Moyen Âge, d'autres sources permettent d'approcher d'autres commercialisations de produits, argent, verre et plomb dans les mines de Melle, bois de chauffage à Toulouse, chaux en Provence. Les chantiers bourguignons médiévaux sont alimentés en pierres selon diverses stratégies d'approvisionnement. Le flottage du bois dans le comté du Roussillon fait l'objet d'une analyse intéressante au départ des archives notariales et documents de gestion du patrimoine royal. Ce sont aussi des sources écrites, en l'occurrence épigraphiques, qui permettent de reconnaître le rôle de Délos, comme centre de transaction, marché et lieu de stockage à l'époque classique et hellénistique. Les professions du commerce des matières premières à Rome sont peu documentées, donc assez mal connues et ne semblent pas procurer à leurs acteurs les enrichissements que l'on reconnaît par exemple aux marchands de blé, de vin ou d'huile. Il est aussi question des négociants lombards à l'époque carolingienne, des salines de Guadalajar, du marché méditerranéen de l'alun au XV^e^ siècle et du trafic de la laine vers les Pays-Bas et l'Italie au départ de l'Angleterre. Georges RAEPSAET

Helle HOCHSCHEID & Ben RUSSELL (Eds.), *The Value of Making. Theory and Practice in Ancient Craft Production.* Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 28 cm, 253 p., nombr. ill. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 13). Prix : 90 €. ISBN 978-2-503-59519-1.

Depuis quelques années, l'artisanat a le vent en poupe (voir mes chroniques dans *L'Antiquité Classique,* Quinze années d'histoire économique de l'Antiquité. 2002-2017, réunies dans *La Moissonneuse gallo-romaine au fil de l'histoire*. Bruxelles, 2022, p. 101-194). Les archéologues de terrain ont découvert que les établissements ruraux et les agglomérations disposaient de quartiers artisanaux et les maisons urbaines, d'ateliers. Même l'objet le plus banal est aujourd'hui traité avec autant de respect qu'une sculpture de qualité ou un bijou de luxe pour autant qu'il relève d'un produit d'artisanat. Les historiens ne sont pas en reste. Les métiers auxquels on associe volontiers la plèbe et la "middle-class" sont explorés avec la plus grande attention en alliant textes, épigraphie et iconographie pour faire vivre au quotidien le petit monde de la production économique. Ce n'est que justice. Dans les périodes préindustrielles, la macro-économie qui fait l'objet de tant de polémiques érudites et quelque peu oiseuses, est marginale par rapport à la micro-économie. Il convient de ne pas l'oublier. Et peut-être aussi, car nous avons la mémoire courte, se souvenir que des centaines de notices du "Daremberg-Saglio-Pottier" (*Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, en 10 volumes parus de 1877 à 1919), concernent les métiers, métiers d'art et artisans, un ouvrage pionnier dont les qualités d'érudition et d'exégèse sont intactes, à défaut d'avoir pu utiliser les acquis de l'archéologie de terrain dans ses méthodologies les plus récentes. La démarche opératoire, chère aux anthropologues, est au cœur du présent volume issu d'une session du 19^e^ Congrès d'Archéologie classique qui s'est tenu à Bonn et Cologne en 2018. On n'est pas loin non plus de l'archéologie processuelle lancée par la New Archaeology dans les années soixante. La fabrication de l'objet

Ph. Hardie) pour aller plus loin dans l'approfondissement interprétatif. Il arrive parfois que le lecteur peine un peu à le suivre dans les méandres d'analyses d'une subtilité extrême, mais il est aussi des chapitres lumineux qui emportent la conviction et l'adhésion enthousiastes : je pense notamment aux deux premiers chapitres sur la *Thébaïde*, ainsi qu'au chapitre 8 sur les *Silves*. Un ouvrage particulièrement suggestif et stimulant par conséquent, qui appelle l'admiration intellectuelle et l'émulation méthodologique.

François RIPOLL

Jean-Yves GUILLAUMIN, *Les Arpenteurs romains.* Tome IV. *Agennius Urbicus. Marcus Junius Nypsius*. Texte établi et traduit par J.-Y. G. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol. broché, 12 x 19 cm, 281 p. en partie doubles, 6 fig. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 431). Prix : 53 €. ISBN 978-2-251-01491-3.

Inlassable éditeur et commentateur des *Arpenteurs romains*, Jean-Yves Guillaumin nous propose un quatrième volume dans la *Collection des Universités de France*. Après Hygin le Gromatique et Frontin (2005), Hygin et Siculus Flaccus (2010), le commentaire anonyme sur Frontin (2014), voici deux nouveaux arpenteurs, intéressants et peu connus, Agennius Urbicus, juriste érudit à l'esprit classificateur, sans doute d'époque tardive, et Marcus Iunius Nypsius, plutôt géomètre de terrain. L'éditeur choisit de voir dans Agennius un érudit auteur du commentaire dans son état final et non le personnage auteur d'un texte de l'époque flavienne qui pourrait éventuellement être Frontin. Agennius est un anthroponyme celtique connu sous la forme équivalente d'Adgennius et Adgennus. Il faut noter que l'on connaît un Adginnius, fils d'Urbicus, Séquane, sur une inscription de Lyon. Quant au personnage, on peut penser, à la lecture de son ouvrage, qu'il est érudit, possède des compétences en philosophie, rhétorique, sciences, mathématiques, et possède un talent original de classificateur méthodique. Il est bon juriste, sensible aux problèmes de droit posés par les controverses et désireux de faire connaître les bonnes solutions, lorsqu'il est sollicité comme *arbiter* ou *iudex*. Jean-Yves Guillaumin souligne les originalités du traité, qui « se distingue par l'affectation à chaque controverse d'un *status* particulier, par la définition des *effectus* des controverses, par l'étude des *transcendentiae* qui peuvent s'opérer des uns aux autres ». Au sommet des controverses, la position des bornes à laquelle Agennius accorde un état préliminaire (*anticipalis*), conférant un état *initialis* à la controverse sur l'alignement. Utilisant un vocabulaire précis voire original, le gromatique forge concepts et créations lexicales dans une perspective rhétorique qui suscite un commentaire approprié et approfondi. Face aux difficultés de compréhension, le commentaire de l'éditeur est plus que bienvenu. Il est abondant, justifié et démontre une compétence à nulle autre pareille, avec 76 pages de notes pour 36 pages de texte latin. On n'est pas mieux renseigné sur Marcus Iunius Nypsius, mais sa thématique principale, la *varatio*, qui résume son œuvre, est intéressante par son approche technique d'un domaine particulier de l'arpentage, la construction d'une grille cadastrale « en diagonale » ou « en oblique », par exemple pour une création originale par rapport à une voie préexistante, soit pour un nouveau cadastre qui peut se superposer à un plus ancien. Il y est beaucoup question d'hypoténuses et de diagonales de rectangles. *Varare*, *varatio* relèvent du vocabulaire technique de la cadastration, même s'il n'en est pas question dans les

grands traités gromatiques. La *varatio* est une méthode d'arpentage qui sert à retrouver un *limes* oblique ou les limites d'une pièce de terre précédemment centuriée, aussi à d'autres opérations détaillées dans le texte. Il existe aussi une *fluminis varatio*. Ici encore, la terminologie technique, précise et remarquable, demandait commentaire et approfondissement que nous propose généreusement l'éditeur, en accompagnant ses précisions de schémas. L'édition des gromatiques présente d'énormes difficultés inhérentes à une tradition manuscrite complexe aux *stemmata* incertains. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer les éditions anciennes de Thulin ou de Lachmann aux travaux récents. Mais si l'on dispose aujourd'hui de textes plus assurés, accompagnés de commentaires techniques compétents, c'est pour beaucoup grâce au travail remarquable de Jean-Yves Guillaumin qui met à notre disposition des sources d'un intérêt incomparable pour comprendre l'occupation du sol et sa gestion juridique et institutionnelle, voire fiscale.

Georges RAEPSAET

Giampiero SCAFOGLIO & Étienne WOLFF, *Ausone. Épigrammes, Bissula, Spectacle des sept Sages.* Édition, traduction et notes de commentaire par G.S. & E.W. Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2022. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 242 p. (ANTIQUITÉS). Prix : 21 €. ISBN 978-2-86272-765-3.

Représentant éminent de la poésie « mondaine » au IV^e^ siècle, le Bordelais Ausone est l'auteur d'une œuvre diverse et abondante, dont la plus célèbre est un long poème sur *La Moselle* composé à l'occasion d'un séjour à Trèves au service de l'empereur Valentinien. Pour autant, le poète se complaît également dans l'art de l'épigramme et du petit poème, dont ce livre nous fait goûter toute la saveur et la virtuosité, sinon les acrobaties verbales. Après avoir rassemblé les données biographiques les plus à jour sur le poète, les auteurs proposent une introduction aux trois œuvres dont il est ici question : le recueil de petits poèmes connus par les modernes sous le titre d'*Epigrammata,* mais dont le nombre et la distribution restent controversés ; le court recueil poétique dédié à la jeune esclave *Bissula,* affranchie par Ausone ; le *Ludus septem sapientum* est une sorte de « jeu », au sens médiéval du terme, qui met en scène les sept sages de la Grèce récitant chacun un monologue de longueur variée. On notera un court chapitre sur la langue, le style et la métrique des poèmes. Un chapitre sur la tradition manuscrite conclut cette introduction et permet de cadrer les choix éditoriaux qui sont explicités dans des notes textuelles à la fin de chaque recueil. Les textes des poèmes et leur traduction juxtalinéaire, élégante et précise jusque dans les jeux de langage et de rythmes, sont présentés sur des pages en vis-à-vis. Après le commentaire ecdotique, de précieuses notes complètent la compréhension des poèmes et de leur qualité littéraire, en complément à la bibliographie récente sur Ausone bien exploitée et référencée dans l'ouvrage. Au total, les auteurs de ce livre proposent un beau travail à quatre mains, dont la part de chacun est précisée à la fin de l'introduction. Même si Ausone ignore le titre d'épigrammes quand il publie ces poèmes, les trois recueils édités ici ont bien partie liée avec le genre littéraire ainsi défini et, à ce titre, ce livre est une contribution importante à l'étude de son histoire dans l'Antiquité tardive.

Paul-Augustin DEPROOST

autant pour le Moyen Âge que pour l'époque romaine, grâce aux récents développements archéométriques en archéo-métallurgie fondés sur la chimie des éléments majeurs et traces contenus dans les minerais. Pour le Moyen Âge, d'autres sources permettent d'approcher d'autres commercialisations de produits, argent, verre et plomb dans les mines de Melle, bois de chauffage à Toulouse, chaux en Provence. Les chantiers bourguignons médiévaux sont alimentés en pierres selon diverses stratégies d'approvisionnement. Le flottage du bois dans le comté du Roussillon fait l'objet d'une analyse intéressante au départ des archives notariales et documents de gestion du patrimoine royal. Ce sont aussi des sources écrites, en l'occurrence épigraphiques, qui permettent de reconnaître le rôle de Délos, comme centre de transaction, marché et lieu de stockage à l'époque classique et hellénistique. Les professions du commerce des matières premières à Rome sont peu documentées, donc assez mal connues et ne semblent pas procurer à leurs acteurs les enrichissements que l'on reconnaît par exemple aux marchands de blé, de vin ou d'huile. Il est aussi question des négociants lombards à l'époque carolingienne, des salines de Guadalajar, du marché méditerranéen de l'alun au XV^e^ siècle et du trafic de la laine vers les Pays-Bas et l'Italie au départ de l'Angleterre. Georges RAEPSAET

Helle HOCHSCHEID & Ben RUSSELL (Eds.), *The Value of Making. Theory and Practice in Ancient Craft Production.* Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 28 cm, 253 p., nombr. ill. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 13). Prix : 90 €. ISBN 978-2-503-59519-1.

Depuis quelques années, l'artisanat a le vent en poupe (voir mes chroniques dans *L'Antiquité Classique,* Quinze années d'histoire économique de l'Antiquité. 2002-2017, réunies dans *La Moissonneuse gallo-romaine au fil de l'histoire*. Bruxelles, 2022, p. 101-194). Les archéologues de terrain ont découvert que les établissements ruraux et les agglomérations disposaient de quartiers artisanaux et les maisons urbaines, d'ateliers. Même l'objet le plus banal est aujourd'hui traité avec autant de respect qu'une sculpture de qualité ou un bijou de luxe pour autant qu'il relève d'un produit d'artisanat. Les historiens ne sont pas en reste. Les métiers auxquels on associe volontiers la plèbe et la "middle-class" sont explorés avec la plus grande attention en alliant textes, épigraphie et iconographie pour faire vivre au quotidien le petit monde de la production économique. Ce n'est que justice. Dans les périodes préindustrielles, la macro-économie qui fait l'objet de tant de polémiques érudites et quelque peu oiseuses, est marginale par rapport à la micro-économie. Il convient de ne pas l'oublier. Et peut-être aussi, car nous avons la mémoire courte, se souvenir que des centaines de notices du "Daremberg-Saglio-Pottier" (*Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, en 10 volumes parus de 1877 à 1919), concernent les métiers, métiers d'art et artisans, un ouvrage pionnier dont les qualités d'érudition et d'exégèse sont intactes, à défaut d'avoir pu utiliser les acquis de l'archéologie de terrain dans ses méthodologies les plus récentes. La démarche opératoire, chère aux anthropologues, est au cœur du présent volume issu d'une session du 19^e^ Congrès d'Archéologie classique qui s'est tenu à Bonn et Cologne en 2018. On n'est pas loin non plus de l'archéologie processuelle lancée par la New Archaeology dans les années soixante. La fabrication de l'objet

relève d'un art, d'une compétence, du savoir-faire d'un artisan, « craftsperson » ou « maker », qui lui donne une forme, une technique, une finalité qui font sa valeur opératoire et sa place dans la société. Un artisan seul ou en atelier dépend d'un commanditaire, d'un réseau qui diffuse l'objet et d'un consommateur. La chaîne opératoire se lie à la chaîne économique. Le fabricant est peu visible dans nos sources tout en étant valorisé socialement. On l'admet aujourd'hui. Mais en associant l'archéologie de l'objet et de l'espace de fabrication, l'iconographie (peintures murales, décor de vase...), la mention des métiers, les comptabilités de travaux publics, l'ethnologie comparée et l'expérimentation, on peut mieux définir « the role of the maker » et « the value of making », faisant appel aussi aux ressources des sciences cognitives, à la philosophie par la réflexion sur l'apport de l'humain à la matière (« the basic human tendency of making »), à la « tactility of making as a process of understanding », en convoquant Merleau-Ponty et Bourdieu. Je ne suis pas sûr que l'artisan antique y gagne toujours beaucoup, mais on se rend compte en tout cas à quel niveau d'exégèse et de conceptualisation se situe aujourd'hui l'intérêt qu'il suscite. Que de chemin parcouru depuis l'ouvrage « séminal » de David Peacock (*Pottery in the Roman World: an Ethnoarchaeological Approach*, Londres, 1982), à moins que ce ne soit le discours qui ait changé car la démarche de Peacock est irréprochable et très complète. Les contributions touchent aux aspects les plus variés de l'artisanat : l'ingénierie militaire de Denys I de Syracuse qui requiert un grand nombre de spécialités techniques et artisanales, à l'image de la division très parcellisée du travail dans l'Antiquité que l'on constate aussi dans les cahiers d'épistates des temples ; les communautés artisanales multifonctionnelles dans l'Antiquité tardive ; la chaîne opératoire des carriers, abordée dès les années quatre-vingt par Tony Kozelj et d'autres, qui associe l'homme et l'outil ; la caractérisation des « local cross-industry networks » au départ de Pompéi et Herculanum ; la production de l'aulos ; celle des étoffes ; des cylindres-sceaux égéens ; la fabrication des casques grecs ; celle des *dolia* avec leurs réparations ; la glyptique, remarquablement documentée. Plusieurs contributions évoquent l'expérimentation possible des artisanats anciens, qui a une double utilité, affiner les fonctionnements et les valider, assurer aux chercheurs une formation originale et nouvelle qui ne peut que leur être profitable dans leurs savantes démonstrations. Un ouvrage très riche touchant aux aspects les plus variés des savoir-faire artisanaux, mais à la bibliographie quasi exclusivement anglo-saxonne. Georges RAEPSAET

Paul PICAVET, *De la mouture gauloise à la meunerie carolingienne. Archéologie des meules et moulins entre Seine et Rhin*. Villeneuve-d'Ascq – Luxembourg, Revue du Nord, Université de Lille – Centre national de recherche archéologique du Luxembourg, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 20 cm, 553 p., 288 fig. (REVUE DU NORD. HORS-SÉRIE, ART ET ARCHÉOLOGIE, 30 ; DOSSIERS D'ARCHÉOLOGIE). Prix : 60 €. ISBN 979-10-93095-21-9.

En 1958, L. A. Moritz publie à Oxford les *Grain-mills and Flour in Classical Antiquity*, ouvrage précurseur et décisif qui avait comme seul tort de valoriser une problématique économique et technologique à une époque où la dominante épistémo-

des articles, archéologique, épigraphique, chrono-typologique voire d'histoire de l'art, si elle renforce le caractère plaisant de l'ouvrage, en fragmente le contenu. Il aurait peut-être été préférable de rassembler les contributions archéologiques et de leur associer un catalogue où la chrono-typologie des objets aurait été discutée de manière thématique. Alors que l'ouvrage est très richement illustré, on regrettera également l'absence d'une carte générale du site, qui présenterait les phasages de la ville antique, mais aussi, associées, les découvertes *extra muros* et péri-urbaines. Pour autant, *Aleria et ses territoires* fait date. Il comble un vide historiographique (monographie de Jean et Laurence Jehasse en 1982 ; *Aleria ressuscitée : 40 ans de découvertes archéologiques* en 1997, et guide du site de Laurent Chabot en 2015) et offre une première synthèse magistrale des recherches publiées en revue ou dans la littérature grise des rapports d'opération. Sébastien CLERBOIS

Johannes LIPPS (Ed.), *Peoples Abroad. Proceedings of the XVIth International Colloquium on Roman Provincial Art, April 9-13th 2019, Tübingen*. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 30 cm, 492 p., nombr. ill. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 31). Prix : 79,80 €. ISBN 978-3-89646-862-8.

Fondée à l'initiative de Manfred Hainzmann et Erwin Pochmarski à la fin des années 1980, la série consacrée aux « Provinzial-römischen Kunstschaften » publiée au sein des *Tübinger Archäologische Forschungen* donne à connaître sa 31^{e} livraison, aussi riche et diversifiée que les précédentes. Le thème qui donne sa cohérence au volume est d'actualité : étudier les monuments à travers lesquels on peut observer les « Migrationsprozesse oder zuminsdest temporäre Orstwechsel von Menschen über grössere Distanzen ». L'idée est d'autant plus intéressante que dans le monde romain, les déplacements de personnes sont constants, qu'il s'agisse de militaires qui font le tour du Limes, de cantonnement en cantonnement, de producteurs et négociants que leur métier entraîne aux quatre coins de l'Empire, eux-mêmes ou leurs préposés, de marins, d'artisans que leur compétence attire vers d'autres lieux, d'administrateurs et responsables officiels qui changent régulièrement de résidence, d'esclaves spécialisés au service de grandes familles ou de l'État romain. Les monuments qu'ils consacrent, les autels qu'ils dédient pourraient dès lors révéler quelque chose de leur identité et de leur provenance, structure, décor, ornements, dédicace, selon des modalités que les intervenants de ce colloque s'attachent à décrypter. Cela concerne les modes culturelles, les cultes, la mort, les habitudes de vie, les traditions familiales ou ethniques, aussi l'acculturation et les multiples façons d'accommoder les signes d'appartenance quant à l'*origo,* à l'environnement de vie et aux contraintes du milieu. Pas moins de trente-quatre contributions se distribuent en trois sections, autour de la mort, des cultes, et des objets et démontrent un intérêt soutenu et très vif pour cette matière originale. Je ne puis qu'énumérer quelques titres. D'emblée Thomas Knosala met le doigt sur les problèmes communs à toutes les représentations funéraires des élites sénatoriales et équestres, où il est question d'identité personnelle, de conscience culturelle et de statut social à concilier ou non avec des traditions formelles locales. Le Romain en province, ou le provincial à Rome formulent différemment leur adhésion à la romanité ou leur affirmation « étrangère », par conscience personnelle, adhésion

sodalitaire ou opportunisme de classe. À Carnuntum, Gabrielle Kremer analyse les motifs identitaires parfois très marqués de soldats et officiers, ce que l'on peut observer aussi en Dacie et Mésie, par l'iconographie et par les inscriptions. Dans d'autres cas, comme à Lyon, c'est le texte qui fait connaître les nombreux immigrants, rarement le décor, tandis qu'en Tarraconnaise, on constate une « dissémination » des modèles iconographiques et rituels chez les immigrants. À Aquilée, siège par position d'une population d'origine très variée, les critères formels classiques n'individualisent pas facilement les provenances, à cause notamment de la standardisation des modèles dans les officines locales de production de monuments. Mais on y constate aussi au IV^e^ siècle une valorisation de symboles chrétiens qui uniformisent les identités au détriment des provenances physiques. Parfois, il est question d'identité collective où il s'agit autant d'appartenance à un corps d'élite que rattachement à une origine géographique, comme les archers d'origine syrienne de la *Cohors II Cyrrhestarum sagittaria* installée en Dalmatie. Mais *Surus* renvoie-t-il toujours à une *origo* bien précise ? La question posée ici à propos de *Celeia* touche à une vaste question d'onomastique en particulier servile, pour une conclusion prudente car les noms orientaux des esclaves sont bien connus en dehors de toute réalité géographique. Il n'en va pas de même pour la précision *civis Surus* analysée à propos de deux stèles typiques. Avec les commerçants, la mise en image de la prospérité par les attributs du métier passe souvent avant d'autres symboles, ce qui n'est pas moins intéressant comme le démontrent plusieurs communications. Toutes les variantes sont possibles en matière de choix funéraires, et les échanges et réciprocités entre traditions locales et importées, décelées à travers le décor et le texte inscrit, apparaissent finalement comme habituelles. Dans le monde funéraire, chaque individu et chaque famille créent très librement leur mode de donner à voir. Mais l'origine n'est pas souvent une priorité. Surtout quand l'individu entend démontrer et affirmer par l'image ou le texte quelque chose qui ne relève pas de convictions ou traditions personnelles mais plutôt d'ambitions sociales et d'usages collectifs. À Cologne, comme dans bien d'autres cas, « foreigness was not a topic on these gravestone ». « Tracing Foreign Identities » dans l'art provincial constitue dès lors un exercice difficile, voire aléatoire, chaque monument ayant ses spécificités et la plupart des signes disponibles en dehors des inscriptions ne renvoyant pas prioritairement aux origines de la migration. Mais on pourrait aussi retourner le problème. L'absence d'un répertoire formel spécifique de l'*origo* tendrait à montrer le poids de l'uniformisation culturelle romaine, en somme le succès de la romanisation, même s'il n'est plus de bon ton de le dire, et encore moins de l'écrire. Georges RAEPSAET

Gérard MOITRIEUX, Nicolas MEYER et Diane CHAWKATLY-KRUG, *Metz et la cité des Médiomatriques*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2021. 2 vol. reliés, 23 x 28 cm, LXI-636 p., 8 cartes, ill., 426 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, VII). Prix : 150 €. ISBN 978-2877546799.

Une équipe importante puisqu'elle compte pas moins de trois auteurs, trois collaborateurs (F. Goubet, F. Mourot, J. Trapp) et trois contributeurs (S. Blin, J.-M. Demarolle, B. Schnitzler) nous livre le dernier paru des tomes du *Nouvel Espérandieu*, cet important outil de travail pour l'histoire et l'archéologie des provinces

relève d'un art, d'une compétence, du savoir-faire d'un artisan, « craftsperson » ou « maker », qui lui donne une forme, une technique, une finalité qui font sa valeur opératoire et sa place dans la société. Un artisan seul ou en atelier dépend d'un commanditaire, d'un réseau qui diffuse l'objet et d'un consommateur. La chaîne opératoire se lie à la chaîne économique. Le fabricant est peu visible dans nos sources tout en étant valorisé socialement. On l'admet aujourd'hui. Mais en associant l'archéologie de l'objet et de l'espace de fabrication, l'iconographie (peintures murales, décor de vase...), la mention des métiers, les comptabilités de travaux publics, l'ethnologie comparée et l'expérimentation, on peut mieux définir « the role of the maker » et « the value of making », faisant appel aussi aux ressources des sciences cognitives, à la philosophie par la réflexion sur l'apport de l'humain à la matière (« the basic human tendency of making »), à la « tactility of making as a process of understanding », en convoquant Merleau-Ponty et Bourdieu. Je ne suis pas sûr que l'artisan antique y gagne toujours beaucoup, mais on se rend compte en tout cas à quel niveau d'exégèse et de conceptualisation se situe aujourd'hui l'intérêt qu'il suscite. Que de chemin parcouru depuis l'ouvrage « séminal » de David Peacock (*Pottery in the Roman World: an Ethnoarchaeological Approach*, Londres, 1982), à moins que ce ne soit le discours qui ait changé car la démarche de Peacock est irréprochable et très complète. Les contributions touchent aux aspects les plus variés de l'artisanat : l'ingénierie militaire de Denys I de Syracuse qui requiert un grand nombre de spécialités techniques et artisanales, à l'image de la division très parcellisée du travail dans l'Antiquité que l'on constate aussi dans les cahiers d'épistates des temples ; les communautés artisanales multifonctionnelles dans l'Antiquité tardive ; la chaîne opératoire des carriers, abordée dès les années quatre-vingt par Tony Kozelj et d'autres, qui associe l'homme et l'outil ; la caractérisation des « local cross-industry networks » au départ de Pompéi et Herculanum ; la production de l'aulos ; celle des étoffes ; des cylindres-sceaux égéens ; la fabrication des casques grecs ; celle des *dolia* avec leurs réparations ; la glyptique, remarquablement documentée. Plusieurs contributions évoquent l'expérimentation possible des artisanats anciens, qui a une double utilité, affiner les fonctionnements et les valider, assurer aux chercheurs une formation originale et nouvelle qui ne peut que leur être profitable dans leurs savantes démonstrations. Un ouvrage très riche touchant aux aspects les plus variés des savoir-faire artisanaux, mais à la bibliographie quasi exclusivement anglo-saxonne. Georges RAEPSAET

Paul PICAVET, *De la mouture gauloise à la meunerie carolingienne. Archéologie des meules et moulins entre Seine et Rhin*. Villeneuve-d'Ascq – Luxembourg, Revue du Nord, Université de Lille – Centre national de recherche archéologique du Luxembourg, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 20 cm, 553 p., 288 fig. (REVUE DU NORD. HORS-SÉRIE, ART ET ARCHÉOLOGIE, 30 ; DOSSIERS D'ARCHÉOLOGIE). Prix : 60 €. ISBN 979-10-93095-21-9.

En 1958, L. A. Moritz publie à Oxford les *Grain-mills and Flour in Classical Antiquity*, ouvrage précurseur et décisif qui avait comme seul tort de valoriser une problématique économique et technologique à une époque où la dominante épistémo-

logique n'en voulait pas. Il a fallu attendre les années quatre-vingt pour que les historiens et archéologues prennent en considération la réelle valeur des techniques de l'Antiquité, de leur dynamique et pouvoir d'innovation, changeant toute l'appréciation des outils de la production économique : 1984, parution des *Water-Lifting Devices* de J. P. Oleson et du *Water-Power* d'O. Wikander ; 1986, c'est la thèse de Marie-Claire Amouretti, *Le pain et l'huile dans la Grèce antique,* qui marque le coup d'envoi des études sur les techniques productives de l'Antiquité. Le moulin et les meules en constituent des pièces maîtresses, emblématiques du renouveau de la recherche. Durant ces dernières décennies, des avancées spectaculaires ont été réalisées, avec un effet boule de neige auprès des chercheurs, archéologues en particulier, qui, de colloques en prospections, ont multiplié les découvertes d'artéfacts et instruments de la mouture, précisant sur le terrain les contextes d'utilisation et cherchant par les analyses géologiques à localiser les provenances voire les carrières de production. Une réunion, tenue à Grenoble en 2005, fonde le *Groupe Meule*, un des plus actifs aujourd'hui dans la récolte et l'analyse des moulins. En 2013, D. P. S. Peacock publiait à Southampton, trente ans après son *Petrological Sketch*, un magistral *Stone of Life* qui ouvrait le champ des investigations à l'Europe et au temps long. Depuis quinze ans, P. Picavet est de l'aventure, infatigable acteur de terrain, devenu aujourd'hui, par sa thèse soutenue à l'Université de Lille et à présent publiée, un des meilleurs spécialistes de la question. L'appréciation liminaire du travail, sous les éminentes signatures de Jean-Pierre Brun et Andrew Wilson, rend justice à cette « masterly region-wide synthesis that spans the longue durée » qui s'appuie sur plus de 2000 pièces inventoriées par site et illustrées selon les règles précises proposées par le *Groupe Meule*. La question des provenances constitue un prérequis de la recherche, la condition de l'étude de la distribution. La pétrographie permet d'isoler les zones de production et de tisser le réseau des marchés. La typo-chronologie affine les modèles et qualités des pierres de mouture et en précise les évolutions. La question des grandes meules à entraînement central ou périphérique est abordée dans le contexte débattu de l'usage du moulin à eau et du moulin à sang. Nous disposons dès lors de critères morphologiques convaincants pour attribuer telle ou telle meule à une installation hydraulique ou à une traction attelée. Beaucoup d'établissements ruraux pouvaient bénéficier de cette installation de mouture qui ne laisse pas nécessairement des traces très visibles sur le terrain. La typologie des meules joue dès lors un rôle décisif et conforte l'idée aujourd'hui de mieux en mieux admise d'une adoption fréquente dès l'Antiquité romaine du moulin à eau, à côté des diverses formes de meules manuelles. Barbegal par son gigantisme reste plutôt exceptionnel. De même, le moulin pompéien n'est plus rare en Gaule, et sans doute aussi le moulin « au fil de l'eau ». Le choix de l'une ou l'autre installation est lié aux besoins, familiaux ou collectifs, les grandes meules étant plutôt associées à la production urbaine « en gros ». Autre indice de spécialisation des meules, du type « Brillon », les moutures destinées aux animaux, dans les régions d'élevage. Autre constat, l'absence de grandes meules au haut Moyen Âge, le retour à une dominante manuelle, qui constituait la règle à la période La Tène. Le moulin à eau réapparaît à l'époque carolingienne, après le moulin à perche de l'époque mérovingienne, et se développe à partir du XI^{e} siècle. Nous avons affaire à un volume d'exception, d'une rare érudition, dont l'organisation intelligente permet d'aborder efficacement telle ou telle source ou développement. La qualité des

nombreux plans, photographies, schémas, reconstitutions est irréprochable. Les archéologues, historiens économistes et historiens des techniques y trouveront pour longtemps les informations nécessaires à toute étude touchant à la meunerie ancienne, et ce bien au-delà de la région privilégiée du Nord de la Gaule. On comprend que l'ouvrage ait reçu le prix de thèse 2020 de l'École doctorale « Sciences de l'homme et de la Société » de l'Université de Lille Nord de France. Sans conteste un ouvrage magistral.

Georges RAEPSAET

Richard ASHTON et Nathan BADOUD (Éds), *Graecia capta? Rome et les monnayages du monde égéen (IIe-Ier s. av. J.-C.)*. Bâle, Schwabe, 2021. 1 vol. relié, 22,6 x 16 cm, 345 p., 199 fig. n/b, 24 fig. coul. (AEGEUM, 1). Prix : 64 CHF. ISBN 978-3-7965-4313-5.

Ce volume rassemble dix contributions présentées lors d'une table ronde organisée en 2016 à l'Université de Fribourg. Après deux introductions donnant un cadre général et exposant la problématique, huit études de cas s'attachent, ainsi que l'écrit Nathan Badoud, à « éclairer l'impact monétaire de la conquête romaine dans les différentes parties de l'espace égéen et au-delà », mais aussi à « faire progresser notre compréhension du fonctionnement de l'économie antique » (p. 12). Andrew Burnett rappelle l'important changement de paradigme que représente le passage de la dénomination *Greek Imperials*, monnaies grecques impériales, à *Roman Provincials*, monnaies romaines provinciales, qui montre à quel point le regard des chercheurs sur ces monnayages a évolué. Il souligne que lorsque l'on étudie la romanisation des monnayages, il convient de considérer le monde romain dans son ensemble, hellénistique mais également celtique, hispanique, etc. La recherche en numismatique a évolué dans l'identification des raisons de frapper monnaie, passant du tout économique au tout militaire. Certes, beaucoup d'émissions monétaires ont servi à financer les guerres, mais lorsqu'on en vient à parler de « préparation » de la guerre pour expliquer d'importantes émissions monétaires en temps de paix, il y a là une exagération manifeste. D'autres raisons de frapper monnaie ont certainement joué : le commerce, les jeux, les distributions, les travaux publics, les paiements internationaux. Et la question doit être posée des modalités du paiement des soldats : en espèces, mais aussi en nature, et en monnaies tant fraîchement frappées qu'anciennes. François de Callataÿ revient sur la thèse de doctorat qu'il consacra au monnayage de Mithridate VI Eupator, roi du Pont, qui mena trois guerres contre les Romains. Depuis 1988, le nombre de cas avérés de monnayages ayant servi à financer ces guerres est passé de 7 à 13. Il s'agit pour la plupart d'émissions pseudo-civiques, frappées dans des cités pour des autorités supérieures. Il ne faut pas aller loin pour chercher le modèle de cette pratique : les Perses, puis Alexandre le Grand, procédèrent de la même façon. Albana Meta montre que les drachmes d'Apollonia et de Dyrrachion furent la monnaie locale utilisée par les Romains pour les dépenses de leurs campagnes militaires depuis leur arrivée en Illyrie en 239 jusqu'au milieu du Ier s. av. J.-C. Sophia Kremydi étudie la production monétaire de la Macédoine et de la Thessalie, des Antigonides aux Romains, aux IIe et Ier s av. J.-C. Elle montre que la politique romaine consistant à utiliser des pièces « étrangères », souvent en fournissant eux-mêmes le métal aux émetteurs, a eu des antécédents dans la région. Les émissions d'Histiée ont pu servir de contributions de la cité aux

Michel REDDÉ, Gallia Comata. *La Gaule du Nord. De l'indépendance à l'Empire romain.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022. 1 vol. broché, 16,5 x 24 cm, 400 p., 182 fig., nombr. tableaux. (HISTOIRE). Prix : 30 €. ISBN 978-2-7535-8238-5.

Fort d'une longue expérience de terrain, animateur infatigable du Projet Rurland, Michel Reddé connaît mieux que quiconque la Gaule du Nord-Est qu'il ouvre ici plus largement à la *Gallia Comata*. Il est vrai que les peuplades gauloises de ce vaste espace entre Atlantique et Rhin connaissent un destin assez semblable et que les modèles que l'on peut avancer pour l'une ou l'autre cités de la Tène finale, mieux servies par la richesse des données cumulées, peuvent servir d'appui pour l'étude des autres. Le travail de Michel Reddé tient de la prouesse, tant le nombre des fouilles, prospections et études se sont multipliées depuis une génération, rendant le travail de synthèse périlleux. Le développement de l'archéologie de terrain a entraîné une telle parcellisation du savoir qu'il est souvent devenu difficile d'établir un fait sans qu'il soit contredit ou modifié sans délai par un autre. À cet égard, le Nord de la Gaule, que l'on considérait autrefois comme une *terra incognita*, a bénéficié d'un investissement considérable dans la recherche de terrain qui a bouleversé nombre de connaissances. La somme qui nous est proposée dépasse de loin ce que l'on attend d'un bilan critique qui serait scandé par les traditionnelles périodisations. Celles-ci sont bien présentes, et parfaitement maîtrisées, mais elles se coulent dans un continuum historique qui propose une analyse pénétrante des hommes et leurs activités entre le milieu du II^e^ siècle av. n.è. et les années septante de n.è. Car ce sont les mêmes hommes, dans un cadre de vie politiquement évolué et en plein développement rural à La Tène finale qui livreront bataille aux troupes romaines en 57, qui fourniront dès la fin de la Guerre des Gaules des soldats pour l'armée et des élites pour assurer les pouvoirs régionaux sous la tutelle de Rome. Ce que Michel Reddé entend mettre en évidence, ce sont les permanences indigènes dans les modes de vie et de croyances au-delà de la conquête des Gaules. Mais la problématique est complexe à appréhender, car elle est mouvante à l'intérieur même de la Gaule indépendante. Le monde rural gaulois connaît un développement assuré dans un système agricole structuré où l'on remarquera des établissements de toutes tailles dont certains se prolongeront à l'époque romaine, avec, dans le temps, des aménagements architecturaux et spatiaux aussi nombreux avant la conquête qu'après, et autant de façons culturales, choix de productions et de conservation, activités artisanales et ouvertures au marché. Mais si l'on constate globalement des processus d'intensification du sol, des déboisements, un progrès dans la métallurgie, des outils plus performants comme la grande faux, l'utilisation de meules rotatives, une dynamique peut-être liée à l'émergence du fait urbain, on doit admettre aussi une grande variabilité des situations. Les progrès de la technologie rurale entraînent-t-ils une libération de main-d'œuvre au bénéfice des agglomérations ? De même, y a-t-il concentration foncière à la fin de La Tène ? Peut-être, mais ce sont des questions théoriques en l'absence de réels paramètres quantitatifs. Elles méritent en tout cas d'être posées. En revanche, les « vrais vides » dans les exploitations rurales avancés par l'auteur pour les Flandres et les Pays-Bas me paraissent chaque jour davantage comblés par une archéologie parmi les plus performantes d'Europe. Michel Reddé s'attache longuement, à juste titre, à la « proto-urbanisation », entre oppida à surface restreinte d'occupation temporaire et villes structurées dotées de véritables espaces politiques et cultuels, tels Alesia, Titelberg,

Manching, Corent... qui révèlent d'un sens de l'urbanité que Rome développera en idéologie fondatrice. On retrouve les mêmes interrogations à propos des lieux de culte qui se reformuleront dans les nouveaux cadres civiques. La permanence n'y est peut-être pas aussi prégnante que l'auteur ne le pense. Les bilans ne sont pas moins approfondis pour les transitions politiques, économiques, administratives, institutionnelles, qui s'appuient sur les travaux les plus récents et les mieux informés. Sur l'assiette foncière dans la Cité des Tongres, on verra aussi Georges Raepsaet, La *Civitas Tungrorum*, le *pes drusianus* et le statut des terres conquises, *RBPH* 97 (2019), p. 67-94. La *Gallia Comata* de Michel Reddé doit être considérée comme le vade mecum indispensable pour donner du cadre et de l'information contextuelle aux travaux des archéologues du Nord de la Gaule, protohistoriens autant que romanistes du début de l'Empire. Georges RAEPSAET

Patrice FAURE et Frédéric HURLET (Éds), *En quête de pouvoir, de Rome à Lugdunum*. Lyon, Lugdunum Musée et théâtres romains – Snoeck, Gand, 2021. 1 vol. broché, 23,5 x 28 cm, 224 p., nombr. ill. Prix : 30 €. ISBN 978-94-6161-687-8.

Une importante exposition historique consacrée à la notion et à la réalité du pouvoir à Rome s'est tenue à Lyon au Musée Lugdunum - Musée et théâtre romains, sous la direction de Claire Iselin, du 6 octobre 2021 au 27 février 2022. Les organisateurs ont choisi de faire rédiger un catalogue exceptionnel qui présente à la fois les pièces exposées et des contributions dues aux meilleures plumes – la plupart françaises – du moment, afin de proposer à un public large un tableau des caractéristiques de l'État romain d'époque impériale, d'Auguste aux Sévères, par le biais du fonctionnement du pouvoir, de son acquisition, de sa succession, de son usurpation, le tout dans une perspective qui mette Lyon en scène. Deux chapitres composent le volume en plus du catalogue proprement dit. Le premier, intitulé « Succession impériale et usurpation », rejoint Lyon par l'entremise de L. Munatius Plancus, fondateur de la colonie ; puis par l'Autel du Confluent, modèle du culte impérial et rassembleur des élites locales. Le second, « La succession impériale à l'épreuve de la mort de Commode. Les années 193-197 », rassemble une série d'études consacrées à ces années qui débouchent sur la bataille de Lyon, et sur la *domus divina* sévérienne. – L'introduction, due aux éditeurs, pose en quelque sorte les balises du volume en plaçant la quête du pouvoir dans une perspective sociologique, celle qui aujourd'hui concurrence l'approche institutionnelle remontant à Mommsen. Comment le prétendant à l'Empire était-il accepté par les forces politiques et comment se maintenait-il au pouvoir ou pourquoi se faisait-il renverser. « C'est toute la sociologie wébérienne sur l'obéissance au souverain et les modalités de cette obéissance (-) appliquée à l'histoire de Rome ». La démarche explique comment cet accent méthodologique peut conduire à privilégier les ruptures et les prises de pouvoir d'une part, la place de Lyon d'autre part. L'exemple d'Auguste illustrerait parfaitement cette approche ; lui qui au moment de l'assassinat de César n'était qu'un prétendant parmi d'autres mais qui sut se faire accepter à la fois par les armées, le Sénat et le peuple en réussissant à transformer ce qui était en sorte une usurpation en un pouvoir reconnu de tous. D'accord sur l'aspect sociologique d'acceptation mais il me semble que cette acceptation se situe en aval. En amont, existe toute une

relief les monuments et leur réalisation, le chapitre 15 se préoccupe des autres éléments du palmarès (invocation, acclamation ou mention des entraîneurs). Restent les deux derniers chapitres : au chapitre 16, l'auteur s'emploie à retracer certaines évolutions de la « grammaire des honneurs » ; enfin, le dernier chapitre donne lieu à une intéressante analyse, qui vise à déceler tout ce qui appartient à la sphère de l'exploit, à l'exemple des victoires multiples, de la combinaison de plusieurs disciplines, des triomphes consécutifs et des performances exceptionnelles ou singulières. Tels sont, dans l'ensemble, les points abordés et dévoilés par cette étude et que reprend la conclusion générale. Quelle que soit la page ouverte, on admire la quantité de documents réunis, analysés et comparés. L'analyse est fine, exhaustive et le plus souvent claire et convaincante. Elle témoigne de la complexité de la documentation et par là du grand mérite de J.-Y. Strasser, qui a su les regrouper et en extraire toute la richesse. L'ouvrage constitue sans conteste un apport plus que substantiel à notre connaissance de la vie agonistique dans les cités grecques et s'avérera désormais – et sans doute pour bien des années – la référence en la matière. On soulignera, en terminant, que ce volume est soigneusement présenté et se termine par quelques *addenda*, une liste des abréviations bibliographiques, des index variés et étoffés et, enfin, par une série de planches comportant photographies et fac-similés divers, ainsi qu'une carte illustrant la provenance des palmarès. L'absence de bibliographie n'a pas lieu de surprendre, car elle eut été disproportionnée ; le lecteur pourra toujours se référer à la liste des abréviations.

Gaétan THÉRIAULT

Wim BROEKAERT, Alain DELATTRE, Emmanuel DUPRAZ et Maria José ESTARÁN TOLOSA (Éds), *L'épigraphie sur céramique. L'*instrumentum domesticum*, ses genres textuels et ses fonctions dans les sociétés antiques.* Genève, Droz, 2021. 1 vol. broché, 15 x 22 cm, 336 p., nombr. ill. (ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES. SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES. III. HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 60). Prix : 35 €. ISBN 978-2-600-08749-3.

Le propos de l'ouvrage, issu d'un colloque tenu à l'Université de Gand en 2015, n'est pas une présentation théorique ou pratique de l'*instrumentum domesticum* mais une « exploration transversale des fonctions que joue l'écriture sur céramique dans toute la diversité des sociétés antiques d'Europe ». Il s'articule autour de trois thèmes : les questions économiques, les questions sociales et les analyses linguistiques. L'introduction rappelle les deux points de départ qui ont guidé les réflexions, à savoir que l'épigraphie sur céramique a un fonctionnement spécifique qui la distingue de l'épigraphie lapidaire, et ensuite que chaque culture intègre des genres divers qui ne se retrouvent pas partout. J'en ajouterais deux autres qui structurent l'étude de cette documentation : le support lui-même constitue un élément décisif dans la forme et le genre (au singulier ou au pluriel) que prennent les inscriptions qui le marquent. Et, par conséquent, que l'épigraphie sur céramique donne accès à des catégories sociales de population qui n'ont peut-être pas souvent la possibilité de s'exprimer en épigraphie lapidaire. La première partie fait la part belle aux amphores. Il est vrai que ce type de contenants offre de multiples informations dans les différentes rubriques que couvrent ses inscriptions, peintes, estampillées ou gravées. Elle offre, en particulier pour l'Hispanie, un

aperçu des apports que les marques sur ces vases constituent à la fois pour la connaissance des étapes et des structures de la fabrication (P. Berni Millet), mais aussi pour celle des circuits commerciaux et des interventions publiques, notamment dans le monde romain dans le cadre de l'annone militaire (W. Broekaert). R. Rovira Guardiola se concentre ensuite sur les amphores, principalement de Bétique de type Dressel 20, et examine la manière dont la compréhension de l'organisation des *figlinae* peut être abordée par le biais des graffiti avant cuisson. Ceux-ci peuvent être de nature numérique, nominale ou calendaire et donner un aperçu du fonctionnement des ateliers. Se transportant dans le monde grec d'avant notre ère, M. Lawall examine les types de marquage selon les époques, qui se révèlent différents et évolutifs. Le second thème consacré aux aspects sociaux s'ouvre par une communication traitant des inscriptions d'*Hispania citerior* sur pesons du fuseaux (F. Beltrán Lloris, C. Jordán Cólera et I. Simón Cornago). Les textes qui remontent à l'Hispanie pré-romaine, sont en langue indigène et leur compréhension pose difficulté. Les auteurs pensent à une comparaison avec les fusaïoles gallo-romaines en latin et en celtique produites dans la région d'Autun, plus récentes. Ils font toutefois preuve d'une grande prudence étant donné le caractère très localisé de ces pesons en Gaule. Leur autre réflexion porte sur la difficulté que représente une alphabétisation féminine aussi ancienne. La contribution suivante rejoint en partie à travers la Méditerranée la question de la « literacy », celle des Grecs du VIII^e^ siècle avant notre ère (G. Boffa). L'auteur s'interroge sur les fonctions de ces gravures sur vases, notamment les abécédaires, les signatures de potiers, les marques de propriété, les dédicaces religieuses. Il en conclut, avec une clarté applicable à mon sens à toutes les sociétés antiques et à toutes les époques, qu'écrire sur céramique s'explique par la disponibilité du support et son coût réduit, largement diffusé pour une communication privée et familiale ou publique, ou économique, voire religieuse ou encore pour des exercices d'écriture dans une population qui accède à l'alphabétisation. La problématique abordée par E. Dupraz n'est pas très éloignée de ce propos : il interroge l'épigraphie sur céramique lépontique (dans les Alpes de Suisse méridionale et d'Italie septentrionale) à propos de la fonction des marques de propriété, qu'il interprète comme des éléments ostentatoires inclus dans la décoration de leur support. La forme des inscriptions, leur position sur le vase, s'apparentent à une mise en scène lors de l'utilisation de ces vases à boire ou à manger, où le possesseur fait état de sa richesse et de sa position sociale dans les banquets. Une façon de faire apparaître la capacité d'écrire des personnes concernées et donc de leur appartenance à l'élite. Ensuite, E. Shehi porte à notre connaissance un inventaire et une analyse préliminaire des graffiti sur céramique et de leurs supports découverts en Albanie, du VI^e^ siècle avant notre ère au XII^e^ après. L'alphabet peut être grec ou latin. La troisième rubrique porte sur les apports linguistiques et onomastiques de l'épigraphie dite mineure. C'est au grand thème de la latinisation et de la romanisation d'après l'épigraphie du quotidien que s'intéresse M. J. Estarán Tolosa. Elle distingue les évolutions selon les régions et l'alphabétisation pré- ou post- conquête romaine et aussi les différences entre estampilles et graffiti. Elle constate que les premières, davantage publiques, sont latinisées avant les graffiti d'usage privé. Enfin A. Gavrielatos examine les noms, très nombreux, qui apportent une connaissance de l'onomastique d'un site ou d'une région et met en évidence les nombreuses difficultés à les interpréter correctement. La plus élémentaire d'entre elles étant, dans le monde romain, à distinguer le statut des porteurs

car, que ce soit en estampilles de potiers ou en graffiti de propriété, le potier ou le possesseur utilise couramment un seul nom qui ne permet pas de savoir s'il est un esclave, un pérégrin, un affranchi ou un citoyen romain faisant usage de son seul *cognomen*. Ce n'est toutefois pas à cet aspect, pourtant déterminant dans la recherche, que s'intéresse particulièrement l'auteur. Celui-ci se penche surtout sur la connotation linguistique des noms, qu'ils soient latins ou indigènes, avec une attention – bienvenue – portée aux noms d'assonance ou de traduction, ces notions capitales dans l'étude onomastique et qui sont parfois (je craindrais d'écrire : souvent) rejetées ou minorisées dans le commentaire de l'épigraphie lapidaire. Une dernière communication porte sur les ostraca ibériques dont I. Simón Cornago propose un inventaire mais dont l'interprétation reste incomplète pour des raisons de méconnaissance de la langue ibérique. L'épigraphie dite souvent « mineure » constitue un volet important de l'épigraphie tout court. Ce petit volume montre une fois encore, aux côtés des publications du groupe de recherches « Ductus », combien les chercheurs ont à gagner à s'intéresser à cette part encore peu développée de l'étude des inscriptions antiques, quel que soit le domaine que l'on explore, linguistique, onomastique, économique ou social.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alfredo SANSONE, *Lucania romana. Ricerche di prosopografia e storia sociale*. Rome, Edizioni Quasar, 2021. 1 vol. broché, 390 p. Prix : 47 €. ISBN 978-88-5491-201-6.

This is the reworked version of a PhD defended at the University of Pavia in April 2019. The whole work testifies to tremendous zeal and accuracy, in which the author's striving for completeness does not interfere at all with clarity and sound methodology. Sansone has been in touch with all specialists in the field, which means that he could even include the results of the new edition by C. Laes, A. Buonopane, *Grumentum. The Epigraphical Landscape of a Roman Town in Lucania* (Turnhout, 2020) or an article by S. Sisani on the duumvirate in municipalities of Central and South Italy, published in *Gerίon* 39.1 (2021), p. 41-93. For the city of Velia, Sansone apparently was allowed to consult the preparatory work by U. Soldovieri for the *Supplementa Italica* [p. 10]. While it is modestly acknowledged that he does not offer a *corpus criticum* of the inscriptions he studied [p. 10], his prosopographical lists are in fact full of interesting suggestions concering onomastical readings – a detailed discussion of which would take up several pages. Be this as it may, any further epigraphical study should at least engage with Sansone's proposals. In an opening section, the readers are introduced to the study of Lucanian epigraphy since the publication of *CIL* X in 1883 [p. 29-41]. Then follows a survey on the borders and the territory of Lucania from the Augustan era on: both ancient authors and modern scholars are aptly cited in a discussion which tends to be quite complicated by its very nature [p. 43-52, with a helpful map on p. 52]. A short but clear catalogue includes an explanation of various reasons (fake, too late in date, belonging to other locations) why some inscriptions have been excluded from it [p. 53-55]. The prosopographical list constitutes the main section of the first part [p. 57-257]. For each city, we get an apt overview of topography, territory, institutional status and attested *tribus*. Lists of various items are then presented: terms for the organisation of municipal life, priesthoods, *collegia*, professions, and links with the *domus Augusta*.

Maria Letizia CALDELLI, Nicolas LAUBRY & Fausto ZEVI (Eds.), *Ostia, l'Italia e il Mediterraneo. Intorno all'opera di Mireille Cébeillac-Gervasoni. Atti del quinto seminario Ostiense, Roma-Ostia, 21-22 febbraio 2018.* Rome, École française de Rome, 2021. 1 vol. broché, 21 x 28 cm, 308 p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 583). Prix : 53 €. ISBN 978-2-7283-1481-2.

Mireille Cébeillac-Gervasoni, décédée en 2017, a marqué la recherche française et italienne principalement dans deux domaines : d'une part Ostie dans de multiples aspects notamment épigraphiques, et la vie municipale en Italie républicaine et impériale, puis en Gaule. Les deux sujets se rejoignaient parfois lorsque la chercheuse étudiait les élites locales dans ces deux cercles. Il n'est pas lieu ici de rappeler les nombreux ouvrages qu'elle a consacrés à ces chapitres de l'histoire romaine, en tant qu'autrice ou en tant que directrice de publication, mais chacun sait l'importance de ses travaux sur la société et les institutions, des « *Bourgeoisies municipales* » de 1983 aux trois volumes du « *Quotidien municipal* » (2008-2012) où elle avait déjà partagé le flambeau avec Clara Berrendonner et Laurent Lamoine. L. Lamoine précisément nous en rappelle les principaux titres en ce qui concerne Ostie, tandis que Jean Andreau fait le bilan des colloques et des programmes de recherche qu'elle a initiés, organisés, édités ; quant à Federico Santangelo, il rappelle les avancées historiographiques du sujet des élites italiennes au cours de vingt dernières années. C'est à propos d'Ostie que le présent volume est le plus développé. Cl. Berrendonner revient sur la question controversée du *quaestor Ostiensis* dont elle établit la prosopographie (réduite à deux ou trois noms certains), poste qu'elle considère comme non permanent au sein de la questure urbaine, chargé du ravitaillement de Rome pendant les années de crise frumentaire. M. Christol décrit les activités « extraordinaires » des administrateurs équestres de l'annone en poste à Ostie à côté des procurateurs *ad annonam*, en particulier à la fin du IIe siècle où des problèmes particuliers ont affecté l'annone de l'huile. Fr. Sudi-Guiral s'intéresse à la documentation exceptionnellement riche qu'offre Ostie pour la connaissance des esclaves et affranchis publics et montre l'apport qu'elle représente pour une perception large de cette catégorie sociale habituellement connue de manière ponctuelle ; en particulier la manière dont ces composantes inférieures de la société locale établissaient des liens avec d'autres groupes, aspiraient à se rapprocher de personnages en vue pour en obtenir la protection, ou encore leur souci de promotion sociale. N. Tran envisage une question difficile dont la portée pourrait dépasser le seul cadre d'Ostie : que représentait l'« *ordo corporatorum* » ? Au départ d'un nouvel album des *lenuncularii* d'Ostie daté de 192 qui contient la formulation, et d'une révision des sens divers que contenait le terme d'*ordo*, l'auteur propose qu'il faille comprendre l'expression comme désignant « le collège solennellement réuni, selon son organisation formelle et hiérarchique, de manière à pouvoir prendre des décisions légitimes ». Cela impliquerait que le terme ne désigne pas uniquement l'élite dirigeante du collège mais l'ensemble de la communauté, ce qui ne manquera probablement pas de susciter l'intérêt et la critique, car on peut s'interroger sur la possibilité que cette formule propre à Ostie ne soit que l'équivalent de l'*ordo collegii* connu ailleurs, ce qui ne ferait que déplacer le problème. C. Bruun reprend l'examen d'un passage des fastes d'Ostie de l'année 152 qu'il corrige, suggérant que la mention de 152 concerne non pas une dédicace de statues du Génie et de la Fortuna (restitués) du *populus Ostiensis* selon

un vœu de 148, mais une action « célébrative » de ces statues érigées au forum en 148. I. Manzini repère parmi les inscriptions inédites un fragment qui appartient à la famille des Lucilii Gamalae, famille en vue qui a fait l'objet d'études détaillées de la part de la dédicataire du volume. L'attribution à Cn. Sentius Lucilius Gamala s'appuie toutefois sur des restitutions importantes. Toujours dans le domaine de l'épigraphie d'Ostie, A. Licordari, A. Pellegrino et M. Bruno réunissent plusieurs fragments inscrits édités au *CIL* XIV sous des numéros différents (notamment 115 et 4733) et reconstituent ainsi partiellement la dédicace du « tempietto del piazzale delle Corporazioni » qui aurait été offerte par deux frères *frumentarii* d'une légion indéterminée, déjà connus pour avoir placé sur une colonne une dédicace au génie des *castra peregrina* (*CIL* XIV, 7). F. Coarelli, cette fois dans le monde de l'archéologie, à propos du sanctuaire de la via della Foce, propose que le donateur de statues issues d'un butin pris à la fois sur Athènes et sur Delphes dans les premières décennies du Ier siècle a.C. soit Sylla lui-même. Il suggère en outre que le général romain ait été figuré sur la partie gauche du relief de l'haruspice C. Fulvius Salvis (*ILLRP* 128). Cl. Valeri, ensuite, toujours à propos de sculptures, s'intéresse au relief dit « de Thésée et Ariane » qui doit appartenir au temple d'Hercule et identifie la scène comme la descente aux Enfers d'Hercule pour faire libérer Thésée et Pirithous. P. Pensabene examine le « tempio rotondo » qui présente un caractère hybride : il envisage que ce temple du culte impérial ait aussi été dédié à *Magna Mater*, selon la tendance éclectique d'Élagabal. M. Turci revient à un dossier épigraphique, celui des Thermes de Porta Marina, et reprend la contextualisation des épigraphes *CIL* XIV, 98 et 137, notamment d'après une révision des manuscrits de Marini et Visconti et l'addition de fragments inédits, pour proposer l'attribution de la seconde à la grande piscine du *frigidarium*. Dans la suite du dossier des bains « maritimes » d'Ostie, Terme della Marciana et Terme del Sileno, M. David étudie cette fois essentiellement du point de vue archéologique, l'ensemble déjà examiné par M. Turci. Toujours dans le domaine topographique, S. Pannuzi et ses collaborateurs décrivent le lieu-dit « Fiume morto » dans le *suburbium* oriental de la ville, zone qui a été fondamentalement modifiée au XVIe siècle par la disparition d'un méandre du Tibre. J. Bermejo Melendez et son équipe traitent de la question du môle de Portus connu sous le nom de Molo della Lanterna, toujours en usage au Ve siècle. Revenant à l'épigraphie, P. Germoni édite, en collaboration non explicitée avec Mireille Cébeillac, trois inscriptions funéraires de l'Isola Sacra, dont une peut être reliée à la famille sénatoriale des Tettieni, active au Ier siècle et début du IIe. Le dossier d'Ostie se referme et deux contributions concernent l'Italie : M. Silvestrini élargit à l'Apulie la recherche sur les élites locales, en éditant un autel funéraire de marbre découvert à *Aecae* (Troia) et dédié à Seppia Secundina dont la filiation remonte à l'arrière-grand-père, ce qui porte à notre connaissance une nouvelle branche de *Publii Seppii*. G. Camodeca publie quatre inscriptions du IVe siècle relatives à des *consulares Campaniae*. Puis A. Rizakis clôture le recueil avec une contribution relative à la colonie de Philippes en Macédoine orientale : ses fêtes romaines des *Parentalia* et *Rosalia* furent adoptées uniquement par des Thraces de statut pérégrin, ce qui montre le caractère très intéressant de la colonie comme lieu de combinaison de pratiques orientales et occidentales. Au total, un volume très riche, surtout important pour l'histoire et l'archéologie d'Ostie, qui rend un hommage bien adapté à la riche carrière de l'historienne disparue.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Manching, Corent... qui révèlent d'un sens de l'urbanité que Rome développera en idéologie fondatrice. On retrouve les mêmes interrogations à propos des lieux de culte qui se reformuleront dans les nouveaux cadres civiques. La permanence n'y est peut-être pas aussi prégnante que l'auteur ne le pense. Les bilans ne sont pas moins approfondis pour les transitions politiques, économiques, administratives, institutionnelles, qui s'appuient sur les travaux les plus récents et les mieux informés. Sur l'assiette foncière dans la Cité des Tongres, on verra aussi Georges Raepsaet, La *Civitas Tungrorum*, le *pes drusianus* et le statut des terres conquises, *RBPH* 97 (2019), p. 67-94. La *Gallia Comata* de Michel Reddé doit être considérée comme le vade mecum indispensable pour donner du cadre et de l'information contextuelle aux travaux des archéologues du Nord de la Gaule, protohistoriens autant que romanistes du début de l'Empire. Georges RAEPSAET

Patrice FAURE et Frédéric HURLET (Éds), *En quête de pouvoir, de Rome à Lugdunum*. Lyon, Lugdunum Musée et théâtres romains – Snoeck, Gand, 2021. 1 vol. broché, 23,5 x 28 cm, 224 p., nombr. ill. Prix : 30 €. ISBN 978-94-6161-687-8.

Une importante exposition historique consacrée à la notion et à la réalité du pouvoir à Rome s'est tenue à Lyon au Musée Lugdunum - Musée et théâtre romains, sous la direction de Claire Iselin, du 6 octobre 2021 au 27 février 2022. Les organisateurs ont choisi de faire rédiger un catalogue exceptionnel qui présente à la fois les pièces exposées et des contributions dues aux meilleures plumes – la plupart françaises – du moment, afin de proposer à un public large un tableau des caractéristiques de l'État romain d'époque impériale, d'Auguste aux Sévères, par le biais du fonctionnement du pouvoir, de son acquisition, de sa succession, de son usurpation, le tout dans une perspective qui mette Lyon en scène. Deux chapitres composent le volume en plus du catalogue proprement dit. Le premier, intitulé « Succession impériale et usurpation », rejoint Lyon par l'entremise de L. Munatius Plancus, fondateur de la colonie ; puis par l'Autel du Confluent, modèle du culte impérial et rassembleur des élites locales. Le second, « La succession impériale à l'épreuve de la mort de Commode. Les années 193-197 », rassemble une série d'études consacrées à ces années qui débouchent sur la bataille de Lyon, et sur la *domus divina* sévérienne. – L'introduction, due aux éditeurs, pose en quelque sorte les balises du volume en plaçant la quête du pouvoir dans une perspective sociologique, celle qui aujourd'hui concurrence l'approche institutionnelle remontant à Mommsen. Comment le prétendant à l'Empire était-il accepté par les forces politiques et comment se maintenait-il au pouvoir ou pourquoi se faisait-il renverser. « C'est toute la sociologie wébérienne sur l'obéissance au souverain et les modalités de cette obéissance (-) appliquée à l'histoire de Rome ». La démarche explique comment cet accent méthodologique peut conduire à privilégier les ruptures et les prises de pouvoir d'une part, la place de Lyon d'autre part. L'exemple d'Auguste illustrerait parfaitement cette approche ; lui qui au moment de l'assassinat de César n'était qu'un prétendant parmi d'autres mais qui sut se faire accepter à la fois par les armées, le Sénat et le peuple en réussissant à transformer ce qui était en sorte une usurpation en un pouvoir reconnu de tous. D'accord sur l'aspect sociologique d'acceptation mais il me semble que cette acceptation se situe en aval. En amont, existe toute une

combinaison institutionnelle complexe d'*imperium*, d'*imperium maius*, de puissance tribunicienne, d'auspices, de *cognomen Augustus*, notamment ce jeu subtil de remplacement du consulat (avec l'inconvénient du collègue) par d'autres éléments qui lui assuraient les mêmes prérogatives, le tout dans un certain respect du Sénat, qui ne peut pas être évacué comme une « préhistoire » et conditionne tout le Principat. C'est ce fondement institutionnel construit par Auguste qui a survécu jusqu'au début du IIIe siècle, avec des hauts et des bas, que Cassius Dion a vu se déliter de son vivant (voir le compte rendu des livres 78-80 de son *Histoire romaine*, p. 179-181). Auguste a institué une « monarchie républicaine » savamment élaborée en plusieurs actes, qui lui assurait finalement de manière permanente le *summum imperium auspiciumque*, pour reprendre la formule de Frederik Vervaet dans *The High Command in the Roman Republic*, Stuttgart, 2014, p. 239-292, spéc. p. 291. Et c'est cette « monarchie » qui a été acceptée, grâce bien sûr aussi à des éléments de charisme ou de fortune, de réussite militaire, de « communication » sur le retour de la paix, sur la « concorde des ordres » etc., mais cela n'aurait pas suffi : un bouquet de ce type n'avait pas suffi à César. La sociologie, à mon sens, ne suffit pas à expliquer Auguste et le Principat, ni cette durée. Le détail de la nature, des étapes, des décisions (comme l'ordonnance de Kyme de 27) et du fonctionnement des pouvoirs d'Auguste continue d'ailleurs à être discuté et des nuances dans leur définition et leur compréhension subsistent chez les historiens qui maintiennent les institutions au cœur du processus. Si cet aperçu donne une idée de la structure du volume, de son optique historiographique et des thèmes abordés, il ne rend pas justice à la variété et à la richesse des exposés qui représentent un cas rare de recherche pointue mise à la disposition d'autres lecteurs que des spécialistes. Reprenons donc plus en détail les grands axes et les points forts du contenu. – Le premier texte, de la plume d'Egon Flaig, dont la thèse sur le thème de l'usurpation en 1992, a fait date, revient sur les crises de succession et souligne d'emblée que la monarchie romaine a connu moins de chutes violentes que les autres empires antiques. Il l'explique toutefois non par la « préhistoire » comme il qualifie la continuité républicaine mais par la conception même de la monarchie romaine par comparaison avec d'autres. La théorie comparatiste remplacerait les structures fondamentales issues de la république. L'auteur tente de montrer que « la monarchie romaine était un système politique dans lequel le règne d'un empereur était fondé sur l'acceptation ». Toutefois l'auteur, qui affirme que le Principat n'était pas une monarchie constitutionnelle, est contraint immédiatement de constater que les pouvoirs de l'empereur reposaient sur les pouvoirs républicains avec la marge de manœuvre relativement limitée dont disposaient les magistrats en vertu de leurs collègues ou des autres *ordines* de l'État. C'est-à-dire que l'empereur devait conserver de bonnes relations avec le Sénat, l'armée et le peuple et à cette fin exploitait les mises en scène à la fois politiques, religieuses et ludiques qu'étaient les jeux. En particulier les grands jeux de Rome où la personne de l'empereur était présente. Ces perspectives donnent des éclairages intéressants sur le fonctionnement du pouvoir impérial, certes, mais, à mon sens, en complément à une assise institutionnelle et non en remplacement. Qu'en était-il de l'usurpation ? Là apparaissent la province et l'armée. La lutte était – serait ? – davantage un combat entre des corps de troupes appuyant chacun leur chef qu'une guerre civile. Un général pouvait défier l'empereur régnant et tenter de s'imposer par la victoire de ses légions. Mais il devait impérativement obtenir l'acceptation à Rome. Ce point de vue apporte une réflexion

intéressante sur les modalités des successions impériales, mais une réflexion assez théorique qui joue beaucoup sur la « communication » dans une perspective qui paraît un peu anachronique, et qui, soit dit en passant, s'appuie sur une carte de l'Empire qui n'est pas exempte d'imperfections. Un des grands moyens de communication dont usait l'empereur, dans l'optique adoptée, était sans conteste l'inscription. Les épigraphes constituaient une représentation du pouvoir et un instrument de communication politique. Dans un ouvrage de large portée, il était indispensable d'examiner et d'expliciter les titulatures impériales et les grandes dédicaces monumentales, comme le propose Frédéric Hurlet. Après ces exposés introductifs, l'accent se porte sur les personnes. Auguste d'abord en tant que « fondateur d'un gouvernement des vertus », une idéologie symbolisée par le bouclier d'or, que reprendront ses successeurs et que les usurpateurs ne manqueront pas de magnifier à leur tour (Anne Gangloff). Le fameux bouclier « *clipeus virtutis* » dont la réplique en marbre retrouvée à Arles a permis de matérialiser l'épisode relaté par Auguste lui-même dans ses *Res Gestae*, fait ensuite l'objet d'une brève étude par Sarah Rey. Comme cela avait été suggéré plus haut, le Sénat joue un rôle essentiel dans le fonctionnement du Principat. Ses relations avec l'empereur seront variées et plus ou moins sereines, mais le Sénat pose des actes décisifs qu'il importe de revoir. Le sénatus-consulte d'investiture tout d'abord, qui comme le souligne Frédéric Hurlet, est plus un signe de ratification qu'un réel choix, et enfin la consécration ultime, avec pendant le règne des problèmes de préséance, d'intervention impériale dans le cours des débats ; Tacite nous en rend compte mais aussi des documents épigraphiques comme la *Tabula Siarensis* ou la relation du procès de Pison ; ces sources montrent bien, et davantage que ce n'est ici présenté, que le Sénat ne disposait plus de réelle autonomie et que les décisions de Tibère, par exemple, bien avant Domitien, étaient sans appel. Arrivée à Lyon, avec la figure de L. Munatius Plancus qui fonda la colonie, sans doute dans la perspective des projets de César pour la Gaule. M.-Cl. Ferriès décrit le personnage et sa carrière, en montrant que ses choix politiques, connus notamment par la correspondance de Cicéron, furent composés de ralliements et de trahisons. Et il acheva son adhésion politique à Octave en proposant au Sénat en 27 de lui octroyer le *cognomen Augustus*. Comme on l'a vu aussi, la plèbe était un des acteurs que l'empereur devait s'adjoindre et flatter. Cyril Courrier commence par rappeler tout ce que la plèbe de Rome n'était pas, c'est-à-dire l'image moderne véhiculée par les médias d'une foule ignare et dépersonnalisée, un peuple de fainéants comme même un historien patenté l'a naguère décrite. Ce spécialiste de la couche active de l'*Vrbs* sait combien les citoyens qui n'appartenaient pas aux ordres supérieurs étaient le moteur économique et culturel de la Ville, et pesaient sur le pouvoir. Une parenthèse peut-être dans ce parcours des acteurs politiques de Rome, l'exposé de Pascal Montlahuc sur la libre parole, dont l'anecdote rapportée par Cassius Dion (LXIX, 6, 3) à propos d'Hadrien interpellé dans la rue, et qui accepta de répondre, peut servir de support. On passe ensuite aux armées et à leur relation avec le prince. François Cadiou rappelle les étapes des transformations de l'armée républicaine en armée impériale sous le seul commandement de l'empereur, ce qui n'en faisait pas des troupes au seul service de sa personne mais bien à celui de l'État, la *res publica*. Ce qui rejoint l'idée, sous-jacente mais peu visible dans l'ouvrage, que les institutions dominaient l'acceptation. Pour preuve, l'un des premiers soins de Tibère succédant à Auguste fut de rappeler que les soldats relevaient de la *res publica* et non de lui (Cassius Dion, LVII, 2, 3). Il a surtout été question des hommes,

qu'en est-il des dieux ? Romain Loriol s'interroge sur la double légitimité religieuse du prince, celle qui reposait sur sa capacité à maintenir de bonnes relations avec les dieux et celle qui témoignait du support que lui accordaient la Fortune et les puissances divines. Pas d'élection divine cependant et pas de cérémonie d'investiture divine, mais un strict respect des rites. Car il fallait aussi persuader les hommes de cette protection divine. Retour à Lyon et à l'Autel du Confluent. Signe tangible de l'adhésion des élites gauloises à l'Empire et à l'empereur, le culte de Rome et d'Auguste rassemblait les peuples gaulois dans une perspective religieuse et politique. À cette haute date, 12 avant notre ère, le pouvoir augustéen souhaitait sans doute souligner la pacification des Gaules avant les grandes conquêtes germaniques espérées. Les buts exacts et les modalités de cette institution sont toutefois discutés et il n'est pas impossible qu'ait prévalu – plutôt ou aussi ? – un souhait de remettre en vigueur une tradition proprement gauloise (voir à ce sujet E. Arbabe, *La politique des Gaulois*, Paris, 2017, p. 103-165). Dans les faits, la réunion annuelle des grands-prêtres à l'Autel était, en plus des cérémonies officielles, une occasion d'autocélébration et de mémoire gentilice qu'un nombre appréciable de monuments nous ont conservée (William Van Andringa). Aldo Borlenghi reprend ensuite la question du point de vue archéologique et décoratif. On complétera par l'examen des élites lyonnaises dans leur rapport avec le pouvoir impérial sous la plume de François Bérard. La matière est courte et les exemples connus peu nombreux. Dès l'entame de l'ouvrage, il était question de problèmes de succession. Cette fois c'est bien à une crise majeure que nous avons affaire : les années 68-69 dont Pierre Cosme décrit brièvement les épisodes. À cette guerre civile, car il me semble que l'on peut en parler en ces termes, succède la période flavienne qui se clôture aussi par un changement de dynastie et de régime : la parole est à Nerva en 96 où, malgré l'assassinat de Domitien, la transition se fera sans heurt (Jean-Michel Roddaz). Le volet suivant de l'ouvrage est consacré aux Sévères. Pour faire la transition, Antony Hostein examine le « langage monétaire » depuis les Julio-Claudiens, moyen de financer les guerres et les conquêtes mais aussi support de propagande et d'idéologie. Le thème des années 193-197 sera plus resserré. Après un premier exposé historique sur les successions de Commode à Septime Sévère en passant par des usurpations (Patrice Faure), puis une brève ouverture sur Pertinax (Olivier Lempereur), François Chausson propose un tableau prosopographique complexe de la famille des Sévères et de Clodius Albinus. Jean Charles Balty nous décrit les portraits de ces années et leurs caractéristiques iconographiques, tandis que Gianpaolo Urso recherche chez Hérodien et Cassius Dion, sans oublier l'*Histoire Auguste*, les informations historiques les plus sûres sur les opérations. Les événements se concentrent ensuite sur 197 où le chemin de Clodius Albinus mena à Trèves qui fut assiégée. Défendue par la XXII^{e} légion *Primigenia* de Mayence (*CIL* XIII 6800), la ville, la légion, le gouverneur de Germanie supérieure, firent preuve de loyauté envers Sévère (Patrice Faure). Puis vint la bataille de Lyon (Maxime Petitjean). On pourrait avoir retrouvé la tombe de l'un de ses combattants (Cyrille Ducourthial) et des traces d'une lutte de pouvoir de cette même époque semblent se dessiner dans les fouilles du Clos de la Visitation : un *armamentarium* pour la défense de la colonie ? (Benjamin Clément *et al.*). Lucas Guillaud établit aussi un relevé des *militaria* de Lyon. Après la bataille et la victoire, Septime Sévère se lança dans un processus de répression et d'épuration qui affecta tout l'Empire. Les historiens anciens, l'épigraphie et le monnayage en témoignent, mais l'empereur chercha aussi à ramener le calme en

réhabilitant Commode et en invoquant une refondation de l'ordre romain sans nouvelle dynastie (Benoît Rossignol). Qu'en était-il de la réelle dynastie ? La *domus divina* fut à la fois et successivement apte au consensus et fratricide (Anne Daguet-Gagey). Un dernier regard est accordé aux insignes du pouvoir impérial et à sa sacralisation (Patrice Faure). Un ouvrage important, bien au-delà d'une vulgarisation savante.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE & Greg WOOLF (Eds.), *Religion in the Roman Empire*. Stuttgart, Kohlhammer, s.d. (2021). 1 vol., 16 x 23 cm, 323 p., 28 fig. (DIE RELIGIONEN DER MENSCHHEIT, 16, 2). Prix : 89 €. ISBN 978-3-17-029224-6.

Inséré dans une collection qui ambitionne de présenter à un public cultivé « les religions de l'humanité », ce volume offre un panorama sélectif de la religion romaine en dix petits chapitres accompagnés chacun d'une bibliographie. D'emblée, la carte générale sensée donner un cadre à l'exposé et datée de 117 est surprenante : non seulement elle exige une loupe pour être lisible – il aurait fallu l'imprimer à l'italienne – mais elle présente des particularités non explicitées : une frontière septentrionale de la Germanie sur l'Elbe, des villes indiquées pour quelques provinces (mais sur quel critère ? Pourquoi par exemple ne citer que Massilia pour la Narbonnaise ? Et Cologne manque), la dénomination des provinces n'est pas canonique (la Germanie, qui à cette date est double, n'est pas une partie de la *Gallia* ni la Lusitanie de l'*Hispania*), et le choix des fleuves reproduits est également curieux... À titre d'introduction, les éditeurs proposent, sous le titre « Living Roman Religion », une approche historiographique brève qui remonte à Fustel de Coulanges et à Wissowa. Le *polis-model* y est rapidement décrit comme une tendance de la recherche qui « remain influential ». C'est donner l'impression d'un concept dépassé et réduire d'office son intérêt sans le définir clairement. Pourtant cette conception de la religion romaine comme fondamentalement civique et communautaire, ritualiste, étudiée strictement d'après les sources antiques sans négliger les apports de l'ethnographie, offre une lecture éclairante des pratiques religieuses dans l'Empire avec leurs variantes géographiques : étant donné, en effet, leur implantation dans les *civitates* et leur territoire, et le caractère propre qu'elle revêt à chaque fois, il convient impérativement de tenir compte de ce cadre institutionnel pour en étudier les modalités. Par ailleurs, donner cette formule en *incipit*, c'est aussi placer l'ouvrage dans une autre perspective, qui est annoncée comme « the best modern accounts on Roman Religion », lesquels « do not allow these texts (*i.e.* the written evidence for ancient belief and cult) to determine the questions we might ask ». D'emblée donc les auteurs annoncent qu'ils ne feront pas fond sur les sources antiques mais sur le comparatisme. Certes les comparaisons entre les pratiques religieuses peuvent apporter des éclairages intéressants et, d'ailleurs, les historiens du *polis-model* ne s'en privent pas, mais que ces éléments puissent remplacer et les données des textes et les éléments institutionnels qui sous-tendent la pratique des cultes au sein des religions romaines, ne peuvent emporter l'adhésion. C'est d'ailleurs une manière de se simplifier le travail car l'exégèse et la compréhension des rituels et des préceptes ne sont pas simples et le dépouillement des sources épigraphiques est parfois fastidieux. L'accent mis aussi sur la croyance (« belief ») s'inscrit dans la même veine et n'est pas

comédie (p. 77-83), un livre malheureusement perdu, P. Destrée identifie l'incongruité, et non l'agressivité ou la vulgarité, comme fondement du meilleur type d'humour selon Aristote. Dans cette présentation, pour chaque question traitée, P. Destrée présente un passage de la *Poétique*, confronte ce passage aux autres œuvres d'Aristote, cite les thèses des critiques les plus récentes et livre sa propre interprétation bien souvent originale. La traduction elle-même est une version modifiée de celle publiée par le même auteur dans les *Œuvres Complètes* d'Aristote chez Flammarion. 354 notes, soit une moyenne de 4 à 5 notes par page, visent à éclaircir le texte des points de vue lexical et thématique. Pour ce faire, elles convoquent de nombreuses œuvres non seulement du corpus aristotélicien mais aussi d'autres auteurs grecs, et en premier lieu de Platon. La bibliographie est à jour et son organisation thématique permet au non-spécialiste de trouver un ouvrage selon ses besoins. L'ouvrage contient peu de coquilles ; on signalera p. 9 une erreur concernant le prénom de Genette (Jean au lieu de Gérard) ou bien encore des variations entre « c » et « k » à l'initiale de *katharsis* (p. 71 et 74). J'émettrais deux critiques d'ordre formel : dans la présentation, une hiérarchisation claire des sections et sous-sections par un système de numérotation eût permis une meilleure orientation du lecteur. Dans la traduction, P. Destrée adopte deux systèmes de division du texte outre la pagination Bekker : d'une part, les chapitres hérités du XVI^e^ siècle et d'autre part une division qu'il a lui-même élaborée et qui vise à « suivre le plan effectif du traité » (p. 86) ; par ailleurs, la mise en page et la typographie de la traduction indiquent que le second système de division est subordonné au premier. Cette disjonction pourrait désorienter le lecteur peu habitué au texte. Or, puisque la division de P. Destrée correspond au mouvement du traité et que les titres qu'il attribue aux sections sont bien adaptés au contenu, l'inversion de la hiérarchie entre les deux systèmes aurait peut-être été préférable, certes au prix d'une rupture avec la division traditionnelle du texte. En somme, l'ouvrage témoigne d'une incontestable maîtrise du texte et des problèmes interprétatifs qui l'entourent, et sa clarté permet une communication effective de la connaissance approfondie de son auteur à un public de non-spécialistes.

Olivier DEMERRE

Éric FOULON et Michel MOLIN, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 78, 79 & 80*. Texte établi et traduit par E.F., commenté par M.M. Paris, Les Belles Lettres, 2020. 1 vol. broché, 12 x 19 cm, CLXXXVIII-233 p. en partie doubles, stemma, cartes. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 551). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-00636-9.

La CUF poursuit la publication de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, portant cette fois, après des volumes consacrés récemment à la fin de la République, au Triumvirat et à Auguste, sur le III^e^ siècle de notre ère. Les trois livres concernés traitent des années 217-229, la période qui correspond à la partie la plus importante de la carrière sénatoriale de l'auteur. Aussi les éditeurs ont-ils choisi de revoir la biographie de Dion Cassius, à la lumière de nouveaux documents, à commencer par la question de sa nomenclature. La documentation épigraphique de découverte récente permet en effet de connaître son nom complet, L. Claudius Cassius Dio (toutefois livrée uniquement par séquences et jamais intégralement), que nous devrions prendre l'habitude de

dénommer Cassius Dio(n). Il est également possible de proposer une carrière pour le père, Cassius Apronianus, comprenant des postes prétoriens et consulaires et un consulat suffect vers 184-185. Sur sa famille proche, plusieurs hypothèses mais fragiles. Son cursus semble désormais bien établi ainsi que sa chronologie. On ne manquera pas de renvoyer à cette référence qui complète et remplace les biographies précédentes. Le détail du déroulement de la vie publique de Cassius Dion est important, historiquement parlant. En effet, cette brillante carrière qui l'a mené au second consulat ordinaire en partage avec l'empereur Sévère Alexandre, caractérise un sénateur romain appartenant aux élites d'Asie Mineure, proche de la cour impériale qu'il fréquentait régulièrement, qui avait accès à de multiples sources d'information, notamment aux archives du Sénat et des administrations où il fut en poste. Son témoignage sur cette époque, qui correspond à un vide de l'historiographie latine, et qui est peu corroboré par les sources épigraphiques, est donc essentiel. Ce qui pose avec d'autant plus d'acuité la question de la valeur de la transmission du texte, d'après un manuscrit du Vatican (*graecus* 1288) mais aussi d'après des excerpteurs dont la fidélité et la fiabilité posent problème. Par ailleurs, il est intéressant de comparer les données de Cassius Dion et les faits rapportés pour la même période par Hérodien, l'autre historien grec dont nous disposons. Non seulement le récit d'Hérodien est plus court mais il offre des portraits d'empereur assez différents de ceux de Dion, notamment en la personne de Macrin que Dion considère comme un parvenu disqualifié par ses origines modestes, alors qu'Hérodien le présente comme le contempteur des nobles. D'une manière générale, les livres 78 à 80 qui clôturent l'œuvre de l'historien fournissent un tableau complexe de la situation troublée que l'on peut considérer comme l'agonie du Haut-Empire et de ses principes de gouvernement. Si le vocabulaire institutionnel de Dion est souvent imprécis, même dans les passages de tradition directe, son apport est précieux pour comprendre le fonctionnement de l'État romain, par exemple dans le cas des récits des séances du Sénat auxquelles il a assisté ou dont il a pu consulter les procès-verbaux. D'autres aspects sont aussi assez originaux comme l'intérêt porté aux procédures de délation dans le cadre de l'accusation de lèse-majesté, à propos de Macrin notamment qui refusait de publier les dénonciations des délateurs. Ou d'importance politique, comme les dérives impériales de la présélection à la *sortitio*, afin de favoriser ou d'écarter un sénateur prévu pour un proconsulat. Voire de mesurer les honneurs conférés, par exemple à Plautien, sous la forme d'*ornamenta* ou d'*adlectio* (*inter consulares*). Dion s'intéresse ailleurs aux anomalies et autres infractions commises par les empereurs, à nouveau souvent Macrin, par rapport à la tradition augustéenne de collaboration avec le Sénat, dont il a exposé précédemment au livre 52 l'importance lors du récit du débat entre Agrippa et Mécène en présence d'Auguste. Dion est, en effet, un partisan du Sénat dont il réclame la participation au gouvernement de l'empire, et le respect, ainsi que celui du contrôle civil des forces armées. Dès lors, devant tant de dysfonctionnements, il souligne la situation de crise : il la présente en outre comme s'accélérant en recourant à des formules qui réduisent le temps. « Ainsi l'empire romain se trouve entraîné dans un irrésistible processus de décadence de la réalité duquel Dion veut convaincre son lecteur ». Cette conclusion de Michel Molin nous paraît toutefois un peu excessive, alors que l'empire se remettra sous des formes nouvelles. Mais assurément ces années de Cassius Dion décrivent la fin d'un monde, celui du Principat bien lointain. Pour apprécier la valeur du texte, il convient aussi de s'intéresser à sa transmission. Toute la

tradition des livres 78 à 80 est indirecte, sauf, comme nous l'avons vu, un long passage conservé dans le manuscrit du Vatican, dont Éric Foulon recherche et suggère l'histoire au départ de l'édition originale. La source est donc unique, à la différence de nombreux témoins conservés qui constituent la tradition indirecte, de la compilation d'historiens grecs à l'initiative de Constantin VII Porphyrogénète au Xe siècle, à la Souda, à Xiphilin, à Zonaras pour se limiter à quelques noms importants, dans un foisonnement complexe d'auteurs et de manuscrits, offrant des extraits ou des résumés. Les principes de l'édition se fondent prioritairement sur le manuscrit direct, et lorsque celui-ci fait défaut, sur la version la plus longue du récit « parce qu'elle a des chances d'avoir été moins retravaillée et donc de ressembler un peu plus au texte original ». Le résultat est une édition claire et bien traduite, présentant un apparat critique très détaillé ; largement commentée en notes précises, référencées et argumentées, elle offre aux historiens de l'époque considérée, une source majeure pour laquelle on ne disposait pas, jusqu'à présent, d'édition comparable. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel PATILLON, *Pseudo-Sopatros. Sur* Les États de cause *d'Hermogène*. Texte établi et traduit par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2022. 1 vol. broché, XXXIX-439 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 573). Prix : 89 €. ISBN 978-2-251-00649-9.

Dans l'Antiquité tardive, le traité d'Hermogène Περὶ στάσεων, *De statibus* de son nom latin, ou *Sur les États de cause*, composé dans la deuxième moitié du IIe siècle de notre ère, s'est imposé comme une référence incontournable. Depuis que Michel Patillon a édité et traduit ce traité (*Corpus rhetoricum. Tome II, Hermogène : les états de cause*. Paris, Les Belles Lettres, 2009), il a mis à l'honneur, au fil des dernières années, l'immense éventail de commentaires techniques dont les *États de cause* se sont enrichis au fil des générations et qui nous aident encore aujourd'hui à mieux comprendre le but poursuivi par Hermogène. C'est donc dans ce projet plus vaste que Michel Patillon a fait paraître sa nouvelle édition, accompagnée d'une traduction inédite, des commentaires attribués à Sopatros. D'un point de vue philologique, ce travail a l'immense mérite de démêler le palimpseste qui nous est parvenu, et ce avec bien plus de rigueur et de clarté que l'unique édition dont nous disposions jusqu'à présent : celle, fort datée, de Christian Walz dans le quatrième volume de ses *Rhetores Graeci* publié en 1833 et réimprimé en 1968. Historiquement, sont d'abord venus les commentaires du rhéteur Sopatros, situés vers le milieu du IVe siècle, que Michel Patillon a lui-même édités et traduits (*Sopatros, Commentaire sur l'*Art *d'Hermogène*. Paris, Les Belles Lettres, 2019). Deux objets se sont ensuite enchevêtrés, comme le précise l'auteur dès les premières pages de son introduction. D'une part, une version actualisée de ces mêmes commentaires a été rédigée au plus tôt dans la première moitié du Ve siècle par un auteur anonyme, identifié à Sopatros lui-même, que Michel Patillon nomme « Pseudo-Sopatros » pour mieux distinguer les deux strates. D'autre part, ces commentaires de Pseudo-Sopatros nous sont connus par une compilation préservée en premier lieu dans un codex du XIe siècle, le *Parisianus Graecus* 2923. Michel Patillon se réfère à cette compilation sous le sigle Py, qui avait été proposé par Hugo Rabe dans son édition des commentaires de Syrianus aux *États de cause* publiée en 1892-1893.

Jean-Baptiste GUILLAUMIN et Gwladys BERNARD, *Aviénus, Les rivages maritimes.* Texte établi par J.-B.G., traduit et commenté par J.-B.G. et G.B. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol. broché, 12,5 x 19 cm, CXXXVII-313 p. en partie doubles, 4 cartes. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE 433). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-01493-7.

Parmi les œuvres de nature « géographique » de l'Antiquité, le poème d'Aviénus occupe une place particulière liée à la difficulté d'interprétation que présentent nombre de ses dénominations, ethniques ou topographiques. Seule une édition largement commentée avec une érudition sans faille permet d'en tirer un parti d'information concrète. En effet, le goût archaïsant de l'auteur l'a conduit à employer les formes les plus anciennes trouvées dans les sources qu'il a choisies pour leur antiquité (*vetustis paginis*), ce qui rend l'identification des lieux et des peuples souvent problématique. L'absence de référence comparable pour une partie de ces dénominations pose de nombreux problèmes d'ecdotique que l'éditeur a cherché à résoudre par une politique de prudence vis-à-vis de toutes les corrections qui ont été apportées dans des travaux antérieurs. Une introduction longue et détaillée en expose le cheminement après une biographie et une chronologie résumées. J.-B. Guillaumin s'appuie pour ces questions sur les recherches de J. Soubiran, éditeur des *Aratea* du même Aviénus dans la CUF. On retiendra que Rufius Festus Avienius (que l'on a coutume de dénommer Aviénus) était au IV^e^ siècle un sénateur qui fut deux fois proconsul. Son poème didactique *Ora maritima* s'inscrit dans un contexte intellectuel aristocratique demeuré païen, fortement marqué « par une synthèse philosophico-religieuse mêlant néoplatonisme et religiosité syncrétique ». On aurait donc tort de voir dans cette description inachevée des côtes atlantiques et méditerranéennes, de la Péninsule ibérique jusqu'à Marseille, un traité de géographie. C'est davantage une œuvre poétique et la tendance à l'archaïsme que nous avons soulignée relève d'une recherche d'effet. Ainsi à plusieurs reprises Aviénus oppose l'état ancien de la région qu'il décrit avec un état récent (*nunc*), soit marqué par la ruine et la disparition soit caractérisé par une évolution des occupants matérialisée par des changements de noms (par exemple pour Arles). Ainsi aussi le fait qu'il recourt à des formes que l'on peut rapprocher phonétiquement de noms propres connus par ailleurs, dont on peut supposer qu'il espère un effet de surprise qui contribue à l'impression d'ancienneté. Dans certains cas, comme *Naro* pour *Narbo* (Narbonne), cette dénomination est parfois retenue avec *Nero* (des monnaies *Neronken*), comme les « seules formes préromaines » du toponyme (sur *Naro*, voir M. Gayraud, *Narbonne antique des origines à la fin du III^e^ siècle*, Paris, 1981, p. 78-80). Il n'est pas exclu, non plus, que certaines appellations d'*Ora maritima* soient des déformations de la tradition (*Bergine* pour *Ernaginum*). Les commentateurs ont bien saisi la difficulté géographique intrinsèque du poème et ont établi en annexe une liste complète « des toponymes et ethnonymes figurant dans l'*Ora maritima* » (p. 187-232) où chacun d'entre eux est donné avec sa ou ses référence(s), ses variantes éventuelles dans la tradition, la localisation proposée, les autres références antiques au lieu ou peuple choisi comme identification avec la bibliographie : une mine de renseignements qui constitue une des qualités maîtresses de cette édition par ailleurs irréprochable de rigueur et de prudence, dont on rappellera qu'elle repose sur l'*editio princeps* de 1488, faute de manuscrit conservé. On soulignera donc l'importance scientifique de cette édition non seulement en ce qui

concerne le texte et son établissement, mais aussi en tant qu'ouvrage de géographie historique. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Florence GARAMBOIS-VASQUEZ et Daniel VALLAT (Éds), *Stylistique et poétique de l'épigramme latine. Nouvelles études.* Lyon, Maison de l'Orient méditerranéen – Jean Pouilloux, 2022. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 240 p. (LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE, 4). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35668-077-8.

L'épigramme est le genre littéraire le plus concis qu'ait connu l'Antiquité. À ce titre, les auteurs d'épigrammes accordent leur attention à tous les détails, non seulement au choix des mots, à leur agencement dans le vers et à la construction syntaxique, mais aussi à la structure générale du *libellus*. À Rome, l'épigramme a été un genre littéraire très productif et pérenne. Les premiers textes apparaissent au IIe siècle av. J.-C., marqués par des influences hellénistiques, tandis que les derniers témoignages datent des VIe et VIIe siècles de notre ère. Genre mineur, comme l'élégie, l'épigramme se caractérise par la *varietas* (diversité thématique) et la *variatio* (diversité stylistique) en vue de divertir le lecteur et de le surprendre. Bien que les caractéristiques stylistiques aient une importance capitale dans ce genre littéraire, la recherche n'a guère exploité cette dimension. Les travaux se sont focalisés sur le fond au détriment de la forme. Vu l'importance de la matière, le présent volume n'ambitionne pas de proposer une vue générale, mais s'attache plutôt à répondre à une série de questions importantes : existe-t-il un style et une intention poétique qui soient spécifiques à l'épigramme ? Comment un épigrammatiste conçoit-il son œuvre en termes macro- et micro-textuels ? Quelles évolutions peut-on percevoir entre les auteurs, au fil de l'histoire du genre ? Les treize contributions, réparties en trois parties, s'attachent ainsi à étudier ce qui fait la spécificité du style et de l'esthétique de l'épigramme latine, des mécanismes d'expressivité aux choix lexicaux, des outils linguistiques aux formes métriques, de la syntaxe aux recherches d'effets littéraires, de la construction du *libellus* aux concepts opératoires du discours épigrammatique. La première partie (*Pratiques et théories du style épigrammatique*) regroupe trois contributions portant sur les caractéristiques générales du style épigrammatique. Jean-Louis Charlet (*Y a-t-il une spécificité métrique de l'épigramme latine ?*) traite de la dimension polymétrique, en particulier de l'hendécasyllabe phalécien et de l'iambe scazon. Une comparaison entre les épigrammatistes « classiques », comme Catulle et Martial, et ceux de l'Antiquité tardive et de la Renaissance montre la permanence de ces schémas métriques comme vers caractéristiques de l'épigramme satirique, après le distique élégiaque. Nina Mindt (*Stileigenschaften des lateinischen Epigramms aus translatologischer Perspektive*) applique les théories de la traductologie à l'étude du style épigrammatique. L'acte de traduction est rendu complexe par la construction stylistique et rhétorique d'une épigramme. Des exemples empruntés à Martial montrent que, si les traducteurs modernes peuvent rendre en grande partie le fond et la structure du texte, ils éprouvent des difficultés au niveau stylistique. Cette analyse permet de mieux saisir les spécificités du style de l'épigramme latine et de proposer des critères pour une traduction qui soit le plus proche possible de l'original. Nicolas Cavuoto-Denis (*De l'épigramme au billet. La contagion du style épigrammatique dans les lettres de Symmaque*) se demande si le style de l'épigramme est transposable en prose. La

surcroît, et même pour des monuments édités au *CIL*, la copie de l'inscription n'est pas toujours correcte (voir par ex. 296, 1454-1455 pour lesquelles le classement parmi les *dubia et falsa* ne se justifie nullement). Les photographies privilégient les images et la plupart des dédicaces et épitaphes sont illisibles. Ce n'est pas encore ici que la documentation de l'Îlot St Jacques, d'un si très grand intérêt, recevra une véritable publication scientifique. On accordera donc aux volumes une réelle admiration pour la couverture et le catalogue d'une documentation remarquable, pour l'illustration d'une collection qu'on soupçonnait exceptionnelle tout en regrettant que de tels efforts et investissements n'aient pas compris l'indispensable étude, ne fût-ce que brève, mais scientifiquement acceptable, des contenus textuels et onomastiques. Cette lacune dans l'information, puisque les auteurs choisissent de ne pas identifier clairement les personnages décrits (les nomenclatures parfois incomplètes et fautives : par ex. 295, sont répertoriées dans l'index), constitue aussi une lacune dans leur description et réduit l'apport de cet ouvrage monumental. Il faut souligner aussi que ce choix – car c'est un choix – n'est pas inhérent au sujet de la collection : les volumes parallèles de la série *Corpus Signorum Imperii Romani*, pour les régions trévire, germaniques et danubiennes, de même programme, contiennent des développements épigraphiques intéressants et constituent même, pour certains, de véritables nouvelles éditions. Cartes religieuses, index, concordances et bibliographie clôturent le premier volume.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nicolas LAUBRY, *Tombeaux et épitaphes de Lyonnaise. Recherches sur le paysage funéraire d'une province de Gaule romaine (I^er^-III^e^ siècle apr. J.-C.)*. Paris, Hermann, 2021. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, 418 p., 82 fig., 33 tableaux (HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE). Prix : 37 €. ISBN 979-1-037007094.

Dans la perspective de retracer la diversité du paysage funéraire d'une province romaine occidentale, Nicolas Laubry s'est attaché à la description des différents aspects des monuments funéraires de Gaule Lyonnaise sous le Haut-Empire. Le sujet est vaste et débouche sur de nombreuses questions qui entourent la manière dont les pratiques funéraires ont évolué sous l'influence de l'intégration à l'Empire. Si les civilisations de la protohistoire ont élevé des tombeaux et organisé des funérailles, le monde romain a induit de nouvelles formes architecturales, de nouveaux formulaires, de nouveaux rituels, rendant compte des mutations institutionnelles et sociales qui ont touché la population. Trois directions se dégagent. La première concerne les formes des tombeaux, la seconde les cérémonies et le statut religieux du monument, la troisième la mise en évidence des défunts et leur commémoration. – Dans la première partie, l'auteur propose un catalogue des types de monument funéraire, du mausolée à la simple stèle en passant par les autels funéraires. Pour chaque catégorie, il établit la cartographie des usages, leur chronologie et leurs variantes, illustrées par des cartes et des tableaux. En ce qui concerne plus particulièrement les autels et les stèles, l'analyse des multiples possibilités de forme et de décoration apporte des modèles qui seront utiles lors de la publication ou de l'étude des inscriptions funéraires d'autres provinces gauloises. Le repérage des grands blocs qui devaient faire partie de mausolées monumentaux rappelle aussi que ceux-ci, souvent disparus, jalonnaient les routes et que leur

richesse architectonique ne doit pas être escamotée lorsqu'on cherche à reconstituer le paysage « romanisé » de nos régions. On renverra pour une prise en compte de ces marqueurs du territoire à d'autres ouvrages qui leur sont plus précisément dédiés, et qui proposent des reconstitutions archéologiques, comme celui de J. N. Castorio et Y. Maligorne pour la Gaule orientale, ou d'Y. Maligorne pour l'occidentale ou encore des piles d'Aquitaine par Pascale Clauss-Balty (cf. *AC* 78 [2009], p. 667-668 ; 87 [2018], p. 645-649) pour citer des exemples de régions parfois sous-estimées ; mais on pourrait citer aussi les monuments funéraires spectaculaires d'Avenches (L. Flutsch & P. Hauser), de Trèves (B. Numrich) ou de Nimègue (A. Koster), dans des contextes urbains, sans oublier le récent volume de *Gallia* (76.1, 2019) consacré à ce thème. La seconde partie aborde les aspects religieux et culturels du formulaire funéraire, en particulier selon leur valeur de repère chronologique. Le premier élément et le plus répandu est sans conteste la dédicace aux Dieux Mânes. N. Laubry se préoccupe de sa signification en vertu des différentes hypothèses qui ont été exprimées, dans une perspective d'influence italienne, puis s'attache à la question de la chronologie. Il tente de repérer les épitaphes complètes sans *Dis Manibus*, puis les premiers exemples qui la mentionnent pour nuancer les datations traditionnelles. Son approche est différenciée selon le lieu, Lyon, ou le reste de la province. Ses conclusions sont très prudentes qui montrent que certains monuments sans *DM* appartiennent à une époque plus récente que l'époque flavienne et que la mention en toutes lettres ne peut être attribuée sans critique aux débuts de l'usage. Toutefois, il nous semble qu'il manque à cet examen la combinaison du critère avec d'autres formulaires. En tout cas dans les régions septentrionales et rhénanes, il est extrêmement rare de voir associées la formule *DM* avec *HSE* ou *HFC* (*his situs est* ou *heres faciundum curavit*). Or ces dernières sont typiques du Ier siècle. La combinaison avec *DM* représente donc un bon critère de datation à l'extrême fin du Ier siècle ou au début du IIe. C'est un élément qui n'est pas ici retenu (sur cette question, voir *AC* 71 [2002], p. 221-227). Il était assez imprudent d'écrire (p. 165) « la dédicace la plus précocement datée [en Germanie] est gravée sur la pierre tombale d'un soldat » : *CIL* XIII 6304. Si l'on espère mentionner l'épitaphe réellement la plus ancienne de Germanie supérieure qui présente *Dis Manibus* avec un critère de datation externe, il faut citer celle de l'affranchi impérial Ti. Claudius Zosimus (*AE* 1989, 564) qui a accompagné Domitien, soit en 83 lors de sa campagne dans les Champs Décumates, soit dans la répression de la rébellion de Saturninus en 89. Nous sommes là dans l'épigraphie italienne, mais elle a pu servir de modèle. Sinon, si l'on cherche parmi les soldats, on citera, avec une date impliquée par la garnison, à Windisch Nesselhauf 61, à Mayence *CIL* XIII 6850 ou 6812, à Avenches *AE* 2012, 989, comme épitaphes qui figurent parmi les plus anciennes de la formule. La question cependant nous éloigne du propos du livre. N. Laubry s'intéresse aussi aux autres mentions qui complètent les Dieux Mânes à partir de la fin du IIe siècle *memoria, memoria aeterna, quies, securitas* et à leur signification. Il souligne le fait que ni la mention des Dieux Mânes ni celle des autres références mémorielles ne sont proprement religieuses. Elles « relèvent moins de l'apparition de cultes ou de croyances que de l'insertion dans la dédicace de notions récurrentes dans le discours romain sur la mort » (p. 185). Que nous apprennent les monuments funéraires sur le culte des morts ? C'est l'interrogation suivante de l'ouvrage qui s'intéresse par exemple aux images des repas sur les stèles : sont-ce des représentations de banquets funéraires ou l'expression de l'héroïsation

posthume du défunt ? Les avis sont partagés. N. Laubry penche pour une simple allusion aux pratiques conviviales qui expriment les valeurs des défunts et des commanditaires. Quelques épitaphes permettent aussi de connaître les contextes du culte des morts, avec des instructions et des calendriers pour les cérémonies, notamment des *Parentalia* connus par les textes littéraires et par de rares inscriptions. La dimension juridique est ensuite envisagée et en particulier les formules qui restreignent l'usage et l'accès du tombeau en dehors d'une sphère bien délimitée, toutes rares en Lyonnaise. Ce qui nous entraîne vers la problématique de l'*ascia*. N. Laubry présente un bilan des hypothèses, et une chronologie revue à la baisse dans le courant du IIe siècle. Il rejette résolument les interprétations fondées sur la marque d'une croyance quelle qu'elle soit. Il réfute aussi celle qui assimile l'outil à l'action d'un fossoyeur et donc d'une inhumation. Il propose plutôt une valeur relative à la dédicace et pense que la formule était « une attestation ou une garantie que le monument avait reçu dès l'origine une affectation funéraire ». On rappellera en outre que l'*ascia* figure sur certaines dédicaces religieuses (par ex. *CIL* XII 5373 = *ILN Narbonne*, 275), un élément qui devrait peut-être être pris en considération dans le cadre d'une interprétation. À mon sens, en l'absence de tout argument clairement décisif, il faut en rester à l'idée la moins téméraire, qui s'apparente à une protection sacrale, juridique ou matérielle de la tombe ou simplement du monument. La rubrique suivante s'intéresse aux « acteurs de la commémoration funéraire », autrement dit aux dédicants des tombeaux, en distinguant les tombes individuelles et les monuments familiaux. Une remarque s'impose : il existe en Gaule très peu d'interventions collégiales, y compris à Lyon où l'activité des *collegia* est pourtant largement documentée. En revanche, la mention d'héritiers est assez fréquente : un tableau nous en donne le relevé explicite. Enfin il reste à envisager les images : quelles sont les formes de représentations des défunts ? Images physiques ou images écrites ? La première remarque est géographique : chaque cité a ses usages et ils ne se recouvrent pas. À Lyon, c'est l'écrit qui domine, et dans le centre et l'est de la province, ce sont les effigies sculptées. Le chapitre est illustré et montre l'originalité des stèles de certaines régions qui offrent un portrait sans l'insérer dans des scènes de métier comme on peut le voir ailleurs, en Trévirie par exemple. Pour les portraits décrits, l'auteur s'intéresse au vocabulaire des qualificatifs employés pour célébrer les vertus du défunt et le tableau qui en résulte est très diversifié. Parmi les conclusions générales, on retiendra le rôle que pouvait jouer la *civitas* en tant que cadre des activités funéraires. N. Laubry souligne qu'il y a eu davantage alignement sur les pratiques romaines que différenciation selon les coutumes locales, sans doute sous l'influence de la généralisation du droit latin. Cette caractéristique générale des Trois Gaules a encouragé l'adoption de règles communautaires communes comme la dédicace aux Dieux Mânes ou la célébration des *Parentalia* en tant que moments collectifs du culte des morts. Il reste cependant des usages régionaux comme en matière de présentation des stèles avec ou sans portrait. Quant au rôle joué par les élites locales, il doit avoir été déterminant : « en reprenant des formes de monumentalité et de commémoration funéraire devenues caractéristiques de Rome », les notables « en ont fait un trait de culture dominante, au double sens de celle du nouveau pouvoir romain et de la hiérarchie sociale locale qui se reconstituait ». L'ouvrage se clôture par un appendice consacré aux critères de datation des épitaphes de Lyonnaise qui sera très utile à tous car de nombreux éléments sont assurément valables pour d'autres provinces gauloises,

suivi des traditionnels bibliographie et index. Une mine de réflexion, un exposé méthodologique fondamental, une analyse précise et rigoureuse, un modèle pour d'autres entreprises, c'est tout cela à la fois que représente cette monographie d'excellence.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nikolaus DIETRICH & Johannes FOUQUET (Eds.), *Image, Text, Stone. Intermedial Perspectives on Graeco-Roman Sculpture*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2022. 1 vol. relié, VIII-374 p., ill. n/b et coul. (MATERIALE TEXTKULTUREN, 36). Prix : 88,69 €. ISBN 978-3-11-077569-3. ISSN 2198-6932.

Donner à voir, donner à lire, c'est le titre que choisissait Mireille Corbier, en 2006, pour éditer ou rééditer une série d'études mettant en évidence, avec le pouvoir de l'image, la recherche de communication avec le spectateur qu'y introduit la présence de l'écrit. L'intérêt pour ce type de recherche est loin d'être retombé depuis lors, les moyens et méthodes de communication ayant pris une place de plus en plus importante dans le monde d'aujourd'hui ; articles, thèses et colloques s'attachent désormais à envisager les différents aspects qu'ils purent prendre dans l'Antiquité – et ce, dans les contextes les plus variés. Le présent volume regroupe les onze communications présentées par divers chercheurs à Heidelberg, en avril 2019, dans le domaine de la sculpture gréco-romaine où ce type de recherches n'avait guère été pratiqué jusqu'ici ; il est dédié à la mémoire de Fr. Lissarrague, qui avait pris part à cette réunion et dont les travaux s'étaient souvent attachés, en pionnier, à préciser la signification de ces « intrusions » de l'écrit dans l'image. La nature même de ces textes est très variée ; les moyens de communication qu'ils mettent en œuvre le sont tout autant ; c'est donc un premier échantillonnage de ce que fournissent à cet égard les images sculptées et un aperçu de quelques-unes des manières qui visent à établir le contact, voire à entretenir un dialogue, entre celui qui a rédigé le texte et celui qui le lit qui est ici présenté. A. Petrovic (p. 17-40) s'intéresse à l'effet de surprise et d'émerveillement (θαῦμα) évoqué par maintes épigrammes de l'*Anthologie*, par certaines stèles offrant de véritables rébus (tel le fameux monument de Menophila), mais aussi par les graffiti de voyageurs sur les Colosses de Memnon ; C. Reinhardt (p. 41-85) cherche à saisir le lien existant entre le type inattendu de statues cuirassées choisi pour figurer les personnifications de l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans le groupe statuaire de l'agora d'Athènes et, les comparant aux types statuaires qui mettent l'accent sur la domination terrestre et maritime des empereurs, va jusqu'à considérer, renvoyant en cela au texte même de l'épigramme qui accompagne le monument, que l'hommage athénien rendu au poète connote « die überzeitliche und weltumfassende Bedeutung des Dichters Homer, der seinen Ruhm durch seine Werke erhalten hat und dessen Macht der des Kaisers nicht nachsteht » (p. 66 et 80). C. M. Keesling (p. 89-113) présente quelques cas de portraits ἀνεπίγραφοι, souvent ceux des enfants accompagnant la statue de leurs parents dans des groupes familiaux de l'Acropole d'Athènes, d'Oropos ou de Lindos mais dont le nom ne paraît pas dans la dédicace épigraphique, ainsi que l'exemple des statues anonymes des exèdres du sanctuaire de Samothrace qui doit bien être mis en rapport avec le secret entourant les mystères des Grands Dieux. R. Krumeich (p. 115-142) se penche sur le problème des bases remployées qui conservent la trace indiscutable des statues

un tableau militaire des plus utile, une somme qui trouvera une place privilégiée dans les bibliothèques, dans de nombreuses spécialités.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Patrick LE ROUX, *L'Empire romain. Histoire et modèles. Scripta varia* III. Édition présentée par Yvan MALIGORNE avec la participation de Sabine ARMANI et Nicolas MATHIEU. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022. 1 vol. broché, 16,5 x 23,5 cm, 666 p., ill. (HISTOIRE). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7535-8207-1.

La production scientifique de Patrick Le Roux est considérable. Après deux premiers volumes consacrés principalement l'un à la Péninsule ibérique et l'autre à l'armée romaine, ses élèves et collègues ont décidé de dédier à son œuvre un troisième tome de *Scripta varia*, traitant de tous ces aspects réunis et ce depuis 2011. La conception en est identique, avec une recomposition complète uniformisée, des index, une bibliographie générale et une bibliographie de l'auteur. Malgré leur date récente, la plupart des articles sont dotés d'un postscriptum où P. Le Roux met à jour ses informations et ses opinions, ce qui constitue toujours un plus offert par ce type de collection. Les contributions sont regroupées selon plusieurs thèmes : le premier traite des concepts et définitions des empires antiques, et de l'Empire romain en particulier, selon une analyse historiographique ; dans la foulée, l'auteur se concentre sur les apports de Pline l'Ancien à la matière, puis aux relations que l'on peut soutenir entre les provinces et les nations modernes, pour s'attarder sur les provinces hispaniques et sur la péninsule armoricaine que l'archéologie a permis de sortir de l'isolement où on la plaçait naguère dans la vaste problématique de la « romanisation ». La deuxième partie, dont le titre n'est pas très explicite (Temps et temporalités), reprend une série de questions générales qui sous-tendent nombre de problèmes précis, à savoir notamment le droit latin, la conception impériale de la guerre et l'accession au pouvoir des empereurs, appliquée à Trajan et Hadrien. La troisième section comprend les études traitant de cités ou de monuments précis, en Hispanie (*Segobriga* et *Baelo*), puis à des thèmes municipaux de grande implication historique, sénateurs locaux, magistrats locaux, fonctionnement de l'*ordo decurionum* : une synthèse bienvenue sur un thème important et parfois difficile à cerner des institutions des cités ; la quatrième est entièrement consacrée aux territoires et peuples des Hispanies et Lusitanie où revient aussi la question discutée de l'« *Interpretatio Romana* » au sens non pas religieux que l'on attendrait, mais plus général de la « romanisation », un thème récurrent dans la pensée de l'auteur. Une série d'études plus dispersées, souvent d'importance épigraphique, constitue la cinquième partie. On se réjouira de trouver réunies des publications souvent parues dans des contextes peu diffusés, dont l'accessibilité et l'intérêt sont servis par des index précis et des compléments. On n'oubliera toutefois pas, à propos de débats complexes, l'aspect parfois tranché ou polémique des positions défendues par P. Le Roux : ce parti pris éditorial invite les lecteurs à élargir leur information, à confronter les idées, dans une démarche critique qui ne manquera pas de faire apparaître tout l'intérêt des différents travaux de l'auteur.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

sodalitaire ou opportunisme de classe. À Carnuntum, Gabrielle Kremer analyse les motifs identitaires parfois très marqués de soldats et officiers, ce que l'on peut observer aussi en Dacie et Mésie, par l'iconographie et par les inscriptions. Dans d'autres cas, comme à Lyon, c'est le texte qui fait connaître les nombreux immigrants, rarement le décor, tandis qu'en Tarraconnaise, on constate une « dissémination » des modèles iconographiques et rituels chez les immigrants. À Aquilée, siège par position d'une population d'origine très variée, les critères formels classiques n'individualisent pas facilement les provenances, à cause notamment de la standardisation des modèles dans les officines locales de production de monuments. Mais on y constate aussi au IV^e^ siècle une valorisation de symboles chrétiens qui uniformisent les identités au détriment des provenances physiques. Parfois, il est question d'identité collective où il s'agit autant d'appartenance à un corps d'élite que rattachement à une origine géographique, comme les archers d'origine syrienne de la *Cohors II Cyrrhestarum sagittaria* installée en Dalmatie. Mais *Surus* renvoie-t-il toujours à une *origo* bien précise ? La question posée ici à propos de *Celeia* touche à une vaste question d'onomastique en particulier servile, pour une conclusion prudente car les noms orientaux des esclaves sont bien connus en dehors de toute réalité géographique. Il n'en va pas de même pour la précision *civis Surus* analysée à propos de deux stèles typiques. Avec les commerçants, la mise en image de la prospérité par les attributs du métier passe souvent avant d'autres symboles, ce qui n'est pas moins intéressant comme le démontrent plusieurs communications. Toutes les variantes sont possibles en matière de choix funéraires, et les échanges et réciprocités entre traditions locales et importées, décelées à travers le décor et le texte inscrit, apparaissent finalement comme habituelles. Dans le monde funéraire, chaque individu et chaque famille créent très librement leur mode de donner à voir. Mais l'origine n'est pas souvent une priorité. Surtout quand l'individu entend démontrer et affirmer par l'image ou le texte quelque chose qui ne relève pas de convictions ou traditions personnelles mais plutôt d'ambitions sociales et d'usages collectifs. À Cologne, comme dans bien d'autres cas, « foreigness was not a topic on these gravestone ». « Tracing Foreign Identities » dans l'art provincial constitue dès lors un exercice difficile, voire aléatoire, chaque monument ayant ses spécificités et la plupart des signes disponibles en dehors des inscriptions ne renvoyant pas prioritairement aux origines de la migration. Mais on pourrait aussi retourner le problème. L'absence d'un répertoire formel spécifique de l'*origo* tendrait à montrer le poids de l'uniformisation culturelle romaine, en somme le succès de la romanisation, même s'il n'est plus de bon ton de le dire, et encore moins de l'écrire. Georges RAEPSAET

Gérard MOITRIEUX, Nicolas MEYER et Diane CHAWKATLY-KRUG, *Metz et la cité des Médiomatriques*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2021. 2 vol. reliés, 23 x 28 cm, LXI-636 p., 8 cartes, ill., 426 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, VII). Prix : 150 €. ISBN 978-2877546799.

Une équipe importante puisqu'elle compte pas moins de trois auteurs, trois collaborateurs (F. Goubet, F. Mourot, J. Trapp) et trois contributeurs (S. Blin, J.-M. Demarolle, B. Schnitzler) nous livre le dernier paru des tomes du *Nouvel Espérandieu*, cet important outil de travail pour l'histoire et l'archéologie des provinces

gauloises, dont on attend la poursuite avec impatience. Le projet est, en effet, de répertorier avec commentaires développés, datation et illustration les monuments sculptés des cités gallo-romaines de France, une version maison du *CSIR*. Six volumes étaient déjà parus, plusieurs sont en préparation. Les synthèses sur la province de Gaule Belgique à laquelle appartient Metz et sa cité ne sont pas nombreuses, aussi est-il intéressant de s'attarder sur les chapitres d'introduction qui encadrent la recherche iconographique. J.-M. Demarolle se livre à l'exercice difficile de la détermination des limites territoriales de la *civitas Mediomatricorum*, avec esprit critique, et souligne les avancées récentes de la recherche, comme par exemple l'attribution aux Médiomatriques et non aux Leuques de Dieulouard-Scarponne. Malheureusement le volume consacré aux Leuques voisins, paru en 2010, n'a pas pu en retenir l'information issue d'une recherche publiée en 2012, ce qui prive le volume de Metz de cette agglomération importante. Toutefois aucune carte n'appuie l'exposé et la reconnaissance des frontières de la cité sont à rechercher dans une carte de fort petite échelle, peu nourrie de sites, et annoncée incomplète, parmi celles qui illustrent la diffusion des cultes. Il faut bien connaître la géographie de la région pour suivre la démonstration de l'historienne. Le chapitre comprend aussi le tableau très bref de notre connaissance de l'administration municipale : certes elle est peu connue mais son résumé en moins d'une page est succinct et ne rend pas compte de la bibliographie plus nuancée qu'il n'y paraît. Un second chapitre est consacré à l'historique de la recherche archéologique dans la cité (par J.-M.D., G.M. et J.T.) ; ensuite sont envisagés les principaux musées, avec des illustrations de leurs scénographies anciennes et nouvelles. G. Moitrieux brosse enfin le tableau des caractéristiques de la sculpture régionale. Suit le catalogue de 1400 numéros assurés, puis celui de 150 pièces qualifiées d'*incerta, dubia* et *falsa*, et enfin 10 unités *alienae* (extérieures). Le classement procure d'abord les éléments provenant de Metz même puis de sa périphérie, avant de décrire le matériel du reste du territoire ordonné géographiquement. Les notices sont précises, la description et l'interprétation étant précédées d'un bref lemme donnant la découverte et la conservation, et suivies éventuellement d'une bibliographie. Les photographies et dessins des pièces perdues sont réunis dans le second volume. Leur qualité est variable, devant parfois se contenter de tirages anciens imparfaits. Un lot mérite une attention particulière : les découvertes de l'Îlot St Jacques, généralement en remploi dans le rempart antique, qui trouvent enfin ici une publication archéologiquement complète pour une mise au jour de 1974-1975, uniquement connues par des articles partiels, des allusions dans des études sur la sculpture et par une couverture sommaire dans la *Carte Archéologique de la Gaule* (Moselle, Metz, 57/2) qui a permis leur insertion dans la base épigraphique EDCS. Pas moins de 77 monuments dont 53 présentent une inscription. Ces inscriptions, il faut les retrouver dans la *CAG* sans apparat et sans commentaire et rarement dans l'*Année épigraphique*. À quelques exceptions près, elles sont quasiment inédites. Mais le classement des pièces est ici thématique, et les stèles funéraires de l'Îlot n'ont pas fait l'objet d'une section spéciale : il convient de les repérer dans les n° 113 à 183. De manière générale, si les descriptions iconographiques sont détaillées, la partie épigraphique est réduite à sa plus simple expression, texte diplomatique sans apparat, sans restitution des lacunes même obvies, sans résolution des abréviations, sans traduction et sans commentaire. Si le texte est gravé en plusieurs sections, elles sont données séparément et le lecteur doit lui-même reconstituer leur agencement (par exemple, n° 167). De

surcroît, et même pour des monuments édités au *CIL*, la copie de l'inscription n'est pas toujours correcte (voir par ex. 296, 1454-1455 pour lesquelles le classement parmi les *dubia et falsa* ne se justifie nullement). Les photographies privilégient les images et la plupart des dédicaces et épitaphes sont illisibles. Ce n'est pas encore ici que la documentation de l'Îlot St Jacques, d'un si très grand intérêt, recevra une véritable publication scientifique. On accordera donc aux volumes une réelle admiration pour la couverture et le catalogue d'une documentation remarquable, pour l'illustration d'une collection qu'on soupçonnait exceptionnelle tout en regrettant que de tels efforts et investissements n'aient pas compris l'indispensable étude, ne fût-ce que brève, mais scientifiquement acceptable, des contenus textuels et onomastiques. Cette lacune dans l'information, puisque les auteurs choisissent de ne pas identifier clairement les personnages décrits (les nomenclatures parfois incomplètes et fautives : par ex. 295, sont répertoriées dans l'index), constitue aussi une lacune dans leur description et réduit l'apport de cet ouvrage monumental. Il faut souligner aussi que ce choix – car c'est un choix – n'est pas inhérent au sujet de la collection : les volumes parallèles de la série *Corpus Signorum Imperii Romani*, pour les régions trévire, germaniques et danubiennes, de même programme, contiennent des développements épigraphiques intéressants et constituent même, pour certains, de véritables nouvelles éditions. Cartes religieuses, index, concordances et bibliographie clôturent le premier volume.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nicolas LAUBRY, *Tombeaux et épitaphes de Lyonnaise. Recherches sur le paysage funéraire d'une province de Gaule romaine (I^er^-III^e^ siècle apr. J.-C.)*. Paris, Hermann, 2021. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, 418 p., 82 fig., 33 tableaux (HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE). Prix : 37 €. ISBN 979-1-037007094.

Dans la perspective de retracer la diversité du paysage funéraire d'une province romaine occidentale, Nicolas Laubry s'est attaché à la description des différents aspects des monuments funéraires de Gaule Lyonnaise sous le Haut-Empire. Le sujet est vaste et débouche sur de nombreuses questions qui entourent la manière dont les pratiques funéraires ont évolué sous l'influence de l'intégration à l'Empire. Si les civilisations de la protohistoire ont élevé des tombeaux et organisé des funérailles, le monde romain a induit de nouvelles formes architecturales, de nouveaux formulaires, de nouveaux rituels, rendant compte des mutations institutionnelles et sociales qui ont touché la population. Trois directions se dégagent. La première concerne les formes des tombeaux, la seconde les cérémonies et le statut religieux du monument, la troisième la mise en évidence des défunts et leur commémoration. – Dans la première partie, l'auteur propose un catalogue des types de monument funéraire, du mausolée à la simple stèle en passant par les autels funéraires. Pour chaque catégorie, il établit la cartographie des usages, leur chronologie et leurs variantes, illustrées par des cartes et des tableaux. En ce qui concerne plus particulièrement les autels et les stèles, l'analyse des multiples possibilités de forme et de décoration apporte des modèles qui seront utiles lors de la publication ou de l'étude des inscriptions funéraires d'autres provinces gauloises. Le repérage des grands blocs qui devaient faire partie de mausolées monumentaux rappelle aussi que ceux-ci, souvent disparus, jalonnaient les routes et que leur

réhabilitant Commode et en invoquant une refondation de l'ordre romain sans nouvelle dynastie (Benoît Rossignol). Qu'en était-il de la réelle dynastie ? La *domus divina* fut à la fois et successivement apte au consensus et fratricide (Anne Daguet-Gagey). Un dernier regard est accordé aux insignes du pouvoir impérial et à sa sacralisation (Patrice Faure). Un ouvrage important, bien au-delà d'une vulgarisation savante.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE & Greg WOOLF (Eds.), *Religion in the Roman Empire*. Stuttgart, Kohlhammer, s.d. (2021). 1 vol., 16 x 23 cm, 323 p., 28 fig. (DIE RELIGIONEN DER MENSCHHEIT, 16, 2). Prix : 89 €. ISBN 978-3-17-029224-6.

Inséré dans une collection qui ambitionne de présenter à un public cultivé « les religions de l'humanité », ce volume offre un panorama sélectif de la religion romaine en dix petits chapitres accompagnés chacun d'une bibliographie. D'emblée, la carte générale sensée donner un cadre à l'exposé et datée de 117 est surprenante : non seulement elle exige une loupe pour être lisible – il aurait fallu l'imprimer à l'italienne – mais elle présente des particularités non explicitées : une frontière septentrionale de la Germanie sur l'Elbe, des villes indiquées pour quelques provinces (mais sur quel critère ? Pourquoi par exemple ne citer que Massilia pour la Narbonnaise ? Et Cologne manque), la dénomination des provinces n'est pas canonique (la Germanie, qui à cette date est double, n'est pas une partie de la *Gallia* ni la Lusitanie de l'*Hispania*), et le choix des fleuves reproduits est également curieux... À titre d'introduction, les éditeurs proposent, sous le titre « Living Roman Religion », une approche historiographique brève qui remonte à Fustel de Coulanges et à Wissowa. Le *polis-model* y est rapidement décrit comme une tendance de la recherche qui « remain influential ». C'est donner l'impression d'un concept dépassé et réduire d'office son intérêt sans le définir clairement. Pourtant cette conception de la religion romaine comme fondamentalement civique et communautaire, ritualiste, étudiée strictement d'après les sources antiques sans négliger les apports de l'ethnographie, offre une lecture éclairante des pratiques religieuses dans l'Empire avec leurs variantes géographiques : étant donné, en effet, leur implantation dans les *civitates* et leur territoire, et le caractère propre qu'elle revêt à chaque fois, il convient impérativement de tenir compte de ce cadre institutionnel pour en étudier les modalités. Par ailleurs, donner cette formule en *incipit*, c'est aussi placer l'ouvrage dans une autre perspective, qui est annoncée comme « the best modern accounts on Roman Religion », lesquels « do not allow these texts (*i.e.* the written evidence for ancient belief and cult) to determine the questions we might ask ». D'emblée donc les auteurs annoncent qu'ils ne feront pas fond sur les sources antiques mais sur le comparatisme. Certes les comparaisons entre les pratiques religieuses peuvent apporter des éclairages intéressants et, d'ailleurs, les historiens du *polis-model* ne s'en privent pas, mais que ces éléments puissent remplacer et les données des textes et les éléments institutionnels qui sous-tendent la pratique des cultes au sein des religions romaines, ne peuvent emporter l'adhésion. C'est d'ailleurs une manière de se simplifier le travail car l'exégèse et la compréhension des rituels et des préceptes ne sont pas simples et le dépouillement des sources épigraphiques est parfois fastidieux. L'accent mis aussi sur la croyance (« belief ») s'inscrit dans la même veine et n'est pas

davantage pertinent. On rappellera le titre de l'ouvrage fondamental de John Scheid, *Quand faire c'est croire* (Paris, 2005), qui place le respect des rites au cœur de l'acte religieux et non la foi, absente de toute obligation. On ne s'étonnera plus non plus de la mention sur la quatrième de couverture comme une des caractéristiques du sujet : « the absence of a precisely definable state religion » puisque la religion de l'État romain repose sur un cadre institutionnel strict défini par les textes (*e.g.* John Scheid, *Les dieux, l'État et l'individu*, Paris, 2013). Une des grandes tendances du volume est la recherche des interactions entre les cultes dans le foisonnement de l'empire et aussi la recherche des agents des pratiques et de la diffusion des évolutions parmi lesquels les élites locales et les commandants militaires dont on cherche à mesurer l'« agency ». Le rôle propre de l'armée et de ses éventuels « networks » n'est pas envisagé et le « culte impérial » peu sollicité. Ce cadre étant exposé, parcourons les chapitres afin de donner un aperçu des aspects traités : G. Woolf et M. J. Versluys, sous le titre « Empire as a field of religious action », rappellent opportunément que les populations ont gardé dans l'Empire un sens aigu de leur citoyenneté d'origine et que cela se manifeste aussi au plan religieux. Il n'y a pas de « religion de l'empire », pas de panthéon officiel pour toutes les provinces, mais des choix locaux, bien que certains cultes aient voyagé et aient été adoptés ailleurs que dans leur région d'origine. Une plus grande prudence aurait dû découler de cette remarque judicieuse, de manière à veiller davantage à ne pas appliquer des constatations orientales sur des situations occidentales, par exemple. W. Van Andringa décrit ensuite la pratique des cultes à Pompéi, la ville étant considérée comme le terrain (« field ») de l'action religieuse. Il procure ici un résumé de ses travaux approfondis sur la question de la vie religieuse des cités du Vésuve, publiés dans un ouvrage remarquable dont la référence bibliographique est donnée avec un titre en anglais (en fait *Quotidien des dieux et des hommes* Rome, 2009). R. Raja et A.-K. Rieger s'intéressent aux sanctuaires « places of communication, knowledge and memory », ce qu'ils sont effectivement mais au sein de la cité qui les organise, ce qui apparaît dans la part accordée aux actions publiques. Mais le rôle de l'individu est souligné et se dessine comme important dans le tableau qui est dressé. G. Petridou et J. Rüpke analysent ensuite le personnel des cultes, prêtres publics, divination, oracles, « philosophers as religious experts », avec un aperçu des pratiques magiques. H. Wendt se livre à un difficile exposé sur les dieux et autres entités divines et à leur interaction avec les humains. Un point de vue qui avait été abordé déjà dans l'introduction et dans l'étude de Pompéi, mais en s'interrogeant ici sur le sens même du terme religion et sur le fréquent anachronisme qui applique à l'antiquité des notions issues des religions modernes monothéistes. L'auteur insiste aussi sur les pratiques individuelles qualifiées de *superstitio* par les textes qui devaient, à son avis, représenter une partie significative des contacts entre les dieux et les hommes. Également sur les associations, surtout strictement religieuses, et sur la divination. La supposée compétition entre les cultes fait aussi l'objet d'une appréciation (« high degrees of competition ») et se voit attribuer un rôle décisif dans l'évolution vers le monothéisme. Tous ces aspects font l'objet d'une synthèse pour laquelle bien peu de sources sont convoquées et beaucoup de notions affirmées. Le thème suivant est plus concret : « Managing problems: choices and solutions » par R. Gordon qui s'intéresse à l'organisation non religieuse des cultes, édifices, portiques, aménagements des sources, bains et lieux de soins, espaces d'incubation, autels oraculaires, repas rituels et autres activités pratiques et installations

archéologiquement reconnues, y compris les défixions en tant que magie appliquée à des temples et divinités précises comme *Mater Magna*. L'aspect matériel des cultes abordé dans ce chapitre fait ensuite l'objet d'un traitement systématique par M. J. Versluys et G. Woolf qui décrivent les offrandes, envisagées dès la protohistoire, aussi bien en céramique qu'en marbre ou qu'en plomb. Leur évolution matérielle est ainsi considérée comme un témoin des changements dans la pratique religieuse romaine entre Ribemont-sur-Ancre à l'Âge du fer aux trouvailles du *mithraeum* de Tirlemont. Est-ce un changement dans les usages ou plutôt une dimension historique différente et un culte importé ? Le neuvième chapitre, par G. Petridou et J. Rüpke à nouveau, traite des textes et de l'épigraphie. Les auteurs choisissent de mettre en évidence les calendriers – auxquels J. Rüpke a déjà consacré une étude intéressante *Kalender und Öffentlichkeit* (Berlin, 1995) –, les écrits en grande partie perdus, de l'époque républicaine, comme par exemple sur le droit des pontifes de Ser(vius) – et non Sergius comme indiqué dans le volume – Fabius Pictor, qui « légalisent » les connaissances et les prescriptions des différentes prêtrises, la loi d'Urso qui informe des règlementations coloniales ; ils évoquent aussi les grandes exégèses littéraires dont on rappellera qu'elles n'avaient nullement pour objectif d'imposer une foi, les ouvrages du IIe siècle de la première chrétienté et les martyrologes. On notera qu'aucune place n'est accordée à la documentation épigraphique proprement dite et aux importants apports qu'elle représente pour la pratique quotidienne et les catégories sociales. Plus original, le dernier sujet de R. Gordon qui traite des relations entre la religion et l'économie. L'auteur envisage le contexte économique qui a vu se développer les sanctuaires et les dépenses (200 av. n.è. – 300 de n.è.), le contexte social du développement de la « classe moyenne », le contrôle des finances publiques et aussi l'inadéquation d'une recherche qui tenterait de faire la part du public et du privé dans les dépenses : R. Gordon rappelle en effet que, lors des dédicaces publiques de monuments, les magistrats intervenaient souvent en supplément à titre personnel ; d'une manière générale d'ailleurs il est souvent difficile de déterminer quelle part du coût était à charge de la communauté et quelle était la véritable contribution de l'évergétisme. Enfin il envisage les revenus fixes ou aléatoires des sanctuaires, ainsi que les participations des associations. La question du « pèlerinage » pose difficulté car il impliquerait des visites privées dans les sanctuaires du territoire qui seraient à traiter dans le cadre des pratiques individuelles chères à certains. Faut-il les assimiler ou au contraire les distinguer des déplacements périodiques de population civique liés aux manifestations officielles du culte public des cités ? En tout cas, la question du poids économique des lieux de culte est intéressante, mériterait de plus amples développements et, *a contrario*, repose le problème débattu de la fin des sanctuaires dans la crise du IIIe siècle (à ce sujet voir *RBPH* 93 [2015], p. 122-127). Dans l'ensemble donc, plusieurs thèmes de ce volume posent problèmes, appellent la critique et demandent réflexion. Un triple index clôture l'ouvrage dont le prix dissuadera plus d'un amateur. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Giovanni TURELLI, *Fetialis religio*. Turin, G. Giappichelli, 2020. 1 vol. broché, XI-120 p. (COLLANA DEL DIPARTIMENTO DI GIURISPRUDENZA UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI BRESCIA). Prix : 18 €. ISBN 978-8892137035.

équilibre de « l'inaccessible accessibilité » avec lequel il doit jouer afin de conserver son charisme de *primus inter pares*. F. Hurlet, quant à lui, s'intéresse aux enjeux politiques, tant pour l'aristocratie que pour la plèbe, de l'absence du prince de l'*Vrbs* et constate le manque d'un modèle à suivre en matière d'itinérance impériale (le long séjour de Tibère à Capri fournit cependant un remarquable contre-exemple). Les réactions du prince lors de spectacles font l'objet de l'article de S. Forichon, qui souligne qu'un bon prince doit faire preuve de *civilitas* et de *moderatio* en assistant publiquement et avec intérêt aux jeux, sans toutefois se donner en spectacle, en répondant favorablement aux demandes des spectateurs et en sanctionnant adéquatement les excès, sans tomber dans la cruauté. En se basant sur l'analyse de trois figures impériales (Auguste, Tibère et Néron), S.H. Rutledge apporte sa contribution à la recherche sur la nécessité pour le prince de s'attirer les faveurs de la plèbe lors de ses conflits avec le Sénat, qui ne sont pas sans rappeler l'opposition tardo-républicaine entre les *optimates* et les *populares*. Y. Le Bohec évalue les rapports entre le prince et l'armée, le premier s'assurant la loyauté de la seconde par des honneurs, le culte impérial, des discours, des avantages pécuniaires et juridiques, mais aussi des sanctions. Véritable force politique, l'armée se révoltera toutefois si le prince se montre indigne de son commandement. L'exemplarité des femmes de la famille d'Auguste, qu'il présente comme les archétypes de la matrone romaine dans son projet de restauration des anciennes valeurs aristocratiques, est étudié par F. Rohr Vio. N. Barrandon se penche sur les modalités de l'*adulatio principis* sous Tibère selon le récit de Tacite : après avoir éclairci les fondements de cette pratique, elle précise le contenu, la nature et les auteurs des *adulationes*, les réactions du prince et présente un tableau analytique détaillé. Pour terminer, H. Fernoux clarifie le rôle des cités grecques et de leurs notables dans l'élaboration de l'image du prince comme bienfaiteur, protecteur, dévot et garant des institutions locales. Une matière aussi vaste que celle étudiée ne peut toutefois être entièrement couverte dans un seul volume et l'éditeur lui-même admet dans son introduction que la réflexion mérite d'être prolongée. Alors que le titre annonce une étude jusqu'à Constantin, l'ouvrage explore davantage le Haut-Empire en manquant d'égale considération pour le Bas-Empire, qui n'est l'objet – total ou partiel – que d'une poignée d'articles : en cela se démarquent les contributions de V. Puech, A. Molinier Arbo et G. Zecchini. Toutefois, outre la multiplicité des sujets étudiés et la diversité des sources invoquées, il faut souligner la place accordée à des groupes parfois oubliés des travaux de recherche : la plèbe, les professeurs, les femmes, l'armée et les cités provinciales. En définitive, à travers les trois dimensions explorées, les travaux présentés permettent de comprendre la complexité de l'essence même du Principat et de ses enjeux et de déconstruire la vision traditionnelle manichéiste de l'empereur.

Sarah VANDENDRIESSCHE

Catherine WOLFF et Patrice FAURE (Éds), *Corps du chef et gardes du corps dans l'armée romaine. Actes du septième Congrès de Lyon (25-27 octobre 2018).* Lyon, CEROR – Paris, De Boccard, 2020. 1 vol. broché, 17 x 26,5 cm, 816 p., ill., tableaux. (COLLECTION ÉTUDES ET RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 53). Prix : 70 €. ISBN 978-2-36442-092-2.

Les Colloques de Lyon sur l'armée romaine ne doivent plus être présentés. Initiés par Yann Le Bohec, ils parcourent régulièrement tous les aspects de la recherche, de la hiérarchie (1994) aux cultes (2006), des légions (1998) aux auxiliaires (2014), en passant par le métier de soldat (2010) et l'Antiquité tardive (2002), sans oublier le tout premier hors-série traitant des militaires romains en Gaule civile (1991). Dans un premier temps associée aux travaux, Catherine Wolff a pris la relève de l'édition, aujourd'hui rejointe par Patrice Faure dont on ne pourrait manquer l'étude des centurions légionnaires de l'époque sévérienne (*L'aigle et le cep*, Bordeaux, 2013). Généralement pensés dans la perspective de produire des résultats qui puissent offrir à la communauté scientifique (et non seulement aux spécialistes) un outil de travail et de réflexion utile et le plus complet possible, ces colloques constituent un apport substantiel à la recherche historique du monde romain, dans un secteur essentiel à la compréhension du fonctionnement d'un État très militarisé et très impérialiste, qui a inondé le monde de ses soldats pendant une très longue période. Les actes qui en sont issus sont tous devenus des piliers de la bibliographie. Le titre, peut-être un peu surprenant, de la dernière livraison s'explique par un regard porté non seulement sur les différentes troupes chargées de la garde des commandants, de la Royauté au Bas-Empire, mais aussi aux corps proprement dits, celui du chef, dont il faut préserver l'intégrité, mais aussi celui du soldat, censé le protéger. Autre caractéristique particulièrement intéressante, le fait que le colloque et ses actes abordent le sujet sur la longue durée, permet au volume de regrouper dans un même livre « des études qui restent certes inscrites dans une périodisation précise, mais qui offrent *in fine* un panorama chronologique couvrant plus de mille ans d'histoire de la garde des corps et de ses acteurs ». Également à souligner, la complémentarité des articles qui présentent à la fois *aggiornamento* des grands classiques du sujet (Durry et Passerini pour les cohortes prétoriennes, Speidel pour les *equites singulares* et Bellen pour les *corporis custodes* germains, pour ne citer que les plus complets et les plus connus), et horizons nouveaux, notamment ouverts par des découvertes épigraphiques significatives, à Rome même, ou dans les provinces. En particulier en matière de diplômes militaires. Les grandes lignes qui traversent les études peuvent être relevées : polyvalence des militaires (les gardes ne furent jamais limités dans leur activité de garde mais généralement impliqués aussi dans le maintien de l'ordre) ; problématique du recrutement et du statut juridique des gardes, avec des troupes de citoyens romains (comme les prétoriens) et des unités de pérégrins (*Germani* et *equites*), italiens ou provinciaux ; qualification de « troupes d'élite » dotées de privilèges, aptes à donner un relief particulier aux soldats, et ses critères de reconnaissance, dont la proximité des chefs, en particulier des empereurs : « la présence des gardes participait du cérémonial du pouvoir et de l'expression de la puissance des personnes protégées ». Dans cette perspective, l'examen de ces unités et le vocabulaire qui les entoure, le discours des historiens romains, permettent de s'interroger sur le type de régime qui les utilisait. L'institution des cohortes prétoriennes par Auguste est à cet égard, et à juste titre, généralement considérée comme l'un des signes évidents de la mise en place d'un pouvoir de type personnel et monarchique. Parcourons rapidement le volume, afin de faire apparaître les temps forts et les signatures. Le premier chapitre, intitulé « corps et gardes, des origines aux *imperatores* », s'ouvre logiquement sur un aperçu de ce que l'on peut connaître de l'époque royale (A. Cherici), suivi d'une étude originale sur « le corps du chef de guerre à l'époque républicaine » par M. Engerbeaud,

qui envisage notamment la question du sacrifice du chef et celui des dépouilles, ce qui révèle l'importance symbolique que les Anciens accordaient à la corporalité du chef. Fr. Cadiou se préoccupe des gardes montées de la République avec l'apparition de la formule *cohortes praetoriae* chez Cicéron, César ou Salluste, et leur définition ; l'auteur à la suite d'un examen précis des textes conclut plutôt, et à la différence de certains de ses prédécesseurs, à une troupe d'élite choisie personnellement par le général comme « troupe de choc » plutôt que comme garde personnelle. Le deuxième chapitre porte sur les corps, de l'empereur et du garde. W. Havener s'intéresse au « corps militaire » de l'empereur, autrement dit à la manière dont le corps de l'empereur était utilisé comme un instrument de reconnaissance du rôle particulier qui lui était attribué par toutes les composantes de la société. En complément, B. Lefebvre s'attache aux représentations des corps des gardes sous le Haut Empire et à la manière dont ils « font corps » avec leur chef d'une manière symbolique qui dépasse la simple défense physique. Ouvrant le chapitre 3, empereurs et préfets, P. Le Roux montre combien les tâches des prétoriens étaient multiples, service de l'ordre, défense de l'armée, maintien de la paix, et que la notion de « garde impériale » qui leur est généralement attribuée est restrictive et ne correspond pas au vocabulaire de l'époque. Toujours à propos des prétoriens, B. Rossignol passe au niveau du commandement et analyse les compétences militaires des préfets du prétoire, avec une liste référencée d'Auguste à Philippe. Retour aux soldats du prétoire dans le chapitre 4, avec D. Redaelli qui examine en synthèse leurs fonctions, leur rôle politique et leur recrutement, notamment d'après une documentation nouvelle. G. Crimi reste dans le même thème et propose un *aggiornamento* des ouvrages classiques déjà cités, Durry et Passerini, en soulignant les nouveautés de la recherche récente. Poursuivant ses recherches sur la pratique religieuse dans les camps (voir *AC* 86 [2017], p. 456-458), Chr. Schmidt Heidenreich décrit celle des *castra praetoria* dans la mesure du possible, car il doit se contenter d'une documentation partielle : toute la question de l'insertion des soldats dans le paysage religieux de Rome reste à préciser. Le chapitre 5 « autour de la garde » traite des autres corps de troupes affectés plus ou moins directement aussi à des fonctions de garde : les *speculatores* et les *statores* (Y. Le Bohec). Au chapitre 6, on passe aux cavaliers : d'abord les *Germani* d'époque julio-claudienne (K. Geluk et G. L. Gregori) à propos desquels ils reprennent les questions *ab ovo* (avec un dossier de sources), traitant avec beaucoup (trop) de prudence les avancées de Bellen. Ensuite viennent les *equites singulares*, dont les synthèses de Speidel sont peu modifiées par quelques éléments nouveaux, et pour lesquels C. Wolff dresse une brève mise au point. De Rome, le chapitre 7 nous transporte dans les provinces. R. Haensch poursuit en quelque sorte l'article précédent en s'intéressant aux *singulares* des gouverneurs, également traités par M. P. Speidel, et envisage uniquement les nouveautés depuis 1978. En particulier, une tombe monumentale à pilier d'un vétéran de Rhétie, *eques singularis* qui était aussi *negotiator artis vestiariae*, offre un témoignage intéressant sur la position sociale de cet *officialis* (*AE* 2015, 1031). Mais la désignation de sa troupe en tant que *numerus* montre aussi que même une province prétorienne avec une seule légion comptait deux *numeri*, un d'*equites singulares* et un de *pedites singulares*, ce qui avait été supposé mais contesté. L'auteur s'intéresse aussi aux fonctions de ces soldats sélectionnés et à leur nombre ; il revient sur une tablette de *Vindolanda* (*TV* 154) dans laquelle on voit

c. 50 *pedites singulares* issus d'une seule cohorte de Tongres, ce qui montre l'importance du contingent de *singulares* d'une province consulaire. Dans la foulée, Fr. Bérard étudie les gardes du corps des officiers, de Rome et des provinces, pour constater une faible documentation, y compris pour les garnisons de l'*Vrbs*. Il relève des *secutores* pour les tribuns des vigiles, des *singulares* pour ceux des prétoriens et peut-être des troupes auxiliaires, et des *statores* auprès des légats de légion. Les *singulares* de Lambèse font ensuite l'objet de l'article d'A. Groslambert. Le chapitre 8 consacré aux dossiers documentaires s'ouvre par une étude très importante de D. Dana sur les corps de garde dans les diplômes militaires. Le développement considérable de cette documentation au cours de ces dernières années avait rendu nécessaire la reprise complète du sujet. Un catalogue raisonné des c. 190 diplômes exploités complète le travail et donne accès aux sources, qui concernent à la fois à Rome les *equites singulares* et les soldats des cohortes urbaines et prétoriennes : examen du formulaire et son évolution, privilèges octroyés, routine militaire et recrutements. F. Beutler édite ensuite une nouvelle épitaphe de *Carnuntum* datant de 171 (*AE* 2017, 1152) portant le nom de deux prétoriens (ici corrigés) connus par un *laterculus* de Rome (*CIL* VI 32522) ; elle date de la campagne de Marc Aurèle contre les Marcomans et les Quades où il séjourna à *Carnuntum*. L'autre intérêt est la qualification du dédicant en tant que *heres fiduciarius*, ce qui signifie qu'il était chargé d'un fidéicommis pour la succession et donc obligé de remettre les biens hérités à une autre personne sous certaines conditions. La contribution suivante est archéologique : elle décrit une caserne du IIe siècle découverte sur les pentes du Caelius (S. Morretta et R. Rea). Ont été mis au jour des logements de soldats, la *domus* du commandant, le jardin et l'édifice de service mais on ne peut actuellement préciser leur affectation. Le chapitre 9 « sur la route » rappelle qu'il y avait lieu de garder les chefs également dans leurs voyages. L'article de P. Cosme montre que, si les escortes de l'époque républicaine sont moins bien connues, le *comitatus* d'un empereur (ou d'un gouverneur de province) était davantage qu'un simple accompagnement militaire, plutôt un cortège, lequel pouvait aussi encadrer le voyage des épouses ou mères de prince. Elles pouvaient être pérennes à l'image du pouvoir de ceux qu'elles accompagnaient et former la matrice de véritables factions. Prenant l'exemple d'un événement historique, M. A. Speidel analyse l'assassinat de Caracalla, le 8 avril 217, et remarque que l'Histoire Auguste emploie pour définir sa garde le terme de *protectores* qui deviendra ultérieurement un titre officiel pour les gardes de l'escorte. Toujours dans le cadre du *sacer comitatus*, M. Petitjean analyse les unités de garde de la période 193-312 pendant les expéditions militaires. Il montre que les prétoriens et les *equites singulares* ne sont pas en déclin mais réorganisés pendant cette période avant leur remplacement sous Constantin : on parle alors de *vexillationes equitum* qui forment le noyau armé et permanent de ces corps expéditionnaires et constituent une puissante réserve tactique lors des batailles rangées. Le chapitre 10 nous transporte dans l'Empire tardif. J. M. Carrié envisage les recompositions de la garde au IVe siècle, M. Emion les *protectores Augusti* dont nous avons vu les prémices sous Caracalla (ou à propos de Caracalla), S. Janniard les *scholes* palatines et leur place dans les structures militaires palatiales tardives, G. Sartor, les fédérés comme gardes du corps du chef (empereur, officiers, chefs fédérés) du IIIe au VIe siècle – une quasi-monographie, p. 522-625 – avant de brèves observations méthodologiques de P. Le Roux. Un ouvrage passionnant,

un tableau militaire des plus utile, une somme qui trouvera une place privilégiée dans les bibliothèques, dans de nombreuses spécialités.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Patrick LE ROUX, *L'Empire romain. Histoire et modèles. Scripta varia* III. Édition présentée par Yvan MALIGORNE avec la participation de Sabine ARMANI et Nicolas MATHIEU. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022. 1 vol. broché, 16,5 x 23,5 cm, 666 p., ill. (HISTOIRE). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7535-8207-1.

La production scientifique de Patrick Le Roux est considérable. Après deux premiers volumes consacrés principalement l'un à la Péninsule ibérique et l'autre à l'armée romaine, ses élèves et collègues ont décidé de dédier à son œuvre un troisième tome de *Scripta varia*, traitant de tous ces aspects réunis et ce depuis 2011. La conception en est identique, avec une recomposition complète uniformisée, des index, une bibliographie générale et une bibliographie de l'auteur. Malgré leur date récente, la plupart des articles sont dotés d'un postscriptum où P. Le Roux met à jour ses informations et ses opinions, ce qui constitue toujours un plus offert par ce type de collection. Les contributions sont regroupées selon plusieurs thèmes : le premier traite des concepts et définitions des empires antiques, et de l'Empire romain en particulier, selon une analyse historiographique ; dans la foulée, l'auteur se concentre sur les apports de Pline l'Ancien à la matière, puis aux relations que l'on peut soutenir entre les provinces et les nations modernes, pour s'attarder sur les provinces hispaniques et sur la péninsule armoricaine que l'archéologie a permis de sortir de l'isolement où on la plaçait naguère dans la vaste problématique de la « romanisation ». La deuxième partie, dont le titre n'est pas très explicite (Temps et temporalités), reprend une série de questions générales qui sous-tendent nombre de problèmes précis, à savoir notamment le droit latin, la conception impériale de la guerre et l'accession au pouvoir des empereurs, appliquée à Trajan et Hadrien. La troisième section comprend les études traitant de cités ou de monuments précis, en Hispanie (*Segobriga* et *Baelo*), puis à des thèmes municipaux de grande implication historique, sénateurs locaux, magistrats locaux, fonctionnement de l'*ordo decurionum* : une synthèse bienvenue sur un thème important et parfois difficile à cerner des institutions des cités ; la quatrième est entièrement consacrée aux territoires et peuples des Hispanies et Lusitanie où revient aussi la question discutée de l'« *Interpretatio Romana* » au sens non pas religieux que l'on attendrait, mais plus général de la « romanisation », un thème récurrent dans la pensée de l'auteur. Une série d'études plus dispersées, souvent d'importance épigraphique, constitue la cinquième partie. On se réjouira de trouver réunies des publications souvent parues dans des contextes peu diffusés, dont l'accessibilité et l'intérêt sont servis par des index précis et des compléments. On n'oubliera toutefois pas, à propos de débats complexes, l'aspect parfois tranché ou polémique des positions défendues par P. Le Roux : ce parti pris éditorial invite les lecteurs à élargir leur information, à confronter les idées, dans une démarche critique qui ne manquera pas de faire apparaître tout l'intérêt des différents travaux de l'auteur.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

précisément la séquence de l'occupation et de l'utilisation des tombes du MM IB au MR IIIA2. Une telle démarche est encore trop rare et de nombreux sites funéraires demeurent sous-investigués (fouilles anciennes, peu ou pas publiées, sélection du mobilier drastique, matériel ostéologique ignoré), ce qui rend impossible la reconstruction d'une chronologie détaillée et encore moins l'identification et la comparaison de pratiques funéraires locales et régionales. Cet ouvrage constitue donc une première étape significative dans la connaissance de la sphère funéraire en Messara, essentielle à une compréhension plus globale de la société minoenne. Enfin, tant l'organisation des catalogues par contextes, par *wares* et par formes que l'abondante documentation graphique et photographique triée par phases chronologiques et par types morphologiques rendent la consultation claire et aisée. Les comparaisons en termes de production (recettes de pâtes, technologies) et consommation (préférences morpho-stylistiques attestant de diverses pratiques et rituels) sont très justement mises en perspectives avec Phaistos par Caloi et Girella, dans une présentation de la poterie cohérente avec leurs études les plus récentes sur ce dernier site et en accord avec les dernières révisions de la chronologie proposée en son temps par Lévi. Malgré la rédaction en italien d'une large partie de l'ouvrage, la compréhension est facilitée par la présence de résumés très détaillés en grec et anglais, par la traduction de nombreux termes et l'abondance des illustrations. Roxane DUBOIS

Stéphanie AULSEBROOK, Katarzyna ŻEBROWSKA, Agata ULANOWSKA & Kazimierz LEWARTOWSKI (Eds.), *Sympozjum Egejskie: Papers in Aegean Archaeology 3*. Turnhout, Brepols, 2022. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 220 p., 18 ill. n/b, 46 ill. coul. (WARSAW STUDIES IN ARCHAEOLOGY, 3). Prix : 50 €. ISBN 978-2-503-59991-5.

Ce troisième volume des *Sympozjum Egejskie* témoigne une fois de plus de la richesse et de l'innovation dont fait preuve la nouvelle génération de chercheurs dans la compréhension des sociétés égéennes pré- et protohistoriques. Depuis 2013, ces séminaires, organisés sous les auspices de l'Université de Varsovie, permettent à des chercheurs en début de carrière de partager leurs travaux et d'entretenir le dialogue académique. Ce volume regroupe environ la moitié des communications présentées aux rencontres de juin 2018 et de juin 2019. S'il n'est pas évident de retracer le fil conducteur d'un symposium dont la force est précisément sa grande diversité, les éditeurs ont facilité la tâche du lecteur en organisant les actes au sein d'une frise thématique et géochronologique. Ainsi l'ouvrage s'ouvre par la contribution diachronique de Tomáš Alušík, « Epidemic, Infectious and Parasitic Diseases in Prehistoric Greece », qui recense les marqueurs archéologiques des pathologies humaines identifiées en Grèce préhistorique, excellent rappel de l'importance des conditions sanitaires dans l'appréciation de la vie sociale du passé. La frise chronologique débute par un article de Vasiliki Eleni Dimitriou sur la métallurgie du Néolithique final : « Perforated Furnace Metallurgy in the Final Neolithic Aegean. New Archaeological Evidence from the Acropolis of Athens and Preliminary Observations from other Contemporary Sites » témoigne de la performance technique requise par cet artisanat et remonte l'origine de cette technologie jusqu'alors rattachée au Bronze Ancien. Dans « The "Emblems" on the Jugs in the Late Prepalatial Ayia Triada Necropolis and the Iconography of Seals.

A Comparative Analysis », Chiara de Gregorio documente une production céramique décorée propre à la région de Phaistos (les *brocchette a pelte*) et datée du pré-palatial tardif ; elle suggère d'y voir un répertoire iconographique commun à différents groupes locaux plutôt qu'un signe élitique distinctif. Toujours dans la même région, mais apparus légèrement plus tard, c'est au tour des « Birdcage Vases (Vasi a Gabietta) from Protopalatial Phaistos (Crete) in Context » d'être analysés par Valeria Taglieri et de se voir attribués une fonction de vaisselle de fête spécialisée. Plusieurs contributions diachroniques entrecoupent ensuite la frise chronologique. La première résulte d'une collaboration entre Giulia Muti et Giulia Albertazzi : « At the Roots of Production. The Kouris Valley (Cyprus) as a Bonze Age "Textile Environment" (c. 2200-1400 BCE) » propose un abrégé holistique visant à reconstruire l'agencement des différents paramètres analytiques et acteurs gravitant autour de l'artisanat textile. Cette fresque archéo-environnementale cède la place à un bel exemple de chaîne opératoire présenté par Sarah Georgel-Debedde : « Building a Minoan Larnax – Techniques and Gestures » recourt à des analyses macroscopiques et microscopiques pour reconstituer les étapes menant à la réalisation de ces fameux sarcophages minoens en terre cuite, suggérant *in fine* l'implication de plusieurs ateliers dans les différentes étapes du façonnage. Dans « Problematising Peak Sanctuaries. Should Differences Make a Difference? », Jan Sienkiewicz remet en question l'uniformité apparente des sanctuaires de sommet et souligne l'existence de spécificités régionales bien visibles, particulièrement dans la typologie des figurines qui leur sont associées. Dans « Forging Ahead or Foiled Again? A New Direction for Cross-Craft Analysis with Case Studies from Late Bronze Age Metalworking in the Aegean », Stephanie Aulsebrook choisit pour sa part d'adapter la méthodologie du *cross-craft analysis,* largement répandue dans l'étude de l'interaction entre les artisanats, à l'analyse d'un artisanat unique. Grâce à des études de cas portant sur la production de coupes et feuilles en métal en Égée à l'Âge du Bronze, elle promeut l'approche de l'*intra-cross-craft* comme méthode permettant d'interpréter les variations présentes dans la production d'un même artisanat. Sofia Antonello revient quant à elle sur les relations entre l'iconographie des céramiques mycéniennes dites *pictorial style* et celle des fresques murales de la même époque : « Mycenaean Pictorial Style Pottery and Wall Paintings – Two Distinct Art Forms » rejette l'idée d'un répertoire commun et souligne l'existence de deux formes d'art bien distinctes possédant ses propres codes chacune. Dans « Practices for Averting Evil and the Notion of Ritual Protection in Mycenaean Cult Performance », Christina Aamodt tente de lever le voile qui pèse toujours sur les pratiques mycéniennes apotropaïques en se basant notamment sur l'iconographie des sceaux et des figurines ; elle conclut que la civilisation mycénienne ne connaît pas de tradition iconographique apotropaïque clairement établie, à l'exception d'une série de figurines en terre cuite appelées « idoles de Mycènes » qu'elle interprète comme une application du grotesque apotropaïque bien visible aux époques grecques postérieures. « Reassessing a Peripheral Geopolitical Vacuum. The Case for a Mycenaean Palace-State in the Spercheios Valley Region » co-écrite par Christofilis Maggidis, Efi Karantzali et Adrianos Psychas est une communication du *Mycenaean Spercheios-valley Archaeological Project* (2018-2022) ; conçue comme interdisciplinaire, la prospection de cette vallée avait pour objectif de démystifier l'occupation apparemment limitée qui ressortait de la cartographie des seuls sites archéologiques mycéniens fouillés. « All's Well that Ends Well. An In-Depth Look at

how Objects Entered Aegean Late Bronze Age Wells » vise de son côté à éclairer les modalités de disposition d'un groupe de plus de cent objets en bronze retrouvés dans un puits à Orchomène en Béotie, en leur comparant les puits de six autres sites plus ou moins contemporains ; concluant à une absence d'offrande d'objets métallurgiques dans les six études de cas, Stephanie Aulsebrook suggère que les bronzes d'Orchomène ont été déposés intentionnellement dans le but d'être récupérés plus tard. « Investigating the 'Peripheral' Mycenaean Community – Preliminary results of the Bioarchaeological Study of the LH III Kallithea-Rampantania Cemetery, Achea » présente les résultats préliminaires d'une étude bioarchéologique, en particulier ostéologique, de cinq tombes fouillées dans un cimetière Helladique Récent III en Achaïe. Maria Katsimicha, Ioanna Moutafi et Tina Jakob concluent à une conformité générale des données avec les traditions funéraires de la région tout en pointant quelques différences mineures, comme la présence d'une possible trépanation. Dans « Funerary Place in East Crete. The Case of the LM III Cemetery of Myrsini-Aspropilia, Siteia », Maria Psallida s'attelle à réinvestiguer les archives des fouilles de 1959 exécutées par Nicolas Platon ; le riche mobilier de ce cimetière semble indiquer une communauté rurale florissant tout au long du Minoen Récent III, particulièrement aux MR IIIB-C, ainsi qu'une conformité aux pratiques d'inhumation régionales. Dans l'avant-dernier article du recueil, Ulrike Berndt reprend le concept de mémoire culturelle et communicative afin de décortiquer la (dis)continuité du culte religieux entre la période mycénienne et les époques historiques. Pour ce faire, « Changes in Religious Ritual in Mycenaean Greece. Communicative Memory and the Postpalatial Period » livre un panorama diachronique de différents types d'objets retrouvés dans les sanctuaires de l'époque. Les actes se referment sur un questionnement qui transcende les questions interprétatives et documente le dialogue nécessaire entre la conservation des structures archéologiques et leur partage avec le public : dans « Between Heritage Preservation and Public Appreciation. Re-evaluating Reburial Strategies », Thérèse Claeys accorde ainsi une attention particulière à la pratique du remblayage post-fouilles et met en valeur différentes techniques de promotion culturelle en présentant leurs avantages et leurs inconvénients. Cette troisième édition des *Sympozjum Egejskie* aura donc une nouvelle fois prouvé que l'archéologie égéenne constitue un vivier de talents qui ne demandent qu'à s'exprimer. À noter qu'une version *Open Access* de ces articles est annoncée.

Killian REGNIER

Günther HÖLBL, *Aegyptiaca nella Sicilia greca di VIII-VI sec. a.C.* Roma, Giorgio Bretschneider, 2021. 1 vol. broché, 34 x 24 cm, XLVIII-186 p., 40 pl. dont 7 en couleurs, (MONUMENTI ANTICHI, 81, MISCELLANEA, 26). Prix : 145 €. ISBN 9788876893353.

Le terme polysémique *aegyptiaca* recouvre dans l'historiographie bien des réalités qui n'ont à vrai dire que peu de rapport entre elles. Dans le cas présent, il s'agit des petits objets de fabrication égyptienne ou d'imitation grecque ou orientale – que l'on qualifie alors d'égyptisants, un autre terme englobant des plus problématiques – qui se diffusent largement en Méditerranée à partir du début du I^er^ millénaire av. J.-C. et dont Günther Hölbl est l'un des plus fins connaisseurs. Cet imposant volume vient de fait compléter un programme éditorial initié dans les années 1970, visant à réunir et à

l'analyse prend une orientation interprétative dans laquelle on hésitera à suivre l'auteur, et qui consiste à exacerber l'antagonisme entre le mythe arcadien et le mythe troyen pour en tirer des conclusions pessimistes de type « néo-harvardien » sur l'écrasement de l'utopie arcadienne par le militarisme impérialiste ; il nous semble que faire de la nostalgie arcadienne l'alpha et l'oméga de la pensée de Virgile dans l'*Énéide* revient à frapper le poète d'une forme d'hémiplégie intellectuelle qui appauvrit singulièrement (voire fausse complètement) le message complexe et nuancé de cette épopée. Mais nonobstant ces divergences interprétatives que nous assumons, on peut dire que cette étude dans son ensemble, riche et stimulante, renouvelle l'approche du mythe arcadien et de l'œuvre de Virgile dans son ensemble ; son apport en ce qui concerne les *Bucoliques* en particulier est fondamental. François RIPOLL

Christopher CHINN, *Visualizing the Poetry of Statius. An Intertextual Approach*. Leiden-Boston, Brill, 2022. 1 vol. relié, 15,5 x 23,5 cm, XII-348 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 449). Prix : 119 € (+ taxes). ISBN 978-90-04-49885-3.

Issu d'une thèse soutenue en 2022 par Christopher Chinn, professeur associé à l'Université de Washington, et remaniée et enrichie depuis, cet ouvrage se présente comme une étude de la stratégie d'allusivité métalittéraire de Stace telle qu'on peut la dégager par l'examen de passages où prédomine la visualisation descriptive. L'ouvrage part d'une constatation, la mobilisation insistante du regard dans la poésie statienne, pour développer une réflexion originale au carrefour de deux problématiques : la « visualité » et l'*ecphrasis* (au sens large) d'une part, la réflexivité intertextuelle d'autre part. L'analyse entrecroise les théories anciennes de l'*ecphrasis* et de la vision et diverses approches théorétiques modernes (la « gaze theory », avec son inflexion « gender studies », les théories d'Elsner sur la visualité culturellement influencée, la thèse du « voyant-visible » de Merleau-Ponty), en s'attachant à combiner la prise en compte des facteurs essentialistes et historico-culturalistes du regard. Dans son déroulé, l'étude envisage successivement certains passages « visuels » de la *Thébaïde* (4 chapitres), puis de l'*Achilléide* (1 chapitre) et des *Silves* (4 chapitres) pour montrer comment le poète, à travers les variations auxquelles il se livre sur les thèmes de l'apparence et du regard, développe une réflexion critique sur ses intertextes attirant l'attention sur la spécificité de sa propre poétique. Les deux premiers chapitres sont consacrés au catalogue des troupes argiennes du chant IV de la *Thébaïde*. Le premier s'intéresse à l'intertextualité tragique du passage, en montrant comment Stace combine deux intertextes majeurs : d'une part, le passage des *Sept contre Thèbes* où Étéocle réinterprète à sa façon, dans un sens critique, les représentations figurant sur les boucliers des chefs argiens (Stace reprenant implicitement au compte du narrateur les lectures négatives auxquelles se livrait le personnage d'Eschyle), et d'autre part, la teichoscopie d'Antigone dans les *Suppliantes* d'Euripide : comme chez ce dernier, le regard féminin d'Argie (*female gaze*) propose une image des héros alternative à celles qu'ils veulent donner d'eux-mêmes. Cet effet de hiatus ironique entre le sens voulu et le sens final de l'emblème est donc une marque d'intertextualité tragique sur le mode réflexif. Le chapitre deux poursuit l'analyse du même passage sous l'angle de ses intertextes épiques, en l'occurrence le catalogue des vaisseaux au chant VI de l'*Iliade* et celui des

troupes italiennes au chant VII de l'*Énéide*. Le poète flavien combine en effet dans son catalogue un séquençage de type géographique issu d'Homère et une fragmentation en vignettes ecphrastiques inspirée de Virgile. Il greffe ainsi sur la base d'une périégèse péloponnésienne de type homérique (enrichie de notices alexandrines) des procédés de « focalisation déviante » d'ascendance virgilienne (par exemple, Parthénopée vu par le point de vue de sa mère Atalante qui déconstruit l'apparence guerrière que son fils veut donner de lui-même, ou encore les descriptions d'Hippomédon et de Capanée qui préfigurent leur propre mort). Le chapitre trois est centré sur les allusions à l'adultère d'Arès et d'Aphrodite qui a inspiré, à partir de l'archétype d'*Odyssée* VIII, la scène de Vénus et Vulcain au chant VIII de l'*Énéide* ainsi que divers passages de la *Thébaïde* (l'évocation du collier d'Harmonie, le discours de Vénus à Mars pour le pousser à intervenir contre Thèbes, l'*ecphrasis* du temple de Mars, et le Palais du Sommeil : l'auteur y examine l'imbrication des divers intertextes qui s'entrecroisent pour en dérouler les implications métanarratives (effets de complications chronologiques) et visuelles (une organisation du récit en vignettes ecphrastiques avec effets de focalisation déviante, métonymique de la *Thébaïde* dans son ensemble). Le quatrième chapitre revient sur le motif des boucliers, en l'occurrence ceux de Thésée et de Crénée ; il en ressort notamment l'idée que les échos intertextuels du bouclier du roi athénien, qui le rapprochent en particulier d'Étéocle, problématiseraient le rôle conclusif de son intervention. Vient ensuite une partie centrée sur le motif du rougissement (ou plutôt, des rougissements successifs) d'Achille dans l'*Achilléide* : Chr. Chinn y étudie l'ambivalence de ce motif, qui comporte à la fois des côtés féminisants et des côtés héroïques, dans ses rapports avec ses intertextes élégiaques et épiques (notamment le fameux rougissement de Lavinia dans l'*Énéide* VII) et son oscillation entre moralisme et érotisme. Viennent enfin quatre chapitres où l'auteur s'intéresse aux principales *ecphraseis* des *Silves* de Stace. L'étude de la *Silve* I, 1 (la statue de Domitien) met en évidence l'interaction entre épopée et épigramme ; combinant la visualité de l'*ecphrasis* épique et la topique rhétorique de l'épigramme, la *Silve* y développe des suggestions historico-politiques tendant à la mise en évidence de l'aspect formidable du Pouvoir de l'Empire. Le chapitre 7 prend pour objet la *Silve* IV, 6 sur la statue d'Hercule de Novius Vindex dans ses rapports allusifs avec les *Satires* d'Horace. Le chapitre 8 est centré sur les descriptions de villas des *Silves* I, 3 et II, 2 : l'idée directrice est que Stace, dans son souci de répondre au discours moraliste anti-luxe (horatien notamment) pour réhabiliter les luxueuses villas de ses amis, exploite et manipule les allusions intertextuelles à ce discours de façon à effacer le *distinguo* entre naturel et artificiel, et à réconcilier l'art et la nature. Le chapitre 9 enfin, centré sur les bains de Claudius Etruscus (*Silv*., I, 5) et sur le jardin d'Atedius Melior (*Silv*., II, 3) mobilise, au gré de l'analyse intertextuelle, à la fois les notions de *male gaze* procédant des *gender studies* (objectivisation d'un regard de désir érotisé), de « voyant-visible » à partir d'Horace (motif de l'expert en choses de l'amour qui se met en scène observant le jeune couple d'amants), ainsi que le motif ovidien du *locus amoenus* potentiellement dangereux pour le neutraliser. La conclusion envisage la postérité des procédés de visualité métalittéraire de Stace chez quelques poètes de l'Antiquité tardive (Dracontius, Claudien, Ausone). Dans l'ensemble, l'auteur manifeste une connaissance et une appréhension très fines des textes et de leurs modèles, ainsi qu'une remarquable assimilation de la bibliographie récente sur laquelle il prend généralement appui (en particulier les travaux de

Ph. Hardie) pour aller plus loin dans l'approfondissement interprétatif. Il arrive parfois que le lecteur peine un peu à le suivre dans les méandres d'analyses d'une subtilité extrême, mais il est aussi des chapitres lumineux qui emportent la conviction et l'adhésion enthousiastes : je pense notamment aux deux premiers chapitres sur la *Thébaïde*, ainsi qu'au chapitre 8 sur les *Silves*. Un ouvrage particulièrement suggestif et stimulant par conséquent, qui appelle l'admiration intellectuelle et l'émulation méthodologique.

François RIPOLL

Jean-Yves GUILLAUMIN, *Les Arpenteurs romains.* Tome IV. *Agennius Urbicus. Marcus Junius Nypsius*. Texte établi et traduit par J.-Y. G. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol. broché, 12 x 19 cm, 281 p. en partie doubles, 6 fig. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 431). Prix : 53 €. ISBN 978-2-251-01491-3.

Inlassable éditeur et commentateur des *Arpenteurs romains*, Jean-Yves Guillaumin nous propose un quatrième volume dans la *Collection des Universités de France*. Après Hygin le Gromatique et Frontin (2005), Hygin et Siculus Flaccus (2010), le commentaire anonyme sur Frontin (2014), voici deux nouveaux arpenteurs, intéressants et peu connus, Agennius Urbicus, juriste érudit à l'esprit classificateur, sans doute d'époque tardive, et Marcus Iunius Nypsius, plutôt géomètre de terrain. L'éditeur choisit de voir dans Agennius un érudit auteur du commentaire dans son état final et non le personnage auteur d'un texte de l'époque flavienne qui pourrait éventuellement être Frontin. Agennius est un anthroponyme celtique connu sous la forme équivalente d'Adgennius et Adgennus. Il faut noter que l'on connaît un Adginnius, fils d'Urbicus, Séquane, sur une inscription de Lyon. Quant au personnage, on peut penser, à la lecture de son ouvrage, qu'il est érudit, possède des compétences en philosophie, rhétorique, sciences, mathématiques, et possède un talent original de classificateur méthodique. Il est bon juriste, sensible aux problèmes de droit posés par les controverses et désireux de faire connaître les bonnes solutions, lorsqu'il est sollicité comme *arbiter* ou *iudex*. Jean-Yves Guillaumin souligne les originalités du traité, qui « se distingue par l'affectation à chaque controverse d'un *status* particulier, par la définition des *effectus* des controverses, par l'étude des *transcendentiae* qui peuvent s'opérer des uns aux autres ». Au sommet des controverses, la position des bornes à laquelle Agennius accorde un état préliminaire (*anticipalis*), conférant un état *initialis* à la controverse sur l'alignement. Utilisant un vocabulaire précis voire original, le gromatique forge concepts et créations lexicales dans une perspective rhétorique qui suscite un commentaire approprié et approfondi. Face aux difficultés de compréhension, le commentaire de l'éditeur est plus que bienvenu. Il est abondant, justifié et démontre une compétence à nulle autre pareille, avec 76 pages de notes pour 36 pages de texte latin. On n'est pas mieux renseigné sur Marcus Iunius Nypsius, mais sa thématique principale, la *varatio*, qui résume son œuvre, est intéressante par son approche technique d'un domaine particulier de l'arpentage, la construction d'une grille cadastrale « en diagonale » ou « en oblique », par exemple pour une création originale par rapport à une voie préexistante, soit pour un nouveau cadastre qui peut se superposer à un plus ancien. Il y est beaucoup question d'hypoténuses et de diagonales de rectangles. *Varare*, *varatio* relèvent du vocabulaire technique de la cadastration, même s'il n'en est pas question dans les

Franck COLLIN, *L'invention de l'Arcadie. Virgile et la naissance d'un mythe*. Paris, Honoré Champion, 2021. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 852 p. (BABELIANA, 21). Prix : 90 €. ISBN 978-2-7453-5732-8.

Ce volumineux ouvrage est la version remaniée (et bibliographiquement réactualisée) d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne en 2005. L'auteur y reprend à nouveaux frais la question des origines du mythe virgilien de l'Arcadie, par ailleurs étudiée dans une perspective un peu différente dans l'ouvrage de J. Fabre-Serris *Rome, l'Arcadie et la mer des Argonautes* (2008), et constitue sans nul doute la synthèse la plus complète à ce jour sur le sujet. L'auteur y défend la thèse selon laquelle Virgile (plutôt que Théocrite en amont ou Sannazar en aval) est véritable l'« inventeur » du mythe de l'Arcadie, au sens d'un lieu utopique où se cristallisent un ensemble de valeurs et de motifs qui lui donnent une unité à la fois littéraire, intellectuelle, affective et axiologique (ce que l'auteur appelle « Arcadicité »). L'enjeu de l'ouvrage est donc de reconstituer avec rigueur, précision et sensibilité la genèse et les traits constitutifs de cette Arcadie virgilienne, avec ses origines péloponnésiennes, ses antécédents hellénistiques, son ancrage cisalpin, son rapport fondamental d'harmonie et de résonance poétiques avec la nature (suivant la perspective de l'écopoéticité dont se réclame F. Collin), son imagination auditive, ses marqueurs thématiques, ses implications génériques et métalittéraires. Adoptant une perspective définitionnelle large et compréhensive (à tous les sens du terme), F. Collin invite fermement à dépasser les approches restrictives et hypercriticistes qui limitent le thème de l'Arcadie chez Virgile aux seules occurrences de toponymes proprement arcadiens pour montrer comment ce mythe parcourt l'ensemble de l'œuvre du poète, c'est-à-dire non seulement les *Bucoliques* (y compris celles qui ne font pas explicitement référence à l'Arcadie) mais aussi le *Culex*, les *Géorgiques* et l'*Énéide* ; une lecture « panarcadienne » de l'œuvre de Virgile en quelque sorte, qui s'attache à faire ressortir des traits fondamentaux de la sensibilité du poète. Une étude qui s'inscrit notamment dans la filiation des travaux de J. Bayet sur l'Arcadisme romain et de M. Desport sur l'incantation virgilienne, mais dialogue avec les travaux plus récents qu'il discute au cas par cas sans se laisser envahir par les références bibliographiques ; la riche bibliographie finale (83 pages) témoigne du reste de la qualité de l'information de l'auteur, même si quelques absences surprennent un peu (l'article de J. Beaujeu sur la 4^{e} *Buc*., celui de P. Veyne sur les 1re et 9^{e} *Buc*., celui de S. Papaioannou sur Évandre). L'ouvrage est divisé en quatre parties de longueur inégale. La première, à caractère synthétique et diachronique, s'attache à préciser les antécédents littéraires et le contexte historico-intellectuel qui ont présidé à l'émergence de l'Arcadie virgilienne. Après un chapitre de mise au point sur la controverse qui entoure l'« invention » virgilienne (ou pas) de l'utopie arcadienne, l'auteur se penche sur le « premier cercle » littéraire (au sens chronologique) qui a favorisé l'éclosion du mythe : celui des poètes néotériques fréquentés par Virgile en Campanie dans sa période épicurienne : un Épicurisme dont F. Collin souligne l'empreinte profonde sur l'Arcadisme virgilien, nonobstant le « réenchantement » mythologique du monde, fort peu orthodoxe d'un point de vue épicurien, que le poète introduira dans son Arcadie. Un troisième chapitre propose une intéressante mise au point sur l'imbrication de l'Épicurisme, du Césarisme et de l'Arcadisme, et attire l'attention sur le lien entre le mythe arcadien de Pan *Lykaios* et la cérémonie de pseudo-investiture royale de César

aux Lupercales de 44, pour mettre en avant l'idée d'un « Arcadisme césarien ». Un quatrième chapitre aborde le « second cercle » arcadien, celui des poètes cisalpins dans le cadre duquel ont été composées les *Bucoliques*, avant un chapitre final qui dégage de façon dense et synthétique les éléments caractéristiques de l'utopie poétique arcadienne de Virgile ; on retient notamment l'idée que « l'Arcadie est… la traduction poétique d'un lieu paradoxal, d'une tension entre l'ici et le rêve, entre l'actuel et le primitif, entre le récit et le chant, synthèse utopique dans la mesure où son univers dépeint sous nos yeux le présent comme une promesse de vie meilleure en nous invitant à le regarder autrement, à reconsidérer sa richesse simple » (p. 175). Les trois parties suivantes abordent l'œuvre de Virgile de façon diachronique. La deuxième, la plus longue évidemment, est centrée sur les *Bucoliques*, que l'auteur, après un chapitre introductif consacré aux intertextes directs et indirects (Théocrite, Philétas, Lucrèce…) étudie en quatre « blocs » : 1-3, 4-6, 7-9, et 10. Tout cet ensemble, qui est incontestablement le cœur de la thèse, étudie, avec notamment des études stylistiques très fines et précises, les variations sur le mythe arcadien à travers toutes les églogues (en vertu du principe selon lequel l'Arcadie est toujours là même quand on ne la voit pas explicitement). On retient notamment de ces analyses (notamment celle de *Buc*. 2) une relativisation opportune du clivage un peu trop radical que perçoivent certains critiques entre Bucolique et élégie (p. 232 sq.) : l'auteur montre bien qu'une certaine forme d'expression de la souffrance amoureuse fait aussi partie de l'univers bucolique ; de très bonnes remarques aussi sur les différences entre Théocrite et Virgile (p. 241-43) et entre Lucrèce et Virgile (p. 253-54), qui font clairement ressortir l'originalité de l'Arcadisme bucolique. Quelques nuances ou précisions pourraient être apportées dans l'analyse de la 4e *Buc* : il n'est pas exact, quoi qu'on en ait dit, que c'est le *puer* lui-même qui « transformera le monde en y ramenant l'âge d'or » (p. 320) et il semble que la spécificité de l'âge intermédiaire des Héros, certes inférieur à l'âge d'or de la paix universelle, mais néanmoins préférable, avec ses expéditions étrangères, à l'âge de fer des guerres civiles, est un peu sous-estimée. Mais on retiendra tout de même, de cette riche série d'analyses, sa brillante conclusion synthétique sur la panodie et l'« hypotypose utopisante » (p. 471-487). La troisième partie poursuit la quête de l'esprit arcadien à travers les *Géorgiques*. L'auteur y souligne notamment tout ce qui distingue l'utopie arcadienne de l'âge d'or hésiodique ; mais peut-être faudrait-il préciser qu'Hésiode lui-même tendait à combler une partie du hiatus dans son évocation de la Cité des Justes (*Trav*., 225-237), dans laquelle on peut voir une première ébauche d'utopie inscrite dans le monde actuel. Un long développement est consacré au chant IV et à la figure d'Aristée, et au choix par Virgile de ce dernier de préférence à Arcas comme « maître d'Arcadie », au jardinier de Corcyre et à la société des abeilles ; un passage dont l'interprétation reste problématique, car les lectures qui tendent à faire de la société apiaire un modèle pour la société humaine en général (ou romaine en particulier) peinent à rendre compte de façon satisfaisante de l'épisode de la « guerre civile » des abeilles (51-87), pour ne rien dire de la mutilation du roi (106-108). Les acquis les plus positifs de cette partie résident dans la mise en évidence des figures d'Aristée et du jardinier comme « figures idéales du pouvoir », et dans l'idée que « les techniques bien comprises, comme compléments à la nature, relaient la musique panodique pour créer le consensus social » (p. 610). L'étude aborde enfin l'*Énéide*, avec tout d'abord une bonne mise au point synthétique sur le mythe arcadien des origines de Rome. La suite de

l'analyse prend une orientation interprétative dans laquelle on hésitera à suivre l'auteur, et qui consiste à exacerber l'antagonisme entre le mythe arcadien et le mythe troyen pour en tirer des conclusions pessimistes de type « néo-harvardien » sur l'écrasement de l'utopie arcadienne par le militarisme impérialiste ; il nous semble que faire de la nostalgie arcadienne l'alpha et l'oméga de la pensée de Virgile dans l'*Énéide* revient à frapper le poète d'une forme d'hémiplégie intellectuelle qui appauvrit singulièrement (voire fausse complètement) le message complexe et nuancé de cette épopée. Mais nonobstant ces divergences interprétatives que nous assumons, on peut dire que cette étude dans son ensemble, riche et stimulante, renouvelle l'approche du mythe arcadien et de l'œuvre de Virgile dans son ensemble ; son apport en ce qui concerne les *Bucoliques* en particulier est fondamental. François RIPOLL

Christopher CHINN, *Visualizing the Poetry of Statius. An Intertextual Approach*. Leiden-Boston, Brill, 2022. 1 vol. relié, 15,5 x 23,5 cm, XII-348 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 449). Prix : 119 € (+ taxes). ISBN 978-90-04-49885-3.

Issu d'une thèse soutenue en 2022 par Christopher Chinn, professeur associé à l'Université de Washington, et remaniée et enrichie depuis, cet ouvrage se présente comme une étude de la stratégie d'allusivité métalittéraire de Stace telle qu'on peut la dégager par l'examen de passages où prédomine la visualisation descriptive. L'ouvrage part d'une constatation, la mobilisation insistante du regard dans la poésie statienne, pour développer une réflexion originale au carrefour de deux problématiques : la « visualité » et l'*ecphrasis* (au sens large) d'une part, la réflexivité intertextuelle d'autre part. L'analyse entrecroise les théories anciennes de l'*ecphrasis* et de la vision et diverses approches théorétiques modernes (la « gaze theory », avec son inflexion « gender studies », les théories d'Elsner sur la visualité culturellement influencée, la thèse du « voyant-visible » de Merleau-Ponty), en s'attachant à combiner la prise en compte des facteurs essentialistes et historico-culturalistes du regard. Dans son déroulé, l'étude envisage successivement certains passages « visuels » de la *Thébaïde* (4 chapitres), puis de l'*Achilléide* (1 chapitre) et des *Silves* (4 chapitres) pour montrer comment le poète, à travers les variations auxquelles il se livre sur les thèmes de l'apparence et du regard, développe une réflexion critique sur ses intertextes attirant l'attention sur la spécificité de sa propre poétique. Les deux premiers chapitres sont consacrés au catalogue des troupes argiennes du chant IV de la *Thébaïde*. Le premier s'intéresse à l'intertextualité tragique du passage, en montrant comment Stace combine deux intertextes majeurs : d'une part, le passage des *Sept contre Thèbes* où Étéocle réinterprète à sa façon, dans un sens critique, les représentations figurant sur les boucliers des chefs argiens (Stace reprenant implicitement au compte du narrateur les lectures négatives auxquelles se livrait le personnage d'Eschyle), et d'autre part, la teichoscopie d'Antigone dans les *Suppliantes* d'Euripide : comme chez ce dernier, le regard féminin d'Argie (*female gaze*) propose une image des héros alternative à celles qu'ils veulent donner d'eux-mêmes. Cet effet de hiatus ironique entre le sens voulu et le sens final de l'emblème est donc une marque d'intertextualité tragique sur le mode réflexif. Le chapitre deux poursuit l'analyse du même passage sous l'angle de ses intertextes épiques, en l'occurrence le catalogue des vaisseaux au chant VI de l'*Iliade* et celui des

depuis les quinze dernières années ; *Turba* (2007) faisait du poème le texte même de la pièce, preuve de la très grande malléabilité de ce texte. Lors d'un entretien donné en 2018, l'artiste citait Lucrèce parmi ses « compagnons de vie ». En définitive, cet ensemble relève moins de l'histoire de la philosophie ou même de la littérature qu'il n'offre une combinaison d'aperçus et d'illustrations mettant en évidence les pouvoirs d'un grand texte qui transcende les modes et dépasse les systèmes doctrinaux pour s'imposer comme l'une des œuvres majeures de notre poésie. Même s'il est dense, ce volume n'épuise évidemment pas le sujet ; il constituera toutefois une référence au-delà des seules études classiques. Frédéric LE BLAY

Guillaume BONNET (Éd.), *Varron. La langue latine. Tome V. Livre IX*. Texte établi, traduit et commenté par G.B. Paris, Les Belles Lettres, 2022. 1 vol. broché, 12,5 x 19,2 cm, XXXVII-98 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 437). Prix : 35,5 €. ISBN 978-2-251-01491-0.

Du *De lingua Latina* de Varron, nous n'avons conservé qu'environ un cinquième : six livres sur vingt-cinq. Nous avons les trois livres (V-VII) consacrés à l'étymologie. Six livres (VIII-XIII) traitaient de la morphologie. De cette hexade morphologique, nous ne possédons que les trois premiers livres VIII-X (avec toutefois de grandes lacunes) consacrés aux fondements théoriques de la flexion. Ces livres forment une unité distincte avec des caractéristiques littéraires propres. Les livres XI-XIII, qui traitaient de l'analogie, sont perdus. Dans la partie conservée, Varron traite un problème préliminaire sous la forme d'un débat entre des opinions opposées sur le statut ontologique de l'analogie. Le prologue du livre X résume le mouvement de la pensée de Varron. Le livre VIII, qui a été publié récemment dans la CUF (voir mon c.r. *AC* 91 [2022], p. 213-215), contient des arguments contre l'existence et la validité de l'analogie. Le livre IX, qui forme un diptyque avec le précédent, réunit les arguments en faveur de l'analogie et de sa prévalence sur l'anomalie, c'est-à-dire l'irrégularité. Dans le livre X, Varron esquisse la première ébauche d'une théorie de la morphologie en latin. Alors que les livres VIII et X ont fait l'objet d'études, le livre IX a été quelque peu délaissé, bien qu'il constitue un pilier essentiel dans l'architecture des livres morphologiques. Nous disposons toutefois de l'excellente édition commentée d'Antonella Duso, M. Terenti Varronis De lingua Latina *IX, Introduzione, testo, traduzione e commento*, Hildesheim – Zürich – New York, 2017, ainsi que de l'édition avec commentaire de l'ensemble du *De lingua Latina* due à W. De Melo (2019). Ce tome V de l'édition de la CUF est donc le bienvenu. L'introduction est succincte, car beaucoup d'informations ont été données dans les volumes précédents. Elle contient une analyse du livre IX, en miroir avec le précédent, puisque nous avons une argumentation *contra* et *pro*. La question débattue est la suivante : dans la flexion, doit-on adopter un critère précis, une *ratio*, ou bien s'en tenir à l'*usus*, l'habitude linguistique, selon la théorie anomaliste ? Varron ne tranche pas, mais adopte une voie moyenne. Il introduit la notion de *declinatio*, spécifiée par deux adjectifs : *declinatio voluntaria* (« morphologie dérivationnelle ») et *declinatio naturalis* (« morphologie flexionnelle »). Dans la première, la formation d'un mot est placée sous le signe de l'arbitraire, donc de l'anomalie, tandis que, dans la seconde, la flexion suit une tendance

régulière, donc analogique. Viennent ensuite des considérations sur le rapport de Varron avec les analogistes, suivies par une brève présentation des liens entre Varron, Cicéron et la société du temps. L'introduction se termine par des remarques sur l'établissement du texte. On trouve ensuite les références bibliographiques, un plan du livre IX et le *conspectus siglorum*. Le volume est pourvu d'un commentaire et doté d'*indices* : *auctorum, Graecus, nominum, exemplorum*. Le texte du livre IX n'est pas affecté comme l'est le livre VIII de corruptions textuelles ou de lacunes. Les conjectures sont donc moins nombreuses, mais des difficultés se présentent malgré tout. L'éditeur imprime systématiquement *pro portione*, suivant Taylor (édition commentée du livre X, 1996) et De Melo, et adopte dix-neuf leçons inconnues de ses prédécesseurs. On signalera la suggestion ingénieuse de Jean-Baptiste Guillaumin (§ 26), *bis similitudines,* dans la phrase imprimée de la sorte par Goetz-Schoell : *at in mari, credo, motus non habent [dis]similitudines geminas*. Le commentaire doit aider le lecteur à comprendre un texte difficile. Il atteint pleinement son objectif. La difficulté du livre IX réside en particulier dans les mots techniques employés par Varron. Il s'agit essentiellement de concepts linguistiques qui ne font pas partie de la tradition latine avant lui ou bien qui sont utilisés dans une acception nouvelle. On peut signaler *inaequabilitas* (§ 1), une traduction d'ἀνωμαλία (reprise par Quintilien), *res/materia* et *figura/vox* (§ 1, 37, 40), termes très proches de *uerbum*, ainsi que *casus* (§ 43), un calque morpho-sémantique de πτῶσις. Il s'agit aussi du vocabulaire scientifique qui apparaît dans les § 24-27 (*aequinoctium, solstitium, circulus, aestus maritimi…*). Les § 23-30 contiennent en effet, parmi les arguments en faveur de l'analogie dans la langue, une comparaison avec le cosmos, le monde bien ordonné, qui conduit des parties non habitées du monde, ciel, terre et mer, vers l'homme, en passant par les plantes et les animaux. On y retrouve la hiérarchie stoïcienne, qui se trouvait aussi dans les *Res diuinae* (B. XVI fr. 227 Cardauns [750-751 Hagendahl] = Augustin, *CD*, VII, 23 [cf. commentaire au § 30, p. 52 et M. van den Bruwaene, *De natura deorum*, II, Bruxelles, 1978, p. 53, n. 86]) et chez Cicéron, *De natura deorum*, II, 33. Le parallélisme entre IX, 23-30 et certains passages du deuxième livre du *De natura deorum*, en particulier l'exposé du stoïcien Balbus consacré au logos et à la *ratio diuina* gouvernant le monde, est très étroit. Ce constat, qui pose la question de l'influence entre Varron et Cicéron, entraîne aussi celle du rôle du philosophe stoïcien Posidonios comme source potentielle dans cette section du *De lingua Latina* et du passage du deuxième livre du *De natura deorum*. Posidonios d'Apamée a été le maître de Cicéron et de Varron. En outre, ces paragraphes contiennent beaucoup de questions rhétoriques, qui remplacent l'argumentation et rendent plus vivant un texte austère et sans apprêts. Cette technique stylistique, dont on trouve des traces dans le livre VIII (voir § 47), fait penser aux dialogues de Cicéron. On pourrait envisager, avec W. Ax, l'hypothèse d'une version dialoguée antérieure de ces livres du *De lingua Latina* en lien avec la *disputatio in utramque partem*. Toutefois, en tant que disciple d'Antiochus d'Ascalon, Varron ne s'en tient pas à une simple présentation du pour et du contre, mais il s'efforce de trouver une voie permettant un traitement de la flexion qui, outre l'analogie, rende également justice à l'anomalie. Comme je l'ai déjà écrit pour le volume précédent, un index des mots techniques eût sans doute été utile. Bruno ROCHETTE

been stimulated by linguistic research on other languages, its methodology has become clearer, and it has profited from the availability of new instruments »). – Le présent volume, consacré à la phrase complexe et à la grammaire du discours, aborde successivement les matières suivantes, qui se présentent comme autant de monographies exhaustives : les propositions subordonnées, p. 1-470 (caractéristiques générales ; subordonnées actancielles [occupant une « argument position »] et circonstancielles [occupant une « satellite position »] ; subordonnées complément de noms, d'adjectifs et d'adverbes) ; les propositions relatives, p. 471-582 ; la coordination, p. 583-714 ; la comparaison, p. 715-776 ; la prédication secondaire, p. 777-825 ; la structure informative de l'énoncé, l'extraposition et la parenthèse, p. 826-947 ; l'ordre des mots, p. 948-1137 (préalables méthodologiques ; l'agencement au niveau de la phrase et de la proposition ; l'agencement au niveau du syntagme nominal et prépositionnel) ; le discours (types de texte, cohésion textuelle, différentes classes de connecteurs et de particules). L'ouvrage se termine par de substantiels *addenda et corrigenda* au volume 1 (p. 1233-1246), une vaste bibliographie (p. 1247-1302), un *index locorum* couvrant les deux volumes (p. 1303-1355) et un registre des termes grammaticaux et de mots latins, portant lui aussi sur les volumes 1 et 2 (p. 1356-1438). – Les différentes matières traitées dans cet ouvrage sont organisées de manière subtile et originale, illustrées par un très grand nombre d'exemples, situées en diachronie, éclairées par la statistique et expliquées de manière claire et convaincante. Il est impossible de rendre compte, en quelques lignes, de toute la richesse et la profondeur de ce volume, qui propose pour une foule de problèmes des analyses et des solutions tout à fait nouvelles. On relèvera en particulier tout ce qu'apportent à l'étude linguistique des textes latins les recherches récentes en pragmatique et grammaire de l'énonciation, notamment en ce qui concerne les actes de parole et les fonctions illocutoires, les procédés de thématisation, l'ordre des constituants ainsi que la valeur et l'emploi des connecteurs et des particules. H. Pinkster mérite pleinement notre admiration et notre gratitude pour cette syntaxe latine monumentale, qui, à n'en pas douter, restera pour longtemps une œuvre de référence indispensable aux philologues et linguistes. Lambert ISEBAERT

Marco FATTORI, *Studi su accento e* correptio iambica *in Plauto*. Bologne, Pàtron Editore, 2022. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 94 p. (TESTI E MANUALI PER L'INSEGNAMENTO UNIVERSITARIO DEL LATINO, 152). Prix : 17 €. ISBN 978-88-555-3544-1.

Le phénomène que Louis Havet a nommé *breuis breuians* (connu aussi sous le nom de *correptio iambica* [CI]) a été mis en évidence pour la première fois par C.F.W. Müller en 1869, qui le dénommait *Iambenkürzung*. Il consiste en un abrègement d'une séquence iambique : une syllabe longue s'abrège à proximité d'une syllabe brève. Une forme iambique comme *ămō* brève+longue peut être scandée brève+brève. Cette *vexata quaestio* de la versification latine est probablement à mettre en relation avec l'accent tonique, mais les détails continuent de diviser les spécialistes, en particulier en ce qui concerne son origine. Plusieurs difficultés se présentent : le corpus de textes que nous pouvons étudier est plutôt limité, les particularités prosodiques du latin d'époque républicaine sont mal connues, le problème de la fiabilité de la tradition manuscrite

oblige souvent soit à corriger un texte qui semble violer les normes métriques et prosodiques que les savants modernes ont mises en évidence, avec le risque de banalisation du texte, soit à accueillir des leçons qui, si elles sont correctes, font s'écrouler la solidité de ces normes, ce qui nous laisse en face d'exceptions demandant une justification appropriée. L'instrument le plus adéquat pour affronter au moins une partie de ces problèmes est l'enquête statistique, qui permet de jeter un regard d'ensemble aussi sur des types de CI rares qui n'apparaissent pas plus d'une vingtaine de fois dans tout le corpus de Plaute et de Térence. Les instruments informatiques permettent d'opérer ce type de recherches en peu de temps. Dans cette étude, l'enquête systématique porte sur une typologie de CI qui a reçu relativement peu d'attention et qui demande encore une explication : l'abrègement d'une syllabe tonique dans des groupes verbaux Après une introduction qui présente une définition du phénomène, le chapitre 2 résume l'état des études, avec une attention particulière portée à des problèmes, en partie non résolus, concernant la relation entre CI et accent. Le chapitre 3 propose une étude statistique sur toutes les occurrences de CI dans les groupes verbaux de monosyllabe+bisyllabe ou trisyllabe commençant par voyelle (les types *sĕd ŭxor, sĕd ŏptume, sĕd ŭxorem* etc. rapportés dans l'annexe 1) chez Plaute, en vue d'évaluer la fréquence du phénomène pour chaque configuration prosodique et tester la loi, jusque-là admise par la critique, selon laquelle aucune syllabe accentuée ne pouvait subir la CI. Enfin, le chapitre 4 tente une interprétation possible des données examinées dans la section précédente dans le cadre d'une discussion du phénomène de la CI dans son ensemble. Toute tentative consistant à donner une explication complète de la CI en tant que phénomène linguistique implique un certain nombre d'hypothèses indémontrables. Compte tenu du fait que certains aspects de la CI sont liés à la langue (c'est-à-dire l'accent et la structure syllabique), la CI serait une licence prosodique qui se concrétiserait par une prononciation artificiellement « abrégée » des syllabes impliquées. Dans cette perspective, les contraintes linguistiques appliquées à la CI pourraient être interprétées comme des stratégies visant à éviter un choc trop fort entre les règles prosodiques de la langue et la déformation du mot exigée par l'interprétation poétique. Les résultats obtenus par cette recherche devraient être vérifiés par une enquête plus large portant sur les comédies de Térence et sur le théâtre latin transmis sous forme de fragments. Quoi qu'il en soit, cette étude apporte des éléments intéressants permettant de progresser dans la compréhension des particularités linguistiques du latin de l'époque républicaine.

Bruno ROCHETTE

Silvio LEONE, Polis, *Platz und Porträt. Die Bildnisstatuen auf der Agora von Athen im Späthellenismus und in der Kaiserzeit (86 v. Chr. – 267 n. Chr.)*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2020. 1 vol. relié, X-276 p., 132 fig. (URBAN SPACES, 9). Prix : 118,27 €. ISBN 978-3-11-065283-3.

On se souviendra que, durant près d'un siècle, le centre de l'agora d'Athènes où avait été dressé le groupe des Tyrannicides fut laissé vide de tout autre hommage public de la cité. Par la suite, des statues des stratèges les plus valeureux vinrent, certes, le rejoindre (Lycurgue, *Contre Léocrate*, 51) ; mais le lieu conservait encore une bonne

concerne le texte et son établissement, mais aussi en tant qu'ouvrage de géographie historique. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Florence GARAMBOIS-VASQUEZ et Daniel VALLAT (Éds), *Stylistique et poétique de l'épigramme latine. Nouvelles études.* Lyon, Maison de l'Orient méditerranéen – Jean Pouilloux, 2022. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 240 p. (LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE, 4). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35668-077-8.

L'épigramme est le genre littéraire le plus concis qu'ait connu l'Antiquité. À ce titre, les auteurs d'épigrammes accordent leur attention à tous les détails, non seulement au choix des mots, à leur agencement dans le vers et à la construction syntaxique, mais aussi à la structure générale du *libellus*. À Rome, l'épigramme a été un genre littéraire très productif et pérenne. Les premiers textes apparaissent au IIe siècle av. J.-C., marqués par des influences hellénistiques, tandis que les derniers témoignages datent des VIe et VIIe siècles de notre ère. Genre mineur, comme l'élégie, l'épigramme se caractérise par la *varietas* (diversité thématique) et la *variatio* (diversité stylistique) en vue de divertir le lecteur et de le surprendre. Bien que les caractéristiques stylistiques aient une importance capitale dans ce genre littéraire, la recherche n'a guère exploité cette dimension. Les travaux se sont focalisés sur le fond au détriment de la forme. Vu l'importance de la matière, le présent volume n'ambitionne pas de proposer une vue générale, mais s'attache plutôt à répondre à une série de questions importantes : existe-t-il un style et une intention poétique qui soient spécifiques à l'épigramme ? Comment un épigrammatiste conçoit-il son œuvre en termes macro- et micro-textuels ? Quelles évolutions peut-on percevoir entre les auteurs, au fil de l'histoire du genre ? Les treize contributions, réparties en trois parties, s'attachent ainsi à étudier ce qui fait la spécificité du style et de l'esthétique de l'épigramme latine, des mécanismes d'expressivité aux choix lexicaux, des outils linguistiques aux formes métriques, de la syntaxe aux recherches d'effets littéraires, de la construction du *libellus* aux concepts opératoires du discours épigrammatique. La première partie (*Pratiques et théories du style épigrammatique*) regroupe trois contributions portant sur les caractéristiques générales du style épigrammatique. Jean-Louis Charlet (*Y a-t-il une spécificité métrique de l'épigramme latine ?*) traite de la dimension polymétrique, en particulier de l'hendécasyllabe phalécien et de l'iambe scazon. Une comparaison entre les épigrammatistes « classiques », comme Catulle et Martial, et ceux de l'Antiquité tardive et de la Renaissance montre la permanence de ces schémas métriques comme vers caractéristiques de l'épigramme satirique, après le distique élégiaque. Nina Mindt (*Stileigenschaften des lateinischen Epigramms aus translatologischer Perspektive*) applique les théories de la traductologie à l'étude du style épigrammatique. L'acte de traduction est rendu complexe par la construction stylistique et rhétorique d'une épigramme. Des exemples empruntés à Martial montrent que, si les traducteurs modernes peuvent rendre en grande partie le fond et la structure du texte, ils éprouvent des difficultés au niveau stylistique. Cette analyse permet de mieux saisir les spécificités du style de l'épigramme latine et de proposer des critères pour une traduction qui soit le plus proche possible de l'original. Nicolas Cavuoto-Denis (*De l'épigramme au billet. La contagion du style épigrammatique dans les lettres de Symmaque*) se demande si le style de l'épigramme est transposable en prose. La

correspondance de Symmaque montre comment les billets courts s'apparentent à certaines formes d'épigrammes à travers l'emploi de techniques épigrammatiques, comme le recours à la pointe finale, la *sententia*. Les cinq études rassemblées dans la deuxième partie (*Stylistique et poétique des « classiques » de l'épigramme à Rome*) portent sur le style et la poétique des « classiques » de l'épigramme, en particulier Catulle et Martial. Alfredo Mario Morelli (*Catulle,* carm. *16, Martial et la poétique des vers et des livres « sexués » : les ressources rhétoriques de l'allégorie et de la similitude*) souligne la polarité sexuelle des *versiculi molliculi* dans le *carmen* 16 de Catulle : l'opposition entre *mou* et *dur*, qui recoupe l'opposition passif/actif, transforme la rivalité sexuelle en querelle poétique autour du *lepos* (« charme »). Martial a réinterprété cette opposition en renversant cette polarité pour faire de ses *libelli* une version priapique des *versiculi* catulliens. Frédérique Fleck (*L'insertion des propos représentés dans les Épigrammes de Martial*) s'intéresse ensuite au rôle joué par les propos rapportés, qui constituent un discours au sein même du discours. L'étude de leurs positions dans l'épigramme met en lumière les choix stratégiques opérés par Martial. L'insertion des propos rapportés crée un « effet de présence » et attire l'attention du lecteur sur des moments clés de l'épigramme. Catherine Notter (*La répétition du vers initial à la fin de l'épigramme : quelques remarques sur l'usage du procédé chez Martial*) étudie les effets de la répétition du vers initial à la fin de la pièce sur la structuration de l'épigramme de Martial. Cette technique, qui impose une composition circulaire, implique une syntaxe interprétative qui rappelle celle de Catulle. Emmanuelle Valette et Daniel Vallat (*L'art de la question chez Martial : formes et enjeux stylistiques et pragmatiques*) s'intéressent au procédé interrogatif comme outil stylistique et rhétorique. Ils étudient les différentes positions des questions et leur rôle respectif dans l'épigramme, les principaux types de questions et la place de l'énonciateur et du lecteur dans la situation d'énonciation interrogative. Enfin, Emmanuel Plantade (*Aspects métriques et rythmiques de la couleur archaïque dans les distiques élégiaques d'Apulée*) analyse le style d'Apulée dans les épigrammes personnelles citées dans l'*Apologie* et les *Métamorphoses*. Si l'influence de Catulle semble importante, l'analyse des techniques métriques et rythmiques montre qu'Apulée mêle archaïsmes réels et archaïsmes reconstitués. La troisième partie (*L'épigramme latine tardive : à la recherche de nouvelles modalités littéraires*) rassemble cinq contributions portant sur l'évolution de la poétique épigrammatique à partir du IV^e^ siècle de notre ère jusqu'aux derniers témoignages antiques de l'épigramme. Florence Garambois-Vasquez (*La* uarietas *stylistique d'Ausone : l'exemple du grec dans quelques épigrammes*) étudie le rôle du grec dans les épigrammes d'Ausone. Elle met en évidence le pouvoir de connotation du grec et son rôle de connivence avec le public lettré. S'intéressant également à Ausone, Fabio Nolfo (*The Late Antique Literary Epigram Between Progymnasmatic Fictionality and Mythopoetic Exemplarity: The Case Study of Ausonius' Niobe in* Epigr.*, 57 Green*) étudie l'influence d'Ovide sur Ausone dans son traitement du mythe de Niobé. Il montre comment Ausone insère des traits empruntés aux exercices rhétoriques comme les *progymnasmata*. Luciana Furbetta (*L'usage des procédés rhétoriques et leur fonction communicative dans l'épigramme latine : « l'épigramme-lettre » comme cas d'étude*) emprunte des exemples à Ausone, Claudien, Sidoine Apollinaire

et Vénance Fortunat pour étudier les modalités du billet épigrammatique dans le cadre d'un processus de communication entre lettrés. Étienne Wolff (*Traits de style spécifiques à Luxorius et à l'auteur de la série 90-197 Riese*) analyse le style de deux séries d'épigrammes de l'*Anthologie latine*, datables du début du VI^e^ siècle : lexique, structuration, métrique, figures et pointes. Enfin, Céline Urlacher-Becht (*L'expression du sentiment religieux dans les « Épigrammes » d'Eugène de Tolède*) s'intéresse à la poétique des épigrammes chrétiennes d'Eugène de Tolède (VII^e^ siècle), lesquelles représentent la dernière période de l'épigramme latine antique. Les thématiques abordées dans ce volume très soigné sont nombreuses et stimulantes : stylistique, poétique, métrique, traductologie, intertextualité, métapoétique. Des index auraient été utiles.

Bruno ROCHETTE

Laurence GOSSEREZ, *Prudence. Peristephanon. Le livre des couronnes*. Texte établi et traduit par Maurice LAVARENNE, révisé par L.G. Introduction et commentaire de L.G. Paris, Les Belles Lettres, 2021. 1 vol., XC-270 p. (COMMENTARIO, 13). Prix : 25,50 €. ISBN 978-2-251-45253-1.

Le *Peristephanon* de Prudence est un recueil de quatorze poèmes composés en l'honneur de divers martyrs. L'ensemble étant trop long à commenter, Laurence Gosserez s'est limitée dans le présent volume à six extraits : *Pe.* X, 1-30 (hymne en l'honneur de saint Romain, qui, malgré sa place actuelle comme dixième poème, fut probablement conçue pour être en tête du recueil) ; *Pe.* II, 397-499 (en l'honneur de saint Laurent) ; *Pe.* VII (en l'honneur de saint Quirinus) ; *Pe.* VIII (sans titre, mais qui apparaît comme une célébration des saints apôtres Pierre et Paul) ; *Pe.* XI (sur la passion de saint Hippolyte) et *Pe.* XII (passion des apôtres Pierre et Paul). Chaque extrait est présenté sous une forme bilingue. Le texte latin est reproduit de l'édition de Maurice Lavarenne (parue dans la « Collection des universités de France » en 1951), mais avec trois corrections : ajout de *beatissimi* dans le titre de *Pe.* VII, changement significatif de ponctuation aux v. 3-4 de ce même poème et athétisation du titre de *Pe.* VIII, considéré comme interpolé. La traduction française est la plupart du temps celle de M. Lavarenne, mais elle a été révisée et, pour certains passages voire pour certaines pièces entières (comme *Pe.* VIII), c'est une nouvelle traduction qui est proposée. Enfin et surtout, ces éditions bilingues sont suivies d'un long commentaire : 175 pages au total pour 532 vers. Dans l'introduction (p. LXVI), L. Gosserez explique qu'elle a choisi ces extraits « en raison de leur situation clef à l'intérieur de la collection, au début, au centre, aux deux tiers de l'ouvrage, ce qui leur confère un rôle déterminant pour la signification, l'unité et l'organisation de l'ensemble ». De fait, elle montre que, si les poèmes furent probablement composés à des dates différentes, ils furent classés par Prudence de manière significative, afin de créer des effets de symétrie. Le tableau de la p. LXXXI est révélateur à cet égard : après *Pe.* X (préface générale du recueil), les treize autres pièces se répartissent en deux hexades, *Pe.* I-VI, consacré aux martyrs hispaniques, et *Pe.* VII-XIV (*Pe.* VII-VIII constituant un seul ensemble) aux cultes des saints romains. La place centrale occupée par le diptyque romain (*Pe.* VII-VIII) et le rappel régulier des martyrs Pierre et Paul montrent la place centrale de Rome dans l'ensemble du recueil. Les commentaires propres à chaque extrait soulignent eux aussi

débats doctrinaux qui se cachent derrière ce schéma, sachant que Syrianus distingue quatorze états de cause contre treize chez Hermogène. En fin de volume, figurent quatre *indices* : *nominum*, *verborum*, des noms propres en français et des titres d'œuvres citées en grec. L'*index verborum* est d'une grande utilité, en ce qu'il éclaire les choix de traduction adoptés par l'auteur face à un vocabulaire technique souvent difficile à restituer en français. M. Patillon y signale les cas de polysémie : plutôt que d'en cataloguer les occurrences, il classe les différentes significations d'un même terme. La table des lieux cités met exclusivement en avant les auteurs classiques, comme Démosthène, Thucydide ou Platon, ainsi que les rhéteurs et technographes comme Denys d'Halicarnasse. En revanche, M. Patillon omet de cette table d'autres références présentes dans les textes de Syrianus, comme Philostrate, dont les *Vies des sophistes* sont citées dans les Prolégomènes, ou Dictys de Crète, dont l'*Éphéméride de la guerre de Troie* est utilisée par Syrianus comme un document renseignant la présence de la rhétorique durant la guerre de Troie. Il faut donc s'en remettre à l'index des noms propres, en grec ou en français, si l'on désire retrouver ces références. En tout cas, cette nouvelle édition a le grand mérite de nous faciliter l'accès aux travaux de Syrianus, non seulement parce qu'elle est plus rigoureuse que les précédentes, mais aussi parce qu'elle est enrichie de la toute première traduction en langue moderne de ces œuvres. Ce travail inédit est précieux parce qu'il documente les pratiques rhétoriques de l'Antiquité tardive tout en nous aidant à mieux comprendre, par le regard de Syrianus, les travaux d'Hermogène. Valentin DECLOQUEMENT

Daniel JOLOWICZ, *Latin Poetry in the Ancient Greek Novels*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2021. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, 416 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 90 £. ISBN 9780192894823.

L'influence de la littérature latine sur les auteurs grecs de l'Empire est une *vexata quaestio*. Elle a surtout été étudiée pour les poètes de l'Antiquité tardive, en particulier Nonnos de Panopolis, mais le problème peut également être envisagé pour les premiers siècles de l'Empire. C'est l'objectif de cet ouvrage, une version remaniée d'une thèse d'Oxford (2015). La question de l'intertextualité est en soi ardue. Elle se complexifie encore lorsqu'on passe d'une langue à l'autre. Certains érudits croient pouvoir démontrer que l'influence des textes latins sur les œuvres grecques est une réalité, d'autres plaident pour l'indépendance des auteurs grecs, d'autres encore pensent qu'il est impossible de trancher. Deux arguments permettent du justifier cette position agnostique : la possibilité du recours à une source commune perdue et la similitude des sujets. C'est ainsi qu'il est difficile de savoir si Lucien a pu utiliser des textes latins, comme Juvénal. La critique contemporaine reconnaît toutefois des liens entre les deux satiristes. L'étude de Jolowicz s'intéresse à un domaine précis, celui des écrits érotiques en prose, c'est-à-dire ce qu'il est convenu d'appeler les romans grecs, dont les auteurs pourraient s'être inspirés, sur le plan thématique, mais aussi formel, des élégiaques latins, surtout d'Ovide, et de Virgile. Une longue introduction justifie le choix des romans, qui forment un ensemble cohérent malgré les incertitudes qui entourent ce genre littéraire, la date des différents textes et leur lieu de rédaction. Elle examine la question délicate du statut du latin dans le contexte littéraire dans l'Empire romain

oriental du IIe s. Des témoignages littéraires, épigraphiques et papyrologiques plaident en faveur de la révision de l'idée selon laquelle les Grecs n'étaient pas familiers avec la littérature latine et prouvent que la poésie latine circulait dans l'Empire romain. Dans un tel contexte culturel, on arrive à la conclusion qu'au moins trois auteurs de romans grecs ont lu – ou ont pu lire – des textes poétiques latins. L'introduction se termine par une typologie des allusions à la poésie latine identifiées chez les romanciers grecs : référence isolée sans interférence, combinaison d'allusions à la poésie latine et à la littérature grecque d'un autre genre, référence à une source grecque acheminée par l'intermédiaire de la poésie latine, combinaison de différents textes grecs et latins sur le même thème. Trois chapitres sont consacrés à Chariton, *Chairéas et Callirhoé* (IIe s.), trois autres à Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon* (vers 250) et une septième section à Longus, *Pastorales ou Daphnis et Chloé* (IIe-IIIe s.). Le chapitre 1 étudie l'utilisation de la langue de l'élégie latine par Chariton. Si la manière dont Chariton décrit la nature exclusive de l'amour de l'amant pour l'aimée fait écho à la poésie amoureuse grecque et latine, comme le montre son usage du vocabulaire (ὅλος et μόνος vs. *totus* et *solus*), le portrait qu'il fait des personnages masculins reflète davantage l'expression de la jalousie des amants dans l'élégie latine. On retrouve Properce dans la réaction violente de Chairéas à un soupçon d'infidélité de Callirhoé. On détecte des échos de Tibulle dans la peur silencieuse de Dionysius face à des rivaux potentiels. La légende de Procris et Céphale dans les *Métamorphoses* d'Ovide constitue aussi un point de contact autour du thème de la jalousie. La dette de Chariton vis-à-vis des *Héroïdes, Tristia* et *Epistulae ex Ponto* d'Ovide est importante. Elle est envisagée dans le chapitre 2. Chariton présente les protagonistes Chairéas et Dionysius comme des êtres féminisés à l'image des héroïnes des *Héroïdes* d'Ovide abandonnées par leurs amants. La lettre de Chairéas à Callirhoé et celle de Callirhoé à Dionysius suivent les conventions des missives élégiaques, en particulier l'érotisation de la lettre matérielle comme incarnation de l'absent. Callirhoé endosse le rôle de l'Ovide exilé, coupé de sa patrie par un univers culturel étranger. Chariton s'inspire du même Ovide exilé pour caractériser la mise à l'écart en Sicile de Callirhoé et son voyage vers l'Euphrate (et au-delà) comme un type d'exil. Si l'utilisation par Chariton du quatrième livre de l'*Énéide* est reconnue, les allusions au poème virgilien seraient bien plus importantes qu'on ne le suppose. Elles sont étudiées dans le chapitres 3. Chariton aurait lu Virgile en latin plutôt que dans une traduction grecque. Si les chants 1, 2 et 3 sont bien présents (la relation entre Énée et Créuse, celle d'Énée avec Didon et la visite à Buthrotum), surtout dans les livres 2-5 du roman, le nombre le plus important d'allusions vient du chant 4 de l'*Énéide*. Les thèmes communs sont nombreux : l'infidélité à un mari décédé, la présence/absence d'un enfant, le deuil et la tentative de suicide. Chariton aurait utilisé les nombreuses allusions pour construire le personnage de Callirhoé comme une anti-Didon. Il propose une version romanesque du poème national de Rome, l'*Énéide*, et imagine une fin heureuse à l'histoire tragique de Didon et Énée. Chariton aurait créé un triangle amoureux qui sape le socle de l'intrigue épique : dans le roman, une femme quitte deux maris plutôt que d'être abandonnée. Le long chapitre 4 est consacré à Achille Tatius, dont le texte est tellement rempli d'éléments élégiaques que certains ont voulu voir son roman comme un essai visant à proposer une redéfinition du genre romanesque. Si le choix de la narration à la première personne n'est pas une imitation de l'élégie, la perspective subjective de Clitophon face à l'objet de l'amour est comparable à celle de la poésie

élégiaque. Le manque d'intérêt de Clitophon, *contemptor amoris*, pour le mariage correspond au ton subversif de l'élégie. Au moins deux personnages se présentent comme des *praeceptores amoris*, Clinias et Satyrus, et tiennent des propos remplis d'échos de l'*Ars amatoria*, mais aussi d'autres élégiaques et de Platon. La scène de séduction durant un banquet combine des allusions contextuelles et lexicales à Ovide et à Properce. Plusieurs épisodes montrent qu'Achille Tatius dialogue avec l'élégie latine : l'érotisation des peurs et des larmes féminines, le concept de *furtiuus amor,* qui remonte à Catulle, et surtout la scène d'impuissance d'Ovide, *Amores*, III, 7. L'humour d'Achille Tatius, en particulier l'utilisation parodique et ironique de l'élégie, contribue à redéfinir les termes du genre romanesque. Achille Tatius entre aussi en interaction avec l'épopée, comme le montre le chapitre 5. Des citations et des allusions homériques, empruntées surtout à l'*Odyssée*, sont utilisées pour illustrer les relations adultères ou homosexuelles. Le roman est aussi rempli de références à des épisodes de l'*Énéide* qui recèlent un potentiel érotique. Comme Chariton, Achille Tatius exploite l'histoire de Didon et Énée qui est projetée, en l'inversant, dans les aventures de Mélité et Clitophon. Comme Chairéas, Clitophon joue le rôle de Didon, tandis que Mélité se présente comme une anti-Didon. Mélité réussit à persuader Clitophon d'avoir des relations sexuelles avec elle en guise de cadeau d'adieu. On retrouve des échos à l'épopée virgilienne dans la peinture du personnage de Leucippé, qui est un modèle à la fois d'innocence virginale typique du roman et l'image d'une *puella* élégiaque expérimentée. Si la métaphore de l'ivoire rougi utilisée pour décrire Leucippé à son arrivée à Tyr est un emprunt homérique (la peau blanche de Ménélas rougie par le sang s'écoulant d'une blessure), son application à la beauté féminine vient de l'*Énéide*, où Lavinia rougit à l'évocation de son mariage. La même image apparaît dans les *Amores* d'Ovide (II, 5, 40-42), où Corinne rougit de honte suite à son infidélité. La connaissance de l'*Énéide* par Achille Tatius est encore prouvée par le fait qu'il reproduit, dans sa description de la tempête, des éléments linguistiques et métaphoriques venant du récit de Virgile. Ces parallèles montrent que l'intérêt du romancier va au-delà des scènes érotiques. Le chapitre 6 porte sur la destruction des corps. Achille Tatius s'intéresse aux corps, à leur vulnérabilité et à leur côté sexy. L'épisode de la mort de Chariclée après une chute de cheval est étudié en détail. Le récit suit de près le mythe d'Hippolyte à travers Euripide, Ovide et Sénèque. Le romancier combine ces traitements et installe ainsi le mythe grec dans un discours romain (en particulier néronien) marqué par l'accent mis sur le gore et par les effets destructeurs des blessures sur l'identité. La décapitation de 'Leucippé', en réalité une prostituée, représente aussi une combinaison de textes grecs et latins, le *Bellum civile* de Lucain et la *Vie de Pompée* de Plutarque, qui contient le récit de la décapitation de Pompée sur la côte égyptienne. Les deux épisodes explorent la possibilité de reconstruction corporelle et de plénitude et jouent sur l'idée que la tête est le principal indice d'identité. Pour finir, Achille Tatius aurait aussi reproduit une signature stylistique ovidienne, la « synecdoque prédicative », par laquelle la totalité est réduite à un seul élément. La connaissance d'Ovide par Achille Tatius est confirmée par le fait qu'il utilise une phraséologie ovidienne dans des contextes analogues, à savoir les blessures et les inondations. Le dernier chapitre concerne les liens de Longus avec la littérature tant grecque que latine, mais surtout avec les œuvres de Virgile, *Églogues* (en particulier 1 et 9), *Géorgiques* et *Énéide*, avec lesquelles Longus entretient un lien ambigu. Le monde pastoral de Longus, comme

celui de Virgile, est densément métapoétique. Quand Philétas ordonne à son fils nommé Tityrus – nom qui est une réminiscence évidente de Virgile – d'aller chercher ses pipeaux, c'est pour que Daphnis puisse en jouer. La musique de Daphnis ravit tellement le maître Philétas qu'il offre ses pipeaux au jeune berger. Tityrus-Virgile, qui aurait pu prétendre à cet héritage, est ainsi mis à l'écart dans l'histoire de la littérature pastorale, qui va du maître Philétas-Théocrite au digne héritier Daphnis-Longus. On décèle aussi des connotations politiques dans le roman. Les mésaventures de chasse des Méthymnéens (II, 12-III, 2) font écho à celles des Troyens de Virgile (*Énéide* 7). Dans les deux cas, elles conduisent au début des hostilités entre locaux et étrangers, attisées, dans le poème virgilien, par l'action perturbatrice de la Furie Allecto, une des trois Érinyes, alors que, dans le monde pastoral, l'ordre est rétabli par Pan, qui décourage les Méthymnéens de poursuivre la guerre. On pourrait aussi établir un lien entre la Mytilène de Longus et les descendants de Théophane de Mytilène, ami de Pompée. Ce renversement de résultat pourrait être vu comme une critique de la prétention julienne à l'autocratie célébrée dans l'épopée de Virgile et comme une histoire « pastoralisée » dans laquelle l'Empire romain ne devient jamais une réalité. Cet ouvrage très riche, qui repose sur une méthodologie très sûre et prudente (une identification des allusions plutôt qu'une exploration de l'intertextualité), témoigne d'une connaissance profonde de la littérature grecque et latine. La démonstration est convaincante. Il subsiste, malgré tout, des doutés liés à trois difficultés : la biographie des auteurs de romans grecs est mal connue, la recherche des hypotextes, parfois spéculative, surtout quand on passe d'une langue à une autre, peut donner lieu à des surinterprétations, la connaissance du latin par les Grecs des deux premiers siècles de l'Empire et leur accès aux textes latins ne sont pas très bien documentés, car les témoignages directs attestant l'étude du latin par des hellénophones ne sont guère antérieurs au III^e^ s. Quoi qu'il en soit, ce travail très méticuleux et très soigné, complété par une bibliographie très dense et d'utiles index, marque une étape importante dans l'étude de cette délicate question. Il permet aussi une connaissance plus fine de ces textes riches et difficiles que sont les romans grecs. On mesure le chemin parcouru depuis le dogme que formulait W. Kroll en 1924 (*Studien zur Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart, [Darmstadt, 1964], p. 10), qui niait toute influence des auteurs latins sur les écrivains de langue grecque. C'était l'idée reçue à l'époque. On peut espérer que d'autres études du même genre pourront être menées à propos d'auteurs grecs qui auraient pu subir l'influence de la littérature latine, comme le très complexe Nonnos de Panopolis. Bruno ROCHETTE

Sylvie BALLESTRA-PUECH (Éd.), *Lectures de Lucrèce*. Genève, Droz, 2019. 1 vol. broché, 472 p. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 502). Prix : 75 CHF. ISBN 978-2-600-05936-7.

Il est difficile de rendre compte de la richesse et de la variété des études réunies dans ce volume. L'ensemble est à l'image de l'œuvre dont il s'agit de rendre compte, le *De rerum natura*, un texte foisonnant, marqué précisément par la *uarietas* chère aux épicuriens, mais aussi un poème qui compte parmi les plus inspirants de la tradition occidentale, dans tous les registres et tous les genres, ce dont témoignent plusieurs des contributions du volume. On saura gré à l'éditrice d'avoir recherché la plus grande

approfondit le cas de la Judée à partir des sources bibliques (p. 355-387). Après une analyse exemplaire des textes, il montre que l'essentiel de la structure financière de la région à l'époque perse devait être le travail forcé (esclaves du temple de Jérusalem, lévites considérés ici comme attachés au sanctuaire, corvée) et une « fiscalité informelle » autour du temple qui serait favorisée par la monarchie en raison des intérêts économiques induits. Dans la troisième partie de l'ouvrage, Raymond Descat revient sur l'*Économique* du Pseudo-Aristote (p. 391-403) et tâche de démontrer que les sources de l'auteur, lorsqu'il définit l'économie satrapique au livre II, lui viennent de la Carie hécatomnide. De fait, l'historien démontre que les diverses anecdotes données sur le financement du roi Mausole répondent point par point à la liste des six revenus de l'économie satrapique. Pour finir, Alexander Schütze réexamine les inscriptions araméennes des « objets rituels » découverts à Persépolis entre 1936 et 1938 (p. 405-424). Il en souligne la nature fiscale, ces objets ayant été apportés au palais en guise de tribut, *ʿškr*, un terme également attesté dans les ostraca iduméens et qu'il rapproche de l'akkadien *iškaru*, définissant un produit manufacturé. Il tâche de reconstruire l'administration de l'Arachosie à partir des données de ces inscriptions et suggère notamment que le *sgn*, plutôt qu'un « préfet », pourrait être un artisan local supervisant la production de l'objet destiné à être offert au roi. Les lignes de force de cet ouvrage sont claires : il n'existe pas de « fiscalité achéménide », tant les structures sont variables d'une époque à l'autre, d'une région à l'autre. C'est la diversité qui caractérise les systèmes fiscaux sous domination perse, comme permet d'en rendre compte le tableau synthétique des p. 6-7 qui récapitule les données de l'ensemble des contributions. Le vocabulaire, parallèlement, change aisément de sens et peut déguiser des réalités multiples sous un même vocable. Les revenus sont prélevés par des agents locaux, qui en gardent une partie pour leurs propres besoins et transfèrent au roi les revenus attendus par lui. La grande majorité du système, quelle que soit la région examinée, semble constituée de formes diverses de travail forcé, majoritairement de corvée ou de service militaire. Ceux-ci peuvent être compensés en nature ou en argent, phénomène dont la fréquence semble s'accélérer. Enfin, le rapport entre les temples et la fiscalité royale, approché dans plusieurs chapitres, semble entraîner des conclusions soit contradictoires, soit diversifiées selon la région examinée. Dans certains cas, les temples ont été favorisés par la monarchie ; dans d'autres, ils ont été peu à peu assujettis à des prélèvements ; dans plusieurs, ils semblent avoir participé à la collecte, d'une manière ou d'une autre. Quelles sont les raisons de ces traitements différenciés, si tant est que le traitement ait été réellement variable ? Cet angle d'approche méritera peut-être à l'avenir un examen détaillé. En tout cas, cet ouvrage est du plus haut intérêt pour quiconque travaille sur la fiscalité antique et plus largement sur l'histoire politique, sociale et économique des diverses régions dominées par la dynastie achéménide, y compris dans des périodes antérieures ou ultérieures, tant la perspective ici donnée est ouverte.

Michaël GIRARDIN

Iris DÄRMANN & Aloys WINTERLING (Eds.), *Oikonomia und Ökonomie im klassischen Griechenland. Theorie – Praxis – Transformation*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2022. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, 236 p. Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-12745-5.

Wie die Erforschung der antiken Wirtschaftsgeschichte so hat auch die Analyse des ökonomischen Denkens in der Antike und hier insbesondere desjenigen in der griechischen Welt Konjunktur (vgl. etwa R. Zoepffel, *Aristoteles. Oikonomika. Schriften zur Hauswirtschaft und zum Finanzwesen*, Berlin 2006; G. Audring, K. Brodersen, Oikonomika. *Quellen zur Wirtschaftstheorie der griechischen Antike*, Darmstadt, 2008; A. Schriefl, *Platons Kritik an Geld und Reichtum*, Berlin, 2013; R. F. Crespo, *A Re-Assessment of Aristotele's Economic Thought*, London, 2014; S. Föllinger, *Ökonomie bei Platon*, Berlin – Boston, 2016). In diesem Kontext ist denn auch der von I. Därmann und A. Winterling herausgegebene Sammelband zu sehen, der auf eine von der Arbeitsgruppe „Oikonomia" des Berliner Exzellenzclusters Topoi organisierte Tagung aus dem Jahr 2014 zurückgeht, in der das Wissen und die Struktur von Wirtschaft in der Antike sowie Transformationen antiken Wissens im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit thematisiert wurden (S. 5). Dementsprechend folgen auf von Därmann (S. 11-14) und Winterling (S. 15-16) jeweils verfasste einleitende Kapitel und einen von Neville Morley verantworteten Forschungsüberblick (S. 19-33) Beiträge zu den drei Oberthemen, die unter den im Untertitel der Publikation angeführten Überschriften Theorie, Praxis und Transformation versammelt sind. Die programmatische Grundlage für die hier versammelten Beiträge wird von Därmann in dem besagten einführenden Text gelegt („Orte der Oikonomia", S. 11-14), in dem sie sich gegen die übliche Auffassung wendet, die moderne Ökonomie in ihrer alle Bereiche des gesellschaftlichen Lebens dominierenden Stellung sei in ihrer Entwicklung nicht als Bruch gegenüber den sich seit der Antike entwickelnden Verständnisse zu verstehen sei, sondern „…dass die Formations- und Transformationsgeschichte der Orte und Wissensformen der antiken Ökonomie einen paradigmatischen Zugang zum Verständnis der europäischen Kultur(en) von ihren Anfängen bis zur Gegenwart und nicht zuletzt zum Verständnis der Zentralstellung gegenwärtiger Ökonomie eröffnet." (S. 12). Große Wichtigkeit wird hier von Därmann wie auch in anderen Beiträgen dem schon in der Politik des Aristoteles beobachteten Unterschied zwischen Oikonomia und Chrematistik beigemessen (S. 12-13). In seinen „Methodischen Vorüberlegungen" (S. 15-16) fokussiert Winterling dann die Fragestellung, indem er die Frage nach der Wahrnehmung, der Konzeptualisierung und Bewertung der antiken Ökonomie im Altertum selbst sowie in Mittelalter und Neuzeit einerseits und die realen Sachverhalte andererseits in den Mittelpunkt des Interesses rückt. Hinzu tritt diejenige nach der Eigenart der Rezeption in den jüngeren Epochen, wobei die Antike mehr Projektionsfläche denn reales Lernobjekt ist (S. 15). Daraus wird die Problematik einer Begriffsgeschichte insofern abgeleitet, als die Anwendung der aus der Antike stammenden, in den jeweiligen Gegenwarten anderweitig aufgeladenen bzw. umgedeuteten Begrifflichkeiten wie 'Oikonomia' wieder ohne weitere theoretische Reflektion auf die Antike problematisiert wird (16). Auf diese einleitenden Bemerkungen folgt eine kurz gehaltene Darstellung des Forschungsstandes in Bezug auf die antike Wirtschaftsgeschichte aus der Feder von Neville Morley („Re-Thinking the Ancient Economy, Once Again", S. 19-33). Morley stellt im Zuge dieses Überblicks insbesondere auf die *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* und eine hierdurch vermeintlich begründete Orthodoxie der Neuen Institutionen Ökonomie (S. 25) ab, die er überaus kritisch sieht. Als besonders kritikwürdig sieht er hier an, dass durch diese theoretische Grundierung die Erforschung der antiken

Wirtschaft gleichsam neoliberale Positionen und deren Optimismus hinsichtlich der Macht des Marktes (s. dazu P. Reinard, „Der ‚Markt'-Begriff in der althistorischen Wirtschaftsgeschichte", in K. Droß-Krüpe, K. Ruffing (Hrsg.), *Markt, Märkte und Marktgebäude in der antiken Welt*, Wiesbaden, 2022, S. 31-86), der Globalisierung und der Modernisierung und damit auch die Grundannahmen über die Natur des Menschen und die Dynamiken menschlicher Gemeinschaften widerspiegelt (S. 24). Auch quantitative Ansätze betrachtet er mit Unbehagen (S. 25). Anzumerken ist hier, dass von einer wie auch immer gearteten neuen Orthodoxie der NIÖ zu Beginn des 21. Jahrhunderts wie auch in den 10er Jahren keine Rede sein kann, sondern vielmehr eine Pluralität des Zugangs zur Wirtschaftsgeschichte festzustellen ist (vgl. etwa K. Ruffing, *Wirtschaft in der griechisch-römischen Antike*, Darmstadt, 2012, S. 13-14). Darüber hinaus ist es auch gerade die NIÖ, deren theoretisches Gebäude die kulturellen Bedingtheiten von Ökonomien sowie die ökonomischen Bedingtheiten der Kultur in der Alten Welt zu erhellen vermag (vgl. K. Ruffing, „Neue Institutionenökonomik (NIÖ) und Antike Wirtschaft", in K. Droß-Krüpe, S. Föllinger, K. Ruffing (Hrsg.), *Antike Wirtschaft und ihre kulturelle Prägung. The Cultural Shaping of the Ancient Economy*, Wiesbaden, 2016, S. 11-22). Morley mahnt abschließend mehrere Bereiche an, die im Bereich der Wirtschaftsgeschichte der Antike größere Berücksichtigung finden sollten. Namentlich die vergleichende Betrachtung der Wirtschaftsgeschichte anderer, gleichzeitig existierender Gesellschaften, insbesondere derjenigen Chinas und Indiens sowie der späteren Epochen in West-Europa (S. 26-27). Warum hier, wie auch an anderer Stelle in diesem Band, die Wirtschaft der Kulturen Altvorderasiens außen vorbleiben, obwohl auch und gerade auf diesem Gebiet etwa von M. Jursa (*Aspects of the Economic History of Babylonia in the First Millennium BC. Economic Geography, Economic Mentalities, Agriculture, the Use of Money and the Problem of Economic Growth*, Münster, 2010), R. Pirngruber (*The Economy of Late Achaemenid and Seleucid Babylonia*, Cambridge, 2017) und J. Monerie (*L'économie de la Babylonie à l'époque hellénistique*, Berlin – Boston, 2018) erhebliche Forschungsleistungen im Bereich der Wirtschaftsgeschichte erbracht worden sind, bleibt schleierhaft. Ferner erkennt Morley in der Einbeziehung der Sozialwissenschaften, der Kultur, der Erforschung der Ungleichheiten sowie der ökologischen Grundlagen der antiken Wirtschaft weitere Desiderate (S. 27-29). Im Nachwort zu seinem Artikel werden dann Arbeiten genannt, die in der Zeit zwischen der Abfassung des Beitrags und seiner Publikation zu den von ihm ausgemachten Desideraten erschienen sind. Der der Theorie gewidmete Teil des Sammelbands beginnt mit einem Beitrag von Peter Spahn, der die Unterschiede in Sachen Ökonomie zwischen Hesiods *Erga* und Xenophons *Oikonomikos* zum Gegenstand der Aufmerksamkeit macht („Hesiods *Erga* uns Xenophons *Oikonomikos*. Vergleichende Beobachtungen an archaischer und klassischer Ökonomik", S. 37-65). Neben der Beobachtung der allfälligen Gemeinsamkeiten und Unterschiede zwischen den beiden Werken gelangt Spahn anhand seiner Ausführungen zu dem Schluss, dass die antike Stadt – gemeint ist hier die griechische Polis – eine Mittlerlage zwischen Altem Orient und europäischem Mittelalter einnahm (S. 62). Der Markt bzw. die Agora wird von Spahn zu einer griechischen Erfindung gemacht, die der Alter Orient „...anscheinend mied und verachtete." (S. 63), wohingegen die einschlägige Forschung in der Altorientalistik die Existenz von Märkten nachgewiesen hat (H. Neumann, „Altorientalische Städte und Markt (unter besonderer Berücksichtigung der

Verhältnisse im ausgehenden 3. Jahrtausend v. Chr.)“, in: K. Droß-Krüpe, K. Ruffing (Hrsg.), *Markt, Märkte und Marktgebäude in der antiken Welt*, Wiesbaden, 2022, S. 121-144; J.G. Dercksen, „Markets and Market Places: The Old Assyrian Evidence“, ebd., S. 145-165). Hierauf folgt ein Beitrag von D. Tai Engen („Reconsidering the Economy. Traditional Values and Philosophical Theory Versus Public and Private Practice in Fourth-Century BCE Athens“, S. 67-85). Tai Engen nimmt in seinem lesenswerten Beitrag einen Abgleich zwischen den theoretischen Konzeptionen Platos, Xenophons und Aristoteles und der wirtschaftlichen Praxis im vierten vorchristlichen Jahrhundert vor. Im Zuge dessen betont er die zeitliche, politische und gesellschaftliche Bindung der Sichtweisen der antiken Autoren und kommt im Ganzen zu dem Ergebnis, dass dieselben die in ihrer Zeit vor sich gehenden ökonomischen Veränderungen realisierten, diese Veränderungen aber ausschließlich negativ wahrnahmen und daher versuchten, in ihren Darlegungen die Zustände einer früheren, idealisierten und vermeintlich einfacheren Zeit wiederherzustellen. Der Teil Praxis beinhaltet zwei lesenswerte Beiträge von Armin Eich und Moritz Hinsch. A. Eich fokussiert in seinem Artikel auf die überregionalen monetären Austauschbeziehungen in der griechischen Welt und stellt in diesem Kontext zum einen auf den sozialen Zusammenhang, in dem sich diese Austauschprozesse vollzogen, und zum anderen auf die systembildenden Effekte derselben ab („Haus- und polisübergreifende geldwirtschaftliche Beziehungen im Griechenland des 5. und 4. Jahrhunderts“, S. 89-108). Eich unterstreicht in diesem Kontext den durch die Tributleistungen im Seebund bedingten starken Nachfrageüberhang in Athen, wodurch Athen eine starke Sogwirkung auf Arbeitskräfte ausübte. Mit anderen Worten: Imperiale Expansion war die Grundlage für wirtschaftliche Zentralität, so dass im Umkehrschluss der Verlust imperialer Macht auch ökonomische Schrumpfung mit sich brachte (S. 92). Besonderes Interesse verdienen dementsprechend auch seine Ausführungen zur Kriegführung, die im Laufe des späten 6. Jh. und des 5. Jh. monetarisiert wurde, indem kriegführende Staaten für den Krieg wichtige Dienstleistungen mit Geld nachfragten und ihre militärische Kapazität nicht zuletzt durch die Menge der verfügbaren Mittel bemaßen (S. 96). Dies wiederum führte zu einem Ausgabendruck auf die Bürger der Staaten, denn in der einen oder anderen Weise waren die Staaten darauf angewiesen, Mittel zu generieren, was die Haushalte wiederum zwang, Mittel zu generieren und damit auf dem Markt tätig zu werden. Gerade vor diesem Hintergrund sieht Eich die stets gegebene Bereitschaft zum Krieg in der griechischen Welt, konnte doch durch eine erfolgreiche Führung desselben der Druck, Überschüsse zu erwirtschaften, auf den unterlegenen Gegner abgewälzt werden (S. 105). M. Hinsch widmet sich in seinem Beitrag der vermeintlichen Primitivität der Hauswirtschaft, eine Auffassung, die er mit seinen Ausführungen zu korrigieren trachtet („Hauswirtschaft im klassischen Griechenland. Strukturen und Strategien“, S. 109-154). Hierzu legt er eine umfassendere Analyse vor, indem er eben die Strukturen – beginnend mit dem Wohnhaus über Fragen der Arbeitsteilung bis hin zu Lebenszyklen und damit verbunden auch der horizontalen Mobilität – und die Strategien in Gestalt des Einsatzes von Kapital und Arbeit unter den Überschriften Akkumulation, Diversifizierung, Konvertierung, Autarkie und Skaleneffekte behandelt. Insbesondere wendet er sich gegen das vermeintliche Streben nach Autarkie, vielmehr sieht er die Investition in Landeigentum nicht als Ausdruck der Gewährleistung derselben, sondern im Gegenteil als Mittel, am Marktgeschehen zu

partizipieren und Gewinne zu erwirtschaften (S. 145). Der letzte Teil ist dann den Transformationen gewidmet. In ihm findet sich ein Beitrag von Wolfram R. Keller zum Spätmittelalter („Chrematistische Poetik. Mentale Haushaltsführung in Geoffrey Chaucers *Traumvisionen*“, S. 157-175) und ein weiterer von Helmut Pfeiffer zur Frühen Neuzeit in Italien („Temporalisierung der *Oikonomia*. Leon Battista Albertis *Della famiglia*“, S. 177-201). Den Abschluss bildet ein Aufsatz von Birger P. Priddat über neue und differierende *Oikos*- und *Polis*-Konzepte in der Frühen Neuzeit, die in herrschaftskritischer Art und Weise das Vehikel für die Entwicklung einer bürgerlichen Idee über die Handelsentwicklung der Märkte bildeten („Die Oikos/Polis-Differenz als prägende Struktur der neuzeitlichen Ökonomie/Politik-Formation“, S. 203-226). Insgesamt bildet der Sammelband eine interessante Lektüre, aus der Sicht des Rezensenten nicht zuletzt und auch gerade aufgrund des Aufzeigens des Spannungsverhältnisses zwischen normativen Texten und strukturgeschichtlichen Realien bzw. Realität. Hinzu tritt die Neubewertung der Sicht auf die Hauswirtschaft, wodurch eine seit Karl Bücher die wirtschaftsgeschichtliche Forschung durchziehende Grundannahme außer Kraft gesetzt wird. Kai RUFFING

Thomas R. BLANTON IV, Agnes CHOI & Jinyu LIU (Eds.), *Taxation, Economy, and Revolt in Ancient Rome, Galilee, and Egypt*. Londres – New York, Routledge, 2022. 1 vol. relié, XVI-186 p., 19 fig., 4 tableaux (ROUTLEDGE MONOGRAPHS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 120 £. ISBN 9780367472207.

Cet ouvrage accompagne un notable renouveau de la recherche sur la fiscalité antique, non plus seulement faite de considérations techniques, mais de réflexions sociologiques, anthropologiques, politiques et socio-psychologiques. Il présente une série d'études de cas diversifiées, à propos de laquelle Jürgen K. Zangenberg (Leiden University) signale toutefois, dans son « épilogue » et avec justesse, qu'il manque une certaine unité (p. 174). Cela d'autant que les deux parties de l'ouvrage correspondent en fait à deux rencontres organisées à Helsinki en 2018 et à San Diego en 2019, dans le cadre des réunions annuelles de la Society of Biblical Literature (Atlanta, GA). La première partie traite de la fiscalité en Égypte et dans l'Empire romain (incluant, en réalité, un chapitre relatif à la Grèce classique) ; la seconde porte sur l'économie de la Galilée avant et après la révolte de 66-73 de notre ère. Ces deux thèmes très spécifiques artificiellement réunis ici donnent le sentiment que la puissance romaine n'est que prédatrice et destructrice, comme si le coût de la guerre appartenait au même registre que l'exploitation fiscale. Dans leur introduction, les trois éditeurs considèrent que l'unité du volume est assurée par le fait qu'il s'agit d'étudier, non plus le point de vue de la puissance romaine, mais celui des provinciaux, afin de mesurer l'effet de la domination romaine sur l'économie locale (p. 3). Ils plaident pour un renversement des perspectives dont on concède qu'il est du plus haut intérêt, des *bénéfices pour Rome* vers les *coûts pour les provinces*. Le pari est original et ambitieux ; il n'est pourtant pas certain qu'il faille à ce point polariser l'enquête sur les dysfonctionnements du système financier – du moins pas uniquement – ainsi que sur les destructions de guerre qui sont indépendantes des institutions et structures économiques et qui, ne l'oublions pas, restent des exceptions. L'empire romain a connu peu de révoltes (voir G. Gambash,

de l'agora proprement dite qui est bien le « lieu de mémoire » de la cité et qui le reste tout au long de l'époque romaine, la politique d'Auguste et celle d'Hadrien ayant été ancrées sur l'importance du passé politique d'Athènes, reconnue dans l'ensemble du monde grec, afin de s'attirer l'adhésion des différentes provinces hellénophones de l'Empire. Il y a bien là une réelle continuité dans la pratique de l'hommage public sur l'agora : les statues érigées durant l'époque romaine inscrivent de nouveaux noms dans l'histoire de la ville. Chemin faisant, S. Leone ne manque pas de signaler les quelques zones d'ombre que l'imprécision de rapports de fouilles et découvertes anciens laisse planer dans certains cas ; ce n'est qu'un trait de plus de la probité scientifique avec laquelle la recherche a été conduite. La bibliographie est très à jour. Tout au plus y ajoutera-t-on, p. 69 et 201 n° 52, une référence aux *Fastes de la province de Narbonnaise* de H.-G. Pflaum (*Gallia*, Suppl. 30, Paris, 1978, p. 103-105), voire à l'article de P. Le Roux, « Sur Toulouse et les Toulousains sous l'Empire romain », *Pallas* 82 (2010), p. 136 n° 11 a-b pour la carrière de Q. Trebellius Rufus.

Jean Charles BALTY

Jean-Yves STRASSER, *Mémoires de champions. Corpus des palmarès, d'Octavien à Valentinien I^er^*. Athènes, École française d'Athènes, 2021. 1 vol relié, 840 p. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 395). Prix : 65 €. ISBN 978-2-86958-553-9.

Ce volumineux ouvrage constitue l'aboutissement partiel d'une thèse de doctorat soutenue en 2000 à l'Université de Nanterre. Jean-Yves Strasser offre ici une vue d'ensemble des palmarès de vainqueurs dans les concours grecs à l'échelle de la Méditerranée, depuis la refondation de Corinthe, en 44 av. J.-C., jusqu'à la fin du règne de Valentinien I^er^, en 375 de notre ère. La saine méthode demande qu'il y ait de claires définitions au début d'une recherche et l'auteur ne déroge pas à la règle. Qu'entend-il par palmarès ? Il s'agit ici de « tout bilan des succès d'une partie ou de la totalité de la carrière d'un champion, athlète, artiste ou propriétaire de chevaux ». Cette définition est pour le moins contraignante et impose d'écarter du corpus nombre de documents, atypiques, bancals ou sans équivalent aucun, et par conséquent inclassables (voir p. 2-8). Sont ainsi répertoriés 276 documents, en très grande majorité épigraphiques. Les limites chronologiques retenues ont *a priori* de quoi déconcerter, puisque les premiers palmarès connus remontent au début de l'époque classique et que la période hellénistique ne fut pas en reste dans ce domaine. Peut-on alors parler de véritable synthèse ? Certes non, mais cette restriction à l'époque romaine est justifiée. Tout en reconnaissant qu'il serait souhaitable qu'une telle étude soit étendue aux périodes antérieures, J.-Y. Strasser fait valoir en outre que l'idée longtemps soutenue, dans l'histoire des ἀγῶνες, d'une continuité et d'absence de ruptures entre les époques plus anciennes et la période impériale n'a plus lieu d'être. L'époque impériale constitue donc un objet de recherche spécifique, tant y sont nombreuses les nouveautés : originalité du vocabulaire et des formes des concours, extension géographique, multiplication et diversification des épreuves, contrôle de l'empereur dans les aspects les plus décisifs de la vie agonistique, etc. On doit souscrire à ce point de vue. Après avoir présenté quelques dates et périodisations et brièvement évoqué l'histoire des concours sous l'Empire, l'historien

enchaîne avec la présentation du corpus, réparti en deux grands ensembles, pour l'essentiel selon des critères d'ordre chronologique et géographique. Chaque texte est soigneusement présenté selon les normes épigraphiques, avec description du support, lemme complet, apparat critique, traduction et commentaire plus ou moins élaboré, au regard de l'intérêt du document. La datation apparaît *in fine*. Plusieurs de ces documents sont fragmentaires et d'édition difficile et le lecteur saura gré à J.-Y. Strasser d'avoir constitué dans ces pages l'édition la plus actualisée de ces documents. Quelques inédits sont évoqués (n° 175-178). Pour le commentaire, l'auteur a tenu à préciser au préalable (p. 11 et 16) qu'il ne s'agissait pas de développements sur l'histoire des concours, comme le veut bien souvent la tradition, mais essentiellement sur les palmarès, en évoquant leur structure, leur complexité, leurs normes, leur diversité, l'évolution de leur rédaction, l'intention des dédicants, voire le destin de leurs titulaires, etc. Tous ces aspects sont d'ailleurs mis en lumière dans les analyses de la synthèse dégagée en fin de volume, dans dix-sept chapitres thématiques de longueur variable. La discussion du premier revient sur le nombre de palmarès et son évolution au cours de la période envisagée. Malgré la « modestie » de l'échantillonnage, J.-Y. Strasser réussit à retracer une évolution générale, marquée par différentes tendances (accroissements, diminutions ou raréfaction) liées à des pratiques variables, parfois innovatrices. Ces pages sont l'occasion d'aborder quantitativement, sous le même angle, la question de la spécialité : sans surprise, le nombre de palmarès d'athlètes dépasse celui des artistes et davantage encore celui des propriétaires de chevaux. Est explorée au chapitre 2 la géographie des documents à l'étude ; il en ressort, pour reprendre les mots de l'auteur, que « somme toute assez nombreux, les palmarès ont toutefois été retrouvés dans presque toutes les parties du monde romain touché par les concours et dans des quantités conformes à l'*epigraphic habit* général du lieu et à l'importance du siège des concours » (p. 553). C'est à la question de la typologie qu'est consacré le chapitre suivant. Les palmarès sont tantôt détaillés, tantôt partiels, ou tantôt sélectifs dans le choix des exploits mis de l'avant. L'ordre des inventaires de victoires occupe le chapitre 4. L'auteur y dénombre six manières de classer les succès : selon soit le prestige, l'ordre chronologique, une mixtion des deux premières manières, le critère des disciplines multiples, le nombre de victoires remportées et enfin selon un classement hiérarchico-géographique. Le propos du chapitre suivant porte sur les représentations accompagnant les palmarès et dans lesquelles culmine la forme du palmarès « à couronnes ». Les chapitres 6 et 7 traitent respectivement des palmarès en vers et de ceux dits synthétiques, autrement dit qui ne tracent que le bilan de la carrière d'un champion. Soucieux de mieux cerner les modalités de l'« honorific system », J.-Y. Strasser examine au chapitre 8 le moment choisi pour graver ces palmarès honorifiques et les motivations qui en découlent : succès initiaux, milieu ou fin de carrière, honneurs posthumes, etc. La discussion qui compose le chapitre suivant, intitulé *Proclamer son nom et sa patrie*, traite des formules onomastiques et des ethniques, qui procèdent elles aussi des pratiques honorifiques de l'époque. Le sens et la portée des titres agonistiques (*e.g. paradoxonikès*) retrouvés dans les palmarès occupent tout le chapitre 10. Les chapitres 11-13 s'intéressent aux éléments constitutifs des formulaires et du vocabulaire figurant dans nombre de palmarès. Qu'il s'agisse de l'introduction, de l'énumération des compétitions et des épreuves ou de la conclusion de palmarès, ces formules constituent souvent de précieux indices pour la datation des documents. Alors que le chapitre 14 met brièvement en

relief les monuments et leur réalisation, le chapitre 15 se préoccupe des autres éléments du palmarès (invocation, acclamation ou mention des entraîneurs). Restent les deux derniers chapitres : au chapitre 16, l'auteur s'emploie à retracer certaines évolutions de la « grammaire des honneurs » ; enfin, le dernier chapitre donne lieu à une intéressante analyse, qui vise à déceler tout ce qui appartient à la sphère de l'exploit, à l'exemple des victoires multiples, de la combinaison de plusieurs disciplines, des triomphes consécutifs et des performances exceptionnelles ou singulières. Tels sont, dans l'ensemble, les points abordés et dévoilés par cette étude et que reprend la conclusion générale. Quelle que soit la page ouverte, on admire la quantité de documents réunis, analysés et comparés. L'analyse est fine, exhaustive et le plus souvent claire et convaincante. Elle témoigne de la complexité de la documentation et par là du grand mérite de J.-Y. Strasser, qui a su les regrouper et en extraire toute la richesse. L'ouvrage constitue sans conteste un apport plus que substantiel à notre connaissance de la vie agonistique dans les cités grecques et s'avérera désormais – et sans doute pour bien des années – la référence en la matière. On soulignera, en terminant, que ce volume est soigneusement présenté et se termine par quelques *addenda*, une liste des abréviations bibliographiques, des index variés et étoffés et, enfin, par une série de planches comportant photographies et fac-similés divers, ainsi qu'une carte illustrant la provenance des palmarès. L'absence de bibliographie n'a pas lieu de surprendre, car elle eut été disproportionnée ; le lecteur pourra toujours se référer à la liste des abréviations.

Gaétan THÉRIAULT

Wim BROEKAERT, Alain DELATTRE, Emmanuel DUPRAZ et Maria José ESTARÁN TOLOSA (Éds), *L'épigraphie sur céramique. L'*instrumentum domesticum*, ses genres textuels et ses fonctions dans les sociétés antiques.* Genève, Droz, 2021. 1 vol. broché, 15 x 22 cm, 336 p., nombr. ill. (ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES. SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES. III. HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 60). Prix : 35 €. ISBN 978-2-600-08749-3.

Le propos de l'ouvrage, issu d'un colloque tenu à l'Université de Gand en 2015, n'est pas une présentation théorique ou pratique de l'*instrumentum domesticum* mais une « exploration transversale des fonctions que joue l'écriture sur céramique dans toute la diversité des sociétés antiques d'Europe ». Il s'articule autour de trois thèmes : les questions économiques, les questions sociales et les analyses linguistiques. L'introduction rappelle les deux points de départ qui ont guidé les réflexions, à savoir que l'épigraphie sur céramique a un fonctionnement spécifique qui la distingue de l'épigraphie lapidaire, et ensuite que chaque culture intègre des genres divers qui ne se retrouvent pas partout. J'en ajouterais deux autres qui structurent l'étude de cette documentation : le support lui-même constitue un élément décisif dans la forme et le genre (au singulier ou au pluriel) que prennent les inscriptions qui le marquent. Et, par conséquent, que l'épigraphie sur céramique donne accès à des catégories sociales de population qui n'ont peut-être pas souvent la possibilité de s'exprimer en épigraphie lapidaire. La première partie fait la part belle aux amphores. Il est vrai que ce type de contenants offre de multiples informations dans les différentes rubriques que couvrent ses inscriptions, peintes, estampillées ou gravées. Elle offre, en particulier pour l'Hispanie, un

qu'il est utilisé pour de nombreuses autres tâches que le transport caravanier ; on complètera désormais cette ébauche d'analyse par P.-L. Gatier, « Le chameau de transport dans le Proche-Orient antique », D. Agut-Labordère, B. Redon (Ed.), *Les vaisseaux du désert et des steppes, Les camélidés dans l'Antiquité* (Camelus dromedarius *et* Camelus bactrianus), Lyon, 2020, p. 227-255. Dans le cadre du *Wisconsin Palmyrene Aramaic Inscription Project* (WPAIP), J. M. Hutton et T. Kaizer attirent ensuite l'attention des chercheurs sur les potentiels analytiques du recours à l'imagerie numérique (*Reflectance Transformation Imaging*, RTI) appliqués à trois tessères et une monnaie inédites de l'Oriental Museum de l'Université de Durham. Prolongeant les travaux fondateurs d'Aleksandra Krzyżanowska (1928-2012), N. B. Kristensen se penche sur le corpus actuel des petits bronzes attribués à Palmyre ; il se distribue à parts égales entre les exemplaires retrouvés sur le terrain (en intégrant le trésor d'Alexandrie conservé à Varsovie) et ceux entrés dans les principales collections muséales (p. 119, tableau 8.1) ; l'état des lieux souligne les nombreuses incertitudes qui doivent encore être levées, qu'il s'agisse de la chronologie des frappes, de l'éventuelle interdépendance existant entre l'autorité émettrice et le sanctuaire de Bêl, de la circulation, de la quantification et de la justification économique de sa production. La nouvelle étude de coins menée par N. J. Andrade rappelle la grande rareté des frappes croisant des coins identiques, suggérant donc un volume limité de la production sauf peut-être au III^e^ siècle, et confirme à quelques détails près les conclusions de l'étude de A. Krzyżanowska (types, quantification et chronologie). Le volume se clôture par deux articles proposant des comparaisons. Dans une étude détaillée, M. Blömer rappelle que la faiblesse des frappes locales et l'utilisation massive de numéraire civique romain (avec une position dominante des frappes d'Antioche, parfois imitées ou portant contremarques) est un phénomène largement partagé en Mésopotamie centrale et du nord (Adiabène, Hatra, Edesse, Carrhes), tout au moins jusqu'à l'époque sévérienne ; après cette date, plusieurs cités de la région frappent monnaie (avec étude détaillée ici pour Édesse et Carrhes), en écho à l'administration militaire romaine de ces régions. Et M. Blömer de conclure en soulignant combien, par contraste, Palmyre semble échapper à ce cadre. K. Butcher complète cette image par une présentation des imitations des types SC antiochéens à Hatra et Assour. Plusieurs contributions sont dotées d'annexes insérées dans le texte : un index visuel des 1132 types de tessères de Palmyre, distribués par formes (p. 14-17), une liste de tessères ayant conservé la marque d'un sceau (p. 18-26), avec figures (dessins ou photographies) reproduites du *RTP* (p. 27-67), et un tableau de liens prosopographiques possibles, par type de tessère (p. 78-79). Un bel appel à poursuivre les travaux. Trois brefs index (général, personne et lieux). Laurent THOLBECQ

Henryk MEYZA (Ed.), *Decoration of Hellenistic and Roman Buildings in Cyprus*. Warsaw – Wiesbaden, Académie polonaise des Sciences – Harrassowitz, 2020. 1 vol. broché, 21 × 29,7 cm, 249 p., ill. n/b et coul. (TRAVAUX DE L'INSTITUT DES CULTURES MÉDITERRANÉENNES ET ORIENTALES DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES, 4). Prix : 72 €. ISBN 978-83-948004-5-1 / 978-3-447-11588-9.

Contrairement à ce qu'annonce son titre, ce volume n'a rien d'une synthèse : il s'agit des actes d'un colloque ayant réuni en 2017 une vingtaine de chercheurs à

l'Académie polonaise des Sciences de Varsovie ; ils regroupent de brèves études, parfois synthétiques mais le plus souvent très ponctuelles et qui présentent des degrés d'aboutissement divers ; elles portent sur du mobilier majoritairement connu, mais bénéficiant à l'occasion de nouveaux relevés (de qualité variable…) ou de nouveaux clichés. Soit sept contributions relatives aux décors peints sur enduits, huit traitant de décor architectural – et en particulier de chapiteaux –, deux de tapis mosaïqués et deux de sculpture. Le volume est du reste essentiellement consacré à Nea Paphos (agora, théâtre, habitat d'époque romaine, colline de Fabrika et nécropoles), avec quelques escapades vers Délos, Doura-Europos et la Cyrénaïque. La présentation par ordre alphabétique d'auteurs rend la lecture morcelée, les régions et les thèmes traités étant éclatés dans l'entièreté du volume. Chacun y glanera donc l'une ou l'autre information utile à sa recherche. Sans me livrer ici à un fastidieux inventaire, j'y ai pour ma part pointé, à titre d'exemples, des relevés apparemment inédits d'une tombe rupestre peinte déjà connue d'Ammoi (Kato Paphos, tombe 1, F. Alabe), la très belle étude par E. Raptou de décors de fausses portes retrouvés devant les loculi d'une tombe à hypogée d'époque hellénistique découverte dans la ville haute de Paphos (avec quelques parallèles paphiens inédits). Également intéressante, l'illustration par L. Fuduli d'une résurgence du dorique en contexte ptolémaïque, à Chypre comme dans le Levant. Pointée aussi, dans la ligne de leurs travaux menés en collaboration ces dernières années, l'étude de P. Pensabene et E. Gasparini qui évoquent les survivances alexandrines dans la production chypriote, en lien direct à l'époque hellénistique (IIe s. av. J.-C.), mais de relecture locale aux Ier et IIe s. de notre ère, leurs remarques conclusives relatives à l'étude de la *koinè* alexandrine, étendue à la Cyrénaïque et à la Nabatène, étant particulièrement stimulantes. Dans le même esprit, deux chercheurs reviennent dans le détail, et sur la base de séries assez fournies, sur le développement de variantes locales de chapiteaux corinthiens lisses, à Nea Paphos (A. Brzozowska) et à Marina el-Alamein (R. Czerner). D'un intérêt certain également, la belle présentation par J. Żelazowski des enduits peints d'époque sévérienne imitant de placages de parois en *opus sectile* (avec restitution) dans la Maison dite de Leukaktios, à Ptolémaïs. Pour la sculpture, pointons l'étude d'un grand marbre du musée de Paphos documenté depuis le début du XXe siècle (Inv. PM 1723) et dans lequel P. Panayides reconnaît la muse Érato. Trois des textes consistent en résumés de type « poster ». La bibliographie est commune, ce qui est un excellent choix, mais une synthèse des apports du colloque aurait été bienvenue. Laurent THOLBECQ

Julien BOISLEVE, Mathilde CARRIVE et Florence MONIER (Éds), *Peintures et stucs d'époque romaine. Études toichographologiques*. Actes du 31e Colloque de l'APFMA, Troyes, 23 et 24 novembre 2018. Bordeaux, Ausonius, 2021. 1 vol. broché, 353 p., nombr. ill. coul. (PICTOR, 9). Prix : 40 €. ISSN 2273-7669 ; ISBN 978-2-35613-433-2.

Ce 9e volume de la collection Pictor (Ausonius) publie les actes du 31e colloque de l'AFPMA (Association française pour la peinture murale antique). Après Narbonne, Paris, Strasbourg, Metz, Toulouse, Bordeaux et Arles, c'est à Troyes que les organisateurs ont cette fois décidé d'organiser la rencontre, devenue traditionnelle, des spécialistes de la peinture antique, les toichographologues, comme on les appelle aujourd'hui.

sur le bras) préférentiellement sculpté et adapté dans un atelier local, probablement sur la longue durée et en formats différents. Évidemment, toute comparaison avec Palmyre est totalement impossible. On reste donc sur sa faim quant aux ateliers et sculpteurs qui ont produit cette quantité de reliefs funéraires palmyréniens dans la même cité pendant environ deux siècles et demi. Pour l'éclairer, on devra sans doute se rapporter au septième volume de la série, la publication de la thèse de doctorat de Julia Steding, *Carvers and Customers in Roman Palmyra: The Production Economy of Limestone Loculus Reliefs*, Turnhout, Brepols, 2022. Cécile EVERS

Rubina RAJA (Ed.), *The Small Stuff of the Palmyrenes. Coins and Tesserae from Palmyra*. Turnhout, Brepols, 2022. 1 vol. broché, 21 x 28 cm, XV + 179 p. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 5). Prix : 130 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59760-7.

Ce volume qui réunit une dizaine de contributions fait écho à une rencontre exploratoire organisée par Rubina Raja à Copenhague en 2019 autour des tessères et du petit numéraire de bronze de Palmyre. Il s'agissait en particulier de réfléchir à nouveaux frais aux contextes de création, de fabrication et d'utilisation des tessères, ainsi qu'à leur exploitation dans l'étude des pratiques sociales et religieuses palmyréniennes. La rencontre et le volume constituent en réalité un appel appuyé à une mise à jour systématique du *Recueil des tessères de Palmyre* (H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, A. Caquot, Paris, 1955), principal corpus disponible aujourd'hui. Rappelons la richesse de la documentation : plus de 1100 types, pour certains attestés en plusieurs dizaines d'exemplaires, objets moulés de formes diverses, figurés et inscrits, certains étant par ailleurs estampillés du sceau du probable commanditaire. Il s'agissait aussi d'appeler à une nouvelle étude systématique des monnaies de Palmyre. On croise donc ici plusieurs spécialistes de l'épigraphie et de la religion palmyrénienne ou de la numismatique de la Syrie romaine, au sens large. – Constatant le faible effort déployé jusqu'ici pour définir des critères permettant une classification chronologique des tessères, J.-B. Yon s'emploie à croiser la poignée de jetons assurément datés par des inscriptions et les informations prosopographiques livrées par ces documents et par l'épigraphie de la ville. A. Kubiak-Schneider explore pour sa part quelques arguments (textes, images) qui permettraient d'établir les fonctions précises de ces objets, par-delà l'interprétation traditionnelle selon laquelle ces jetons permettaient d'accéder aux banquets et/ou de bénéficier de diverses distributions alimentaires ; en découlent quelques pistes nouvelles comme p. ex. l'idée selon laquelle les tessères pourraient attester non d'une réception mais d'une contribution, peut-être spécifiquement liée à une charge sacerdotale (mais voir déjà les propositions de J.-G. Février dans sa recension du *RTP*, dans *RHR* 148.2 [1955], p. 217-220). Bien conscient des différences de nature pouvant exister entre les images officielles de la cité et celles liées à des sous-groupes spécifiques de la population, T. Kaizer explore les logiques qui sous-tendent la création d'une figuration homogène des rituels, des prêtres et des divinités, dans un environnement religieux par nature hétérogène et puisant à des fonds très divers. E. H. Seland nous mène du côté de l'iconographie en explorant les représentations sur tessères de dromadaires ; il constate l'extrême rareté des figurations de l'animal bâté et rappelle

qu'il est utilisé pour de nombreuses autres tâches que le transport caravanier ; on complètera désormais cette ébauche d'analyse par P.-L. Gatier, « Le chameau de transport dans le Proche-Orient antique », D. Agut-Labordère, B. Redon (Ed.), *Les vaisseaux du désert et des steppes, Les camélidés dans l'Antiquité* (Camelus dromedarius *et* Camelus bactrianus), Lyon, 2020, p. 227-255. Dans le cadre du *Wisconsin Palmyrene Aramaic Inscription Project* (WPAIP), J. M. Hutton et T. Kaizer attirent ensuite l'attention des chercheurs sur les potentiels analytiques du recours à l'imagerie numérique (*Reflectance Transformation Imaging*, RTI) appliqués à trois tessères et une monnaie inédites de l'Oriental Museum de l'Université de Durham. Prolongeant les travaux fondateurs d'Aleksandra Krzyżanowska (1928-2012), N. B. Kristensen se penche sur le corpus actuel des petits bronzes attribués à Palmyre ; il se distribue à parts égales entre les exemplaires retrouvés sur le terrain (en intégrant le trésor d'Alexandrie conservé à Varsovie) et ceux entrés dans les principales collections muséales (p. 119, tableau 8.1) ; l'état des lieux souligne les nombreuses incertitudes qui doivent encore être levées, qu'il s'agisse de la chronologie des frappes, de l'éventuelle interdépendance existant entre l'autorité émettrice et le sanctuaire de Bêl, de la circulation, de la quantification et de la justification économique de sa production. La nouvelle étude de coins menée par N. J. Andrade rappelle la grande rareté des frappes croisant des coins identiques, suggérant donc un volume limité de la production sauf peut-être au III^e^ siècle, et confirme à quelques détails près les conclusions de l'étude de A. Krzyżanowska (types, quantification et chronologie). Le volume se clôture par deux articles proposant des comparaisons. Dans une étude détaillée, M. Blömer rappelle que la faiblesse des frappes locales et l'utilisation massive de numéraire civique romain (avec une position dominante des frappes d'Antioche, parfois imitées ou portant contremarques) est un phénomène largement partagé en Mésopotamie centrale et du nord (Adiabène, Hatra, Edesse, Carrhes), tout au moins jusqu'à l'époque sévérienne ; après cette date, plusieurs cités de la région frappent monnaie (avec étude détaillée ici pour Édesse et Carrhes), en écho à l'administration militaire romaine de ces régions. Et M. Blömer de conclure en soulignant combien, par contraste, Palmyre semble échapper à ce cadre. K. Butcher complète cette image par une présentation des imitations des types SC antiochéens à Hatra et Assour. Plusieurs contributions sont dotées d'annexes insérées dans le texte : un index visuel des 1132 types de tessères de Palmyre, distribués par formes (p. 14-17), une liste de tessères ayant conservé la marque d'un sceau (p. 18-26), avec figures (dessins ou photographies) reproduites du *RTP* (p. 27-67), et un tableau de liens prosopographiques possibles, par type de tessère (p. 78-79). Un bel appel à poursuivre les travaux. Trois brefs index (général, personne et lieux). Laurent THOLBECQ

Henryk MEYZA (Ed.), *Decoration of Hellenistic and Roman Buildings in Cyprus*. Warsaw – Wiesbaden, Académie polonaise des Sciences – Harrassowitz, 2020. 1 vol. broché, 21 × 29,7 cm, 249 p., ill. n/b et coul. (TRAVAUX DE L'INSTITUT DES CULTURES MÉDITERRANÉENNES ET ORIENTALES DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES, 4). Prix : 72 €. ISBN 978-83-948004-5-1 / 978-3-447-11588-9.

Contrairement à ce qu'annonce son titre, ce volume n'a rien d'une synthèse : il s'agit des actes d'un colloque ayant réuni en 2017 une vingtaine de chercheurs à

autels miniatures) pourraient en fait s'avérer être des éléments constitutifs de figurines en terre cuite qui ont été étudiées dans le volume XVIII.4. Une valeur strictement fonctionnelle est attribuée aux grilles de cuisson de l'époque romaine. La polysémie des objets participe à la reconstruction des modalités du culte des deux divinités centrales du sanctuaire (Déméter et Korè) et à l'identification de cultes secondaires sur le site (Dionysos, Artémis, Hermès, Aphrodite). L'usage des termes « sanctuaire grec » (jusqu'à 146 av. J.-C.) et « sanctuaire romain » (après la phase d'abandon qui s'ensuit jusqu'au courant du Ier siècle ap. J.-C.), cependant, introduit le risque d'une dichotomie quant au caractère socioculturel de la fréquentation du sanctuaire. De plus, si une différence notable est identifiée dans les pratiques dédicatoires jusqu'à l'époque classique d'une part, et à partir du Ier siècle ap. J.-C. d'autre part, le positionnement des traditions de l'époque hellénistique dans cette transformation n'est pas clair. Enfin, la raison du choix, dans cette reconstruction, de la date historique de 146 av. J.-C. n'est pas expliquée, malgré l'absence apparente de vestiges attribuables à cette date spécifique. Les appendices (liste de contextes, tables de concordance) et les indexes (général, des musées, des sources anciennes, des termes grecs et latins) permettent une utilisation diversifiée du volume. Florence LIARD

Bettina KREUZER, Corpus Vasorum Antiquorum, *Deutschland*, 101, *München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst.* 19, *Attisch Schwarzfigurige Hydrien*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 24,5 x 32,5 cm, 160 p., 35 fig. et 32 pl. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-4067-1540-2.

Yasmin OLIVIER-TROTTENBERG, Corpus Vasorum Antiquorum, *Deutschland*, 105, *München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst*, 20, *Etruskisch Rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 24,5 x 32,5 cm, 75 p., 64 pl. (photos), 11 encarts (dessins). (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7696-3782-3.

Ces deux volumes constituent des publications d'excellente qualité tant du point de vue du texte que de la richesse de la documentation. Les deux volumes s'ouvrent par une introduction fort complète sur l'histoire de la magnifique collection de vases du musée de Munich, dont la majorité des pièces provient de la nécropole étrusque de Vulci, un site fouillé au début du XIXe siècle, qui a marqué la recherche en céramologie. Le rôle bien connu et primordial joué par le roi Louis I de Bavière dans la constitution de cette collection pour la rendre accessible au public y est clairement mis en évidence. Le noyau des pièces, étrusques et attiques publiées respectivement dans les volumes 19 et 20, est ainsi arrivé au musée grâce à l'acquisition par le souverain des collections Canino et Candelori et, ensuite, grâce à l'achat plus ponctuel de certaines autres collections, notamment pour les vases étrusques, de celle de Paul Arndt en 1908 ou du philanthrope et banquier, James Lœb, en 1933. Les deux volumes se clôturent par plusieurs index qui permettent une recherche facile selon les numéros d'inventaire, les provenances (lieux de découverte ou collections anciennes), le volume/capacité, les techniques utilisées, les thèmes iconographiques et les personnages représentés, les inscriptions – y compris les graffiti – ainsi que les artisans (peintres, potiers et ateliers). Dans le volume 19, entièrement consacré à l'hydrie attique à figure noire, Bettina

Kreuzer publie 54 vases complets et 21 fragments et ne se limite pas au simple catalogue des pièces présentes dans la collection. D'emblée, elle offre un chapeau introductif très complet sur l'histoire de la forme (p. 21-22) et, organise l'étude du matériel par types d'hydries, classées selon leur ordre chronologique de production et, ensuite, par ateliers et par peintres. Chaque notice est très complète, reprenant une description précise de l'objet incluant son poids et sa capacité volumétrique quand le profil du vase est préservé. La documentation est composée de dessins des profils à l'échelle 1/1, de plusieurs photos de l'ensemble des vases et des détails des décors narratifs et ornementaux. À ces illustrations s'ajoutent une couverture photo des graffiti marchands peints ou incisés sous le pied des hydries ainsi que deux planches (31 et 32), consacrées à l'état de conservation de trois vases (SH 1683 ; SH 1684 ; SH 1693) qui ont subi des restaurations importantes. Ces deux dernières informations illustrent l'intérêt polymorphe de l'auteur pour le vase à la fois en tant qu'objet économique et en tant qu'objet de collection ayant connu des transformations à travers son histoire qu'il faut à tout prix documenter. Grâce à la riche collection du musée de Munich, l'auteur propose une synthèse extrêmement utile sur les ateliers actifs dans la deuxième moitié du VI^e^ siècle, enrichie d'une étude originale du travail des potiers dont elle identifie les mains, complétée d'une couverture très détaillée des différents graffiti marchands, incisés ou peints, ajoutés sous le pied. Cet examen lui permet de suggérer l'existence de liens spécifiques entre ces intermédiaires marchands et des ateliers céramiques précis, des graffiti étant plus particulièrement associés à des ateliers, identifiés par l'analyse stylistique, tels que ceux du Groupe de Léagros. La question importante d'une collaboration possible et constante entre des ateliers céramiques et des marchands précis pour la distribution de leurs produits hors de l'Attique, avait déjà été soulevée par Alan Johnston (*Trademarks on Greek Vases*, Londres, 1979 ; *Addenda*, Londres, 2006) mais elle n'avait pas encore fait l'objet d'une étude systématique jusqu'ici. B. Kreuzer y travaille depuis longtemps, la préparation du *CVA* Munich 19 ayant servi de point de départ à son étude sur le Groupe de Léagros dont les résultats, désormais plus complets, sont publiés dans un article récemment paru « The Leagros Group and the mechanisms of trade: Trademarks revisited », dans M. Bentz, M. Heinzelmann (Eds.), *Archaeology and Economy in the Ancient World* 54, Heidelberg, Propylaeum, 2022, p. 133-145). – Jusqu'ici, la majorité des volumes du *CVA* étaient essentiellement consacrés à la publication de la céramique grecque à décor figuré. À l'exception d'une série de volumes du Musée du Louvre portant sur la céramique étrusque à décor figuré, les ouvrages traitant de cette production restaient exceptionnels. Parmi eux, il faut mentionner le volume *CVA* Munich 17 (Deutschland 96, 2014) sur la céramique étrusque à figure noire, déjà publié par Yasmin Olivier-Trottenberg (voir *AC* 85 [2016], p. 544-546). L'auteur complète, ici, cette première étude de la collection de Munich avec le volume 20, dédié aux vases étrusques à figure rouge. Le titre est cependant trompeur car, en réalité, la majorité de la céramique traitée (58 objets, pl. 1 à 35) présente un décor en surpeints de figures rouges. Seule, une minorité, est décorée de véritables figures rouges (20 objets, pl. 36-64). En plus d'un ensemble de vases complets, l'auteur a inclus une série de fragments, encore inédits (nouveaux numéros d'inventaires NT 16079 à NI 16112). La présence de ce type de matériel fragmentaire dans une collection qui remonte au début du XIX^e^ s. est importante. Elle constitue un rare témoignage de l'intérêt précoce pour ce type de matériel et pourrait apporter un nouvel éclairage de son impact sur le développement de la science archéologique et céramologique, une question au centre d'un certain nombre d'études récentes sur l'histoire des collections de ce type de matériel

(*e.g.* S. Sarti, « Vase fragments. Approaches to collecting ancient pottery », dans *The Corpus Vasorum Antiquorum (1922-2022). A century of exploring Greek Vases*, *CVA* Belgique supplément I, à paraître). Le catalogue est organisé en deux parties principales suivant la technique utilisée, en surpeint (Groupe de Praxias ou Groupe de Sokra) ou à figure rouge (céramique falisque ou de Vulci). Au sein de ces deux parties, les vases sont groupés par formes et ensuite par peintres ou ateliers. Ce dernier choix empêche une vision d'ensemble de l'évolution de la production et de son développement au sein des ateliers, puisque ces derniers apparaissent complètement éclatés au fil de la lecture. Les notices sont, cependant, très complètes. Outre la description technique incluant la taille et le volume, l'auteur fournit une bibliographie, souvent exhaustive, et une discussion nuancée sur les questions difficiles d'attribution et d'iconographie étrusques. L'excellente documentation qui accompagne les vases, tant du point de vue des dessins du profil des formes (échelle 1/1) que des photos d'ensemble et de détails, permet également de mettre en avant la richesse iconographique de la culture étrusque et sa connaissance de la poésie épique grecque à travers les épisodes de l'*Iliade*, illustrée de manière originale, comme par exemple, sur l'amphore SH 3170 (pl. 4-5). Parmi les autres vases, on mentionnera la publication de quatre vases plastiques à figure rouge, trois *askoi* (NI 7281, NI 7229, pl. 53 et NI 8381, pl. 54) et une tasse (NI 1728). Cette dernière constitue un exemplaire remarquable et unique d'une tête de démon, identifiée au Charun ou au Phersu étrusques. Datée de la fin du V^e^ siècle, elle provient d'une tombe à l'instar du seul autre parallèle iconographique connu en céramique, la tasse attique façonnée, trois générations plus tôt, par le potier Sotades et exportée à Spina, comptoir commercial en Étrurie padane (Ferrara, Museo Archeologico Nazionale, 20401, Beazley Archive Pottery Database 209483). Ces deux pièces, grecque et étrusque, renvoient, très vraisemblablement, au rôle d'esprit protecteur, de gardien attentif des âmes des morts dans l'au-delà, accordé par les Étrusques à ces deux démons et repris sur les peintures murales de la Tombe del Orco I à Tarquinia (H. Hoffmann, « Charos, Charun, Charon », *Oxford Journal of Archaeology*, 3.3 [1984], p. 65-69). Elles illustrent les échanges culturels, les adaptations et les interactions entre le monde grec et le monde étrusque dans le courant du V^e^ siècle. Athéna TSINGARIDA

Thomas LAPPI, *Hellenistische Wanddekorationen. Syntax, Semantik und Chronologie des Ersten Stils im westlichen Mittelmeerraum*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 290 p., 66 pl. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN 40). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-476-1.

Issu de la thèse d'habilitation soutenue par l'auteur en 2016 à l'Université de Tübingen, ce livre a pour objet de modifier, en l'élargissant, l'optique qui a prévalu jusqu'ici dans les recherches relatives au décor mural antique, recherches fondées sur la fameuse classification, en quatre styles, de la peinture pompéienne par August Mau, en 1882, le I^er^ style (daté par Mau de 200 à 80 av. J-C.) répondant en Occident au « masonry style » de la Méditerranée orientale (Délos). Selon Thomas Lappi, ces anciens points d'ancrage du raisonnement, dichotomiques et trop étroits, ne suffisent pas, tant au plan chronologique que géographique, à rendre compte de l'expansion du I^er^ style dans l'aire méditerranéenne, telle que la définit aujourd'hui la documentation découverte ces trente dernières années. C'est autour de cette constatation que l'auteur

autels miniatures) pourraient en fait s'avérer être des éléments constitutifs de figurines en terre cuite qui ont été étudiées dans le volume XVIII.4. Une valeur strictement fonctionnelle est attribuée aux grilles de cuisson de l'époque romaine. La polysémie des objets participe à la reconstruction des modalités du culte des deux divinités centrales du sanctuaire (Déméter et Korè) et à l'identification de cultes secondaires sur le site (Dionysos, Artémis, Hermès, Aphrodite). L'usage des termes « sanctuaire grec » (jusqu'à 146 av. J.-C.) et « sanctuaire romain » (après la phase d'abandon qui s'ensuit jusqu'au courant du Ier siècle ap. J.-C.), cependant, introduit le risque d'une dichotomie quant au caractère socioculturel de la fréquentation du sanctuaire. De plus, si une différence notable est identifiée dans les pratiques dédicatoires jusqu'à l'époque classique d'une part, et à partir du Ier siècle ap. J.-C. d'autre part, le positionnement des traditions de l'époque hellénistique dans cette transformation n'est pas clair. Enfin, la raison du choix, dans cette reconstruction, de la date historique de 146 av. J.-C. n'est pas expliquée, malgré l'absence apparente de vestiges attribuables à cette date spécifique. Les appendices (liste de contextes, tables de concordance) et les indexes (général, des musées, des sources anciennes, des termes grecs et latins) permettent une utilisation diversifiée du volume. Florence LIARD

Bettina KREUZER, Corpus Vasorum Antiquorum, *Deutschland*, 101, *München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst.* 19, *Attisch Schwarzfigurige Hydrien*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 24,5 x 32,5 cm, 160 p., 35 fig. et 32 pl. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-4067-1540-2.

Yasmin OLIVIER-TROTTENBERG, Corpus Vasorum Antiquorum, *Deutschland*, 105, *München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst*, 20, *Etruskisch Rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 24,5 x 32,5 cm, 75 p., 64 pl. (photos), 11 encarts (dessins). (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7696-3782-3.

Ces deux volumes constituent des publications d'excellente qualité tant du point de vue du texte que de la richesse de la documentation. Les deux volumes s'ouvrent par une introduction fort complète sur l'histoire de la magnifique collection de vases du musée de Munich, dont la majorité des pièces provient de la nécropole étrusque de Vulci, un site fouillé au début du XIXe siècle, qui a marqué la recherche en céramologie. Le rôle bien connu et primordial joué par le roi Louis I de Bavière dans la constitution de cette collection pour la rendre accessible au public y est clairement mis en évidence. Le noyau des pièces, étrusques et attiques publiées respectivement dans les volumes 19 et 20, est ainsi arrivé au musée grâce à l'acquisition par le souverain des collections Canino et Candelori et, ensuite, grâce à l'achat plus ponctuel de certaines autres collections, notamment pour les vases étrusques, de celle de Paul Arndt en 1908 ou du philanthrope et banquier, James Lœb, en 1933. Les deux volumes se clôturent par plusieurs index qui permettent une recherche facile selon les numéros d'inventaire, les provenances (lieux de découverte ou collections anciennes), le volume/capacité, les techniques utilisées, les thèmes iconographiques et les personnages représentés, les inscriptions – y compris les graffiti – ainsi que les artisans (peintres, potiers et ateliers). Dans le volume 19, entièrement consacré à l'hydrie attique à figure noire, Bettina

Kreuzer publie 54 vases complets et 21 fragments et ne se limite pas au simple catalogue des pièces présentes dans la collection. D'emblée, elle offre un chapeau introductif très complet sur l'histoire de la forme (p. 21-22) et, organise l'étude du matériel par types d'hydries, classées selon leur ordre chronologique de production et, ensuite, par ateliers et par peintres. Chaque notice est très complète, reprenant une description précise de l'objet incluant son poids et sa capacité volumétrique quand le profil du vase est préservé. La documentation est composée de dessins des profils à l'échelle 1/1, de plusieurs photos de l'ensemble des vases et des détails des décors narratifs et ornementaux. À ces illustrations s'ajoutent une couverture photo des graffiti marchands peints ou incisés sous le pied des hydries ainsi que deux planches (31 et 32), consacrées à l'état de conservation de trois vases (SH 1683 ; SH 1684 ; SH 1693) qui ont subi des restaurations importantes. Ces deux dernières informations illustrent l'intérêt polymorphe de l'auteur pour le vase à la fois en tant qu'objet économique et en tant qu'objet de collection ayant connu des transformations à travers son histoire qu'il faut à tout prix documenter. Grâce à la riche collection du musée de Munich, l'auteur propose une synthèse extrêmement utile sur les ateliers actifs dans la deuxième moitié du VI^e^ siècle, enrichie d'une étude originale du travail des potiers dont elle identifie les mains, complétée d'une couverture très détaillée des différents graffiti marchands, incisés ou peints, ajoutés sous le pied. Cet examen lui permet de suggérer l'existence de liens spécifiques entre ces intermédiaires marchands et des ateliers céramiques précis, des graffiti étant plus particulièrement associés à des ateliers, identifiés par l'analyse stylistique, tels que ceux du Groupe de Léagros. La question importante d'une collaboration possible et constante entre des ateliers céramiques et des marchands précis pour la distribution de leurs produits hors de l'Attique, avait déjà été soulevée par Alan Johnston (*Trademarks on Greek Vases*, Londres, 1979 ; *Addenda*, Londres, 2006) mais elle n'avait pas encore fait l'objet d'une étude systématique jusqu'ici. B. Kreuzer y travaille depuis longtemps, la préparation du *CVA* Munich 19 ayant servi de point de départ à son étude sur le Groupe de Léagros dont les résultats, désormais plus complets, sont publiés dans un article récemment paru « The Leagros Group and the mechanisms of trade: Trademarks revisited », dans M. Bentz, M. Heinzelmann (Eds.), *Archaeology and Economy in the Ancient World* 54, Heidelberg, Propylaeum, 2022, p. 133-145). – Jusqu'ici, la majorité des volumes du *CVA* étaient essentiellement consacrés à la publication de la céramique grecque à décor figuré. À l'exception d'une série de volumes du Musée du Louvre portant sur la céramique étrusque à décor figuré, les ouvrages traitant de cette production restaient exceptionnels. Parmi eux, il faut mentionner le volume *CVA* Munich 17 (Deutschland 96, 2014) sur la céramique étrusque à figure noire, déjà publié par Yasmin Olivier-Trottenberg (voir *AC* 85 [2016], p. 544-546). L'auteur complète, ici, cette première étude de la collection de Munich avec le volume 20, dédié aux vases étrusques à figure rouge. Le titre est cependant trompeur car, en réalité, la majorité de la céramique traitée (58 objets, pl. 1 à 35) présente un décor en surpeints de figures rouges. Seule, une minorité, est décorée de véritables figures rouges (20 objets, pl. 36-64). En plus d'un ensemble de vases complets, l'auteur a inclus une série de fragments, encore inédits (nouveaux numéros d'inventaires NT 16079 à NI 16112). La présence de ce type de matériel fragmentaire dans une collection qui remonte au début du XIX^e^ s. est importante. Elle constitue un rare témoignage de l'intérêt précoce pour ce type de matériel et pourrait apporter un nouvel éclairage de son impact sur le développement de la science archéologique et céramologique, une question au centre d'un certain nombre d'études récentes sur l'histoire des collections de ce type de matériel

(*e.g.* S. Sarti, « Vase fragments. Approaches to collecting ancient pottery », dans *The Corpus Vasorum Antiquorum (1922-2022). A century of exploring Greek Vases*, *CVA* Belgique supplément I, à paraître). Le catalogue est organisé en deux parties principales suivant la technique utilisée, en surpeint (Groupe de Praxias ou Groupe de Sokra) ou à figure rouge (céramique falisque ou de Vulci). Au sein de ces deux parties, les vases sont groupés par formes et ensuite par peintres ou ateliers. Ce dernier choix empêche une vision d'ensemble de l'évolution de la production et de son développement au sein des ateliers, puisque ces derniers apparaissent complètement éclatés au fil de la lecture. Les notices sont, cependant, très complètes. Outre la description technique incluant la taille et le volume, l'auteur fournit une bibliographie, souvent exhaustive, et une discussion nuancée sur les questions difficiles d'attribution et d'iconographie étrusques. L'excellente documentation qui accompagne les vases, tant du point de vue des dessins du profil des formes (échelle 1/1) que des photos d'ensemble et de détails, permet également de mettre en avant la richesse iconographique de la culture étrusque et sa connaissance de la poésie épique grecque à travers les épisodes de l'*Iliade*, illustrée de manière originale, comme par exemple, sur l'amphore SH 3170 (pl. 4-5). Parmi les autres vases, on mentionnera la publication de quatre vases plastiques à figure rouge, trois *askoi* (NI 7281, NI 7229, pl. 53 et NI 8381, pl. 54) et une tasse (NI 1728). Cette dernière constitue un exemplaire remarquable et unique d'une tête de démon, identifiée au Charun ou au Phersu étrusques. Datée de la fin du V^e^ siècle, elle provient d'une tombe à l'instar du seul autre parallèle iconographique connu en céramique, la tasse attique façonnée, trois générations plus tôt, par le potier Sotades et exportée à Spina, comptoir commercial en Étrurie padane (Ferrara, Museo Archeologico Nazionale, 20401, Beazley Archive Pottery Database 209483). Ces deux pièces, grecque et étrusque, renvoient, très vraisemblablement, au rôle d'esprit protecteur, de gardien attentif des âmes des morts dans l'au-delà, accordé par les Étrusques à ces deux démons et repris sur les peintures murales de la Tombe del Orco I à Tarquinia (H. Hoffmann, « Charos, Charun, Charon », *Oxford Journal of Archaeology*, 3.3 [1984], p. 65-69). Elles illustrent les échanges culturels, les adaptations et les interactions entre le monde grec et le monde étrusque dans le courant du V^e^ siècle. Athéna TSINGARIDA

Thomas LAPPI, *Hellenistische Wanddekorationen. Syntax, Semantik und Chronologie des Ersten Stils im westlichen Mittelmeerraum*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 290 p., 66 pl. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN 40). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-476-1.

Issu de la thèse d'habilitation soutenue par l'auteur en 2016 à l'Université de Tübingen, ce livre a pour objet de modifier, en l'élargissant, l'optique qui a prévalu jusqu'ici dans les recherches relatives au décor mural antique, recherches fondées sur la fameuse classification, en quatre styles, de la peinture pompéienne par August Mau, en 1882, le I^er^ style (daté par Mau de 200 à 80 av. J-C.) répondant en Occident au « masonry style » de la Méditerranée orientale (Délos). Selon Thomas Lappi, ces anciens points d'ancrage du raisonnement, dichotomiques et trop étroits, ne suffisent pas, tant au plan chronologique que géographique, à rendre compte de l'expansion du I^er^ style dans l'aire méditerranéenne, telle que la définit aujourd'hui la documentation découverte ces trente dernières années. C'est autour de cette constatation que l'auteur

la conception d'une krépis identique qui aurait fait le tour du bâtiment selon une formule beaucoup plus courante), mais aussi, selon l'hypothèse des auteurs, de la nécessité de protéger une supposée relique qui n'aurait pu être déplacée et qui aurait ainsi justifié que l'on conserve intact le naos du temple archaïque tant que la nouvelle « enveloppe » n'était pas suffisamment avancée pour en assurer la protection. En façade, la fasce supérieure de l'architrave portait une dédicace qui a fait l'objet d'autant plus de restitutions que nous n'en avons conservé que quatre lettres. J.-Ch. Moretti pouvait dès lors se risquer à en proposer une nouvelle (p. 216, fig. 211) qui attribue aux Athéniens, après 167, la réalisation de la dédicace de ce temple d'Artémis dont l'ornementation n'a jamais été totalement achevée. Cette étude, qui n'est pas dépourvue d'humour à certains moments, est magistrale, tant par la précision des descriptions des blocs d'architecture de tous types que par l'intelligence des propositions restituant leur agencement. Les restitutions ici défendues sont ainsi particulièrement convaincantes (fig. 195 à 200). La documentation fournie est de bonne qualité, y compris l'élaboration des tableaux d'inventaire de blocs (comme celui des tambours de colonnes [tableau 6]). À ce propos, on saluera le maintien par l'École française d'Athènes d'un grand format qui facilite la confection des planches et autorise la reproduction de plans à une échelle satisfaisante. On ne peut que saluer l'approche holistique de l'examen architectural du monument et y reconnaître un modèle du genre. On y trouve bien sûr toutes les précisions utiles quant aux matériaux et techniques de construction, quant au style architectural, quant au projet d'architecture, quant à l'évolution du chantier, mais aussi, notamment grâce à l'étude des lettres de montage, quant à la présence d'au moins deux entreprises (p. 205) tandis que l'architecte était probablement délien et, selon les auteurs, pourrait être celui qui était rémunéré à l'année par le sanctuaire d'Apollon (p. 208). En d'autres termes, à partir d'une étude minutieuse et détaillée, cette étude contribue de manière solide à l'écriture d'une histoire du sanctuaire, des influences culturelles qui le traversent jusqu'à l'organisation des chantiers qui s'y rencontrent. On pourrait sans doute prolonger la réflexion en tentant d'évaluer le coût global de l'édification du temple, dans la mesure où l'on en restitue approximativement toutes les composantes. Seule une dépense de 2.200 drachmes prélevée dans le trésor en 179 nous est connue, mais par comparaison on pourrait tenter une estimation globale qui nous permettrait sans doute un jour de mieux apprécier l'importance de ces chantiers, petits et grands, dans la balance économique d'un sanctuaire ou d'une cité. Didier VIVIERS

Pontus HELLSTRÖM & Jesper BLID, *The Andrones*. Stockholm, Swedish Research Institute in Istanbul, 2019. 1 vol., 297 p., 472 fig. n/b et coul., 39 tableaux (LABRAUNDA, 5). Prix : 700 Kr. ISBN 978-91-978813-6-4.

L'étude monographique des *andrônes* du sanctuaire de Zeus constitue à la fois le douzième tome et le cinquième volume de la série d'études suédoises à Labraunda, qui complète notamment trois premiers tomes dédiés à l'architecture du sanctuaire (1.1, les Propylées, 1.2, étude générale, 1.3, temple de Zeus). Le livre se concentre sur deux *andrônes* du IV^e^ siècle avant n. è., l'*andrôn* de Mausole (ou *andrôn* B) et l'*andrôn* A, plus récent et probablement dû à son frère Idrieus. Les deux édifices furent érigés dans le contexte d'un programme de monumentalisation du sanctuaire mené par les dynastes

hécatomnides. Du fait de leur taille imposante, les deux *andrônes* classiques étaient, depuis les années 1930, désignés comme des temples jusqu'à la découverte d'inscriptions dédicatoires les identifiant comme des *andrônes*. L'ouvrage est le fruit d'un travail de longue haleine : après les premières fouilles menées entre 1948 et 1953, plusieurs campagnes ont été menées à partir de la fin des années 1970 jusqu'aux travaux de restauration de 2014-2015. L'architecte Thomas Thieme, qui avait longtemps travaillé sur les *andrônes*, est décédé en 2014. Pontus Hellström a poursuivi le travail avec Jesper Blid, responsable des illustrations de l'ouvrage. Le volume est divisé en deux parties, la première dédiée à la description et à la reconstruction des vestiges (chapitres 1 à 5) et la seconde à une analyse structurelle et stylistique, ainsi qu'à une interprétation de la signification des *andrônes* (chapitres 6 à 8). Les deux premiers chapitres, les plus volumineux, sont consacrés à la description de l'*andrôn* de Mausole et de l'*andrôn* A, respectivement. Bien que leur forme générale, distyle *in antis*, évoque des trésors, les deux édifices partagent une série de particularités architecturales qui les en distinguent, à savoir un ordre mixte combinant colonnes et antes ioniques et frise dorique, une taille imposante, une niche rectangulaire sans doute destinée à recevoir une ou plusieurs statues au centre du mur arrière, et une série de fenêtres dans les murs du pronaos, le mur d'entrée et les murs latéraux de la cella. L'*andrôn* de Mausole était bâti sur un sol en pente, avec deux conséquences : d'une part, un podium compensait la différence de niveau au sud et, d'autre part, le mur nord de la cella n'était pas percé de fenêtres, contrairement aux autres murs de l'édifice. Il y avait sans doute sept fenêtres en tout : trois dans le mur sud de la cella, deux dans le mur de refend (un de chaque côté de la porte) et une dans chaque mur latéral du pronaos. Le sol de ce dernier était peut-être en mosaïque, comme le suggère le fait que l'arrière des murs du stylobate n'était régularisé que sur une faible épaisseur. Dans la cella, le sol original, en enduit ou en mosaïque, n'est pas préservé, mais son niveau doit correspondre à un bandeau non dressé du seuil. Quant aux plateformes pour *klinai*, elles n'ont laissé aucune trace sinon en négatif sur les murs. Dans le mur arrière de la cella, une niche pour statue de 4,73 m de large s'élevait à environ 2,2 m du sol. Du côté de la façade, à l'est, l'euthyntéria en gneiss présente six mortaises sur son lit supérieur, probablement pour l'installation d'une barrière en bois. Elle prend place devant le stylobate en marbre qui soutenait les colonnes et les piliers d'antes. Une grille a dû être installée en façade ; en témoignent des mortaises dans le stylobate, les antes, une base de colonne et un tambour inférieur. Les piliers d'antes sont rectangulaires, en marbre, et légèrement plus larges que les murs de gneiss auxquels ils sont complètement liaisonnés. Certains blocs de l'ante sud sont inscrits de copies de lettres impliquant Philippe V, Mylasa, et Olympichos, et les blocs supérieurs présentent des cavités pour éléments décoratifs, sans doute des rosettes. Le seul chapiteau d'ante découvert présente, sous un couronnement simple, un décor en trois registres principaux : du haut vers le bas, un kymation ionique, un anthémion et un kymation lesbique, soulignés par un fin bandeau de perles et pirouettes ; sur les côtés, trois registres de rinceaux. Les abaques, en saillie devant l'épistyle, présentent des trous de goujon qui laissent penser que des protomés d'animaux ont pu y être fixés. La base de colonne nord, d'un seul bloc, était composée d'un disque posé sur un socle carré. La hauteur des colonnes ioniques peut être restituée à une hauteur proche de celle des murs d'ante, et le rapport avec le diamètre inférieur (8,8) devait être très similaire à celui de l'*andrôn* A (8,7). Un seul chapiteau est

conservé ; malgré son mauvais état de conservation, on peut rapprocher ses proportions de celles des chapiteaux du Mausolée d'Halicarnasse et des temples d'Athéna à Priène et de Zeus à Labraunda. L'épistyle portait, en façade, une inscription identifiant le dédicant de l'*andrôn* comme Mausole. Aucune contre-architrave n'est conservée, ce qui incite P. Hellström à croire qu'elle devait être en bois ; il renvoie à l'épistyle du temple de Polycrate à Samos, probablement en bois et en remploi du premier temple. Certains blocs d'épistyle et de frise présentent des mortaises en queue-d'aronde, sans doute destinés à accueillir des crampons en bois les reliant aux contre-architraves et aux poutres transversales. En façade, les blocs de frise étaient surmontés de perles et pirouettes et d'oves et fers de lance. À l'arrière et sur les côtés, ils présentaient seulement un astragale et un ovolo non sculptés ; ils comprenaient également *taenia*, *regulae* et gouttes, et les demi-glyphes externes étaient percés « d'oreilles » diagonales, autre originalité. Le geison est mal préservé, ce qui complique l'établissement de mesures précises ; plusieurs blocs latéraux ont des trous de goujon dans la zone frontale, apparemment pour la sima. La reconstitution du tympan donne une inclinaison de toit à 1 : 4,5 soit un peu moins qu'au temple (environ 1 : 5). Un bloc de faîte, dont on pensait autrefois qu'il appartenait à la partie arrière de l'*andrôn*, devait en fait appartenir au tympan de la façade, et constituait sans doute le linteau d'une fenêtre dans le fronton. La restitution du toit est, comme souvent, délicate ; même si le moment de l'introduction de la charpente à ferme reste débattu, P. Hellström choisit une charpente à empilement, sur base notamment du parallèle de Priène, où ce dispositif a été utilisé malgré une portée moindre qu'à l'*andrôn* de Mausole. Deux sphinx servaient vraisemblablement d'acrotères latéraux. La porte de la cella devait être impressionnante, avec un seuil en marbre et un encadrement dorique comprenant des bases en calcaire bleu et un cadre en bois probablement couvert de bronze comme au Trésor des Athéniens de Delphes. Ajoutons une remarque sur un point de détail non discuté par l'auteur : cette porte est décentrée par rapport à l'axe de l'édifice ; la partie sud du mur de refend est, effet, plus courte de 0,46 m que sa partie nord, et il faut noter que l'inscription de l'épistyle est, elle aussi, légèrement décentrée vers le sud. Est-ce une approximation qu'un léger désaxement de l'inscription aurait tenté de compenser, ou au contraire un geste délibéré ? À titre d'hypothèse, on pourrait proposer que ce décalage de la porte fît référence – subtilement, il est vrai – à celui que l'on observe dans les *andrônes* domestiques grecs. Pour sa part, l'*andrôn* A est très similaire à celui de Mausole, avec sa façade en marbre et le reste de l'édifice en gneiss. C'est le bâtiment le mieux préservé à Labraunda, bien que l'ordre soit moins bien connu que celui de l'*andrôn* de Mausole : manquent le stylobate du porche et les bases de colonne, et aucun chapiteau d'ante n'est conservé (à l'exception, peut-être, d'un fragment). Un chapiteau de colonne autrefois attribué au temple de Zeus, mais trop grand pour ce dernier, doit avoir appartenu à l'*andrôn* A. Plusieurs différences avec l'*andrôn* de Mausole sont notées par l'auteur : des fenêtres plus nombreuses et plus grandes ; un mur d'entrée plus épais, ce qui permet d'éviter que les battants de la porte dépassent du mur une fois ouverts ; des antes à plan carré plutôt que rectangulaire ; et des contre-architraves et un antithéma de tympan peut-être en marbre plutôt qu'en bois comme suggéré pour l'*andrôn* de Mausole. La frise devait compter, en façade, treize triglyphes et douze métopes, d'après la longueur des *regulae* de l'épistyle et la position restituée des colonnes, soit le même nombre qu'à l'*andrôn* de Mausole. Il s'ensuit que la dédicace, si l'on suit la restitution de J. Crampa,

devait être plus centrée que ne le pensait ce dernier. Peu de lettres de l'inscription sont préservées et le nom d'Idrieus est totalement restitué. La travée est plus large qu'à l'*andrôn* de Mausole, et P. Hellström restitue donc, ici aussi, une charpente à empilement, ainsi qu'une pente de toit identique. Le troisième chapitre traite des matériaux et techniques. On retiendra que les analyses isotopiques ont montré que le marbre utilisé provient des carrières d'Héraclée du Latmos ou, plus vraisemblablement, selon l'auteur, de celles de Mylasa, dont la proximité réduisait les coûts en transport. Du point de vue technique, certains traits hécatomnides émergent tels que le liaisonnement double aux angles (non systématique cependant) ou l'usage de la louve carienne-ionienne, d'abord sans doute à un stade expérimental à l'*andrôn* de Mausole, puis de manière plus systématique à l'*andrôn* A. L'analyse métrologique (chapitre 4), bien que compliquée par l'état de préservation des édifices, montre que les plans des deux *andrônes* ont été conçu sur la base d'un rapport de 3 : 5 et d'un pied dorique d'environ 0,327 m. Celui-ci a dû aussi être utilisé pour les façades, points focaux de la conception des édifices. Le rapport entre longueur de stylobate et hauteur de l'ordre diffère entre l'*andrôn* de Mausole et l'*andrôn* A (respectivement 3 : 4 et 5 : 7), de même que le rapport entre les largeurs des triglyphes et métopes (respectivement 5 : 8 et 2 : 3). Les structures avoisinantes des deux *andrônes* principaux sont abordées dans le chapitre 5, d'autant plus bienvenu que la construction en étages du site est indissociable de l'installation des *andrônes*. Ces structures sont les annexes, avant-cours et escaliers, ainsi que l'*andrôn* C, qui présente un plan distyle *in antis* similaire aux deux autres mais sans niche axiale. Bien que moins récent que ce que l'on pensait auparavant, il est certainement post-hécatomnide ; les éléments techniques et décoratifs suggèrent une date autour des IV^e^ et III^e^ siècles, tandis qu'une monnaie pseudo-rhodienne donne un *terminus ante quem* entre 190 et 140 av. n. è. Les états plus tardifs des *andrônes* sont également traités ici plutôt que dans leurs chapitres respectifs étant donné que ces états postérieurs correspondent à l'adjonction d'annexes et que les bâtiments furent alors au moins pour partie intégrés dans des complexes plus vastes. Dans le sixième chapitre, les ordres des deux *andrônes* font l'objet d'une analyse comparative détaillée. Les proportions les rapprochent tantôt de l'ionique (rapport hauteur de colonne – hauteur d'entablement), tantôt du dorique contemporain (diamètre inférieur de colonne – hauteur d'entablement). Pour les chapiteaux de colonne, la tradition samienne (balustre avec anthémion) est claire et P. Hellström, suivant P. Pedersen, est séduit par l'idée que les architectes hécatomnides aient pu visiter Samos, Éphèse et peut-être Délos. Le chapiteau de l'*andrôn* A diffère notamment de celui de Mausole par la présence d'un socle d'abaque au-dessus du balustre, dû à la forme concave de ce dernier. Les « oreilles » que présentent les demi-glyphes externes des triglyphes étaient peut-être destinées à attacher une guirlande, ajoutant une touche ionique, même si elles ne sont pas toutes percées à l'*andrôn* A. La chronologie relative des deux édifices est autorisée par les différences stylistiques et techniques mentionnées plus haut, auxquelles s'ajoutent quelques détails comme la base du bec de corbin du front du larmier, soulignée par une entaille à l'*andrôn* de Mausole alors qu'à l'*andrôn* A le front du larmier est en retrait, ou l'usage plus systématique des goujons dans les antes de l'*andrôn A* que dans celles de l'*andrôn* de Mausole. En termes de chronologie absolue, l'ethnique Mylaseus restauré (avec vraisemblance) par J. Crampa dans la dédicace de l'*andrôn* A doit avoir été abandonné, selon P. Hellström, par Idrieus en 351/0, au moment où il est

devenu satrape. Par ailleurs, l'usage limité du double liaisonnement des angles dans l'*andrôn* A suggère que ce dernier est plus ancien que le propylon sud, où cette technique est systématique, et a donc été érigé du vivant de Mausole, peut-être même assez tôt dans son règne si l'on considère que c'est un élément datant fiable. La stoa et l'*andrôn* de Mausole dateraient donc selon l'auteur des années 370, moment où le satrape aurait déménagé à Labraunda, tandis que les travaux du temple de Zeus et de l'*andrôn* A auraient été tous deux initiés par Idrieus vers 370-360 et terminés sous la satrapie d'Artémisia (353/2-351/0). Le chapitre 7, signé par J. Blid, constitue une étude approfondie des antes et de leurs chapiteaux, non seulement aux *andrônes*, mais également au Temple de Zeus et aux Propylées de Labraunda. Une évolution est perceptible, qui trouverait son origine dans un ornement individuel pour progresser vers une intégration plus affirmée à la composition de façade, plus symétrique et systématique. Enfin le chapitre 8 s'attache à expliquer la signification des *andrônes* et s'attarde en particulier sur leur fonction. L'usage du terme *andrôn* (forme attique et non ionique !) sur les épistyles suggère une influence du modèle grec du banquet. La forme des édifices, en particulier leur axialité prononcée (à l'exception possible de la porte de l'*andrôn* de Mausole ?), n'est cependant pas canonique, tant s'en faut. L'auteur élabore d'ailleurs plusieurs hypothèses de disposition des lits ; dans tous les cas, celui du satrape devait être séparé, plus grand, peut-être plus haut et placé sous la niche du mur de fond. Quelle que soit la solution retenue, le prestige devait ici l'emporter sur le confort. C'est que les *andrônes* ont pu aussi servir de salles de réception et d'audience, dans la tradition achéménide, comme pourraient l'indiquer les sphinx et protomés de la façade de l'*andrôn* de Mausole. De même, les niches, qui devaient accueillir des groupes dynastiques peut-être accompagnés d'une divinité (Zeus Labraundos ?), suggèrent des fonctions autres que le seul banquet, et la fenêtre tympanale de l'*andrôn* de Mausole a pu être utilisée, selon l'auteur, pour des épiphanies. Il faut sans doute renoncer à voir dans l'ordre mixte un manifeste politique, bien qu'il soit unique pour l'époque ; le désir d'expérimentation suffit peut-être à expliquer le mélange, permis par le plan des édifices, distyle *in antis*, lequel atténue le problème de la contraction angulaire de la frise dorique. La structure de l'ouvrage, dans la tradition de la *Bauforschung*, est claire et solide, bien qu'elle délaisse quelque peu, par sa nature même, certains aspects « biographiques » des édifices, notamment les inscriptions des antes (ici prises en compte seulement pour des motifs de reconstruction architecturale) et, bien qu'elles soient évoquées çà et là (souvent à titre d'hypothèse), les éventuelles réparations dont les *andrônes* ont pu faire l'objet. Ces quelques regrets pèsent cependant bien peu au regard des immenses qualités de l'ouvrage, notamment son analyse architecturale scrupuleuse, détaillée et néanmoins accessible. L'intégration des catalogues des blocs dans chaque sous-chapitre est très appréciable. Le livre mêle habilement photographies modernes (nombreuses, détaillées et souvent en couleur) et anciennes, celles-ci s'avérant parfois irremplaçables ; et les nombreux dessins des blocs et des édifices (en plan et en coupe), aux états fragmentaires et restitués, sont aussi précis que lisibles. Le texte ne présente que peu de coquilles et je n'ai relevé qu'une erreur susceptible d'affecter la compréhension du lecteur : à la page 229, il est plusieurs fois fait mention de l'angle sud-est de la cella ; il s'agit en fait de l'angle sud-ouest. En somme, cette nouvelle monographie s'avèrera indispensable pour les spécialistes de l'architecture hécatomnide mais aussi, plus généralement, de l'architecture grecque. Jean VANDEN BROECK-PARANT

Anna-Lena KRÜGER, *Hieronische Architektur auf Sizilien. Überlegungen zu einem modernen Forschungskonstrukt*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2022. 1 vol. broché, X-252 p., 113 fig., 5 tableaux (PHILIPPIKA, 158). Prix : 65 €. ISBN 978-3-447-11792-0.

Ce livre est une version révisée de la thèse de doctorat d'Anna-Lena Krüger, soutenue à l'hiver 2019/2020, sur « l'architecture hiéronienne ». Le sous-titre annonce plus précisément le programme de l'étude, à savoir interroger le concept même d'un vocabulaire architectural qui serait spécifiquement lié à Hiéron II, souverain de Syracuse de 275 à 215 av. n. è. L'auteure s'emploie à déconstruire, pièce par pièce, cette *Forschungkonstrukt*, en commençant par les éléments de datation (Chap. 2). Les conclusions sont essentiellement négatives : ni les inscriptions, ni le style de l'ornementation et de la sculpture architecturale, ni les monnaies ne peuvent fournir des dates précises et fiables. Un long sous-chapitre traite de la difficulté d'utiliser l'histoire événementielle, et plus particulièrement la conquête romaine et la destruction de villes siciliennes, comme argument de datation. La culture matérielle (y compris la céramique) ne présente pas de rupture particulièrement marquée qui correspondrait à la conquête, ce qui remet en question l'un des ancrages chronologiques de cette architecture dite « hiéronienne ». La deuxième interrogation porte sur l'idée selon laquelle le tyran aurait utilisé le décor comme médium d'expression idéologique (Chap. 3). Cette discussion prend pour point de départ le grand autel de Syracuse situé à proximité du théâtre, le seul édifice qui, grâce au témoignage de Diodore (16.83.2), puisse être assurément attribué à Hiéron II. L'autel proprement dit, long de près de 200 mètres, est flanqué sur son côté ouest d'un avant-corps sensiblement moins haut. Les deux éléments reposent sur une krépis continue, mais celle-ci est interrompue, aux extrémités nord et sud, par deux entrées en façade donnant accès à l'avant-corps. Dans celui-ci, deux rampes convergent vers le milieu de l'édifice jusqu'à deux portes permettant d'accéder, par des escaliers, au sommet de l'autel. Deux éléments appartenant au décor de l'édifice retiennent l'attention de l'auteure : d'une part les atlantes qui encadraient les entrées de l'avant-corps et d'autre part le kymation dit « hiéronien ». Des premiers, seul un bloc inférieur avec les pieds d'une figure est conservé ; il fut trouvé *in situ* sur une base de pilastre de l'entrée nord. En Sicile, la tradition des atlantes remonte au moins au temple de Zeus Olympien à Agrigente, mais connaît une grande popularité entre les III^e^ et I^er^ siècles av. n. è. Les parallèles existent en pierre comme en céramique et sont surtout présents dans l'architecture théâtrale et domestique, tandis que l'autel de Hiéron en livre le seul exemple sicilien en contexte « sacré » à l'époque hellénistique. Ces atlantes représentent souvent des satyres, des ménades ou Pan, c'est-à-dire des membres de la suite dionysiaque. L'auteure suggère ainsi que les pieds de l'autel ont pu appartenir à ce type de figures plutôt qu'à des « géants », dans l'esprit de ceux d'Agrigente auxquels ils sont généralement rapprochés. Cette interprétation s'accorde bien avec l'importance de Dionysos à l'époque hellénistique, en particulier dans les cours royales, ainsi qu'avec la notion de *tryphè* très prégnante chez les Lagides, avec lesquels Hiéron II entretenait des relations étroites. Quant au kymation dit « hiéronien », on le trouve bien dans la partie inférieure du geison du corps de l'autel, mais ici l'ovolo est lisse. Habituellement, ce dernier est décoré de feuilles concaves caractéristiques (dites « feuilles syracusaines ») séparées par des éléments lenticulaires. Le motif est très répandu à l'époque hellénistique en Sicile et il est aujourd'hui unanimement

reconnu qu'il s'inspire de modèles archaïques de l'île, mais l'auteure rejette l'idée selon laquelle il s'agirait d'un emprunt délibéré de Hiéron II à des fins idéologiques. En effet, il ressort de l'enquête que le kymation dit « hiéronien » n'est pas limité au contexte des constructions royales et se rencontre également dans l'architecture domestique et funéraire. La prolifération du motif serait plus simplement liée à un élargissement du répertoire ornemental et à un accroissement de la décoration de chaque élément architectural à l'époque hellénistique. En conclusion, pour A.-L. Krüger, ce ne sont pas tant les motifs ornementaux que la taille monumentale de l'autel qui servait à affirmer l'autorité et la légitimité de Hiéron II. L'auteure aborde ensuite plus largement la diffusion de l'architecture dite « hiéronienne » en Sicile et au-delà (Chap. 4). Elle entend interroger l'idée selon laquelle un nouveau « vocabulaire » ornemental aurait été développé à la cour de Syracuse et aurait essaimé, tout d'abord en Sicile orientale durant le III^e^ siècle sous l'action d'un « atelier royal », puis dans le nord-ouest de l'île et en Italie centrale aux II^e^ et I^er^ siècles, à la faveur d'artisans itinérants. Les motifs de l'atlante et du kymation hiéronien sont réétudiés sous cet angle, ainsi que deux types de chapiteaux, l'italique-corinthien et l'ionique-italique, bien qu'il ne soit pas certain que ces derniers aient été utilisés dans l'architecture royale hiéronienne. Chacun de ces éléments de décor fait l'objet d'un catalogue en fin d'ouvrage. Se tournant vers la question de l'innovation, A.-L. Krüger estime que l'influence de la cour ne doit certes pas être négligée, mais qu'une interprétation sémantique, selon laquelle ces innovations étaient chargées idéologiquement, est impossible à démontrer. Du point de vue de la diffusion des innovations, la cartographie des quatre éléments n'a pas révélé d'aire de distribution significative, ce qui contribue à discréditer l'idée d'une origine centrée sur la cour syracusaine. Puisque la cour et le roi ne peuvent pas être considérés comme les seuls responsables de ces développements, l'auteure évoque enfin le rôle possible des élites locales et de l'évergétisme dans l'adoption et la diffusion des innovations. On pourra regretter que rien ne soit dit des architectes et des artisans qu'on imagine avoir contribué de manière importante à cette diffusion. Le cinquième et dernier chapitre reprend, de manière synthétique, les conclusions obtenues aux chapitres 2 à 4. L'ouvrage constitue une remise en question minutieuse du concept d'architecture hiéronienne, en tout cas dans son acception littérale d'architecture liée à Hiéron II et à sa cour. Ce carcan tombé, il sera désormais intéressant d'étudier plus avant les processus de diffusion des innovations architecturales à l'œuvre en Sicile et au-delà durant l'époque hellénistique ; l'inventaire et l'analyse des quatre éléments décoratifs abordés dans ce volume constitueront certainement un socle solide sur lequel appuyer ces futures recherches.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Jean-Charles MORETTI, Philippe FRAISSE et Christian LLINAS †, *L'Artémision. Tome I. L'histoire des fouilles et le temple hellénistique*. Athènes, 2021. 1 vol. broché, 25,5 x 32,5 cm, 254 p., 211 fig., 15 tableaux et 1 dépliant (EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE DÉLOS, XLVI). PRIX : 60 €. ISBN 978-2-86958-542-3.

Le principal sanctuaire dédié à Artémis sur l'île de Délos, au nord-ouest du sanctuaire d'Apollon, à proximité de l'Ekklésiastèrion, de l'Édifice à cour péristyle (*GD* 48), de l'Agora de Théophrastos et du Portique *GD* 45, fait désormais l'objet d'une

image/texte doit être caractérisée comme une influence réciproque et un enrichissement mutuel (p. 280). Telle est la dernière phrase de cette conclusion, reproduite presque textuellement ici, pour qu'il apparaisse bien que le livre de C. Schmieder est une étude relevant des sciences de la communication, appliquée dans ce cas aux mosaïques à combinaison d'image et de texte. La troisième partie (p. 281-598) offre un catalogue des 121 mosaïques commentées dans les exposés théoriques précédents. La présentation du catalogue est très complète, comportant, pour chaque mosaïque, un plan schématique de la salle (voire de la maison) où des flèches indiquent le sens de lecture des images et des textes ; suivent toutes les indications habituelles d'un catalogue : lieu de conservation, dimensions, description de l'image, transcription et traduction du texte, transcription des noms, commentaire, datation et bibliographie complète. Chaque mosaïque est reproduite, le plus souvent en couleurs (certaines images sont trop petites ou très sombres, mais tout est représenté). Bibliographies (antique et moderne) et *indices* terminent le volume. On rappellera, pour conclure, que plusieurs chercheurs (trop nombreux pour être cités) avaient déjà bien mis en lumière l'indéniable intérêt du tandem synchronique image/texte ; mais l'ouvrage montre que c'est encore plus loin que voulait aller C. Schmieder, en se servant du terrain déjà bien balisé des mosaïques romaines (évoquons surtout les multiples travaux de K. Dunbabin sur les mosaïques d'Afrique du Nord ou d'Espagne, auxquels il est fait très souvent référence). Que penser de ce nouveau livre ? L'exposé théorique est long et souvent répétitif ; certaines pages, sans alinéas ni sous-titres, riches d'un texte dense et continu, parfois à peine distinct des notes, pourraient décourager les plus attentifs des lecteurs / lectrices ; mais l'examen des stratégies a sûrement progressé et leur application aux mosaïques est sans aucun doute intéressante ; elle l'aurait été peut-être plus encore si l'attention s'était portée davantage sur la nature éminemment variable des textes entrelacés aux images (proverbes, exclamations, citations littéraires, interjections apotropaïques, etc.) ; sur ce plan-là, le lecteur se sent quelque peu déçu. Il n'en reste pas moins que l'un des caractères positifs essentiels du livre est son insistance constante sur la nécessité de renoncer au trop habituel cloisonnement des disciplines scientifiques qui, en se combinant intimement, éclairent cependant mieux et assurément enrichissent ou nuancent les messages abondamment distribués par les commanditaires. Janine BALTY

Philipp NIEWÖHNER, *Byzantine Ornaments in Stone. Architectural Sculpture and Liturgical Furnishings*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2021. 1 vol. relié, XII-188 p., 337 fig. n/b, 150 fig. coul., 1 carte hors-texte. Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11068853-5.

L'objectif principal de ce livre richement illustré est de vulgariser les connaissances sur la sculpture architecturale et les installations liturgiques de la période byzantine. Si ces domaines de recherche suscitent depuis deux décennies un intérêt parmi les jeunes chercheurs, ils demeurent encore méconnus auprès d'un plus large public. L'auteur a aussi voulu rendre hommage à Claudia Barsanti (1941-2017), à Annie Pralong (1943-2017), à Joachim Kramer (1936-2018) et à Urs Peschlow (1943-2018) dont les travaux ont contribué à enrichir les connaissances dans ce domaine. Dès le début de cet ouvrage, l'accent est mis sur la fonction essentiellement ornementale des sculptures byzantines en pierre : « The key to understanding Byzantine stone carving is their ornementation »

(p. 2). L'approche thématique adoptée constitue l'un des points forts de ce volume car elle incite à le manipuler comme une sorte de dictionnaire abondamment illustré. Une riche introduction (12 p.) rassemble les informations essentielles sur l'historiographie de la sculpture byzantine et comporte une liste à jour des principales monographies parues (incluant également des ensembles d'articles ou des notices de dictionnaires spécialisés), une liste des catalogues des sculptures de plusieurs musées, une liste des corpus provenant d'un édifice, d'une ville ou d'une région. Viennent ensuite des considérations sur la terminologie utilisée pour décrire ces sculptures, leur datation et leur répartition topographique, sur les sculptures attribuées à la période protobyzantine et sur celles des périodes méso- et tardo-byzantines, avant de proposer une définition de la « sculpture architecturale » et des « installations liturgiques ». Ces données sont partiellement illustrées et présentées de manière synthétique, ce qui permet au lecteur de se familiariser aisément avec les principaux outils de recherche sur le sujet. Après cette introduction générale, viennent 155 notices – chacune occupe une pleine page et illustrée par 3 à 4 photos – consacrées à divers types de sculptures. On note d'emblée une grande proportion de chapiteaux protobyzantins datés entre le IV^e^ et le VI^e^ siècle (96 notices), par rapport aux autres éléments architecturaux (16 notices) et aux sculptures issues du mobilier liturgique (28 notices). Cela tient au fait que cette catégorie d'éléments sculptés est la mieux conservée et a fait l'objet de plusieurs études qui ont permis d'établir des typologies de référence. En fin de volume, quinze notices relatives à divers thèmes liés à l'étude de la sculpture architecturale ou à des catégories d'éléments sculptés plus particuliers (mise en œuvre, marques de tâcherons, commerce des marbres, ateliers, archéométrie, carrières, marbres colorés, mise en peinture des sculptures, donateurs, inscriptions votives, décors de stèles funéraires, de contrepoids de pressoirs, de mortiers, motifs de croix fleurie, rôle de la sculpture dans l'étude de l'archéologie du peuplement, influences réciproques entre sculptures byzantines et médiévales occidentales) complètent le propos en soulevant des problématiques de recherches très diverses. Le livre se termine par une liste d'abréviations bibliographiques, un très utile index des noms de lieux et un index des sujets reproduisant en grande partie les titres des notices de la table des matières. La traduction anglaise de ce livre initialement écrit en allemand (une édition intitulée « Byzantinische Bauskulptur und Liturgische Ausstattung. Ein Handbuch » a été publiée parallèlement à l'ouvrage dont nous rendons compte) est la bienvenue car elle élargira sans nul doute sa diffusion, sans toutefois éviter certains problèmes de terminologie car peu d'ouvrages ont été publiés jusqu'ici en anglais sur le sujet. Grâce aux nombreuses illustrations de bonne qualité qui sont chacune associées à une référence bibliographique relative au contexte de l'élément sculpté, ce livre stimule le lecteur à poursuivre l'exploration de ces pièces. Les courtes notices qui accompagnent les illustrations contribuent au même objectif et sont parsemées de renvois à d'autres sous la forme de petites flèches interrompant toutefois la fluidité du texte. La disposition en vis-à-vis de certaines des notices permet aussi au lecteur de mieux appréhender les continuités ou les ruptures entre les décors et les inscriptions caractérisant l'époque protobyzantine de ceux des époques ultérieures (cf. n° 92-93 ; 94-95 ; 96-97 ; 100-101 ; 102-103 ; 106-107 ; 108-109 ; 110-111 ; 112-113 ; 114-115). La terminologie adoptée pour certains chapiteaux ne nous a pas toujours parue totalement satisfaisante. Comme l'auteur en est bien conscient (p. 8), plusieurs termes distincts sont parfois utilisés pour désigner le même type de chapiteau.

Cela se vérifie pour le chapiteau pseudo-composite qui est qualifié de « capital with zoning », ce qui ne permet pas au lecteur de comprendre la filiation typologique de ces chapiteaux avec les chapiteaux composites ioniques. La liste des corpus cités est riche et comporte notamment des ouvrages turcs récents et peu diffusés, mais on regrette de ne pas trouver le livre de Ch. et L. Bouras sur les sculptures du Péloponnèse (*Ἡ ἑλλαδική ναοδομία κατά τόν 12ο αἰώνα*, Athènes, 2002), celui de S. Filipova sur la sculpture architecturale de Macédoine du Nord (*Architectural Decorative Sculpture in Macedonia. V-VI & XI-XII C.,* Skopje, 1997) et l'article de M. M. Lovecchio relatif aux sculptures byzantines de Bari (« La scultura bizantina dell'XI secolo nel museo di San Nicola di Bari », *Mélanges de l'École Française de Rome* 93, 1981, p. 7-87). Certaines assertions concernant les caractéristiques des sculptures protobyzantines, méso- et tardo-byzantines mériteraient à nos yeux d'être nuancés : affirmer que les styles régionaux ne jouent qu'un rôle marginal à la période médiévale par rapport à l'époque protobyzantine (p. 11) ne tient que trop peu compte des avancées des recherches sur les ateliers de sculpteurs des régions de Grèce (voir notamment les publications de N. Drandakis, Th. Pazaras et G. Pallis). On s'étonne par ailleurs que la sculpture funéraire ne soit pas représentée alors que les décors des sarcophages méso- et tardo-byzantins sont similaires à ceux de plusieurs installations liturgiques considérées. La seule comparaison entre un encadrement d'icône et le décor sculpté d'un arcosolium du monastère du Christ de Chora à Istanbul (p. 139) ne suffit pas à mettre en lumière ce phénomène. Le choix des images a été fait en fonction de leur qualité et de leur accessibilité, ce qui explique que le matériel sculpté conservé en Asie Mineure, où l'auteur a beaucoup travaillé, est surreprésenté par rapport à celui d'autres régions de l'Empire byzantin. Signalons que les dernières recherches dans ce domaine mettent en lumière des similitudes entre les décors des sculptures conservées en Asie Mineure et en Grèce. Mais ce ne sont là que quelques imperfections mineures qui ne nuisent pas à la grande qualité de cet ouvrage. Ce dernier invite à une lecture à plusieurs niveaux, du général au particulier et du particulier au général. Il intéressera donc tant les spécialistes du décor architectural que les lecteurs moins avertis. Catherine VANDERHEYDE

Anis MKACHER et Mohamed BENABBÈS, *La conquête arabe de l'Afrique romaine. Anthropologie bilingue de textes arabes*. Paris, Hermann, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24,4 cm, 623 p. (HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE). Prix : 67,99 €. ISBN 9791037005427.

La conquête de l'Afrique byzantine par les Arabes au VIIe siècle est sans aucun doute l'un des évènements les plus importants de l'histoire du monde méditerranéen de la fin de l'Antiquité. Nous ne pouvons évidemment pas savoir ce qui se serait passé si elle n'avait pas eu lieu et si, par exemple, l'avancée arabe s'était arrêtée en Égypte, mais on imagine facilement que toute l'histoire de cette région en aurait été fondamentalement modifiée. Ce livre au contenu dense est le fruit d'un projet qui s'inscrit dans la programmation scientifique du Labex de l'université Paris-Nanterre *Les Passés dans le présent : histoire, patrimoine, mémoire*. Il a le mérite d'offrir une relecture détaillée des différentes étapes liées à la fin de la présence byzantine en Afrique du Nord en se basant essentiellement sur une approche textuelle. Cette anthologie bilingue (français et arabe)

Nicolò MASTURZO (avec la collaboration de Fulvia BIANCHI, Enrico CIRELLI, Nicola CUCUZZA, Carlo FRANCO, Frédéric IMBERT), *Iasos. L'area a sud dell'*agorà. *II. Il quartiere abitativo, gli edifici pubblici e il santuario (Indagini 1967-1975 e 2007)*. Rome, G. Bretschneider, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 30 cm, 316 p., 109 pl., 6 dépliants (MISSIONE ARCHÉOLOGICA ITALIANA DI IASOS, VIII. ARCHAEOLOGICA, 184). Prix : 140 €. ISBN 978-88-7689-327-8.

Ce deuxième volume de la publication des résultats des fouilles et recherches menées sur le site d'Iasos, en Carie, et plus particulièrement dans le secteur situé au sud de l'agora, s'attache à l'étude des vestiges monumentaux mis au jour, à partir de 1967, par la mission archéologique italienne à travers différents sondages, à la stratigraphie pour le moins complexe, dont N. Masturzo réexamine ici l'ensemble de la documentation. L'ouvrage comporte deux grandes parties : la première reprend l'étude des vestiges monumentaux du secteur et tente d'en dresser une synthèse, tandis que la seconde rassemble plusieurs études plus ponctuelles. Dans la première partie, N. Masturzo fournit une étude architecturale et topographique de l'ensemble du secteur qui entoure le temple distyle du milieu du IV^e^ siècle av. J.-C., vraisemblablement consacré à Aphrodite, qu'il avait publié en 2016. Outre ce temple, muni d'un vaste péribole à colonnade à partir du II^e^ siècle av. J.-C., la bordure méridionale de l'agora comportait également le bouleutérion et, probablement, l'archeion de la cité. Si nous disposons de descriptions laissées par les voyageurs et les premiers archéologues – en particulier les plans publiés par Charles Teixier – qui nous renseignent sur les ruines du péribole à colonnade et sur les exèdres méridionales, avant l'arrivée de la mission italienne, c'est à partir de 1967 que la fouille a permis de préciser l'occupation du secteur, depuis les exèdres de Dioklès, au sud. L'auteur reprend ainsi la description de tous les sondages, secteur par secteur et année après année, en repartant des journaux et rapports de fouille. Il détaille de la sorte les sondages des exèdres de Dioklès (1967-1972) [chap. 2], les recherches à l'intérieur du bouleutérion (1967, 1971 et 1975) [chap. 3] ainsi qu'à l'est de ce bâtiment (1969-1971) [chap. 4], le sondage dans la stoa Sud de l'agora (1972) [chap. 5], les sondages menés le long du stylobate du portique oriental (1972-1973) [chap. 6] ou encore celui qui fut pratiqué dans l'angle Nord-Est du péribole (2007) [chap. 7]. Les exèdres de Dioklès furent édifiées sous l'empereur Commode, lorsque la zone connut sa phase de monumentalisation la plus remarquable. L'espace du portique qui précédait les exèdres, au nord, continua à être occupé après leur abandon, aux époques byzantine, arabe et ottomane. Mais la fouille opérée sous les niveaux du portique révéla également une série de pièces d'habitat remontant à la fin de l'époque orientalisante, avec une phase de reconstruction à l'époque archaïque et une occupation ininterrompue jusqu'à la basse époque hellénistique lorsque furent édifiés les portiques doriques Est et Ouest. Les fouilles menées sous le niveau du bouleutérion impérial et en dehors de celui-ci, à l'ouest, révélèrent un bâtiment plus ancien ainsi que deux entrées vers la cité, dont une entrée monumentalisée à l'époque impériale qui donnait accès à l'angle Sud-Ouest de l'agora. À l'est du bouleutérion, la stratigraphie des sondages est particulièrement complexe. Quelques rares vestiges peuvent être rattachés au Bronze final et probablement à quelques tombes géométriques voire orientalisantes. Un quartier urbain s'y développa entre l'époque archaïque et la fin de la période classique, moment où il fut démoli pour y construire un imposant monument public dont la fouille

a mis au jour les fondations. C'est ce bâtiment qui fut remplacé, dans la première moitié du IIe siècle ap. J.-C. par le bouleutérion et sa colonnade de façade qui en ont remployé divers éléments architecturaux. À l'époque byzantine, on y relève la trace d'une occupation artisanale, avec la présence d'un puits. Dans la stoa Sud de l'agora, un petit sondage mené en 1972 a révélé des structures archaïques et classiques ainsi qu'un sol en galets, appartenant probablement à une stoa antérieure. D'autres fouilles ont par ailleurs mis au jour une partie du portique oriental du péribole dont l'angle Nord-Est a été découvert grâce à un sondage mené en 2007. C'est probablement un tremblement de terre qui détruisit la colonnade après que le portique a été divisé en plusieurs pièces et les entrecolonnements ont été bouchés, durant l'Antiquité tardive. Cette zone fut ensuite occupée de manière sporadique avant d'être pillée, à partir du XVe ou du XVIe siècle. S'ensuivent alors plusieurs chapitres thématiques, qui abordent différents aspects de l'évolution architecturale et topographique de ce secteur : l'occupation de l'époque classique, y compris une synthèse sur Iasos et les cités d'Ionie au Premier Âge du Fer [chap. 8] ; le bouleutérion antique et l'archeion dont l'auteur détermine trois phases (construction des deux édifices au IVe siècle av. J.-C., peut-être sous les Hécatomnides – restauration des deux bâtiments à la fin du IIIe siècle/1er quart du IIe siècle – destruction de l'archeion et réfection intégrale du bouleutérion/odeion à la fin de la 1re moitié du IIe siècle ap. J.-C.) [chap. 9] ; le rempart et l'entrée Sud de l'agora [chap. 10] ; le péribole à colonnade dont l'auteur restitue trois phases également (IIe siècle av. J.-C. – Ier/IIe siècle ap. J.-C. – 180-192 ap. J.-C.) [chap. 11] ; l'édifice aux exèdres de Dioklès [chap. 12] et, dans un dernier chapitre, une synthèse de l'évolution du secteur du IVe siècle av. J.-C. au IIe siècle ap. J.-C. en s'attardant sur le passage du sanctuaire au gymnase qui s'y installa très probablement [chap. 13]. On dispose ainsi d'un aperçu de l'habitat qui s'est développé dans tout ce secteur depuis la fin de l'époque orientalisante (y compris plusieurs rues), tant à l'est du bouleutérion, dans les abords Sud de l'agora, qu'au nord des exèdres où plusieurs puits témoignent de la nature domestique des vestiges. Il s'agit de structures composées à l'origine d'une seule pièce et se complexifiant peu à peu par l'adjonction d'autres unités architecturales aux fonctions différenciées autour d'un espace ouvert, selon un schéma d'évolution que l'on connaît ailleurs, tant dans les îles de l'Égée que dans les cités de la côte d'Asie Mineure (Smyrne, Éphèse ou Milet). Les fouilles menées à l'est du bouleutérion impérial conduisent à restituer deux grands monuments publics construits au IVe siècle av. J.-C. Il pourrait s'agir d'un bouleutérion plus ancien ainsi que de l'archeion de la cité, marquant la transformation de ce secteur de la ville d'une zone d'habitat à une aire manifestement publique. Par ailleurs, la section du rempart d'Iasos qui longe l'agora à l'ouest et se poursuit au sud du bouleutérion peut être attribuée aux travaux entrepris par les Hécatomnides, de même que l'entrée monumentale qui donne accès à l'angle Sud-Ouest de l'agora, même si les restes visibles aujourd'hui datent de l'époque impériale. Quant au péribole à colonnade dorique, utilisé pour des activités gymniques, sa construction remonte au IIe siècle av. J.-C. même si l'édification du bouleutérion et des exèdres de Dioklès ont entraîné plusieurs transformations, attestées par la présence sur le stylobate de plusieurs séries de marques d'assemblage ainsi que par le caractère hétérogène de la décoration architecturale. Le portique ionique surélevé qui borde les exèdres au nord, selon le type rhodien, et date de l'époque impériale a également connu un prédécesseur de la fin de l'époque hellénistique. Le secteur conserva sa fonction

sacrée et gymnique jusqu'au début de l'époque byzantine lorsqu'il fut abandonné pour faire place à des ateliers et des habitations. Cette publication offre donc une base de travail solide pour les futurs travaux sur l'évolution du tissu urbain de la cité, de l'Âge du Bronze à l'époque hellénistique, dans une région des confins entre l'Ionie et la Carie, où s'opéra la rencontre entre populations cariennes et colons grecs qui, selon la tradition, étaient originaires dans un premier temps d'Argos et, ensuite, de Milet, la composante ionienne devenant peu à peu majoritaire. Mais elle apporte aussi un éclairage sur les transformations de la société d'Iasos à la basse époque hellénistique et à l'époque impériale. L'état parfois lacunaire de la documentation, l'incertitude qui entoure certaines données stratigraphiques, la dispersion du matériel archéologique issu des fouilles n'ont certes pas simplifié la reprise de l'étude de ces travaux, mais on regrettera quand même l'absence totale d'étude du mobilier archéologique (à l'exception de deux études reprises en fin de volume à propos de pithoi à reliefs et d'une amphore médiévale), ce qui rend les datations pour le moins « abstraites ». Aucune planche céramologique n'est par exemple fournie dans cette première partie de l'ouvrage et on doit ainsi se contenter de renvois à des commentaires pour le moins vagues des fouilleurs sur la présence d'un matériel à partir duquel pourtant est établie la chronologie des différentes phases (ex. p. 16 ou 21). Si photographies, plans, coupes et relevés divers illustrent utilement le propos (cf. e.a. fig. 37, p. 143), on aurait souhaité un phasage plus systématiquement en couleurs des vestiges mis au jour. Ainsi, par exemple, la figure 13 (p. 62), qui constitue le relevé final des structures du sondage de 1971 à l'est du bouleutérion, est loin d'offrir une lecture aisée, d'autant plus que sa comparaison avec la planche 78 et le dépliant 4, qui, pour leur part, présentent un phasage en couleurs, est rendue malaisée par une présentation selon des axes d'orientation différents et à des états de conservation des vestiges qui sont également différents. – La seconde partie de l'ouvrage rassemble diverses études ponctuelles : une étude des portiques du péribole par Fulvia Bianchi (avec le catalogue des blocs qui met en évidence le remploi de nombreux éléments d'architecture antérieurs au dernier état des portiques et permet une restitution de la décoration dorique et ionique originale des stoas) ; une présentation des fragments de pithoi à reliefs (seconde moitié du VIII^e^ siècle/VII^e^ siècle) d'origine rhodienne ou cycladique et d'usage probablement funéraire par Nicola Cucuzza ; une analyse d'une inscription gravée sur une base de statue, qui atteste la présence à Iasos d'un culte en l'honneur d'Agrippa Postumus au tout début du I^er^ siècle ap. J-C., par Carlo Franco ; une étude de deux autres inscriptions, en arabe cette fois (VIII^e^/IX^e^ siècle), découverte pour la première dans la maçonnerie de l'angle Nord-Est du bâtiment à exèdres et pour la seconde incisée avant cuisson sur un fragment de dolium dont elle signale ainsi le propriétaire du vase, par Frédéric Imbert ; enfin, la publication par Enrico Cirelli, d'une amphore du X^e^/XI^e^ siècle ap. J.-C. provenant des abords des exèdres de Dioklès (une légende de la fig. 3 eût été précieuse) et qui permet d'affiner la chronologie de l'occupation médiévale du secteur, ce qui démontre combien en effet il eût été utile de produire une étude attentive du matériel archéologique découvert dans l'ensemble du secteur situé au sud de l'agora d'Iasos. Didier VIVIERS

reconnu qu'il s'inspire de modèles archaïques de l'île, mais l'auteure rejette l'idée selon laquelle il s'agirait d'un emprunt délibéré de Hiéron II à des fins idéologiques. En effet, il ressort de l'enquête que le kymation dit « hiéronien » n'est pas limité au contexte des constructions royales et se rencontre également dans l'architecture domestique et funéraire. La prolifération du motif serait plus simplement liée à un élargissement du répertoire ornemental et à un accroissement de la décoration de chaque élément architectural à l'époque hellénistique. En conclusion, pour A.-L. Krüger, ce ne sont pas tant les motifs ornementaux que la taille monumentale de l'autel qui servait à affirmer l'autorité et la légitimité de Hiéron II. L'auteure aborde ensuite plus largement la diffusion de l'architecture dite « hiéronienne » en Sicile et au-delà (Chap. 4). Elle entend interroger l'idée selon laquelle un nouveau « vocabulaire » ornemental aurait été développé à la cour de Syracuse et aurait essaimé, tout d'abord en Sicile orientale durant le III^e^ siècle sous l'action d'un « atelier royal », puis dans le nord-ouest de l'île et en Italie centrale aux II^e^ et I^er^ siècles, à la faveur d'artisans itinérants. Les motifs de l'atlante et du kymation hiéronien sont réétudiés sous cet angle, ainsi que deux types de chapiteaux, l'italique-corinthien et l'ionique-italique, bien qu'il ne soit pas certain que ces derniers aient été utilisés dans l'architecture royale hiéronienne. Chacun de ces éléments de décor fait l'objet d'un catalogue en fin d'ouvrage. Se tournant vers la question de l'innovation, A.-L. Krüger estime que l'influence de la cour ne doit certes pas être négligée, mais qu'une interprétation sémantique, selon laquelle ces innovations étaient chargées idéologiquement, est impossible à démontrer. Du point de vue de la diffusion des innovations, la cartographie des quatre éléments n'a pas révélé d'aire de distribution significative, ce qui contribue à discréditer l'idée d'une origine centrée sur la cour syracusaine. Puisque la cour et le roi ne peuvent pas être considérés comme les seuls responsables de ces développements, l'auteure évoque enfin le rôle possible des élites locales et de l'évergétisme dans l'adoption et la diffusion des innovations. On pourra regretter que rien ne soit dit des architectes et des artisans qu'on imagine avoir contribué de manière importante à cette diffusion. Le cinquième et dernier chapitre reprend, de manière synthétique, les conclusions obtenues aux chapitres 2 à 4. L'ouvrage constitue une remise en question minutieuse du concept d'architecture hiéronienne, en tout cas dans son acception littérale d'architecture liée à Hiéron II et à sa cour. Ce carcan tombé, il sera désormais intéressant d'étudier plus avant les processus de diffusion des innovations architecturales à l'œuvre en Sicile et au-delà durant l'époque hellénistique ; l'inventaire et l'analyse des quatre éléments décoratifs abordés dans ce volume constitueront certainement un socle solide sur lequel appuyer ces futures recherches.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Jean-Charles MORETTI, Philippe FRAISSE et Christian LLINAS †, *L'Artémision. Tome I. L'histoire des fouilles et le temple hellénistique*. Athènes, 2021. 1 vol. broché, 25,5 x 32,5 cm, 254 p., 211 fig., 15 tableaux et 1 dépliant (EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE DÉLOS, XLVI). PRIX : 60 €. ISBN 978-2-86958-542-3.

Le principal sanctuaire dédié à Artémis sur l'île de Délos, au nord-ouest du sanctuaire d'Apollon, à proximité de l'Ekklésiastèrion, de l'Édifice à cour péristyle (*GD* 48), de l'Agora de Théophrastos et du Portique *GD* 45, fait désormais l'objet d'une

première étude dans ce fascicule de la collection « Exploration archéologique de Délos » qui aborde successivement l'histoire des fouilles et des recherches qui lui furent consacrées, les testimonia, une présentation générale du sanctuaire et, surtout, dans une seconde partie, la publication du temple hellénistique, le tout complété d'indices. C'est en 1878 que Th. Homolle avait entamé des fouilles au sanctuaire d'Artémis d'où provinrent notamment la célèbre korè archaïque consacrée par Nikandrè et la Nikè attribuée à Archermos. Au début du XX^e^ siècle, F. Courby et R. Vallois lui consacrèrent de nouvelles recherches afin d'en préciser les limites et l'organisation ainsi que la succession des constructions. Deux campagnes de fouilles furent menées en 1923 et 1928, et les travaux se poursuivirent en 1946 sous la conduite de H. Gallet de Santerre et J. Tréheux. Gallet de Santerre, qui y avait découvert un riche dépôt de matériel s'étalant de l'époque mycénienne à la seconde moitié du VIII^e^ siècle, entreprit alors une étude générale de l'Artémision, à laquelle Ph. Fraisse fut associé à partir de 1977. Le dossier passa ensuite à Chr. Llinas en 1982, puis à J.-Ch. Moretti en 2005. Le temple hellénistique qui constitue le sujet de cette publication, enserrait un temple archaïque dont la date n'est pas clairement établie (VII^e^ siècle voire VI^e^ siècle ?). Il est probable que ce temple initial, qui fut en fonction jusqu'au début du II^e^ siècle, ait connu différentes phases, dont l'adjonction d'un *prodomos*, mentionné dans un compte de 282. Un autel à antes, selon la restitution de R. Étienne qui le date stylistiquement du troisième quart du VI^e^ siècle, était associé au temple archaïque, selon des axes de symétrie perpendiculaires, comme c'est également le cas à Délos pour les temples d'Héra et d'Aphrodite. Le sanctuaire comportait également des vestiges identifiés par Ch. Picard et J. Replat au *sèma* de deux vierges hyperboréennes (Hyperokhè et Laodikè), mentionné par Hérodote, ainsi qu'un portique coudé, à l'est et au nord (associé par R. Vallois au *néokôrion* qui est attesté à partir de 208 mais que les auteurs trouvent toutefois plus vraisemblable d'identifier à l'Édifice J, un bâtiment carré situé à l'ouest du sanctuaire). On notera aussi les fondations d'un probable péribole qui longe le Temple G et le Pythion, l'angle d'une construction située entre le temple d'Artémis, le Portique *GD* 45 et le Pythion, ainsi qu'un puits, au nord-ouest, et deux arrivées de conduit qui traversent les murs du Portique coudé. L'accès au sanctuaire a pu se faire par le sud, mais aussi par l'ouest où au moins une entrée est à peu près certaine. Les auteurs soulignent par ailleurs l'absence de fondations de monuments honorifiques, ce qui distingue nettement l'Artémision du sanctuaire d'Apollon. On mentionnera enfin l'existence de vestiges qui ont été parfois qualifiés de mycéniens et pré-archaïques, mais qui relèvent vraisemblablement de différentes époques, dont la datation reste très hypothétique, de même que la destination de ces bâtiments dont la fonction rituelle demeure très controversée. Ces vestiges forment trois ensembles : l'un sous l'Édifice J, à l'arrière du temple, un autre sous le temple lui-même et l'autel (comprenant l'Édifice Ac qui fut parfois considéré également, sans doute à tort, comme un temple), tandis qu'un troisième ensemble de vestiges anciens se trouve sous l'aile Est du Portique coudé. Avant de livrer une étude minutieuse du temple dont ils situent la construction à la fin de la période de l'Indépendance, entre *ca* 190 et 180 (et non pas après 179, comme le pensait R. Vallois), les auteurs établissent le dossier des sources écrites (cinq textes littéraires ainsi que diverses inscriptions : comptes, inventaires, décrets) qui évoquent l'Artémision ou l'une de ses composantes. On trouvera dans ce chapitre II à la fois les textes (souvent limités à l'évocation du sanctuaire ou résumés sous la forme d'un tableau) et leur

traduction, suivie d'un rapide commentaire qui renvoie cependant aux études principales. Le temple hellénistique était un édifice hexastyle prostyle ionique à naos et pronaos. On en a conservé les fondations, quelques plaques d'euthyntéria et une centaine de blocs provenant de l'élévation, en marbre. Les auteurs détaillent tout d'abord les vestiges en place, à savoir : les fondations des murs et de la colonnade du temple, formées de gros blocs de granit gris ; une partie de l'euthynthéria, constituée de dalles de gneiss ; quelques vestiges d'un mur appelé « intermédiaire », à l'est de la krépis occidentale, ainsi que, à l'intérieur du pronaos, en plus des vestiges du temple archaïque, deux éléments de poutres faîtières du Portique des Naxiens et deux dalles de gneiss. Plusieurs observations intéressantes sur l'évolution du chantier découlent de la disposition de ces vestiges (p. 104). Les chapitres suivants sont consacrés aux différentes parties du bâtiment : les trois degrés de la krépis et le toichobate en marbre gris bleu ainsi que les blocs d'antithéma en granit gris (chap. V) ; les colonnes, de marbre blanc parcouru de quelques veines bleutées, dont la base est de type attique, sans plinthe, et les fûts lisses dans leur partie inférieure et ornés, au-dessus, de vingt-quatre cannelures semi-circulaires à méplats ; un fragment de chapiteau ionique, attribué à la façade du temple, permet de compléter la restitution de leur élévation que l'on peut proposer notamment grâce aux lettres de montage gravées au lit de pose des tambours (chap. VI) ; les antes, de type symétrique, et les murs du naos, qui ne comportaient pas de moulure de base (chap. VII) ; enfin, le chapitre VIII présentent les blocs d'un entablement continu à architrave, frise lisse et corniche à denticules ainsi que ceux d'une contre-architrave à l'intérieur du pronaos, le tout replacé dans le plan de manière fort convaincante (fig. 153) ; les frontons sont pour leur part constitués d'une rangée unique d'orthostates en marbre blanc et d'une corniche rampante ; quant à la toiture, corinthienne et au moins partiellement en marbre, elle recouvrait un plafond dans le pronaos tandis que les poutres du naos étaient très probablement laissées apparentes. Après ces chapitres analytiques d'une très grande précision et d'une belle solidité, l'ouvrage s'achève sur une restitution générale dont nous retiendrons quelques points. La façade du temple comportait six colonnes ioniques avec un entraxe de 2,065 m, placées sur un stylobate qui constituait le troisième degré de la krépis faisant retour jusqu'aux antes. Une krépis à trois degrés de même profondeur qu'à l'avant caractérisait l'arrière du temple. Quant aux murs latéraux du sèkos (de plan carré), ils reposaient sur des degrés réduits à quelques centimètres de profondeur et comprenaient vraisemblablement à l'intérieur des colonnes engagées, sans doute corinthiennes, deux par côté et une dans chaque angle (fig. 194), ce qui constitue un trait original dans l'architecture délienne. On notera l'utilisation du pied attico-cycladique de 0,295 m, ce qui offre par exemple au naos une dimension interne de 30' x 30' et à la krépis de façade une longueur de 41'. Quant à l'entraxe de 7', il a pu servir de base à la conception du plan dont les auteurs démontrent la cohérence des proportions et, partant, mettent en évidence les principes géométriques qui l'organisent, en conformité avec les recherches élaborées en Grèce et en Asie Mineure aux III^e^ et II^e^ siècles. Matériaux et techniques rattachent la construction de ce temple, qui s'inscrit dans la suite des temples athéniens ioniques prostyles hexastyles, aux traditions déliennes du début du II^e^ siècle, qui n'échappent guère désormais à la *koinè* hellénistique. Cette étude met également l'accent sur les difficultés que le chantier a rencontrées, dans la mesure où il convenait de tenir compte du Pythion et de l'autel d'Artémis qui jouxtaient littéralement le bâtiment (ce qui interdisait par exemple

la conception d'une krépis identique qui aurait fait le tour du bâtiment selon une formule beaucoup plus courante), mais aussi, selon l'hypothèse des auteurs, de la nécessité de protéger une supposée relique qui n'aurait pu être déplacée et qui aurait ainsi justifié que l'on conserve intact le naos du temple archaïque tant que la nouvelle « enveloppe » n'était pas suffisamment avancée pour en assurer la protection. En façade, la fasce supérieure de l'architrave portait une dédicace qui a fait l'objet d'autant plus de restitutions que nous n'en avons conservé que quatre lettres. J.-Ch. Moretti pouvait dès lors se risquer à en proposer une nouvelle (p. 216, fig. 211) qui attribue aux Athéniens, après 167, la réalisation de la dédicace de ce temple d'Artémis dont l'ornementation n'a jamais été totalement achevée. Cette étude, qui n'est pas dépourvue d'humour à certains moments, est magistrale, tant par la précision des descriptions des blocs d'architecture de tous types que par l'intelligence des propositions restituant leur agencement. Les restitutions ici défendues sont ainsi particulièrement convaincantes (fig. 195 à 200). La documentation fournie est de bonne qualité, y compris l'élaboration des tableaux d'inventaire de blocs (comme celui des tambours de colonnes [tableau 6]). À ce propos, on saluera le maintien par l'École française d'Athènes d'un grand format qui facilite la confection des planches et autorise la reproduction de plans à une échelle satisfaisante. On ne peut que saluer l'approche holistique de l'examen architectural du monument et y reconnaître un modèle du genre. On y trouve bien sûr toutes les précisions utiles quant aux matériaux et techniques de construction, quant au style architectural, quant au projet d'architecture, quant à l'évolution du chantier, mais aussi, notamment grâce à l'étude des lettres de montage, quant à la présence d'au moins deux entreprises (p. 205) tandis que l'architecte était probablement délien et, selon les auteurs, pourrait être celui qui était rémunéré à l'année par le sanctuaire d'Apollon (p. 208). En d'autres termes, à partir d'une étude minutieuse et détaillée, cette étude contribue de manière solide à l'écriture d'une histoire du sanctuaire, des influences culturelles qui le traversent jusqu'à l'organisation des chantiers qui s'y rencontrent. On pourrait sans doute prolonger la réflexion en tentant d'évaluer le coût global de l'édification du temple, dans la mesure où l'on en restitue approximativement toutes les composantes. Seule une dépense de 2.200 drachmes prélevée dans le trésor en 179 nous est connue, mais par comparaison on pourrait tenter une estimation globale qui nous permettrait sans doute un jour de mieux apprécier l'importance de ces chantiers, petits et grands, dans la balance économique d'un sanctuaire ou d'une cité. Didier VIVIERS

Pontus HELLSTRÖM & Jesper BLID, *The Andrones*. Stockholm, Swedish Research Institute in Istanbul, 2019. 1 vol., 297 p., 472 fig. n/b et coul., 39 tableaux (LABRAUNDA, 5). Prix : 700 Kr. ISBN 978-91-978813-6-4.

L'étude monographique des *andrônes* du sanctuaire de Zeus constitue à la fois le douzième tome et le cinquième volume de la série d'études suédoises à Labraunda, qui complète notamment trois premiers tomes dédiés à l'architecture du sanctuaire (1.1, les Propylées, 1.2, étude générale, 1.3, temple de Zeus). Le livre se concentre sur deux *andrônes* du IV^e^ siècle avant n. è., l'*andrôn* de Mausole (ou *andrôn* B) et l'*andrôn* A, plus récent et probablement dû à son frère Idrieus. Les deux édifices furent érigés dans le contexte d'un programme de monumentalisation du sanctuaire mené par les dynastes

puisqu'ils témoignent du développement d'un même style partout, véritable élan de création dû, selon l'auteur, au désir d'autoreprésentation d'une classe sociale déterminée. Cette théorie, assurément séduisante, est toutefois difficile à imaginer dans la réalité : quand un tel mouvement créateur se manifeste, c'est généralement d'un phénomène plus localisé qu'il émane : on cherche le lieu d'origine. La carte n° 64, relative aux témoins les plus anciens (fin Ve /début IVe s.), pointe plusieurs sites en Grèce et quelques-uns en Sicile : serait-ce là que serait né, en un même moment, le Ier style ? On ne doute pas évidemment de l'intense développement de la Sicile à l'époque hellénistique, tout en étant tenté cependant de chercher l'origine de ce style du côté de la Grèce. Cette question d'un lieu d'origine plus précis reste, à mon sens, posée.

Janine BALTY

Paul FONTAINE & Sophie HÉLAS (Eds.), *Le fortificazioni arcaiche del Latium vetus e dell'Etruria meridionale (IX-VI sec. a. C.). Stratigrafia, cronologia e urbanizzazione. Atti delle Giornate di Studio. Roma, Academia Belgica, 19-20 settembre 2013.* Bruxelles, Institut Historique Belge de Rome, 2016. 1 vol. relié, 294 p. ill. n/b et coul. Prix : 75 €. ISBN 978-90-74461-85-6.

Cet ouvrage, édité à l'initiative de Sophie Hélas et Paul Fontaine, reprend les communications des deux journées d'étude organisées à Rome en 2013 sur le thème des fortifications archaïques du Latium Vetus et de l'Étrurie méridionale. La première communication, de Francesca Boitani, Folco Biagi et Sara Neri, concerne la portion de l'enceinte de Veio du secteur de Campetti, datée dans les années 50 du Ve s. av. J.-C. Les fouilles qui y ont été récemment menées ont livré une séquence stratigraphique de neuf phases d'occupation et de construction qui s'étendent du Bronze final à l'époque contemporaine. Les auteurs réévaluent ainsi justement l'évolution du système défensif, depuis la simple tranchée adjointe à un terre-plein possiblement renforcé par des pals en bois jusqu'à sa monumentalisation, puis son abandon. Le fossé le plus ancien, parallèle au bord du plateau occupé par le site, pourrait également être identifié comme un acte fondateur de la cité, qui témoignerait du nouveau maillage du territoire consécutif au développement de nouveaux équilibres sociaux et économiques à la transition entre l'Âge du Bronze et l'Âge du Fer. Gilda Bartoloni et Luca Pulcinelli présentent ensuite les résultats des campagnes menées depuis 2010 à Veio ayant ciblé des portions de l'enceinte de la Piazza d'Armi, datée précédemment du VIe s. Le premier sondage a permis de revoir cette datation, biaisée par les nombreux remplois, et de situer la construction de la muraille entre le IXe et le XIe siècle de notre ère. Un autre sondage intéressant une portion de mur située à l'est de la Porta Stefani, a révélé que cette dernière prenait appui sur l'arase de structures archaïques ainsi que sur une nécropole alto-médiévale, menant ainsi à une datation similaire. Cette réévaluation cruciale de la chronologie de l'enceinte a consécutivement permis aux auteurs de lier l'abandon du site au développement du château de l'Isola Farnese. Paul Fontaine revient quant à lui sur les sondages réalisés à partir de 2001 sur le site de Castellina del Marangone et son enceinte, et, en s'appuyant sur une documentation remarquable, révise la chronologie proposée par Bastianelli qui datait l'ensemble des VIe-Ve siècles. Les sondages ont

révélé que le parement de muraille en blocs de scaglia d'importation, datable du IVe s., s'appuyait sur une muraille plus ancienne, en blocs de macigno local, datable quant à elle du VIIe s. Un système défensif plus ancien, mais non repéré, n'est pas à exclure, puisque le site a été occupé sans interruption entre le Bronze Moyen et l'Antiquité tardive. Le secteur septentrional de l'enceinte de Gabii est l'objet de la communication suivante, rédigée par Marco Fabbri et Stefano Musco, qui s'appuient sur des photos, coupes stratigraphiques et plans émanant des campagnes de fouilles menées entre 2007 et 2012. Celles-ci ont livré les traces d'une première phase d'occupation datable de la deuxième moitié du IXe, d'un abandon au VIIIe s., puis d'une nouvelle fréquentation au début du VIIe s. La première enceinte daterait de cette dernière occupation, et serait constituée d'un fossé, d'un mur frontal et d'un agger. Un mur de soutien est ajouté à l'agger lors d'une seconde phase, avant des restructurations aux Ve et IVe s. av. J.-C. L'accès originel est ensuite fermé, et deux structures sont adjointes à l'enceinte, peut-être du fait d'un danger imminent. Les fouilles de l'Arx ont permis d'identifier des phases similaires et ont, en outre, livré le témoignage d'une intervention médio-républicaine. Sophie Helas, avec la même qualité de documentation, complète ensuite la communication précédente par l'étude des autres portions de l'enceinte. Sept campagnes réalisées à partir de 2008 ont permis d'établir quatre phases au niveau de l'acropole. La première était réalisée en pisé, et datable du IXe s. La seconde, qui intervient au VIIIe, recouvre la première et était constituée d'un mur de parement, d'un agger et d'un mur de soutien à celui-ci. Un autre parement est ensuite réalisé en blocs de tuf, contre le premier et un mur en blocs de réemploi est ensuite édifié au IIIe en restauration du parement en blocs de tuf. Au sud, trois campagnes ont permis d'identifier un grand mur à agger qui devait entourer tout le site, ainsi que divers fossés, réalisés aux VIe et Ve s. Ces nouvelles données témoignent de l'évolution de l'espace proto-urbain vers un espace urbain accompli. Gabriele Cifani et Alessandro Guidi s'intéressent, dans la communication suivante, aux fortifications de Colle Rotondo, un site contrôlant le réseau viaire entre la côte tyrrhénienne et les Colli Albani dès l'Âge du Bronze, visé par un projet d'étude depuis 2008-2009. Une fortification constituée d'un noyau en bois recouvert de terre compacte datée au plus tôt du XIe s. a pu être identifiée dans la zone orientale, tandis que la zone occidentale a livré les vestiges d'un parement en blocs de tuf avec agger et fosse d'époque archaïque. Des élargissements, des renforcements de l'enceinte ou encore des dépôts votifs sont ensuite réalisés durant la période médio-républicaine. À partir d'une documentation solide, les auteurs lient ainsi les différentes phases de l'enceinte à des changements politiques et sociaux internes. Anna de Santis et de Stefano Musco dressent ensuite le bilan des fouilles réalisées sur un site découvert en 1972, qu'un appendice identifie comme l'antique Collatia. La nécropole témoigne d'une continuité de l'occupation du VIIIe s. à l'époque républicaine. Au nord du plateau occupé par l'habitat, un mur semble avoir été réalisé au Ve s. sur un mur en blocs de tuf lié à un fossé daté du VIIe s. Les sondages réalisés à l'ouest et au sud semblent confirmer cette chronologie, et seul le versant Est semble dénué de structure défensive. Cette synthèse utile met en lumière une exploration des systèmes défensifs plutôt restreinte, liée aux nombreuses perturbations causées par les constructions des années 60. Alessandro Bedini revient quant à lui sur les fouilles menées à Laurentina entre 1976 et 1980. À partir d'une étude exhaustive des sondages portés sur les systèmes de défense, mais aussi des nécropoles, de l'habitat ainsi qu'à

partir du matériel retrouvé, il établit une nouvelle chronologie du site. Les sondages semblent confirmer les évocations virgiliennes pour le Latium Vetus, puisque le site se développe au Bronze final, avec un premier système défensif daté des XII^e^-XI^e^ s., qui consiste en un terrassement lié à un fossé, avant une reprise au IX^e^ s., avec des réfections, l'élargissement du fossé et la construction d'un mur. La communication suivante fait elle aussi le bilan de fouilles passées, mais cette fois Tobias Fischer-Hansen s'intéresse au nord-est du plateau de Monte Cugno qui a livré les vestiges d'une occupation du VIII^e^ au VI^e^ s., identifiée comme l'antique Ficana. Les premières fortifications sont constituées d'une tranchée associée à un rempart en terre, et sont datables de la seconde moitié du VIII^e^ s. Les premiers abandons interviennent au VI^e^ s. et pourraient être liés à l'expansion de l'habitat. Une nouvelle fortification est réalisée aux VII^e^-VI^e^ s., et enfin un mur est érigé au IV^e^ s. Ensuite, Alessandro Maria Jaia livre l'étude de l'enceinte de Lavinium que différentes fouilles et prospections ont explorée depuis les années 50. Les dernières recherches ont permis d'identifier quatre phases de fortification. La première est constituée d'un fossé creusé au niveau de la petite acropole datable de la transition entre le IX^e^ et le VIII^e^ s. Au niveau de la Porta per Ardea, une première structure défensive aurait été taillée dans le substrat au VII^e^ s., possiblement en lien avec le défunt de la tombe à caisson sous l'héroon d'Énée. Un mur et son agger sont ensuite édifiés à la moitié du VI^e^ en s'appuyant sur les restes de la précédente phase. La dernière phase intervient aux IV^e^-III^e^ s., et est liée au réaménagement de l'assiette urbaine postérieur à 338. Ces phases archaïques et interventions médio républicaines ont pu être confirmées par les fouilles de 1982 et 1986 dans le secteur N-E. À Satricum, les informations relatives aux fortifications archaïques semblent assez ténues, comme l'expose Marijke Gnade, qui fait la synthèse de la recherche passée et présente les dernières fouilles en s'appuyant sur une documentation complète. Si le tracé de l'enceinte est connu depuis la fin du XIX^e^ s., le système à agger, datable du VI^e^ s., a seulement été décrit en 1956. Celui-ci aurait été doté d'une palissade en bois et d'un mur de soutien. Une équipe hollandaise s'est ensuite appuyée sur des photos aériennes réalisées en 1980 pour établir différents sondages. Ceux-ci ont livré les restes d'une fosse dont le caractère anthropique est contestable. Il est ainsi probable que les anciens se soient appuyés sur les reliefs naturels pour établir leurs défenses, en intervenant seulement aux endroits moins protégés avec des structures en terre et des creusements qui auraient été abandonnés au III^e^ s. Sandra Gatti et Domenico Palombi font quant à eux le tour des fortifications notables de la région du Lazio del Calcare, par opposition au Lazio del Tuffo. Les fouilles de Préneste et de Cora auraient ainsi permis de dater les murs du V^e^ s., réalisés en appareil polygonal, ce qui dénote de l'*opus quadrata* communément identifié dans les communications précédentes. Après un rappel méthodologique, les auteurs concluent à l'antériorité du processus de fortification pour les cités du Lazio del Tuffo, qui s'appuient précocement sur les reliefs naturels, tandis que le recours à la fortification en appareil polygonal du V^e^ s. dans le Lazio del Calcare pourrait correspondre à un changement d'idéologie et de technologie des populations étudiées. Malgré ces conclusions, les auteurs n'excluent pas la possibilité de fortifications antérieures, dont les traces n'auraient pas été conservées. Rune Frederiksen propose ensuite d'ouvrir le champ d'étude aux fortifications des cités archaïques de Grèce. Si des structures défensives sont connues dès le Néolithique, les premières d'importance se développent à l'Âge du Bronze, avant une nouvelle vague de fortifications à l'Âge du Fer. Mais le

phénomène explose réellement aux VII^e^ et VI^e^ s., avec des tranchées de fondation profondes, et une superstructure, le plus souvent en briques crues, qui s'appuie sur un socle de fondation imposant. Le développement des fortifications s'accroît encore avec la menace perse et l'intensification des conflits entre Grecs. L'auteur suggère également que le nombre de fortifications préclassiques est sous-estimé, du fait des destructions postérieures, tandis que les structures défensives constituent pour lui un des éléments clés du développement des sites et de leur urbanisation dans la transition vers la *polis*. Ce tour d'horizon grec permet ainsi d'établir un parallèle opportun à la situation italique, et offre des perspectives quant à une réflexion sur le développement de la cité. La communication qui conclut l'ouvrage permet d'aller un peu plus loin encore puisque Manuel Fernandez-Götz et Dirk Krausse livrent ici quelques exemples de processus assimilables à l'urbanisation étrusque ou latine, ou du moins à une centralisation, cette fois au nord des Alpes, avec les sites de la Heuneburg, du Mont-Lassois ou encore du Glauberg. Le premier a livré les traces d'une acropole, d'une ville basse, de faubourgs, mais aussi d'une enceinte monumentale unique pour l'Europe tempérée de cette époque, qui seront frappés par des destructions dans la seconde moitié du VI^e^ s. Le second site, lié à la sépulture datée de 500 dite de la dame de Vix, a livré d'autres témoignages encore de monumentalité, notamment au niveau des fortifications, mais aussi de contacts avec le monde méditerranéen. Enfin, le site du Glauberg, au V^e^ siècle, pourrait être comparé à Olympie avec la délimitation d'un possible espace sacro-politique où pouvaient se dérouler assemblées et rites. Malgré l'absence d'une conclusion générale à l'ouvrage qui aurait pu annoncer plus clairement les perspectives de la recherche sur les fortifications étrusco-latiales archaïques, l'ouvrage est très bien équilibré et, s'appuyant sur une documentation archéologique riche, offre un panorama complet et actualisé des différents sites notables. Alexandre WIMLOT

Julie LEONE, *Musarna 4. La céramique à paroi fine*. Rome, École française de Rome, 2021. 1 vol. broché, 28 x 21 cm, 294 p., 54 pl. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 576). Prix : 45 €. ISBN 978-2-7283-1443-0.

Voici que paraît le quatrième volume de la série « Musarna », publié par l'École française de Rome, dans le cadre du programme de fouilles archéologiques dirigé sur ce site étrusco-romain par Henri Broise et Vincent Jolivet entre 1983 et 2003. Ce volume, issu de la thèse de doctorat de Julie Leone soutenue en mars 2014 à l'Université Aix-Marseille, fait suite aux trois premiers volets consacrés aux monnaies (2003), aux bains hellénistiques (2004 ; *AC* 77 [2008], p. 795-796) et à la nécropole impériale (2009 ; *AC* 79 [2010], p. 778-790) ; il est consacré à l'étude de la céramique à paroi fine découverte durant ces fouilles. L'objectif que s'est posé l'autrice était d'apporter des éléments de réponse concernant cette production spécifique (origine, ateliers, diffusion, datations) par l'étude d'un nouveau corpus. L'ouvrage s'accompagne d'une base de données en ligne, disponible depuis le site Internet de l'École française de Rome, présentant les parallèles typologiques proposés dans le texte. L'ouvrage, organisé en quatre parties subdivisées en chapitres, est richement illustré de cartes, photographies (du site et des objets), graphiques, documents archéologiques et tableaux statistiques, et est accompagné d'une riche bibliographie de plus de 400 références. Dans la